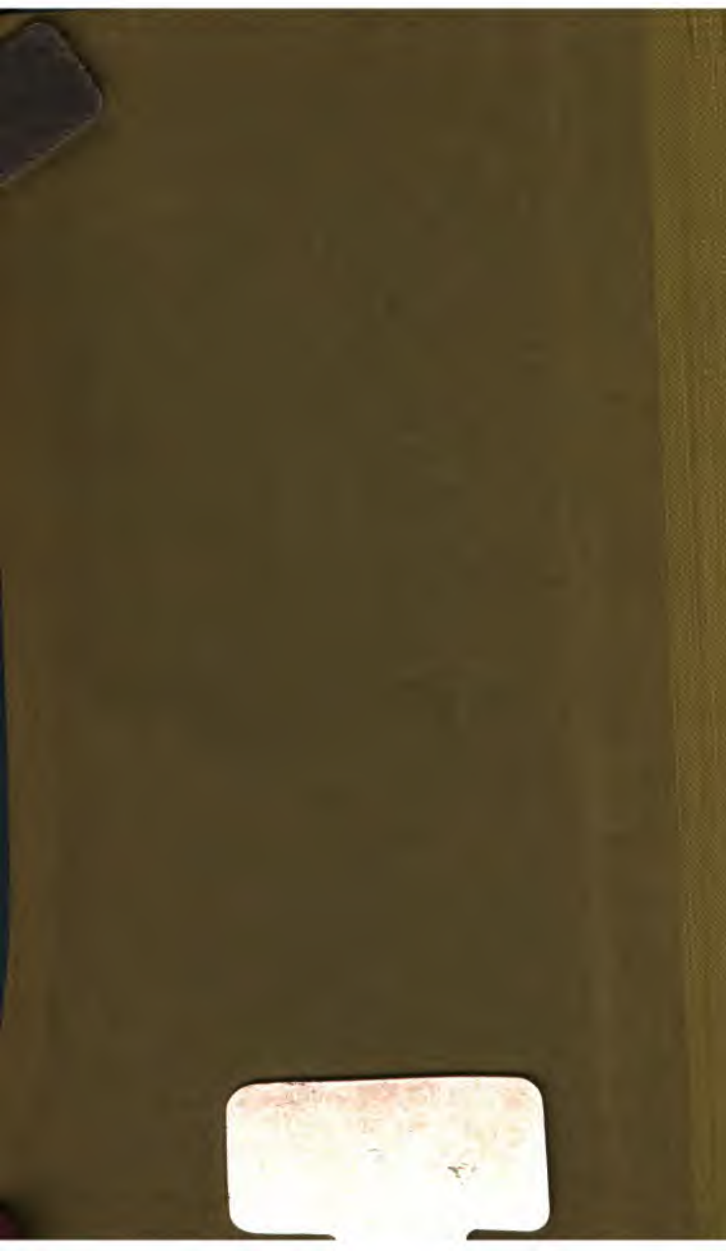

3433 07583739 7





(Brooke)

HOMMES

ET

CHOSES.

HOMMES

ET

CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS FAISANT SUITE AU PETIT GLOSSAIRE.

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Lille, 19.

DERACHE, rue du Bouloy, 7.

DUMOULIN, Quai des Augustins, 13.

Victor DIDRON, Place Saint-André-des-Arts, 30.

1850.

ALPHABET

DES PASSIONS

ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS.



EAU FRAICHE. DE SON UTILITÉ MORALE ET POLITIQUE. Dieu a fait l'eau. Il en a fait beaucoup, parfois même un peu trop : témoin le déluge qui, pourtant, eut aussi son utilité. Au total, en faisant l'eau, il a fait une chose excellente et sans laquelle la terre ne serait qu'un bloc de granit ou qu'un monceau de cendres, sans un brin d'herbe, sans un seul être, même un moucheron, car il n'est ni un végétal ni un animal qui puisse exister sans eau ou sans une humidité quelconque.

Or, remarquez bien que Dieu, qui a fait l'eau douce et l'eau salée, l'eau froide, l'eau chaude et l'eau tiède,

l'eau d'Aix, l'eau de Seltz, l'eau de Vichy et bien d'autres encore, toniques, astringentes, purgatives ou digestives, n'a jamais fait une goutte d'eau-de-vie. Pourquoi? C'est que l'eau-de-vie n'est pas bonne.

— Mais il a fait l'arsenic, direz-vous, et cent poisons mortels.

— C'est vrai; mais tous ensemble, ils le sont moins que l'eau-de-vie. La preuve, c'est que celle-ci tue cent fois plus de monde.

D'ailleurs, l'arsenic et ses analogues ne tuent que le corps; l'eau-de-vie tue aussi la raison, et avec elle la vertu, la probité, l'humanité. L'eau-de-vie est le poison de l'ame, la mère du vice et du déshonneur, l'incitant du crime.

Le remède contre l'eau-de-vie, cette création de l'homme, c'est *l'eau fraîche*, la création de Dieu. C'est par celle-ci que vous atténuerez l'influence mortelle de l'autre et la détruirez à la longue.

Vous, gens du pouvoir, décrétez donc, sous des peines sévères, qu'on ne distillera plus d'alcool au-dessus de quinze degrés, ou qu'il ne sortira des ateliers de distillation que des esprits coupés d'un tiers ou d'un quart d'eau.

Ordonnez qu'un autre quart d'eau sera ajouté au premier pour le débit ou la consommation en détail.

Le consommateur n'en voudra plus, me direz-vous. Je vous répondrai : tant mieux, autant de gagné pour sa bourse, sa santé, sa moralité. Mais, malheureusement, il en voudra encore. Avez-vous jamais vu à l'œuvre un amateur d'alcool : il a bu son décilitre en moins de temps que je n'en ai mis à vous le dire. « Passe, » fait-il en ingurgitant la chose, et soudain elle a disparu comme la muscade de l'escamoteur.

Aussi, que l'eau-de-vie soit bonne ou mauvaise, forte

ou faible, vieille ou jeune; qu'elle soit de grain, de pomme de terre, de mélasse, de cidre ou de vin; qu'il y entre du vitriol, de l'acide sulfurique ou toute autre drogue empestée, le buveur ne s'en apercevra probablement pas. S'il fait la grimace au premier verre, il ne la fera pas au second.

Se doutera-t-il davantage du mélange d'eau? Non, il pourra le soupçonner plus tard en se sentant moins soûl, moins malade, moins assoupi ou moins furieux. En ceci, n'y a-t-il pas encore tout profit pour lui?

Qui donc peut perdre au baptême de l'eau-de-vie? Est-ce le consommateur? Non. Est-ce le vendeur? Non. Est-ce le producteur? Non.

Quant à l'hygiène, la morale, l'ordre public, nous avons vu qu'ils y gagnaient, parce qu'il y avait moins d'infirmités, moins de rixes, moins de crimes, moins de condamnations, moins de morts, et tout cela en échange de la peine de tirer un seau d'eau au puits et d'en baptiser l'hectolitre.

Ce remède est simple, il est facile. Le ferez-vous? — Pas le moins du monde. — Pourquoi? — C'est qu'il est bon.

Ah! s'il était mauvais, s'il doublait la qualité corrosive et pernicieuse de l'alcool, s'il enrichissait tel ou tel producteur, gros représentant, gros seigneur de la finance ou de l'industrie, alors il n'y aurait pas assez de couronnes et de médailles pour l'inventeur: on lui décernerait une récompense nationale. Certes, il l'aurait bien méritée: il aurait doublé la série annuelle des malades, des morts et des meurtriers. C'est une statue qu'il faudrait à ce grand homme.

Courage donc, mes bons industriels, brassez, distillez vos poisons, affranchissez-les de tout droit; votez des primes pour en doubler la production; abreuvez le

peuple, qu'il s'en gorge, qu'il s'en soûle. Ne vous bornez pas au présent, frappez sur l'avenir: qu'on en donne aussi aux enfans. Que partout de nouveaux cabarets s'ouvrent. Proscrivez même l'eau de vos fontaines pour mieux vendre celle de vos cornues. Mais n'oubliez pas comment finirent les Indiens de l'Amérique du Nord, et voyez ce qui reste des populations naguère si belles et si fortes des îles de la mer du Sud: vos distilleries néfastes les ont anéanties plus vite que le glaive des Espagnols n'anéantît les Péruviens lors de la conquête.

Il en sera de même de votre Europe. Ses peuples, abrutis, périront consumés par votre breuvage mortel. Le fisc et l'alambic auront fait plus que le fer et le feu.

Ainsi en arrivera à tous ceux qui préfèrent, aux dons de Dieu, les dons des hommes.

ÉCOUTER. Qualité rare en France, et pourtant qualité utile : c'est le seul moyen d'apprendre et d'être écouté à son tour.

C'est aussi une grande ressource pour plaire; et bien des gens ont une réputation d'esprit, de tact et d'amabilité, seulement parce qu'ils écoutent ou font semblant. Tel grand diplomate ne doit pas à autre chose sa place et sa fortune : c'est en ne disant rien qu'il a acquis la réputation de bien dire : son éloquence est négative.

Mais, je le répète, les gens qui ont fait profession de silence sont des exceptions: chez nous, en affaire comme en plaisir, au confessionnal comme à table, au salon comme en tête-à-tête, tout le monde parle à la fois.

Il est bien quelques personnes qui semblent vous écouter avec une attention scrupuleuse. Tel paraîtra lire dans vos yeux, dans votre cœur, réfléchir sur chacune de vos paroles; et puis, quand vous avez fini, il vous dit: vous

allez perdre votre épingle d'or, ou vous avez une tache sur votre manche.

Au théâtre, vous verrez des gens suspendre leur conversation pour applaudir un acteur. Il sont en extase. Jamais on n'a mieux dit, s'écrieront-ils. Demandez-leur ce qu'on a dit : ils n'en savent rien.

Au sermon, on regarde beaucoup le prédicateur, on suit attentivement ses gestes, ses mouvemens de tête, on tressaille à ses éclats de voix, parfois même on s'attendrit. Puis le soir, au cercle, encore sous le charme, on s'écrie: avez-vous entendu l'abbé N***? Quel talent! quelle onction! il m'a fait pleurer, moi. — Sur quel sujet a-t-il donc prêché? — Mais sur... attendez donc... sur la foi, je crois. Oui, je me le rappelle, il a parlé de la Madeleine pécheresse et de la femme adultère. N'importe! c'était beau, fort beau. Voilà le véritable orateur chrétien!

Ecoute-t-on dans les cours d'assises? Ordinairement oui. C'est une justice à rendre à nos jurés. Mais c'est peut-être le seul lieu, en France, où l'on écoute. Quant à comprendre, je ne l'assurerais pas, car le talent d'embrouiller une cause est surtout celui de l'avocat moderne.

Dans les comités de lecture des théâtres, on écoute quand il s'agit d'un auteur connu ou d'une pièce prônée d'avance. Sinon, il n'en est pas question; et condamné à lire devant cet aréopage distrait ou malveillant, le malheureux auteur, le cœur serré, la gorge aride, ne peut, malgré le verre d'eau sucrée dont il s'abreuve, en faire sortir un son humain. Le moyen, dans une telle situation, d'émouvoir son auditoire! *Phèdre*, *Athalie*, *le Tartuffe*, *le Misantrope*, ainsi lus, feraient bâiller l'auteur lui-même.

En général, rien ne glace l'esprit et ne fait languir la parole comme la certitude de n'être pas écouté; et

l'art de bien dire finirait par devenir impossible dans un pays où il n'y aurait pas d'auditeurs.

Ce défaut d'écouter n'existe guère qu'en France. Tous les autres peuples de l'Europe écoutent, même quand on leur dit ce qu'ils n'entendent pas.

Il en est de même des sauvages, notamment ceux de l'Amérique septentrionale. Celui qui parle a droit au silence, quoi qu'il dise, et quand il ne parle plus, on écoute encore pour savoir s'il n'a rien à ajouter.

Ils agissent de même à l'égard des étrangers. Des missionnaires ont maintes fois prononcé des sermons fort longs devant des milliers d'Indiens qui ne savaient pas un mot de leur langue, sans qu'un seul ait témoigné la moindre impatience ni fait un geste qui pût dénoter qu'il n'entendait pas. Sous ce rapport, les sauvages sont mieux élevés que nous. Tâchons donc de les imiter.

Voyez : *Devin*.

ÉCRIVAINS. Il en est qui ont fait des livres, qui en ont fait beaucoup, et dont personne n'a jamais lu un seul; car nous ne comptons pas pour quelqu'un l'auteur, l'imprimeur et ses aides.

A ceci on répondra : on les lira plus tard. Impossible, car, sauf les deux exemplaires du dépôt légal, plus celui qu'a gardé l'auteur, plus un quatrième qu'il a donné à sa cousine ou à son petit garçon, il n'en existe pas un seul entier: tous, remis en feuilles, sont chez la beurrière.

Ces quatre exemplaires conservés, qui voulez-vous qui les ait lus ou qui les lise? La cousine? Elle ne sait pas lire. Le petit garçon? Il a bien assez à faire de la lecture de l'école où il ne lit que lorsqu'on le fouette.

Quant aux exemplaires légaux, ils sont légalement

enfouis pour l'éternité, à moins que les rats, les vers et les mites, animaux précieux contre l'encombrement, n'en débarrassent plus tôt les greniers de la bibliothèque nationale.

— Mais si ce livre n'a pas été lu, c'est qu'il ne valait pas la peine de l'être.

— Qu'en sait-on? Pour savoir s'il ne valait rien, il aurait fallu le lire, et je vous ai dit que personne ne l'avait lu. Preuve : c'est que des quatre exemplaires qui subsistent, il n'y en a pas un seul, sauf peut-être celui de l'auteur, qui ait été coupé, car on ne coupe pas les livres dont on veut conserver la valeur marchande : les feuilles entières étant beaucoup plus de défaite que les demi-feuilles, bien moins propres à l'empaquetage de l'épicerie et de la charcuterie.

Il est donc vrai, s'écrie alors l'interlocuteur ébahi, qu'il est des livres imprimés à des milliers d'exemplaires, et qui disparaissent sans qu'un seul ait été coupé : c'est bien étrange !

Etrange en quoi? Il le serait bien plus qu'on lût tout ce qu'on imprime, quand il n'y a pas de loi qui nous y oblige.

Par quel procédé, vous, écrivains, fussiez-vous Corneille, Montesquieu ou Rousseau, pourrez-vous forcer un homme à vous lire? Est-ce en vendant votre livre? — Si on ne l'achète pas? — Est-ce en le donnant? — Qui donc a jamais lu le livre qu'on lui donne! et ceci d'après cette réflexion toute simple : si on le donne, c'est qu'on ne le vend pas; si on ne le vend pas, c'est qu'il n'est pas bon à vendre, qu'il est mauvais : or, puisqu'il est mauvais, ce n'est pas la peine de le lire.

Dieu me préserve de tirer de ceci une induction fâcheuse contre la littérature et les littérateurs du jour. Non, ce serait bien plutôt contre les lecteurs que je

prendrais des conclusions en leur disant : c'est pour le mauvais que vous laissez le bon.

Ainsi, parce que personne ne s'est occupé d'un livre, on ne peut rien préjuger de sa qualité ni du mérite de l'auteur qui, après avoir vu jeter au pilon son dernier exemplaire, peut croire et dire qu'il a fait un chef-d'œuvre. Il est même possible qu'il dise vrai, car il n'est pas vraisemblable que tous les auteurs, sans exception, se soient mal jugés, et que de temps à autre il n'y ait pas un prodige dans ce que chacun d'eux a considéré comme tel.

— Mais, dit toujours l'interlocuteur, cette virginité de certains ouvrages, virginité qu'ils emportent au tombeau, est probablement chose assez rare?

— Au contraire, c'est chose fort commune. C'est le sort de la majorité ; et sur dix écrivains, neuf auront perdu leur temps, et de plus, leur argent, s'ils ont fait imprimer à leurs frais : ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait plus d'écrivains qu'il n'y en a jamais eu. Dans la seule année 1841, le chiffre officiel des ouvrages nouveaux déposés à la direction de la librairie, à Paris, était de six mille trois cents, représentant le même nombre d'auteurs, dont plus d'une moitié se révélait pour la première fois à la lumière.

De ces six mille trois cents auteurs, combien en est-il dont les noms arriveront, je ne dis pas à la postérité, mais à l'année 1850? Hélas! bien peu, et si peu que je n'ose le dire ; et même parmi ceux que l'engoûment du jour aura déclarés immortels, il y en aura beaucoup dont l'immortalité n'atteindra pas la fin du trimestre, pas même celle de la semaine, et qui, lancés dans l'espace comme des fusées volantes, auront disparu en moins de temps, sans même laisser de fumée.

— Mais si la plume de l'écrivain ne lui procure ni

lecteur ni argent, il faut bien qu'elle lui rapporte autre chose: de l'honneur, par exemple? Et composer des livres, même ceux qu'on ne lit pas, doit être, en France, en grande recommandation et y faire obtenir une position, une femme, une place, ou peut-être le tout ensemble? — Ici encore vous pourriez vous tromper. Sans doute, il est des gens qui sont devenus préfets parce qu'ils ont fait un article de journal, et ministres parce qu'ils en ont fait deux. Mais l'exception n'est pas la règle, et ces exceptions ne sont pas communes.

Qu'un jeune débutant dans l'administration ait une velléité littéraire et que son chef de division l'en soupçonne, son premier vaudeville lui vaudra, sinon son congé définitif, du moins deux années de plus de surnumérariat.

Qu'il s'ennuie d'attendre et qu'il veuille se placer chez un banquier ou un marchand de nouveautés, si cette qualification d'écrivain l'y suit, offrit-il de travailler gratis, l'homme de la finance, comme celui de l'industrie, n'en voudra pas. Il craindra qu'un vernis poétique, qu'un fumet de laurier ne discrédite sa maison, et il n'aura pas tort: y mettre un poète, autant vaudrait y mettre le feu.

A-t-il un état fait et veut-il se marier, où trouvera-t-il un beau-père? Admettons que le digne homme passe là-dessus, qu'il veuille bien en courir les risques, en sera-t-il de même de sa fille? Elle aime les arts et adore les lettres; elle a lu M. Alexandre Dumas, M. Eugène Sue, M. de Balzac, passe pour ceux-là, mais elle n'acceptera pas moins. Est-ce qu'elle est faite pour les médiocrités? Des médiocrités de plume : pouah! Elle préfèrerait, à force égale, une médiocrité de banque ou de comptoir.

A la cour, on accueille les poètes politiques, les génies ministériels, les Homère députés, les Molière diplomates.

Hors de là, serviteur! le reste, y compris les académiciens, y est en grand dégoût. Certes, on n'y embrasserait plus Alain Chartier, et s'il s'endormait dans l'antichambre, l'huissier de service le prendrait par les épaules et le jetterait à la porte.

— Mais, du moins, les écrivains jouissent de l'estime des libraires dont ils font la fortune?

— Précisément comme les auteurs dramatiques jouissent de l'amour des comédiens.

L'estime et le crédit que les écrivains obtiennent des libraires et imprimeurs sont la mesure des profits qu'ils en tirent. Or, comme le produit d'une plume neuve ou inconnue est toujours négatif, l'offre d'un manuscrit gratuit est considéré, par l'homme de commerce, comme un piège tendu à sa bourse, et il regarde le nouvel auteur à peu près comme un garçon de caisse récemment dupé regarde le passant qui s'approche un peu trop de sa sacoche.

Oui, le libraire, qui a tant d'affection pour les auteurs morts, ne voit qu'un ennemi dans les auteurs vivans, et il a si peur d'avoir à faire à eux, qu'il ne voudra pas toujours se charger même d'un livre imprimé aux frais de l'auteur. Cela l'encombre, dira-t-il, cela peut faire tort au reste. S'il le reçoit, c'est à la condition d'un modeste escompte de quarante pour cent, pour frais d'étalage. Il en résulte que, si l'édition entière est vendue, l'auteur a la chance de couvrir ses frais d'impression.

Nous avons établi ailleurs, par livres, sous et deniers, sous le titre de profits littéraires, ce compte des libraires et des auteurs; nous n'y reviendrons plus; mais nous répèterons, avec pleine conviction, que ce siècle est l'âge de fer des écrivains, ou si l'on ne veut pas généraliser, des quatre-vingt-dix-neuf centièmes d'entr'eux.

— Comment, alors, y a-t-il des écrivains?

— Singulière question! On pourrait tout aussi bien demander: comment y a-t-il des puces, lorsqu'on en tue toujours, sans jamais en faire naître? C'est que les puces naissent toutes seules et vivent comme elles peuvent.

Il en est ainsi des écrivains : ils sortent de dessous terre et vivent de fumée. Bâtissant sur les brouillards, ce sont des joueurs qui mettent à la grande loterie de la renommée, comptant attraper le gros lot. C'est ainsi que, toute leur vie, le nez au vent et l'œil au guet, ils croient voir une couronne dans chaque feuille morte que la bise leur jette à la face.

Ah! si tous les auteurs déçus, si tous les grands hommes avortés se trouvaient en présence, quelle cité assez vaste pourrait les contenir et quelle immensité de vide égalerait celle de leur cerveau!!

O génies incompris, vous qui faites un si grand peuple, en vain l'oubli vous couvre et le monde vous dédaigne; vous n'en êtes pas moins ses bienfaiteurs. Oui, vous avez fait vivre ses imprimeurs, ses papetiers, ses brocheurs et brocheuses, ses relieurs et relieuses. Que vous faut-il de plus? Ne vous reste-t-il pas la conscience des heureux que vous avez faits? O génies incompris, que Dieu vous bénisse!

ÉDUCATION DES ANIMAUX. Qui sait où pourrait aller leur intelligence, si elle était bien dirigée! Mais l'éducation que nous leur donnons est inférieure à celle qu'ils nous donneraient eux-mêmes, si nous les prenions pour professeurs, fût-ce de philosophie, science dans laquelle ils l'emportent évidemment sur nous, grands philosophes par la langue, fort petits par tout le reste.

Les mœurs des animaux sont peu connues de l'homme, parce qu'il ne les voit pas comme elles sont, mais comme

il les a faites ou a voulu les faire. Alors, tout ce qui s'écarte du portrait de fantaisie qu'il en a tracé, il le nie ou en détourne la tête, de peur d'y croire, semblable au peintre jetant par la fenêtre de l'atelier le bouquet de fleurs dont il n'a pu rendre la fraîcheur et l'éclat, et qui, en extase devant sa toile barbouillée de rouge et de vért, s'écrie : *voilà la vraie nature.*

Quand nous y mettrons un peu plus de bonne foi, quand nous voudrons faire du caractère des animaux une étude consciencieuse, enfin lorsque nous les classerons selon les degrés de leur intelligence et la spécialité de leurs penchants, et non d'après la couleur de leurs plumes ou de leur poil, ou la forme de certains muscles, c'est alors seulement que nous saurons jusqu'où pourrait s'étendre le développement de leurs facultés.

Nous avons vu ailleurs que chaque homme avait sa vocation et que c'était parce qu'on n'en profitait pas, ou qu'on en profitait mal, que tant d'individus restaient, toute leur vie, médiocres ou inutiles. Or, ceci est applicable aux animaux ; et si nous y regardions de plus près, si nous mettions plus de soins à étudier leurs inclinations et leurs habitudes, nous pourrions rendre travailleuses bien des familles oisives.

La nature est logique en tout : rien n'a été créé pour rien ; et puisqu'une chose a été faite pour quelque chose, il ne s'agit que de savoir pour laquelle elle l'a été.

Pour arriver à une solution, si cette chose est matière, il faut l'analyser. Si elle est vivante, il faut l'interroger ; ou si elle ne sait pas répondre, l'étudier, non avec le scalpel ou le bistouri, mais avec le bon sens. Alors nous verrons que chaque animal, gros ou petit, a une propension spéciale vers certaines vertus comme vers certains vices : la fidélité est innée chez le chien ; la prévoyance chez la fourmi, l'activité chez l'abeille, le

courage chez l'aigle et le faucon, la colère chez le lion, la ruse chez le renard, la dissimulation chez le chat, la cruauté chez le tigre, la gloutonnerie chez le pourceau, la luxure chez le singe, la vanité chez le paon, la jalousie chez le coq, etc.

Ceci reconnu, nous n'emploierons pas le tigre à garder nos moutons, ni le renard à surveiller nos poules. Mais en voyant filer les chenilles sur nos poiriers et les limaçons engluer nos murailles, nous vérifierons si, au lieu de couper inutilement les feuilles et salir les murs, les chenilles ne pourraient être conduites à imiter les vers à soie, et les limaçons à nous faire de la glue, du vernis et de la dorure.

Je ne parle pas ici des ours danseurs et des lièvres musiciens, parce que c'est chose trop ordinaire : quel est, aujourd'hui, l'ours qui ne danse pas son menuet ou le lièvre qui n'exécute pas un roulement de tambour? Je ferai seulement observer qu'on pourrait leur enseigner des choses plus utiles ou au moins plus analogues à leur goût et à leur figure: puisqu'on parvient à leur faire comprendre celles-ci, il n'est pas impossible qu'ils en comprennent d'autres.

Nous pensons donc qu'il est rigoureusement démontré que les animaux se perfectionnent moralement et qu'ils acquièrent de l'adresse, de la tenue, même de la raison, par l'usage et l'expérience. Un jeune chien ne fera pas tout ce que saura faire le plus âgé. Ce vieux chien lève la patte quand certain besoin le presse : le jeune n'y songe point, parce qu'il n'a pas compris encore l'utilité de le faire. Mais si ce jeune chien, par son propre raisonnement, est arrivé à en sentir l'avantage, il est à présumer qu'avec des conseils et de bons exemples il peut aller plus loin : c'est sur cette donnée que nous lui avons appris à jouer aux dominos.

Il est vrai qu'ici encore, s'il n'avait que ce talent, nous n'en ferions pas plus de cas que de l'ours danseur et du lièvre tambourineur; mais il est chasseur, il est commissionnaire, il est berger; il est même douanier et garde champêtre, et l'on peut le considérer comme une sorte d'autorité constituée; de magistrat.

Si vous avez si bien élevé le chien, si vous l'avez mis presqu'à la hauteur de l'homme, pourquoi ne pourriez-vous pas aussi rendre intelligens tant d'êtres que vous abrutissez par vos mépris, par vos mauvais traitemens? Si, dès sa naissance, vous aviez parlé bon sens à ce veau, qui sait si vous ne parviendriez pas à le faire aussi jouer aux dominos.

Quant au cochon, que vous regardez comme exclusivement propre au saloir, vous le croyez stupide et vous dites: bête comme lui. Eh! bien, ce cochon, avec ses petits yeux et sa grosse tête, n'en est pas moins malin comme un vieux singe, et quand il fait l'imbécile, c'est qu'il a ses raisons pour le faire. J'en ai connu un que son propriétaire, homme sans morgue, sans préjugé, avait pris en affection, et qui, tous les soirs après sa promenade, allait, en bon bourgeois, s'asseoir au coin du foyer. Cet honnête porc, qui avait fini par considérer comme un droit ce qui n'était que tolérance, tenait fort à sa place habituelle et voyait d'assez mauvais œil celui qui s'en emparait. Cependant, moins grossier que bien d'autres, il attendait patiemment qu'on la lui rendît. On rencontre fréquemment des créatures humaines qui sont moins discrètes. C'est que le cochon, quand il n'est pas hébêté par l'étable, est un animal très-sociable. Rarement carnassier, il faut que la faim ou la colère le pousse pour qu'il se décide à attaquer le premier. Je sais qu'on lui reproche d'avoir mordu, dévoré même des personnes endormies: s'il l'a fait, c'est qu'il les croyait mortes.

Entr'autres bonnes qualités, il a, à un degré éminent, le sentiment de la confraternité. C'est le plus obligeant, le plus dévoué des êtres, quand il s'agit de son semblable ; et toute affaire cessante, même celle de son dîner, qu'il considère pourtant comme très-importante, il accourra au premier appel, au premier cri d'un camarade en danger.

Plus d'une fois le voyageur imprudent en a fait l'expérience, lorsque, passant à proximité d'un troupeau, il s'est permis de frapper un traînard ; il ne croyait s'adresser qu'à un seul, et il s'est mis à dos toute la bande. Bref, il s'est fait une affaire sérieuse, car nul n'entend mieux que le porc la stratégie et le siége des places. Dès que l'attaque est décidée, la troupe entière forme un cercle qu'elle rétrécit peu à peu, en serrant les rangs et en s'avançant tête baissée vers l'assaillant. Alors, malheur à lui si l'on ne vient pas promptement à son aide : quelque fort qu'il soit, renversé par ces terribles ingénieurs, il est mis en pièces. Les maremmes de la Toscane, où l'on élève un grand nombre de ces animaux, ont été plus d'une fois témoins de ces scènes tragiques.

On cite, dans l'Inde, un combat de pourceaux contre un tigre qui, entouré, puis bousculé par des centaines de grouins et ne sachant à qui s'en prendre, en égratigna bon nombre, comme un gros chat qu'il était, mais finit pourtant par battre en retraite, la peau fort endommagée.

Les bœufs, et les vaches elles-mêmes, fières amazones, n'ont pas moins de dispositions pour la guerre. Quand elles sont attaquées par le loup, elles forment aussi leur cercle stratégique, mais en sens opposé, c'est-à-dire la croupe en dedans, la tête en dehors. Elles mettent au milieu les veaux et présentent au loup une barrière de

cornes. Quelquefois, quittant la défensive pour l'offensive, elles s'élancent à la poursuite du brigand qui, en ce cas, n'a confiance qu'en ses jarrets.

Quant aux chevaux, ce sont les croupes qui forment l'extérieur du cercle que, contrairement aux pourceaux, ils élargissent à mesure que l'assaillant, effrayé de leurs vigoureuses ruades, hésite et recule.

Les ânes font aussi face à l'ennemi, de cette manière, c'est-à-dire par la croupe, et ils ne s'en tirent pas moins vaillamment. Leurs jambes fines et musculeuses fonctionnent avec une rapidité telle qu'ils semblent en avoir quatre à chaque fémur. C'est ici notre cavalerie légère quand elle sabre, ou nos voltigeurs tirant quatre coups de fusil par minute.

En voyant cet instinct belliqueux des animaux, je me suis souvent dit : pourquoi ne les dresserait-on pas à la guerre, et au lieu d'abrutir les hommes par un métier de bête, n'élèverait-on pas les bêtes jusqu'au métier d'homme? Que n'avons-nous des régimens de chiens et de loups, se battant contre des légions du même poil? Ils n'en décideraient pas moins du sort des empires : on joue bien sa fortune aux combats de coqs ou aux courses de chevaux. Cela n'est pas beau, sans doute, mais c'est moins laid que si l'on y jouait sa tête, ou ce qui est pis, celle des autres.

Si, dans cette proposition, l'on ne voit, comme je le crains fort, qu'une plaisanterie, je vous dirai qu'il n'en est pas de si mauvaise qui n'ait son bon côté : il ne s'agit que de le trouver. Si vous ne croyez pas devoir employer les bêtes à la guerre, ou si elles-mêmes, moins bêtes que tous nos enrôlés, conscrits, landwers et miliciens, ont le bon sens de ne pas vouloir y aller, employez-les donc aux arts de la paix ; faites-en ce que vous faites de l'homme devenu machine, de l'homme tête de vis, de

l'homme prolongement d'un ressort ou complément d'une manivelle.

Il n'est pas une de ces bêtes, même parmi les plus stupides, qui le soit assez pour n'en pouvoir apprendre autant que certains ouvriers de fabrique, parias que la civilisation, la misère et ses vices ont mis au-dessous de l'instinct et presqu'au dernier rang des créatures.

Ces bêtes offriront, d'ailleurs, à vos intentions moralisatrices, une facilité qui est fort à considérer : n'aimant ni le vin ni l'eau-de-vie, elles conserveront leur bon sens tous les jours de la semaine et ne perdront pas tant d'heures à fumer leur pipe ou à battre leur femme.

Ensuite, vous ai-je dit, il faut les employer suivant leurs dispositions naturelles : à chacune son office. Il est des espèces propres aux travaux des champs ; il en est d'autres que leur instinct appelle à la ville, elles en aiment la pompe et le bruit. Tel est le rat : il ne se trouve jamais mieux que dans les palais, où il se plaît à grignotter les choses royales et même impériales. Napoléon, qui n'aimait pas les rats, n'a jamais pu, malgré sa garde et ses mameluks, le grand maréchal du palais, ses deux préfets et trente chats qu'ils s'étaient adjoints, en débarrasser les Tuileries, et ils l'ont fait plus jurer que les Russes et les Anglais réunis. Ce n'était pas à tort : ces animaux, restes de l'ancienne cour, rongeaient la nouvelle par opinion.

Il en est de même aujourd'hui, et les rats de la branche aînée font la guerre à la branche cadette. Plus courageux que bien d'autres, ils n'ont point émigré, et le bruit du canon de trois révolutions n'a pu leur faire évacuer la place : ils y rongeraient la république elle-même si elle venait s'y établir, ce qui pourrait bien arriver un jour ou l'autre.

Au lieu de leur savoir mauvais gré de cette fidélité

et de leur présenter de la mort-aux-rats qu'ils laissent manger à d'autres, on ferait mieux de les utiliser, ne fût-ce qu'à prendre des souris, pour lesquelles ils éprouvent le même sentiment d'aversion que Napoléon sentait pour eux, et remarquez-le bien, pour le même motif : par leurs trottinemens continuels, elles les empêchent de dormir, comme eux-mêmes en empêchaient sa majesté. Il est donc évident que si on les y encourageait un peu, ils débarrasseraient la maison de ces hôtes incommodes.

Un autre emploi qu'on pourrait donner aux rats du palais serait celui de surveillans intérieurs. En qualité d'aides-pompiers, ils pourraient rendre d'immenses services et suppléer les compagnies d'assurances. Voici comment : de tous les êtres amoureux de leur peau, le rat est peut-être celui chez qui cet amour est le plus vif ; aussi est-il attentif et prudent en tout ce qui touche sa conservation. Peu soucieux du bruit dont il a compris l'innocuité ; ne s'inquiétant pas plus de l'eau, car il est bon nageur, il n'y a que le feu qu'il redoute. Aussi, que le moindre symptôme d'incendie se déclare dans la maison qu'il habite, qu'un mur s'échauffe, qu'une poutre fume, il s'en aperçoit le premier. Alors ses signes d'inquiétude, ses allées et ses venues, ses cris d'appel ou d'alarme, son déménagement qu'il commence, vous donneront l'éveil ; et si vous faites comme lui, vous ne serez jamais brûlé, ni vous ni vos nippes, car il évacue ses provisions de bouche et la bourre de son nid : il veut sauver jusqu'à sa paillasse.

Comme agent de police, le rat a encore son utilité. Grâce à lui, vous n'avez pas besoin de monter dans les mansardes pour savoir si vos domestiques découchent, ses bonds et ceux de sa famille vous indiquent assez quelles sont les chambres restées vides. Et ceci est vrai

pour les grands comme pour les petits appartemens : dès que vous n'êtes plus chez vous, les rats y sont chez eux.

Ils vous servent encore en contraignant ces mêmes valets à devenir soigneux, car les rats le sont par nature : ils ne laissent rien traîner. Ce qu'on ne range pas, ce sont eux qui le rangent, et si bien, qu'on ne le retrouve plus. On en a vu ainsi se former une lingerie en déménageant la table et en entraînant, dans leur trou, les serviettes pour en lécher la sauce d'abord, puis, ainsi blanchies, en faire des couchettes à leur rate et à leurs ratons. Qu'on dise que ce n'est pas là l'amour de l'ordre ou le véritable esprit de famille !

Si je vous parle si longuement des rats, ce n'est point par un sentiment particulier de prédilection pour ces animaux assez maussades au fond. Je vous les cite comme je citerais toute autre créature susceptible d'être utile, les puces, par exemple, qui, en s'associant en nombre convenable, pourraient très-avantageusement suppléer les sangsues quand elles deviennent trop chères ou trop paresseuses.

Vous le voyez, les races les plus infimes ou les plus détestées, celles qu'on poursuit avec le plus d'acharnement, faute de les bien connaître, n'en pourraient pas moins, dans les limites de leur force et de leur savoir, nous rendre bien des services. Il suffirait de s'en entendre loyalement avec elles et de les leur payer ce qu'ils valent. Nous avons donc commencé par le plus difficile, ou par les espèces considérées comme étant constamment en rebellion contre nos droits et la civilisation. Maintenant, nous en venons à celles d'un ordre plus élevé, celles que leur instinct semble appeler à la domesticité et qui recherchent le voisinage de l'homme, non pour lui nuire et le piller, mais pour jouir de sa

société. Ces espèces sont peu nombreuses; mais elles le seraient probablement davantage si nous ne les découragions pas par de mauvais traitemens.

L'admiration que quelques-unes manifestent la première fois qu'elles aperçoivent une face humaine, le sentiment de bienveillance qui succède à cet étonnement, sont des faits qu'on ne peut révoquer en doute. Des voyageurs, en abordant des îles ou des rivages qui, jamais, n'avaient été visités, se sont vus entourés de quadrupèdes, d'oiseaux et d'amphibies, qui accouraient pour les considérer, et qui, loin de les menacer, semblaient solliciter un regard ou une caresse. Cette première apparition de l'homme était, pour ces innocentes créatures, ce que serait pour nous l'apparition d'un ange descendant du ciel. Pourquoi n'avoir pas mis à profit les bonnes dispositions que ces races conservent même après tant de cruautés et de trahisons dont elles sont journellement les victimes?

Parmi les oiseaux, il en est peu qui ne consentent à vivre avec l'homme et même à le seconder dans ses travaux. De grandes espèces gardent volontiers les troupeaux et s'en acquittent bien. D'autres, moins fortes, prennent la direction d'une couvée de poules, d'oies, de canards, qu'elles conduiront aux champs et ramèneront chaque soir à l'heure dite. On se sert des premiers en Amérique; et j'ai vu, en Basse-Bretagne, employer ainsi des guillemots ou goëlands. On pourrait le faire ailleurs, car ces oiseaux s'y prêtent; et sur ce point, leur éducation est bientôt faite.

Les pélicans, les cormorans, adroits pêcheurs, sont, en cette qualité et avec beaucoup de succès, utilisés au Japon et en Chine.

La loutre y rend les mêmes services: on l'y dresse à pêcher de compte à demi, et l'on y parvient, car c'est

une créature facile à apprivoiser. Le Chinois qui le sait et y trouve son compte, ne néglige rien pour la prendre jeune et l'approprier à son office.

Quant à nous, si nous en prenons, c'est pour les donner à manger à nos chiens qui n'en veulent pas, ou pour vendre leurs peaux aux fourreurs qui n'en donnent pas grand' chose.

Le phoque, qui s'associe à l'homme non moins naturellement, est encore un animal dont on pourrait tirer parti. Doué d'une intelligence dont l'expression est dans ses yeux, il est doux et sociable. En aidant à son bon sens et à cet instinct de domesticité, nous en ferions un garde pêche et un sauveteur aussi adroit et plus vigoureux que nos chiens de Terre-Neuve.

Nageur et plongeur, il pourrait nous servir de pilote et nous guider à travers les écueils et les brisans, comme nos chevaux et nos ânes nous guident à travers nos fondrières. Avons-nous essayé de mettre à profit ses qualités précieuses? Pas le moins du monde. Le fer et le feu à la main, nous le poursuivons sur terre et sur mer pour en faire de mauvaise huile, après l'avoir écorché pour avoir sa peau qui ne vaut pas mieux.

Lui, de son côté, par représaille, s'est établi en force à l'embouchure de nos fleuves, où il était rare il y a cinquante ans. Il en éloigne le poisson et désole les pêcheurs en brisant leurs filets et en déchiquetant ce qu'ils contiennent. Il nous rend ainsi, de son mieux, le mal pour le mal; et comme il a, sinon bon pied, du moins bon œil, il nous en fait certainement plus que nous ne pouvons lui en faire. Il est donc temps, dans l'intérêt commun, de nous réconcilier avec lui.

Après avoir apprivoisé les phoques, nous pourrons passer aux grands cétacés : les ours et les lions marins, qui n'ont de terrible que leur nom, les lamentins, les

cachalots, les baleines, les souffleurs, non moins intelligens, non moins susceptibles d'instruction que les autres animaux de la même famille.

Ces géans de la mer, dressés à suivre nos vaisseaux, comme nos chiens suivent nos voitures, ou ce qui vaudrait mieux encore, à les précéder, comme la remore précède les requins, nous serviraient d'éclaireurs; ils nous indiqueraient l'approche des terres basses que leur instinct leur apprend à éviter, et en cas d'échouement, ils aideraient à renflouer le navire, comme font les éléphans dans l'Inde quand la charge d'un charriot penche, et comme feraient nos bœufs et nos chevaux si nous les y accoutumions.

Au besoin, on s'en servirait aussi comme courriers de dépêches, ainsi que nous nous servons des oiseaux. Mais quelle différence de rapidité! Ils font, terme moyen, quinze à vingt lieues à l'heure; une baleine en fait cinquante, et en quelques jours, partie des pôles, elle peut être rendue sur nos côtes.

— Mais comment la dompter, comment la dresser?

— Ne vous ai-je pas dit que c'était un être intelligent au même degré que nos animaux domestiques : pourquoi ne l'instruirions-nous pas comme nous les avons instruits? Est-ce parce qu'il est plus gros? Mais l'éléphant n'est déjà pas si petit. Est-ce parce qu'il vit dans l'eau? Mais le phoque, mais la loutre, mais le pélican n'y vivent-ils pas? Sont-ils, pour cela, inéducables? Vingt exemples nous prouvent le contraire.

Sans doute, si c'est aussi avec le fer que vous voulez civiliser les baleines, vous n'y arriverez pas plus que les Espagnols et les Portugais n'y sont arrivés pour les Indiens : ils les ont exterminés, voilà tout. Prenez donc une autre voie. La baleine a, dans sa grosse tête, un si gros bon sens, qu'il suffira, pour la décider, d'y

mettre de la conscience et de renoncer pour toujours aux dards et aux harpons.

Ici encore, j'entends qu'on me demande si je parle sérieusement, ou, en d'autres termes, si je suis fou ou si je me moque du monde? Je répondrai : ni l'un ni l'autre, car on aurait pu aussi bien traiter d'insensé ou de mauvais plaisant celui qui, le premier, a proposé à son voisin de confier sa vie à l'échine d'un cheval, d'un dromadaire ou d'un éléphant, ou bien de s'entourer, comme nous le faisons aujourd'hui, de trente à quarante carnassiers que nous appelons notre meute, nos chiens de chasse, dont deux suffiraient pour nous mettre en pièces, comme ils le font d'un cerf ou d'un chevreuil et comme ils le faisaient d'un homme avant leur moralisation.

Eh! bien, ce que la patience, l'éducation, les bons traitemens et l'habitude ont fait des éléphans, des chevaux, des chiens, enfin de ce petit nombre d'animaux que nous avons rendus domestiques, cette même patience peut le faire de ceux que nous nommons sauvages, parce qu'il n'y a rien en eux qui puisse les rendre moins civilisables que les premiers.

Il en est un, jadis commun dans les Gaules, ainsi que l'annoncent ses ossemens que l'on trouve fréquemment dans nos tourbières et qui vit encore dans le Rhône, dont nous aurions certainement pu utiliser l'intelligence presqu'humaine : c'est le castor, si habile à construire des digues, des batardeaux, et dont les travaux prodigieux étonnent les voyageurs qui parcourent les rives des grands fleuves et de quelques lacs de l'Amérique septentrionale. Cet animal inoffensif, nous l'avons à peu près détruit en Europe et nous achevons de l'anéantir en Amérique, et ceci, pour faire des chapeaux avec son poil, quand vingt autres matières sont aussi bonnes et

moins coûteuses. Qui sait où fût parvenue son industrie, si nous l'avions secondé, et s'il ne nous eût pas aidé un jour dans nos constructions sous-marines?

Les bons procédés pourraient réussir non moins bien près d'autres espèces qui travaillent en société : les guêpes et même les frelons nous rapporteraient probablement autant de miel que les abeilles, si nous savions profiter de leurs bonnes qualités et parer à leurs mauvaises.

Nous avons dressé les pigeons à porter des lettres, ou plutôt nous avons compté sur leur instinct casanier en les éloignant de leur nid, bien sûr qu'ils y retourneraient le plus tôt possible; combien n'y a-t-il pas d'oiseaux qui pourraient nous rendre le même service d'une manière plus prompte et surtout plus intelligente, car le pigeon n'a guère que l'intelligence de l'amour? Mais, ainsi que tous les amoureux, il est fort bête sur le reste.

Les reptiles ont, jusqu'à présent, en Europe du moins, été considérés comme rebelles à toute éducation et repoussant même toutes les avances : c'est une erreur. La couleuvre s'apprivoise, reconnaît son maître et vient à sa voix. Il en est ainsi de certains serpens asiatiques qui vivent familièrement dans les maisons et y remplissent les fonctions que nous confions à nos chats.

La vipère, jusqu'à présent, n'a été propre qu'à faire de la thériaque qui, elle-même, ne l'est qu'à parer les pharmacies d'un bocal et d'une étiquette. Mais la vipère, si dangereuse par sa morsure, doit, en raison même de la puissance de son venin, avoir quelque grande qualité, quelque faculté merveilleuse dont nous n'avons pas encore l'idée, parce que pour étudier son caractère, nous avons, comme toujours, commencé par la tuer.

Il se peut donc qu'employée vivante, avec précaution et d'une manière homéopathique, elle puisse guérir des cas désespérés et nous sauver de la peste, du choléra, de l'épilepsie, que sais-je, de la vieillesse ou de la décrépitude.

Que cette vipère ait un venin mortel contenu dans les vésicules de sa mâchoire et qu'elle le communique par sa morsure, c'est chose positive. Mais si la nature lui a donné ce poison, ce n'est certainement pas pour tuer les hommes, par la raison qu'elle n'a pas besoin de tuer d'homme ni aucun autre gros mammifère qu'elle ne mange pas, qu'elle n'a aucun sujet de haïr, qu'elle n'attaque jamais et qu'elle ne mord que lorsqu'ils lui marchent sur le dos. Alors pourquoi a-t-elle du venin? Si ce n'est pas pour elle, c'est donc pour les autres, et ce ne peut être que pour leur avantage; car, encore une fois, donner à un être un organe ou un moyen qui ne soit utile ni à lui ni à personne, serait un véritable contresens, et la nature, pas plus que Dieu qui en est l'auteur, ne fait de contresens.

Il faut donc croire que le venin de la vipère et des serpens, comme tous les autres poisons animaux, végétaux et minéraux, ne sont venins que parce que nous ne savons pas les employer ou que nous en prenons trop ou trop peu.

Or, ceci peut s'appliquer au caractère comme aux organes. S'il est des animaux qui nous paraissent méchans et qui le sont en effet quand nous voulons leur imposer nos habitudes et les faire servir à nos besoins, c'est que nous nous y prenons mal, c'est que peu au fait de leurs qualités, là aussi nous en prenons trop ou trop peu. Sachons bien qu'il n'y a pas d'animal naturellement féroce: il n'y en a que d'affamé ou d'effrayé. Celui-même qui semble tuer pour tuer, n'est que prévoyant: il songe à l'avenir et fait sa provision.

Il en est de même des familles que nous nommons nuisibles ou dévastatrices. Elles gaspillent parce que nous ne voulons pas leur faire une part raisonnable, et elles ne touchent à tout qu'alors que nous exigeons qu'elles ne touchent à rien. Mais, hommes aveugles et injustes, ne voyez-vous pas que puisque Dieu leur a donné, comme à vous, une faim à satisfaire, il leur a aussi réservé une place au banquet de la nature, un droit à la nourriture commune. Les en priver, c'est les voler, et leur brigandage, ou ce que vous qualifiez ainsi, n'est que la juste représaille du vôtre. Donnons donc à la bête ce qui est à la bête, et elle nous laissera ce qui est à nous. Elle fera plus, elle viendra à nous pour s'associer à nos travaux.

Il est vrai que si elle pouvait voir le fond des choses, ce fond n'est guère propre à l'encourager! Comment traitons-nous nos malheureux aides? Que sont-ils pour nous? Des jouets ou des victimes; mais des amis, jamais.

Je sais que nous appelons le chien ami, mais c'est un ami que nous faisons pendre ou noyer dès qu'il est vieux ou malade.

Il en est de même de nos chevaux si chéris : nous les accablons de coups, et nous usons, en cinq ou six ans, une vie qui en durerait vingt si elle était ménagée.

Dans tout ceci, rien qui ressemble à un calcul, à une pensée d'ensemble et d'équité. Nous sommes encore à l'A B C de la connaissance des êtres, et nous n'avons pas même songé à esquisser leur histoire intellectuelle. Nous mettons même en doute que ce livre puisse exister, car nous n'avons, jusqu'ici, vu dans ces animaux que la matière d'un article supplémentaire au chapitre des machines et mécaniques.

Revenons à des idées plus saines et surtout plus humaines. Que ces bourreaux dits cochers, postillons,

conducteurs et jockeys, n'attristent plus nos yeux par les tortures que leur fouet et leur aiguillon infligent à des bêtes innocentes et qui ne demandent qu'à obéir.

Lorsque la nécessité de vivre nous oblige à les tuer, faisons-le de manière à leur épargner des souffrances, et jusqu'au jour du sacrifice accordons-leur une nourriture saine et suffisante, sans les priver de la liberté indispensable à leur santé et à leur bien-être.

Parmi les espèces sauvages, il en est que nous tuons seulement pour le plaisir de tuer ou pour montrer notre adresse. Tels sont les hirondelles et les petits oiseaux chanteurs. Utiles à la conservation des végétaux qu'ils débarrassent de leurs ennemis, ils embellissent encore nos champs et nos vergers, et pourtant ce sont ces espèces que l'enfance, comme l'âge mûr, poursuit avec le plus d'acharnement. On renverse leur nid, on brise leurs œufs, on leur tend des pièges: lacs, filets, pipeaux, gluaux, trébuchets, fusils, sarbacanes, arbalètes, tout est dirigé contre eux.

Quant aux premiers habitans de nos forêts, à ces daims, ces chevreuils, ces cerfs, si nombreux autrefois, si rares aujourd'hui, ils seraient civilisés si nous avions voulu les traiter humainement et non les vouer à la dent de nos chiens. Peut-être même nous rendraient-ils, dans la mesure de leur force et de leur taille, bien des petits services. Dans tous les cas, ornemens de nos campagnes, ils y deviendraient un plaisir pour tous.

Nous avons dit tout à l'heure que dans les pays où l'homme était nouveau, les animaux restaient en extase devant lui : nous pouvons trouver des exemples de ceci jusque dans nos bois, où l'on a vu de jeunes faons accourir pour considérer un passant et tenir obstinément leurs yeux fixés sur lui avec une curiosité amicale.

Quelques-uns poussaient la confiance jusqu'à venir le

toucher et le flairer. C'étaient des herbivores, il est vrai, des êtres à mœurs douces; mais le louveteau, lui aussi, quand il est loin de sa mère plus soupçonneuse, se plaît à regarder l'homme et semble vouloir s'attacher lui. Avec l'âge, je le sais, son instinct féroce revient; mais si l'on s'occupait de son éducation d'une manière plus rationnelle, cet instinct ne reviendrait pas, et il finirait par s'associer à l'homme sans arrière-pensée.

Il est à remarquer que ce n'est ni à un premier essai, ni même à la première génération qu'on peut juger si une race est susceptible d'être ployée à nos habitudes. Combien d'études, d'efforts et de travaux n'a-t-il pas fallu pour amener nos chiens couchans au point où ils sont, qui les rend aussi différens du chien sauvage que le Groënlandais semble l'être de l'habitant bien appris du faubourg Saint-Germain.

Et nos chevaux, est-ce tout d'abord qu'on a pu les rendre dociles?

Il en serait ainsi des races dites indomptables. Seulement, elles exigeraient un peu plus de temps et de patience.

Cette sympathie pour l'homme est arrivée, chez les animaux entièrement civilisés, jusqu'à la courtisannerie : l'animal nous flatte pour être flatté. Le sentiment qui attire vers nous ce perroquet, ce chien, ce chat, quand il ne demande pas à manger, quand il ne veut qu'une caresse, qu'un regard, est le même que celui du courtisan qui quête un coup d'œil du maître, ou de l'enfant qui sollicite un baiser de sa mère.

Il est donc, dans la nature de l'homme, quelque chose qui séduit et fascine l'animal; et ce dont on ne peut douter, c'est qu'il attachera plus de prix à l'amitié d'un être au-dessus de lui par l'intelligence qu'à celle de l'in-

dividu qui est au-dessous et même qu'à celle de son semblable.

Quelquefois, n'osant pas encore aspirer à cette amitié du maître dont la taille, le regard ou la voix lui en imposent, il s'adressera à ses enfans et il les courtisera pour qu'ils lui servent d'intermédiaires et d'introducteurs.

Souvent il voudra se mêler à leurs jeux, soit qu'il espère ainsi s'en faire bien voir, soit qu'excité par leur joie, il ne veuille qu'en prendre sa part. Le chien y manque rarement, et il folâtre avec ses jeunes maîtres absolument comme il le ferait avec un jeune animal de son espèce, prenant mille précautions pour ne pas les blesser, et en prenant d'autant plus qu'ils sont plus petits et plus faibles. Ceci est surtout remarquable dans les très-gros chiens.

J'ai vu un éléphant avoir les mêmes égards pour un épagneul avec lequel il se plaisait à badiner ; il avait grand soin de modérer les mouvemens de sa trompe et de ne poser le pied qu'à distance.

Les poulains et les ânons sont également disposés à jouer ; mais moins prudens ou moins adroits, leurs ébats sont parfois dangereux. Ils connaissent peu la portée de leurs dents, et mordent serré en croyant ne vous faire qu'une caresse : ce qui n'arrive jamais au chien, bien qu'il en fasse continuellement le geste.

Plusieurs oiseaux ne demandent pas mieux que de folâtrer : tels sont les corbeaux, les pies, presque tous les échassiers. « J'ai vu, dans un jardin où des enfans jouaient à la cligne-musette, dit le docteur Hermann, une cigogne, commensale du lieu, se mettre de la partie, courir à son tour quand elle était touchée, et se tenir sur ses gardes devant l'enfant qui s'apprêtait à la poursuivre. »

On citerait bien d'autres exemples de cette tendance des animaux à intervenir dans les jeux des hommes et même dans leurs disputes, car lorsqu'ils crient, ils aboient. C'est aussi ce qui m'a fait croire qu'on pourrait les associer à quelques-unes de leurs études et arriver ainsi à des résultats bien autres que ceux que nous avons obtenus.

Ces résultats pourraient être étendus successivement à tous les mammifères, à tous les oiseaux dont les habitudes et les besoins se rapprochent le plus des nôtres. Mais avant, il faudrait nous dépouiller de ce dédain superbe pour ce qui n'est pas homme, et en même temps de cette considération trop exclusive que nous avons pour la matière. Ces globes, ces soleils qui sillonnent l'espace sont beaux, sont admirables, pourtant ils le sont moins que le plus petit insecte ; car dans leur grandeur et leur éclat, simples machines, ces globes ne marchent que par une impulsion étrangère à eux-mêmes : ils n'ont ni vouloir ni pouvoir. Tandis que ce moucheron va, vient, s'arrête, reprend sa course ou son vol par sa propre volonté ; bref, il est libre, il vit, et ce soleil ne vit pas.

Ne méprisons donc aucun être : tous ont droit à notre sollicitude, car tous émanent du créateur. Il tient pour tous une balance équitable, et malgré l'apparence, jamais il n'a sacrifié une créature à une créature, une ame à une ame, une vie à une autre vie.

Voici nos conclusions : l'étude des mœurs des animaux est dans l'enfance. La science qu'on a acquise de leur être est toute matérielle : leur histoire morale est à faire.

Voyez : *Animaux, langage des animaux*, etc.

ÉDUCATION DU PAUVRE *. Ce n'est pas un traité d'éducation que nous allons vous présenter ; les bornes d'une simple allocution ne le permettent pas. D'ailleurs, quelle en serait l'utilité? On a déjà tant écrit et si longuement parlé sur ce sujet, que la vie d'un homme suffirait à peine, je ne dis pas pour mettre en pratique tant de conseils, mais seulement pour les lire ; et si nous voulions l'entreprendre, nos élèves seraient devenus des vieillards que nous serions encore à chercher par quelle lettre ils doivent commencer à apprendre l'alphabet.

Un autre inconvénient des études trop exclusivement théoriques, c'est qu'elles nous aveuglent sur la pratique. Alors ce n'est pas notre science que nous appliquons au perfectionnement des hommes, ce sont les hommes que nous voulons appliquer à notre science. Nous prétendons les refaire à la mesure de nos livres, ou les niveler aux rayons de notre bibliothèque ; et c'est ainsi que, pour ne pas avoir étudié en vain, nous repoussons toute expérience, toute vérité, dès qu'elle contredit ce que nous avons si péniblement appris ; et quand nous croyons savoir toutes choses, nous ne permettons plus que ces choses avancent, de peur que notre érudition ne demeure en arrière.

Ce que je dis des faits, il faut l'appliquer aux individus : à Rome, comme à Athènes, ce que le philosophe tolère le moins, c'est que son disciple ait plus d'esprit que lui.

Le système d'éducation pratiqué aujourd'hui tend donc

* Cet article et le suivant sont extraits d'un discours prononcé par l'auteur, le 29 octobre 1841, à la Société d'Emulation d'Abbeville.

moins à faire surgir de chacun ce qui est en lui, qu'à y mettre ce qui est en nous et à faire rentrer dans l'individu ce qui dépasse la ligne commune, ou celle que la coutume ou le préjugé a tirée devant la raison. Nous faisons de nos enfans ce que l'on a fait de nous : des *nains.* Imitant à la fois les Chinois et les Caraïbes, nous leur serrons les pieds dans des entraves et la tête dans une boîte. Encore le mal serait-il supportable, si nous calculions la forme du contenant d'après celle du contenu; mais ceci n'est pas non plus la coutume; et quand il y a excédant, c'est avec la plane et le rabot que nous égalisons la matière. Ou bien si nous songeons à assortir les dimensions, si nous en prenons la mesure, ce n'est jamais sur la taille du néophite, mais sur celle de son habit, ou mieux encore de l'habit de son père. Le prix du drap ou le plus ou moins de finesse de la toile de sa chemise, règlera la qualité de la leçon et déterminera, non le genre d'éducation qu'il doit recevoir, puisqu'elle est pour tous la même, mais le plus ou moins de soin et de persévérance à apporter à cette éducation. C'est ainsi qu'un vêtement court et grossier entraîne une instruction analogue. Il s'en suit que tel enfant est beaucoup trop éduqué, et que tel autre ne l'est pas assez; et chose merveilleuse, c'est qu'à la fin du compte, le résultat se trouve à peu près égal, et que tous les deux, par des chemins opposés, sont parvenus au même point, c'est-à-dire à une ignorance complète de la vie utile à l'ensemble et profitable à chacun.

Peut-être y aurait-il, à ceci, remède et guérison. C'est cette guérison, ou les voies qui y conduisent, que nous allons chercher.

Commençons par ce qui concerne le pauvre.

Parler des pauvres dans nos Etats européens, c'est parler des seize vingtièmes de la population, et par cela

même y faire la critique des hommes et des choses; c'est surtout accuser l'action qui gouverne, car les pauvres on les fait quand ils ne se font pas eux-mêmes; et ce qui les fait d'abord, même avant l'égoïsme du riche, c'est la mauvaise politique, c'est la mauvaise administration, c'est l'oubli des conditions imposées par la majorité quand elle délégua ses pouvoirs à la minorité.

Selon moi, si le devoir de tout gouverné est de travailler, la première obligation de tout gouvernant est de faire qu'il travaille et qu'il vive en travaillant. S'il n'a pas d'ouvrage ou s'il ne vit pas de celui qu'il fait, c'est que l'administration n'est pas ce qu'elle devrait être; c'est que le pacte social n'est pas respecté.

Le malaise et la pauvreté ne sont pas la seule conséquence de cet état de choses: de la misère naît la corruption, et de l'une et l'autre, l'ignorance qui les éternise. D'après ceci, il n'est point d'éducation réelle ni même d'association effective et par conséquent de gouvernement durable, là où la grande pauvreté est devenue la part du grand nombre, là où cette majorité, ne sachant pas ce qu'elle mangera demain, peut, chaque jour, mourir d'inanition.

Si le besoin est un incitant nécessaire pour forcer l'homme à agir et à travailler, il n'en est pas moins vrai que lorsque ce besoin n'est jamais satisfait et que l'individu n'a d'autre occupation que celle de lutter contre la faim, ni d'autre pensée que de n'en pas mourir, il est difficile qu'il puisse songer à acquérir la science. Alors non-seulement il ne peut ni avancer physiquement ni devenir meilleur, mais il doit, avec peine, se maintenir au point où il se trouve et ne pas s'abrutir encore. Restât-il ce qu'il est, c'est-à-dire un être souffreteux et misérable, comment former un corps de nation, une véritable famille ou un Etat régulier avec de tels élémens,

avec cet assemblable d'individus qui, pris isolément, sont affamés, ignorans ou corrompus et souvent même tout ceci à la fois?

Ne nous arrêtant qu'à une seule de ces plaies, *l'ignorance*, nous demanderons : qu'est-ce que l'éducation en France? Si nous la résumons, comme on le fait assez ordinairement, dans l'intelligence des signes de l'alphabet et dans leur reproduction sur le papier, nous reconnaîtrons que ce double talent, tout vulgaire qu'il paraisse, n'y est pas général, qu'il y est même assez peu répandu et moins peut-être que chez quelques peuples réputés barbares. D'où il résulte que sur trente-trois millions de Français, on en compte à peine six millions qui sachent lire couramment, et quatre millions qui puissent écrire et compter jusqu'à cent *. Mais c'est moins cette ignorance des signes qui cause nos maux, que le défaut d'ordre ou l'absence de conduite, que l'oubli de la morale et de la vérité. C'est la confusion des idées qui met la plèbe européenne, malgré son titre de *civilisée*, bien au-dessous des nations que nous considérons comme

* Ceci n'est qu'un aperçu approximatif : en 1840, on comptait dans les écoles communales et privées, dirigées par des hommes. . . . . 1,607,013 garçons.

par des hommes.	1,607,013 garçons.
	444,356 filles.
dans celles dirigées par des femmes. . .	34,394 garçons.
	795,916 filles.
	2,881,679

Il est à remarquer que chez les classes pauvres on rencontre un assez grand nombre d'individus qui ont su lire et écrire étant enfans, et qui, arrivés à l'âge mûr, ont oublié l'un et l'autre.

étant encore dans l'enfance. En réalité, notre civilisation n'atteint qu'une classe, on peut même dire que quelques individus de cette classe. Plus spécieuse que réelle, c'est une vanterie, un titre dont nous nous parons, et qui nous sera dénié par nos descendans. Dès-lors, si nous mesurons l'avenir à notre actualité et si nous estimons, d'après la profondeur de la plaie, le temps qu'exigera la guérison, l'époque de notre amélioration est encore bien éloignée. Aujourd'hui, ce ne sont pas de simples palliatifs qu'il nous faut : l'édifice n'est pas seulement à récrépir, il est à reconstruire : c'est une régénération sociale que notre position demande ; c'est un nouveau corps qu'il nous faut faire, un nouvel esprit que nous devons acquérir.

Pour condition première de succès, nous aurons d'abord à passer l'éponge sur ce que nous avons appris. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons faire place à ce que nous ne savons pas et à ce qu'il nous est vraiment utile de savoir. Ce sont nos mauvaises lois, nos mauvaises coutumes, notre mauvaise éducation qu'il faut effacer ; c'est l'entraînement de l'habitude et de l'exemple qu'il faut détruire. Oui, c'est l'exemple surtout, ce mauvais exemple, vivante tradition du mal passé, cet exemple qui nous transmet ce mal et en quelque sorte nous l'inocule, cet exemple qui, s'il n'est pas le principe de nos vices, les entretient et les perpétue ; c'est par lui que nous en héritons de nos pères, comme eux-mêmes en ont hérité des leurs, comme nos fils en hériteront de nous. Heureux, si nous ne leur apportions que l'ignorance : c'est la science du mal que nous leur laissons, ce sont nos préjugés et nos mensonges. Là est le plus clair de nos dons : si nous ne leur léguons pas toujours la pauvreté, nous leur donnons ce qui la fait : *la corruption.* Oui, l'exemple et son entraînement, telle est la première

cause de nos maux, tel en est le grand mobile et ce qui les rend durables et comme indestructibles.

Etendant son influence sur toutes nos actions, cet exemple funeste ne nous laisse pas un seul jour à nous-mêmes, à notre volonté libre et pure. Suivez-en la marche : placé sous le toit paternel, il nous apparaît dès le berceau, il nous parle par la voix de notre nourrice, par sa main il nous saisit et nous enveloppe dans notre premier lange. Si notre première pensée est à nous, la seconde est à lui ; il étouffe à la fois la conscience et la raison.

Malgré tant d'obstacles ou de déviations, si un jour cette raison surgit, si elle nous fait apercevoir le mal, déjà il est trop tard : nous le voyons et ne pouvons ni le repousser ni nous en arracher. Une nature factice et mauvaise a succédé à cette bonne nature que Dieu a donnée à tous les êtres. Nous étions nés doux, sobres, industrieux, nous sommes devenus méchans, paresseux, débauchés, parce que des exemples de paresse et de débauche nous entourent.

De qui viennent-ils? Hélas! je le dis à regret, ils viennent des personnes qui devraient ne nous en donner que de bons, ils viennent de nos parens. Sans doute, un père ne va pas dire à son enfant : sois méchant, sois buveur, sois fainéant, sois libertin ; il fait pis, il est tout cela lui-même ; et l'enfant fait comme lui. Comment ferait-il autrement? Il n'a pas de meilleur modèle, il n'en a pas qui le frappe et l'intéresse davantage.

Quel est ici le remède? C'est de séparer le bien du mal, l'ivraie du bon grain ; c'est d'abandonner à sa pourriture la plaie incurable, de laisser à la gangrène les membres dont la gangrène ne peut être guérie ; c'est de ne s'occuper que des parties saines ; c'est de mettre une barrière entre la génération faite et la génération à

faire; c'est d'isoler de la sottise, de la perversité, l'enfance pure encore, avant que la sottise et la perversité ne la gagnent. Dans cet isolement, dans cette barrière morale mise entre les fils et leurs parens, est le seul topique efficace, la seule voie de salut; bref, c'est ainsi seulement que nous parviendrons à une guérison complète, à une régénération effective.

Enlever un enfant à son père, s'écriera-t-on, c'est une barbarie, c'est un crime!! — Oui, quand les enfans ont un père; mais l'enfant du pauvre en a-t-il? S'il en a un, où est-il? A quoi peut-il le reconnaître? Quels sont les soins qu'il en reçoit? Comment en est-il nourri? Qu'est-ce qu'il lui enseigne, qu'est-ce qu'il lui donne qui tende à sa moralisation et à son bien-être? Et quand ce père ne l'exploite pas à son propre profit, que fait-il de lui? Que fait-il pour lui?

Pour répondre à ceci, il suffit de jeter un regard sur l'intérieur d'un ménage pauvre, ou seulement sur le premier groupe d'enfans qu'offrira la voie publique, leur séjour ordinaire. Je n'hésiterais pas à le dire : l'enfant du peuple en France est, sous le rapport du bien-être physique et de la position morale, moins sainement chez ses parens qu'il ne le serait dans la tanière du Samoiède ou dans le viclan de l'Indien; car chez celui-ci, il ne perd rien de ce que la nature lui a donné; il conserve sa force et son intelligence. En est-il de même chez nous? Non, l'enfant du peuple y est, à dix ans, au-dessous de ce qu'il était à six; et mesuré avec le jeune sauvage, il aura en raisonnement, comme en vigueur musculaire, une infériorité marquée. Cette décroissance morale, ne faisant qu'empirer avec l'âge, l'adolescent de quinze ans, déjà pourvu de tous les vices, de tous les préjugés de l'homme fait, vaudra moins que l'enfant de dix; bref, à vingt ans, il sera comme son père : une brute.

N'hésitez donc point ; et si, dans vos villes, vous voulez rendre à la moralité et au bien-être la génération qui vient, ne la laissez pas en contact avec la génération qui s'en va, et qui, en s'en allant, ne lui laisse que ses vices : séparez l'enfant de sa famille quand elle ne peut, ne sait ou ne veut pas lui donner la nourriture du corps et la moralité de l'ame.

Que l'habitude et l'opinion s'élèvent ici contre nous, qu'on nous accuse d'inhumanité, qu'importe s'il n'en est rien, si notre intention est pure, si elle est utile! Avant de vous effrayer de cette apparence de violence, avant d'y voir un acte tyrannique, réfléchissez aux conséquences, examinez les choses sans passion, sans préjugé; pesez-en la réalité. Est-ce à la maison paternelle que vous arrachez cet enfant? Non, vous l'arrachez à sa misère; vous l'arrachez à l'insalubrité, à un travail hors de rapport avec ses forces; ou bien vous le sauvez d'une oisiveté, d'un vagabondage plus dangereux encore, vous le retirez de la boue dans laquelle il se vautre.

Pourquoi cet enfant préfère-t-il cette boue, cet abandon avec toutes ses douleurs, le froid, la faim, la nudité, à la société de ses parens? Pourquoi s'échappe-t-il de cette maison paternelle le plus tôt qu'il peut, pour y rentrer le plus tard possible? C'est qu'en réalité, quelles que soient ses souffrances au dehors, elles lui semblent moins âpres, moins cruelles, moins insupportables que celles qu'il endure en famille; c'est qu'il se sent, dans sa maison, plus mal que partout ailleurs ; c'est que dans cette maison il n'a ni air, ni jour, ni espace; c'est qu'il n'y rencontre que déboire et putridité; et que malpropreté pour malpropreté, il aime mieux celle de la rue qui lui offre plus de variété; c'est que, tout enfant qu'il est, les scènes de violence ou de désordre qui chaque jour se renouvellent entre ses parens, les cris, les injures,

les malédictions lui répugnent et l'effraient ; c'est enfin que sa nature, qui n'est pas encore faussée, lui fait fuir ce qui est hideux.

Mais ce mauvais exemple, auquel il semble échapper en s'éloignant du logis, il le retrouve dans la rue, il l'y rencontre non moins frappant et plus varié ; et dans ses débats enfantins, là aussi, dans cette rue, devant un auditoire qui l'excite, il cherche à imiter ce qu'il voit : et qu'y voit-il ?

Il est, dans presque toutes nos cités, une spécialité d'individus, ivrognes éhontés ou bouffons abjects, espèce de fakirs demi-mendians, demi-voleurs, qui, par spéculation ou par goût, font métier de montrer à tous leur turpitude. Au milieu des rues ou des carrefours, hurlant des chansons obscènes ou vomissant des blasphêmes, ils insultent aux passans et bravent à la fois la pudeur et la police. Ces spectres avilis font d'abord peur aux enfans ou les dégoûtent ; mais peu à peu l'habitude fausse l'instinct, et il arrive un moment où, pour ces mêmes enfans, ils deviennent un spectacle agréable et quelquefois un modèle. Ici encore, à qui la faute ? Par quelle mansuétude supportons-nous cette insolence du vice et courbons-nous la tête sous l'ignoble tyrannie de ces rois de la rue ? C'est ce que je me suis souvent demandé ; mais il n'en est pas moins vrai que la chose existe, et que le public nourrit, tolère et souvent encourage ces étranges représentans de notre liberté.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que ce malheureux enfant, soit qu'il reste au logis ou qu'il s'en éloigne, soit qu'il repose au foyer paternel ou qu'il vague dehors, rencontre partout des exemples funestes. Eloignez donc de l'innocent la coupe empoisonnée ; repoussez-le de la cité perverse. Ne perdez pas un instant, car chaque jour lui donne un nouveau vice ou lui fait une nouvelle blessure. Arrachez-le à la contagion, à la misère, à la mort.

Quant au droit que vous en avez, vous, gouvernant, ce droit est celui de la réflexion sur l'imprudence, c'est celui de cet homme fort et humain sur le malheureux qui se noie, quand sa main le saisit aux cheveux et le sauve, c'est celui que nous confèrent le bon sens et l'amour de nos semblables, c'est le droit de la raison même. Ce dilemme le prouve : ou ce père de famille est trop pauvre pour nourrir cet enfant, ou il est trop dérangé, trop occupé de lui-même pour y songer. Dans le premier cas, il vous remerciera, puisque vous vous chargerez de pourvoir aux besoins de celui qu'il ne nourrit pas. Dans le second, il vous laissera faire.

Je suppose qu'il refuse; faut-il, pour cela, que l'enfant soit sans pain, sans aide, sans secours? Et parce que cet homme oublie son devoir, est-ce un motif de décliner le vôtre? Non-seulement ce que je vous conseille est licite, mais est obligatoire; c'est le droit du véritable père de famille, de l'administrateur prévoyant. Ne voyez-vous pas qu'en flétrissant l'ame de ces pauvres innocens, on brise aussi leur corps. Vous condamnez, chaque année, quelque misérable fille qui, à la maternité et à la conscience préférant un vernis d'honneur, a abandonné son nouveau né; ou qui, dans l'accès d'un délire sauvage, dans le paroxisme d'atroces douleurs ou dans l'égarement d'une crainte plus poignante encore, a porté sur lui une main sanglante. Quand, justes ici, quand sévères peut-être, vous êtes ailleurs si indulgens, ignorez-vous combien la brutalité, le défaut de soin des maîtres, des parens ou même leur cruauté réfléchie, tuent chaque jour d'enfans tout formés, boutons qui ne demandaient qu'à s'épanouir et qu'on écrase sous le pied?

Je vous parlais des ivrognes : mais il en est qui deviennent féroces, qui frappent sur leur enfant comme sur leur cheval, comme sur leur âne, et plus fort encore,

car pour eux, leur âne a un prix; ils l'ont acheté, il leur rapporte de l'argent; sa mort serait une calamité. Mais un enfant, on en a toujours assez quand le pain est cher!

J'ai vu une de ces brutes à face d'homme, portant dans ses bras son fils de trois ans et tombant à chaque dix pas avec ce petit malheureux, qu'il ressaisissait tout sanglant et demi-mort, pour aller à dix pas retomber encore; tandis que le peuple stupide le laissait faire en disant: c'est son enfant. Et quand nous le lui arrachâmes, la foule criait à l'abus de la force, à l'infraction ou au mépris de la loi sainte de la paternité! Mais, peuple imbécile, où peux-tu voir un père, un homme même dans cette bête dégoûtante, dans cette brute au-dessous de la plus stupide? Qu'il se brise le front, lui l'ivrogne, c'est la conséquence de l'état où il s'est mis, c'est la juste punition de son inconduite; mais son fils, ce fils à peine né, ce pauvre innocent sans défense, faut-il, parce qu'il est faible, qu'il soit victime?

Et ce fait est-il unique? Est-il rare? Non; le nombre d'enfans qu'on traite ainsi, ceux que, sous notre régime d'égalité, dans notre France libre, on assassine d'un coup ou qu'on fait mourir dans les angoisses d'une mort plus lente, on peut les compter par centaines, par milliers.

A ces victimes, ajoutez celles qu'on rend infirmes ou idiotes. Les Spartiates ne tuaient que les enfans malsains; d'autres peuples n'exposaient que les plus faibles. Nous faisons mieux, nous tuons indifféremment les faibles et les forts. Si la loi, si l'opinion ne nous y encouragent pas, elles sont, sur ce point, d'une indulgence, d'un laisser-aller tout-à-fait commodes. Véritables adorateurs de Saturne, nous semblons considérer cette consommation d'hommes comme un droit de famille, comme un privilège de la paternité, ou bien encore comme une nécessité locale

tenant au temps, aux mœurs, aux progrès de l'industrie, et devant laquelle le législateur doit, dans l'intérêt commun, fermer les yeux et faire taire la vindicte publique. Témoin cet industriel parisien qui, dernièrement encore, pour avoir séquestré, privé de nourriture, marqué avec un fer rouge et torturé de mille manières, je ne sais combien d'enfans mis chez lui en apprentissage, a été condamné à cinquante francs d'amende. Il lui en aurait coûté davantage, s'il eût tué un lapin sans port d'armes ou un perdreau avant l'ouverture de la chasse.

Encore une fois, au nom de la pitié, au nom de la raison, arrachez le fils du pauvre au vautour de notre civilisation, à la corruption qu'elle engendre. C'est ainsi seulement que vous aurez une génération forte, humaine et vraiment civilisée. Ce n'est pas au véritable père que vous prendrez son enfant, c'est à celui qui ne saura ou qui ne voudra jamais l'être, c'est à l'homme oublieux ou débauché, c'est à la mère insouciante, c'est à la marâtre impitoyable. Que ces êtres égarés ou coupables comprennent enfin leur devoir, qu'ils ouvrent leur cœur à la pitié, qu'ils deviennent de vrais chefs de famille, et ils recouvreront leurs droits.

Il faut que chacun sache qu'il ne suffit pas d'avoir des fils pour être père : il faut les élever et en faire d'honnêtes gens, des hommes forts physiquement et moralement. Celui qui se dispense de ce devoir ou qui démoralise son propre sang, n'est pas père, n'est pas citoyen; il est le fléau des siens et de tous; c'est un ennemi public; car en définitive, s'il n'en fait pas une victime, c'est un serpent qu'il jette dans la civilisation, c'est un loup qu'il dresse. Insensé le gouvernement qui le laisse faire!

Comment utiliser ces légions d'élèves, dira-t-on? Comment les nourrir, comment les loger?

Vous logez, vous nourrissez six cent mille soldats, vous dépensez un milliard pour avoir des murailles et bien des cent mille francs pour subventionner des théâtres, et vous n'avez rien pour sustenter vos héritiers! Et pourtant n'est-ce pas la première dépense à faire, n'est-ce pas la plus utile, la plus sainte? Quelle est votre mission, si elle ne consiste pas d'abord à faire vivre vos administrés; et que penseriez-vous d'un maître qui n'aurait des serviteurs que pour les tuer ou les laisser mourir de faim? Tout contrat est une transaction, c'est un échange; il faut donc que les clauses se balancent. Si l'un des contractans a tout et l'autre rien, le marché ne peut tenir; il est nul. Quand l'on prend un tuteur ou un gérant, un maître même, ce n'est pas pour qu'il nous dévore et nous ruine, mais pour qu'il nous protège et nous aide.

Dans un pacte de *famille*, un gouvernement n'est pas autre chose, la vie devrait être assurée même au plus faible. Or, l'homme qu'aujourd'hui l'on nomme libre, n'est-il pas, sous ce rapport, moins heureux que le serf d'autrefois? Celui-ci était nourri et défendu par son seigneur. Il servait, sans doute, mais en servant, il mangeait. Maintenant, le citoyen libre sert et ne mange pas.

D'ailleurs, en vous chargeant des enfans, vous engagez-vous à les défrayer gratis pendant toute leur vie? Bien que vous le fassiez sans réclamation pour tant de désœuvrés, ce n'est pas ici ce que je vous conseille, non, vous ne nourrirez vos élèves que jusqu'à ce qu'ils puissent se nourrir eux-mêmes: ce que vous aurez grand soin de leur apprendre en les rendant prévoyans et laborieux. Dès-lors, en vous chargeant d'eux, vous ne ferez réellement qu'une avance et un prêt à intérêt; vous sèmerez pour récolter, car ils vous rendront au double ce que vous

aurez avancé. Je ne vous dis donc pas d'en constituer des rentiers et encore moins des fainéans; vous les entretiendrez et logerez jusqu'à ce qu'ils puissent marcher seuls, jusqu'à l'adolescence, époque à laquelle, sans interrompre leur éducation, vous pourrez en tirer assez de travail pour recueillir un premier dédommagement.

Puis, les parens qui, bien ou mal, auraient nourri et habillé ces enfans, ou qui auraient employé un temps quelconque à les surveiller, à les corriger, étant déchargés de ce soin et de cette dépense, devront être appelés à concourir aux frais que vous faites en leur lieu et place, et, selon leurs ressources, être taxés en argent ou en travail au profit de l'établissement.

Cette organisation de l'enfance, n'est pas chose tout-à-fait insolite; Napoléon fit des pupilles de la garde. C'était une idée heureuse, mais mal rendue, car si vous vous emparez des enfans, ce n'est pas pour les mutiler ou pour en faire des machines. Enrégimentez-les, mais dans la légion des travailleurs, c'est-à-dire d'une manière utile, non pas seulement pour vous, mais pour eux avec vous. Faites-en des cohortes industrielles, agglomérez-les par colonies, par villages, que vous placerez, selon la population et la nécessité, par départemens ou par arrondissemens, en les éloignant autant que possible des émanations délétères des villes ou du contact des hommes et des enfans émancipés.

Le bon choix de la localité et sa salubrité, est donc le soin qui d'abord doit vous occuper, car ce n'est point chose indifférente. L'expérience nous prouve que telle exposition, telle combinaison atmosphérique, est salutaire aux nourrissons et favorable à leur croissance, tandis que telle autre semble l'arrêter. Ici, tous sont sains et vigoureux; là, tous sont maigres et pâles. C'est cet étiolement de la vie qu'il faut éviter. Pour amener à

point l'éducation morale, il est nécessaire d'assurer le développement physique, et dès-lors de ne rien négliger pour procurer à l'élève une constitution saine et robuste.

La première condition est un air salubre. Evitez le voisinage d'un marais, d'une eau stagnante et le trop grand resserrement d'une vallée; fuyez une exposition avare de soleil; la chaleur, comme la lumière, est bonne au nourrisson qui, semblable à la plante, languit à l'ombre. Cherchez aussi, pour lui, le voisinage d'une eau courante et pure, et faites qu'intérieurement et extérieurement il en use fréquemment. Sans doute cette obligation de propreté ne sera pas celle à laquelle il vous sera toujours facile de le soumettre: l'enfant se plaît dans l'ordure, différant en ceci de beaucoup de quadrupèdes qui ne souffrent aucune souillure sur leur fourrure et de presque tous les oiseaux qui s'attristent et dépérissent, dès que leurs plumes sont salies. C'est donc par contrainte que vous l'amènerez à la propreté; mais cette contrainte, il ne faut pas hésiter à la lui imposer, sa santé en dépend, car c'est de la négligence non moins que des excès, que naissent presque toutes nos maladies.

Si vous parvenez à astreindre l'élève à ce soin, il en résultera un grand bien, non-seulement quant au physique, mais pour le moral: la garde de son corps et de ses habits l'obligera à l'ordre et à un ordre de tous les instans. Or, l'ordre est la base des qualités sociales, et s'il ne fait pas la vertu, il nous préserve de beaucoup de défauts. L'arrangement que nous apportons aux petits faits de la vie, amène celui de pensées plus graves, puis des volontés et des actes qui en émanent. Sans doute l'ordre peut exister dans le vice; mais même dans le vice, il est une vertu, c'est-à-dire un amoindrissement de ce vice, un rapprochement vers le bien. Que le plus

petit enfant soit donc soumis à une règle, qu'il apprenne à compter avec lui-même, qu'au premier coup-d'œil il distingue l'ordre du désordre. S'il les confond, s'il laisse ce qui lui appartient au premier occupant, il confondra bientôt le tien et le mien, le juste avec l'injuste. L'abandon de ce qui est à nous, conduit à ne plus savoir ce qui est à autrui.

La méthode la plus courte pour instruire à l'ordre et à l'arrangement, les petits comme les grands, c'est de leur en donner l'exemple en se soumettant soi-même à la loi qu'on leur impose. Une répartition réfléchie des heures de repos et de travail, répartition dont on ne doit, sans nécessité absolue, jamais s'écarter, contribuera aussi à leur inspirer le goût et bientôt le besoin de la règle.

Quand cette utilité de l'arrangement aura frappé votre disciple, il est à croire qu'il s'en affranchira rarement, parce qu'avec la pratique, il en sentira journellement le bénéfice.

Le bon choix de la localité, joint aux habitudes d'ordre et de propreté, ne sont qu'un premier pas pour assurer l'hygiène des enfans : vient ensuite le régime diététique.

La nourriture doit être simple et substantielle. Point de ragoûts, point de mets épicés : du pain, du riz, des farineux, des légumes, du poisson, de la viande bouillie ou rôtie.

Sauf le cas de maladie, ne leur donnez ni vin, ni bière, ni cidre, ni thé, ni café. De l'eau ou du lait, voilà leur boisson. Que les alcools ne paraissent jamais sur leur table ni sur la vôtre, car ils sont le véritable poison des hommes, poison qui fait plus de ravage que le choléra, que la peste, et qui conduit à plus de crimes que toutes les passions réunies.

Les enfans doivent manger souvent et à heure fixe,

peu à la fois et pas trop vite. Habituez-les à une mastication lente et réelle ; et pour ceci, soignez de bonne heure leur denture ; faites, plusieurs fois par an, visiter leur bouche par un dentiste prudent ; leur figure et leur estomac s'en trouveront bien.

En tout temps, laissez-les aller tête nue ; ils en conserveront plus long-temps leurs cheveux. Un écolier n'a pas besoin de coiffure, elle n'est qu'une gêne pour lui et elle l'expose à plus de maux qu'elle ne peut l'en garantir.

Les petits garçons qui ont une chevelure soyeuse et peu épaisse, doivent être rasés de temps en temps, sinon ils seront chauves avant la vieillesse.

Aux écoliers, il ne faut ni bretelles, ni cravate, ni jarretières, ni bas. Une chemise, une blouse de laine l'hiver, de coton l'été, une ceinture de cuir, des souliers et des chaussons, tel doit être leur costume. En évitant de gêner leurs membres, en ne les garottant plus dans des ligatures inutiles, vous cesserez d'arrêter leur croissance et d'en faire des poupées ou des caricatures.

Un des moyens d'assurer le développement des jeunes gens et en même temps la convenance du geste, l'adresse, la puissance et la prestesse des mouvemens, c'est une suite d'exercices corporels. C'est encore là une partie de leur éducation qu'il ne faut pas négliger. D'ailleurs, puisque beaucoup d'entr'eux doivent être soldats, puisque nos lois, nos mœurs, nos préjugés ou la nécessité les y condamnent, vous devez, dès ce moment, les instruire à la marche et au maniement des armes, et en trois mois vous ferez exécuter à un enfant de dix ans ce qu'un conscrit de vingt fera à peine en six. Vous en avez eu la preuve dans nos lycées. En ceci, vous vous épargnerez une grande perte de temps et d'argent, car le jour où ils seront désignés par le sort, vous aurez des soldats tout dressés, soit pour le service de terre, soit

pour celui de mer, lorsque vos écoles seront dans le voisinage des côtes.

L'escrime n'entre plus guère dans l'éducation ni du pauvre ni du riche, et c'est avec raison : elle faisait des ferrailleurs, des duellistes et fort peu de héros.

Un exercice partout salutaire et qui peut préserver de bien des terreurs et même de périls, c'est la natation. Vous devez, si les localités le permettent, y accoutumer vos élèves.

Je dirai la même chose de la gymnastique. L'écolier, comme le singe et le chat, est d'un naturel grimpeur ; il manque rarement l'occasion d'une escalade ; il faut diriger ce penchant et le soumettre à des règles propres à diminuer la fréquence et la gravité des accidens.

Le motif le plus ordinaire de l'escalade des écoliers, c'est l'envie d'avoir des nids ou des fruits. Prohibez l'enlèvement des nids : ravir les jeunes oiseaux à leur mère est une barbarie. D'ailleurs, les oiseaux, notamment ceux des espèces que dénichent les enfans, sont utiles aux moissons, en ce qu'ils diminuent le nombre des insectes rongeurs.

Quant aux fruits, ce goût a moins d'inconvéniens. Il est également propre à tous les enfans : ils aiment les fruits pour leur saveur, leur forme, leur odeur, leur coloris ; ils les aiment pour l'arbre qui les porte et même pour la difficulté de les atteindre. Les fruits sont leur première ambition, leur premier amour : sachez l'utiliser. Pris modérément, ils leur sont salutaires ; ils les contentent ; il ne faut pas les en priver.

Je vous engage à avoir dans toutes vos colonies d'enfans un jardin légumier et un verger. C'est là que vous leur donnerez les premiers principes de culture. Mais l'utilité de ces vergers gît moins dans cette instruction que dans le respect de la propriété et surtout de la

propriété commune, qu'ils vous aideront à leur faire comprendre. Ici, vous aurez à punir les dégats volontaires et plus sévèrement les soustractions, quelque minimes qu'elles soient. Mais si vous ne laissez ces enfans libres dans ces jardins qu'après vous être assuré qu'ils ont compris la loi du tien et du mien et qu'ils en ont senti la gravité, ces infractions seront rares et finalement cesseront tout-à-fait.

De la moralité de l'enfance dépendra peut-être celle de toute la vie : l'enfant qui craindra de dérober une pomme dans un jardin, ne volera pas quand il sera dans le monde. Et cet enfant doit vous inspirer confiance ; car ne croyez pas que la soustraction d'une noix ou d'une rose soit, à cet âge, un fait indifférent : non, ainsi a commencé Lacénaire. C'est en tolérant, en encourageant ce que vous nommiez une espièglerie d'écolier, que vous aurez préparé le banqueroutier et le faussaire. Ravir les billes d'un camarade, c'est lui ravir sa fortune : c'est un acte qui n'a pas moins fait battre le cœur du jeune voleur, et qui a exigé autant de préméditation et de calcul que l'enlèvement d'un million. Méfiez-vous de l'enfant qui, ici, n'a pas hésité ; déjà il n'en est plus à son coup d'essai.

Le jardinage, en contribuant à un exercice salutaire et par cela même à la santé de vos élèves, leur offrira une récréation utile et sans oisiveté, qui aidera à leur moralisation ; et s'ils ont quelque penchant pour l'agriculture, source première de toute richesse et de toute stabilité, il servira de bonne heure à le développer.

Il en sortira aussi une leçon de tempérance : quand vous aurez en abondance des fruits sains et mûrs, laissez-les à leur discrétion ; qu'ils en mangent à leur volonté, sauf à les arrêter, si cette volonté allait jusqu'à l'excès. Leur désir gastronomique, ainsi satisfait, aura

ensuite moins d'âpreté ; ils résisteront mieux à la tentation.

Si l'un d'eux avait abusé de cette surabondance d'un jour, les souffrances qu'il éprouverait feraient apercevoir à ses compagnons, et mieux encore à lui-même, les dangers de la gourmandise. La douleur physique est ce que l'enfant comprend le plus vite et ce qu'il oublie le moins, surtout lorsqu'elle lui vient de son fait. Une colique de quelques minutes, juste punition de son intempérance, deviendra pour lui une leçon de prudence et de sobriété.

Lorsque, dans vos colonies enfantines, vous aurez pris tous les moyens hygiéniques propres à assurer la santé et cet esprit d'ordre et de conduite qui en est la garantie; quand, en même temps, vous aurez commencé l'éducation religieuse à laquelle vous devez apporter tous vos soins, comme étant la base et le but de toutes les autres, vous aurez à étudier les aptitudes du néophyte, aptitudes qui, sous peine d'être faussées, doivent être comprises dès leur principe. Ne vous y trompez pas : une des grandes causes de nos désordres, c'est que le cœur reste vide ; la tête seule est remplie, mais elle l'est de fumée : l'homme, pendant toute sa vie, rêve être ce qu'il n'est pas, parce qu'à son début l'on n'a pas conçu ce qu'il était ou ce qu'il pouvait être. C'est ainsi qu'on a fait un maçon du sujet qui devait devenir médecin, et un chanteur de celui qui avait le génie du géomètre.

Pour aider les enfans dans leur vocation et les y diriger, il faut approfondir leur caractère ; c'est par cette voie qu'on arrivera à en saisir la spécialité. L'enfant a, sur une plus petite échelle, tous les vices et toutes les vertus des hommes; mais, de même que chez les hommes, ces vices et ces vertus sont inégalement répartis. Cependant il en est qui sont communs à tous :

le petit enfant est égoïste et gourmand. Il demande tout ce qu'il voit, car tout ce qu'il voit est pour lui nourriture ; et quand il en a obtenu plus qu'il n'en peut consommer, quand il s'en est gorgé, il gaspille le reste, afin qu'il ne puisse servir à d'autres. Ceci est dans sa nature, nature étroite encore et qui ne comporte que le sentiment d'elle-même. Bientôt cet égoïsme se civilise ; il se rectifie par la réflexion, par une application mieux définie de son propre intérêt ; jusqu'alors il n'offre donc rien qui puisse vous inquiéter sur l'avenir.

La colère est une passion qui se manifeste également dès le principe de la vie, car elle est aussi dans la nature ; et parmi les animaux, comme chez les hommes, il n'en est aucun qui ne s'irrite d'un tort, d'un préjudice, et ne se venge avec délice d'une injure vraie ou supposée. L'enfant use, pour sa défense ou sa rancune, des mêmes moyens que la bête, c'est-à-dire de ses dents et de ses ongles. Qui le lui a appris? Ce n'est certainement ni sa mère ni sa nourrice ; jamais on n'a eu besoin de lui enseigner la violence et la dévastation, car détruire est partout plus facile, plus prompt qu'édifier. Tout enfant est destructeur ; il aime à briser. Il est vrai qu'en ceci, il est souvent mû par un instinct de curiosité : il veut savoir ce que contient l'objet qu'il brise. Si la surface est belle, l'intérieur doit, selon lui, l'être davantage. C'est ici l'amour du changement ou celui des découvertes ; c'est le désir d'une sensation nouvelle ; il croit, en brisant ce joujou qu'il aime, trouver quelque chose qu'il aimera davantage ; il espère une impression plus forte, un plaisir plus grand, plus varié que celui de posséder ce trésor dont l'aspect est toujours le même.

C'est cet instinct qui passe souvent pour de la cruauté, quand il s'exerce sur des êtres vivans. Mais l'enfant agit

moins avec la volonté de leur faire du mal, que par l'envie de voir l'effet de ce qu'il leur fait et pour juger de leurs contorsions qu'il prend pour des gestes, et qui sont pour lui une espèce de spectacle et de pantomime grotesque.

Il en est ainsi du sauvage : l'homme de la nature conserve, toute sa vie, le caractère enfant; et la férocité de cet Indien, qui torture son semblable et le déchire en dansant, n'est pas plus réfléchie ni plus rationnellement barbare que le jeu de ce marmot, qui plume son oiseau vivant ou porte son chien par la queue. Pour l'enfant, comme pour le sauvage, cette action devient indifférente, car ni l'un ni l'autre ne se rendant compte de la souffrance ou ne s'en rendant compte qu'imparfaitement, ne connaissent la pitié. C'est le chat qui frappe la souris pour la faire courir, et qui la tue en croyant jouer avec elle.

En général, plus l'homme est instruit ou vraiment civilisé, plus il est sensible. Il en est de même de l'enfant : ce sont toujours les plus avancés ou les plus intelligens qui, sauf des exceptions rares, sont les moins durs envers les animaux. Quand le contraire arrive, quand l'enfant qui réfléchit est cruel avec calcul et volonté, hâtez-vous d'étouffer cette inclination ; ne négligez rien pour y parvenir, car cet enfant a une main dans le sang.

Le penchant à la démolition, penchant, venons-nous de dire, qui est presque général, est moins dangereux dans ses conséquences ; il s'affaiblit à mesure que la raison vient et que l'élève a compris, avec l'utilité des choses, les devoirs de la réciprocité.

Néanmoins cet amour de destruction se maintient souvent chez l'enfant jusqu'à l'adolescence et même jusqu'à a jeunesse, et cela par un sentiment d'amour-propre et

de gloriole : il veut étonner ses camarades. Vantard et fanfaron, il l'est d'autant plus qu'il est plus faible. Il menace l'ennemi qu'il craint et lorsque lui-même songe à fuir.

Quels que soient son pays, son origine, sa position, maître ou esclave, l'écolier apprend difficilement un compliment et ne l'apprendrait même pas du tout, s'il ne voyait au bout un bénéfice, un don, une friandise, enfin un profit ou une louange pour lui-même. Mais avare de paroles douces, il retient avec facilité les mots injurieux, ceux qui peuvent blesser l'amour-propre. Il en saisit de suite la portée, et il lui suffit de les entendre une fois pour les retenir toujours.

Quelle peine ne se donne-t-il pas pour parvenir à nuire ou à fâcher! Quand il ravage un jardin, la grimace du propriétaire et la colère où doit le mettre l'aspect du dommage, sourient plus au jeune brigand que le plaisir de manger le fruit volé. Le danger de l'expédition, le droit de se vanter du succès, voilà ce qui le flatte. C'est un général qui entreprend une conquête pour inscrire son nom dans l'histoire.

L'orgueil qui apparaît chez l'enfant, naît avec lui. Il ne marche pas encore, qu'il quête un compliment, une parole louangeuse: il vous importunera pour l'obtenir.

Si le préjugé du rang ou de la noblesse n'est pas inné en lui, il y germe facilement et s'y naturalise non moins vite. Quand sa famille a un nom, quand elle occupe une position élevée, il ne tarde pas à s'en apercevoir et il le fait sentir à tout propos au camarade avec lequel il joue. C'est ainsi qu'il est toujours disposé à comprendre ce qui le flatte ou ce qui lui attire des égards, tandis que ce n'est qu'avec peine qu'on lui persuade qu'il doit ces mêmes égards à quelqu'un, et il est des cas où l'on n'y parvient jamais. En un mot, il conçoit les distinc-

tions de rang lorsqu'elles lui sont favorables, et il ne les conçoit plus lorsqu'elles lui nuisent ou l'humilient.

La parure plaît à tous les enfans; aucun ne se trouve laid, ou plutôt la laideur est, à ses yeux, une beauté; il manque rarement de faire d'horribles grimaces devant un miroir et se complaît beaucoup à la hideur qu'il se donne. Cependant il est toujours plus fier de ses habits que de sa figure, ce qui ne l'empêche pas un instant après de salir, de déchirer et de jeter ces mêmes habits qui le charmaient. C'est que l'amour de la saleté, ou ce laisser-aller qui y conduit, l'emporte encore chez lui sur le goût de la toilette. Peut-être aussi croit-il voir dans sa crasse un enjolivement de sa personne. Mais ordinairement il y a, dans son fait, moins d'intention que d'oubli, d'insouciance et de paresse.

De même que l'animal, l'enfant est paresseux. Il hait le travail. Les devoirs qu'on lui impose sont pour lui une tyrannie d'autant plus insupportable, qu'elle lui paraît folle. Ses jeux sont ses affaires, dont votre caprice le détourne. Il ne se doute pas que, plus tard, ce travail si détesté deviendra sa ressource ou son délassement.

Si l'on approfondit l'horreur souvent invincible qu'il manifeste pour toute occupation sérieuse, et elle est toujours sérieuse dès qu'elle lui est imposée, cette horreur naît moins de l'amour de l'oisiveté que de celui de la liberté; car, en réalité, il n'est jamais oisif : ce n'est pas à rien faire qu'il veut rester, mais à faire ce qu'il veut. Si, par instant, il est inoccupé, il forme mille projets; et la moindre chose devenant pour lui un sujet d'action, il ne cesse d'agir que lorsqu'il s'endort, si toutefois son sommeil même est inerte.

C'est encore au professeur à tirer parti de cette activité; et c'est dans le choix de ses jeux et des travaux souvent pénibles que cet enfant s'impose, qu'on peut

découvrir ceux auxquels la nature l'a destiné et quelle est sa spécialité.

La récréation doit, dans l'école, être utilisée non moins que les heures d'étude. C'est pendant cette récréation que vous pourrez initier vos élèves à la science de la société, à celle des droits et des devoirs qu'elle comporte; c'est là, qu'en définissant leur caractère, vous découvrirez leur vocation.

Mais que leur mérite soit inné ou acquis, en d'autres termes, qu'il soit la suite de leur nature ou de leurs efforts, faites qu'ils ne le croient pas exclusif et qu'ils ne résument pas en lui toutes les qualités et en eux tous les droits. Qu'ils n'hésitent jamais à reconnaître une supériorité quelle qu'elle soit, et qu'en s'estimant à leur valeur, ils ne déprécient pas celle des autres.

Toutes précieuses que puissent être les dispositions natives, n'oubliez pas qu'elles ne sont qu'un élément et qu'elles ne sauraient produire que par le travail. La plus puissante intelligence, la plus grande facilité vers un art, trésor inutile, avortera, si le maître se fie exclusivement à cette disposition. S'il croit qu'elle suffit, l'élève prédisposé, mais négligent, fera certainement moins que celui qui, sans grands moyens naturels, aura une volonté persévérante.

C'est cette appréciation des choses et des personnes dans des spécialités diverses, qu'il serait utile que chacun comprît. Aucun homme n'est universel; ce n'est donc que par l'union des aptitudes et des talens que nous pouvons parvenir à un ensemble vraiment fécond.

Cette différence de mesure, ou cette inégalité des facultés, devrait toujours être aperçue des êtres faibles; ceux-ci surtout ont intérêt à s'unir, car ce n'est qu'en se soutenant et par un appui mutuel, qu'ils parviennent à se maintenir et à faire un pas vers la force.

Forts ou faibles, il est indispensable que les élèves, sitôt qu'ils sont en âge de raisonner, acquièrent une idée juste de cette égalité, dont l'appréciation mal définie ou dont l'application défectueuse a causé tant de maux. Si les hommes naissent avec des facultés dissemblables ou plus ou moins de puissance intellectuelle, ils ne peuvent rationnellement être classés dans une même catégorie, ou reconnus de même taille. En inculquant aux enfans le principe de l'égalité devant la loi, vous leur ferez donc comprendre la différence des hommes devant les hommes, ou l'inégalité de leur valeur respective.

Tous les êtres sont bons à quelque chose, mais ils ne sont pas bons à la même chose. Dès son entrée dans la vie, pesez chacun d'eux : ne négligez rien pour connaître comment il doit être utilisé, car il n'en est pas un qui ne puisse l'être, quelqu'inepte qu'il semble. C'est dans cette appréciation surtout qu'est la science du maître. On peut ajouter qu'est sa force, et ceci dans toutes les positions. Napoléon a peut-être dû sa fortune et sa renommée moins à son génie ou à sa prévision des choses, moins à son habileté à saisir l'occasion, qu'à sa profonde connaissance des hommes et à la science de ne les employer qu'à leur place.

Quand vous saurez à quoi l'élève est apte, tâchez de l'en convaincre lui-même. Il est à croire que si vous avez bien compris cette prédisposition, que si lui-même en a la conscience, il deviendra un type ou un sujet distingué dans sa spécialité, et que menuisier ou laboureur, architecte, médecin ou peintre, il se rendra utile et méritera, avec la bienveillance de tous, l'estime de lui-même. Ne vous dissimulez pas l'importance du conseil que je vous donne ici, et la nécessité, dans ces débuts de l'œuvre, de prévenir la confusion des

rôles et l'usurpation des rangs déterminés par la nature. En admettant sur le même banc, comme vous le faites aujourd'hui, la capacité et l'impéritie, ne voyez-vous pas que partout, celle-ci se trouvant en majorité, doit obstruer la voie et arrêter le génie dans son essor. C'est ce qui a lieu dans les écoles, comme dans le monde, et par cela même ce qui devient nuisible à tous : au plus fort, parce qu'on retarde son développement ; au plus faible, parce qu'on n'utilise pas sa faiblesse et qu'on annihile ce qui est en lui, sans y mettre ce qui n'y est pas. Ne vous départez jamais de cette vérité sur laquelle doit être basée toute éducation ou la direction à imprimer à l'enfance : chacun naît ce qu'il est. L'étude et l'instruction donnent de l'étendue à la pensée ou la rectifient, mais le principe de cette étendue ou de cette rectification existe en nous, sinon elle serait impossible. L'être ne peut rien ôter ni rien ajouter à l'ame d'autrui. Ceci dépend de l'ame elle-même qui, sous ce rapport, n'a d'autre borne que l'infini.

L'éducation arrêtera ou étendra ce qui est en nous, mais jamais ne nous donnera ce qui n'y est pas ; elle fera un homme de science, mais non pas un homme d'esprit ou de génie. Ne poussez donc pas l'élève dans une voie avant de vous être assuré que c'est celle où il peut faire route.

Quand vous aurez étudié sa vocation et préparé le terrain de manière à le rendre fécond, il vous restera un soin important, celui de le guider dans le choix d'un état, choix qui, selon moi, doit avoir lieu dès la plus tendre jeunesse et long-temps avant que l'éducation ne soit terminée.

Si l'enfant a une aptitude bien tranchée, la voie ainsi tracée est facile à apercevoir, et c'est par là qu'il faut le diriger.

S'il n'est spécialement propre à aucune chose, ou s'il ne l'est qu'à peu de chose, c'est à vous encore à tirer le meilleur parti de ce qui existe. Est-il fils d'artisan, vous devez, à facilité égale, le diriger de préférence vers le métier de son père : il aura moins de frais à faire pour obtenir la confiance, moins d'avance matérielle pour arriver au profit net ; et dès son début, il trouvera des ressources et des encouragemens qu'il ne rencontrera pas ailleurs.

Quand il aura adopté un état ou que vous aurez reconnu, après divers essais, qu'il n'est propre qu'à celui-ci, il faut l'y maintenir, parce qu'en passant continuellement de l'un à l'autre, il finirait par les confondre tous dans un même dégoût et par n'en bien faire aucun, ou ce qui est pis, par se jeter dans l'une de ces professions douteuses qui semblent, avec moins de peine, promettre plus de profit que les métiers ordinaires, mais qui, en réalité, ne conduisent qu'à la misère ou à la honte.

Pour qu'il ne se laisse pas séduire par cet appât trompeur ; ayez soin de relever à ses yeux l'importance de l'ouvrier, quand sa condition est ce qu'elle doit être, c'est-à-dire basée sur le talent ou la volonté de bien faire, sur la conduite et la probité. Qu'il sache que dans notre siècle la considération aussi y est attachée, et que des personnages qui figurent aujourd'hui parmi les sommités sociales ont commencé par tenir la truelle ou le rabot.

Ce qui, non moins que les études journalières et les jeux de la récréation, pourrait vous aider à bien connaître la vocation de vos élèves, serait de petits concours auxquels vous les soumettriez, sans les astreindre au même genre d'ouvrage. Par approximation, vous classeriez chaque produit et y attacheriez une prime, selon sa perfection relative.

Comme c'est surtout à préparer de bons ouvriers qu'il faut vous appliquer, vous feriez bien d'adopter le système des anciennes corporations et d'obliger tout candidat à présenter ce qu'on nommait un *chef-d'œuvre*. Ceci aurait lieu chaque fois qu'il voudrait concourir pour un grade dans la colonie, échelonnée à cet effet, en servans, apprentis, contre-maîtres, maîtres; ou bien en soldats, sous-officiers, officiers. Ces degrés hiérarchiques seraient un moyen de classification et d'encouragement.

Pour que la théorie et la pratique marchent de front, vous ferez de temps en temps subir aux écoliers de tout grade, un examen de principes, sorte d'interrogatoire consistant à leur poser des questions, en leur laissant un délai pour y répondre.

Que toujours ces questions soient mesurées à la capacité probable de l'enfant, car elles deviendraient plus nuisibles qu'utiles, si pour lui elles étaient douteuses, peu intelligibles ou à double sens. Alors il les entendrait à sa manière, et l'interprétation qu'il leur donnerait serait moins en rapport avec la vérité qu'avec ses propres passions.

Vous admettrez des élèves dans le jury d'examen. Quelquefois vous l'en composerez entièrement: l'enfant aime qu'on lui donne de l'importance. Dès qu'on lui confie une mission qui le relève à ses yeux, il s'en acquitte bien. Ceci m'a surtout frappé dans les ateliers d'imprimerie: j'ai vu des apprentis sachant à peine lire, avoir l'ambition de composer, c'est-à-dire de former, par la réunion des lettres, la page d'impression. Dès que ce désir naissait en eux, leurs progrès étaient rapides; en peu d'années, ils devenaient des ouvriers instruits et sachant leur langue beaucoup mieux que certains lauréats de collége. Aussi, vous proposerai-je d'avoir dans chaque ville ou village, ou dans ces mêmes

colléges, entr'autres moyens de travail ou de récréation, une petite presse munie de caractères de divers idiômes. Soyez assuré que vous en obtiendrez les meilleurs résultats.

On me dira que ceci peut devenir une voie de publication et un moyen d'accroître encore les désordres de la presse. Une voie de publication, sans doute; mais de désordre, je ne le crois pas : quand chacun est également armé, la chance est égale pour tous, et il y aura peut-être moins de gens disposés à attaquer, lorsque partout on pourra se défendre.

Si vous destinez vos élèves aux arts mécaniques, s'ils doivent être artisans, ayez dans vos écoles des ateliers d'apprentissage. Plusieurs heures de la journée devront y être consacrées. Il serait même à désirer qu'une partie des objets, meubles ou vêtemens, employés par les enfans, fût fabriquée par eux ou du moins sous leurs yeux, et que chaque colonie présentât, en miniature, l'aspect d'un établissement industriel. Comme il deviendrait impossible de réunir, dans un seul local, tous les genres de métiers, on ne s'attacherait qu'aux plus difficiles ou à ceux dont les autres sont une dérivation. D'ailleurs, on pourrait alterner; et en essayant ainsi le goût et la volonté des enfans, on aurait plus d'aisance pour reconnaître leur aptitude.

Chaque colonie pourrait, si on le jugeait utile, avoir sa spécialité manufacturière ou artistique. Alors les élèves seraient dirigés d'un établissement sur l'autre. Ce n'est qu'ainsi que se complèterait leur instruction et qu'on aurait la mesure exacte de leur intelligence; car s'il est vrai que la direction donnée à l'éducation hâte ou retarde le développement des moyens, ceux qui ne se développent pas sous un maître peuvent porter des fruits sous un autre. Il n'est pas jusqu'à la diffé-

rence des lieux qui n'y doive contribuer, et je vous conseille de dépayser les élèves dont vous ne pourrez rien faire. Je ne vous dis pas que ce procédé est infaillible, mais c'est une dernière chance : il faut la tenter.

Si ce système de déplacement était adopté, un sujet ne serait définitivement attaché à une colonie qu'autant qu'on reconnaîtrait qu'il y a, pour lui, avantage, ou pour l'établissement, nécessité. L'on pourrait avoir, sur quelques points, un centre d'études plus fortes, un collége supérieur où l'on réunirait les enfans les plus laborieux, les plus capables. Une amélioration de bien-être leur en ferait désirer le séjour, comme un honneur et une récompense.

Cette série d'épreuves devant entraîner d'assez fortes avances, il faut, dès le principe, procéder avec économie. Je ne vous demande donc pas des maisons de luxe ; non, il serait peu logique d'élever dans des palais ceux qui sont destinés à habiter des chaumières. Vos villages d'enfans, avec plus de propreté, auront l'aspect des hameaux ordinaires ou celui d'une ferme bien tenue. Ils seront composés d'un bâtiment principal, autour duquel on grouperait de petites bâtisses jointes ou séparées, mais toujours bien exposées, bien aérées, bien closes et point humides.

Ces maisons étant placées dans la campagne et loin des cités, une enceinte continue ne serait pas toujours indispensable. On pourrait la faire à peu de frais, au moyen d'un fossé ou d'une haie ; ou si cette dépense était trop lourde, on se bornerait à une délimitation théorique, barrière de convention au-delà de laquelle, défense serait faite de passer.

Les enfans infirmes et malsains seraient séparés des autres : les premiers, pour qu'ils ne fussent pas maltraités

par les plus robustes; les seconds, parce que leur mauvaise santé pourrait nuire à celle de leurs voisins. Mais les infirmités du corps offriront au professeur des obstacles moindres que les défauts de l'esprit; et ceux qui viendront de la volonté ou du caractère, pourront souvent sembler insurmontables.

Il est des enfans contre qui tous vos efforts échoueront. Ce ne sera pas ceux qui manquent d'intelligence, mais ceux qui, à une intelligence précoce, réuniront des penchans vicieux. Quand vous aurez épuisé tous les moyens de les ramener au bien, ils devront être éloignés du troupeau qu'ils pourraient pervertir, et vous aurez, à cet effet, des maisons d'un régime plus sévère, maisons qui, je crois, ne seront bien dirigées que par des religieux. Eux seuls auront la patience et la résignation indispensables pour dompter de tels sujets et empêcher que, par suite, ils ne deviennent le fléau de la société.

Quel sera le régime de ces maisons? Je n'entreprendrai pas de le tracer. Seulement, nous recommanderons expressément, dans celles-ci comme dans toutes les autres, d'éviter les châtimens corporels : ils peuvent, par la crainte, amener les élèves à obéir ; mais l'obéissance n'est pas la conviction. Jamais les coups n'ont converti personne : en apprenant les enfans à dissimuler, ils ne les font pas meilleurs. Souvent même ils produisent l'effet contraire : ils les rendent insensibles aux maux des autres ; ils les accoutument à la brutalité ; à la cruauté. Après avoir été battus par les maîtres, ils battent leurs camarades. Devenus pères de familles, ils maltraitent leurs domestiques, leurs femmes, leurs enfans.

On a remarqué que les châtimens corporels affaiblissent le moral, et ceci chez les animaux comme

chez les hommes. Ils éteignent les facultés en étouffant la volonté ou en la concentrant dans la haine, dans l'attente de la vengeance.

Une chose qu'on perd presque toujours de vue quand on agit sur les enfans, c'est qu'ils doivent cesser de l'être. On semble croire qu'ils auront éternellement dix ans, comme nous paraissons douter que jamais nous les ayons eus. N'oublions ni l'un ni l'autre. Que l'enfant soit élevé pour devenir homme, c'est-à-dire pour élever d'autres enfans. Quand nous avons dit de séparer le fils du père, ce n'est pas pour détruire l'esprit de parenté; c'est, au contraire, pour le ranimer, c'est pour lui rendre sa dignité, c'est pour en faire sentir l'importance, c'est enfin pour préparer une génération et une époque où tous les pères, se rendant dignes de cette qualité, soient capables de guider leurs enfans. Alors aussi ces enfans seront d'une direction plus facile, parce que le respect filial, si nécessaire à toute société, à tout gouvernement, ne sera pas, comme aujourd'hui, chose dédaignée et presqu'oubliée. Sous ce rapport, notre abandon, notre mépris des convenances, nous met au-dessous de l'homme de la barbarie; il n'est pas de peuplade si rustique chez qui un fils ne témoigne des égards à son père, un frère à son frère.

Moins arriérés ou moins pervertis que nous sur ce point, les peuples qui nous environnent, l'Italien, l'Allemand, l'Anglais, conservent encore quelque notion de cette hiérarchie salutaire, de cette subordination basée sur la nature. Chez nous, qu'en reste-t-il? Où laisse-t-elle des traces? Où peut-on la reconnaître? Est-ce chez le riche ou chez le pauvre? A quoi vous apercevez-vous qu'un fils est devant son père? Sera-ce à la déférence qu'il lui montre? Est-ce à son respect? Mais il ne se découvre pas devant lui; il lui répond à peine ou il le

fait dédaigneusement, grossièrement. Au fait qu'a-t-il besoin de se gêner? C'est mon père, dira-t-il, c'est ma mère, je ne leur dois rien, pas même un salut. Si j'y manque, que peut-il m'en arriver? Que me feront-ils, ne suis-je pas leur fils? Ne le serais-je pas, le registre de l'état civil fait foi ; j'y figure ; la loi ne veut pas davantage. C'est cette loi et non leur volonté qui me fait leur héritier; et s'ils prétendaient me frustrer de mes droits, j'ai pour moi la charte et les tribunaux.

Si l'on ne respecte pas son père, que sera-ce d'un tuteur, d'un oncle, d'un frère? D'un frère surtout? Qu'on ait adopté le partage égal des biens, ceci émane d'un sentiment de justice, et ce n'est pas l'instant d'examiner si le morcellement indéfini est un profit ou un dommage pour l'Etat et la famille. Mais ce qui, certainement, est un mal, c'est le manque de chef dans cette famille; ou, si le nom de chef répugne à notre vanité, c'est le défaut d'un centre d'union, d'un pivot autour duquel les frères se groupant, puissent dire : là furent la racine et le tronc, là seront l'arbre et son ombrage.

De cette annihilation d'un principe, il résulte que quand le père n'est plus, il n'y a plus de souche, plus d'arbre, plus de famille; peut-être même n'y en avait-il pas de son vivant; mais ceci n'est pas général, tandis que l'autre cas semble l'être. En l'absence du père, qu'un frère aîné veuille, dans l'intérêt commun, en exercer les fonctions et invoquer son droit de primogéniture pour se poser en arbitre, en défenseur de l'ordre ; qu'il s'avise de faire une remontrance à son puîné, il verra comment il sera reçu. Non-seulement il ne sera pas écouté, mais il n'y aura pas assez de dédain, d'injures, d'inimitié peut-être, pour punir une telle prétention. Quoi! lorsque le droit d'aînesse a été aboli,

oser réprimander un cadet, se permettre de lui donner un avis! Mais c'est une atteinte à la liberté, c'est un crime de lèse-égalité, c'est réveiller une odieuse coutume, c'est commettre un délit qui mérite un châtiment public!! Oui, nous en sommes là; car telle est la marche en France. Toujours dans les extrêmes et traversant le sens commun, nous ne sortons d'une ornière que pour nous jeter dans une autre. Nous étions à genoux devant la prérogative; elle envahissait tout; nous ne trouvions bon que ce qui en émanait; et quand il n'y a plus de privilèges, nous ne voulons même pas de parité; et parce que nos aînés étaient nos supérieurs, nous tolérons à peine qu'ils soient nos égaux.

Cet oubli des égards dûs à l'âge et à l'expérience est un grand mal: la politique, comme la morale, comme la religion, vous dit d'en chercher le remède. Ce remède deviendra celui de nos maux politiques, de nos troubles internes; mais tant que vous ne l'aurez point trouvé, ne comptez point sur l'avenir: n'espérez pas la paix. A quel code, à quel gouvernement se soumettra-t-on, quand on repousse celui de la famille? Quel respect portera-t-on à la loi ou au magistrat, lorsqu'on ne respecte pas le chef de sa maison; quand père, mère, frère, âge, moralité, rien à vos yeux n'est sérieux, quand rien n'est supérieur à votre caprice, à votre orgueil, à votre nullité? Ah! ne le voyez-vous pas, l'émeute passe, du logis, sur la place: après avoir méconnu votre père, honni votre frère, vous allez égorger votre concitoyen. Et c'est ce régime que vous nommez libéral! Prenez-y garde, un tel libéralisme, signe de subversion, n'est qu'un avant-coureur de la dissolution sociale: dès que les liens de famille sont brisés, ceux de nation sont bien près de se rompre.

Quand vous aurez compris l'importance de l'union

des frères et du respect envers les parens, vous ne négligerez rien pour l'inspirer aux élèves. Si vous réussissez, si, sur ce point, vous donnez une meilleure direction à la génération qui naît, vous aurez préparé une grande amélioration dans l'avenir du pays; car l'individu qui fut bon fils, sera bon père; et s'il est bon père, il sera bon citoyen.

La distance d'où ces enfans apercevront leurs parens, vous aidera peut-être à faire renaître ce sentiment de piété filiale. N'étant plus journellement témoins de leurs faiblesses et de leurs fautes, ils concevront de leur caractère une opinion moins fâcheuse. Cette bonne opinion, vous vous efforcerez de l'entretenir. Souvent vous leur parlerez de ces parens et vous le ferez en termes convenables. Chaque jour, vous les obligerez à prier pour eux. Si quelqu'enfant laborieux a fait un travail dont il obtienne salaire, vous l'engagerez à leur en envoyer une part. Il comprendra ainsi qu'assister les siens est le premier des devoirs.

Après ce don, le petit profit qui lui restera deviendra encore un motif de labeur et de persévérance. Pourquoi l'apprenti se rebute-t-il dans ses études? C'est qu'il n'en voit pas la nécessité, c'est que cette nécessité n'est réellement pas pour lui. Faites qu'elle y soit, qu'il la conçoive, qu'il travaille pour vivre ou croie travailler, et qu'en travaillant pour lui, il le fasse aussi pour les autres; qu'il reconnaisse qu'ils lui sont nécessaires, comme lui-même leur est utile. Oui, voilà ce que vous devez lui apprendre. La portion que vous lui laisserez, contribuera à le lui enseigner et à empêcher qu'il ne l'oublie.

A ces considérations, on peut ajouter que ce gain qu'il ne devra qu'à lui-même et qui, pourtant, aura servi à ses proches, lui inspirera des idées de partage ou d'é-

charge, et disposera son esprit à la prévoyance, à l'économie, en même temps qu'à la générosité.

Lorsque les parens en témoigneront le désir, on pourra, de loin à loin, leur permettre l'entrée de l'école. L'ordre qui y règne sera pour eux un utile enseignement. En voyant la conduite de leurs enfans, ils recevront d'eux ce bon exemple qu'ils ne savaient point leur donner.

Si vous n'y voyez pas trop de péril pour l'avenir de l'élève, on pourra, quand ces parens auront obtenu une attestation favorable du magistrat ou du curé, leur confier l'enfant, mais pour un temps et sous des conditions qu'ils devront remplir. Remarquez l'action salutaire que ceci exercera sur la famille : ce père ivrogne, cette mère débauchée, ne pouvant prétendre à la visite de leur fils qu'autant qu'ils auront obtenu un certificat de bonnes vie et mœurs, comprendront peut-être ce que c'est que des mœurs. Sans doute ce certificat leur sera quelquefois légèrement accordé, mais la nécessité de le demander suffira, s'ils ne sont pas tout-à-fait abrutis, pour leur faire faire de sérieuses réflexions.

Ce moyen de moralisation s'étendra même sur les maîtres ou chefs d'ateliers, à qui, sur la demande expresse qu'ils en feront, les enfans pourront, à un certain âge, être donnés en apprentissage. Mais la régularité de ces maîtres devra être constatée d'une manière authentique. Les professeurs conserveront le droit d'inspection sur les sujets placés en dehors de l'établissement, et à la première plainte, ils pourront les rappeler : la crainte de cet affront contribuera à prévenir ou à arrêter l'inconduite des chefs d'ateliers.

Le sentiment de famille, soigneusement cultivé chez les élèves, les conduira à celui d'association. Nous avons vu que le petit enfant n'avait d'abord d'affection que pour lui-même, et que celle qu'il semblait porter à sa

mère n'était réellement que l'appétit de son lait. Nous avons ajouté qu'à l'âge du nourrisson, tout était à lui et pour lui, mais que bientôt il entrevoyait la nécessité d'un échange ou d'une réciprocité d'appui. Dans nos écoles, cette réciprocité résulterait de sa position même. Elevé aux frais communs, il devrait travailler pour la nourriture commune. Mais ce n'est pas assez qu'il y voie une obligation, il faut qu'il en comprenne le bénéfice et qu'il sente qu'ici l'intérêt personnel est uni au devoir public.

Pour mettre en lui cette conviction, occupez-le à des travaux qui, nécessitant le concours de plusieurs, deviennent, par cette alliance, plus rapides, plus fructueux. Il n'est ni sécurité ni bien-être dans l'isolement, il n'y a même pas de progrès : c'est un état d'immobilité ou de rétroaction. Que l'enfant le sache. Si vous parvenez à l'en convaincre, vous aurez détruit un des plus funestes préjugés de l'époque, celui qui nous fait croire à la possibilité de l'ordre dans une désunion de principes, et qui nous montre une société et une nation dans un entassement de palais et de chaumières, dont les murs se touchent, il est vrai, mais dont chaque habitant, isolé d'intérêt, ne sait si son voisin vit ou meurt, ni comment il vit et meurt.

Je ne crois pas à la durée d'un ensemble composé de parties hétérogènes, ni à celle d'une civilisation sans nationalité; et la nationalité, pour moi, c'est l'harmonie, c'est l'accord et non la division. Voyez où nous en sommes avec ce système de détail et d'à-parte. Ne fût-ce que pour la nourriture et ses préparatifs, ou ce que nous nommons vulgairement *le pot au feu*, nos bras et notre esprit sont autant et plus absorbés que s'il s'agissait du salut de notre ame. Allumer et souffler le feu, remplir et vider la marmite, telle est l'occupation

de toute la vie des trois quarts de nos femmes et d'un bon nombre d'hommes. Tout autre soin passe après. Quelle perte d'argent et de temps ! Que d'inutiles combinaisons ! Et pourquoi ? Pour arriver à une confection toujours imparfaite et souvent malsaine, quand on pourrait se nourrir si facilement, si sainement et à si peu de frais, en vivant en commun, ou du moins d'une nourriture préparée en commun.

Quoique ceci semble palpable et qu'il soit évident qu'au cœur de l'été surtout, il est plus qu'inutile d'enfumer cent maisons et de brûler vingt stères de bois, lorsqu'avec une seule on arriverait à un meilleur résultat, c'est pourtant ce que, chez nous, la femme de ménage, non plus que son époux, ne saurait calculer et ne calculera jamais, tant que, plus fort que la raison, le préjugé étouffera la réflexion et jusqu'à l'expérience.

C'est cet ascendant du préjugé, qu'à l'aide de l'isolement de vos colonies champêtres, vous pourrez prévenir en éclairant vos élèves sur l'utilité de l'harmonie ou du bon accord. Que par vos soins ils comprennent le profit à la fois matériel et moral qu'ils trouveront à agir de concert et à marcher de front.

Pour leur rendre sensible ce bénéfice de l'union, faites-les d'abord s'associer par groupes, puis par chambrée ; et, peu à peu, étendez l'association à la colonie entière. Redivisez ensuite pour recommencer une combinaison nouvelle ; mais dans l'intervalle ou pendant la transition, qu'ils sentent la différence d'être seul ou en nombre, qu'ils voient que dix bras sont plus forts quand ils sont unis que vingt qui ne le sont pas, et que mille qui se contrarient ou se paralysent en tirant en sens contraire.

L'enfant comprendra tout ceci quand la conséquence suivra la théorie, et lorsqu'à côté de la pratique il en apercevra le fruit. Il apprendra aussi qu'il n'est pas

d'association vraie ou durable, là où il n'y a pas une juste répartition des droits et des devoirs, et une application rationnelle du bien-être qui doit en résulter.

Ce n'est pas que je vous dise d'égaliser les parts ou les fortunes : en aucun lieu, ceci n'est possible ; car il faudrait, en même temps, égaliser les âges, les passions, les intelligences, et surtout les volontés et le travail. *A chacun ce qu'il a.* Gardez-vous d'ôter aux uns pour donner aux autres. Faites seulement que ceux qui ont laissent la facilité d'avoir à ceux qui n'ont pas. Que ceux-ci, de leur côté, ne prétendent pas posséder sans acquérir ou sans avoir acquis. Que nul ne vive que de ce qu'il gagne ou de ce qu'il a gagné. Or, j'appelle gain toute possession légitime. Je vous l'ai dit ailleurs : posséder, c'est travailler ou avoir travaillé, et le propriétaire est, sur ce point, dans la même situation que le travailleur. Mais ce propriétaire, qui n'est tel que parce que lui ou son père a travaillé, doit aider celui qui veut travailler. Il doit lui fournir de l'ouvrage et faire en sorte qu'il en puisse vivre. Ce n'est qu'à cette condition que lui ou ses enfans vivront ou demeureront propriétaires, que la famille sera famille, que la nation restera nation.

Ayez soin aussi de définir nettement ce que c'est que le travail. Le véritable est celui qui est à la fois utile à qui le fait et au pays où il se fait. Il consiste à ajouter à la masse et non point à prendre sur cette masse, à s'enrichir avec l'ensemble et non aux dépens de l'ensemble, à exploiter le sol qui nous appartient et non le fonds du voisin ou le voisin lui-même. Si quelqu'un perd ce que vous gagnez, il n'y a que déplacement sans profit; et quand dix souffrent où seul vous profitez, il y a dommage réel et dès lors péril pour la majorité; car, à la longue, cette majorité, ou ce que nous nous-

mons la nation, doit mourir de votre bonne santé. C'est donc le vrai labeur qu'il faut encourager, et non ce qui n'en a que l'apparence. Ce n'est qu'à cette condition que vous aurez un avenir ; car, encore une fois, l'activité et la fainéantise, le profit acquis et le profit mendié ou dérobé, la faim incessante et la répulsion ou la surabondance, ne peuvent pas long-temps exister côte à côte. La société composée de ces élémens hétérogènes, de ces principes nécessairement ennemis, n'est pas une société, mais son mensonge ; n'est pas un édifice, mais sa ruine. Ceci, vous le ferez concevoir à vos élèves, non par des mots, mais par des preuves, et en leur montrant qu'ils dîneront mieux quatre ensemble avec la part de quatre, que quatre isolément avec la part de six.

En relevant à leurs yeux les avantages de la vie commune, rappelez-leur que les secours mutuels en sont la base ; que s'entr'aider est partout un devoir et une garantie. Qu'ils sachent que l'union est impossible sans la charité ou avec l'égoïsme, principe de l'insociabilité, vice le plus contraire à l'ordre et au progrès des peuples.

De prescription en prescription, nous en sommes arrivé à proposer, pour nos élèves, un cours d'économie politique. Mais ici l'on nous demandera où et comment l'on réunira tant de maîtres-ès-arts, tant de docteurs en droit, tant de parfaits économistes, en un mot, tant de savans de premier ordre? Je répondrai que je n'exige pas le concours des princes de l'école, ni d'érudits qui aient exclusivement la science des lettres ; je préfère qu'ils possèdent celle des hommes : je demande qu'ils sachent lire dans les cœurs avant même de savoir lire dans les livres. Je veux qu'ils instruisent les élèves, plus encore par leur exemple que par leurs leçons. L'exemple, avons-nous dit, est le levier qui agit le plus énergi-

quement sur l'intelligence et même sur la raison; c'est lui qui la fausse ou la paralyse, et il est des individus qu'il entraine presqu'invinciblement. Examinons notre vie et pesons-en les actes: d'une partie des choses que nous faisons, nous ignorons le motif et quelquefois le but. Nous les faisons, parce que nos pères les faisaient et que nos frères les font encore. Sans doute ce penchant à l'imitation est un principe de sociabilité; mais selon les modèles qui nous entourent, il peut devenir aussi une cause de subversion. Hélas! chez l'enfant surtout, l'imitation est plus facile, plus entraînante vers le mal que vers le bien. Qu'un écolier donne un coup à un autre, aussitôt vingt l'imiteront. Qu'il fasse l'aumône à un pauvre, il sera seul. C'est ainsi que bien souvent nos vices et nos défauts résultent moins de nos propres penchans que des passions d'autrui. La mode qui, dans notre Europe, s'étend jusqu'à l'amour du laid et de l'horrible, a un entraînement d'autant plus dangereux, qu'il est ignoré de celui qui le subit.

Cette fascination de l'exemple a quelquefois des résultats funestes; et lorsqu'une action atroce, un crime inouï est révélé, il trouve presque toujours des imitateurs. En ceci, les lectures ordinaires de nos écoles, les louanges données par nos vieux historiens et nos livres dits classiques, à des faits cruels ou insensés, ont généralement des conséquences déplorables, en ce qu'elles fascinent la conscience de l'enfant, qu'elles lui montrent l'apparence pour la chose, le clinquant pour le vrai et l'ombre pour le corps, et lui font, pendant toute sa vie, trouver excusable ou glorieux ce qui devrait exciter sa haine ou son mépris. Ne voyez-vous pas qu'en citant à vos écoliers, comme dignes de mémoire et même de respect, les Gracques agitant sur le peuple leur torche incendiaire, ou Brutus poignardant traîtreusement César,

vous leur mettez cette torche ou ce poignard à la main; et que vos pygmées républicains, que vos Marius de carrefours qui, depuis dix ans, troublent la France et arrêtent l'essor du vrai libéralisme, ne sont autres que des singes que vous avez dressés à cela faire. Si nous voulons remonter plus haut et interroger l'histoire, parmi ces assassins de princes et de rois, dans tous ces tribuns de mauvais renom, il n'en est peut-être pas un que cite la chronique des trois derniers siècles, qu'on n'ait encouragé ou qui ne se soit encouragé lui-même par le souvenir de quelque déclamation de collége.

Au lieu de donner à vos élèves cet enseignement stupide et de leur souffler de belliqueuses sottises, montrez-leur le mauvais riche, malheureux dans sa richesse par l'emploi coupable qu'il en fait. Rappelez-leur l'enfant prodigue, souffrant de la faim après avoir dévoré son patrimoine: présentez-leur Joseph prévenant la disette par des greniers d'abondance et pardonnant à ses frères.

Encore une fois, méditez sur les lectures des enfans, et si je vous dis de les éloigner des villes et des causeries de la rue, ce n'est pas pour qu'ils entendent pis chez vous.

Il ne suffit pas de les sauver de mauvaises études ou de dangereux récits, il faut aussi vous garder devant eux de fâcheux propos. Les injures, les mots ignobles ne sont que trop fréquens chez certains précepteurs qui ne savent pas se maîtriser. Les enfans, qui les entendent, ne manquent pas de les retenir et un jour de les jeter à la face de celui qui les leur a appris: c'est une verge que vous leur aurez donnée pour vous frapper. Pesez donc vos paroles, car, semblables à des caractères sous le rouleau du typographe, elles s'imprimeront sur l'auditeur qui, à son tour, les réimprimera sur son

compagnon ; et c'est ainsi que le premier blasphémateur fut le père de tous ceux qui l'ont suivi.

Quand vous ne souffrez pas les mots grossiers et impérieux dans la bouche des jeunes gens, quand vous les obligez à parler d'une manière convenable, surtout aux personnes âgées, vous ne leur permettrez pas de vous tutoyer, afin qu'ils ne tutoient pas leurs père et mère. Le tutoiement des enfans envers leurs parens amène une familiarité qui n'est pas compatible avec le respect. Je sais que parler à une seule personne, comme à plusieurs, est un contre-sens, disons plus, une sottise, mais elle est naturalisée. Adopté comme une formule d'égard et de subordination, l'usage existe, il faut le suivre, car les trois quarts des langues ne sont riches que de l'inconséquence des mots.

C'est, en général, par beaucoup de calme et de sang-froid que vous parviendrez à obtenir, puis à conserver de l'ascendant sur vos disciples. Si, devant eux, vous oubliez cette impassibilité, si vous leur montrez que vous êtes, comme eux, irascibles et passionnés, vous aurez bientôt, en altérant leur confiance, perdu sur eux tout pouvoir.

Vous vous appliquerez d'abord à maintenir cette confiance : c'est par la conviction que vous y arriverez. Or, pour convaincre quelqu'un, la première condition ou la meilleure éloquence, c'est d'être convaincu soi-même.

La confiance des enfans naîtra ainsi de leur foi en vous, en votre supériorité et aussi en votre amitié, et de la certitude de l'intérêt que vous leur portez. S'ils en doutent, votre tâche deviendra plus difficile ; vous n'obtiendrez d'eux que peu de choses, et moins peut-être, des sujets intelligens que des plus médiocres. La conscience de ce qu'ils valent ou de ce qu'ils croient valoir, les rend plus exigeans sur ce qui leur est dû.

L'indifférence et le dédain étouffent la vertu plus vite que la persécution. Tenez-vous donc en garde contre les préventions. C'est presque toujours la superficie ou la figure qui détermine nos affections ou nos antipathies. Si cette répulsion de la première vue peut quelquefois être fondée, qu'elle ne devienne pas une règle de conduite : jugez selon votre expérience et surtout d'après votre conscience, mais non d'après un système purement théorique, car il y a moins encore de mesure fixe pour l'appréciation des enfans que pour celle des hommes.

Nous venons de dire que les élèves devaient être instruits à la fois dans la théorie et dans la pratique ; vous aurez donc des professeurs de l'une et de l'autre, c'est-à-dire des maîtres proprement dits et des chefs de métier ou d'atelier. Néanmoins, il serait à désirer que chaque professeur de théorie eût aussi une instruction pratique et *vice versâ*. Une partie de nos erreurs, dans les sciences comme dans les arts, vient de ce que ces deux connaissances sont souvent divisées et l'on pourrait même dire ennemies : le théoricien méprise le praticien, ce que celui-ci lui rend assez ordinairement.

Maître d'atelier ou d'études, soyez au-dessus de toute jalousie, de toute vaine rivalité ; car si ces vices sont en vous, vous les donnerez à vos élèves, et ici encore tout sera perdu. En demandant que le nombre des professeurs soit restreint dans l'intérêt de l'ordre comme de leur bien-être, j'exigerai qu'on soit sévère dans leur choix, car c'est de ce choix ou de l'espèce d'homme qu'on emploiera, que dépendra l'avenir de toute une génération. Les spécialités, quand elles sont exclusives, ont plus d'un inconvénient; aussi, je ne vous les conseille que lorsque vous ne saurez mieux faire. Quand vous pourrez réunir plusieurs branches dans une même

main, n'hésitez pas : ce cumul, qui offre moins de difficultés qu'on ne le pense, sera profitable à tous.

On nous opposera la difficulté de trouver des hommes d'un mérite si transcendant, des hommes pour ainsi dire universels, et qui, faits pour briller partout, s'astreignent à s'enfouir dans les champs et à n'avoir d'autre compagnie que les enfans. En ceci, leur position différera peu de celle des professeurs ordinaires qui, par goût ou par économie, vivent entr'eux ou dans leur famille et conséquemment dans un cercle très-restreint. L'isolement des frères de la doctrine est encore plus complet : leur vie est toute de privation ; et, pourtant, nulle part on n'en manque. D'ailleurs, si j'exige beaucoup des professeurs, j'exigerai beaucoup pour eux : je demanderai qu'ils soient mis au-dessus du besoin, et que vous ne les traitiez pas, comme vos instituteurs primaires, au budget annuel de deux cents francs. Donnez au moins du pain à ceux qui donnent la science.

A l'utilité des établissemens que j'indique et à l'efficacité de l'isolement pour la moralisation de la jeunesse, qu'on oppose l'exemple des enfans trouvés, qui, sans parens, ne valent pas mieux que ceux qui en ont : je répondrai que ces orphelins sont élevés, comme les autres enfans, au milieu des villes et en contact avec la rue et tout ce qui y fermente. Cette objection ne prouve donc rien. En voici une plus grave :

A quoi sert d'isoler les jeunes gens et de leur procurer une éducation sociale et raisonnée, lorsqu'à vingt ans la conscription les prend pour les rejeter à l'ignorance et à la corruption? Qu'un conscrit arrive au régiment avec toutes les vertus civiques et morales, il n'en est pas une seule qui ne le conduise à la salle de police, parce qu'il n'en est pas une qui entre dans l'école du peloton ou le catéchisme du corps-de-garde.

Nous avons déploré bien souvent cet aveuglement des peuples européens qui, croyant reconnaître je ne sais quelle gloire dans la position d'une borne qu'ils appellent la frontière, en ont conclu que la patrie était en deçà et non au-delà, et que l'homme de droite était un compatriote et un ami, tandis que celui de gauche était un étranger et un ennemi. Passe encore si cette inimitié de frontière s'arrêtait à ceux qui l'habitent; mais cet amour de la borne a gagné toute la nation, et chaque citoyen donne ou bien on lui fait donner à ce qu'on appelle l'intégralité du territoire, le meilleur de sa vie ou le plus clair de sa fortune. C'est au nom de la loi et de cette patrie, qu'il est condamné à quitter le métier qui le faisait vivre, pour devenir, pendant sept ans, un instrument de mort, un épouvantail ou une machine, et dès-lors un être au moins inutile. En admettant même la nécessité de cette délimitation de la patrie, est-il indispensable, pour la défendre, que cet homme soit intellectuellement mutilé? Faut-il qu'il devienne un zéro, ou ce qui est pis, une dépense? Et puisque l'Etat le prend jusqu'à vingt-huit ans, puisqu'il le veut nourrir, ne pourrait-il pas trouver un moyen qui lui permît de se nourrir ensuite lui-même? Au lieu de scinder sa vie sociale, de briser son éducation, au lieu de la réduire au maniement d'une pièce de fer improductive, ne serait-il pas meilleur de continuer cette éducation et, de chaque régiment, faire une grande école ou un vaste atelier? Il s'en suivrait qu'en place d'escadrons de lanciers et de hussards, de bataillons de voltigeurs et de grenadiers, vous auriez des compagnies de tisserands, de jardiniers, de serruriers, de laboureurs, etc., et que ces soldats, aujourd'hui si coûteux, seraient employés utilement pour eux et pour tous. Nous trouverions alors, dans chaque corps de troupe,

une réunion de métiers, une sorte de manufacture ambulante, où l'on irait chercher des aides pour les grands travaux ou les besoins du moment et les réparations locales. Il n'y a pas nécessité d'être constamment à la même place pour bien travailler; et parce qu'on est enrégimenté à la solde du pays, ce n'est pas une raison pour ne rien faire qui lui soit profitable et pour n'être, toute sa vie, qu'un vagabond et un fainéant. Sans doute nous sommes dans une bonne voie, en France, pour arriver à la moralisation de l'armée et à son éducation sociale; mais si, depuis dix ans, nous avons fait des progrès notables, il en reste encore à faire.

Voulons-nous de vrais soldats, faisons-les citoyens. Qu'ils soient propres à autre chose qu'à tuer ou être tués; qu'ils vivent et nous fassent vivre. Dans nos colonies d'enfans, étudions ceux qui, sans vouloir renoncer à leur métier, auront le goût de l'uniforme. Alors, cet uniforme ne le distribuons pas indistinctement, ne le jetons pas au premier venu comme un mauvais sort, comme un impôt de sang ou comme un déguisement burlesque, donnons-le à celui qui le veut, qui l'aime; et pour qu'il l'aime, attachons-y des avantages qui le lui fassent aimer.

Est-ce impossible, est-ce même difficile? Non. Rappelez-vous les lycées impériaux où nous avions autant de volontaires que d'écoliers, où, sous les inspirations du sergent instructeur, tous les élèves auraient été se faire tuer pour l'empereur. Eh! bien, il en serait de même aujourd'hui, vous n'auriez que l'embarras du choix; et parmi vos troupeaux d'orphelins élevés aux frais de l'Etat, vous pourriez, sans conscription, sans école militaire, recruter pour votre armée, officiers, sous-officiers et soldats. Et vous ne les prendriez plus au hasard; vous sauriez à quelle arme ou à quelle fonction ils sont

propres, parce que dès leur enfance vous auriez su les y préparer.

Remarquez bien qu'après les avoir ainsi nourris et éduqués, vous auriez, jusqu'à certain point, le droit de disposer d'eux: enfans, vous les avez fait vivre; hommes, ils doivent, par un service quelconque, vous rembourser de vos avances. C'est un échange tout logique, tout équitable. Par là, vous évitez la très-grande injustice de prendre pour vous et pour vous seul, la créature pour qui vous n'avez rien fait et ne voulez rien faire, bien que vous lui demandiez à la fois et son pain et son sang.

Dans l'état actuel des choses, cet homme, qui ne possède point, qu'a-t-il à défendre? Rien; et vous le trompez quand vous lui dites le contraire; et vous en abusez quand vous l'employez à garder ce qui n'est pas à lui, quand vous l'obligez à vous garantir, vous gouvernant, vous territoire. Quel profit a-t-il à le faire? Que lui importe ce territoire? Il n'en a pas un pouce. Ce gouvernement, il n'y concourt que par ses sueurs et son sang, en paiement desquels il ne reçoit rien. Il n'a donc pas plus d'avantage à être Français qu'Autrichien ou Turc, et il en a moins, si en Autriche, si en Turquie le pain où la viande coûtent un liard de moins à la livre, ou si l'on n'y prend qu'un conscrit sur dix au lieu de le prendre sur neuf. Mourir par la faim, le fer ou le bâton, c'est toujours mourir.

Que lui importe encore que vous appeliez le pays monarchie ou république, et que mille ou dix ou cent portent le sceptre? Que lui fait même qu'il y ait des représentans? Que représentent-ils? La propriété? Mais, nous venons de le dire, il n'a point de propriété. La liberté? Mais il n'a point de liberté; il est l'esclave de la faim, faim incessante. Quel bien lui font alors ses

délégués ; où gît, depuis qu'ils parlent, la prospérité qu'ils lui promettent?

S'il n'est pas matériellement plus heureux, est-il intellectuellement meilleur, est-il plus avancé en raisonnement, en esprit d'ordre? Prenez les registres des greffes et des bagnes. Comptez : y a-t-il moins de crimes, moins d'accusés, moins de condamnés? Votre société renferme-t-elle moins de germes de mort et de dissolution? Apercevez-vous moins de brutalité et moins d'ignorance? Bref, y a-t-il, sur cette terre dite libre, dite civilisée, moins de pauvres et plus de vertus? Recensez vos villes, numérotez vos lazzaroni de fabriques ou vos sauvages des rues, vos portefaix, commissionnaires, hommes de peine, en y ajoutant les voleurs et les prostituées, ils forment la moitié de la population européenne. S'ils ne sont pas moins nombreux qu'autrefois, à quoi nous ont servi quarante ans de discorde et de révolution? Où est le profit qu'en a tiré la masse?

Assez long-temps nous avons pris les mots pour les choses : voici l'heure de juger les faits. A mes yeux, la meilleure administration, quels que soient son nom et les rouages qui la font mouvoir, est celle sous laquelle le peuple est le plus moral et le moins pauvre ; et je ne croirai jamais à la bonté d'un régime ni à la félicité d'une nation dont la grande majorité se compose de soldats, de mendians ou d'affamés, fussent-ils tous électeurs ou éligibles. Evidemment, dans une telle organisation, si c'en est une, les intérêts d'un grand nombre sont sacrifiés au plus petit, qui, s'il n'abuse pas de sa supériorité intellectuelle pour exploiter la masse à son profit, du moins, en se servant d'elle, ne paie pas suffisamment ses services ou ne fait rien pour l'empêcher de se corrompre ou de mourir. S'il n'y a pas là abus ou tyrannie, il y a insouciance et égoïsme ; et la seule

différence que je voie entre le prolétaire d'aujourd'hui et le serf d'autrefois, c'est que le serf nous servait à condition de vivre et que l'autre nous sert sans condition aucune.

Mais la question qui, d'ailleurs, n'a rien de spécial à notre pays, que je considère encore comme le moins mal administré de l'Europe, la question, dis-je, change de face si, jusqu'à l'âge d'homme, vous avez soutenu ce fils du pauvre. Par cela même qu'il est le nourrisson de l'Etat, il en fait partie et il doit le défendre. Or, l'Etat c'est le sol, c'est le propriétaire qui le cultive, qui le fertilise par ses sueurs ou ses capitaux; l'Etat, c'est vous travailleurs, vous capitalistes, vous gouvernans. Celui qui n'est ni l'un ni l'autre, s'il vit, s'il mange, vit et mange à vos dépens. Il vit donc par vous ou de vous. Mais il travaille avec vous et comme vous, quand il le fait par vos soins et que vous lui payez son travail. Dans ce cas, il doit vous aider à conserver ce que vous avez, parce qu'il en a sa part et qu'il a l'espoir que ses enfans l'auront aussi.

S'il ne vous aide pas, s'il prétend recevoir et ne point donner, s'il se sépare de vous et de l'ensemble, s'il ne veut rien faire ou s'il ne sait pas vivre de ce qu'il fait, en un mot, s'il refuse le travail qui lui est offert, à qui doit-il attribuer sa misère, sinon à lui-même? Cette misère, rien ne vous oblige alors à la tolérer ni à en subir les conséquences; votre devoir est même de la repousser, si elle est à charge au pays qui, sans autre gage que l'avenir, s'est acquitté envers cet homme en fournissant à l'éducation et aux besoins de son enfance, et en lui donnant, par anticipation, le pain du tiers de sa vie, de la moitié peut-être.

Après ces soins et ces avances, membre inutile, s'il reste oisif, s'il consomme sans produire, s'il n'est qu'une

plante parasite sur un sol fertilisé par d'autres, ce sol, ce pays peut le rejeter, ou du moins le contraindre à travailler comme travaille la majorité; parce qu'en bonne règle, nul ne doit vivre du labeur d'autrui, quand il peut vivre du sien.

Ce que je demande à la richesse n'est donc qu'un prêt, déboursé qui assure au possesseur présent la possession future, parce qu'il en rend le pauvre solidaire. Alors ce pauvre a, comme vous, intérêt à ce que vous la conserviez ; et l'on peut dire qu'il s'y est engagé en contractant envers vous la dette de l'obligé ou de la reconnaissance. Vous l'avez adopté, vous l'avez traité en fils, il doit vous servir comme on sert un père et comme il sera servi à son tour, s'il s'enrichit: ce qui ne peut manquer d'arriver, s'il suit la voie que vous lui avez ouverte.

Vous le voyez: l'éducation du pauvre, sa moralisation, l'aisance qu'elle lui assure, sont la véritable garantie du propriétaire et son port de salut; elles font la stabilité de l'Etat. Là est toute la régénération sociale, régénération aujourd'hui indispensable, si l'on veut prévenir la dissolution européenne, et après elle la barbarie.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet, mais nous devons nous renfermer dans les limites du cadre tracé et rappeler que ce n'est pas d'un traité d'éducation dont il s'agit ici, ni même d'un livre, mais d'une simple allocution. Si nous y pouvons tout effleurer, nous n'y saurions rien approfondir. D'ailleurs, après avoir parlé de l'éducation des hommes et, en ce qui les concerne, de cette régénération que nous signalons comme si urgente, nous n'aurions fait que la moitié de l'œuvre, car la moralisation des femmes n'a pas une moindre importance: nous nous serions donc arrêté là, si nous n'avions pas un mot à dire de l'avenir du riche.

Nous résumons ce qui vient d'être exposé ici :

La première dépense de tout gouvernement, sa première dette, sa dette d'honneur, est le soin de l'enfance, son bien-être physique et moral. Quel autre moyen un pays a-t-il d'avoir des hommes?

On prépare le bien en prévenant le mal. Nous fesons des lois, nous inventons des remèdes pour les vieillards; c'est pour les enfans, avant tout, qu'il faut trouver des préservatifs. La plaie envenimée ne se cicatrise pas, ou il en coûte un membre au malade. Il est plus facile d'élever un édifice neuf, que de restaurer le vieux. Quand nous ne pouvons arracher ni à ses préjugés, ni à ses vices, la génération présente, cette génération qui passe, songeons au moins à l'avenir, sauvons la génération qui vient.

Pour arriver à ce résultat, nous avons indiqué les remèdes. Nous les formulons :

Si les vices des hommes ne sont que le développement des défauts de l'enfant, si les défauts de l'enfant naissent du mauvais exemple et de la mauvaise éducation, il faut arracher cet enfant à l'exemple et lui donner une meilleure éducation.

Or, cet exemple funeste, de qui le reçoit-il? De ses parens. Cette éducation, fausse ou incomplète, d'où vient-elle? De l'abandon ou des mauvaises institutions.

C'est donc de ses parens qu'il faut séparer cet enfant; c'est dans une position meilleure, dans un lieu où il soit convenablement éduqué, qu'il faut le mettre.

Quelle est cette position? Quel sera ce lieu? Nous l'avons dit : des colonies agricoles, des colléges placés dans les champs, loin des villes et de leur contagion.

Les instituteurs seront des hommes de mœurs pures, des hommes pieux, exempts de la routine et de ces préventions, émanation des siècles barbares; des hommes

qui étudient le cœur des enfans en même temps que les livres qu'ils leur donnent, et qui accordent l'éducation à leurs facultés et non ces facultés à leur éducation.

Les règles de conduite seront : la propreté, la ponctualité, la discrétion, la convenance des paroles et des manières, surtout devant les parens, les supérieurs et les vieillards.

Les principes : la religion, règle première de toutes les règles et sans laquelle les autres sont nulles ou sans force, parce que des intérêts purement matériels, des lois simplement humaines ou locales, ne peuvent, dans aucun cas, suffire pour retenir les hommes.

Les principes : l'amour de la paix ; la bienveillance pour tous, sans distinction de langage et de pays ; la haine du sang et de la violence ; le goût du travail, mais du travail utile et du profit légitime, de celui qui surgit de la volonté honnête et de sa persévérance, du profit enfin que produisent notre main, notre esprit, notre propre labeur, et non celui qui est arraché à autrui et à des sueurs qui ne sont pas les nôtres.

Les principes seront : l'émulation sans rivalité, la concurrence sans fraude, la préférence accordée à ce qui est bon sur ce qui n'est que brillant, ou à l'homme utile sur l'homme de la renommée.

Les principes seront encore : la pitié, la charité, la bonne foi, la haine du mensonge et de la fraude. Ils seront l'amour de l'ordre, car cet ordre est la base de toute conduite et de toute aisance. Le plus riche n'est pas celui qui a le plus, mais celui qui use le mieux de ce qu'il a.

L'instruction sera, après la religion ou la morale qui est sa conséquence, tout ce qui sert à l'appliquer et à l'étendre, c'est-à-dire ce qui constitue les premiers élémens de la langue terrestre : la lecture, l'écriture, le

dessin, le calcul, mais surtout la pratique d'un métier et de tout ce qui s'y rattache comme théorie.

Les arts récréatifs, dont l'agrément a aussi son utilité, seront : la gymnastique, nécessaire aux développemens du corps et à sa santé ; la musique, notamment celle d'ensemble, indispensable aux solennités religieuses et même à la piété intérieure ; et dans toutes les écoles, la journée commencerait et finirait par une prière chantée en chœur.

Telle est l'indication des principaux devoirs envers Dieu, envers soi-même et envers le prochain, devoirs auxquels on préparerait soigneusement les élèves, afin qu'ils les remplissent étant hommes.

Envers l'ensemble, ces devoirs seront l'obéissance à la loi, le respect à ceux qui la représentent ou qui sont chargés de son exécution. Ils seront : une probité non moins scrupuleuse envers l'Etat et la chose publique, qu'à l'égard du particulier. Ils seront l'assistance à cette chose publique, à ce gouvernement qui, eût-il ses imperfections, ses vices même, n'en est pas moins l'expression d'un accord ou d'un contrat, et qui, dès-lors, ne doit être modifié que par un consentement mutuel.

Au premier rang de cette probité envers l'Etat, sera l'accomplissement strict des fonctions dont on s'est chargé. Fussent-elles gratuites, elles n'en sont pas moins un devoir quand on les a acceptées, et plus encore quand on les a briguées.

Ici s'ouvrirait une longue série d'autres prescriptions. Un travail utile à tous serait celui qui traiterait de l'éducation politique, de celle qui préparerait la carrière de l'homme qui doit administrer la fortune publique et commander aux autres ; mais ceci sort de notre plan : nous n'avons voulu vous parler que de la première éducation, de celle de l'enfance, et faire comprendre son influence sur tout le reste de la vie.

Que l'enfant soit bon, l'homme sera meilleur. L'enfant restera bon s'il est entouré de ceux qui le sont. Les vices ne sont pas dans la nature : on les fait, on les gagne : ils sont contagieux ; plus l'âge est tendre, plus le mal se communique facilement, plus facilement il devient indélébile. C'est donc de cette première atteinte qu'il faut sauver la jeune ame, c'est de l'exemple empoisonné qu'il faut la garer. Pour y parvenir, nous l'avons dit, il ne reste qu'une voie ouverte : c'est de séparer la partie saine de la partie gangrenée, ou d'isoler la génération qui naît de la génération qui meurt.

ÉDUCATION DU RICHE. L'avenir du riche, ne nous y trompons pas, touche de près à l'état du pauvre ; quelle que soit la fortune présente de ce riche, quelqu'assurée qu'elle paraisse, ses enfans et ses petits-enfans, s'ils ne sont laborieux et économes, s'ils ne font pas eux-mêmes leur fortune, seront aussi des pauvres Tel est le résultat de notre système de morcellement indéfini. Mais c'est de l'éducation que nous avons à parler.

Les enfans du riche, dans nos pays européens, sont-ils plus instruits que ceux du pauvre ? On le croira si, choisissant dans la masse, l'on s'arrête à quelques-uns ; mais si l'on embrasse l'ensemble, on y reconnaîtra, déduction faite de quelque dehors et d'un certain vernis de savoir, qu'il y a peu de différence. Qu'apprend-on au fils du pauvre dans nos écoles primaires ? A lire, à écrire, à compter. Eh ! bien, quand ce pauvre a profité de ce qu'on y enseigne, s'il n'est pas, comme son émule des hautes régions, en état de parler des beautés d'Homère et de Virgile, peut-être avec moins de fleurs produira-t-il plus de fruits ou fera-t-il plus

de besogne, parce qu'il fera de ce qu'il sait une application plus directe, plus substantielle et dès-lors plus profitable.

Au surplus, si le fils du pauvre est dans un collége royal ou communal, il n'y aura nulle différence de la science qu'on lui inculque avec celle qu'on enseigne au riche : lui aussi, prolétaire, sera élevé avec les Grecs et les Romains; et fût-il destiné à manger du pain noir et à boire de l'eau toute sa vie, il n'en apprendra pas moins, pendant sept ans, à chanter Horace couronné de pampre et de roses, s'enivrant de Cecube et de Falerne entre Laïs et Aspasie. Excellente méthode pour lui faire paraître l'eau meilleure et son pain plus blanc! Nous l'avons dit: qu'il s'agisse du riche ou du pauvre, l'éducation de nos colléges est un moule dans lequel on fait entrer de force chaque enfant, quels que soient sa taille, son esprit, sa position, et après lui avoir fait subir une série de préparations que nous appelons sixième, cinquième, quatrième, troisième, seconde, réthorique, philosophie, dont on le tire pour le renvoyer à ses parens muni d'un diplôme et ployant sous le faix des palmes et des couronnes. Voyons à quoi elles vont lui servir et ce que lui ou les siens en retireront.

Ses dix-huit ans sont accomplis. L'éducation est faite. Il est de retour au logis. Les jours de grâce et de repos sont expirés. On veut utiliser son loisir. L'occasion se présente : le père a une lettre à faire, elle est pressée; il appelle notre savant, il l'introduit dans son cabinet, il le fait asseoir dans son fauteuil, à son propre bureau; il lui dicte la lettre: c'est à un de ses fermiers; elle a six lignes. En trois minutes elle est faite. Quelle admirable facilité! Le père est ravi.

Après avoir contemplé l'écriture, il prétend plus, il veut la lire.

Qu'est-ce donc? Est-ce un faux jour? Est-ce la plume? Est-ce l'encre? Il se frotte les yeux, il essuie ses lunettes. Inutile! Il n'en peut déchiffrer un mot.

Il juge que son fermier ne sera pas plus habile. Il prie l'enfant de recommencer.

Mauvaise humeur de l'enfant. Il est méconnu, humilié. Ecrire lisiblement! Lui, un savant!! Fi donc! C'est bon pour un commis de douane ou d'octroi. Néanmoins, il faut obéir. Il y met tous ses soins. Cette fois, chacun peut lire et très-bien : c'est écrit en gros, tout est visible, même six fautes de français. Pourquoi aussi ne lui a-t-on pas dicté la lettre en latin?

Le surlendemain, le père a un mémoire de dépense à régler; une addition reste à faire. De nouveau le jeune homme est mandé. Il la fait: elle est juste.

Encouragé par ce succès, on passe à la soustraction. Même résultat: c'est miraculeux! Il y a bien une faute. Qui n'en fait pas?

On arrive à la multiplication : trois fautes! Comment mieux faire? Une multiplication est chose difficile, chose abstraite.

Il reste une épreuve : la division; elle est posée. Le père attend avec anxiété. Il regarde. Rien. Il attend encore, c'est en vain. Hélas! il faut bien l'avouer, le savant est en défaut : il ne sait pas la division. Pourquoi? C'est qu'on ne la lui a jamais apprise, pas plus que les autres règles qu'il n'a connues que par ouï-dire, ou peut-être par une réminiscence de sa sixième. Tout compte fait, il ne peut ni calculer, ni écrire lisiblement, ni orthographier en français. Que sait-il donc? *Le grec.* Encore ne le sait-il que dans le livre où on le lui a enseigné. Hors de là, ne lui en demandez pas. Il ne peut ni le parler, ni le traduire qu'avec son maître : semblable à la timide chanteuse qui ne lit la musique

que dans le nocturne que lui dédie son professeur. Du reste, notre bachelier met fort bien sa cravate et il dispose merveilleusement le coup de vent de sa chevelure. Si le jeune homme est assez riche pour ne rien faire, il en sait tout autant qu'il faut. Je ne vois même pas pourquoi on a dépensé tant de temps et d'argent pour lui en enseigner davantage. A quoi bon la science pour qui n'en fait pas usage? Car fût-il aussi savant helléniste, aussi parfait latiniste que le recteur lui-même, s'il ne doit pas professer, il ne rencontrera peut-être pas deux fois, dans sa vie, l'occasion de faire usage de son savoir homérique ou virgilien. Quant à nous, il faut bien le dire, nous ne l'avons rencontré qu'une seule. Et pourquoi le tairions-nous : c'était en Hongrie, dans la cuisine d'une auberge, pour demander à dîner. Encore notre latin n'y fût-il compris que parce qu'il tenait moins de Rome que du lieu et de la circonstance.

Pour revenir à notre collégien, s'il doit choisir un état, s'il est destiné à l'administration, s'il veut être surnuméraire, il aura à subir un examen qui, probablement, se bornera à quelques questions sur l'A B C administratif, à quelques lieux communs d'économie publique ou d'industrie sociale ; bref, aux élémens indispensables à un homme, je ne dis pas pour administrer, mais pour être administré et savoir par qui et pourquoi il l'est. A chacune de ces questions, si notre érudit répond, c'est invariablement une sottise. Comment en serait-il autrement? Que lui a-t-on appris qui touche aux intérêts du pays, à ses coutumes, à ses lois, à ses habitudes? Ah! s'il connaissait la France comme il connaît Sparte, et notre code civil comme celui de Minos et de Lycurgue ; mais, hélas! en fait de droit français, il est fort inférieur au garçon de bureau qui a fait lui-même son éducation en classant les dossiers

et en y mettant les étiquettes. N'importe! Trois députés le protègent; il est cousin d'un pair de France, et ce qui vaut mieux, d'un sous-chef du personnel. Bientôt le voilà commis, puis contrôleur, puis directeur, puis député et presque ministre. Dans cette course rapide, a-t-il le temps d'apprendre l'orthographe? Non; mais on lui en ferait grâce s'il étudiait l'arithmétique et un peu l'administration. Egalement, pour ceci, le temps lui manque: ne faut-il pas défendre sa position et cultiver les électeurs? A cette opération, le grec et le latin ne semblent pas encore devoir lui servir beaucoup, car je n'ai jamais entendu dire qu'un électeur ait donné sa voix à un candidat, parce qu'il savait l'un ou l'autre, ou même tous les deux.

S'il ne se destine pas à l'administration publique, s'il préfère la banque, le commerce ou l'industrie, que fera-t-il encore de sa science? Qu'il s'avise, chez son patron, de parler de Tibulle ou d'Ovide, de Sophocle ou d'Euripide, le lendemain et pour cause, il recevra son *exeat*.

S'il est le maître du logis, s'il est patron lui-même, qu'il se garde non moins soigneusement de son savoir scholastique, car le grec, passant de sa tête dans ses comptes, puis dans ses registres et de là dans sa caisse, capital et intérêt, tout ira encore comme à Lacédémone: banquier, il suspendra ses paiemens; manufacturier, il fera banqueroute.

Oui, le grec, le latin, sont utiles, sont bons, sont excellens pour quelques spécialités, pour certains états, pour le barreau, la magistrature, la médecine; mais ces professions sont peu nombreuses ou du moins devraient l'être. Il n'est donc pas rationnel d'instruire tous les écoliers comme si tous devaient être docteurs, ou médecins, ou avocats; car chacun étant dressé pour ce

qu'il ne doit pas faire, ne l'est point pour ce qu'il fait : d'où il arrive que la réussite dans le monde est en sens contraire de celle de l'école, et que le premier de la classe se trouve le dernier de sa rue.

Quand le jeune homme est élevé dans la maison paternelle, le mal peut devenir plus grand encore. On lui choisit un précepteur ; mais ce précepteur n'est celui de l'enfant qu'après le père, la mère, l'aïeule, la sœur, le frère et surtout l'enfant lui-même qui, dans ce conflit de pouvoirs où chacun veut le diriger à sa guise, trouve toujours moyen de se diriger à la sienne, et qui n'apprend à lire qu'en trois fois plus de temps qu'il n'en faut à un gamin jeté demi-nu à l'enseignement mutuel ou à l'école des frères. Cependant ce précepteur est souvent un jeune homme de science dont les intentions sont pures et lucides. Mais dans sa position, que peut-il? Fût-il vraiment le maître de son disciple, que pourrait-il encore? Quelle est l'éducation isolée qui, jamais, a été bonne ou jamais a été faite? Voyez dans quel état moral on remet l'élève à son mentor. L'enfant a dix ans; qu'en a-t-on fait jusqu'à cet âge? Ce qu'on pouvait en faire de pis : *un enfant gâté.*

Qu'est-ce qu'un enfant gâté? C'est un germe humain né peut-être avec une haute intelligence et mille bonnes qualités, mais chez qui on a pris soin de les étouffer toutes; et ceci, par un procédé infaillible : en tolérant toutes ses sottises, en excusant toutes ses folies, en flattant tous ses vices.

Il est un devoir à la fois doux et sacré : c'est celui de la paternité, le premier de la nature; car un père, une mère sont ou doivent être les meilleurs amis de leurs enfans. Mais il n'en est pas ainsi quand cet amour est poussé jusqu'à l'aveuglement ; il devient alors plus funeste que la haine. Oui, de tels parens nuisent plus

à leurs fils que l'homme insouciant qui les délaisse ou que le brutal qui les maltraite.

Céder à toutes les fantaisies d'un enfant, à toutes ses exigences, devenir son esclave, contraindre ce qui l'approche à l'être avec vous, c'est lui causer un préjudice dix fois plus grand que de l'abandonner ; car l'enfant délaissé apprend à souffrir, ce qui est sur la terre le sort de la très-grande majorité, tandis que l'enfant gâté apprend à faire souffrir les autres et à ne rien supporter lui-même. Dès-lors, par les conséquences même de ce qu'il fait, de ce qu'il veut et de ce qu'il éprouve, il doit être partout malheureux.

Il y a deux manières d'aimer les enfans: c'est de les aimer pour eux ou pour soi. Si on les aime pour soi, on s'en crée une amusette; on les considère à peu près comme l'on fait d'un perroquet, d'un serin, dont on admire la gentillesse et le gazouillage, dont les bouderies, les colères, les méchancetés ne sont que des actes sans conséquence et desquels on doit rire, car plus ce petit être se montrera hargneux et mauvais, plus il sera admirable. Mais à ceci je dirai: si vous voulez un jouet, ne le prenez pas parmi des êtres qui deviendront des hommes. Elevez des écureuils ou des linottes, et laissez à d'autres l'éducation de créatures à l'image de Dieu; car Dieu ne veut pas qu'on défigure son image et moins encore qu'on l'abêtisse. Si la paternité est un état respectable, c'est la méconnaître que de la rendre niaise et ridicule, ou ce qui est pis, d'en faire une cause de mal. Cet enfant, qui fut votre hochet, sera bientôt votre tyran, votre bourreau. Ces impatiences qui vous amusaient, ces caprices qui vous faisaient rire, devenus des passions délirantes, des colères furieuses, un jour vous feront trembler. Accoutumé à voir tout céder devant lui dans la maison paternelle, l'enfant croira qu'il en est

ainsi dans le monde ; et dans ce monde, tout lui deviendra obstacle et déboire; et ce monde, qui supporte peu les caprices, qui les châtie brutalement, pourra lui faire payer cher votre faiblesse.

Sans préjuger un avenir si funeste, sans même considérer autre chose que la position que vous vous faites à vous-même, soyez assuré que, preuve vivante de votre inconséquence, votre enfant gâté agira d'une manière fâcheuse sur ce qui vous approche : il vous rendra ridicule aux yeux de vos propres valets, qui ne vous obéiront plus quand ils vous verront soumis aux fantaisies d'un innocent.

Le mal ne s'arrêtera pas à votre intérieur : vos meilleurs amis deviendront pour vous froids et indifférens. Nous pourrions citer vingt ménages qui ont éloigné d'eux parens et connaissances, parce que dès qu'on avait franchi le seuil, le visiteur ou l'invité devenait la proie des enfans qui disposaient de lui, ni plus ni moins que de leur toupie ou de leur poupée. Dans ces maisons, nulle conversation suivie, nulle affaire sérieuse n'est possible. Vous parlez, vous croyez qu'on vous écoute? Point; le père a un œil sur vous peut-être, mais l'autre, mais les deux oreilles, mais ses pensées, mais son ame entière, sont tournés vers son petit dernier qui vient de dire *papa*. Et quand vous espérez qu'il va vous répondre, vous le voyez se lever pour aller chercher un morceau de sucre qu'il met dans la bouche du bambin. Le digne père n'a pas saisi un mot de votre conversation. Il ne sait même plus que vous êtes là, et vous êtes obligé de tousser ou de renverser un meuble pour qu'il se le rappelle.

Cependant la communication que vous avez à faire est indispensable, c'est le seul motif de votre visite; vous attendez, d'heure en heure, que le salon soit libre et

que le petit aille coucher. Vaine attente; de tels marmots ne dorment pas, tant ils craignent que les autres ne dorment. Faites-leur-en la proposition, vous entendrez de beaux cris. Ils ne s'en iront que quand vous serez parti, car ils comptent sur une dernière récréation à laquelle ils tiennent spécialement et qui consiste à vous accompagner à grands coups de pieds dans les jambes, si toutefois votre canne, qu'ils ont empruntée à cet effet et qu'ils se garderont de vous rendre, ne leur paraît pas plus commode.

Sous aucun prétexte, n'acceptez une invitation dans cette maison. S'il vous en coûte une canne pour une visite, il vous en coûtera un habit pour un dîner; car votre bourreau, qui a exigé qu'on le mît à vos côtés, ne tirera sa main de la sauce que pour vous l'appliquer sur la manche ou sur le dos.

J'ai vu cette faiblesse des parens amener des scènes d'un ridicule presque fabuleux et que je n'ose citer, crainte d'être taxé d'exagération. Ce que je puis assurer, c'est que les rôles étaient complètement intervertis, et que ceux qu'on aurait dû envoyer en nourrice étaient les parens. Quand l'aveuglement est arrivé à ce point, les conseils deviennent inutiles, et si vous vous en permettez, vous êtes assuré de vous brouiller avec père, mère, frère, sœur, qui ne vous pardonneront jamais de leur avoir donné un bon avis.

Cette funeste manie de gâter les enfans est quelquefois collective, c'est-à-dire que, pour ne pas faire de jaloux, on leur fait également du mal à tous; et lorsqu'une sottise a été commise par l'un d'eux, il faut que tous les autres la fassent. Cependant ce cas est le moins fréquent, et la monomanie paternelle ne dure ordinairement que jusqu'à l'arrivée d'un second enfant. Le père, obligé de partager sa tendresse, est moins

aveugle dans son application. Mais que de douleurs pour le pauvre aîné! J'en ai vu qui étaient tellement frappés de ce partage d'une amitié jusqu'alors exclusive, que leur complexion s'en altérait et que leur vie, dévorée de jalousie, était en danger. Voyez quelles sont les conséquences d'une affection qui ne calcule point.

Une autre suite de la mollesse des parens ou de cet aveuglement qui leur fait céder à tous les caprices d'un enfant, est la ruine de sa santé. Le premier abus que le nourrisson fait de sa liberté, c'est de vouloir tout prendre et tout manger; il est vrai qu'à cet âge il ne mange effectivement rien, il suce. Mais dès que ses dents sont poussées, il aime à en faire un constant usage; et il est peu de substances animales ou végétales, depuis la plus molle jusqu'à la plus dure, depuis la plus sucrée jusqu'à la plus acide, dans laquelle il ne soit prompt à les implanter. Or, la plus indigeste, la moins nourrissante ou celle qui convient le moins à son estomac, devenant presque toujours l'objet de sa prédilection, c'est aussi celle que ses parens ne savent pas lui refuser. Qu'importe qu'elle lui fasse du mal, si elle lui fait plaisir! Qu'en résulte-t-il? C'est que si l'abstinence tue parfois l'enfant du pauvre, l'indigestion tue dix fois plus d'enfans riches. Aussi vous, heureux du siècle, dont le cuisinier jouit d'une grande estime, n'admettez jamais votre fils à votre table avant l'âge de dix à douze ans et même plus tard. Et pour qu'il en soit ainsi, mettez-le de bonne heure dans un collége, qu'il y couche et qu'il y mange: ne l'appelez chez vous que pour les solennités de famille ou en cas de nécessité absolue.

Si vous en avez la facilité, faites-lui passer les vacances à la campagne: l'air y est plus pur, l'espace plus large, les relations moins funestes. Mais même là, dans ce temps de jubilé, ne lui permettez pas une oisiveté

complète, car l'ennui le gagnera; ses jeux, moins vifs, lui sembleront moins doux; l'apathie viendra, puis l'engourdissement; et plus tard, ses études en souffriront.

Vous pourriez profiter des vacances pour lui donner quelque notion d'un métier; il y trouvera un amusement et, par suite, une ressource. Ce métier ne restât-il qu'une simple distraction ou l'occupation des heures perdues, l'empêchera d'être l'amateur insipide de je ne sais quel art, beau pour lui peut-être, mais mortel pour les autres; et s'il n'est ni peintre ni musicien, les oreilles des voisins et les yeux du public y gagneront sous plus d'un rapport.

A ce sujet, je vous ferai observer que les arts d'agrément, que je suis loin de proscrire, ne doivent pas remplir la vie d'un homme quand il n'est pas artiste, et que nul ne doit sacrifier à un talent, quel qu'il soit, des devoirs plus graves. Pour l'administrateur, comme pour le négociant ou l'industriel, pour celui qui veut ou qui doit vivre de son temps, un art de société doit être une récréation après le travail et non une occupation journalière. Tâchez de faire, de votre fils, un homme utile, avant d'en faire un homme brillant; car de cet homme utile il restera quelque chose, tandis que de cet homme brillant il ne restera rien, pas même un souvenir. L'œuvre de l'amateur ne vit pas; si elle vit, c'est qu'il était artiste. Dans les arts, comme dans toute chose, on ne fait rien de bon pour les autres, rien qui leur serve et leur plaise, quand on ne le fait que pour soi, c'est-à-dire à son heure et à son aise et seulement pour s'amuser, quand on le fait enfin, sans une volonté persévérante, sans travail et sans peine. C'est ce que personne ne devrait ignorer, pas même l'enfant; car le plus inutile des êtres, s'il n'est pas le plus nuisible, c'est l'homme frivole. Et c'est peut-être en France que

l'on en trouve le plus grand nombre ; non qu'il y ait beaucoup de gens qui ne fassent rien, mais partout et dans toutes les classes on en rencontre en foule qui font des riens. Malheureusement, aujourd'hui ce sont ces riens, en éducation comme en littérature, en administration comme en politique, qui ont la vogue et passent pour des choses. De là tant de jours perdus, tant d'entraves, tant de nullités, et un état de stagnation, prélude d'un mouvement rétrograde.

La frivolité est pernicieuse en ce que des petites choses elle passe aux grandes et qu'elle nous fait considérer, avec un œil également insouciant, et le bien et le mal. Cet homme ne voudra pas vous prendre un sou, mais la légèreté avec laquelle il traite une affaire, vous fera perdre les trois quarts de votre fortune. Dans les relations sérieuses, l'homme frivole devient ainsi plus dangereux et souvent plus nuisible que le fripon, que le méchant même, et il n'est ni un de ses gestes, ni une de ses paroles qui ne puisse vous faire une blessure. La frivolité peut donc, par le résultat, ressembler à l'improbité.

La première qualité de l'honnête homme, c'est le souvenir toujours présent de ce qu'il doit à autrui. De bonne heure, faites-le comprendre à votre enfant; faites-lui un cœur large avec une conscience étroite. Dans les petites choses, comme dans les grandes, qu'il soit équitable : c'est une manière facile, et la seule peut-être, de fixer la confiance autour de soi. Or, la confiance, c'est la paix, c'est la force, c'est l'avenir.

L'amour de la justice, sa pratique invariable, est partout le signe évident d'une grande puissance d'ame ou d'une haute intelligence; car la conduite contraire est nécessairement un calcul faux dont tôt ou tard on est dupe. Si l'on savait constamment être juste et vrai, toujours on ferait fortune.

Ne nous abusons pas sur la valeur du mot probité et ne pesons pas la nôtre à la balance des cours d'assises. Cet homme n'y figurera probablement jamais. Il ne prendra pas dans les poches, il ne crochettera pas une serrure, il n'ira pas vous dépouiller sur la route : moins hardi, mais plus habile, il saura, sans danger, parvenir au même résultat. Il souscrira un engagement en se réservant un faux fuyant pour ne pas le remplir ; il empruntera pour ne pas rendre ; il appliquera à son profit ce qu'il devrait appliquer au vôtre. S'il est votre associé ou votre délégué, il fera estimer cent francs ce qui en vaudra mille, ou mille ce qui en vaudra cent ; ou bien il se plaindra de pertes qu'il n'a pas éprouvées, pour se faire rembourser de ce qu'il n'a pas perdu.

C'est ainsi que, par l'habitude de mal faire, il se créera une conscience à lui : ce que l'équité nommera indélicatesse, il l'appellera prévoyance ; c'est pour son fils qu'il travaille ; c'est pour assurer une dot à sa fille.

Cette science de voler sans être réputé voleur, si elle n'est pas une des découvertes de l'époque, y est arrivée à un point de perfection inconnue à nos pères. Pourvu qu'on garde le décorum ou qu'on soit strict sur les préliminaires et les formes, prendre n'est plus prendre, c'est faire fortune, c'est gagner à la bourse, c'est hériter.

Préservez votre fils d'une telle morale. Ce conseil, je vous le donne non-seulement comme guide de conscience, mais comme moyen de conservation. L'indélicatesse mène à la ruine, parce qu'elle fait perdre de vue le bon chemin, celui qui conduit au but : le chemin droit.

Dès sa plus tendre enfance, attachez-vous à donner à votre fils la vraie notion du *tien* et du *mien*. Instruisez-le à l'ordre sévère : qu'il sache et n'oublie pas ce qui est dû à autrui. C'est ainsi seulement qu'il obtiendra ce qu'on lui doit à lui-même.

Ce qui peut contribuer aussi à fausser la conscience de l'enfant du riche, c'est son introduction dans les salons avant l'âge d'homme, avant même l'adolescence. Là, il entend ce qu'il ne comprend qu'à moitié et dont il tire des conséquences fausses, ou bien encore ce qu'il ne comprend que trop. C'est ainsi qu'il saisira, commentera et retiendra ces maximes lâches ou corrompues, que l'usage, que l'habitude font aujourd'hui regarder comme lieux communs et simple thême de conversation, mais qui, neuves pour lui, le frappent d'autant plus qu'elles flattent ses passions. Croyez-vous qu'un enfant ferme l'oreille quand, devant lui, vous approuvez le duel et louez le duelliste; quand vous traitez comme un jeu le rapt et l'adultère; lorsque vos sarcasmes, vos épigrammes étant pour la victime, vos éloges sont pour le séducteur? Qu'en doit conclure le jeune auditeur? Que croira-t-il de vos propos ou du code civil? Ici, l'un ou l'autre se trompe, car la contradiction est flagrante: si le ravisseur est dans son droit, c'est le mari qui a tort; c'est donc ce mari que le code aurait dû condamner et faire mettre en prison.

Nous l'avons dit: le mal s'apprend plus vite que le bien; et c'est ainsi qu'ardent à suivre vos leçons, votre fils imberbe se fera, en idée, duelliste et ravisseur; il pensera que c'est par là qu'il peut devenir un homme et même un grand homme. Ces maximes, qu'il tiendra de vous ou de vos amis, il les répètera à ses camarades; et dès-lors, corrupteur lui-même sans avoir compris la corruption, il sera perdu de fait avant de l'être de cœur. Mais après l'œuvre, il ne reculera plus devant la théorie; et la voie ouverte, il marchera, de vice en vice, jusqu'au crime peut-être.

Que les salons, que les bals, que les spectacles, que tous les lieux où se presse la foule lui soient interdits

jusqu'à dix-huit ans. Il le faut, et pour vous et pour lui. Si vous ne tenez pas à la santé de l'ame, songez à celle du corps. Pour ses organes faibles et impressionnables, pour sa fibre encore molle, pour sa poitrine irritable, la vapeur viciée des théâtres ou des salons, cet air respiré est mortel. D'ailleurs, pour conduire votre enfant, dans ces bals, vous vous croyez obligé de l'habiller en homme. Or, je le demande, est-il rien de plus ridicule que vos dandys en herbe? A quelle race de quadrumanes appartiennent-ils? Montrez-les à un homme véritable ou à l'habitant des contrées éloignées, il vous demandera s'ils sont de son espèce.

S'il ne s'agissait que de la mascarade d'un jour, et si le pli de l'ame s'effaçait avec celui de la frisure, le mal serait petit; mais l'impression reste: l'enfant a pris le moule du costume; dès-lors le costume et lui ne feront qu'un, et l'on pourra mesurer l'un par l'autre. L'esprit et le corps resteront étriqués comme l'habit. Ils présenteront une de ces productions qu'on voit naître dans les grandes villes et même dans les petites, assemblage vivant en apparence et qui se compose de ce que l'on nomme cravate, gilet, pantalon, etc., lesquels cachent un homme peut-être, mais un homme qui semble l'accessoire de cet assortiment de vêtemens, car il ne sert qu'à les faire tenir debout et à les lier ensemble. L'ambition de cet homme ne s'élève pas plus haut; il s'attache bien plus à la finesse du drap de son paletot ou à la blancheur de sa chemise, qu'à celle de sa peau; et si l'habit est bien taillé, il se console d'être mal bâti lui-même. C'est ainsi qu'on rencontre tant de beaux laids à faire peur, et tant de lions que ferait fuir une fouine. Pourtant, c'est à cette qualité, à cette position que la mère et le père lui-même bornent leurs désirs, leurs espérances à l'égard d'un fils trop riche pour

devenir utile. *La mode*, tel est l'état qu'ils lui destinent, et c'est pour l'y préparer qu'ils le mettent en présence des héros du genre et qu'ils les lui donnent pour modèles.

Et voilà comme on moralise l'enfant, comme on le dispose à devenir homme. Aussi, quels hommes, quels précepteurs pour ceux qui les suivront! Le fils étiolé du riche, plante parasite de salon, fané avant la fleur, débile de tige, plus débile de cœur, ne sert plus de guidon au peuple, parce qu'il n'est plus son refuge, et qu'au jour du péril ou du besoin, ce peuple, sous ce tronc stérile, ne trouve ni ombrage ni appui. Là encore nous sommes au-dessous de nos pères. Si nos gentilshommes d'autrefois étaient ignorans, ils étaient forts; ils ne reculaient pas devant la peine et moins encore devant le danger. S'ils portaient des manchettes et un habit de soie, ils avaient une poitrine qui soutenait la cuirasse, et leur front parfumé ne ployait pas sous le casque. Aujourd'hui, où est l'ancienne race des Francs? L'enfant mort-né du vieux baron et même celui du glorieux soldat de l'Empire, vont chausser leurs éperons au jockey-club et les gagner dans la boue d'une course au clocher. Sans doute, il est des exceptions, et l'on pourrait, parmi nos riches anciens et modernes, citer des noms dont s'honorent l'industrie, la tribune et l'armée. Est-ce à leur éducation qu'ils le doivent? Non; ils ne sont devenus ce qu'ils sont qu'en dépit de leur éducation; ils ont surmonté leur entourage et leur siècle; ils ont vaincu le préjugé, les mœurs et la mode.

Vous donc, gens d'or et d'argent, si vous n'envoyez pas vos fils à nos écoles villageoises, du moins ne les jetez pas dans le gouffre de la cité: ayez pitié d'eux et de nous! Quand vous n'en formez pas des hommes, n'en faites pas des crétins, car la dégénération de l'en-

fant du riche produit un être inférieur encore au rejeton du peuple. Celui-ci n'est qu'une pierre brute, mais cette pierre offre son angle, elle a son poids dans la balance; elle peut servir comme étai, comme fondation; il y a là quelque chose. Dans l'autre, la matière même a fait défaut.

Sans être précisément bonne, l'éducation des jeunes filles riches est moins mauvaise que celle de leurs frères. Aussi, pour les dehors et les manières, les femmes, chez nous, valent mieux que les hommes. Quant au fond, c'est-à-dire à leur savoir, en quoi consiste-t-il? A lire, écrire et compter: ce qu'elles font assez correctement et ordinairement mieux que les écoliers de leur âge. N'ayant pas la tête remplie de mots oiseux et de langues mortes, il y a moins de confusion: Babel encore n'est pas là. Mais à ceci se borne leur science ou la volonté d'en avoir; et il est, dans nos provinces et même à Paris, bien peu de femmes qui se plaisent à une conversation raisonnée. Est-ce leur faute ou la nôtre? Je crois que c'est la nôtre. Les hommes n'écoutant plus la parole des femmes, les femmes ne veulent plus parler ou ne parlent qu'entr'elles.

Il faut bien en convenir, nous sommes en arrière pour l'éducation des jeunes filles; et si les nôtres sont un peu plus savantes que leurs sœurs d'Espagne ou d'Italie, elles le sont certainement moins que celles d'Angleterre et d'Allemagne. En France, une femme qui parle anglais ou allemand, est un phénomène si rare, si étrange, que personne ne veut y croire. En Angleterre, en Allemagne, en Russie, il n'est pas une héritière noble ou riche qui ne sache au moins deux langues. A ceci encore, je ne vois pas une bien grande utilité et j'en tiendrais peu de compte, si, en même temps, ces jeunes Anglaises, ces filles du nord ne devenaient

des femmes bonnes, prévenantes, et plus occupées de leur mari et de leurs enfans que des joies du monde.

Ces joies, pourtant, ne leur sont pas refusées tant qu'elles restent filles : fêtes, bals, promenades, spectacles, on leur accorde tout; mais mariées, elles ne doivent plus y songer et elles n'y songent plus.

C'est le contraire chez nous : la jeune fille attend un époux, et souvent ne l'accepte que pour avoir sa liberté. De là son désappointement, quand cette liberté ne vient pas avec le mariage; de là aussi tant de femmes malheureuses ou qui croient l'être, tant de caractères acariâtres et hargneux, tant de maris qu'on abhorre et qui s'en vengent.

Cependant, la brutalité proprement dite ou les sévices réels, si communs dans les ménages d'artisans, sont rares dans les classes aisées : nous n'en sommes plus aux façons du moyen-âge, on ne poignarde plus sa femme; on ne la met plus dans un souterrain, on ne la bat même pas; mais les tortures morales que lui infligent nos écarts ou notre indifférence, ou bien encore nos mille petites tracasseries, ne sont peut-être pas moins cruelles que ces sévices. Sur ce point, il y a d'ailleurs réciprocité; en fait de coups d'épingles, la femme, dont c'est l'arme ordinaire et conséquemment celle qu'elle manie avec le plus de dextérité, n'est jamais en reste. Dans cette sorte de combat, il en est de véritablement expertes, ou si l'on veut, de franchement insupportables. Amazones du genre, héroïnes de cette guerre à domicile, ce sont elles que le vulgaire nomme *chipies*. Fléau de ce qui les entoure, leur intolérance universelle trouve un sujet de reproche dans chaque petit incident, dans l'action la plus simple et même la moins volontaire : on en a vu se fâcher contre leur mari, parce qu'il toussait.

Ici, il y a peut-être moins d'insensibilité et de vice de cœur, que manque d'éducation, que petitesse et sottise. Mais ce qui annonce réellement défaut d'ame, c'est la dureté de ces femmes envers leurs gens, c'est la légèreté avec laquelle, sous le moindre prétexte, elles les injurient ou les chassent. J'ai connu de jeunes maîtresses de maison dont la conduite, sur ce point, était hideuse. Maltraitant des vieillards blanchis au service de leurs pères, elles les jetaient dans un hospice quand ils n'étaient plus bons, même à servir de victimes. Ces femmes si douces, si grâcieuses au bal, si dures chez elles, si impitoyables, ne s'apercevaient pas que l'inhumanité enlaidit; elles ne savaient point que, même dans son repos, pour l'œil observateur, une figure n'est jamais belle quand elle cache une ame qui ne l'est pas. En vérité, ne fût-ce que par coquetterie, toute femme devrait être bonne!

Que celle qui, par sa position sociale ou sa richesse, est destinée à avoir de nombreux serviteurs et à exercer, soit par elle-même, soit par son mari, une influence sur le pauvre et le faible, ne perde pas ceci de vue. Que dans ses relations avec ceux qui sont sous sa dépendance, elle sache saisir le juste milieu entre le dédain et la familiarité : l'un ne vaut pas mieux que l'autre, parce que ni l'un ni l'autre ne tend à nous faire respecter.

Ce terme conciliateur est ce qu'on n'enseigne aux jeunes filles ni chez leur mère, ni dans les pensionnats; on y a vraiment autre chose à penser. Au logis, comme à l'école, quelle est l'intention qui dirige l'institutrice? Que veut-elle faire de son élève? Une demoiselle à marier. C'est une figure qu'elle pare, une enseigne qu'elle dore pour attirer les chalands, pour amener l'époux le plus convenable, le mieux fait, c'est-à-dire le plus riche.

Le personnage trouvé, le but est atteint; l'éducation était bonne: le résultat le prouve. Si le mari ne le juge pas tel, peu importe, c'est son affaire et non celle de l'institutrice. Ce qu'elle devait faire, elle l'a fait. La marchandise est livrée, et la loi ici n'admet pas de vice rédhibitoire.

En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, aux Etats-Unis, on procède autrement: on ne travaille pas par entreprise. Il ne s'agit pas seulement d'une marchandise de défaite, de traite si vous voulez; on songe à la qualité, à la durée. On élève les jeunes filles pour en faire de bonnes femmes, de bonnes ménagères, et l'on y réussit assez généralement. Ajoutez qu'on les rend en même temps plus aimables, parce que moins exigeantes; moins pénétrées de leurs droits à plaire, elles plaisent sinon davantage, du moins plus long-temps. Les Allemandes se contentent d'être aimées. Les Françaises veulent qu'on les adore. Or, de ceci les maris n'ont pas toujours le loisir.

Voir dans un époux un ennemi probable, un usurpateur toujours pret à annuler les droits de l'épouse, à la faire ployer sous son sceptre de fer, joug inique, contraire à la nature, à la raison, et devant lequel l'honneur du sexe veut qu'on se révolte, voilà ce que, dans nos pensionnats, on inculque aux jeunes personnes, moins par des paroles et des préceptes, que par l'esprit qu'on y affiche et par le mode d'administration. La maîtresse du lieu, qu'elle ait un mari ou qu'elle n'en ait pas, habituée à juger sans appel, pense qu'il doit en être de même partout; car sa foi, à elle, sa première croyance, sa religion, celle pour laquelle elle souffrirait le martyre, c'est la suprématie des femmes, c'est la conviction intime que toute épouse doit être reine dans son ménage. C'est aussi le premier précepte

que, sans le vouloir, sans s'en douter même, elle donnera à ses écolières.

Ce n'est pas cette doctrine qu'on professe chez nos voisins : peut-être y tombe-t-on dans l'excès contraire. En Hollande, en Angleterre, aux Etats-Unis surtout, la fille est instruite à croire qu'en se donnant à un époux, elle ne conserve plus rien à elle, et que son bien, sa personne, sa vie, tout enfin appartient à ses enfans ou à leur père. C'est ainsi que, par le seul effet de sa couronne de mariée, la sémillante beauté est devenue une matrone sévère ; elle a oublié tous ses droits, tous ses charmes, pour ne songer qu'à ses devoirs. Je ne prétends pas qu'il n'existe, en France, des femmes aussi parfaites, conjugalement parlant, je dis seulement qu'il y en a moins que chez les peuples que je viens de citer, surtout dans les hautes classes. Cependant, le fonds n'est pas plus mauvais chez nous : l'éducation seule y est inférieure.

Un autre vice de nos pensionnats et peut-être aussi de la famille, est le défaut de franchise. C'est cette dissimulation qu'on enseigne aux jeunes filles comme une sorte de devoir. Le premier soin d'une institutrice est de donner à son élève une double face : celle du monde et celle de la maison. Une double figure comporte naturellement un double caractère ; et cet homme, qui croit prendre telle femme, se trouve en avoir pris une autre, car rien ne ressemble moins à la jeune fille du bal que la femme du logis.

Avec deux visages et deux esprits, je ne sais si nos femmes ont deux cœurs ; mais j'en ai entendu qui avaient deux voix : l'une douce et flûtée pour l'étranger, l'autre rauque et brusque pour le mari ; double diapason qui résume assez bien l'éducation de notre temps et son mécanisme. Cette physionomie complexe, ce double organe,

ce caractère à deux fins, sont moins fréquemment remarqués chez les étrangères, parce qu'elles reçoivent une instruction plus rationnelle, mieux en rapport avec leur position, leur destinée et la réalité des choses; elles ont plus de franchise, qualité rare, je le dis à regret, chez nos filles comme chez nos femmes; non que leur cœur soit moins pur et leur esprit moins complet, mais c'est qu'on fausse dès l'enfance et leur cœur et leur esprit, et qu'on leur peint la franchise comme une chose impolie et même dangereuse.

Quelle est la meilleure éducation à donner aux femmes? Il est difficile de le dire. Je pense que pour les femmes, comme pour les hommes, l'éducation doit varier ou du moins être modifiée, selon les caractères et les dispositions. Ce qui est bon pour l'une ne l'est pas pour l'autre, et c'est précisément parce que nous appliquons à tous la même culture, les mêmes alimens, que tant de rameaux ne portent pas de fruits et qu'il résulte de notre mode d'enseignement tant de non-valeurs.

Avant d'enseigner, il faut comprendre non-seulement ce qu'on doit enseigner, mais comprendre celui ou celle à qui on l'enseigne; et comme en tout état de cause, les parens sont plus à même que qui que ce soit de juger du caractère de leur fille, je crois que celle qui est élevée par sa mère aura une éducation plus propre au ménage, plus d'accord avec la vie réelle, plus convenable à l'époux que celle qui sort du pensionnat.

Si l'on nous demande à quel âge l'éducation doit finir, nous répondrons que pour les filles, comme pour les garçons, elle peut se prolonger toute la vie; car après l'éducation de l'enfant, vient celle de l'adolescent, puis celle de l'homme.

Il est tel élève qui est plus raisonnable à dix ans, que tel autre à quinze. Parmi les femmes surtout, il

y a, sur ce point, des différences notables. On voit des filles dont la précocité de bon sens et de prudence est presqu'incroyable. Il en est d'autres qui, à l'âge d'être mariées, qui mariées même, joueront encore avec une poupée. Dans ce cas, c'est au mari à bien diriger le caractère de sa femme et à réparer l'insuffisance de son éducation. Si c'est un homme de mœurs et de sens, si, de son côté, la jeune femme est d'une nature traitable, si elle prend confiance en l'époux, il trouvera plus de ressources et d'avenir que si le pli était pris et mal pris. Mais le fût-il, guidée par les conseils de cet époux chéri, elle aura bientôt perdu ses idées de royauté absolue : en peu de leçons, elle comprendra que le gouvernement du ménage est constitutionnel, et que si une charte existe, elle a été octroyée par l'intérêt commun et la réciprocité. Voilà ce que son mari lui fera entendre. Malheureusement, il fait ordinairement le contraire, et il achève ce que la maîtresse de pension ou la mère imprudente a commencé. La jeune fille, belle et charmante, gâtée par ses parens, va l'être plus encore par son époux qui, dans les inégalités, les caprices, les méchancetés même de sa belle moitié, ne voit que pâture d'amour et sujet d'adoration. Celle-ci s'habitue facilement à ce régime, ou plutôt elle y est tout habituée ; c'est la continuation de son état de reine du logis et d'idole de sa mère ; rien n'est changé, elle n'a dans son mari qu'un valet de plus. Hélas ! ceci dure peu. L'amour passe, l'époux reste ; et l'obéissant serviteur devient un maître impérieux et parfois brutal.

Si, dès le principe, sans se montrer despote, il s'était conduit moins en amant qu'en ami ; si, au lieu de tout donner pour tout reprendre, il avait d'abord fait la part de chacun, la jeune femme aurait mesuré sa position, celle de l'époux, et pesé l'équilibre des pouvoirs. Aujour-

d'hui, elle ne les conçoit plus et ne voit que tyrannie dans ce qui ne lui eût semblé que justice. C'est ainsi qu'en quelques semaines, pendant la lune de miel, pour nous servir de l'expression consacrée, le mari gâte sa vie entière et celle de sa femme qu'il égare par sa faiblesse, puis irrite par son dédain ou par une réaction trop brusque et dépourvue de mesure. Mais ceci sort de notre sujet : nous y revenons.

Pour complément à l'instruction de l'enfant riche et même de l'enfant pauvre, nous vous engageons à lui faire faire un cours de droit à la fois législatif et administratif ; mais qu'il le fasse chez vous ou dans un collége ordinaire.

En enseignant ainsi le code aux jeunes gens, vous pourrez vous dispenser de les envoyer dans les écoles dites de droit, écoles qui n'en ont que le nom, puisqu'elles ne sont, pour la plupart de leurs soi-disant écoliers, qu'un prétexte de paresse ou un manteau pour couvrir leurs désordres. Si je vous révélais le chiffre des jeunes hommes que ces écoles, à Paris ou ailleurs, ont, depuis vingt ans, conduits au déshonneur ou à une mort précoce, par le duel, le suicide ou le venin de la débauche, vous en seriez effrayés. Détruisez ces mauvaises institutions, et ne sacrifiez plus l'avenir de la jeunesse et peut-être celui de la science et du pays, à d'anciens préjugés, à des convenances particulières ou à une insouciance qui nous fait trouver commode de n'avoir à siéger que devant les banquettes, à ne parler qu'à elles seules, et d'être dispensé de surveiller les élèves et de les moraliser.

Si vous voulez absolument avoir des écoles de droit, si, plus indéchiffrable que le grec et l'hébreu, le code français ne peut pas s'apprendre dans les colléges ordinaires, dans le cabinet d'un juge, dans le greffe d'un

tribunal ou l'étude d'un avoué; si, enfin, la médecine, la législation ne peuvent, de même que la tactique, être inculquées que par bataillons, faites ici comme pour les troupes réglées, casernez vos Solons, vos Justiniens, vos Hypocrates; qu'ils aient leur salle de police et les arrêts forcés quand ils manqueront à l'appel. Ou bien, si le régime militaire leur semble trop dur, qu'ils coupent leurs moustaches, qu'ils ôtent leurs éperons, qu'ils prennent une robe et un rabat. Si vous en avez moins, ceux que vous aurez seront meilleurs: ils travailleront, parce qu'ils seront contraints de le faire. Mais le nombre en fût-il plus petit encore, ne vous en inquiétez point; ne craignez pas que, faute de sujets, le cours de la justice ou de la santé publique soit interrompu. Non, dûssiez-vous être dix ans sans faculté ni doctorat, il n'y aura, en France, disette ni d'avocats, ni de médecins, ni de docteurs d'aucune espèce, car, dès aujourd'hui, vous en êtes approvisionnés pour un demi-siècle.

Que vous éleviez vos praticiens en public ou dans de vastes salles, ou bien que, dans la retraite, chacun suive ses études chez un directeur, théologien ou magistrat, vous devrez d'abord leur enseigner à distinguer les bonnes raisons des oiseuses paroles, et à séparer les vrais remèdes de l'opiat du charlatan. La richesse du langage, ou ce que l'on considère comme tel dans nos écoles, n'est souvent qu'un gazouillage servant à masquer la nullité des pensées ou à en farder la fausseté. Le bon sens et la vérité n'ont pas besoin de rime ou de césure. L'éloquence réelle, la véritable poésie, c'est la lucidité. Le meilleur style est celui qui expose le mieux la meilleure raison, ou qui, en moins de paroles, fait comprendre ce qui est vrai.

Une des choses les plus logiques qui aient été pro-

noncées à la chambre, est cette observation d'un député dont une proposition, fort bonne d'ailleurs, avait été accueillie par des rires :

« Messieurs, si la tribune était une chaire d'éloquence, » je n'y paraîtrais pas. Mais je la considère comme un » trône où chaque représentant du pays a le droit de » monter et d'exprimer son opinion, selon sa manière » et son langage. »

Ceci est un avis utile aux professeurs comme aux élèves : un homme est toujours éloquent quand il a quelque chose à dire et qu'il sait comment le dire. Néanmoins, c'est l'axiôme contraire qui fait le fond de notre rhétorique. Nous semblons croire qu'un discours est d'autant plus beau, qu'il contient plus de mots avec moins de choses. Cette manière de parler à vide est encore la conséquence de notre éducation toute futile et de nos amplifications de collége. Si l'on en pèse les suites, elle est certainement une des principales causes des embarras de l'époque ou de cette agitation sans progrès attachée à une représentation sans morale, corruption mal déguisée, despotisme de l'argent, régime enfin qui n'est que la parodie d'un gouvernement libre. On règle son opinion sur l'espoir plus ou moins probable d'un effet de tribune, on veut être éloquent à tout prix et on adopte la couleur qui donne plus de reflet à la parole, qui la rend plus sonore, plus éclatante, plus à la mesure du journal ou des passions du jour, plus populaire enfin.

Si cette velléité du mouvement oratoire n'avait pour arène que la chaire ou la tribune dont la rampe étroite ne laisse ouverture qu'à quelques-uns, la grande armée des discoureurs n'aurait pas envahi la patrie; elle n'aurait pas tué le bon sens et la liberté. Mais il est un théâtre où le plus chétif, le plus infime, le plus stupide

même, peut se dresser, se gonfler et faire devant le public, sans autrement le fâcher, toute pirouette ou toute grimace, quelque laide et ignoble qu'elle soit. Cette arène est la colonne d'un journal, arène où chacun se croit un grand homme, quand il a écrit six lignes. Aussi, sommes-nous véritablement encombrés de génies, et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelques-uns.

Nos pères avaient une grande horreur de la plume et de quiconque la portait autrement qu'en panache. Scribe ou tabellion, s'il n'était clerc et tonsuré, il se trouvait relégué parmi la valetaille. Et si les troubadours étaient estimés, c'est parce qu'ils savaient chanter et non parce qu'ils savaient lire.

Quant à l'écriture, art plébéïen ou hébraïque, il tenait plus, à leurs yeux, de la sorcellerie que de la science du gentilhomme ou du poète. Aussi n'en était-il pas question dans leurs études et signaient-ils, comme les autres, avec le coin de leur gantelet ou le pommeau de leur épée.

Cette antipathie pour les écrits et leurs auteurs avait bien quelqu'inconvénient. Les gazettes, même celles à la main, étaient fort rares; les missives particulières n'étaient pas plus communes. Les nouvelles ne se transmettant que de bouche en bouche, n'arrivaient ni tous les jours, ni même toutes les semaines; car la poste aux lettres d'alors, comme tout ce qui se fait aujourd'hui par commission et obligeance, était fort mal servie. A cela près et en ce qui concerne la morale, la paix publique et peut-être la vraie poésie et la saine littérature, cette disette était moins désastreuse que notre surabondance présente; car sous ce déluge de mauvaises choses, les bonnes sont comme noyées et les trois quarts disparaissent emportées par le torrent des sottises. Dans ce siècle de l'encre, il y a tant de gens qui écrivent, qu'il

n'en reste plus pour les lire. Partout des donneurs de conseils, nulle part ceux qui les mettent en pratique. L'on dit tout, mais l'on ne fait rien; ou l'on fait pis que rien, l'on fait mal. Un faux vernis de grandeur, gloire factice, gloire d'un jour, voilà à quoi l'on vise; et pour y parvenir, intrigue, mensonge, tout est bon. Faute de mieux, on veut même arriver par le ridicule; et quand on ne peut pas escalader la chaire ou la tribune, on s'élance sur les tréteaux et l'on fait la parade. Je le demande, l'obscurité n'est-elle pas préférable à cette ignoble renommée? Et faut-il, pour se mettre en vue, ployer le dos sous la batte d'Arlequin? Vous voulez vivre dans la mémoire, avoir un nom, être un grand homme! Paillasse aussi est un grand homme; son nom est européen. Il vivait avant le vôtre, il vivra encore après. Oui, Paillasse est historique! Si ce n'est pas le plus beau caractère de l'époque, c'est, du moins, le mieux connu et le plus imité; car aujourd'hui, sans craindre le ruisseau, chacun saute pour la gloire.

Préservez vos enfans de cette malheureuse manie de se mettre en scène ou de faire parler d'eux en dépit de leur position et de la nature. Qu'ils ne cherchent rien hors de leurs moyens, qu'ils ne visent pas au-delà de leur portée, car la chute serait lourde. Quand on se pare des qualités qu'on n'a pas, c'est presque toujours aux dépens de celles qu'on a : on ne trouve pas ce que l'on cherche, et l'on finit par perdre ce que l'on possède.

Lorsque vous aurez appris à votre fils à distinguer une vérité utile d'une parole sonore, et une bonne action d'un geste vaniteux, vous aurez ouvert son cœur à la semence féconde, vous aurez préparé un homme, un citoyen, qui ne se laissera pas fasciner par des sophismes, qui ne vous les présentera plus comme vérités ; et s'il écrit, ce ne sera pas sous l'inspiration du pamphlétaire,

mais sous celle de la conscience, pour l'intérêt de tous et l'avenir de la patrie.

En réprimant, chez notre jeunesse des écoles, cette verve dangereuse ou cette manie de dire et d'imprimer ce qui n'est utile pour personne, ou, chose plus fâcheuse, ce qui est nuisible à tout le monde, vous l'instruirez à penser avant que d'écrire, et il est probable qu'avec la réflexion beaucoup n'écriront plus, à moins qu'ils ne sentent en eux le feu sacré ou cette inspiration qu'il ne faut pas confondre avec la velléité stérile que l'inexpérience prend pour le germe du talent, et qui jette l'homme qui s'y livre dans une fournaise où sa vie entière s'exhale dans une lutte douloureuse entre sa volonté et son impuissance.

Il est vrai que se résignant à l'apparence et convaincus de leur incapacité, il en est qui ne se fatiguent plus à fouiller dans leur cervelle. Sûrs qu'ils sont de n'y rien trouver, ils préfèrent l'esprit d'autrui. D'où il résulte que si, de notre temps, on compte beaucoup d'auteurs ou de ceux qui, bien ou mal, écrivent de leur fonds et avec leurs propres idées, le nombre en est petit comparativement à la foule épaisse de leurs imitateurs ou des copistes simples. Ce sont les moineaux qui s'abattent par nuées sur la trace des moissonneurs. Homme de lettres à la suite, le copiste gaspille, glane, rogne, et puis rajuste, comme il peut, les rognures. Il en fait des mémoires posthumes et des romans historiques; il s'en dit l'auteur et quelquefois il croit l'être.

D'autres, ambitieux à leur manière, ne visent qu'à la copie administrative, à la gloire bureaucratique : ils veulent être commis. Plumitifs innocens, ils ne sont qu'à plaindre, car je ne sais rien de plus misérable que la plèbe des bureaux. Peu de pain et beaucoup de mal, tel est le régime de ceux que l'on représente comme

des sangsues nageant dans l'or et les délices, et n'en sortant que pour mordre le peuple. Pauvres sangsues, si elles mordent quelque chose, ce sont leurs doigts!

La considération ici est sur la même ligne que le profit, et pourtant, quelle que soit l'évidence, nos habitudes et nos préjugés n'en consacrent pas moins la suprématie du plus méchant barbouilleur sur le meilleur ouvrier. Le dernier des scribes à l'estomac creux, au dos voûté, à l'habit sec et râpé, se croira un tout autre personnage qu'un bon laboureur et qu'un riche artisan. Sur quoi, grand Dieu, fonde-t-il cette opinion? En quoi consiste son mérite? Il faut dix fois plus de talent, de savoir et d'esprit pour bien labourer un champ, tailler et greffer utilement un arbre, forger un gond, forer une clé et composer une serrure, que pour copier une lettre et même rédiger un procès-verbal. Faites comprendre ceci à vos jeunes gens; dites-leur qu'ils ne seront hommes de plume que lorsqu'ils ne seront pas bons à autre chose, et que la débilité de leur physique ou l'insuffisance de leur moral ne leur permettra pas de faire mieux. Ne croyez point par là étouffer le génie; s'ils en ont, qu'ils tiennent le compas, la plume ou l'épée : il paraîtra toujours quelque part et par quelque chose.

Nos conclusions seront ici les mêmes que celles de l'article précédent, et nous y renvoyons.

Voyez : *Education du pauvre.*

ÉDUCATION RELIGIEUSE, CLERGÉ. Parmi les éducations de notre époque, l'une des plus mauvaises ou des moins adaptées à sa destination, est celle qu'on reçoit dans les séminaires.

Ce n'est pas sous le rapport de la morale qu'elle laisse à désirer; on y fait d'honnêtes gens et des prêtres cha-

ritables, mais l'on n'y forme pas des hommes vraiment capables; ou si, accidentellement, il en paraît un, ce n'est point par suite de l'instruction qu'il y reçoit, mais en dépit de cette instruction.

Il en résulte que notre clergé, au lieu d'être à la tête de la civilisation, comme il l'a été pendant des siècles, se trouve aujourd'hui à la queue. Aussi, le nombre des catholiques diminue.

— Erreur! nous crie-t-on; il y en a plus qu'il n'y en a jamais eu.

Oui, s'il s'agit des catholiques de nom. Non, si vous parlez des catholiques de fait et pratiquant leur religion: de ceux-là, il n'y en a pas un sur cent, même à Rome. Il est donc certain que le catholicisme sommeille ou n'est plus ce qu'il était.

Or, pourquoi ne l'est-il plus? Est-ce que sa morale est changée ou que l'évangile n'est plus l'évangile?

L'évangile est toujours l'évangile, sa morale est toujours pure et bonne. Malheureusement, cette morale, étouffée sous l'ivraie, c'est-à-dire sous les préoccupations du monde et les pratiques oiseuses, a cessé d'être comprise par ceux mêmes qui sont chargés de l'enseigner; et chez beaucoup, il faut bien le dire, l'amour des choses de la terre a été mis avant l'amour de Dieu.

Aujourd'hui, que faudrait-il pour rendre au catholicisme son ancienne splendeur ou au moins le sauver de l'indifférence? Il faudrait un pape vraiment chrétien, un pape qui, pénétré des vérités évangéliques, pût, d'une main vigoureuse, débarrasser l'arbre de ses accessoires parasites, de ses branches mortes ou mourantes.

Je ne demande pourtant ni un Luther ni un Calvin. Quel bien ont-ils fait? Aucun. Je dis plus, ils ont fait beaucoup de mal; ils nous ont légué des troubles, des guerres, des massacres, des crimes de toute sorte, et en

définitive, aucune amélioration, aucune mesure salutaire.

Qu'on le dise: depuis eux y a-t-il, en Europe, plus mœurs, plus de piété, plus d'industrie, plus de concorde? Y a-t-il moins de forfaits, moins de superstitions? Lesquels, enfin, des catholiques ou des protestans, ont gagné à la réforme?

Ce n'est donc pas un réformateur de cette espèce que je vous demande, mais un homme religieux à la hauteur du siècle et des siècles à venir, un homme supérieur aux passions et aux spéculations présentes.

Ce que je demande, ce sont des lévites qui le secondent, des lévites qui comprennent la grandeur de Dieu et la faiblesse des hommes.

Et ce sont précisément les pasteurs de cette espèce qui nous manquent, moins peut-être par la disette de sujets propres à recevoir l'instruction, que par celle des moyens de la leur procurer.

Quelle est celle qu'ils trouvent dans les séminaires? On leur apprend le latin, le grec, l'hébreu, quelquefois le français; on leur enseigne aussi la théologie; mais tout ceci de quelle manière? Interrogez-les: vous trouverez une intelligence faussée et un savoir nul ou tronqué. Tout ce qu'ils savent se borne à quelques lambeaux d'histoire, à beaucoup de formules et de mots; mais quant à la connaissance des hommes et des choses et de l'état actuel de la société, quant à celle des sciences et des arts en général, ils sont au-dessous des plus minces.

Pourquoi cette ignorance? C'est que non-seulement l'étude de l'actualité et de la réalité n'est pas encouragée dans les séminaires, mais que l'élève qui paraîtrait s'en occuper et la comprendre, et qui ferait mine de vouloir sortir de dessous le boisseau, serait, à l'instant même, mal noté. Enfin, on croirait, à la manière dont on y dirige les études, qu'un homme, pour être prêtre, ne

doit être ni penseur, ni savant, ni philosophe, ni citoyen. Que sera-t-il donc?

Pour être artilleur, ingénieur, marin, il faut avoir fait des classes fortes, avoir des notions exactes de toutes les sciences; il faut enfin avoir subi une série d'examens publics et très-approfondis; tandis que pour devenir pasteur ou gardien de l'ame, on exige moins que pour être garde de bois, commissaire-priseur et maréchal expert.

Oui, je connais tel curé qui ne pourrait pas figurer parmi les instituteurs primaires de la dernière classe, et pourtant ceux-ci, non plus, ne sont pas forts.

Pensez-vous qu'une semblable éducation soit dans l'intérêt de la puissance ecclésiastique? Evidemment non; et l'exemple du passé ne saurait être invoqué ici. Une institution est prospère tant qu'elle domine le sens commun. Elle peut l'être encore quand elle reste à sa hauteur; mais dès l'instant qu'elle s'en laisse dépasser, il faut qu'elle tombe.

Alors comment tombe-t-elle, est-ce sous la sape et par la persécution? Non, c'est par l'indifférence. On ne l'attaque pas, on ne la persécute pas: on l'abandonne.

Encore un demi-siècle de ce régime scolastique, et c'en est fait de l'influence romaine, non au profit des autres églises, mais au profit du scepticisme. Oui, cette ignorance du prêtre nous conduira à n'avoir ni temples ni prêtres, ou ce qui revient au même, à n'avoir que des prêtres dédaignés et des temples déserts. Il en résultera un mal infini, car la destruction des temples serait le retour à la barbarie; et la plus grossière des adorations vaut encore mieux que l'oubli de la divinité.

Aujourd'hui, le soin de tous les gouvernemens devrait être d'avoir une bonne école d'aspirans à la prêtrise, école d'où l'on ne sortirait prêtre qu'après avoir donné

des preuves d'un vrai mérite et d'une instruction solide. Dans cette école normale de lévites, ou si l'on veut, cette école polytechnique religieuse, on ne perdrait plus des années à commenter des rêveries dites théologiques dont personne ne se soucie, vu qu'elles ne sont propres qu'à fausser l'esprit : on y apprendrait les langues vivantes, la géométrie, la géologie, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine. On n'y négligerait pas les beaux arts. Cette école, par sa supériorité, ramènerait au catholicisme bien des dissidens et plus encore d'indifférens : ce qui serait un grand bien, car l'Europe gagnerait beaucoup en harmonie, en moralité, en civilisation réelle, si elle n'avait qu'un culte et un autel que chacun respectât.

Cet enseignement solitaire, ou entre les murs d'un collége, ne suffirait même pas : nulle part, la théorie seule ne forme la science. Ce n'est pas seulement dans les livres qu'elle s'acquiert, c'est dans le cœur des hommes. Il faut donc aussi que le prêtre donne quelque temps à l'étude du monde, à celle du siècle.

Nous avons dit que nos séminaires formaient d'honnêtes gens. C'est beaucoup sans doute, mais de notre temps, il faut autre chose que l'honnêteté, que la bonne foi, que la bonne intention, pour conduire le peuple. Ce peuple ne croit plus aux prodiges. Pour qu'il vous écoute, il faut ou des connaissances positives ou une supériorité quelconque ; et aujourd'hui, sauf quelques cas exceptionnels, le prêtre n'a ni celle de la naissance ni celle de la fortune, pas même celle des manières. Sorti des rangs du peuple, il reste peuple, et c'est par cela même qu'il n'agit que peu ou point sur ses pairs. Nulle part l'homme ne respecte son égal ; c'est à peine s'il le supporte. Je ne prétends pas qu'il faille repousser du séminaire les enfans du peuple, je dis seulement qu'il ne faut pas les placer comme prêtres dans le pays de leur enfance.

Si notre prêtre prolétaire agit peu sur ses égaux, comment agirait-il sur les classes supérieures? Il a pu leur paraître un homme lorsque tous les hommes étaient des enfans; mais maintenant que tous les enfans sont devenus des hommes, il n'est plus lui-même qu'un enfant pour eux.

Aussi, quelle est sa position sociale? Dans les trois quarts de nos cités, qui fréquente le clergé? Qui l'accueille? Qui le voit? Personne. Je dis plus, on le fuit. Quelle est sa société? Des prêtres et quelques vieilles femmes; pas un savant, pas un philosophe, pas un homme. A qui la faute? Est-ce le savant, est-ce l'homme considéré qui fuit le prêtre? Non, c'est le prêtre qui s'isole ou qui, par sa nullité, son ignorance, son manque d'usage, se rendant à charge à la société, où il ne sait ni plaire, ni instruire, ni même se faire supporter, est repoussé par elle. Or, ceci est un mal.

Qu'il n'y ait de nos jours, parmi les prêtres, aucune capacité, aucune supériorité en science ou en raisonnement, ce n'est pas ce que je veux dire. Il en est sans doute, et même plus qu'on ne le croit généralement; mais celui qui a cette supériorité n'ose la faire paraître, de crainte de sa robe. C'est donc, pour le public et pour lui-même, comme s'il ne l'avait pas. Partout, à la cour, à la ville, dans la chaire même, sauf de bien rares exceptions, il est au-dessous de ses auditeurs. On l'écoute par déférence pour son habit, sa position, son âge, ou par obéissance pour la loi. On lui fait même une réputation d'éloquence quand sa couleur politique est la nôtre; mais à part soi, on sourit à la faiblesse de ses argumens. Non-seulement il ne convertit pas, mais on est tenté de le convertir. Il a si peu étudié, si mal compris la société, les hommes, Dieu et son culte, qu'à chaque mot qu'il prononce, on est prêt à lui crier : « Ce n'est pas cela;

vous défigurez Dieu, la religion, la morale, la raison; vous donnez des armes à l'impiété et à l'athéisme, vous démolissez l'autel, vous attaquez la Divinité: taisez-vous. »

Qu'il étudie donc l'époque où il vit, qu'il lise aussi dans le grand livre de la nature, car c'est celui de la raison. Dieu n'a rien mis que de bon sur la terre. Ce qui ne l'est pas vient des hommes: c'est l'œuvre de leur folie, de leurs passions ou de leur ignorance.

Quand l'élève, en outre de ses études ecclésiastiques, aura fait un cours d'histoire, un cours de droit, un cours de médecine et de physique; quand il aura étudié le monde, ses vices, ses vertus; quand il sera devenu penseur et moraliste, alors il pourra être prêtre.

Si vous ne faites pas ainsi, si vous ne mettez pas le prêtre à la tête de la science, des arts et de la philosophie, je vous le répète, la science, les arts et la philosophie le tueront.

— Tout ceci est fort bon en paroles, nous dira-t-on; certes, nous voudrions, comme vous, n'avoir dans la prêtrise que des hommes supérieurs; mais où prendre tant de capacités? Comment ainsi pourvoir à toutes nos cures? Si vous êtes si difficile sur le choix de vos desservans, vous n'en trouverez plus ou vous n'en trouverez que peu.

— Je pourrais répondre: mieux en vaut un bon que dix mauvais; mais cette disette de sujets n'est pas à craindre. Ayez seulement une école et des maîtres, les bons élèves ne vous failliront pas; et je vous citerai encore ici l'école polytechnique, l'école de médecine et de chirurgie, l'école de droit. Avez-vous jamais manqué en France, depuis qu'elles existent, d'ingénieurs habiles, de médecins instruits, de chirurgiens adroits et d'avocats éloquens? Ayez aussi une bonne école de prêtres, assurez-leur une position, rémunérez-les convenablement en

argent ou en terre, et vous aurez non-seulement de bons prêtres, mais des prêtres habiles et influens.

Mais, objectera-t-on encore, ce n'est pas au pouvoir à s'immiscer dans l'instruction ecclésiastique : la constitution et l'indépendance des consciences le lui défendent. D'accord : le prêtre appartient au peuple, à l'opinion de tous; c'est une partie de la liberté : ne vous mêlez donc pas de lui. Mais alors que les chefs du clergé, que les évêques s'en mêlent, qu'ils ne fassent plus d'ordinations par recommandation, par complaisance ou simple vocation ; qu'ils ne choisissent plus les plus humbles, mais les plus instruits, les plus capables, et pour cela, qu'ils ne s'en rapportent plus à eux seuls, qu'ils aient un concours et une commission d'examen, que ce concours soit renouvelé à chaque degré de prêtrise ; que les principaux élèves, ou les premiers grands prix si vous voulez, soient envoyés, aux frais de l'Etat, à Rome et dans nos principales villes européennes, ou en Orient, ou dans nos colonies ; qu'ils voyagent : cela sera à la fois un incitant, une récompense et un complément d'éducation.

Que la société ne soit pas interdite aux ecclésiastiques. La société a ses plaisirs honnêtes : l'homme ne devient pas meilleur dans la solitude. Interdire la bonne compagnie au prêtre, c'est l'obliger à vivre seul ou le jeter dans la mauvaise; et j'appelle ici mauvaise celle où il n'apprend rien, où il peut même oublier ce qu'il sait.

Qu'on encourage, chez lui, le goût des arts : de toutes les récréations, c'est la plus honnête, c'est la plus utile; c'est, en outre, un moyen d'influence. Un prêtre artiste n'en sera pas moins bon prêtre, et pourra beaucoup plus sur les masses que toute supériorité entraîne et surtout celle du talent. L'ancienne église ne dédaigna jamais ce moyen. Quelques évêques de nos jours se

le sont rappelés. Malheureusement, ce n'est pas le grand nombre.

Que l'église ait donc non-seulement ses orateurs et ses théologiens, mais ses historiens, ses poètes; qu'elle ait ses astronomes, ses chimistes, ses médecins, ses naturalistes; qu'elle ait enfin ses sculpteurs, ses peintres, ses architectes, ses graveurs; et si elle sait former de véritables talens, elle ne tardera pas à reprendre son antique prééminence.

Il n'est qu'une seule catégorie de sciences que j'interdirais au clergé: ce sont les sciences politiques. Je ne voudrais, parmi les prêtres, ni diplomates, ni ministres, ni magistrats civils d'aucune espèce. Autrefois, il y avait des prêtres soldats; aujourd'hui, ceci nous paraît absurde. Il viendra un temps où les prêtres fonctionnaires nous sembleront non moins déplacés: on ne peut être à la fois homme d'Etat et homme d'Eglise, parce que l'on sacrifie l'Eglise à l'Etat ou l'Etat à l'Eglise.

Malheureusement, le faible du prêtre est le gouvernement de la terre; et quand il semble n'y pas songer, c'est alors qu'il y pense le plus. Nous en avons eu la preuve sous l'Empire et surtout sous la Restauration: encore deux ans de congrégation, et le clergé était roi de France.

Qu'y aurait-il gagné? Qu'y aurions-nous gagné nous-mêmes? Un nouveau 1793, une réaction irreligieuse plus terrible et plus longue que la première.

Dans notre siècle, le gouvernement du clergé est le moins possible de tous les gouvernemens; et toute tentative à cet égard sera funeste au peuple et aux prêtres.

Ce n'est pas que l'esprit du clergé soit rétrograde, ainsi qu'on le dit sans cesse; il ne paraît rétrograde que parce que nous avançons: c'est ainsi que les arbres et les maisons semblent reculer quand la voiture marche.

Mais s'il n'est pas rétrograde, il est essentiellement stagnant. Sous ce rapport, il est moins nuisible que celui du soldat; mais cela ne prouve pas qu'il soit bon; et aujourd'hui, comme autrefois, les Etats où le prêtre gouverne le temporel sont certainement ceux où il est le plus mal gouverné et où, toute proportion gardée, il y a le plus de misère et d'ignorance.

Le soldat qui règne hache le bon sens, parce qu'il veut tout par la force. Ce bon sens, le prêtre trop souvent le noie dans la formule, et nous cache Dieu lui-même sous la vapeur de l'encens. Il ne veut pas rejeter en arrière le char de la raison, comme le fait le soldat, mais il s'accroche à ses roues, de peur qu'il n'avance.

Prêtre et soldat, le résultat de leurs efforts est à peu près le même. La façon du clergé est moins désastreuse, quoiqu'elle tende également à faire des machines.

Le gouvernement du sabre sera toujours mauvais, parce qu'il ne peut être que cela.

Le gouvernement du prêtre, sans l'être autant, ne peut pas devenir bon. S'il le devient, c'est que le prêtre aura cessé d'être prêtre et que la nation aura perdu, en direction religieuse, ce qu'elle aura gagné en administration civile.

Je le répète : le trône et l'autel doivent être choses distinctes dans un Etat. Que le prêtre règne sur l'autel, mais qu'il n'essaie pas d'en faire un trône; qu'il gouverne la science et les arts; qu'il dirige notre conscience dans ses rapports avec le ciel; qu'il combatte nos vices, nos superstitions, nos préjugés, nos mauvaises passions; qu'il épure nos cœurs, qu'il les convertisse; enfin, qu'il édifie les hommes par son exemple et les éclaire par ses paroles, mais qu'il ne les commande pas, car son royaume n'est pas de ce monde. S'il veut un sceptre ici-bas, qu'il y tienne celui de la vertu : sa place y sera encore assez belle.

J'ai dit : non en haine du prêtre dont j'estime et respecte le caractère et qui, en France, s'il manque de savoir, d'expérience du monde et du talent d'administrer, a généralement toutes les qualités privées : la patience, la charité, la discrétion, la conduite, le désintéressement personnel ; mais son esprit de robe, son amour de domination, sa haine du progrès le détournent de la voie, l'aveuglent et le perdent. J'ai cru devoir l'en avertir.

EFFORT VERS L'ÉQUILIBRE, ÉGALISATION, ATTRACTION. On a dit : l'attraction qui attache les corps à la terre et les empêche d'être emportés dans l'espace n'est pas encore bien expliquée, et l'on ne conçoit pas, puisque le soleil attire la terre, comment les corps légers qui sont sur sa surface ne s'en vont pas vers le soleil, ni pourquoi les corps légers du soleil ne viennent point sur la terre, surtout quand la lune, arrivant entre le soleil et la terre et s'unissant à sa masse, redouble sa force d'attraction.

Ces objections semblent d'abord assez rationnelles : l'on pourrait même citer à l'appui la meule en mouvement et la goutte d'eau qu'elle fait jaillir. Mais après réflexion, on en revient à cette règle si simple de l'équilibre que nous avons indiquée ailleurs sous le titre : *Poids et contre-poids.*

Pour qu'un corps fût arraché de la surface terrestre et entraîné dans l'espace, il faudrait qu'il fût plus léger que l'atmosphère de la terre et pourtant assez dense pour ne pas se confondre avec les matières éthérées. Il faudrait aussi qu'une ouverture se fît dans l'espace, qu'un vide s'y ouvrît et allât de la terre au soleil ou à tout autre astre sur lequel il pourrait trouver son point d'appui ; car s'il l'a perdu sur notre planète, il faut

qu'il le retrouve ailleurs. Si ce vide s'ouvrait, ce ne serait pas seulement ce corps léger qui y serait entraîné, mais le globe tout entier.

Si l'espace est le plein, le fluide qui environne la terre fait partie de son poids ou de son contre-poids.

S'il fait partie de son poids, son contre-poids est ailleurs. S'il n'en fait pas partie, il est lui-même la base ou le contre-poids de la terre. Or, d'après cette loi de l'équilibre, il faut que le corps léger, s'il ne conserve pas sa spécialité ou un aplomb qui lui soit propre, demeure dans le poids ou dans le contrepoids.

Ce corps ne pourrait donc être emporté dans l'espace que si le fluide, qui tient à la terre, s'en détachait, ou bien si la terre se séparait de son contre-poids. Mais dans l'un ou l'autre cas, il faudrait qu'un vide se manifestât, ou que la base ou le point d'appui d'un corps servant à l'équilibre de la terre vînt à manquer.

En résultat, la projection d'une masse allant de la terre au soleil ou du soleil à la terre, ne serait et ne pourrait être qu'une infraction à la loi de l'équilibre : lorsqu'un corps perd son immobilité ou sort de son mouvement circulaire ou elliptique, quand il tombe ou qu'il est projeté en ligne directe, c'est qu'il a cessé d'avoir un contre-poids ou une puissance d'équilibre égale à celle de projection.

Ainsi, ce mouvement anormal d'un corps annonce toujours le dérangement d'un ou de plusieurs autres corps ; ou s'il se soutient et si l'équilibre continue, ce n'est que pour un temps et par suite de l'impulsion première.

A nos yeux, l'attraction n'est donc que l'effet de l'équilibre qui veut que partout où un corps monte, un autre corps descende, et que le mouvement ne s'arrête qu'alors que tous les deux ont rencontré un point d'appui ou un poids égal à eux-mêmes. Il y a là pression en

sens contraire, et un corps n'est retenu ou pressé sur la terre que par une autre pression qui se fait sentir sur un point opposé.

Qu'on réponde que l'attraction n'est détruite ni par la résistance ni par la non-résistance, ou qu'elle s'exerce à travers les corps les plus denses et les plus fluides, je dirai : fût-ce chose vraie, ceci ne change pas la question. Une livre de plumes pèse autant qu'une livre de plomb, dit aussi naïvement que mathématiquement un proverbe vulgaire très-applicable ici. Donc, pour faire contre-poids à un globe, il ne faudra qu'une masse de fluide d'un poids égal à ce globe.

Du grand au petit, il en est ainsi dans tous les corps. Tout mouvement est une conséquence directe ou indirecte de l'attraction, parce que tout mouvement annonce un équilibre perdu et un effort pour le retrouver.

Que la matière soit dense ou fluide, la question reste la même. Il faut seulement que les deux matières soient en présence et en rapport; car si la masse entière était dense ou si elle était fluide, il n'y aurait plus d'attraction ni de mouvement, parce qu'il n'y aurait plus d'effort vers l'équilibre. Cet équilibre serait chose accomplie; il serait partout. Alors tout serait immobile ou tout marcherait à la fois.

L'attraction ne naît donc que de l'inégalité des masses et de l'effort que chacune fait pour attirer à elle les parties qui lui sont nécessaires pour arriver à l'égalité et pour n'être pas attirée elle-même.

Cet effort n'est autre que ce que nous nommons *chute* ou entraînement vers une base, mouvement qui cesse dès que cette base est trouvée. D'ordinaire il recommence presqu'aussitôt, parce que la masse qui a rencontré sa base devient ainsi apte à servir de base elle-même à quelqu'autre corps qui cherche la sienne. Alors ce corps,

si elle n'en devient pas le contre-poids, la remet en mouvement; ou en la divisant, la livre à l'attraction d'autres masses.

On voit qu'il y a ici une lutte continuelle entre le mouvement et l'immobilité. Sans doute la matière n'ayant en elle ni vie ni volonté, l'immobilité devrait être son état habituel; pourtant l'immobilité de la matière n'existe nulle part d'une manière durable, elle n'est jamais qu'accidentelle. Cette immobilité a dû cesser quand l'ensemble matériel a été divisé en substance dense et en substance fluide.

Si les deux parts eussent été égales, la partie dense faisant contre-poids à la partie fluide, le mouvement encore et conséquemment l'attraction se fussent arrêtés dès que l'équilibre eût été absolu. Il n'en a pas été ainsi, parce que la matière s'est condensée en masses inégales.

Le point de départ de l'attraction a été le désordre ou la confusion des masses, toutes jetées en dehors de l'équilibre, toutes lancées en ligne droite à la recherche d'une base, et dans ces mouvemens se rencontrant, se repoussant et se brisant l'une par l'autre sans atteindre le but: l'équilibre.

Ceci se passait dans l'immensité du fluide éthéré, et cette confusion eût duré éternellement, si l'espace eût été le vide: ces corps y eussent marché droit devant eux, sans possibilité de s'arrêter. Il est clair que dans cet état de choses, aucun corps ne pouvait servir de base à un autre, parce que l'attraction, pas plus que l'équilibre, n'était possible.

Mais l'espace était le plein, comme il l'est encore: le vide n'était qu'accidentel et local; et quelque dilaté que fût le fluide éthéré, il a dû offrir une résistance. Cette résistance s'est accrue de toute la rapidité des courans déterminés par le passage des masses déjà condensées ou par la condensation des masses nouvelles.

De la condensation de la matière sur un point est résulté un vide relatif ou absolu : dès-lors, absence de base pour la masse condensée. Cette base devoit se trouver, et elle s'est trouvée en effet à l'extrémité du vide; ou plutôt la matière extérieure, se précipitant dans ce vide, est venue servir de contre-poids ou de point d'appui à cette masse.

Quand deux vides se sont ouverts à proximité l'un de l'autre, deux masses étant en présence, la plus forte a dû entraîner la plus faible.

Ainsi réunies, ou elles ont été projetées ensemble, ou un courant de fluide les a séparées. Si ce courant, soit par la nature de son fluide, soit par celle de son mouvement, n'a pas offert à ces deux masses une résistance réciproque ou ne s'est pas divisé de manière à contre-balancer les deux poids, une d'elles s'est encore précipitée sur l'autre pour y chercher une base ou un contre-poids que la masse, la densité ou le mouvement insuffisant du fluide ne lui offrait pas.

Si la résistance du fluide s'est trouvée suffisante, l'attraction et la répulsion réciproque se sont établies, et la masse de ce fluide réparti autour de chacune a formé leur atmosphère.

Ces deux atmosphères, se contenant l'une par l'autre, se sont mutuellement servi de base ou de contre-poids. Il y a eu équilibre, non pas équilibre d'immobilité, mais équilibre de mouvement.

Dans cette position, chaque masse n'a pu recevoir sur sa surface que les corps qui se trouvaient dans les limites de son atmosphère, et c'est la pression de cette atmosphère, pression déterminée par l'atmosphère contraire, qui retient les corps légers répandus sur sa surface.

On voit qu'ici ni la terre ni les corps qui sont sur elle

ne peuvent être entraînés sur le soleil. Pour que cela arrivât, il faudrait que la terre perdît son atmosphère ou que le soleil perdît la sienne, ou qu'une atmosphère cédât à la pression de l'autre; ou bien encore que les deux atmosphères, au lieu d'aller en sens contraire, se confondissent et fussent entraînées dans un même mouvement.

Nous entendons ici par atmosphère une masse de fluide enveloppant chaque globe et en faisant partie. C'est son enveloppe, sa portion légère et vaporeuse, non moins nécessaire à l'existence d'un monde que tous les autres élémens qui le composent : l'eau, le feu, la terre, etc.

Cette masse de fluide, en augmentant la pesanteur spécifique de la terre, n'en contribue pas moins à maintenir son équilibre à peu près comme les ailes de l'oiseau, ou comme les morceaux de liège qu'on met autour des reins de l'apprenti nageur : ils l'aident à se soutenir, parce qu'ils augmentent sa surface, ou qu'ainsi qu'un balancier, ils lui donnent des points d'appui ou d'équilibre.

Cette pression d'une atmosphère par une atmosphère existe probablement pour la plupart des globes de l'espace : ils se soutiennent l'un par l'autre. Quand il n'en est pas ainsi, c'est que des courans ou des masses de fluide intermédiaire compriment et repoussent chaque atmosphère vers le globe dont il fait partie. Si le fluide éthéré, au lieu d'être renvoyé de l'espace vers la terre, s'en allait de la terre vers l'espace, cette terre, dépouillée de sa partie légère, comme cet oiseau de ses plumes et ce nageur de son liège, perdrait son équilibre, et projetée en ligne droite, ne s'arrêterait que lorsqu'elle aurait trouvé une base, ou qu'elle se serait dilatée assez pour se former une nouvelle atmosphère. Mais cette atmosphère une fois établie, si elle n'était pas contenue, si

elle se perdait de nouveau dans l'espace, la terre, se retrouvant encore sans base, se dilaterait jusqu'à ce qu'elle se fût vaporisée tout entière.

De quelque manière que l'on considère un corps, qu'il soit dense ou fluide, dès qu'il constitue un tout ayant sa spécialité et son mouvement, il lui faut une enveloppe: il n'est corps ou masse, il n'a une forme arrêtée qu'à cette condition. Or, cette constitution de la forme s'effectue par une attraction venant du centre ou par une pression externe. Que cette enveloppe fasse partie de ce corps, comme l'écorce fait partie d'une orange, ou qu'elle appartienne à un autre corps, comme la digue qui emprisonne la fontaine, le résultat est le même. Déchirez l'écorce ou brisez la digue, le contenu s'échappera et l'attraction centrale ne pourra plus rien.

L'atmosphère du globe, comme le globe lui-même, est donc retenue par une force qu'on peut comparer à la carafe qui contient l'eau en la renvoyant sans cesse des extrémités au centre. Evidemment, ici ce n'est pas le centre qui attire, mais bien les parois du vase qui repoussent.

Il en est de même du globe terrestre et de son attraction. Cette attraction n'est qu'un mouvement vers la base; ici encore, c'est moins cette base qui attire ce corps à elle que ce corps qui la cherche, qui court après, qui la poursuit sans cesse, par cette raison que non-seulement une masse ne peut reposer sur rien, mais qu'elle ne peut reposer que sur une masse qui soit plus stable ou plus lourde qu'elle-même, qui offre enfin plus de résistance. Si elle en offre moins, elle l'entraîne et va avec elle chercher un autre point d'appui, toujours par cette raison qu'un poids n'est arrêté que par un poids égal à lui, et que la matière la plus lourde (remarquez qu'ici l'impulsion équivaut à la pesanteur) tend toujours à déranger la plus légère.

Le fluide éthéré suit la même marche que la masse : il arrive sur la terre soit par son propre poids, soit par la pression des matières supérieures. Ces matières, pressées elles-mêmes par celles qui ne peuvent s'échapper du cercle formant la limite d'une atmosphère contenue par l'atmosphère contraire, doivent naturellement se reporter vers le centre.

Il est à croire que ce fluide, comme la masse condensée, arrive sur notre planète non en droite ligne, mais en spirale ou par une suite de cercles. Quand un aérolithe tombe, ce n'est que lorsqu'il est près de la terre qu'il prend la marche verticale.

Si cette nécessité d'une base est considérée comme une attraction, on peut la définir ainsi : le vide *attire*, le plein *repousse*.

Un corps se maintient ordinairement dans ce qui est concave ; il glisse sur ce qui est convexe, et il s'arrête lorsqu'il trouve cette base ou cette concavité : donc la matière tend partout à s'égaliser. Les inégalités de sa surface sont anormales ou contraires à l'équilibre ou à la régularité de sa marche. Partout la cime penche vers la base, et les montagnes finissent par combler les vallées.

L'attraction vient de l'inégale répartition des corps, du trop d'un côté, du trop peu de l'autre. Il n'y a attraction que là où la matière manque, et cette attraction n'agit que parce qu'il y a surabondance quelque part, ou bien encore parce que l'impulsion de deux corps est inégale.

Ceci, en résultat, ne serait qu'une égalisation à laquelle contribuerait le mouvement d'oscillation imprimé aux cimes par la rotation, mouvement qui les pousse dans les vides ouverts, vides attractifs, comme l'est la bouche pour les morceaux que la main lui présente et aussi pour le fluide qui s'y engouffre.

La substance la plus attractive serait celle qui offrirait,

non le plus de vides effectifs, mais le plus de vides praticables. Alors l'attraction ne viendrait pas de la matière, mais de l'absence de cette matière: une masse serait attractive, non par ce qu'elle a, mais par ce qui lui manque. Les corps les moins denses, ou dont les pores seraient les moins ouverts, seraient ainsi les plus attractifs.

L'attraction ne serait qu'une cause négative: elle ne serait pas même une cause, il n'y aurait là que la continuation d'un effet ou la suite du mouvement de la matière qui entraîne ou repousse et qui ne s'arrête que là où il y a place pour la recevoir.

Ainsi, pour réduire la chose à son expression simple, on pourrait dire: l'attraction est un récipient. La destination de ce récipient est de recueillir la matière qui y tombe tant qu'il y a place pour la contenir, ou de la repousser quand cette place manque.

Quant à la matière attirée, c'est-à-dire arrêtée par le récipient, elle ne s'y arrête que parce qu'elle n'a pu s'arrêter ailleurs et qu'elle ne peut entrer que là où il y a un vide, un point d'appui ou d'équilibre. Un globe sans saillies ou sans interstices ne pourrait donc avoir d'attraction: tous les corps glisseraient sur sa surface.

Dès-lors, plus un corps est inégal, raboteux, sillonné de vides, plus il est attractif. S'il est homogène, uni, complètement dense, il est répulsif. Conséquemment les aspérités de notre planète, ses chaînes de montagnes, ses cavernes, ses lacs, ses mers, l'inégalité de densité de ces élémens divers et les oscillations incessantes, contribuent à maintenir autour d'elle son atmosphère ou cette auréole de fluide qui tourne avec elle et l'aide à se soutenir dans l'espace: atmosphère dont la masse dilatée doit égaler en pesanteur la masse compacte de la planète.

La boule sur laquelle nous sommes, que nous regardons comme la terre entière, n'en serait alors que le noyau, et les corps répandus sur ce noyau pourraient être considérés comme des corps intérieurs.

Il en serait de même de beaucoup d'autres astres : ils auraient aussi leur centre compact avec une enveloppe dilatée d'un poids égal à ce centre.

Pour établir le diamètre et la pesanteur réels d'un monde, il faudrait donc calculer celle des deux parties réunies : la partie solide et la partie fluide ou atmosphérique. Alors on pourrait comparer ce monde à un fruit ayant sa pulpe et son noyau, ayant peut-être plusieurs noyaux, comme les nébuleuses et autres groupes qui ont une atmosphère commune.

Les corps célestes dont la superficie serait la moins égale ou la plus tourmentée, seraient aussi ceux qui maintiendraient et absorberaient la plus vaste atmosphère ; mais cette atmosphère tendrait toujours à se concentrer ou diminuer en étendue à mesure que la masse dense s'accroîtrait et que, par la chute des cimes et le remplissage des cavités, les inégalités s'affaibliraient.

C'est ainsi, ou par la réduction de leur atmosphère, que les globes, en se rapprochant les uns des autres, se rapprochent aussi du centre universel ou du soleil central.

Jusqu'à quel point ceci est-il d'accord avec les systèmes reçus? Je ne saurais le dire, car je manque de science, et je ne juge ces choses que par instinct et par leur rapport avec celles que je vois et que je touche. Mais si j'ouvre un *Dictionnaire*, j'y lis : « qu'un corps attire d'autant plus fortement les corps, qu'il renferme plus de matière, et qu'on peut ainsi déterminer la masse par la force de son attraction.

» Que sur la surface terrestre, un corps tombe de quinze

pieds dans une seconde, tandis que le soleil attire vers lui la terre d'environ trente-quatre pieds en une minute.

» Que la force attractive du soleil est trois cent soixante-huit mille fois plus grande que celle de la terre, que la masse terrestre est la trois cent soixante-huit millième partie de la masse solaire.

» Qu'ainsi la terre est quatre fois plus dense ou a quatre fois moins de vides relatifs ou absolus que le soleil : de sorte qu'un million quatre cent mille fois plus gros qu'elle, il n'aurait pourtant, si ses pores se resserraient au même degré, que soixante-douze fois son diamètre. »

D'après ceci, la terre, toute proportion gardée, devrait être quatre fois moins attractive que le soleil. Mais la constitution du soleil est-elle, quant à son atmosphère et les substances qui la composent, identique à celle de la terre? La diversité probable de ces substances ne doit-elle être ici comptée pour rien? C'est une question qu'il serait bon de résoudre et qui ne l'a pas été, car pour établir la loi de l'attraction, il a fallu admettre qu'elle n'était détruite ni par la résistance ni par la non-résistance, c'est-à-dire qu'elle s'exerçait également à travers les corps les plus denses et les plus fluides. Je le demande à l'expérience de tous, est-ce là une solution : comment croire à une loi régulatrice de la nature qui renverse toutes les lois fondamentales de cette nature? Car s'il est un élément pour lequel tous les êtres ne sont rien, à quoi servent les autres ou à quoi sert cet élément? A les accorder, à les régulariser? Impossible. Disons plus, il y a un véritable non-sens dans cette définition de l'attraction.

Si la résistance n'agit pas plus que la non-résistance, c'est que la résistance n'est pas. Si une action est égale à travers un corps dense et un corps fluide, c'est qu'il n'y a pas de corps dense pour cette action.

Maintenant, comment se pourrait-il que la non-résistance fût égale à la résistance pour une substance quelconque, ou qu'un corps dense ne lui opposât pas plus d'obstacle que le vide ou un corps fluide? C'est ce qu'aucun calcul ne peut établir, parce que ce qui agit également sur tout n'agit visiblement sur rien. Donc si cette action ou cette substance existe, elle est insaisissable, parce qu'on ne définit aucune chose sans un point de comparaison.

Et l'attraction, remarquez-le, serait ici en contradiction avec elle-même: pour agir, il faut toucher: pour toucher, il faut atteindre le but, il faut s'arrêter quelque part. Or, si l'attraction n'est arrêtée ni par la résistance ni par la non-résistance, par quoi le sera-t-elle? Comment expliquer que partie d'un point, elle puisse en atteindre un autre? Assurément, il y a là un mystère dont nous n'avons pas encore la clé.

Je suis loin de prétendre que l'attraction n'entre pas pour beaucoup dans la loi régulatrice des mondes ; je crois seulement qu'en constatant ses effets, on n'en a pas expliqué la cause. C'est pour cela que je me suis souvent demandé si cette cause ne serait pas le besoin d'une base, d'un point d'appui, si ce ne serait pas *l'absence d'équilibre*, dont l'effet serait *le retour vers l'équilibre?* L'attraction deviendrait ainsi l'action intermédiaire entre la cause et l'effet, c'est-à-dire *l'effort vers cet équilibre.*

Tous les cataclismes, tous les grands bouleversemens qui ont ravagé la terre, sont la suite de la perte de l'équilibre. Ces catastrophes en ont laissé la croûte sillonnée d'abîmes, hérissée de pics et de montagnes.

Une partie de ces pics, de ces montagnes n'ont eu qu'une existence éphémère; ils ont, en tombant, comblé en partie les abîmes: c'était un pas de fait vers l'équilibre.

La continuation de ce mouvement de retour vers l'équilibre est ce qui amène l'aplanissement journalier de la terre. Il est la conséquence naturelle de la nécessité d'un point d'appui pour tout ce qui dépasse la surface plane.

C'est l'insuffisance de ce point d'appui qui jette les collines dans les vallées. La vallée n'attire pourtant point la colline, mais la colline est poussée vers la vallée par les courans aériens et le choc des fluides. Si ces fluides qui entourent sa cime étaient immobiles ou assez denses pour lui servir d'étais ou de contre-poids, elle ne tomberait pas dans la vallée : trouvant sa base en elle ou autour d'elle, elle n'irait pas la chercher ailleurs.

La nécessité ou l'impulsion naturelle qui ramène la partie convexe vers la partie concave ne vient donc pas d'en bas, mais d'en haut : la cime ne quitte sa base que pour en retrouver une autre. Elle n'augmente de rapidité en approchant de cette autre, que parce qu'elle s'écarte toujours plus de son aplomb primitif ou de la base dont elle se sépare.

C'est ce que vous pourrez observer en superposant des pièces de monnaie pour en former une pile : arrivée à un point, vous verrez la moitié de la pile pencher et tomber.

Tombe-t-elle parce que le terrain environnant l'attire? Non, elle tombe parce qu'elle penche. Elle penche parce que le fluide qui l'entoure ne la soutient pas ou qu'il pèse inégalement sur elle. Elle tombe enfin parce que la base n'est plus en rapport avec le sommet ou que le contre-poids n'est plus égal au poids.

C'est un léger choc, un simple souffle ou l'addition d'une seule pièce, d'un seul atome qui a ébranlé l'édifice et qui l'a fait rompre, non au point culminant, mais à un point intermédiaire où l'adhésion est la moindre.

Dans ce mouvement, c'est nécessairement la pièce formant le sommet qui décrira la courbe la plus longue et ira tomber le plus loin. C'est celle aussi dont le mouvement sera le plus rapide et la chute la plus lourde.

Mais le point ou le sol sur lequel le corps tombe n'est pas la cause de cette rapidité. Cette rapidité ne vient que de la pesanteur ou de la distance parcourue ; elle vient du plus grand écartement de la base ou du principe d'équilibre.

Ceci est encore plus sensible quand la base est élastique, comme l'est celle de ce jeune pommier dont la tige droite, durant la floraison, se penche à mesure que les fruits grossissent. Est-ce l'attraction de la terre qui attire les pommes et fait pencher l'arbre? Non, c'est la faiblesse de la tige dont la résistance n'est pas égale à la pesanteur de la masse qu'elle supporte. A mesure que la tige ploie, le poids qui l'entraîne en s'écartant de sa base ou de son point d'équilibre a d'autant plus besoin de retrouver une autre base. Aussi, n'est-ce jamais quand l'arbre est debout ou perpendiculaire que sa tige rompra, mais lorsque sa courbe se sera prononcée. Nul doute que le poids ne tende ainsi vers le sol. Nul doute aussi que ce sol ne soit pour rien dans cette tension, bien qu'elle augmente selon que le poids s'en rapproche.

Lorsque je frappe, le coup est d'autant plus fort que je hausse la main et que je l'abaisse plus vite. Si je prends un bâton, il est plus fort encore, parce que de l'extrémité du bâton au point que je veux toucher, l'angle est plus ouvert. Pour frapper, j'élève le bâton; quand je l'élève, le mouvement, plus rapide au départ, diminue à mesure qu'il monte : c'est le contraire quand il descend.

Les choses se passent de même quand je jette une pierre vers le ciel : le mouvement, vif au départ, diminue successivement jusqu'à ce que, la force d'im-

pulsion détruite, la pierre s'arrête, puis revient vers la terre. Alors le mouvement s'accroît jusqu'à ce qu'elle touche le but. Ici encore le but n'est pour rien dans cette accélération : le poids n'est poussé que par la matière qui le domine et par celle qu'il entraîne avec lui, à peu près comme la boule qui roule sur la neige. La matière qu'il traverse et celle qui lui reste à traverser ne peut pas aider à son mouvement direct. Au contraire, elle ne peut que le faire dévier, le retarder et même l'arrêter, si cette matière est plus dense qu'il n'est lui-même ou plus forte que son impulsion. Mais l'obstacle surmonté, s'il continue sa course directe, il ne devient plus lourd et plus rapide en s'approchant de la base à laquelle il tend, que parce qu'il s'éloigne davantage de celle qu'il quitte.

C'est donc le plus grand éloignement d'une base à une autre qui détermine la plus grande rapidité d'un corps en mouvement ; et la différence de pesanteur de deux masses, vient de la différence de distance parcourue pour atteindre leur équilibre ou le plus ou moins d'efforts qu'elles ont fait, car la force de l'impulsion peut ici remplacer la distance : témoin le boulet poussé par la poudre.

Le fluide arrivant des points extrêmes de l'atmosphère, suit absolument la même marche que le corps qui tombe. Ce fluide, comme ce corps, a perdu sa base ; comme lui, il en cherche une autre, et il la trouve sur cette masse plus dense que lui-même et qu'il ne peut traverser. Ce corps fuit alors d'autant plus vite que la pesanteur du fluide augmente la sienne en s'augmentant elle-même, parce qu'ainsi que lui elle s'éloigne toujours davantage de sa base primitive ou de son équilibre perdu.

Pour les corps denses comme pour les corps fluides, pour les masses comme pour les atomes, le mouvement

ou la pesanteur s'accroît donc à mesure qu'un corps s'approche d'un autre, non parce que ce corps l'attire, mais parce que celui qui lui servait de base ou de contre-poids le retient moins, selon qu'il s'en éloigne et qu'il s'écarte de la ligne droite ou de son centre d'équilibre.

C'est à peu près ce qui arrive à l'homme qui, en marchant, se prend le pied entre deux pierres et va frapper du front par terre : il se frappe d'autant plus fort qu'il est de plus haute taille ou que le terrain est plus incliné.

La chute sera plus grave encore si, pendant qu'il tombe, un autre corps entraîné par son mouvement vient tomber sur lui. Son poids sera augmenté à la fois du poids et du mouvement de ce corps, et en lui servant de point d'appui, il lui faudra un effort d'autant plus grand pour assurer le sien.

Nous nous résumons :

Un corps n'est en mouvement que parce qu'il cherche sa base ou son contre-poids. Il ne s'arrête que lorsqu'il l'a trouvée.

La rapidité ou la pesanteur d'un corps, toute proportion gardée, indique la distance qu'il a parcourue depuis qu'il a quitté son point d'appui; elle indique aussi la force de l'impulsion qui l'en a séparé.

Sa marche est donc d'autant plus rapide que l'impulsion est plus forte ou qu'il fait plus d'efforts pour atteindre une nouvelle base ou un nouveau contre-poids.

Le contre-poids trouvé, le poids cesse, et avec lui le mouvement; ou bien ce mouvement devient régulier, elliptique ou circulaire. C'est le mouvement dans un espace donné, le mouvement défaisant sans cesse ce qu'il a fait; c'est enfin ce que l'on pourrait nommer l'immobilité du mouvement.

De l'immobilité au mouvement, on ne sent la différence que par la position des corps en vue.

Un corps isolé dont le mouvement serait toujours égal ne pourrait laisser apercevoir qu'il marche.

Malgré son double mouvement, le globe terrestre serait immobile à nos yeux, si les révolutions des corps qui l'entourent ne nous indiquaient pas la sienne.

Enveloppés dans l'atmosphère de la terre, retenus par cette atmosphère contre sa partie dense, nous ne sommes pas à la surface de la planète. Cette surface n'est qu'au point où finit cette enveloppe atmosphérique.

L'atmosphère de la terre doit donc être considérée comme partie de la masse. Ce n'est pas la portion solide ou ce noyau sur lequel nous marchons qui tourne dans son atmosphère, c'est cette atmosphère qui tourne dans l'espace.

Plus voisins du centre que de la superficie, les corps qui reposent sur le noyau terrestre, pressés par la masse fluide qui l'entoure comme la pulpe entoure l'amende, ces corps ne pourraient être portés à la superficie que s'ils devenaient plus légers que le fluide atmosphérique.

Le noyau terrestre n'attire donc pas les corps; il ne les appelle pas à lui : il les reçoit. Il n'y a pas attraction, il y a impulsion. Elle vient d'en haut et non d'en bas. Elle naît non d'une cause active, mais d'une cause négative ou de l'absence d'un point d'appui.

Il n'y a ici qu'un principe égalisateur, une influence balançant un corps par un autre corps, un poids par un contre-poids; principe qui harmonie une masse à une masse, un mouvement à un mouvement, ou qui modifie l'un par l'autre; force qui, alors, n'est arrêtée ni par la résistance ni par la non-résistance, car, dense ou fluide, toute fraction de la matière tend vers une base ou en est une elle-même.

Cette force est l'équilibre.

L'équilibre, c'est l'immobilité ou la compensation d'un mouvement par un autre.

Le mouvement, quel qu'il soit, n'est qu'un effort vers l'équilibre.

Qu'est-ce donc que l'attraction? — L'entraînement vers la base ; effet déterminé par la perte du point d'appui et la nécessité d'en trouver un.

Cette nécessité est la conséquence de cette loi générale qu'aucune chose ne se soutient sur rien, et que l'espace étant le plein, tout repose sur tout.

Si tout était d'une densité ou d'une fluidité égale, tout serait immobile ou tout n'aurait qu'un même mouvement, ce qui équivaudrait à l'immobilité.

Si chaque corps, chaque élément avait son mouvement indépendant, sans possibilité de l'arrêter ou de l'harmonier à un autre mouvement, cet état serait le chaos ou l'impossibilité de l'œuvre, équivalent du néant.

L'organisation de l'univers exigeait donc ce passage continuel du mouvement à l'immobilité ou du mouvement anormal au mouvement régulier : c'est le principe de la création et de l'action de la vie.

L'attraction serait donc la suite de l'organisation de la matière, et du besoin qu'a cette matière de s'étayer et de s'arrêter pour servir au développement de l'œuvre.

La marche de l'univers est établie sur ce principe simple : une masse est balancée par une masse ou le mouvement par le mouvement, et toute chose fait effort pour arriver à cet accord, à cet équilibre.

L'équilibre n'est jamais que transitoire. Eternel, il conduirait à l'annulation du mouvement. L'annulation du mouvement amènerait celle de l'œuvre et l'inaction de la vie.

L'attraction est aussi une tendance vers l'égalisation.

Le mouvement de la matière, la possibilité de le diriger

ou de s'en servir et de s'en garer, sont la première condition de l'application de la vie.

Ainsi la matière tend à s'égaliser; l'être y tend de son côté. Mais, pas plus pour l'être que pour la matière, cette égalisation n'est absolue ni même durable.

Voyez: *Attraction, monde, mouvement, poids et contre-poids.*

ÉGALITÉ (*Juin* 1848). Il n'y a d'égaux que les morts.

Qu'entendez-vous par égalité? Est-ce celle des droits? Est-ce celle des tailles? Est-ce l'égalité du bien-être ou le partage égal des richesses? Mais ce n'est pas assez que de faire ce partage, il faut le maintenir. Si vous voulez l'égalité des richesses, il ne faut pas seulement l'égalité du travail, il faut celle des intelligences, des volontés, des appétits, des passions.

Egaliser les parts et limiter chacune au besoin, tel est, je crois, le but du système égalitaire. Mais quel sera ici le répartiteur ou le jaugeur juré de nos estomacs?

Admettant cette jauge possible et consciencieusement faite, quel en sera le résultat? La liberté? La liberté de quoi? Ce n'est certainement pas la liberté du travail. Le travail étant la base de chaque part, il importe qu'il y ait du travail pour tous, et dans ce cas, on n'en peut permettre à chacun qu'autant qu'il en faut pour en laisser une somme égale à son voisin. S'il n'en est pas ainsi, si en limitant le gain on ne limite pas le travail, où trouverez-vous des gens assez dupes pour donner leur temps et user leur vie à un labeur stérile pour eux et leurs enfans?

Limiter le superflu n'est pas plus rationnel que de limiter le nécessaire. Est-ce que le superflu dont jouit

l'un est la cause de la misère de l'autre? Non ; parce que laborieux, sage, économe, je suis parvenu à m'enrichir, vous empêché-je d'être, à votre tour, économe, sage et laborieux? Faites comme moi, et vous serez riche comme moi.

Avec quoi ont été élevés les monumens des arts, les temples, les palais, les chefs-d'œuvre de toute nature, si ce n'est avec le superflu? Qu'est-ce qui a fondé vos fabriques de soieries, de draperies fines, de cristaux, de sellerie, de bijouterie, etc? Le superflu. Supprimez-le, vous les tuez du même coup. Ce n'est pas tout : vous n'aurez plus ni architectes, ni sculpteurs, ni peintres; vous mettez donc à bas vos arts avec vos industries. Limiter le surperflu, c'est, comme on l'a dit, battre le pauvre sur le dos du riche.

De toutes les libertés, la plus précieuse, c'est la liberté du travail ; mais cette liberté ne naît que de la concurrence progressive et des moyens de la payer. Où les trouverez-vous en dehors de l'inégalité des richesses? Que tout le monde soit également riche, c'est absolument comme si tout le monde était également pauvre ; car le seul résultat de cette égalité des fortunes serait de décupler, sans avantage pour personne, le prix des denrées, et par conséquent de la main-d'œuvre. Cette égalité des richesses ne serait donc que la pauvreté universelle et un obstacle incessant aux spéculations et aux progrès de tous.

La société se divise aujourd'hui en deux catégories d'individus : ceux qui ont *le savoir faire* et ceux qui ont *le moyen de le payer*. La vie des peuples, tous les mouvemens politiques, industriels, commerciaux, artistiques et même toutes les transactions de famille, se resument dans une série d'échanges entre ces deux spécialités de citoyens, qui passent continuellement et tour-à-tour, de

la première à la seconde catégorie, ou de la seconde à la première. Annulez-en une, ou seulement amoindrissez-la jusqu'à l'exiguité, vous faites descendre à ce même état débile tout le corps social.

Dans une société quelconque, les progrès des arts, des sciences, des lettres, du commerce, de l'industrie, bref, de ce qu'on nomme la civilisation, suivent ceux de la richesse, mais à la condition expresse de l'inégale répartition de cette richesse entre les membres de la société; car cette inégalité seule peut y répandre et y entretenir l'émulation. L'homme ne s'illustre que pour le gain. L'amour de la gloire et de la renommée, l'ambition enfin, n'est qu'une spéculation comme une autre. Celui-ci veut une couronne d'or et celui-là une couronne de laurier, mais ce dernier espère toujours que la couronne d'or viendra après. Pour qu'elle vienne, il faut bien que quelqu'un la paie.

Certes, l'accumulation dans quelques mains de toutes les terres et de tous les capitaux était un grand mal, et la division alors a été un bienfait; mais s'il faut morceler, il ne faut pas hâcher, et il est un point où le morcellement doit s'arrêter. Vous pouvez entrevoir où l'abus peut conduire: à peine y a-t-il soixante-dix ans qu'on a cessé d'élever des palais, et déjà l'on ne veut plus d'hôtels. On fait des maisons encore, mais des maisons qui ne durent guère plus que la vie d'un homme: or, ceci nous mène droit à n'avoir que des chaumières.

Encore une fois, ne hâchez pas la terre, ne l'émiettez pas. L'absence totale de la grande propriété serait plus nuisible que sa trop grande division, car si cette division modérée généralise la richesse, elle doit, portée à l'excès, généraliser la pauvreté.

Pensez-vous que le pauvre devient moins pauvre à mesure que les riches deviennent moins riches? Quant

à moi, je suis convaincu du contraire, et je dis que le pauvre devient plus pauvre à mesure qu'il y a moins de moyens de payer le travail, c'est-à-dire à mesure qu'il y a moins de riches.

Si le superflu, avec l'espérance de l'acquérir et de le conserver, fait l'émulation chez un peuple, c'est aussi ce superflu qui le maintient en corps de nation, car, avec son aisance, tombe sa nationalité.

Pour exister comme nation, il lui faut donc quelque chose de plus que son pain quotidien. Un peuple qui n'est ni marchand, ni agriculteur, ni manufacturier, ou qui ne l'est qu'au point d'exister tout juste, sans pouvoir s'enrichir, peut vivre quelque temps, mais non point quelques siècles; car si c'est avec le superflu qu'on érige des villes et des monumens, c'est aussi avec le superflu qu'on les entretient, qu'on les répare et qu'on les défend.

On vient de voir que dans un pays où tous les habitans auraient une fortune égale, dix mille francs de rente, on ne vivrait pas mieux que dans celui où tous en auraient mille; seulement, on y paierait les choses dix fois plus cher. L'égalisation des fortunes ne peut donc conduire qu'au malaise général. Le partage indéfini de la propriété ou le morcellement sans terme de l'héritage, n'est, en réalité, que la destruction de l'héritage et une voie de transition lente, mais certaine, de la propriété à la non-propriété. C'est le communisme mitigé et nous menant, dans un temps donné, par l'annulation de l'avoir, à l'abolition de la famille.

Ainsi, juste en principe, le partage légal n'est pas conservateur des Etats, c'est le contraire; et l'on pourrait indiquer l'époque où l'Europe retombera à son point de départ et, comme l'Asie, n'offrira plus que des plaines désolées, couvertes de ruines, sur lesquelles des peuples nomades et pasteurs élèveront leurs tentes.

L'avenir du travailleur repose donc non sur le nivellement des fortunes, mais sur leur inégalité, parce que nul ne paie le travail avec son nécessaire, mais bien avec son superflu. S'il n'en a point, et il n'en aura pas si toutes les fortunes sont égales, il ne peut faire travailler. Vous aurez donc d'autant moins de pauvres qu'il y aura moins d'égalité dans l'avoir des riches, parce qu'il y aura plus de concurrence ou de rivalité de dépense entre ces riches; dès-lors, plus de mouvemens dans leurs capitaux, moins de stabilité dans leur aisance; parce qu'enfin, cette aisance circulant plus vite, atteindra successivement plus de monde.

Que cette circulation de la richesse soit la conséquence de spéculations, de dons, de pertes, de prodigalités, de folies même, elle n'en est pas moins réelle et n'en contribue pas moins à la prospérité générale. La morale, sans doute, peut souffrir du mauvais emploi de la fortune; mais ce n'est point ici la question, il ne s'agit encore que de chiffres, et nous disons: dès que la richesse ne séjourne pas dans la main de celui qui l'a, on peut y voir une répartition inégale, il est vrai, mais utile par son inégalité même, car cette inégalité est le véritable mobile de la sous-répartition et de son action fertilisante et progressive.

Nous n'admettons donc de cause préjudiciable à la richesse publique, ou de principe de pauvreté, que l'égalité des fortunes ou l'immobilité des capitaux, et nous ne voyons d'anti-sociale que l'action de ce riche qui enfouit son or au lieu de le faire circuler, ou bien qui laisse ses terres en friche, tandis qu'elles pourraient produire. Dans ce cas, la richesse est véritablement un mal; mais si ce cas existe, c'est une exception.

Laissant encore une fois cette distinction de pauvres et de riches, et ne voyant ici que des *payans* et des *payés*,

nous dirons : quelles que soient les lois que vous fassiez, les théories que vous imaginiez, le mode de gouvernement que vous adoptiez, si vous ne tombez pas dans la dépendance absolue, dans l'état anormal et violent d'esclave à maître ou d'homme à bête de somme, vous en reviendrez toujours là : *payans* et *payés*.

Alors toute la politique, toute la science gouvernementale consiste à faire que les payans et les payés soient satisfaits les uns des autres, c'est-à-dire que celui qui peut payer, soit toujours prêt à le faire, et que celui qui a besoin d'être payé, soit aussi disposé à travailler pour gagner son paiement.

Il faut encore que ce gain soit constamment équitable, c'est-à-dire proportionné à la durée du travail, à sa fatigue manuelle ou intellectuelle et à sa perfection. Il faut que celui qui a obtenu ce gain soit sûr d'en profiter ou d'en disposer à sa guise ; enfin, qu'il puisse toujours, de *payé* qu'il est, devenir *payant* à son tour, en se conformant aux conditions communes.

C'est dans cette réciprocité de moyens que je vois la véritable égalité, et la seule qui soit possible.

L'égalité n'est donc encore qu'une conséquence du droit de propriété : elle est moins dans l'égalité de chaque part que dans l'égalité du droit de disposer de cette part, c'est-à-dire de la garder, de la donner, de la vendre, de la consommer ou de la faire fructifier.

Toute restriction à cette rémunération légitime du travail, à ce droit à la possession paisible, à la transmission par donation ou héritage de ce que ce travail me procure, est une atteinte à la liberté et aussi à l'égalité, parce que vous mettez ainsi le pied dans la balance du marché et nuisez à cette réciprocité d'intérêts, à cette facilité de transactions qui constituent, selon moi, la seule indépendance réelle dont puisse jouir un peuple. Disposer de

soi et de son avoir, jusqu'au point qui peut nuire à autrui, telle est, je crois, la liberté.

Dans un Etat libre, dans une République surtout, la nation étant souveraine et l'étant sans liste civile, ce qui, par parenthèse, ne contribue guère à l'enrichir, les devoirs civiques, depuis la conscription jusqu'à la garde nationale, sont si nombreux, que les jours d'indépendance laissés à un homme sont très-restreints. Si, dans cet ordre de choses, il ne peut pas même disposer de son avoir, je ne vois pas ce qui lui reste et à quel titre il se croit libre.

Dans cette position, je ne m'explique pas davantage en quoi consiste l'égalité. A mes yeux, pour que l'égalité soit effective, il faut qu'elle soit un acte de la volonté. Dans un bagne, où tous les forçats sont à la même chaîne et à la même ration, il y a certainement égalité; mais c'est l'égalité du niveau et du lit de Procuste. L'égalité, comme nous la voulons, n'est pas celle qui nous ferait également esclaves, mais celle qui nous fait également libres; et elle ne tend à ce résultat qu'en nous offrant à tous les mêmes garanties. S'il est un point où ces garanties cessent, il ne peut y avoir au-delà qu'arbitraire et confusion.

Le présent devenu ainsi douteux, l'avenir ne vaut pas mieux si vous assignez des limites à la richesse, si vous déterminez un terme où la loi dise: *assez;* car c'est une borne que vous me donnez pour perspective.

Si l'égalité est rétrograde, si elle tend à rapetisser les hommes, et elle les rapetisse de fait en réduisant leur aisance, c'est pis encore.

Mais que votre égalité soit un point de départ, un temps d'arrêt, une impulsion en avant ou un mouvement en arrière, il faut toujours qu'elle me laisse un cercle dans lequel je puisse agir. *Point d'action sans espace.*

Pour qu'il y ait égalité quelque part, il faut bien qu'il y ait ouverture à l'inégalité. De même que la liberté, cette égalité a sa fluctuation, et elle peut aller de la croissance à la décroissance; mais ce mouvement rétrograde est accidentel, et il y a bientôt réaction. Tandis que si la constitution tend systématiquement à cette décroissance ou au nivellement de haut en bas, non-seulement son but est rétrograde, mais il est inique. Quoi! parce que mon voisin n'a pas eu la force ou la volonté de marcher en avant, vous me forcez, moi, à retourner en arrière! Est-ce juste? Est-ce utile? Non; cela blesse la liberté et blesse aussi l'égalité. Puisque vous avez admis en principe l'égalité des moyens, sachez en admettre le développement.

Il ne faut pas croire que de l'égalité des parts résultera l'égalité d'action, c'est-à-dire l'égalité des progrès; non, il n'en sortira que l'égalité de l'immobilité, ou s'il y a mouvement, l'égalité de décadence. Nous en avons déjà donné la raison : le progrès, chez une nation, ne naît que du superflu, et le superflu ne naît que de l'inégalité des parts; parce que, dans cette inégalité même, est l'incitant qui nous pousse au travail pour acquérir et conserver. Ouvrez la lice à des jouteurs, en leur disant que la première condition de la joute est qu'aucun d'eux ne dépassera l'autre; si vos coureurs atteignent jamais le but, vous pouvez être assuré qu'ils y auront mis trois fois plus de temps qu'ils ne l'auraient fait si vous leur aviez permis de lutter de vigueur et d'émulation.

Que veut une nation? De la tranquillité, de la moralité et du bien-être. Tout ce qui ne mène pas là est inutile ou nuisible. Est-ce l'égalité qui y conduit? Oui, si c'est celle des voies ouvertes, celle des garanties et des moyens. Non, si c'est celle qui tend à modifier les résultats et à étouffer les hommes parce qu'il y a des singes : alors

l'égalité est un cercueil. Nous avons donc eu raison de dire : *Il n'y a d'égaux que les morts!*

ÉGOÏSME, AMOUR DE SOI. Il est des gens qui ne voient de mal que dans celui qu'on leur fait : ils n'en connaissent pas d'autre.

L'individualité, lorsqu'il s'agit d'elle, n'admet rien hors d'elle ; et si l'on sonde le cœur humain, si on l'analyse, on reconnaîtra que l'individu, même le plus pur, le plus vertueux, le plus saint, ne fait rien que pour lui-même.

La première question que se pose un homme en apprenant la mort ou la ruine d'un autre homme est celle-ci : qu'y ai-je à perdre ou à gagner? Sans doute, si l'homme mort est son frère ou son ami, la réaction est prompte; mais le premier mouvement est toujours celui que je viens de dire.

Il est même un égoïsme qui précède la volonté, et qu'indique, chez toutes les créatures, cette secousse nerveuse, cette convulsion de l'amour de soi que nous éprouvons quand un aspect inattendu, quand un bruit spontané nous surprend et nous effraie. Cette secousse que produit sur nous la prévision d'un danger n'est pas la même lorsqu'il s'agit du danger d'un autre.

L'être, quel qu'il soit, animal ou homme, est donc essentiellement égoïste : ce n'est même qu'à cette condition qu'il est un être. Dieu l'a conçu ainsi, parce qu'ainsi seulement l'individualité est possible, ou plutôt parce que cet égoïsme est l'individualité même.

Mettez dans l'être un contre-poids ou un sentiment égal à l'amour de soi, il y aura deux êtres en lui ou un être divisé en deux : dès-lors deux volontés, deux libertés, deux consciences, conséquemment deux individualités.

Il en résulte encore que, par cette annulation de l'égoïsme, vous enlevez à Dieu même sa puissance sur l'être. Qu'est-ce que l'égoïsme, sinon la sensibilité; et qu'est-ce que la sensibilité, sinon l'influence sur nous d'une puissance en dehors de nous? Affaiblissez cette sensibilité, cette influence est affaiblie. Détruisez-la, elle est détruite.

L'influence qu'un créateur peut exercer sur sa créature, un roi sur son sujet, un maître sur son esclave, ne peut donc excéder la mesure de sensibilité ou d'égoïsme de celui sur lequel cette puissance s'exerce.

Si cet esclave ne veut rien, s'il ne sent rien, quel bien ou quel mal pouvez-vous lui faire; quelle prise votre raison, votre force, votre génie, votre toute-puissance auront-ils sur lui? Insensible à vos prières, à vos menaces, à vos coups, il peut braver votre colère, comme la brave cette pierre qui est sous vos pieds. Frappez, c'est à vous que vous ferez du mal et non à elle.

Tel est l'être dépourvu de l'amour de soi. Le plaisir comme la douleur, l'orgueil comme la honte, le trouvent insensible: c'est une statue ou un cadavre que vous ne pouvez même distinguer de la matière.

S'il lui reste une action, c'est celle d'une machine ou celle de la tempête. Brutal comme elle, il ne sera pas plus qu'elle, susceptible de pitié; et n'attachant aucun prix à son existence, il en attachera moins encore à la vôtre.

La nécessité de l'amour de soi a été reconnue par la religion: « Aimez votre prochain comme vous-même, » dit-elle. Elle ne demande pas davantage, elle ne dit pas de l'aimer plus que vous vous aimez. Elle a raison, car lorsque nous avons dépassé cette limite extrême de l'amour de nous, lorsque nous nous sacrifions à autrui, lorsque nous devenons volontairement un martyr ou un séïde,

c'est presque toujours à l'amour, au fanatisme, à la passion, au délire que nous sacrifions, et non à la raison et à Dieu.

Ainsi, cet amour de nous, sentiment nécessaire, sentiment dont l'absence annule l'être et dont l'oubli le dégrade, cet amour, dis-je, n'est un mal que par l'abus que nous en faisons et lorsqu'il nous porte à empiéter sur la part d'autrui. Ce n'est pas l'égoïsme qui est nuisible, c'est sa mauvaise application, c'est son exagération qui nous fait croire qu'on peut se faire du bien à soi-même en faisant du mal à autrui.

Cette erreur, si commune parmi les hommes, est partout la cause première de leurs excès et de leurs malheurs. La terre cesserait d'être un théâtre de violences et un champ de carnage, si chacun pouvait être convaincu de cette vérité : que le mal que nous commettons retombe toujours sur nous-même. C'est ainsi que l'amour de soi, principe de toute félicité, parce qu'il l'est aussi de toute vertu, devient, lorsqu'il est porté au-delà des bornes de l'équité, la cause de toutes nos souffrances.

L'égoïsme qui, sans vouloir le mal, tend à se dispenser du bien, n'est pas plus propre à nous rendre heureux. Cet égoïsme est celui de l'homme qui, sans cesse en adoration de sa personne, prétend prendre de la société tout ce qu'elle a de doux et repousser tout ce qu'elle a d'amer. Malheureusement, ici l'un ne vient pas sans l'autre, et le triage est impossible : il faut accepter à la fois la rose et l'épine. Sans doute, moins cet homme s'occupe du voisin, plus il lui reste de temps pour s'occuper de lui-même ; mais à force de se caresser la peau, il finit par se l'excorier, et mise au vif, elle devient impressionnable à toutes les piqûres, à toutes les mouches.

L'homme qui ne pense qu'à lui, en croyant devenir

insensible, ne devient qu'irritable. Il oublie les maux d'autrui, mais il s'exagère les siens et il en souffre d'autant plus qu'il souffre moins des autres. A défaut de maux réels, il s'en crée d'imaginaires, et à force de vouloir être heureux, il se rend de fait le plus malheureux des hommes.

Aussi, ne sont-ce point les pauvres, les affamés qui se suicident ou qui meurent de chagrin, ce sont ordinairement des individus riches ou pourvus du nécessaire, des célibataires ou des gens vivant comme s'ils l'étaient, enfin des hommes qui n'ont jamais aimé qu'eux-mêmes.

Le dégoût de la vie atteint rarement le vrai père de famille. Il ne songe pas à mourir, il a autre chose à penser; et quelle que soit sa détresse, la souffrance de ceux qui l'entourent y fait une diversion qui rend la sienne moins âcre, moins désespérée.

Nous avons dit que la commisération pour autrui naissait de l'appréciation de sa position d'après celle où nous pourrions nous trouver nous-même et que la pitié était ainsi un sentiment tout personnel. Cela est vrai, mais n'en atténue pas le mérite.

Mère de la charité, la pitié est peut-être, de toutes les vertus, celle qui prouve le mieux la nécessité de l'amour de soi; car c'est cet amour qui, en nous amenant à aimer les autres, nous porte à les secourir.

Il est vrai que c'est également l'amour de nous qui peut nous empêcher de le faire, quand, par un retour sur nous, il nous fait craindre de manquer nous-même et nous conseille de réserver à nos jouissances ce que nous voulions sacrifier aux besoins d'autrui. Ici, c'est l'amour exclusif de nous ou l'égoïsme exagéré qui combat la pitié et qui, en l'étouffant, nous empêche de faire une action généreuse et souvent même de remplir un devoir.

On voit encore ici que le mal n'est pas dans l'amour

de soi, mais bien dans le sentiment qui étouffe l'amour ou la pitié que nous devons aux autres.

Que nous fassions le bien ou que nous fassions le mal, le mobile qui nous y conduit et le but que nous nous proposons sont toujours les mêmes : c'est nous que nous voulons satisfaire. Seulement, dans le second cas nous nous trompons de voie et nous arrivons où nous ne voulions pas aller, c'est-à-dire à nous nuire.

On peut dire ici pour la défense de l'humanité, que s'il n'est guère d'individus qui fassent le bien pour le bien, ou sans l'arrière-pensée d'en tirer profit, il n'en est pas non plus, sauf quelques rares exceptions, qui commettent le mal pour le mal. Le plus vicieux, ou si l'on veut, le plus égoïste, celui qui hésite le moins à sacrifier autrui à sa passion, à ses intérêts, à ses caprices, préférerait arriver au même résultat sans sacrifier personne. C'est un joueur qui veut gagner le prix de la course. Si un passant se trouve sur son chemin, il le foule aux pieds, il l'estropie, il le tue. Ce qu'il a fait, il le ferait encore ; mais pourtant, s'il avait le choix, il aimerait mieux trouver le chemin libre et gagner le prix sans avoir à mal faire.

Les trois quarts des mauvaises actions des hommes ne sont que la conséquence secondaire d'une volonté qui avait un autre but : ils avaient vu la fin sans songer aux moyens. Les moyens ne les ont pas arrêtés. Leur conscience leur disait qu'ils étaient coupables, et ils les ont accommodés à cette conscience, en les nommant *nécessité*, *prudence*, *sûreté*, ou bien encore *gloire*, *honneur*, *patrie*. Cet égoïsme hypocrite est celui des ambitieux et soi-disant hommes d'Etat. C'est aussi celui du voleur de grand chemin : il vole le passant parce qu'il a besoin d'argent : *nécessité*, dit-il. Il le tue parce qu'il a peur qu'il le dénonce : *prudence*, dit-il encore.

Qu'il y ait des êtres qui se plaisent à la cruauté et à voir couler le sang, cela est malheureusement trop vrai; mais ici encore c'est moins à la victime qu'ils veulent du mal que du bien qu'ils se veulent à eux-mêmes. C'est une jouissance ou plus probablement un soulagement qu'ils cherchent. Cette soif de carnage, cette fièvre de meurtre qui les dévore est un mal qu'ils veulent adoucir et qu'ils croient éteindre dans le sang. Peut-être même n'est-ce qu'une émotion qu'ils demandent, une diversion à une douleur, à une pensée qui les ronge.

Si c'est une vengeance que ce meurtrier exerce, son but n'est pas encore le mal pour le mal, car celui qu'il fait n'est, à ses yeux, qu'une compensation de celui qu'il supporte : c'est un créancier qui fait payer son débiteur avec les intérêts, mais qui pourtant prétend n'être que juste. La passion qui l'anime lui cache l'horreur de son action. Il a frappé son ennemi ou puni son rival, son but est atteint, sa rancune est satisfaite. Mais cette satisfaction n'est pas celle du meurtre même ; elle n'est pas dans la conscience de sa trahison ou de sa cruauté. Ce n'est pas en disant que cet acte est un crime qu'il s'applaudira de l'avoir commis, c'est nonobstant cette culpabilité, nonobstant ce crime.

S'il s'en énorgueillit, c'est par jactance ou dans le délire de l'ivresse. La réflexion le ramène malgré lui à la réalité des choses ou à l'horreur de l'injustice, horreur que nul effort ne saurait détruire en lui ni chez aucun homme quelque pervers, quelqu'endurci qu'il soit. Ici, l'amour de soi est impuissant; et plus le coupable veut écarter un souvenir vengeur, plus ce souvenir l'étreint et le mord.

La sociabilité n'est qu'un égoïsme. Cet homme veut qu'on partage ses jouissances, non qu'il tienne beaucoup à ceux qu'il admet à ce partage; il n'y tient même pas

du tout. C'est lui qu'il veut satisfaire et non pas eux, mais il ne peut pas se satisfaire sans eux.

Il en est à peu près ainsi de tous les intérêts sociaux : c'est, sous des formes et des paroles diverses, le calcul d'un individu qui ne peut être heureux seul et qui fait le bonheur des autres tout simplement pour faire le sien.

Cet homme en fait-il moins de bien, sa conduite en doit-elle être moins approuvée? Non ; car séparer du bien que nous faisons la satisfaction qu'il nous procure serait rendre la bienfaisance sinon impossible, du moins si rare sur la terre, qu'elle y deviendrait presqu'anormale.

Sans doute l'amour du bien pour le bien est une théorie fort belle, mais elle est au-dessus de l'humanité, et sa pratique n'est pas sur la terre. Il y aurait même danger de tenter de l'y préconiser ; elle ne produirait qu'hypocrisie, et loin d'augmenter le nombre déjà si petit des hommes généreux, elle ne pourrait que le réduire encore.

C'est l'égoïsme joint à l'idée exagérée des dangers de la société et des devoirs de l'homme envers l'homme, qui portent certains caractères à la vie ascétique ; ils se séparent de leurs semblables pour n'avoir à s'occuper que d'eux-mêmes. Mais, je le demande, si chacun pensait ainsi, où en serions-nous? Et sous quel rapport cet isolement, cette insouciance d'autrui, cette consécration de l'individu au culte de soi-même, peuvent-ils être agréables à Dieu qui a dit à toutes les créatures : *aimez-vous, aidez-vous?* Or, dans la solitude, qui peut-on aimer? — Soi. Mais ce n'est obéir qu'à la moitié du commandement de Dieu.

J'aime Dieu, dira le solitaire. Aimer Dieu, lui répondrai-je, c'est le servir. Le servir, c'est aider au bonheur de ses semblables : je ne connais pas d'autre moyen.

Il est un égoïsme qui, avec l'apparence de la violence et de la méchanceté, n'est que l'effet de l'ignorance : c'est

l'égoïsme de l'animal. Plus une espèce est grossière ou a l'instinct obtus, plus elle est brutalement égoïste.

C'est aussi l'égoïsme de l'idiot. C'est celui de l'enfant chez qui la réflexion n'a pu encore modérer les appétits et les besoins : en lui, comme hors de lui, il n'y a que lui. A ses yeux, le prochain est un obstacle et non un motif. Tout à lui et rien aux autres, tels sont sa morale et son code. Aussi, s'empare-t-il de tout ce qu'il désire, sans considération pour personne, et s'irrite-t-il si on le lui dispute ou si l'on en distrait la moindre parcelle. L'esprit de sociabilité ne se développe chez lui qu'avec l'esprit de calcul et l'intelligence des bénéfices de la réciprocité.

Le vieillard est égoïste aussi. Soit par l'affaiblissement de ses facultés, soit par le sentiment de sa faiblesse, toute sa pitié se reporte sur lui-même. Le pied dans la fosse, il se voit le plus à plaindre des hommes : il ne peut donc en plaindre un autre ; et il croit qu'il lui est dû d'autant plus qu'il peut moins de choses. C'est une sorte d'égoïsme qui naît en partie de l'habitude des égards et du bien-être. Les vieillards pauvres, dédaignés, maltraités, ne sont pas égoïstes.

L'égoïsme du valétudinaire est de même nature que celui du vieillard. On a dit : le pli de l'oreiller du malade l'inquiète plus que les maux du reste de l'univers. C'est vrai, et il est bien peu de personnes qui n'en aient fait l'épreuve.

Les femmes sont moins égoïstes que les hommes, et dans les classes pauvres moins que dans les classes riches. Aussi, lorsque l'égoïsme existe chez les femmes, il est porté à l'excès.

Les animaux sont égoïstes, mais ils ne le sont pas tous au même degré. L'araignée ne fait sa toile que pour elle seule et ne travaille jamais à celle de sa voisine. Le

renard ne creuse son terrier que pour lui et ses petits. Mais certains oiseaux s'entr'aident pour la construction de leurs nids et la nourriture des petits.

Les abeilles et les fourmis travaillent en commun.

Beaucoup de quadrupèdes prennent fait et cause pour l'insulte faite à l'un des leurs ; ils le défendent ou le vengent.

D'autres, quand ils ont trouvé une proie, viennent y convier leurs compagnons. Si elle est petite, ils la portent tout entière à leur femelle.

La poule qui trouve un seul grain le donne à ses poussins ; le coq le donne à ses poules. S'il y en a beaucoup, il ne commence à manger que lorsqu'elles sont rassasiées. Si c'est là de l'égoïsme, il est, du moins, bien entendu, et devrait servir d'exemple à plus d'un de nos ménages.

On pourrait écrire des volumes sur l'égoïsme, car en lui sont toutes les passions, toutes les sensations. Son histoire serait celle du cœur humain ; aussi, nous nous bornons à ces indications.

ÉLECTIONS (*Novembre* 1848). Lorsque vous aurez des élections à faire, électeurs, grands et petits, voici, abstraction faite des noms et des personnes, choses qui ne me regardent pas, ce que je me permettrai de vous conseiller sur l'ensemble de vos choix.

On peut diviser en trois classes les hommes formant le fond électoral ou la matière première de la candidature :

Les hommes célèbres ;

Les hommes brillans ;

Les hommes utiles.

Ces trois catégories se subdivisent en beaucoup d'autres : propriétaires, rentiers, manufacturiers, négocians, ban-

quiers, militaires, fonctionnaires, artistes, artisans, etc.

Les hommes célèbres dont le renom, exempt de réclame, de camaraderie, n'est pas de la fumée ou de la circonstance, sont rares partout. Là où il s'en trouve, il ne faut jamais hésiter à les prendre, ne fût-ce que comme ornement et parure; car l'auréole qui décore leur front se reflète plus ou moins sur leur entourage et sur l'assemblée entière. Par cela seul, n'y fissent-ils rien, ils n'y seront pas inutiles: prenez-les donc pour l'enseigne et la montre.

Je ne vous dirai pas la même chose des hommes brillans : tout ce qui reluit n'est pas or ; il y a là un grand triage à faire. Si, parmi eux, on rencontre des diamans et des perles, il y a plus encore de pierres fausses et de strass.

L'homme brillant ou qui aspire à l'être, sacrifie tout à ce désir; il veut faire de l'effet, il le veut à tout prix. Il ne s'inquiète guère si ses paroles tuent, si son esprit est un poignard : il lui suffit que ces paroles étonnent, que ce poignard reluise. Repoussez-le donc quand il n'aura pas d'autres titres que ces qualités dangereuses, car vous pouvez être certain que vous serez sa dupe ou sa victime. Il vous immolera à sa soif de palme, de couronne; à bien moins peut-être, au vent, au bruit, car, quoiqu'il coûte, il en veut faire.

La troisième classe, celle des hommes utiles, est heureusement la plus nombreuse. C'est dans celle-ci surtout que vous devez faire vos choix; et vous pourrez toujours les y faire bons, si vous y mettez du discernement et de la conscience.

Courez d'abord aux meilleurs, c'est-à-dire aux notabilités, à ceux dont l'honnêteté, la capacité, les mœurs, le bon sens ne sauraient être mis en doute, aux hommes enfin qui ont fait leurs preuves.

Après viendront ceux qui, sans offrir ces garanties de l'âge, de l'expérience et des services rendus, présenteront celles des services à rendre et qui, dans un art, un métier, un talent, une fonction, une étude, une spécialité quelconque, donneront des espérances. Songez qu'il faut semer pour récolter, et que pour avoir de bons fruits, il faut aider au développement des jeunes tiges. Mais ici encore, n'allez pas prendre l'écorce pour le tronc, ni le bec pour l'oiseau.

Quant à la diversité des mérites, point d'exclusion systématique, point de préférence de métier. Ayez bien soin, au contraire, de nuancer vos couleurs et de varier les espèces, afin que tous vos serins ne chantent pas le même air. Avez-vous dix candidats à élire, faites qu'ils ne représentent pas seulement une ou deux spécialités de citoyens, mais tous les principaux états de la société, toutes les positions, toutes les branches d'industrie : agriculture, commerce, fabrique, atelier, science, arts, etc.

Sans s'écarter des proportions qu'indique l'importance relative de ces situations ou professions diverses, n'oubliez pas que celle qui doit être numériquement et intellectuellement le plus largement représentée est l'industrie des propriétaires du sol, des agriculteurs, horticulteurs, fermiers, laboureurs, enfin de ceux qui fécondent la terre, qui en vivent et nous en font vivre, car on peut considérer la tribu qui plante et laboure comme la mère de toutes les autres, la base primitive de la famille et l'axe de la société.

Moins enfiévrée d'ambition que les castes citadines, elle a aussi un intérêt plus direct à la stabilité de la patrie ou du gouvernement qui la régit, elle spécule moins sur la politique et ne fait point de révolution. Il n'y a donc aucun danger à envoyer à la Chambre beaucoup de cultivateurs.

Allez-y plus modérément en ce qui concerne les autres états. Ayez des avocats, des manufacturiers, des négocians, des journalistes, des littérateurs, des poètes, mais gardez-vous d'en avoir trop. Ils peuvent être aussi honnêtes gens que les propriétaires terriers, mais leur fortune, leur avenir, leurs intérêts sont plus exposés aux oscillations gouvernementales, et rien ne préoccupe et ne fausse le jugement comme la crainte de perdre et l'espoir de gagner. Demandez donc à la terre la majorité de vos mandataires et, comme Cadmus, faites-en sortir vos défenseurs et les gardiens de vos libertés.

Je ne me suis pas encore prononcé sur les fonctionnaires : il en faut à la Chambre, car il y aurait folie d'écarter de la discussion ou de la confection des lois ceux dont l'état est de les appliquer et d'en mettre en jeu les rouages. Je n'admets donc pas la possibilité d'une Chambre constituante ou législative sans magistrats, sans administrateurs. Seulement, ayez soin qu'il n'y en ait que le nombre indispensable, car s'ils y devenaient la majorité, l'administration serait représentée, mais non les administrés. A mérite égal, prenez ceux qui n'ont plus leur chemin à faire. N'ayant que peu à attendre et rien à demander, ils en auront plus d'indépendance.

S'ils ont acquis, par de longs services, la place qu'ils occupent, il est juste qu'ils en conservent le titre; mais il ne l'est pas qu'ils en gardent le traitement qui doit revenir à leur intérimaire pendant toute la durée de leur mandat.

Maïs quels que soient vos élus, riches ou pauvres, propriétaires, rentiers, manufacturiers, négocians, ouvriers ou fonctionnaires, qu'ils ne spéculent ni ne jouent à la bourse tant qu'ils seront représentans; qu'ils ne demandent ou n'acceptent aucun avancement, aucune fonction soldée, aucune concession, fourniture ou entreprise; ou que leur

acceptation entraîne leur remplacement. Qu'on leur interdise également les cordons, les honneurs et les privilèges dont il existe plus d'un encore nonobstant l'égalité. Qu'ils n'en sollicitent pas non plus pour les autres; ils n'ont à s'occuper que des intérêts généraux ou des réclamations que motivent des abus de pouvoir, des dénis de justice.

Après vous avoir dit ce qui constitue, selon moi, un candidat bon à élire, si vous me demandez en quoi consiste un bon élu et ce qu'il a à faire pour en remplir les devoirs et en obtenir les mérites, je vous répondrai : un bon élu doit se considérer comme un juré qui va prononcer sur la vie, l'honneur et la fortune des citoyens, avec cette différence que le juré n'aura, par son vote, à condamner qu'un homme, tandis que le député, par le sien, peut en tuer ou en ruiner des milliers.

Lui aussi doit donc mettre, avant de prononcer, sa main sur son cœur; il doit interroger sa conscience et non celle de son voisin, car en le faisant notre mandataire, nous n'avons pas voulu en faire une machine et encore moins un marche-pied.

Ce n'est pas assez de n'être pas ambitieux soi-même; il ne faut pas se faire le courtier de l'ambition des autres; il ne faut pas être le Raton de Bertrand. Nous avons repoussé les fripons; nous ne voulons pas d'imbéciles.

Nous ne concevons donc pas une Chambre divisée en pelotons, escouades, compagnies et bataillons; en d'autres termes, en gauche, droite, centre, montagne, maîtres et valets. Que diriez-vous si, dans une cour d'assises, dans une commission militaire, dans un tribunal d'arbitrage, les jurés, les juges, les arbitres se partageaient ainsi par coterie, par camarilla? Mais au lieu d'avoir douze juges, le prévenu n'en aurait qu'un ou deux, et ce seraient les chefs de cabales qui, en définitive, jugeraient seuls.

De même que le juré, il faut que le représentant écoute, examine, pèse toutes les observations, mais qu'il les pèse à sa propre balance, qu'il les mesure à son honnêteté et à sa justice, et qu'il dégage la vérité des paroles et des passions d'autrui.

Là est la difficulté, sans doute; mais elle n'est pas insurmontable : il y a quelque chose en nous qui, quoi qu'on nous dise, quoi qu'on nous fasse, quoi que nous fassions nous-même, nous indique toujours ce qui est juste et bon : cette voix, c'est celle de l'ame, celle de la conscience, celle de Dieu. Que celui qui ne l'entend pas, ou qui ne se sent pas la force de l'entendre, renonce à son mandat : ainsi le veut la probité; ainsi l'exige la religion.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des avis, il en est un encore que nous hasarderons ici en toute humilité; il n'émane pas de nous : il est extrait du catéchisme du savoir-vivre ou de la civilité puérile et honnête.

Après avoir relu cet excellent livre, nous voudrions que, pénétré de son importance, le député soignât un peu plus sa tenue et sa mise, et, par occasion, sa personne.

Vous êtes souverains, Messieurs, et vous espérez ne pas cesser si tôt de l'être; or, pour tenir le sceptre, il faut au moins avoir les mains propres. Quoi! vous hésitez à vous présenter en déshabillé chez le moindre agent du ministère, et vous venez vous poser en robe de chambre devant la nation! Ah! si j'étais la nation, ou seulement votre président, comme je vous rappellerais que nous ne sommes plus en 1793 ni à l'ère des sans-culottes.

Ce laisser-aller du costume n'est pas le seul grief qu'on articule contre vous, ni même le plus grave. Hélas! qui de nous, en sortant des tribunes, n'a, comme homme et comme Français, été profondément humilié de l'aspect désordonné de l'Assemblée! Est-ce un tribunal ou un

marché? Est-ce un conseil de sages ou une cohue d'écoliers? Ces conversations, ces allées et venues, ces courses au clocher de banc en banc, de ministre en ministre; ces trépignemens, ces cris, ces battemens de pieds et des couteaux de bois, conviennent-ils à des juges, à des sénateurs, à des élus du suffrage universel?

Et cette inexactitude aux séances, ces absences pour les causes les plus futiles, qu'en dirons-nous? Est-ce là remplir votre mandat; est-ce acquitter votre dette? Rappelez-vous donc, Messieurs, que vos fonctions ne sont plus gratuites; vous êtes payés à la journée, et chaque heure d'absence non motivée est un vol fait au pays. J'en appelle à votre délicatesse; ne faites pas ce que vous ne souffririez ni de vos ouvriers ni de vos commis.

Assez, assez, me dira-t-on; c'est traiter nos souverains en manœuvres, en enfans!

Pourquoi se conduisent-ils en enfans?

D'ailleurs, nous ne sommes pas aveugles: malgré le brouillard et l'épaisseur de la mêlée, nous avons su y distinguer les hommes. Ces hommes, nous ne les en apprécions que mieux, car ils ont su resister à l'exemple. C'est donc d'eux que nous disions: qu'on les réélise.

EMBÊTER. C'est-à-dire changer en bête; en d'autres termes, tourner en bourrique. Réputé trivial et populacier, ce mot ne l'est pas plus que d'autres, et offre une figure très-expressive: aussi ne s'en sert-on plus qu'au figuré.

Il n'en était pas de même autrefois: Dieu *embêta Nabuchodonosor* quand il le fit descendre du trône à quatre pattes. Circé embêta les compagnons d'Ulysse. Armide embêta ses amans.

Aujourd'hui, l'homme du peuple dira à sa femme qui

lui fait des remontrances : tu m'embêtes, ou réciproquement. C'est une élocution de ménage fort en usage.

L'amant ne se la permet pas ordinairement à l'égard de sa maîtresse et pas davantage l'amante; mais la jeune artisanne n'en est pas chiche à l'égard de ses compagnes, de ses frères et sœurs, et ce qui est pis, de son père et sa mère, dont la réponse est assez communément un coup de pied.

C'est donc seulement en raison des taloches qu'il détermine, que le mot *embêter* devrait être rayé du *Dictionnaire*, ou du moins de la langue usuelle.

Des grandes filles et des grands garçons, il est passé aux petits, et les écoliers sont fort sujets à s'embêter les uns les autres : ce qui, là aussi, se termine par des coups de poings.

Cela m'embête est un motif que vous donnera très-souvent un enfant quand il n'en a pas de meilleur. Par exemple, lorsqu'il ne veut pas aller à l'école.

Poursuivant l'interrogatoire, si vous voulez savoir pourquoi l'école l'embête, il vous dira que c'est parce que les maîtres sont embêtans.

Si vous désirez obtenir une solution à cette dernière proposition ou connaître ce qui rend les maîtres embêtans, vous apprendrez que ce sont moins les maîtres qui embêtent l'écolier que les livres qu'ils lui font lire; car, selon le dit écolier, il n'y a rien de plus bête ou de plus propre à rendre bête que les livres. Il est même à croire qu'il irait volontiers à l'école s'il n'y en avait pas.

Au fond, il n'a peut-être pas tort : l'enfant ne connaît que ceux qu'on lui montre. Reste à savoir si ceux-là sont faits pour lui donner de l'esprit ou bien pour lui en ôter. Peut-être son instinct naturel lui a-t-il fait trouver cette dernière solution.

La vérité est que, dans notre monde civilisé, une

moitié des êtres humains semble n'avoir d'autre mission sur la terre que d'embêter l'autre moitié.

Qu'elle y parvienne avec des livres ou avec autre chose, ce n'est pas la question : elle est dans le résultat qu'on ne saurait mettre en doute si l'on interroge, je ne dirai pas seulement la moitié, mais les trois quarts des hommes: ce qui prouverait qu'en voulant changer les autres en bête, on finit par s'y transformer soi-même.

Quoiqu'il en soit, la transformation faite, la moitié embêtante s'empare de la partie embêtée, lui met une selle sur le dos et une bride dans la bouche, et s'en sert comme de toute autre bête de somme, dont la dite moitié ne diffère que par le nombre de pattes. Quant à l'intelligence, c'est tout un.

Ajoutons que la bête à deux pattes mange beaucoup moins que l'autre, non qu'elle ait moins d'appétit, mais parce qu'on lui donne moins à manger, sûr que l'on est, quand elle est morte de faim, d'en retrouver d'autres au même prix, c'est-à-dire pour rien.

Embêter est donc l'art de ramener la raison à l'instinct, et l'instinct à néant : art qui appartient exclusivement à la civilisation. Les barbares se tuent, les sauvages se mangent, les civilisés s'embêtent.

ÉMEUTE, ÉMEUTIERS, RÉVOLUTIONNAIRES AMATEURS. Pour la populace de tous les pays, notamment celle des grandes capitales, un jour d'émeute est un jour de fête ; car une révolution, un massacre, une boucherie est pour elle un long sujet de causerie, un poème vivant, un spectacle gratis. Les trois quarts de ceux qui y figurent n'y demandaient pas autre chose.

Tel est le caractère du peuple à peu près partout : il veut du mouvement à tout prix. Il se lance dans une

orgie révolutionnaire, un pillage, une tuerie, non toujours par amour de l'or ou par la soif du sang, mais pour le coup d'œil, pour le bruit, pour la musique ou la poésie et l'émotion, enfin pour passer agréablement un quart-d'heure.

Il y en a bien quelques-uns qui s'y jettent à contre-cœur et comme contraints, mais contraints par eux-mêmes : personne ne les y force, nul ne les y pousse. Seulement, en voyant leurs compagnons s'y jeter, ils craignent d'être hués, et ils ont moins peur des dangers qu'ils vont courir et des coups qu'ils peuvent recevoir, que des moqueries qui les attendent au retour : ils marchent donc avec les autres. Puis, comme tous les poltrons qui se montent par l'excès de leur peur même et par une suite de la réaction des esprits vitaux, ils ne se contentent plus de faire comme les autres, ils veulent faire plus que les autres; ils se lancent au premier rang et ils y restent par jactance, par forfanterie, pour dire : *j'y étais*. Pourquoi y étaient-ils? C'est ce qu'ils ne vous diront pas et pour cause : ils n'en savent rien.

On peut ajouter qu'en fait de révolution, ces gens sont des amateurs; car, en France, il y en a de tout et partout : l'histoire est là pour le prouver. Il y avait des amateurs parmi les travailleurs de la glacière à Avignon, parmi les noyeurs de Nantes, parmi les septembriseurs de Paris. Oui, à Paris, comme à Nantes, comme à Avignon, beaucoup étaient accourus en flaneurs, sans autre but que de voir, sans haine contre les prisonniers, sans les connaître, sans opinion politique; et une heure après, ces mêmes badauds inoffensifs, ces êtres qui, dans toute leur vie, n'avaient pas versé une goutte de sang et qui étaient venus sans intention d'en verser, peut-être même pour empêcher qu'on n'en versât, une heure après, ces mêmes badauds se trouvaient assis parmi les juges ou

rangés avec les bourreaux, jugeant, condamnant et tuant, et cela aussi pour faire comme les autres.

C'est tout simple : où tout le monde tue, on ne peut pas rester les bras croisés. Il est vrai qu'on pourrait s'en aller, mais quand chacun travaille, ce serait une honte : il faut aider les amis.

C'est ainsi que tel imbécile, changé subitement en bête féroce, s'est fait égorgeur par obligeance et pour rendre service, ou parce qu'un voisin, un ami, un compère, un cousin l'avait prié de le remplacer pendant cinq minutes.

Si l'on étudie cet homme et ce qui le fait agir, on reconnaîtra que ce n'est pas un sentiment personnel et moins encore la passion. Il est désintéressé dans la question, il n'est pas là pour lui, et peut-être même ne croit-il pas sa conscience responsable de ce qu'il fait pour un autre.

Aussi, la chose faite, n'a-t-il pas de remords; comme il n'aura pas de rancune si, dans la bagarre, il est maltraité, battu, blessé : tout cela fait partie du jeu.

On pourrait le comparer au gamin de la foire qui consent à monter sur les tréteaux du bateleur et qui, de spectateur, devient spectacle. Livré à Paillasse comme plastron, enfariné, traîné, battu, couvert de boue et d'ordure, il se retire, fier et heureux du plaisir qu'il a pris et de celui qu'il a donné : il s'est cru le roi de la fête.

Vingt ans après, bien qu'il porte encore le stigmate d'un coup de batte reçu du tranchant, il ne s'en souvient que pour se pâmer de rire : « Ah ! quel plaisir j'ai eu ce jour-là ! » s'écrie-t-il en se rengorgeant et se frottant les mains. C'est le plus beau moment de sa vie, c'est son jour de gloire; c'est celui qu'il citera cent fois à ses amis, à sa femme, à ses enfans, à ses petits-enfans.

Si le septembriseur n'en dit pas autant, c'est que l'horreur qu'il inspire lui a fait comprendre enfin celle de

son action, c'est qu'il est redevenu homme; et quoiqu'on fasse, il faut bien que tôt ou tard la conscience parle et nous ramène au sentiment du vrai.

Je le répète: parmi ces émeutiers, ces égorgeurs de rue, s'il y a beaucoup de scélérats, il y a encore plus de sots, de brutes ivres ou stupides qui sont devenus assassins, non-seulement sans préméditation, mais sans même se douter qu'ils le devenaient. Ils ne l'ont su qu'après, c'est-à-dire quand le bandeau leur est tombé des yeux.

Tel est le peuple. Le besoin de mouvement, le désir d'une émotion, la soif du changement, la curiosité ou l'espoir d'un spectacle, l'exemple, l'entraînement, la fanfaronnade, voilà ses mobiles. L'amour du sang, du pillage ne vient qu'après.

Quant à la question morale ou politique, elle est nulle pour la foule. Le but du mouvement, elle l'ignore; elle l'ignorera toujours, parce que tant que cette foule restera ce qu'elle est, cette question ne l'intéressera jamais. Elle criera bien pour ou contre tel gouvernant, telle forme ou telle nature de gouvernement, mais sans savoir pourquoi elle en veut ou pourquoi elle n'en veut pas.

Au fond, que lui importe! Pour cette foule, la forme, la nature du pouvoir est à peu près indifférente. L'expérience lui a appris que des huit ou dix gouvernemens qui se sont succédé depuis cinquante ans, il n'y en a pas un seul qui ait amélioré sa position: toutes ces révolutions se sont faites au profit de quelques-uns.

Voyez : *Gouvernement.*

ÉMEUTE, MISÈRE, CHOLÉRA (*Juin* 1849). Depuis long-temps on cherche des remèdes contre la misère, contre l'émeute, contre le choléra, et l'on n'a pas cherché

en vain, car il n'est personne qui n'en ait découvert un et souvent deux. La difficulté n'est donc pas d'en trouver beaucoup, mais bien d'en trouver de bons.

La liste des bons est courte. En revanche, celle des mauvais formerait une suite de volumes au moins égale à l'encyclopédie. Aussi, nous n'en parlerons pas et nous nous bornerons à en extraire trois ou quatre, les plus généralement employés, peut-être parce qu'ils sont les plus généralement inutiles, avantage inappréciable sur ceux qui ont été non moins généralement reconnus dangereux.

Comme premier remède, on a commencé par faire des petits livres à deux sous, et j'en ai fait comme les autres, puisque chacun assurait qu'il n'y avait rien de meilleur.

Deux sous étaient justement le prix de revient; et qui n'a pas deux sous pour se sauver de la misère, de l'émeute et du choléra? Cependant il s'est rencontré des gens qui ne les avaient pas.

Mus par un sentiment de charité bien naturel, nous avons dit: puisque nous ne pouvons pas les vendre, donnons-les.

Tout le monde applaudit à cette généreuse résolution. Mais autre difficulté! ceux à qui nous les donnions ne savaient pas lire, et le temps nous manquant pour le leur apprendre, notre panacée souveraine a servi à allumer leurs pipes. Il est vrai qu'en la fumant ils ont oublié leur faim. C'était déjà quelque chose, mais pas assez; car leur famille, qui ne fumait pas, n'oubliait pas la sienne. Aussi, ce remède contre la misère a-t-il été jugé insuffisant.

Alors faisant défense de mendier, nous avons écrit sur les portes de nos villes: *la mendicité est interdite.* Sous certains rapports, c'était bien; car, dès le lendemain, il y avait moins de pauvres dans les rues; et nous allions crier victoire quand nous nous sommes aperçus qu'il y en avait davantage dans les maisons.

A ce résultat inattendu, nous sommes restés frappés de stupeur, et nous avons été obligés de convenir que ce n'était pas encore le véritable remède à la misère.

Nous étions donc occupés à en chercher un troisième, et nous en avions, après examen et analyse, rejeté cinq à six cents comme plus ou moins inconstitutionnels, quand une émeute vint à tourner en révolution et nous en..... n'importe!

Ici, quelques-uns firent la grimace; mais nous autres savans, nous avons répondu : c'est une crise salutaire; le véritable remède est là. Nous voilà tous guéris et riches à jamais.

Nous nous en réjouîmes d'autant plus, que ce remède nous avait coûté moins que les autres. Bien des sacs d'écus avaient passé dans la confection de nos petits livres à deux sous, et jamais pipes n'avaient coûté si cher à allumer. Mais ici tous les frais s'étaient bornés à acclamer la chose à la face du soleil, à écrire sur les murs : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, car je ne compte pas comme frais ce que la patrie a mis dans sa poche pour ses affaires personnelles. C'était à en devenir fou de joie; aussi, le nez collé sur les murs, nous y attendions, les bras croisés et la bouche ouverte, la manne qui devait en descendre. Malheureusement nous l'avons attendue en vain, et elle est encore à venir.

Alors nous nous sommes dit : c'est que la crise salutaire n'a pas duré assez long-temps; prenons-en une dose de plus. Nous avons donc fait une seconde émeute, puis une troisième, et tout cela sans que la misère diminuât le moins du monde. Ce fut même le contraire : elle augmenta sensiblement. Il a donc fallu reconnaître encore ici que l'émeute n'était pas la véritable panacée contre la misère.

Nouvelle étude, nouvelle découverte! et nous allions

peut-être arriver à une solution définitive, quand apparut une troisième complication : *le choléra.*

Nos bons aïeux, qui se troublaient de peu, auraient vu, dans ce fâcheux assortiment, la peste, la guerre et la famine ; nous l'avons philosophiquement qualifié de revirement politique et de maladie régnante. C'était mieux, d'autant plus que quelques amateurs y ont reconnu les indices d'une régénération sociale et l'aurore d'une félicité universelle. Quoiqu'il en soit, nous avons continué de plus belle à en chercher le remède, vu qu'en attendant la félicité nous crevions comme mouches.

Contre le choléra, nous avons repris l'ancien baume, *la brosse ;* nous avons frotté et refrotté les prévenus du dit mal ; nous les avons fait suer, et nous avec eux.

Le frottage a donné une courbature au frotteur, sans guérir les malades.

La sueur réussit mieux, mais seulement pour quiconque n'avait pas l'estomac vide.

Quant à ceux qu'une longue abstinence avait préparés à la maladie, ce remède ne les sauva pas plus que les autres ; ils trépassèrent sous la brosse en demandant du pain. Nous en conclûmes que c'était plutôt de faim que de peste qu'ils étaient morts. Conséquemment, que cette incorrigible misère était la vraie cause du mal.

Le gouvernement, que ceci commençait à intriguer, se mit, de son côté, à chercher un remède ; il nomma une commission qui en trouva un que nous n'aurions jamais deviné, tout devin que nous sommes.

Néanmoins, il faut croire qu'il est bon, puisqu'il fut adopté par la majorité parlementaire, très-experte en remède, comme chacun sait. Celui-ci consistait à supprimer une partie du budget des travaux publics et à mettre ainsi à la diète quelques dix mille d'ouvriers employés sur nos routes, dans nos ports et dans nos arsenaux.

Les médecins ordinaires, même les plus avancés, restèrent ébahis à cette découverte ; ils ne se doutaient pas qu'on pût guérir la faim par la diète. C'était une expérience à faire ; on la fit, puisque l'Assemblée l'avait décidé. Mais, hélas ! le procédé constituant ne guérissait rien, et l'on reconnut que, malgré l'ordonnance, le peuple avait encore faim et soif.

La situation était embarrassante ; on courut au plus pressé : pour la soif, on lui donna du sel ; cela coûta quarante millions. C'était peu, si le remède eut été bon, mais il ne l'était pas. Le malade en essaya, il eut plus soif encore et n'eût pas moins faim.

Alors on décida que puisqu'il avait faim, il fallait lui donner à boire, et l'on supprima l'impôt sur les boissons. Autre rafraîchissement coûtant cent millions.

Et la misère, et l'émeute, et le choléra n'en faisaient pas moins leur besogne. Aussi le public, qui n'est pas toujours si simple qu'il en a l'air, fatigué de l'inutilité des remèdes nouveaux, se mit à revenir aux remèdes anciens. Il fit l'aumône ; et pour la rendre plus fructueuse, il eut des quêtes, des souscriptions, des emprunts, bref, il donna beaucoup en pain, en viande, en bouillon, en légumes ; il y ajouta même des chemises, des bas, des couvertes.

Cet expédient, tout bourgeois, tout commun, tout perruque qu'il était, fit mieux que les autres, mais il ne fit pas tout. D'ailleurs, la charité s'épuise. Bientôt les quêtes s'amaigrirent, les cinq francs tournèrent en francs, les francs en centimes et les centimes à néant.

En voyant aller les choses de mal en pis, nous avons songé, nous aussi, à chercher un remède.

Après avoir mûrement étudié ce qu'avaient pu nous coûter les combats de rue, les barricades, les révolutions, le choléra et autres incommodités qui, depuis quinze

mois, nous sont tombées sur les bras, comme au vent d'équinoxe les tuiles sur la tête, nous avons compris que toutes ces misères ne pouvaient pas venir seulement des motifs indiqués, qu'il y avait encore quelque chose qu'on ne comptait pas et qui avait contribué plus que tout le reste à augmenter le mal.

Or, ce quelque chose plus nuisible que la guerre et même que la peste, ce quelque chose dont il résultait que le pays était sans ouvrage et sans pain, ce quelque chose enfin qui avait fait tant de pauvres, tant d'affamés, tant de malades, tant d'insurgés, tant de morts et qui devait en faire encore, c'était la peur, non celle du pauvre qui mourait de faim, il y était habitué, mais la nôtre à nous qui craignions d'en mourir.

En effet, par suite de cette crainte de manquer, celui qui avait les écus à la main les a remis dans sa poche. Non-seulement il n'a plus fait d'avance au travailleur, mais il a même ajourné le paiement du travail fait, et il a interrompu celui qui lui restait à faire. *Attendons*, a-t-il dit, et il a clos ses ateliers, et il a ajourné la bâtisse, le défrichement, la réparation commencés.

Quant au propriétaire citadin, au riche oisif, au viveur luxueux, il a décommandé son bal ou son raout. En ces temps, on ne danse pas, on ne s'amuse pas, on ne mange pas; et, renvoyant son cuisinier, il a fermé son hôtel et s'est enfui à la campagne, non pour dépenser son revenu, mais pour l'y économiser.

De son côté, l'homme aux grandes affaires, l'homme d'or et d'argent, le rentier du cinq et du trois qui n'en touchait pas moins sa rente, l'a transformée en or ou en diamans; il l'a mise dans une ceinture et se l'est attachée sur le ventre. Puis il a fait dire à son tailleur, à son bottier, à son coiffeur, qu'il ne renouvellerait cette année ni ses habits, ni ses bottes, ni son toupet; il a

prescrit à sa femme et à ses enfans d'en faire autant; il a remisé sa voiture, vendu ses chevaux et congédié son cocher; enfin il a réduit sa dépense des deux tiers et ses aumônes de moitié.

Les choses ainsi réglées, croyant avoir agi avec la sagesse de Salomon, il s'est mis, comme les autres, à crier contre la misère, à en déplorer la cause, à en anathématiser l'auteur.

Il faut avouer qu'en France nous sommes de profonds penseurs et de savans économistes! Mais, mon brave calculateur, avant de crier si fort, réfléchis donc un peu; tu cries, mais sais-tu contre qui? Sais-tu bien quel est l'auteur de la misère et quelle en est la cause, même avant la politique, même avant l'émeute, même avant le choléra? Cette cause que tu hais, cet auteur que tu maudis de si bon cœur, c'est toi, toi le thésauriseur, toi l'imbécile qui fais justement tout ce qu'il faut pour produire, étendre et maintenir le fléau que tu redoutes.

De ceci je vais te donner la preuve. Qu'est-ce qui fait l'émeute? — La misère. Et cette misère, qu'est-ce qui la fait? — Le manque de travail. Or, c'est parce que le travail manque que tu remets à un autre jour le travail que tu pourrais donner aujourd'hui! Mais y songes-tu! c'est le contraire que le bon sens te conseille: on remet le travail à faire quand les ouvriers en ont trop et non point quand ils n'en ont pas assez, et bien moins encore quand ils n'en ont pas du tout.

Cette réparation que tu ajournes à l'année prochaine, pourras-tu la faire l'année prochaine? Ta maison sera-t-elle debout, ou ne sera-t-elle pas à un autre? Tu aimes donc mieux la laisser tomber en ruines que de faire vivre dix familles en la réparant? Mais c'est absurde ce que tu fais! Si tu n'es pas fou ou méchant, hâte-toi donc d'y appeler les ouvriers.

Est-ce même assez, dans ces momens de crise, de continuer ce qu'on a entrepris et de faire les travaux indispensables? Non, on doit procéder même à ceux qui ne le sont pas, car s'ils ne sont pas utiles à nous, ils le sont à d'autres et très-utiles même: c'est, pour eux, une question de vie ou de mort. Ce n'est donc pas l'instant de fermer sa bourse, mais bien plutôt celui de l'ouvrir.

Gens riches, gens seulement aisés, donnez donc du travail à ceux qui en manquent, donnez-en selon vos moyens. Si vous n'en avez pas, trouvez-en, inventez-en. Ne faites pas seulement faire ce dont vous aurez besoin aujourd'hui, faites faire aussi ce qui vous servira demain. Ne devrait-il jamais vous servir, faites-le faire encore. C'est un sacrifice profitable, croyez-moi, et dont les intérêts vous seront largement comptés.

Si vous êtes propriétaire, faites défricher, planter, réparer, bâtir.

Si vous n'avez ni champ, ni maison, renouvelez votre ameublement, vos tapis, vos tentures; et si vous êtes époux et galant, offrez un chapeau à madame, une parure à mademoiselle, ou à défaut, habillez une douzaine de pauvres.

Aimez-vous les arts, accordez-vous quelque plaisir artistique: achetez des tableaux, faites faire des statues, donnez un concert. Ce qu'on donne au peintre, au poète, au musicien, on le donne à tous, car ils thésaurisent peu et l'ouvrier est derrière.

Si vous me dites que ces sommes dépensées en marbre, en toile peinte, en musique, vous rapporteraient en rentes ou en actions six et sept pour cent, je vous répondrai: en faisant ce que je vous indique, elles vous rapporteront davantage, parce qu'elles assureront vos autres rentes, votre tête peut-être ou celles de vos enfans. Songez que les bras occupés sont les plus sûrement en-

levés à l'émeute : l'ouvrier n'est au club que lorsque l'atelier chôme. C'est donc moins le club qui le corrompt et le pousse aux barricades que votre sottise et votre avarice.

Encore une fois, le conseil que je vous donne, l'humanité, la raison, votre propre intérêt vous le donnent avec moi : là, seulement, est la fin du malaise de l'ouvrier.

Là aussi est sa moralisation ; car si l'aumône aide, elle n'améliore pas. Elle peut même rendre le pauvre plus pauvre en l'accoutumant à compter sur elle. Oui, cent francs dépensés en travail sont plus efficaces contre la misère et l'émeute que deux cents francs jetés à l'importunité ou à la paresse.

Donnez-donc du travail à qui en manque ; donnez-lui-en tous les jours; donnez-lui-en tant qu'il en veut; employez dans cette intention tout l'argent, tout le crédit dont vous pouvez disposer. Qu'en 1849, nul n'économise! que votre dernier écu soit employé en travaux. Calculez-en le chiffre et l'importance, non sur vos besoins, mais sur ceux des malheureux : là est la vraie nécessité, car une dépense est toujours nécessaire quand elle assure le pain d'un homme. Elle nous est toujours utile quand elle est une garantie de l'ordre et de notre propre avenir.

Dans cet emploi de tous les capitaux, de tous les bras, de toutes les têtes, dans cette fin de l'oisiveté est la renaissance de la confiance et de la paix. Avec le travail plus d'émeute., avec le travail plus de misère, plus de choléra. Le travail, le travail incessant, le travail équitablement rétribué, telle est la véritable panacée. Ce qui m'étonne, c'est que nous ne l'ayons pas plus tôt connue ou que, la connaissant, nous ayons tardé si long-temps d'en faire usage.

Courage donc, vous qui avez encore quelques sacs au fond de votre coffre. Que de belles et bonnes choses

vous pouvez en faire sortir : en l'ouvrant, vous fermerez la boîte de Pandore.

Quant à moi, faiseur de chiffres et dont toute la science politique, économique et démocratique, roule sur les quatre règles, et qui, hors de l'arithmétique, ne vois de salut ni dans ce monde ni dans l'autre, après avoir manié et remanié la question, posé l'addition en face de la soustraction et la multiplication en tête de la division, j'ai vu que tout le secret de l'aisance et de la confraternité générale se trouvait dans ce simple procédé : *travailler ; faire travailler.*

Ma conviction à cet égard est devenue telle que j'ai cru ma conscience engagée à ne pas différer un instant à mettre la chose en pratique ; et malgré mon horreur pour la truelle et l'ouvrage en général, appelant sans retard, charpentiers, maçons, menuisiers, plafonneurs, couvreurs et plombiers, je me suis lancé dans la bâtisse.

Ai-je fait comme mes voisins ou mes voisins ont-ils fait comme moi? Peu importe, l'idée a gagné la rue : nous bâtissons tous dans notre quartier et l'on bâtit aussi dans beaucoup d'autres. Il y a donc peu à faire dans cette bonne ville pour que le remède, devenu général, y passe à l'état d'habitude.

Et les choses iront mieux encore, si nous nous entendons pour la besogne à répartir, de peur qu'à l'instar de certain gouvernement, nous ne donnions des culottes à couper au charpentier et des charpentes à tailler à la couturière.

A cet effet, il serait bon d'ouvrir un registre où chacun indiquerait les travaux ou fournitures qu'il compte entreprendre dans l'année, et les sommes, et les individus qu'il veut y employer.

Mais voilà qu'à ces prescriptions candides, qu'à ces recettes de ménage, les docteurs rient et haussent les

épaules. Qu'ils rient ; je n'y vois pas de mal. Qu'ils haussent les épaules ! j'y suis fait. Mais qu'ils tiennent un quart-d'heure les yeux ouverts, c'est tout ce que je leur demande. Pourquoi refuseraient-ils de voir ? Une fois n'est pas coutume. Une simple expérience ne peut les ruiner ni les compromettre. Qu'ils la fassent donc et qu'ils offrent une obole au travailleur, non pour payer son oisiveté, mais pour aider à son labeur.

Où est l'aide que lui ont apportée les rhéteurs ? Quelle est la famille qu'ils ont sauvée de la faim ? Qu'ils m'en désignent une, et je leur en montrerai mille qu'ils ont pour toujours condamnées à l'abstinence.

Cependant eux aussi ont eu leurs souscriptions, leurs emprunts et leurs quêtes. Mais était-ce pour donner du pain au pauvre ? Non, c'était pour lui offrir des fusils, de la poudre et des balles. Oui, tels sont les outils dont ils ont pourvu l'ouvrier. Pour quelle œuvre ? Qu'ils le disent !.... Enfin, c'était de l'ouvrage à faire, il l'a pris faute d'autre. Pauvre peuple ! tu l'as fait en conscience ; juin et ses morts en témoignent. Il le fallait bien. Telle était la commande ; et la faim était là. Quel fut le paiement ?... Tes enfans le savent.

Gloire à nos rhéteurs, ils t'ont donné la palme du martyre. A eux la couronne civique ; à eux la toge et la chaise curule ; à eux l'or et la puissance.

Ah ! si ces hommes qui se disputent les lambeaux de ta chair, ces hommes qui, de mois en mois, depuis notre ère nouvelle, se sont arraché le sceptre de la popularité et le timon du navire, si ces hommes avaient employé à ton profit cet or qu'ils ont jeté aux passions, à l'intrigue, aux intérêts de leur coterie ou de leur propre orgueil, s'ils avaient dépensé pour te nourrir ce qu'ils ont prodigué pour te corrompre, tu ne serais pas aujourd'hui pantelant sous la faim. . . . .

Ils ont fait pis que t'affamer, ils t'ont rendu insensé; tu n'as pas même l'instinct de porter ton bulletin dans cette urne d'où dépend ton sort; ou si tu y vas, c'est pour voter pour qui t'égorge.

Hâtons-nous de combattre le mal avant qu'il ne soit incurable. Sauvons les membres avant que la tête ne tombe. Sauvons le moribond de ses vampires. Ils l'ont abruti par des paroles, nous le relèverons par des actions; nous l'arracherons à son désœuvrement famélique, à son oisiveté convulsive; nous le sauverons de la mort en nous sauvant nous-mêmes.

Propriétaires, ouvriers, apprentis ou maîtres, ici vous êtes tous solidaires; unissez-vous pour l'œuvre. Arrière ces distinctions oiseuses entre celui qui travaille et celui qui fait travailler: tous les deux sont ouvriers, tous les deux sont frères, qu'ils soient donc amis. Oui, c'est par cette union des travailleurs, c'est par cette alliance des capitaux et des bras, c'est par cette croisade contre la paresse et le chômage, que nous pourrons détrôner la corruption et l'anarchie; c'est en opposant des bienfaits aux paroles, le bon sens aux parades, l'honnêteté à l'intrigue, que nous ramènerons le pays au sentiment du vrai.

Ne cherchez pas d'autre remède à nos maux, d'autre terme à nos révolutions, car vous n'en trouverez pas. Notre salut est là, et n'est pas ailleurs. Faites vivre le peuple en travaillant, si vous ne voulez qu'il meure en vous maudissant, car sa malédiction c'est la mort.

Qu'on ne me dise pas que c'est le droit au travail que je ressuscite ici. Qu'est-ce que le droit au travail? Une phrase, un non-sens.

Comment forcer à faire travailler celui qui veut travailler lui-même et travailler tout seul? Obligerez-vous le cordonnier à vous laisser faire ses chaussures et votre

tailleur à vous confier la coupe de son habit? Tout le monde peut se croire cordonnier, tout le monde peut se dire tailleur, tout le monde enfin peut répondre : je n'ai que faire de vos bras quand les miens me suffisent.

La question est là : le droit au travail, en inféodant le travail, serait la plus intolérable et en même temps la plus sotte des tyrannies, celle qui tue la poule aux œufs d'or. Ainsi faisait le maximum ; on connaît ses bienfaits.

D'ailleurs, il ne suffit pas de forcer un homme à faire travailler, il faut bien aussi l'obliger à payer le travail fait. Or, s'il n'a pas d'argent ou s'il prétend n'en pas avoir, vendrez-vous sa maison pour en payer les meubles ou son chapeau pour acquitter le prix de sa chemise?

Faire travailler est donc toujours facultatif : c'est seulement par le raisonnement, par l'exemple ou la conviction que vous y amènerez celui qui a de l'argent et de l'ouvrage à faire.

Mais, objectera-t-on, le nombre des payans n'est pas ici en proportion avec celui des bras à payer et des estomacs à nourrir. Erreur! regardez donc la France, un quart de son sol est inculte, deux autres quarts sont mal cultivés. Comptez alors ce qu'il y reste à faire et, malgré nos pertes, la somme des ressources pour l'entreprendre. Souvenez-vous que, s'il y a beaucoup de travailleurs, il y a plus encore de consommateurs. Or, quiconque use et consomme, ne fût-ce que pour dix sous par jour, concourt pour cette somme au paiement du travail. Non, cette objection n'est pas sérieuse et je maintiens mon dire.

A l'œuvre donc, rentiers, capitalistes, propriétaires grands et petits, ne tardez pas, car la chose presse, le pavé brûle. Faites travailler autant que vos moyens vous le permettent : ce n'est qu'ainsi que vous pouvez, avec succès, combattre l'anarchie et les fléaux qui l'accom-

pagnent. Sur toutes ces plaies appliquez mon baume : contre la faim, *du travail;* contre l'émeute, *du travail;* contre le choléra, *du travail.* Alors, au lieu d'être entourés de mécontens et de malades, vous le serez d'hommes sains, de défenseurs et d'amis. Rien n'unit comme l'œuvre; rien ne calme plus vite les haines et les mauvaises passions. Oui, dans cette convention libre, dans cet échange du capital contre un labeur, sont la véritable fraternité, la véritable égalité, la véritable liberté. C'est un contrat tout populaire qui honore les deux contractans et les égalise en les plaçant dans la même balance sous le niveau de la réciprocité. Ici personne n'est l'obligeant, personne n'est l'obligé, ou l'un l'est autant que l'autre : je vous donne mon temps et mon talent, vous me donnez votre argent ; cet argent, vous l'avez gagné, vous ou votre père, comme je le gagne moi-même et comme je le fais gagner à d'autres. Remarquez-le bien, il n'est pas de si petit travailleur, de si pauvre journalier qui n'en fasse travailler d'autres et souvent de bien plus riches qu'il n'est lui-même.

Maintenant, je le demande à quiconque raisonne : que voulez-vous de mieux que cet ordre de choses? S'il ne va pas toujours au but, s'il laisse encore des malheureux, est-ce parce qu'il est mauvais ou parce que l'on s'en écarte? Exécutez-le loyalement, donnez du travail à qui n'en a pas ; payez-le à sa valeur, n'en faites jamais attendre le paiement, et vous n'aurez plus de pauvres ni de mécontens. Alors nous dirons : voilà le vrai socialisme, le vrai communisme ; il est rationnel, puisqu'il est praticable ; il est juste, puisqu'il nous laisse libres.

Pratiquez-le donc pour ne point avoir l'autre. Sans doute cet autre durerait peu, car ce qui blesse la nature et la raison n'est jamais durable. Mais ne durât-il qu'un jour, il nous reculerait d'un siècle : il n'est pas de folie

si courte qui ne laisse des traces. Souvenez-vous qu'il ne faut qu'un tribun et une heure de fièvre populaire pour renverser un empire. La médiocrité envieuse et la langue des sophistes ont tué plus de nations, détruit plus de villes que les machines de guerre.

J'ai dit. Je ne sais si j'ai pu vous convaincre. Puissé-je y avoir réussi, car l'instant arrive où, frappés de stérilité, le capital et la propriété, seules digues qui nous restent contre la barbarie, ne sauront plus garantir ni le riche ni le pauvre; ils tomberont ensemble aux acclamations de leurs sauvages assaillans, qui bientôt disparaîtront eux-mêmes sous les ruines qu'ils ont faites : *mendier, prendre et mourir*, tel fut le résumé de leur science.

Voilà l'abîme où leur folie nous pousse. Le gouffre est béant, il est proche : attendrons-nous qu'ils nous y traînent, quand une ancre de salut nous reste?

Oui, notre époque est rétrograde, et les peuples dont ce siècle annonçait l'émancipation sont retombés dans leur fange. Mais il n'est point de ténèbres éternelles, et quels que soient les efforts de la sottise, la raison finit par triompher. Pourquoi? C'est que la raison c'est Dieu même.

Si aujourd'hui cette sottise règne, si ses pontifes sont au temple trônant sur nos misères; nous, sous le péristyle, le front dans la poussière, attendrons-nous que leur pied nous écrase? Encore, si c'était celui du lion! mais..... pauvre peuple, voilà pour qui tu meurs!!

Pourquoi désespérer! Au souffle de la raison déjà vacille leur puissance. Le temps des sophistes est passé : *la vérité va luire*; avec elle viendra l'abondance, mère de la liberté. Alors, enfin, nous aurons la République.

Il n'en est pas sous le coup de l'émeute, sous le joug de la misère. Qu'est-ce qu'une République? — L'Etat où chacun vit, où chacun croit, où chacun juge. Or, com-

ment vivons-nous? Qui jugeons-nous? Que croyons-nous? — Pas même au travail.

Et pourtant le père de l'œuvre, *Dieu*, ne travaillait-il pas quand il créa le monde? Aussi, a-t-il dit à l'homme : *tu travailleras pour vivre.*

Travailler est donc la première condition de la vie de l'homme comme de celle des nations. Obéissons à la voix divine; obéissons à cette raison qui, nous montrant la charrue renversée et le métier qui chôme, nous dit : voici le mal et voilà le remède : *du travail*, *du travail et toujours du travail.*

ÉMULATION, CONCURRENCE. Savez-vous avec quoi vous ferez paraître le génie là où il se trouve, car le génie ne s'inocule pas, comment et par où vous en déterminerez l'application, l'essor et la portée? C'est par *l'émulation*, c'est par ce levier partout utile et presqu'infaillible quand il est assis sur une base solide et non sur un terrain mobile ou infécond.

L'émulation est la mère de tous les progrès; c'est elle qui nous encourage à bien faire en voyant ce qui est bien.

Différente de l'envie qui s'accroche à tout ce qui marche et s'y pend pour l'arrêter, l'émulation suit le mouvement quand il est progressif, et sans l'entraver, s'efforce de l'atteindre et de le dépasser. L'enfant qu'elle inspire ne voit pas un ennemi dans un concurrent, il voit un collaborateur qui l'aide à frayer la route.

Aiguillon de l'ame, moyen à la fois sûr et moral de diriger les penchans et les passions même, l'émulation ne vit que par la liberté. Elle a fait tous les grands hommes, tous les hommes utiles, presque toutes les bonnes institutions.

C'est donc elle que tout gouvernement doit d'abord

faire agir; c'est elle que le législateur et le professeur doivent prendre pour point de départ. Elle doit être la base du code, comme elle est le ressort du raisonnement; car c'est toujours l'émulation d'une pensée qui, préparant une autre pensée, conduit aux calculs les plus abstraits, aux inspirations les plus sublimes.

C'est sur l'émulation du bien ou le rapprochement de ce qu'on a fait avec ce que l'on peut faire, que repose la force croissante de la nature, c'est-à-dire la puissance de l'homme comme celle de Dieu, et la création toute entière.

L'émulation n'est pas même étrangère à ces êtres auxquels, malgré l'évidence, nous refusons un libre arbitre, un raisonnement, une pensée et presque la vie, *aux animaux*. Il faut bien que cette émulation vive en eux, puisqu'ils sont susceptibles d'instruction, de progrès, de vertus. Le chien, le cheval, dans une course, dans une chasse, dans une attaque, dans une défense, rivaliseront de volonté et d'efforts. Il suffit de voir leurs yeux, leur tressaillement, leur impatience, pour s'assurer que ce n'est pas là un instinct machinal, une simple vibration des muscles. Non; la pensée, l'ame, oui, l'ame est en mouvement.

Chez les espèces qui vivent en société, cette émulation est plus frappante encore. Regardez travailler les fourmis, les abeilles: à chacun de leurs pas, vous reconnaissez le sentiment qui les guide, qui les encourage; l'une ne veut pas faire moins que l'autre.

Qu'on dise que chacune ne fait que ce qu'a fait la première, que celle-là seule a eu une volonté, que les autres ne font que l'imiter et la suivre; sans demander ici d'où vient la volonté de cette première, je répondrai: non, l'émulation n'est pas l'imitation servile, n'est pas cet entraînement irréfléchi qui tient d'une impulsion passée

plus que de l'intention présente. L'imitation saisit également le bien et le mal, et peut-être le mal, de préférence. Chez elle, la paresse entre pour beaucoup, car il est plus aisé d'imiter que d'inventer. L'on copie son émule pour s'éviter la peine de lutter avec lui, en travaillant comme lui; c'est ainsi que l'imitateur devient plagiaire, puis voleur, car c'est le devenir que de s'attribuer la pensée d'autrui. Telle n'est pas l'émulation.

La concurrence diffère de l'imitation, mais elle ne doit pas encore être confondue avec l'émulation. Si la concurrence a son utilité, elle a aussi ses inconvéniens: elle est essentiellement intéressée et mercantile; elle a moins pour but la perfection du travail que le profit qu'on peut en obtenir. Alors, peu lui importe que ce travail soit bon, pourvu qu'il le paraisse.

La concurrence devient stérile quand elle est enfermée dans un espace étroit, parce que le terrain se trouvant ainsi encombré, il faut qu'elle démolisse pour construire, et qu'en définitive, non-seulement elle ne crée rien, mais elle ne laisse rien créer.

Poussée à l'excès, quand surtout la bonne foi et le bien public ne la dirigent plus, elle peut être un mal. Dans ce cas, elle est aussi nuisible que l'oisiveté ou que cette imitation paresseuse qui en approche, car elle fausse cette imitation même. Celle-ci copie l'œuvre et la donne comme sienne. La concurrence ne prend que la surface de cette œuvre, que son vernis, et les offre pour l'œuvre même qu'elle déconsidère.

Arrivée à ce point, la concurrence n'est plus qu'un prestige, qu'une tromperie; c'est le délit du faux monnayeur; c'est celui du fabricant de tissus, qui débite du coton pour de la laine, du chanvre pour du lin, du lin pour de la soie; c'est celui du droguiste, qui sophistique ses remèdes; du marchand de vin, qui y ajoute de la

litharge. Cette industrie du faussaire, qui décourage le travail honnête, qui attente à la propriété, à la vie, est un crime. Elle n'a donc aucun rapport avec l'émulation : celle-ci est toujours bonne, tandis que l'autre peut cesser de l'être.

Si l'émulation n'est ni l'imitation ni la concurrence, elle est moins encore la rivalité qui tend non à créer, mais à détruire : on ne veut pas imiter son rival, on ne cherche pas à faire mieux que lui, on veut l'empêcher de faire, on veut le tuer. Fille de l'envie et sœur de la haine, la rivalité poursuit à la fois l'œuvre et l'ouvrier; elle écrase l'inventeur et l'invention.

C'est la rivalité ou la concurrence armée, soit qu'elle ait eu pour but le monopole, soit qu'elle n'ait en vue que quelques prérogatives, qui, soulevant les peuples européens les uns contre les autres, a, depuis cinquante ans, fait couler des flots de sang et arrêté l'élan du siècle et de la civilisation.

Que l'Europe serait grande et puissante, que la France le serait avec elle, si tous ces hommes, tous ces trésors dépensés pour se nuire, avaient été employés à s'entr'aider! Si, à la crainte aveugle, à la prohibition insensée, au monopole stupide, enfin à ces délimitations anti-industrielles et commerciales, on avait préféré cette émulation large et généreuse qui a en vue la moralité et le bien-être de l'homme, mais de l'homme de l'univers et non celui de la localité, de l'homme dans son acception divine et immortelle, et non resserré dans son existence d'un jour et son entourage de boue, de l'homme enfin dégagé du préjugé de lieu, de temps et de figure! Oui, cette émulation ainsi formulée, on en aurait senti l'avenir; on aurait compris que faite pour l'ensemble, elle ne peut pas plus vivre entre des frontières que sous des chaînes et des verroux; et qu'ainsi garottée, elle ressemble à

l'aigle de vos ménageries, que vous enfermez dans une cage pour mesurer ses ailes et étudier la puissance de son vol.

Les maîtres de la terre, ceux que le hasard des révolutions ou celui de leur origine a faits les chefs des peuples, n'ont rien à redouter de ce concours universel, de cette émulation sans limites. En s'unissant à cette multitude, ils profiteront de tous ses progrès; car dans cet accord vers le bien, l'émulation devient une impulsion dont la force s'accroît de la volonté et des efforts de tous; et si elle fait de grandes nations, si elle tend à n'en faire qu'une seule, elle fait aussi les grands hommes et les grands rois parmi ces hommes.

Oui, ces préjugés des temps barbares, ces rivalités de peuple à peuple, cette haine aveugle si soigneusement entretenue par une politique étroite, égoïste, cette insociabilité décorée du titre menteur d'esprit national, d'amour de la patrie, ces frontières, ces cordons, ces lignes, ces bastilles et tout ce cortège d'institutions surannées et de croyances mauvaises, sont les barrières qui vous arrêtent, les chaînes qui entravent vos efforts. Qu'elles tombent : alors, dégagées de leurs langes, les générations avanceront à pas de géant vers la vertu et la force réelle.

Que l'émulation, puisqu'elle est le premier mobile de l'ordre et du progrès, puisqu'elle est le levain de toutes les vertus, de tous les chefs-d'œuvre, soit aussi celui de toute éducation ; qu'elle apparaisse en première ligne dans chaque méthode d'enseignement. Issue de la nature et appuyée sur la morale et la religion même, elle est applicable à tous.

ENFANS. Tous ne sont pas en nourrice et ne jouent

pas avec des poupées. Voici ce que je lisais dans un journal du 4 mai 1845 :

« Un concours de pinsons a eu lieu, dimanche dernier, à Courtrai ; il y a eu huit sociétés concurrentes, et chacune d'elles a mis quatre oiseaux en lice. Le premier prix a été remporté par la société d'Iseghem, dont les quatre pinsons ont redit leur chant deux mille quatorze fois dans le temps fixé, une heure. Les quatre champions de la société d'Oostroosebeke, à laquelle le second prix a été adjugé, ont répété leur chant mille neuf cent quatre-vingt-seize fois, et ceux de la société de Thielt ont obtenu le troisième prix par le chiffre de mille six cent un. Le pinson qui a obtenu la palme sur tous ses concurrens appartient à la société d'Oostroosebeke : il a répété son chant d'une manière très-correcte six cent soixante-seize fois dans l'heure. Malgré ces superbes résultats, on a reconnu, dit un journal flamand, que ces oiseaux n'avaient pas encore acquis toute leur ardeur, la saison étant trop peu avancée et les matinées trop froides. »

Jeu pour jeu, j'aime mieux celui-ci que les combats de taureaux, de coqs ou de cailles, et même que les courses de chevaux, jeu cruel et qui n'est pas plus utile que les autres.

Voyez : *Education des animaux.*

ENFANT GATÉ. Luther disait à son tout petit enfant : « tu es l'innocent, le petit fou de Notre-Seigneur. Sous la grâce et non sous la loi, tu es sans crainte et sans inquiétude : tout ce que tu fais est bien fait. » Aussi, Luther gâtait-il ses enfans.

Les Arabes et les Maures ont la même indulgence. Chez eux, tout est permis aux fous et aux enfans ; ils prétendent que, n'ayant pas la connaissance du bien et du

mal, il est absurde de les réprimander et plus encore de les châtier. D'après ce principe, ils leur laissent faire tout ce qu'ils veulent.

Dans un naufrage sur les côtes d'Afrique, l'équipage d'un navire de commerce fût pris par les Maures. Devenus esclaves, les matelots furent accablés de mauvais traitemens. Les mousses l'étaient de prévenances. On les nourrissait bien, sans exiger d'eux aucun travail; on excusait toutes leurs espiègleries: ils pouvaient même impunément battre les enfans du pays quand, dans leurs petites disputes, ils étaient les plus forts.

Cependant, à la suite d'une de ces querelles, un père, prenant parti pour son fils, fustigea rudement un des mousses. Cet acte de brutalité, contraire à l'usage, amena presqu'une émeute dans la tribu. Les femmes, furieuses, se levèrent en masse; il semblait que les coups frappés sur un seul enfant fussent retombés sur toutes les mères. Dans leur exaspération, elles voulaient que le délinquant fût mis à mort.

Ces mousses, jusqu'au jour de leur rachat, reçurent d'elles tous les soins imaginables: elles leur donnaient le meilleur lait, les meilleures dattes, et dans les marches les faisaient toujours monter sur les chameaux; et ces mêmes femmes étaient d'une cruauté atroce envers les autres prisonniers.

Permis aux Mauresses de gâter leurs enfans et même les nôtres lorsque la tempête les jette sur leur côte; mais quant à ceux qui restent chez nous, pour leur repos comme pour le nôtre, gardons-nous d'en faire autant. Il n'est personne qui n'ait eu occasion de voir ce qu'il en arrive, et à quel point de tyrannie et de déraison on peut, en cédant à tous leurs caprices, conduire les enfans, même les plus heureusement nés. J'en citerai quelques exemples:

L'un de ces enfans gâtés ayant vu l'image de la lune dans un seau d'eau, manqua mourir d'un accès de colère, parce qu'on ne voulait pas la lui donner.

Un autre, étant entré dans une cuisine, eut la fantaisie de pisser sur un gigot qu'il voyait rôtir. On s'y refusa, comme l'on pense. Lui, de son côté, s'entêta à la chose, et il tint si ferme et si long-temps, que, de guerre lasse, il fallut lui céder.

Un troisième, c'était le fils d'un grand seigneur, ayant vu débrocher un cochon de lait, voulut absolument le remplacer; et, sur l'ordre des parens, le cuisinier, après lui avoir placé une bande de lard sur le dos et une lèchefrite sous le ventre, dût faire semblant de le mettre à la broche.

On le croyait satisfait, mais il n'en était rien : il cria encore et plus fort. Il fallut donc compléter la cérémonie, le coucher dans un grand plat et le poser sur la table; et ce n'est que lorsqu'un des convives, le couteau et la fourchette à la main, eut fait le geste d'en détacher un morceau et de le manger, qu'il se décida à sauter par terre.

La petite scène qui suit pourra paraître à la fois malséante et mal-odorante; mais comme elle est historique, dût-on se boucher le nez, je vais vous la dire. Il est nécessaire, pourtant, de la faire précéder d'un préambule.

Si quelqu'un de vous est père de famille, il n'a pu manquer de s'apercevoir que l'enfant, contrairement à la plupart des animaux, se plaît dans l'ordure et ne manque pas de s'y vautrer quand on le laisse faire. Aussi, l'un des premiers soins des mères, des bonnes et des nourrices, est de réformer leur nature sur ce point et de leur inspirer le dégoût de ce qui est sale. Si elles y parviennent, elles étendent successivement la prohibition et répètent sans cesse aux nourrissons, pour les empêcher

de toucher et goûter à tout, ces mots consacrés : *c'est du caca*, appliqués d'ailleurs, selon la circonstance, à ce qui en est ou ce qui n'en est pas : mensonge imprudent dont l'enfant ne tarde pas à s'apercevoir.

C'est probablement ce qu'avait fait celui dont il s'agit ici, lequel soupçonna, dans sa malice enfantine, qu'on l'avait souvent trompé à l'endroit du *caca*; car un jour, de cette voix à la fois larmoyante et impérative propre aux enfans gâtés de tous les pays, il fit entendre aux oreilles de ses parens ébahis, cette exclamation : je veux du *caca*.

La mère. — Ah! Fanfan, que dites-vous là.

Fanfan. — Je veux manger du *caca*.

Le père. — Vous n'en aurez pas, monsieur.

Fanfan. — Je veux manger du *caca*.

Le père. — Mais cela est mauvais; tu n'en auras pas, te dis-je.

La mère. — Eh! monsieur, vous le contrariez toujours et vous le rendrez méchant : qu'on lui en donne, et il n'en mangera pas.

Fanfan. — Je veux manger du *caca*.

La mère à un domestique. — Apportez-lui-en donc.

On apporte la chose sur une assiette; Fanfan regarde, flaire et réfléchit.

La mère. — Eh! bien, Fanfan, te voilà content; tu n'en veux plus, maintenant?

Fanfan, piteusement. — Je veux que papa en goûte avant.

Le père. — Taisez-vous, petit malpropre.

Fanfan, criant. — Je veux que papa en goûte avant.

Le père. — Voulez-vous bien vous taire, polisson.

Fanfan, hurlant. — Je veux que papa en goûte avant.

Le père, faisant sa grosse voix. — Fi donc, monsieur, fi donc! vous tairez-vous, enfin?

Fanfan, frappant du pied et s'arrachant les cheveux. — Je veux que papa en goûte avant.

Le père, se fâchant tout de bon. — Fanfan, je vous mettrai en pénitence.

Fanfan, s'égratignant et se roulant par terre. — Je veux que papa en goûte avant.

La mère. — Ah! monsieur, que vous êtes dur pour cet enfant: voulez-vous donc qu'il en meure? Vous êtes son bourreau et le mien.

Fanfan, regardant son papa du coin de l'œil. — Je veux que papa en goûte avant.

La mère à son époux. — Allons, monsieur, un peu de complaisance; c'est la vie de votre enfant que je vous demande.

Le père y goûte et fait la grimace.

Fanfan, faisant aussi la grimace et se relevant gaîment. — Ah! puisque ce n'est pas bon, je n'en veux plus.

La mere. — Eh! bien, monsieur, ne vous avais-je pas dit que cet enfant est raisonnable, qu'il ne s'agit que de lui parler doucement et de lui expliquer les choses?

Fanfan, courant vers sa bonne en pouffant de rire. — Papa, qui a mangé du *caca*, du vrai *caca*.

Il court au valet de chambre: papa, qui a mangé du *caca*.

Il s'élance dans la cuisine, dans les escaliers, puis dans la cour, criant toujours: papa qui a mangé du *caca*; ah! cochon de papa, ah! comme il sent mauvais, papa. Et pendant plus de six mois, Fanfan n'embrassa jamais son père sans faire la grimace et répétant: il a mangé du *caca*.

Ces traits de la faiblesse ou de la stupidité des parens, tout incroyables qu'ils paraissent, ne sont pas rares. Malheureusement, ils peuvent avoir des conséquences plus graves que le ridicule.

J'ai connu en Allemagne, une femme, très-sensée d'ailleurs, qui voyait dans la douceur des enfans un signe de mauvaise santé et qui employait tous les moyens qui dépendaient d'elle pour rendre méchans ses deux petits garçons naturellement doux. Elle y réussit à souhait, et l'un mourut des suites de cette méchanceté : il avait voulu jeter un chien dans un puits, et il y tomba avec lui.

Les fâcheux exemples contribuent, non moins que la faiblesse, à gâter les enfans. Voici encore un fait dont j'ai été témoin : j'allais souvent, à Gênes, dans la maison d'un riche et noble Génois, homme au cœur d'or, mais à la fois le plus faible et le plus colère des pères : il tempêtait sans cesse et cédait toujours. Le dernier de ses enfans était un petit garçon de six à sept ans, rempli de malice et d'esprit, mais qui, gâté par sa mère, gâté aussi par les emportemens du père, était devenu le plus endiablé petit gamin qu'on pût rencontrer.

Un jour, son précepteur, grave ecclésiastique, lui donnant une leçon, renversa par inadvertance un encrier sur son cahier d'étude. L'enfant, regardant son maître, lui dit : quand on fait une telle chose à papa, voilà ce qu'il fait; et prenant le cahier barbouillé d'encre, il l'applique sur la figure de l'abbé ébahi, puis renverse la table, jette sa chaise dessus et s'en va.

Les enfans des marins, dit Cooper, montent au haut du mât avant de savoir marcher. Celui-ci, sans être fils de marin, était bien le fils de son père. Il mourut de langueur à un âge peu avancé, et j'ai toujours pensé que les soins exagérés dont on l'avait entouré en lui laissant d'ailleurs faire toutes ses volontés, avaient hâté sa fin.

Tel est le résultat ordinaire; et la tendresse ici tue plus sûrement que la haine. Il en est des enfans gâtés comme des petits chats qui, avant d'être arrivés à toute

leur croissance, meurent de vieillesse et tout râpés à force d'avoir été maniés et caressés.

Heureux encore les enfans que la faiblesse des parens ne conduit qu'à une mort précoce. Nous avons déjà dit qu'il en est qu'elle mène au crime et à l'échafaud. La tradition de ce pays n'attribue pas à une autre cause la fin déplorable du chevalier de Valines, rompu et brûlé à Abbeville en 1761.

Ce chevalier de Valines, comblé des dons de la fortune et de la nature, eut le malheur d'être fils unique, car alors les sœurs ne comptaient pas. Objet des adulations de toute sa famille, ses défauts devinrent bientôt des vices; et du vice au crime, il n'y a qu'un pas. Ses parens ne cessaient de parler devant lui des nombreux héritages qui lui reviendraient et de la grande fortune dont il jouirait un jour. Il résolut d'en hâter l'instant et accomplit sa résolution avec une persévérance et une astuce incroyables; bref, avant d'avoir atteint sa seizième année, il avait empoisonné son père, sa mère et sa sœur. Ces crimes ne furent révélés que parce que, deux années plus tard, il voulut, dans un repas, traiter de même le reste de sa famille, ce à quoi il réussit en partie.

Si le chevalier de Valines eut reçu une éducation libérale, s'il eut été, jeune encore, éloigné de la maison paternelle, il est probable qu'il fût resté honnête homme.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples qui, sans être aussi tragiques, n'en sont pas moins déplorables. Que ce duelliste qui a tué son ami et qui sera tué à son tour, se demande ce qui l'a rendu querelleur et meurtrier, sa conscience lui répondra que ce sont les applaudissemens qu'on lui donnait quand, encore enfant, abusant de sa force contre les faibles, il provoquait et battait ses camarades.

Que cet homme maladif, débile avant le temps, in-

terroge son estomac, et qu'il réponde si ce n'est pas aux épices, aux sucreries, aux confitures et aux friandises dont on a gorgé son enfance, qu'il doit la faiblesse de sa constitution.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'avec la conscience que nous devons à la sottise de nos parens une bonne partie de nos douleurs et de nos défauts, nous n'en sommes pas moins faibles avec nos propres enfans. Il semble que nous voulions nous venger sur eux du mal qu'on nous a fait, et les rendre valétudinaires, sots et méchans, parce qu'on nous a fait tels.

Nous finirons en remarquant que les enfans gâtés appartiennent exclusivement à la civilisation, et que bien des peuples barbares et même sauvages élèvent leurs enfans mieux que nous. A la Nouvelle-Zélande, les enfans des naturels, nous disent les missionnaires, ne sont point, quant à l'intelligence, inférieurs à nos enfans européens, et ils l'emportent sur la plupart d'entr'eux pour la tenue et les manières. Respectueux envers leurs parens, ils se montrent polis et serviables à l'égard des étrangers.

Ceci, ne vous y trompez pas, est le résultat de l'éducation. Les parens ne s'emportent jamais contre eux; ils les réprimandent avec dignité quand ils le méritent et ne leur infligent, que dans des cas fort rares, des châtimens corporels: encore les femmes seules sont-elles chargées de l'exécution, les hommes regardant ceci comme au-dessous de leur dignité: et ces peuples sont antropophages. Mais tout féroces qu'ils sont, ils ont compris qu'il ne fallait pas traiter ses amis et moins encore ses enfans, comme si on les détestait. En ceci, imitons-les et aimons les nôtres, non pour leur faire plaisir, mais pour leur faire du bien; ou, si vous voulez, aimons-les pour eux et non pour nous.

Voyez: *Education du pauvre, éducation du riche.*

ENFER. Si nous voulions établir un nouvel enfer quelque part, nous y mettrions des êtres de puissance et d'intérêts divers et ne pouvant vivre sans s'entre-dévorer.

A ce besoin de chair et de sang, nous unirions une sensibilité corporelle qui rendrait douloureux tout choc sur la chair et sur les os, et plus douloureux encore le déchirement de cette chair et la rupture de ces os.

Nous y ajouterions une imagination courant au-devant de la souffrance, l'appliquant par anticipation, l'aiguillonnant pendant sa durée, et quand elle a cessé, la renouvelant par le souvenir.

Pour qu'il n'y manquât rien, nous l'assaisonnerions avant, pendant et après, en manière d'épices et de condiment, de l'aspect de la mort toujours béante devant nous et dont l'approche incessante offre à l'esprit une douleur plus terrible que toutes les autres, sauf celle qui doit la suivre.

Telle est la position de l'homme terrestre. Immortalisez-le sur cette terre, et vous y avez réalisé la damnation éternelle.

Ceci posé, et je ne pose rien de trop, je vous demanderai : si cette terre n'est pas l'enfer, qu'est-elle donc? Et si les êtres qui l'habitent n'y sont point par punition, pourquoi y sont-ils?

Récapitulez la somme des maux et rapprochez-la de celle des biens : qu'un individu privilégié, qu'un homme placé dans la situation de ceux qu'on nomme les heureux du siècle, un homme ayant fortune, santé, beauté, esprit, considération, gloire même, après avoir possédé cinquante ans toutes ces choses, s'examine et qu'il dise si, tout compte fait, les instans de bonheur dont il a joui, réunis bout à bout, pourraient former une année, c'est-à-dire la cinquantième partie de son existence.

A cette triste réalité, opposons les délices de nos rêves, de notre délire : délices sans mélange, sans crainte, sans remords, délices dont la réalité et la durée sont impossibles sur cette terre, et qui, fugitifs comme l'ombre, ne semblent apparaître que pour nous faire mieux sentir notre misère.

En présence de ce contraste de ce que nous sommes et de ce que nous pourrions être, ne peut-on pas demander si cette terre n'est pas le séjour des anges déchus et si nous-mêmes ne sommes pas ces êtres condamnés à une expiation méritée?

On nous répondra : la vie n'est point une expiation, puisqu'elle est un don, puisqu'elle est un bienfait.

Si la vie est un bienfait, pourquoi peut-elle cesser à toute heure, à toute minute? Pourquoi cette vie, la vie du corps, qui commence par la douleur, qui finit par la douleur, est-elle accompagnée de tant de douleurs?

Puis, comme si ce n'était pas assez de la souffrance, pourquoi la tentation, pourquoi le vice, pourquoi le crime sont-ils partout sous nos pas?

Oui, la terre est l'enfer ou sa succursale; oui, nos appétits charnels, nos passions grossières, passions toujours renaissantes, voilà notre vautour, voilà les démons qui nous poursuivent et qui, pour punir le crime, nous rejettent au crime.

Devons-nous pour cela maudire la Providence? Non; la Providence est juste et Dieu est bon, il ne nous fait point de mal : nous nous en faisons à nous-mêmes. Il ne nous a pas mis où nous sommes, ce sont nos fautes qui nous y ont jetés. Mais à toute heure, à tout instant, il nous tend la main pour en sortir. Une bonne action en expie une mauvaise, et toute vertu, en nous rapprochant de Dieu, nous porte vers un meilleur monde.

Voyez : *Diable, goutte et rhumatisme.*

ENSORCELÉ. Il est des gens qui semblent vraiment l'être, tout leur tourne à mal; et quand leur tartine tombe, c'est immanquablement du côté du beurre.

Cette fatalité qui suit certaines personnes semble quelquefois rejaillir sur ceux qui les approchent. Cet homme est le meilleur des maris, il est à sa quatrième femme.

Celui-ci est un avocat rempli d'éloquence, c'est la probité même; il ne se charge jamais d'une affaire avant de s'être assuré que le bon droit est du côté de son client et que la cause est imperdable: eh! bien, il n'en a jamais gagné une seule.

Cet homme est jeune, beau, riche, spirituel, sa conduite est exemplaire, son caractère excellent, personne n'en doute, et il a manqué dix mariages: dix fois il a été supplanté par des malotrus qui n'avaient pas une seule de ses qualités.

Un marin de mes amis, aujourd'hui vice-amiral et l'un des meilleurs, fut long-temps sans pouvoir arriver aux grades auxquels son ancienneté, comme son mérite, lui donnait droit: tous ses cadets lui passaient sur le corps. Pourquoi? C'est que, lui aussi, était ensorcelé: partout il faisait naufrage. Tout le monde était convaincu de son habileté comme marin, tout le monde l'aimait comme homme, et tout le monde tremblait de s'embarquer avec lui.

Il était désespéré et allait quitter la marine, quand un beau jour la veine changea et son guignon cessa. Dès ce moment, tout lui réussit.

Il est des individus dont le guignon ne tient qu'au geste. Ils n'éprouvent point de malheurs, ils en font, et cassent tout ce qu'ils touchent. Leur approche ressemble à celle d'une armée de Huns et de Vandales: leur passage est marqué par des ruines. Quand M. D*** entre chez vous, enfermez vos porcelaines, faites nicher votre petit

chien, mettez votre perroquet dans sa cage, sinon il cassera vos tasses, écrasera la patte de votre chien et fera envoler votre oiseau.

Il y a des ensorcelés de langue : ils sont naturellement polis et même complimenteurs. Ils ne manquent pas d'esprit ; mais je ne sais par quel accident leur langue tourne toujours de manière à leur faire dire une injure ou une bêtise : ils voudraient vous citer Homère et vous conter l'histoire d'Hélène, que justement Menelas se trouverait là.

Je sais un homme doux comme un agneau, qui ne s'en est pas moins fait la réputation d'un duelliste féroce. Serviable et désireux de plaire, il ne pouvait entrer dans un lieu public sans y rencontrer une querelle ; et tout en détestant les duels et sans en avoir cherché, il en avait eu vingt dans sa vie.

L'ensorcellement gagne jusqu'aux animaux. J'ai connu un cheval qui avait eu successivement quatre maîtres : les trois premiers étaient devenus fous, le quatrième s'appelait Braque.

J'en ai vu un autre qui conduisait toujours ses cavaliers là où il y avait une balle ou un boulet à recevoir. Il avait eu ainsi, dans une seule campagne, cinq hommes tués sur lui, et il n'avait pas reçu une égratignure. On le changea de régiment. Il était temps, il aurait démoralisé toute la brigade : les plus braves même n'en voulaient plus. On l'avait surnommé *le cheval de la mort.*

L'ensorcellement peut s'attacher aux maisons. Il en est une non loin d'ici où, à peu d'intervalle, deux femmes furent assassinées par leurs maris devenus jaloux. On ne sait pourquoi un homme, bientôt après, y fut tué également par jalousie. Enfin, un autre s'y tua lui-même pour quelque chose de semblable.

Ces maris n'avaient aucun rapport entr'eux, et il n'y

avait probablement rien de prémédité dans leur action. C'était tout simplement l'influence de la maison, qui en fera bien d'autres si l'on n'y prend garde. En ce moment même, il y existe un excellent jeune homme qui y meurt de spleen, sans autre cause que l'effet de la localité.

Je ne m'étonne plus si l'on brûlait les sorciers et si l'on jetait leurs cendres au vent. La précaution était bonne, et l'on sera quelque jour obligé d'y revenir, car les ensorcelés, comme les ensorceleurs, deviennent plus communs que jamais.

ENTENDONS-NOUS (*Mars* 1849). A cette fin, gouvernans vieux et nouveaux, journalistes, orateurs et publicistes, présidens des clubs et des banquets patriotiques, démocrates, aristocrates, légitimistes, orléanistes, socialistes, républicains de la veille et du lendemain, vous tous enfin l'honneur de la France et les bienfaiteurs des hommes, à vos bienfaits ajoutez celui de me faire comprendre, ce qui n'est pas facile, vu que je suis vieux et que j'ai l'oreille dure; mais c'est votre affaire. Ici j'use de mon droit, celui d'interpellation, et conséquemment je vous invite, et au besoin je vous requiers de vouloir bien catégoriquement répondre à ces simples demandes :

Qu'entendez-vous par peuple?

Par citoyen?

Par socialisme?

Par démocratisme?

Par liberté?

Par égalité?

Par fraternité?

Par patrie?

Par devoir?

Par droit?
Par pouvoir?
Par avoir?
Par garantie?
Par ordre?
Par désordre?
Par famille?
Par gouvernement?
Par souveraineté?
Par moralité?
Par fidélité?
Par félicité?
Par justice?
Et par raison?
Ces questions résolues, je vous en poserai d'autres.

ENTÊTEMENT. J'ai connu un vieux brave qui savait une foule de bonnes histoires. Elles avaient surtout un grand mérite, c'est qu'elles n'étaient pas longues : il est vrai qu'elles n'étaient pas toujours de très-bonne compagnie. Mais nous venons de dire que c'était un vieux brave, il faut bien lui passer quelque chose.

Une femme, me racontait-il, appelait un jour son mari *pouilleux;* c'était peut-être vrai. N'importe, il le trouva mauvais. Elle répéta son mot, il se fâcha. Elle le cria plus fort, il la menaça. Elle le redit deux fois, il jura qu'il allait la noyer. Elle risposta par *pouilleux, pouilleux, pouilleux* bien accentués. Furieux, il la saisit : à l'aide de la corde du puits, il la descendit dedans et l'y plongea jusqu'au cou; mais la tête était dehors et elle criait plus fort que jamais : *pouilleux, pouilleux, pouilleux.* Il lâcha un peu la corde, l'eau atteignit la bouche. Cependant elle disait encore : *pou..... pou.....* Il lâcha un peu plus,

la tête fut couverte. Mais les deux mains surnageaient, et l'enragée femme frottant l'une contre l'autre, les deux ongles de ses pouces gesticulaient encore *pouilleux*.

L'homme fut vaincu, et cette femme, si elle en mourut, périt martyre de son opinion.

Ceci n'est probablement qu'une parabole, qu'une ingénieuse allégorie pour prouver la puissance de volonté d'une femme. En voici un autre exemple que m'a raconté le savant historien de notre bonne ville, M. L***. C'est de l'histoire :

Vers l'an 1660, existait à Abbeville une jeune fille qu'on appelait Gabrielle Foucquart, et dont le père était un honnête receveur des tailles.

Gabrielle habitait, ainsi que ses parens, non loin du couvent des Minimes, et y allait souvent entendre la messe. D'un autre côté, un vénérable frère, oncle de sa mère, venait fréquemment au logis en compagnie du prieur. Gabrielle fut donc, dès l'enfance, habituée à voir ces religieux. De là peut-être la pensée qui germa dans son cerveau, et un jour elle se demanda pourquoi, quand il y avait des Minimes, il n'y avait pas de Minimesses?

Ne pouvant trouver à cette question bien simple une réponse satisfaisante, elle ne douta pas que ce ne fût un oubli du Créateur ou de son représentant sur la terre. Elle n'eut plus qu'un désir en ce monde, ce fut celui de fonder un ordre de Minimesses; elle ne rêvait ni ne parlait d'autre chose.

Pour la distraire, ses parens la marièrent; mais trois ans après, devenue veuve, elle acheta une maison, recruta des novices et en fit, selon son idée, des Minimes du sexe qu'elle affubla, tant bien que mal, de l'uniforme des révérends pères.

A cette nouvelle, les vrais Minimes entrèrent en une sainte colère: dans cette parodie de leur institution, ils

virent une hérésie et crièrent au sacrilège. Gabrielle Foucquart n'était pas femme à se laisser intimider par des cris; elle cria plus fort, traita les Minimes de *grisons* et *d'ânes blancs*, et continua à faire des Minimesses.

Les Minimes obtinrent contre elle, de l'évêque d'Amiens, une sentence d'excommunication, et un grand-vicaire, suivi d'un cortège de prêtres, vint la lui fulminer en son propre logis.

La chose se fit avec tout le cérémonial d'usage : cierge de cire jaune, drap noir, christ voilé et torrent d'eau bénite, le tout suivi de la redoutable formule usitée. « *Des malédictions horribles*, dit un historien du temps, le père Ignace, furent déversées sur la tête de la coupable. » Mais Gabrielle, alors âgée de trente ans, grande, belle et puissante femme, après avoir baissé un instant cette tête devant le signe de notre rédemption, la releva plus fière que jamais : « Je suis, comme vous, enfant de l'église, dit-elle au grand-vicaire et à ses acolytes; je me ris de votre excommunication et j'en appelle au pape, mon supérieur et le vôtre. » Et sur ce, elle mit l'envoyé à la porte et la lui ferma au nez.

On ajoute qu'elle lui remboursa son eau bénite en liquide assez peu canonique, une cruche d'eau de sa vaisselle.

La guerre ne finit pas là, comme on pense; les choses étaient en trop bon train pour s'arrêter si vite : prélats, moines, curés, maréchaussée, parlement, Sorbonne, grande et petite juridiction, haute et basse cour, tout le monde s'en mêla; le public, comme d'usage, brochant sur le tout, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, mais disant toujours des sottises, selon sa coutume et son droit.

Gabrielle Foucquart lutta pendant vingt ans contre tant d'ennemis. Sans cesse sur la brèche, elle soutint même, à la tête de ses fidèles Minimesses, un siège en règle contre

les soudards envoyés armés d'hallebardes pour l'arrêter.

Dans une autre circonstance, elle tint tête à la canaille qui, depuis le jour de son excommunication, avait compté qu'elle serait brûlée vive, et qui commençait à s'impatienter que la chose tardât tant. Mais Gabrielle n'entendait se laisser *arder* ni vive ni morte; et les plus *mawouais* (mauvais) n'étaient *mi* (pas) fiers quand elle venait *à paroistre*. Aussi, quand les cris *desdits sots l'y molestoient* trop, elle les faisait *prestement déguerpir en battant du pied sur sa porte.*

La digne femme vivait, d'ailleurs, très-saintement. De mœurs pures, elle n'était pas seulement de l'église militante, elle était aussi fort aumônière.

Enfin, en 1623, le pape Grégoire XV, touché de son courage et de ses saintes habitudes, leva, par bulle du 10 juin de la même année, la sentence d'excommunication, confirma ses statuts, autorisa l'établissement de son monastère; et, par une malice toute papale, ce fut un Minime qu'il expédia en poste de Rome pour lui en apporter la nouvelle.

Gabrielle jouit jusqu'en 1639 de sa victoire et de sa fondation, qui s'étendit en France et dans plusieurs autres Etats chrétiens.

Elle mourut à soixante-dix ans, laissant une preuve de ce que peut la volonté et la persévérance. Pendant vingt-cinq ans, elle fut une réprouvée; pendant quinze ans, elle fut considérée comme une sainte. Homme, elle eut été un grand général ou un grand ministre que célèbrerait l'histoire. Simple femme, elle est aujourd'hui oubliée.

Ne nous trompons pas sur les résultats de l'entêtement: il peut conduire à tout; et plus d'un homme d'Etat arrivé au pinacle n'a pas eu d'autre mérite. Oui, l'entêtement fondé sur un esprit droit et une conviction profonde

devient presque toujours fécond, et il arrive au but plus sûrement et plus vite que le talent, que le génie même.

Mais s'il peut faire du bien, il peut aussi devenir une source de mal quand, émanant d'un jugement faux qu'accompagne l'orgueil, il n'est plus que l'opiniâtreté bestiale du dogue qui ne veut pas lâcher le bâton qu'il mord, bien qu'il lui brise les mâchoires.

L'entêté de cette espèce veut parce qu'on ne veut pas, et réciproquement. Cet entêtement, plus passif qu'actif, est celui de bien des gens : ils ne veulent pas marcher et ne veulent pas qu'on marche. C'est l'entêtement de la mule qui s'obstine à ne pas avancer; puis, si l'on insiste, qui se met à reculer. Encore la mule sait-elle ce qu'elle fait. Elle a un but, celui d'éviter la fatigue; tandis que l'entêté bien souvent n'en a pas. Il veut parce qu'il a voulu ou parce qu'un autre ne veut pas. Pourquoi? Il n'en sait rien, et il attend que vos objections le lui apprennent.

Les vieillards sont souvent entêtés, et ils le sont d'autant plus que leur intelligence est plus émoussée.

Tous les animaux sont entêtés, mais ils ont leurs raisons; et s'ils y tiennent si opiniâtrement, c'est qu'elles sont bonnes. Ce que nous prétendons leur faire faire est beaucoup moins dans leur intérêt que dans le nôtre, et c'est la conviction qu'ils en ont qui les fait ne pas céder. Grand bien leur en a pris : les espèces qui ont eu le bon sens de ne pas s'écarter de cette règle de conduite ne sont pas devenues bêtes de somme.

Je ne donne pourtant point ceci comme un encouragement à l'entêtement. Si l'on s'en trouve bien quelquefois, on peut aussi s'en trouver mal, et c'est ordinairement ce qui arrive.

Il y a l'entêtement de la force et celui de la faiblesse.

La femme passe pour être plus entêtée que l'homme; je

crois qu'on se trompe. Les petites filles sont généralement plus soumises, plus obéissantes, plus faciles à conduire que les garcons. Dans toutes les espèces, les femelles se domptent et s'attachent plus aisément que les mâles.

L'entêtement de certains petits garçons est véritablement prodigieux, mais il est souvent factice ; c'est l'œuvre de leurs parens: ce sont des enfans gâtés dont on a encouragé les caprices.

Cependant cet entêtement peut aussi être naturel, car on le rencontre jusque chez les nourrissons : demandez-le aux nourrices. Il ne faut pas trop s'en effrayer: je pense même que l'enfant volontaire, quand il n'a pas l'esprit faux, offre plus d'avenir que celui qui manque absolument de volonté, parce qu'en cédant aux impressions et aux penchans des autres, il court certainement plus de danger que s'il ne cédait qu'aux siens.

Bien ou mal fondé, l'entêtement a un ascendant terrible sur son entourage : l'homme entêté, qu'il ait tort ou raison, finit presque toujours par l'emporter. On connaît ce trait d'un juré anglais qui se vantait d'avoir, pendant trente ans, forcé tous ses co-jurés, fussent-ils onze contre lui seul, à se ranger à son avis, et ceci sans faire autre chose que tenir bon. Cela seul démontrerait le vice de la loi anglaise qui veut, en matière criminelle, l'unanimité des suffrages.

Un des exemples les plus frappans de l'entêtement est dans l'histoire de Napoléon. Une volonté de fer le mit sur un trône où, pendant douze années, son génie le maintint; mais ce fut certainement aussi son entêtement qui l'en fit tomber. S'il avait cru les avis qui lui disaient de s'arrêter, sa dynastie règnerait encore et la France n'aurait pas été envahie.

On voit donc que si l'entêtement est parfois créateur, ses créations ne sont pas toujours durables : Gabrielle

Foucquart avait fait des Minimesses, elles ont subsisté deux siècles ; Napoléon avait fait la France sinon heureuse et libre, du moins grande et puissante ; et cela eut duré tout aussi long-temps si, comme la femme noyée, il n'avait pas, lui aussi, quoiqu'on ait pu lui dire, voulu appeler *pouilleux* les souverains, et ce qui est pis, tous les peuples de l'Europe. Ce fut son tort. L'eussent-ils même été, il eut dû se souvenir de cet axiôme prudent, *que toute vérité n'est pas bonne à dire.*

Au total, l'entêté, en gouvernement comme en affaire, est un joueur faisant paroli : il fait sauter la banque ou il se ruine. Malheureusement, cette dernière solution est la plus ordinaire.

ENVELOPPE OU FORME. La forme extérieure n'est que le complément et l'enveloppe de la forme interne.

Œuvre de l'ame, cette forme est le moyen de communication de la vie avec la matière.

La matière a donc une influence sur l'ame : c'est un effet réciproque et indispensable. On ne peut avoir d'action ou de prise que sur ce qui l'a sur nous. Nous ne touchons qu'à ce qui nous touche ou peut nous toucher.

Ainsi les organes matériels ou extérieurs de l'ame intelligente, précisément parce qu'ils sont l'œuvre de cette intelligence, se modifient d'après les circonstances et les élémens qu'ils rencontrent ; et si l'ame fait la forme, c'est non-seulement à sa mesure, mais à celle de la place où cette forme va fonctionner et selon la nature des élémens où elle doit vivre, sinon le travail de l'ame serait vain, puisque le résultat ne pourrait subsister. Or, l'intelligence ne serait pas l'intelligence, si elle tentait l'impossible ou créait l'inutile. C'est ainsi qu'un même degré de vie, d'ame ou d'esprit peut produire les formes les plus va-

riées, et à nos yeux les plus opposées. Le principe créateur est le même, mais la localité est différente.

Ce n'est que lorsque le chaos cessa sur la terre que la forme put se constituer d'une manière régulière et y prendre tout son développement relatif. On conçoit que le désordre des formes doit être la conséquence du désordre des élémens. On sent que leurs convulsions subites et plus encore les révolutions atmosphériques devaient, en brisant beaucoup de formes, amener dans celles qui se reproduisaient des nuances et des variétés plus fréquentes qu'aujourd'hui : nuances et variétés qui, d'ailleurs, n'atteignent que l'enveloppe et ne changent rien au point intellectuel de l'être et à sa position dans l'échelle de la création progressive. De là ces formes bizarres, égales quant au degré, mais si dissemblables d'aspect.

On comprendra que c'est seulement lorsque les élémens ont cessé d'être confondus que la division des sens a été possible. Si l'eau, le feu, la terre, la lumière étaient mélangés, aucun sens ne pourrait agir. Alors des organes n'auraient pu être créés, parce qu'ils seraient sans fonctions et par cela même inutiles.

Ainsi la forme des êtres a été établie d'après la nécessité des organes; les organes d'après la division des sens, et les sens d'après celle des élémens.

Si un de ces élémens cessait d'exister, la forme serait modifiée dans toute la partie d'organisation, soit intérieure, soit extérieure, relative à cet élément; mais l'intelligence ou l'ame ne changerait cependant point.

Par exemple, si la lumière s'éteignait sur la terre, les êtres naîtraient sans yeux; mais l'intelligence remplacerait l'organe de la vue par un sens nouveau ou le développement d'un autre sens : de façon que le manque d'yeux n'ôterait rien à la puissance intellectuelle de l'être et ne ferait que modifier ses moyens d'exécution. Nous avons

traité ailleurs, dans le livre *de la Création*, cette question des formes : nous y renvoyons.

ENVIE, JALOUSIE. L'envie, qui naît quelquefois du rapprochement que nous faisons de nous à autrui, vient plus souvent de la comparaison que nous établissons entre la part qu'on lui fait et celle qu'on nous laisse.

Chez les païens, comme chez les chrétiens, l'envie est le caractère qu'on attribue aux mauvais génies, aux esprits de ténèbres. Les Parques, les Furies étaient envieuses. Les anges rebelles l'étaient et le sont encore; et Satan, leur roi, n'est l'esprit malin, le tentateur que par envie de la félicité humaine, bien qu'il n'y ait pas de quoi.

Il est des vices que l'on excuse chez soi ou chez les autres, il en est même dont on se vante; mais l'envie est un de ceux que personne n'avoue. Tel misérable couvert de crimes conviendra qu'il est un scélérat, mais qu'il est envieux, jamais.

L'envie est le défaut de notre époque. L'homme actuel n'encense guère que ce qui est médiocre; et il l'encense en haine d'une supériorité que lui, médiocre, ne saurait atteindre: haine aux géans, crient les nains.

L'envie est chose commune entre gens d'un même état. Chez nous, son moyen d'attaque le plus ordinaire, c'est la presse; son arène, ce sont les journaux. Là, elle est toujours bien accueillie; c'est que l'envie fait les trois quarts du revenu d'une feuille périodique : elle lui fournit la moitié de ses articles et un bon nombre de ses annonces.

L'envie est si nécessaire à la presse quotidienne, elle est si bien son élément vital ou plutôt celui du public, ce public en est si affamé et en fait une telle consom-

mation, que les véritables envieux ne suffisent plus; et il y a près de chaque journal des envieux à gages, gens qui pratiquent l'envie qu'ils n'ont pas, industriels qui distillent du venin pour le compte d'autrui et se font vipère à tant par mois ou par tête.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, chez nous, il n'est pas un beau caractère, un beau talent que l'envie, armée de la presse, ne s'efforce d'étouffer; et il serait impossible de citer un seul nom honorable qui, depuis vingt ans, ait échappé à ses attaques ou à ses insinuations malveillantes.

Il y a donc deux espèces d'envie: 1° l'envie réelle ou la médiocrité aux prises avec ce qui vaut mieux qu'elle; 2° l'envie factice ou l'envie par entreprise et à forfait.

C'est cette dernière qui rapporte; aussi est-elle généralement cultivée, et elle défraie presqu'exclusivement la presse journalière.

Autrefois, c'est-à-dire il y a soixante ans, il y avait moins d'envieux qu'à notre époque. La raison, c'est que la distinction des rangs était plus nette, plus prononcée: l'envie est surtout le vice des pays libres. Il y a moins d'envieux dans un Etat despotique que dans une monarchie tempérée, et beaucoup plus dans une république que dans l'un et l'autre. Cela se comprend : quand chacun peut prétendre à tout, celui qui n'obtient rien croit toujours qu'un plus favorisé lui fait tort. Quel que soit le mérite de cet heureux, il ne voit en lui qu'un voleur : ses vertus et ses talens sont, à ses yeux, l'échelle et la pince qui l'ont aidé à l'effraction ou l'escalade.

L'envie n'est pas étrangère au premier âge : donnez une tartine à l'enfant du voisin devant celui de la maison, il se jettera non sur la tartine, mais sur celui qui l'a obtenue; c'est l'envie dans sa brutalité native ou sa plus simple expression.

La jalousie est une envie qui s'exerce plus particulièrement à l'occasion des personnes : votre chien vous boudera si vous caressez votre enfant plus que lui, et il vous mordra si c'est l'enfant d'un autre ; et cette chienne qui n'est pas jalouse des caresses que vous ferez à son petit, le sera de celles que ce petit vous fera. De l'animal à l'homme, il y a ici peu de différence.

L'enfant est plus jaloux qu'envieux, mais sa jalousie est souvent féroce. On m'en citait un exemple curieux par la précocité du sujet : une petite fille de trois ans, enfant trouvée, fut envoyée à la campagne parce qu'elle languissait à l'hospice. Placée dans une famille de cultivateurs, bien soignée, bien nourrie, elle n'en dépérit pas moins et toujours pour la même cause : la jalousie. Elle ne pouvait souffrir qu'on s'occupât d'un autre enfant, et si on le caressait devant elle, elle tombait dans des convulsions de rage. On la changea trois fois de maison, mais dans toutes il y avait des enfans et son état empirait. Enfin, un paysan habitant une ferme isolée et qui n'avait pas d'enfant, s'en chargea. Dès ce moment, la petite n'eut plus de colère, plus de convulsions et se porta bien.

Heureusement la jalousie n'est pas poussée à ce point chez tous les enfans ; mais il n'en est aucun qui voie patiemment sa mère ou sa nourrice en embrasser un autre. Ce sentiment est naturel et tient peut-être plus à celui de la propriété qu'à l'amour et à l'amitié : l'enfant, comme l'animal, comme l'homme, croit qu'on lui fait tort de tout ce qu'on donne à un autre.

La jalousie en amour, passion à peu près générale, tient aussi beaucoup à l'esprit de propriété. On ne sait pas toujours ce qu'on perd au partage, mais il n'en est pas moins vrai que nul ne veut ici de partage, pas même l'animal.

Ce sentiment se complique ensuite chez l'homme de

celui de la paternité et aussi du préjugé de l'honneur que les hommes ont assez bizarrement fait dépendre de la continence de leurs femmes.

Mais il suffit d'une seule de ces causes pour faire éclore la jalousie ; et c'est ainsi que sans amour, sans estime, sans amitié, un homme peut être jaloux de sa femme ou de sa maîtresse. Il y en a bien des exemples.

Parmi les animaux, il en est de caractère plus ou moins envieux ou jaloux. On dit : envieux comme un chien, jaloux comme un tigre. Je ne crois pas, pourtant, que ces animaux le soient plus que beaucoup d'autres. On pourrait, avec bien plus de raison, dire : jaloux comme un coq, car sa jalousie est extrême ; elle s'étend à toutes les poules d'une basse-cour, d'un champ, d'une ferme, et il est tel coq qui s'érige en tyran du village.

Certains amphibies, les lions, les ours marins et autres polygames sont aussi d'une jalousie féroce. Leur vie se passe en luttes pour la conservation, à leur seul usage, d'un troupeau de femelles dont le plus souvent ils n'approchent pas, épuisés qu'ils sont par l'âge et les blessures. C'est plutôt ici de l'envie que de la jalousie : ils ne veulent pas voir à d'autres ce qu'ils ne peuvent posséder eux-mêmes.

Les abeilles sont jalouses de leur ruche, de leur fleur, de leur arbre, de leur terrain et aussi de l'individu qu'elles ont pris en affection. Elles se poseront sur lui d'une manière inoffensive, caressante même ; puis tout d'un coup, devenant furieuses, elles le piqueront seulement parce que quelqu'un approche : elles sont jalouses.

J'ai eu long-temps chez moi un canari jaloux de sa cage. Il ne se formalisait pas lorsqu'il s'agissait de la nettoyer et de renouveler son eau ou sa ration de graine, mais cela fait, il ne souffrait plus qu'on y touchât. Partout où l'on mettait le doigt, il s'y présentait aussitôt

en poussant de petits cris menaçans, et si vous insistiez, il s'efforçait de vous effrayer en agitant ses ailes, en vous menaçant du bec, et il ne cessait ses cris et ses efforts que lorsque vous vous éloigniez. Il y avait dans ce petit animal un amour de son chez soi, une jalousie de propriété portée à l'excès.

L'avarice est une sorte de jalousie : l'avare est jaloux de son trésor autant qu'il est envieux de celui d'autrui. C'est qu'il est bien peu de vices dans lesquels l'envie n'entre pour quelque chose; aussi est-ce celui qui a fait le plus de mal. Tous les grands scélérats, tous les hommes cruels et méchans, tous les tyrans farouches et destructeurs étaient des envieux. Néron, Caligula, Tibère l'étaient au plus haut point. C'était la vertu, c'était le talent ou la beauté, c'était enfin une supériorité quelconque qu'ils poursuivaient.

On a dit que les plus sanguinaires des proconsuls de la révolution française étaient des hommes probes : c'est vrai pour quelques-uns. On a ajouté que plusieurs n'avaient aucune ambition personnelle : c'est possible encore; et l'on s'est demandé quel motif les faisait agir? L'amour de la patrie? Non ; quand on aime sa patrie, on n'y détruit pas les monumens qui l'embellissent, et moins encore les hommes qui l'honorent et les talens qui en sont la gloire. La passion qui les rendit cruels fut l'envie. Comme Caligula, comme Néron, comme Tibère, ils déclarèrent la guerre à toutes les sommités. Parmi leurs collègues, ils ne traînèrent à l'échafaud que ceux dont le mérite les offusquait. Hommes supérieurs, ils n'eussent probablement pas agi ainsi, parce qu'ils n'eussent pas été jaloux : leur cruauté naquit de leur infériorité et de la conscience qu'ils en avaient.

Sans doute, parmi ces conventionnels fameux, il y eut des fanatiques de bonne foi, des hommes qui n'eurent

véritablement en vue que le bien public et qui firent le mal en voulant, en croyant faire le bien; mais c'est le très-petit nombre. Beaucoup ne furent guidés que par une lâche rancune ou une basse envie. Marat, qui croyait avoir à se plaindre des classes riches et aussi des classes savantes, se vengea sur toutes deux d'un dédain et d'une pauvreté qu'il pensait ne pas mériter. Marat, millionnaire et membre de l'Académie des sciences, ou médecin du roi au lieu d'être celui de ses écuries, fût resté inoffensif: son ambition satisfaite, l'envie eût moins mordu sur lui.

Rien n'eût assouvi celle de Robespierre qui fut le plus envieux des hommes. C'est par envie qu'il versa du sang à flots et qu'il en aurait versé tant qu'une seule tête eût excédé la hauteur de la sienne: or, il y en avait beaucoup, car c'était en tout point un homme médiocre.

Sans cesse il parla du bien public: crut-il le faire? Peut-être, car il eut aussi ses flatteurs; il en eut plus qu'aucun tyran. La France entière, qu'il faisait trembler, fut un instant à ses pieds. Alors il a donc pu croire que la haine qu'il portait à toute supériorité n'était que l'amour de l'égalité, car tel est, à la longue, l'effet de cette honteuse passion de l'envie: à force de se la dissimuler à soi-même, on finit par prendre pour une réalité le masque de vertu dont on se couvre.

La conclusion qu'on peut tirer de ceci, c'est que de tous les défauts dont nous devons nous garer, l'envie est le pire. Tel de ces défauts fera du mal à autrui, tel n'en fera qu'à nous-même. Mais l'envie en fera à la fois à nous et aux autres; et ce qui peut-être donnera à penser à notre égoïsme, c'est que l'envieux, en faisant bien des malheureux, n'en peut jamais faire d'aussi malheureux que lui-même.

ÉPÉE, COUTEAU, STYLET. D'où vient ce goût étrange de tous les mâles, parmi les hommes, pour les instrumens de meurtre?

Des mille et mille objets que vous pourrez offrir à un jeune garçon, quels que soient sa race, son pays, sa couleur, ce sera une épée, un couteau, un poignard, bref, tout ce qui peut trancher, percer, égorger, qu'il choisira.

Ne croyez pas que le plaisir de l'enfant sauvage ou civilisé, lorsqu'il sera possesseur d'un fer tranchant ou perçant, sera de l'enfoncer dans la terre ou dans un corps mort; non, sa satisfaction sera d'en traverser un corps vivant et de manière qu'il ne puisse plus vivre.

Tel est le goût de la nature. Je ne vous dirai pas que c'est celui de la belle et bonne nature, mais il n'en existe pas moins partout. L'Indien d'Amérique, petit ou grand, ne connaît pas de plus doux passe-temps, quand il a le bonheur de posséder un bon couteau, que d'en découper une créature à son image.

L'Européen préfère l'atteindre d'un peu plus loin avec un fer long et aigu, ou lui briser le crâne avec un lingot de plomb poussé par le salpêtre.

Le Maure, le Turc et l'Arabe aiment un beau sabre recourbé qui tranche nettement une tête: c'est leur goût, c'est leur manière.

L'Italien est plus économe de fer: il vous égorge avec un petit engin bien aigu, bien poli, qu'il nomme stylet, et qui tue un passant sans souiller sa chemise, sans lui faire perdre une goutte de sang. La science, ici, est de frapper au cœur.

La coutellerie à découper les hommes est, dans toute l'Europe, l'objet d'une industrie grandement encouragée par tous les gouvernemens, et il existe je ne sais combien de manufactures impériales, royales, ducales et

nationales, qui ne font rien autre que fourbir, polir et affiler les dits instrumens, de manière à les rendre les plus aptes possible à peupler les cimetières, ou tout au moins les ambulances, les hospices et les hôtels des invalides.

Je suis loin de trouver à ceci quelque chose à redire ni de vouloir décourager une industrie si florissante, mais il n'en est pas moins curieux qu'il y ait cinquante espèces de glaives, cimeterres, yatagans, crics, coutelas, poignards, sabres et épées, et qu'il n'y ait qu'une sorte de cuillère et de fourchette, et pas une seule fabrique royale ou nationale qui en perfectionne et encourage la fabrication. La raison est peut-être qu'il y a plus d'économie à tuer un homme qu'à le nourrir.

Si cette raison n'est pas la bonne, nous prions le lecteur de nous en donner une meilleure.

ÉPICIER. Ce nom est devenu presqu'une injure en France, et si, par distraction, vous le donniez à ce gros négociant du Hâvre, de Marseille ou de Bordeaux, en lui accusant réception d'une caisse de sucre ou d'une balle de café, il ne vous le pardonnerait de sa vie; et pourtant la différence sociale n'est que celle d'un quintal à un kilo. En vérité, il y a d'étranges distinctions dans le monde.

Pourquoi donc en veut-on à l'épicier au kilo, quand on estime tant l'épicier au quintal? Est-ce parce qu'il fait fortune? Mais qui ne le fait pas?

Est-ce parce qu'il porte un tablier et qu'il vous sert en manches de chemise? Mais s'il vous sert bien, si son chocolat est sans farine, si ses pruneaux sont des temps modernes, qu'importent ses manches, qu'importe son tablier.

Est-ce à sa casquette que vous en voulez? Il est vrai

qu'elle est passablement luisante et râpée ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon sa politesse? En serait-il ainsi si elle était clouée sur sa tête? Ne voyez-vous pas que c'est en saluts qu'il la râpe, que c'est en grâcieusetés qu'il la graisse? Elle est donc le témoignage vivant de son urbanité et le dernier monument peut-être de cette galanterie dite française.

— Sa politesse, c'est de la fausseté, dira l'ennemi des épiciers; chez lui, elle cache un cœur cupide, et chacun de ses saluts tombant dans la balance, lui est payé comme de bonne marchandise.

Malveillance encore, calomnie même. Sans doute l'épicier ne vous donne pas plus que votre compte, il vous donnera même un peu moins s'il le peut, mais sans excès; et la différence ne dépasse jamais les bornes de la conscience commerciale ni l'apparence d'une simple erreur.

Non, la politesse de l'épicier n'est pas de l'égoïsme, et vous pouvez en faire l'épreuve : ayez l'air de vous trouver mal, dites que vous tombez d'inanition, il vous offrira immédiatement une chaise et un verre d'eau. Il fera plus, il vous frappera dans les mains et vous mettra sous le nez sa cruche au vinaigre. A l'époque de la disette, il a sauvé ainsi bien des personnes dont les trois quarts lui étaient totalement inconnues. Mais l'épicier est l'ami de l'homme, sans distinction de rang, sans préjugé d'étiquette. Il ne s'informe jamais de l'opinion d'un écu, il ne repousse pas plus un franc qu'une livre tournois ; il prend même les centimes, pourvu qu'il y en ait assez pour faire un sou, cinq au moins, car au-dessous il ne conçoit plus l'humanité: c'est à ce chiffre que finit, pour lui, l'ame ou le flambeau de l'intelligence.

Ici encore il a raison. N'est-ce pas d'un simple centime que dépend la qualité d'électeur, et l'absence de ce cen-

time ne frappe-t-elle pas l'homme d'invalidité politique? *La bourse c'est l'homme*, a-t-il dit; et c'est ainsi qu'il a admirablement résumé en quatre mots une grande pensée et défini notre siècle arrivé, comme chacun sait, à cette morale si simple, si tolérante: *il n'y a pas de mal, mais des maladroits; et la honte n'est que dans la pauvreté.*

Sauf cette haine des poches vides, l'épicier est la générosité et l'obligeance même. Non-seulement il vous indiquera votre chemin, mais s'il n'a rien à faire, il vous conduira lui-même jusqu'au tournant de la rue.

Ajoutez qu'il est homme d'excellent conseil, et qu'il n'est pas de jurisconsulte, de docteur, de magistrat qui puisse vous dire aussi bien que lui quelle forme de mèche il faut à votre lampe et à quel âge la chandelle coule le moins.

Il n'est personne non plus qui vous donnera plus habilement une consultation pour votre chien ou votre chat s'ils sont malades, ou une recette contre vos souris et vos rats s'ils se portent trop bien: le tout rédigé en boulettes que je vous recommande, toutefois, de ne pas donner à vos amis par distraction.

L'épicier est herboriste: il vend des fleurs pectorales, du thé, du vulnéraire suisse et autres simples fraîchement récoltés dans un pré situé non loin d'Asnière, où il compte se retirer dans ses vieux jours.

Je ne vous parle pas de son esprit d'ordre, il est proverbial. Voyez sa boutique, tout y est à sa place: chaque chose a son sac, son pot ou sa case. La farine ne se confond pas avec le noir de fumée et la moutarde avec les confitures; et s'il prend de la même main le fromage de Brie et l'orange de Malte, c'est qu'il ne peut avoir autant de mains qu'il y a de choses à prendre et de gens à servir.

Par suite de cet esprit de conduite, l'épicier est la

propreté même, je ne dirai pas sur sa personne, sauf le dimanche, ni même dans sa maison durant toute l'année, mais sur sa devanture et son trottoir. Quoiqu'il ait chez lui garçon et servante, il se fait généralement un devoir de balayer tout lui-même : de sorte que dans son zèle pour la netteté du pavé, il passe une bonne partie de sa vie le balai à la main.

Ce n'est pas qu'il ne sache manier d'autres armes et qu'il ne puisse, dans l'occasion, se servir du manche, car il est brave : personne n'est plus leste et plus vaillant que lui à clore sa boutique et à s'enfermer dedans au premier bruissement de l'émeute ; et ceci, ne vous y trompez pas, bien moins par crainte de la haine du peuple contre les épiciers qu'à cause de l'amour de ce même peuple pour les épiceries.

S'il a été preste à fermer sa porte, il ne l'est pas moins à la barricader, et son manche à balai trouve ici son emploi naturel, celui d'étayer et fortifier les barres.

Là, les barriques de mélasse, souveraines pour la défense des places, ne sont pas inutiles ; et tandis que les marchandises plus précieuses sont évacuées vers l'arrière-magasin, les dites barriques, tout ouvertes, sont disposées de manière à amortir, en cas d'assaut, la première furie des assiégeans, rien n'étant plus contraire à l'héroïsme et à la poésie que les choses qui poissent ou embrennent ; et jamais, n'en doutez pas, Augereau ou Napoléon ne se seraient élancés sur le pont d'Arcole un drapeau à la main, s'il avait fallu, pour y arriver, traverser une étendue quelconque des susdites matières.

Pendant que ses garçons exécutent ces savantes combinaisons, lui n'est point oisif : il suit intrépidement, par le trou de la serrure, tous les mouvemens de la foule, décidé qu'il est à sauter dans sa cave au premier

signe de danger, non par peur pour lui-même, mais par sollicitude pour ce qu'il estime plus encore, ses huiles, ses rhums, ses trois-six, ses absinthes, ses anisettes, bref, tout ce qui constitue son honneur ou son fonds: or, l'approvisionnement vient d'être renouvelé et sa cave en regorge.

Que l'émeute se change en révolte et la révolte en révolution, enfin qu'on enfonce la porte, qu'on pille la boutique, l'épicier baissera la tête et subira son sort: c'est le détail qu'on dilapide, le gros est sauf. Mais veut-on mettre la main sur ce gros, le livrer à la réquisition ou au maximum, pénétrer enfin dans sa cave et son entrepôt, ce sanctuaire de la denrée, c'est alors que ce pacifique citoyen, cet agneau de la liberté, devient pis qu'un lion: pour sauver le gros, il est toujours prêt à mourir. Comment vivre sans le gros? Comment, sans le gros, admettre un ordre de choses quelconque?.. En le défendant, ce n'est donc pas seulement sa fortune particulière qu'il défend, c'est la fortune publique. Son ambition et son orgueil résument pour lui tout l'édifice social dont lui, l'épicier, est la clé de voûte.

En effet, quel peuple sauvé de la barbarie, quelle nation monarchique, constitutionnelle, républicaine même, a jamais existé sans épicerie? N'est-ce pas l'épicerie qui, pendant trois siècles, a fait la force et la gloire des rois des Espagnes et des Indes, les plus gros épiciers du monde?

Et le Hollandais, le Portugais, le Génois, le Vénitien, pourquoi sont-ils tombés, si ce n'est par la baisse de l'épicerie?

Aujourd'hui encore n'est-ce pas l'épicerie, avec les sucres et les cotons, qui font la puissance de l'Angleterre? Que deviendrait-elle sans la denrée, sans le gros, sans le détail, enfin sans son fonds de boutique?

Notre épicier a donc dix fois raison de veiller sur sa cave, et ici encore je suis complètement de son avis. Oui, la denrée c'est la patrie, le savon c'est la liberté, l'huile c'est l'égalité, le trois-six c'est l'esprit public et l'honneur national. Qu'ils disparaissent, c'en est fait de la civilisation : la dissolution sociale est accomplie.

Ce sont ces grandes considérations qui, dans les temps difficiles, ont non-seulement fait sortir l'épicier de son comptoir, mais l'ont conduit contre les barricades et sous le feu de la mousqueterie. C'est son courage, exalté par les dangers du Martinique et du Moka, qui l'a précipité au plus fort de la mêlée et lui a fait gagner ses épaulettes et sa croix, et, chose plus importante à ses yeux, qui a soutenu le détail et sauvé le gros.

On comprend donc que l'épicier, bien qu'il puisse être guerrier dans l'occasion, n'est ni conquérant ni révolutionnaire, et que s'il n'y avait eu que lui pour faire les trois ou quatre révolutions qui viennent de se succéder, elles seraient encore à faire. Au surplus, en calculant par livres, sous et deniers, le profit qu'en ont tiré les vainqueurs comme les vaincus, peut-être auraient-ils bien fait de l'imiter et de s'abstenir.

Mais il n'est pas de diamant sans tache : essentiellement circonstanciel, l'épicier peut, avec raison, être accusé d'indifférence en matière de gouvernement, du moins quant au nom. Il tient peu à ce qu'il s'appelle monarchie ou république, Napoléon ou Charles X, légitime ou citoyen. Il regarde même peu à la forme. Toujours partisan du gouvernement de fait, le meilleur à ses yeux est celui sous lequel on vend le plus et le plus cher possible.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que de ses articles. Quant au reste, il est fort tolérant. Bref, pour définir sa couleur, l'épicier, calculant à peu près comme tout le monde, mesure le mérite du droit et des gens sur

le profit qu'il en tire, et il est toujours du parti de ceux qui le paient contre ceux qui ne le paient pas.

Dans cette dernière catégorie, il range tous les individus qui ne consomment pas; aussi n'a-t-il pas été le dernier à s'apercevoir de l'utilité des jours fériés. Il est grand partisan du dimanche et des saints chômés; et la seule chose qu'il ait applaudie sans restriction dans la révolution de juillet, ce sont les trois jours de fête qu'elle nous a donnés à perpétuité. La consommation gigantesque de cognac, de cierges et de lampions qu'ils entraînent, tous articles qu'il vend, qu'il loue ou qu'il prête, lui a toujours souri comme éminemment patriotique. Ajoutons qu'à l'époque de nos changemens de couleurs, il vendait aussi des cocardes et des drapeaux. Aujourd'hui, il ne tient plus que des masques en carnaval.

Il me resterait beaucoup à dire des épiciers, si l'on n'avait pas tout dit; et je ne suis entré dans ces petits détails que parce qu'ils sont les seuls qu'aient négligés leurs nombreux et savans biographes. Qu'on me pardonne leur insignifiance: je n'ai pu que glaner là où ils avaient fait la récolte.

ESPÉRANCE. Vivre c'est vouloir; vouloir c'est espérer. Sans espérance, la vie est un supplice; elle n'est presque pas possible, parce qu'elle est pire que la mort même.

C'est l'absence d'espérance qui fait le suicide et parfois les crimes atroces: dès qu'un homme n'espère plus, il ne croit plus ni au bien ni au mal, il est mort moralement. Mais la perte complète de l'espérance est un cas assez rare, et le condamné, même sur l'échafaud, même sous le couperet, ne la perd pas entièrement.

L'individu qui se tue ne le fait pas toujours par désespoir; c'est quelquefois dans l'espérance d'obtenir une position plus douce : il compte sur un meilleur monde ou sur une plus belle place dans celui-ci. Tels sont les nègres, les Indoux et beaucoup d'autres.

L'espérance est un sentiment inné, c'est une des premières sensations de l'enfant : il pleure parce qu'il souffre ou qu'il désire, et il cesse de pleurer quand il commence à espérer.

L'espérance n'est pas seulement chez l'homme, elle existe chez toutes les créatures. Quelque brutes qu'elles semblent, elles ont leurs volontés, leurs désirs, nul ne peut le mettre en doute : donc elles espèrent.

Quand un animal est en danger, quand il est pris dans un piège, il tente tous les moyens d'en sortir : la force et l'adresse sont successivement employées. Il en est dont les efforts ne cessent que lorsque la faim, la fatigue et l'épuisement les tuent.

Il en est d'autres qui, après avoir tout essayé, désespérant du succès, se résignent, s'arrêtent et attendent la mort.

Quand l'animal a pris sa résolution, il est fort difficile de l'en faire changer. C'est ce que nous voyons chez nos bêtes de somme qu'on a chargées outre mesure : après des efforts inutiles pour porter le fardeau, elles se couchent et se laissent tuer sur place plutôt que de se relever, même lorsque la charge est ôtée. On croit que c'est fatigue : non, c'est désespoir. Les coups alors deviennent inutiles : les bons traitemens auraient plus de succès.

C'est le désespoir qui, dans un incendie, empêche les animaux de sortir des parcs ou des écuries. La peur paralyse leurs facultés : ils voient du feu partout, la réverbération leur fait croire à un cercle de flammes ; et

désespérant d'échapper au fléau qui les menace, ils s'y soumettent.

Ce doit être un sentiment à peu près semblable qui détermine l'arrêt du gibier devant le regard ou seulement l'odeur du chien. La perdrix arrêtée désespère ou hésite, elle ne sait quelle voie prendre pour se soustraire à son ennemi; et dans cette incertitude, elle reste immobile.

L'immobilité du chien a une cause à peu près analogue : il désire saisir la proie qu'il sent et qu'il ne voit pas, mais il craint qu'elle ne se sauve; il ne désespère point, mais son espérance n'est pas assez forte, assez voisine de la certitude pour qu'il se décide à agir. Ce n'est que lorsque la perdrix fait un mouvement et qu'il comprend qu'elle lui échappe, qu'il prend enfin sa résolution, probablement en désespoir de cause bien plutôt que par une recrudescence d'espérance.

Une diversion à l'idée qui nous désespère ou la peur d'un mal autre que celui que nous craignons, peut nous guérir du désespoir. On raconte qu'un homme avait pris sa course pour se jeter à l'eau, en annonçant à haute voix son dessein. On lui criait d'arrêter, il n'en allait que plus vite. Un gendarme passait: il l'ajuste et lui dit qu'il va lui mettre une balle dans la tête. L'autre s'arrête enfin et retourne chez lui guéri de la manie du suicide.

Si nous voulions analyser nos pensées, nous verrions que la plupart ont pour sujet la crainte ou l'espérance, tristes quand nous avons peur, douces quand nous espérons. La douleur est toujours supportable lorsque l'espérance s'y mêle ; le plaisir cesse de l'être quand l'espérance s'en éloigne, et il n'y a véritablement de plaisir que dans l'attente d'un autre plaisir.

En résumé, pour tous les êtres de la création, l'espérance est une des conditions essentielles de la vie, si

même elle n'en est pas la condition première. Otez l'espérance, la volonté disparaît, l'être ne pourvoit plus à ses besoins, ne cherche plus à se soustraire au danger, son ame s'assoupit et son corps meurt.

ESTOMAC. Si les animaux sauvages ou vivant dans l'état de nature n'ont aucune de ces maladies étranges qui attaquent l'homme et les bêtes domestiques, c'est que ces animaux sauvages n'usent que de la nourriture appropriée à leurs besoins. La chenille de l'orme n'ira pas ronger la feuille du frêne, et le martin-pêcheur ne se nourrira pas de rabette ou de chenevis.

Il n'en est pas ainsi de l'homme ; il mange non ce qu'il veut ou ce que ses appétits lui indiquent, mais ce qu'il peut et ce qu'on lui fait manger.

Il est dans la position de ce lapin favori du marmiton, qui ne lui donne que de la soupe grasse et des abattis de volailles, parce que, selon lui, il n'y a rien de meilleur pour les lapins ; tandis que son voisin le jardinier ne présente à son chien que des pommes de terre ou du bouillon de haricots, parce que, selon lui encore, rien n'est plus sain que les légumes.

Sans doute le lapin, comme le chien, mange ce qu'il trouve dans son auge ou son écuelle : comment se procurerait-il autre chose, l'un est en cage et l'autre à la chaîne? Mais ils ne finissent pas moins par crever, l'un pour avoir fait usage d'une nourriture animale, l'autre pour ne l'avoir pas fait.

C'est à peu près ce qui nous arrive. Nous avons adopté une manière uniforme de nourrir nos enfans, et je ne doute pas que ce ne soit une des causes principales de leur mort précoce ou des infirmités qui les poursuivent pendant leur vie entière.

Le petit enfant, qui n'écoute encore que l'instinct de la nature, a du goût pour telle substance et de la répugnance pour telle autre ; il accepte la première et repousse la seconde. Nous appelons ceci un caprice et nous lui donnons le fouet : reste à savoir si c'est lui ou nous qui l'avons mérité. Quand le petit enfant refuse une chose mangeable, c'est qu'il n'a pas faim ; ou s'il a faim, c'est qu'elle ne lui plaît pas : or, si elle ne lui plaît pas, il y a dix à parier contre un qu'elle ne lui est pas bonne. Il me semble que la médecine ne s'est pas assez préoccupée de ces répugnances innées du nourrisson et qu'avant de prononcer, elle aurait dû s'informer si ces répugnances venaient de sa nature ou de sa volonté.

Il est hors de doute que chaque être humain a un rapport de forme et de physionomie avec un animal des races qui touchent à la nôtre : mouton, renard, loup, chien, cheval, lion, tigre, singe ou bœuf, laissent sur chacun de nous un reste de leur figure, sorte de cachet originel qu'il est difficile de méconnaître.

Cette analogie des traits en annonce une autre, celle des instincts, des appétits et dès-lors des organes internes. On sent bien qu'il n'est pas ici question de ceux de l'intelligence, mais des organes propres aux fonctions matérielles. Or, pourquoi l'estomac de l'homme ne conserverait-il pas quelque chose de celui de l'animal auquel il ressemble? Pourquoi n'y aurait-il pas des hommes naturellement plus carnivores qu'herbivores ou *vice-versâ,* et d'autres moins carnivores qu'ichtyophages? Cela expliquerait non-seulement la différence des goûts, mais celle des estomacs démontrée par l'inégalité des effets d'une même nourriture sur des individus divers. Tel ne digère bien que la viande, tel autre ne supporte que les légumes ; tel autre enfin ne profite que lorsqu'il vit de poissons ou de coquillages.

A l'âge de raison, chacun peut se mettre au régime qui lui convient et refaire son estomac; mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il n'eut pas à le refaire et qu'on le lui laissât bon lorsque la nature le lui avait donné tel?

Ce que je demande donc est une étude spéciale de la nourriture la plus convenable aux petits enfans. Je voudrais que par une suite d'expériences on s'assurât si, sans dépenser davantage, on ne pourrait, dans les hospices, les colléges, enfin dans toutes les maisons d'éducation, donner à chaque âge ou à chaque spécialité d'enfant la nourriture la plus appropriée à sa constitution et conséquemment la plus propre à faciliter son développement. Je voudrais enfin qu'on mît les chefs de ces établissemens sur la même ligne que les éleveurs de bestiaux, et qu'on les encourageât au même degré: on ferait alors pour l'amélioration et la conservation de la race humaine, un peu de ce que l'on fait pour celle des chevaux, des ânes et des veaux.

ÉTIQUETTE. En janvier 1842, il est sérieusement question, dans le cabinet anglais, de déclarer la guerre au roi des Birmans, parce que, selon l'étiquette birmane, on a obligé le capitaine de la frégate *la Proserpine*, le sieur Hough, à ôter ses souliers quand il a été faire visite à sa majesté.

Le même mois, les journaux de Paris se plaignaient beaucoup et accusaient le gouvernement de lâcheté, parce qu'il ne déclarait pas la guerre à la Russie. La cause de cette grande colère des journaux était que l'ambassadeur français n'avait pas été invité au bal par l'empereur et que l'envoyé de Russie n'avait pas paru à celui du prince royal à Paris.

Il est fâcheux, pour l'honneur de l'humanité, d'être

obligé de convenir que, depuis trois siècles, presque toutes les guerres qui ont eu lieu en Europe n'avaient pas d'autres sujets que des picoteries de ce genre. Un coup de chapeau refusé à une femme d'envoyé, ou quelqu'épigramme sur la maîtresse d'un roi, a fait tuer des milliers d'hommes et brûler des villes et des villages par centaines.

Dans nos familles, la moitié des brouilleries, des haines, des procès viennent de l'étiquette : on se dispute une place à table, une place près du foyer, une place dans le salon. Ce n'est pas la plus commode, c'est celle qui passe pour la plus honorable.

Ne croyez pas que l'étiquette soit exclusive aux salons. Les querelles de cabaret viennent le plus souvent de l'étiquette : ce bohême, ce vagabond croit qu'on a manqué à sa dignité en refusant de trinquer avec lui ; c'est une faute contre l'étiquette du tapis-franc, c'est pis qu'un crime. Un crime ne déshonore pas un voleur, mais refuser de boire le vin qu'il vous offre, c'est oublier tous les devoirs de l'homme envers l'homme, c'est un manque de convenances, c'est une insulte qui veut du sang.

Les poissardes, les filles de joie ont aussi leur étiquette, leur code de politesse et de cérémonie. Y manquer, c'est vouloir la guerre, c'est éveiller une rancune et s'attirer une vengeance qui conduira peut-être l'une d'elles à l'échafaud.

Les exécuteurs des hautes-œuvres, les bourreaux ont leur étiquette, et ils croiraient manquer au patient, à leurs confrères et à eux-mêmes, s'ils n'en remplissaient pas minutieusement les devoirs.

Rien n'étant complètement mauvais en ce monde, l'étiquette a aussi son bon côté. Si elle cause des querelles, elle peut en prévenir ; si elle est souvent ridicule, elle a

parfois sa majesté. L'étiquette fait partie de nos pompes religieuses : le rite n'est que l'étiquette de l'homme à Dieu. Sans doute il importe peu à la Divinité que l'être qui s'adresse à elle soit sur ses pieds ou sur ses genoux, qu'il ait ses mains jointes à la hauteur de sa poitrine ou dans ses poches à la hauteur de ses hanches, enfin qu'il ait son chapeau sur sa tête ou sous sa chaise, ou bien encore qu'il ait une chape ou un paletot, une mître ou une calotte, une tiare ou un bonnet de coton ; mais l'étiquette veut la chape, la mître, la tiare et point de paletot ni de bonnet de coton. Je crois qu'ici l'étiquette a raison : il est bon d'avoir dans le temple et même ailleurs, un costume sinon riche, du moins décent.

Louis XIV était le héros de l'étiquette ; mais il fut, je crois, surpassé par Napoléon qui s'occupa presqu'aussi sérieusement de la longueur de la queue des robes des dames de sa cour et de la largeur de la broderie des habits de ses chambellans, que du plan de ses batailles. A cet égard; Napoléon fut véritablement Italien : il aima le clinquant et le *flou-flou*, et il l'aima de manière à faire un tort infini à la France et à lui-même; car c'est ce goût de la pompe et de l'étiquette qui lui fit désirer d'être entouré de rois, et conséquemment qui le poussa, contre toute raison et justice, à faire des souverains de ses frères.

C'est aussi le goût de l'étiquette et la crainte qu'on lui refusât quelques-uns des privilèges des rois-nés, qui le poussèrent, à l'instar des Attila et des Gengis, à prendre une femme du sang du vaincu et à l'accepter comme rançon, comme otage, comme contribution de guerre : ce qui lui réussit presqu'aussi bien qu'au roi des Lombards, le stupide et féroce Alboin, qui, lui aussi, prit la fille pour épouse après avoir détrôné le père. Bref, cette

manie de pompe a tué Napoléon ; et s'il avait voulu être un roi bourgeois, il le serait probablement encore.

L'Espagne, il y a un demi-siècle, était, dit-on, le pays européen où l'étiquette régnait le plus despotiquement, et pourtant l'inextricable imbroglio de son cérémonial aurait pu paraître la simplicité même auprès de celui de certaines cours asiatiques. Le nombre de révérences, de saluts et de prosternemens qu'exigent tels souverains dont les Etats égalent à peine en étendue ou en population l'une de nos préfectures, est véritablement fabuleux: on n'en donne pas le quart à la Divinité.

En Chine et au Japon, si les voyageurs disent vrai, une bonne partie de la vie d'un homme peut être employée à étudier la façon de se conduire dans un repas ou dans une visite de cérémonie.

En France, nous avons bien simplifié les choses, et parmi les grandes découvertes du siècle, l'on doit surtout apprécier celle des cartes de visite à un franc cinquante centimes le cent, rendues à domicile.

ÉTOILES. Il y en a beaucoup. Herschel, dans un espace de quinze degrés sur deux, en a compté cinquante mille à l'œil nu. Avec le télescope, il en eut vu plus de soixante-quinze millions, et ce n'est peut-être pas la cent millionième partie de ce qu'il en existe. La voie lactée n'est qu'une réunion d'étoiles, énorme amas de systèmes dont le centre paraît être vers la nébuleuse d'Orion.

Cette voie lactée est-elle la seule, et ces vapeurs que, pendant les nuits bien claires, on entrevoit parfois dans les profondeurs de l'étendue, n'en sont-elles pas d'autres?

L'étoile la plus proche, qui est Syrius, est au moins à trois mille cinq cent soixante-dix milliards de lieues de

nous, et c'est encore un voisinage, car il en est dont la lumière a dû mettre plusieurs millions d'années pour arriver jusqu'à la terre ou la place où elle est aujourd'hui. Or, à soixante-dix mille lieues par seconde, comme fait la lumière, on peut juger de la route.

Ce qui seul prouverait leur grand éloignement, c'est que des télescopes qui amplifient les objets jusqu'à six mille fois et nous les montrent ainsi à une distance six mille fois moindres qu'ils ne sont réellement, n'ont aucune prise sur ces étoiles et les présentent de la même taille qu'à l'œil nu.

Puisque nous pouvons les voir à cette distance, on peut juger quelle est leur masse. Elle est, pour ainsi dire, incalculable, et le diamètre des plus petites doit être au moins égal à la place occupée dans le ciel par notre système entier.

Quoique notre soleil ne soit qu'un atome à côté, il est possible que, vu son éclat, elles en aient connaissance. Il se peut aussi que Jupiter, qui a trente-trois mille lieues de diamètre, et Saturne vingt-huit mille, ne soient pas tout-à-fait invisibles pour elles.

Quant aux planètes de second ordre, la terre, la lune et tout le fretin de notre système, il n'en saurait être question dans ces régions éloignées, et jamais astronome des étoiles n'a même eu l'idée de l'existence de miniatures semblables. Si nous les voyons, c'est qu'elles sont presqu'à nos portes et que la lune y est tout-à-fait, à tel point que lorsqu'elle se lève ou qu'elle se couche, on croirait la prendre à la main. Je m'étonnerais peu que les astronomes primitifs aient fait de longs voyages par l'ordre des gouvernemens d'alors, pour aller en cadastrer les terrains et en prendre des échantillons.

Ce qui, à défaut, pourrait nous donner quelques indications utiles, serait la nomenclature des substances

qui se trouvent entre la terre et cette lune. Je sais que, sauf quelques confections électriques qui nous arrivent de temps à autre, nous n'y voyons rien de compact, et que nous serions portés à dire : c'est de l'éther pur ; mais ici ne jugeons pas sur l'apparence. Dans un seau d'eau que nous tirons du puits, nous ne voyons rien ; mais si nous le passons à l'alembic ou seulement au tamis, nous obtenons la preuve que cette eau, si claire au premier aspect, contenait des sels, des sédimens, des animaux. Aussi ne douté-je pas que si on pouvait analyser à la fois notre atmosphère et celle de la lune, et, si elles ne se touchent pas, la zone qui les sépare, on y trouverait non-seulement un résidu abondant, mais de belles et bonnes roches qui, réunies, pourraient constituer un petit globe ou au moins une chaîne de montagnes.

Toute cette matière dure et solide n'est pas là pour rien. Il n'est pas de poids sans contre-poids, et il n'est ni poids ni contre-poids tellement égaux, qu'il ne faille des grains et demi-grains pour arriver au compte juste.

Ainsi, un système de globe, avec son soleil, ses planètes et ses satellites, n'est qu'une série de poids posés de manière à se faire équilibre et se maintenir l'un par l'autre, de même que le plateau d'une balance maintient l'autre plateau.

Comme l'accord des plateaux doit être mathématiquement exact et qu'il y a dans tous ces globes une fluctuation de matière, il est indispensable qu'il existe autour des planètes une réserve de satellites de toute dimension qui servent continuellement à rétablir la balance et qui sont ainsi attirées ou repoussées par chacune de ces planètes, selon qu'elles gagnent, ou qu'elles perdent de volume. Remarquez que tous les astres sont sujets à cet accroissement comme à cette déperdition, soit dans leur

densité, soit dans leur étendue : c'est la hausse et la baisse du cours céleste.

C'est donc pour l'égalisation des poids que les satellites ont pu être projetés de leur planète. C'est ainsi encore qu'ils pourront un jour être réunis à elles, comme les planètes projetées du soleil pourront revenir au soleil.

Mais nous venons de voir qu'en outre des poids, il faut des fractions, des grains et des demi-grains. Avec ces petits globes allant sans cesse d'une planète à l'autre selon le besoin de ces planètes, sans pourtant sortir, dans ces changemens d'emploi, d'un mouvement régulier, il en est donc de bien moindres encore.

Ces petits corps variant dans leur dimension de la taille d'un œuf à celle d'une grosse tour ou même d'une grande ville, et que nous avons nommés étoiles filantes, bolides, aérolithes, tournoyant en zone autour de tous les globes, tournoyant même les uns autour des autres, les plus minimes autour de ceux qui le sont moins, ces petits corps restent toujours disponibles et prêts à céder à l'attraction du globe dont le poids a besoin d'être rectifié, attirés qu'ils sont du côté où l'équilibre manque, c'est-à-dire où le vide s'ouvre, comme ils sont repoussés ou projetés du point où le plein domine et fait pencher la balance.

En un mot, les satellites ou tous les corps d'un gros volume sont destinés aux grandes brèches, aux grands contre-poids, tandis que les aérolithes et les bolides ne servent qu'à égaliser la surface ou à ajouter des fractions aux nombres; ou bien, réunis tous ensemble, à se précipiter dans ces grandes déchirures de la masse éthérée, dans ces vides, suite de la condensation subite des élémens d'une région : vides immenses, mais heureusement momentanés, car leur durée ramènerait inévitablement le chaos.

C'est l'approche de quelques-uns de ces grands syphons célestes qui aura causé notre dernier déluge et les cataclismes bien plus terribles encore qui l'ont précédé. Je dis plus terribles, car si l'on en juge à certaines roches, granits, porphyres, il semble que plusieurs mondes aient été pétris pour en former un seul.

Il est à croire que ces anciens cataclismes n'ont pas atteint la terre seule, et que toutes les autres planètes et notre soleil lui-même s'en sont plus ou moins ressentis.

Nous admettons donc, dans notre système, trois espèces de corps célestes : 1° le soleil, les planètes et les satellites, dont la marche est régulière et bien connue : catégorie à laquelle on peut ajouter les planètes et satellites dont la révolution, également régulière, n'est pas encore déterminée, ou qui, trop petits ou trop rapprochés d'autres astres pour qu'on les voie de la terre, n'ont qu'une existence présumée.

2° Les satellites à marche relativement régulière, c'est-à-dire dont le mouvement varie selon que l'équilibre le demande ou que le contre-poids les entraîne, et qui, utiles à toutes les planètes qui s'en emparent tour-à-tour, ne sont indéfiniment attachés à aucune.

3° Les étoiles filantes, les bolides et aérolithes, petits corps se formant dans l'atmosphère ou qui proviennent de mondes brisés, ou de matières scoriées et rejetées par les globes dont les élémens s'épurent.

Ces corps, de grosseurs diverses et disposés en cercle autour des autres corps, n'ont ordinairement de mouvement que celui de l'anneau ou du cercle dont ils font partie ; ou s'ils ont un mouvement qui leur soit propre, s'ils ont aussi leur petit orbe et leurs petits satellites, c'est dans les limites de cet anneau qui, lui-même, est soumis à tous les emprunts, soit des vides qui s'ouvrent devant lui, soit des globes qui l'attirent.

Cette attraction est réciproque, car ces globes lui renvoient une partie de leur propre substance quand il y a chez eux plénitude ou excédant de poids. Cette zone, pour me servir d'une image, semble être la caisse d'épargne de la menue monnaie de notre système planétaire.

Tout ceci, comme on le voit, est de l'astronomie à ma manière; aussi ne vous la donné-je que pour ce qu'elle vaut. Si vous voulez en savoir davantage, c'est aux vrais astronomes qu'il faut vous adresser.

ÊTRES TERRESTRES PRIMITIFS. LEUR CROISSANCE. Dieu créa tous les êtres de l'univers; mais par lequel commença-t-il et par où le commença-t-il? Quel fut le premier globe habité? Quel fut le premier habitant de ce globe? Fut-il seul ou y apparut-il avec un grand nombre d'autres?

Est-ce sur la terre qu'il commença à agir, ou son action avait-elle commencé ailleurs?

Ce corps terrestre était-il le premier après le réveil de l'ame, ou était-il la conséquence d'une longue transition de formes qui, de dégénération en dégénération, seraient tombées à l'état des êtres les plus débiles?

Questions profondes et probablement insolubles pour nous savans d'un jour. Mais si nous en jugeons par ce que nous indiquent les archives des temps écoulés et par la marche des choses présentes, il est à croire que les premiers indigènes du globe étaient des êtres faibles. Il n'est pas dans l'ordre qu'une puissance soit à son apogée tout d'abord et sans transition, et qu'elle ait été créée forte pour devenir faible. Rien, dans la création, ne rétrograde que par l'effet du mal moral. Le mal moral ne peut sortir que de l'action de l'être : il n'existait donc pas quand l'être n'avait pas encore agi.

Il ne faut pas perdre de vue que cette créature infime, ce premier degré ou mouvement ascendant, cet embryon des êtres si vous voulez, n'est pas le principe de la vie, puisque l'ame, essence divine et immortelle, n'a pas plus commencé que Dieu même ; c'est seulement le principe de l'incorporation de l'esprit dans la matière, le début de l'action terrestre, son premier mouvement après son réveil.

Le commencement de la forme n'avait peut-être qu'un ou deux sens et par conséquent peu d'organes : ce n'était qu'un corps simple et grossier relativement à la complication des corps actuels. Mais ce germe, ce principe vital avait en lui la pensée, et à côté le besoin de la développer. Il possédait la faculté de tous les sens, de tous les désirs, de toutes les passions.

A mesure qu'il a pensé, la nature de ses besoins a varié selon les pas qu'il a faits : chaque besoin semblait éveiller une faculté, et la volonté en a suivi toutes les variations.

Aiguillonnés par l'imagination, ses désirs, plus épurés, ont amené d'autres progrès : l'être brut, l'être qui débute à la vie ne connaît que la faim, la soif, le besoin de se reproduire, et ne songe qu'à les satisfaire.

A mesure qu'il se perfectionne, l'espérance d'avoir agit davantage sur lui ; le doute et la crainte aiguillonnent son ame, l'action la développe.

Bientôt le contact avec d'autres êtres exerce plus largement son intelligence. Les besoins et la réciprocité amènent la prévoyance. La prévoyance produit l'esprit de propriété qui éveille celui de calcul.

En ouvrant devant lui un horizon plus vaste, l'esprit de calcul étend encore son activité. Alors toutes ses facultés sont en progrès : l'amour cesse d'être un sentiment purement matériel. Celui de la propriété s'épure égale-

ment : il ne veut plus, comme l'enfant, tout ce qu'il voit, il veut choisir dans ce qu'il voit ; et si ce choix est bon, son intelligence, par la conscience qu'il en a, se fortifie encore.

Bientôt avec les passions vient une notion de leurs excès, de leurs douleurs, de leurs crimes, de leurs remords, et conséquemment la connaissance du bien et du mal. Il est plus apte à se souvenir, à réfléchir, à comparer; il devient un être raisonnable. C'est ainsi qu'en passant d'un chaînon à un autre, ou de forme en forme qu'il crée toujours par sa propre intelligence, il parvient, à travers ces diverses faces de la vie, au premier degré des races terrestres et enfin à l'état d'homme.

Alors se développe en lui l'idée de Dieu, et avec elle une facilité plus grande encore de se perfectionner et de s'élever.

Bientôt la terre elle-même ne peut plus le contenir : les élémens terrestres sont trop grossiers, trop restreints pour la puissance de son ame : pour se rapprocher de la Divinité, il s'élance vers un autre globe.

Telle est, en raccourci, l'idée que nous nous sommes faite de la progression sur la terre, progression qui n'est qu'une faible partie de la marche universelle. Mais partout le principe, la cause et le but de cette marche doivent être les mêmes, car en toute chose la création, ou Dieu qui en est le type et le moteur, prend les voies les plus directes.

Celles qui nous paraissent si compliquées sont encore les plus simples : rien d'inutile ne peut émaner de la Divinité qui est tout action et tout progrès. Mais par cela même que Dieu est immense et logique dans ses œuvres, on sent qu'il ne peut les limiter, et renfermer son action dans le cercle terrestre.

Si le développement de l'ame est infini, il n'est pas

moins évident que, dans un globe borné, les actes de cette ame ont des bornes.

Un globe, quel qu'il soit, ne présente et ne peut présenter qu'une série de formes et de combinaisons, les seules que permettent ses élémens et sa position. Force est donc à l'ame, quand ces élémens ne suffisent plus à sa puissance créatrice, d'aller ailleurs en chercher d'autres.

Sur notre terre, chacun de ces degrés transitoires a été nommé par la science: *règne, classe, ordre, famille, genre, espèce, variété*.

Toutes ces divisions et subdivisions se subdivisent encore à l'infini, c'est-à-dire en *individus* dont l'identité de nature élémentaire et la dissemblance de physionomie prouvent en même temps le type commun et la modification personnelle, modification qui, étant la suite d'une volonté rarement égale, ne produit aussi que rarement des êtres semblables : encore cette ressemblance n'est-elle jamais absolue.

Sans nous en rapporter aux théories et aux systèmes, si nous voulons étudier la question sur les choses mêmes, nous trouverons, soit dans les formes vivantes, soit dans les débris fossiles, tous les degrés de la création ou de l'organisation des corps; nous y suivrons toutes les opérations préparatoires, tous les jalons qui ont servi et servent encore à la croissance de la vie, et nous aurons ainsi sous les yeux la filière du perfectionnement matériel et organique des êtres et de la marche de l'ame, depuis le ver qui rampe jusqu'à l'homme; car étant le plus intelligent et ayant par conséquent la forme la plus parfaite, cet homme a dû naturellement paraître le dernier.

Cette influence des formes établies sur celles à établir ne signifie pas que les plus anciennes servent moralement à la création des formes nouvelles. Non, la transmission

de la forme par la forme est purement extérieure; c'est un des moyens et non une cause, moyen qui n'a lieu que parce qu'il est le plus simple. Aussi l'être qui vient au monde aujourd'hui, soit que l'on admette que tous les germes sont incréés et existent, comme Dieu, de toute éternité, soit qu'à chaque instant de nouveaux germes soient posés sur la matière pour s'y développer, l'être suit absolument la même filière, la même progression de forme et d'organes que le premier né de la création terrestre. Seulement il a des analogues qu'il n'avait pas alors, et il s'en aide comme le plus petit ver s'aide de ce qu'il rencontre pour former sa chrysalide, et le plus chétif oiseau pour construire son nid. Cet instinct inné est commun à tous les individus.

Dans les premiers temps de la formation de notre planète, les élémens n'en étant pas encore assis, il résultait de leur confusion ou de leurs convulsions fréquentes que les formes étaient inégales et variables; et c'est ainsi qu'on rencontre parmi les débris des êtres antédiluviens des types qui ne se sont point perpétués, parce qu'individuels ou purement de localité, ils faisaient double emploi: c'était toujours un même degré de l'ame se manifestant sous des apparences diverses.

A mesure que le globe se solidifia, que les élémens acquirent plus de stabilité et aussi que l'intelligence prit une direction plus prononcée, les formes s'harmonièrent à l'esprit, les types se prononcèrent et ne changèrent plus. Mais avant cette époque, il n'y avait pas encore de démarcation de race: tous les êtres, sous des formes variées, étaient au premier échelon.

Peut-être même ce qui nous paraît aujourd'hui un être complet ou une forme entière, n'était qu'une partie de la forme; et ces bélemnites, ces lenticulaires, ces infusoires et tant d'autres débris fossiles dont nous trou-

vons de si grandes masses ne sont-ils réellement que des émanations de la vie, que ses pierres d'attente ou ses jalons dans la matière, annonçant l'approche de l'ame et son œuvre d'immatérialisation, sans être le siège de l'ame elle-même. C'est ainsi que chaque œuf dans l'oiseau, dans le poisson surtout, ne présente pas un individu, mais un moyen de le faire naître.

De l'existence de ces formes primitives dont les débris annoncent une succession de créatures bien antérieures à l'homme, et qui ont progressivement préparé et amené les espèces actuelles, nous pourrons tirer la conséquence que la transformation progressive qui s'est faite autrefois se fait encore aujourd'hui; puis en déduire que si chaque couche intérieure de la terre, après une suite de siècles, présente une série de formes spéciales à cette période, formes qui, peu à peu, s'éteignent ou se modifient pour être remplacées par d'autres, un jour aussi la couche que nous foulons et exhaussons de nos dépouilles, présentera un effet analogue. Nos débris, à côté des formes futures, offriront donc comparativement la même différence que celle que nous offrent les ossemens des êtres passés.

Remarquons que ce n'est pas la surface seule, ou la première croûte du globe, qui prouve cette transformation : déjà les géologues ont découvert trois zones de terre végétale, toutes ayant été habitées par des êtres distincts, êtres ayant des rapports de conformation, mais non une similitude complète. Qui sait si, en creusant plus profondément, on ne trouverait pas d'autres zones végétales et aussi d'autres séries de créatures? Qui sait enfin si, dans d'autres globes, il n'y aurait pas des milliers de ces couches superposées et qui toutes ont été diversement peuplées?

Les formes organisées les plus anciennes, celles dont

on rencontre les traces à la plus grande profondeur, sont les formes végétales.

Viennent ensuite les conferves, les mollusques, espèces dont l'organisation semble encore indécise.

Après paraissent des formes lenticulaires, des bélemnites, des huîtres, des ammonites, des coquilles de toute nature.

Aux coquilles, vers et insectes marins, succèdent des êtres plus complètement organisés, des poissons, des reptiles, des sauriens, des cétacés, des ruminans.

Les débris des animaux carnassiers, quadrupèdes, oiseaux de proie, enfin de ceux qui vivent exclusivement de chair ou de nourriture animale, ne se trouvent qu'à la surface : on en conçoit la cause.

Quant aux restes humains, c'est seulement dans les terrains tertiaires qu'on en aperçoit les premières traces : encore ne consistent-elles qu'en silex travaillés de main d'homme *. Mais il n'est pas douteux qu'un jour on ne rencontre, dans ces terrains, des ossemens humains fossiles.

C'est principalement à l'époque des sauriens et des cétacés qu'on a vu apparaître ces formes gigantesques qui ont dû se modifier à mesure que la nourriture a été moins abondante ou plus partagée.

Tous les peuples de l'antiquité parlent d'êtres dont les formes, semblables à celle de l'homme dans la partie supérieure du corps, se terminent en queue de poisson ou en pieds de chèvre. Des bas-reliefs, des statues, des peintures, des pierres gravées reproduisent partout, dans les anciens monumens, ces étranges figures. Etait-ce une création de l'imagination des artistes et des poètes? C'est

* Voyez l'ouvrage de l'auteur intitulé : *Antiquités celtiques et antédiluviennes.*

ce que je me suis souvent demandé, et j'ai toujours été porté à résoudre la question négativement.

Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, nous dirons que si ces espèces intermédiaires entre l'homme et l'animal, espèces dont les quadrumanes nous offriraient une analogie, ont existé, elles n'ont jamais été fort nombreuses en individus et ont dû bientôt s'éteindre. Pourquoi? C'est que la forme humaine se prêtant à une multitude de nuances intellectuelles, depuis la première lueur de raison jusqu'à l'apogée terrestre de cette raison, en d'autres termes, depuis l'imbécilité jusqu'au génie, les formes voisines ont dû présenter des échelons inutiles. Or, comme la nature tend toujours à simplifier ses voies, à les rendre plus égales et plus faciles, il n'est pas douteux que les formes superflues, s'il en existe encore, ne finissent aussi par disparaître ou se fondre dans les types normaux, anneaux indispensables de la chaîne. C'est ainsi que ces diverses races d'hommes nègres, tartares, caucasiennes ou autres qui, de fait, appartiennent au même degré, puisqu'elles peuvent procréer ensemble, finiront par n'en former qu'une qui réunira toutes les nuances progressives sous un type commun.

Les espèces fossiles des terrains tertiaires diffèrent sans doute des espèces actuelles, mais chez la plupart la différence est petite et ne prouve pas une organisation plus parfaite. Ce serait plutôt le contraire : il m'a semblé, d'après ce qu'il en reste, que les charpentes des antédiluviens, sans être plus solides que celles des êtres actuels, sont plus matérielles, plus lourdes, moins aptes à fonctionner et conséquemment plus difficiles à préserver : ce qui explique leur destruction.

Elles étaient, par la même cause, probablement moins impressionnables à la pensée, à la réflexion, c'est-à-dire moins sensibles au désir, à la douleur, au plaisir. Nous

avons déjà fait observer que la masse de la matière corporelle ne démontre en rien l'intelligence ni la vigueur que souvent même elle entrave : un loup ne pèse pas le quart d'une génisse, et il s'en rend facilement maître, soit par ruse, soit par force.

Lors de l'ébauche des formes, elles ont dû être vastes, massives ; c'est en se perfectionnant qu'elles se sont dégagées peu à peu de l'élément inutile et que leur mesure, réduite à de justes proportions, s'est trouvée d'accord avec les localités, leurs besoins et ceux des autres races.

Que ce perfectionnement d'ensemble ou cette simplification des rouages organiques continue encore sur la terre, c'est ce dont nous ne doutons pas. Les types de forme finissent par acquérir une expérience, un instinct de race qui contribuent sans cesse à harmonier les formes avec les choses et les lieux.

Quant à nos conclusions, les voici :

Si ce qui vit a toujours vécu, ou du moins a toujours eu en lui le principe de la vie, il n'en est pas moins vrai que le jour où cette vie a commencé à agir, elle n'avait pas la même mobilité, la même aptitude que le lendemain et moins encore que le surlendemain : l'usage, la comparaison et l'habitude accroissent partout la force morale dont l'action physique est la conséquence. Aussi tout nous prouve que, sauf la forme première que Dieu créa pour type, la création ne fut spontanée chez aucune autre, parce qu'il n'est point de spontanéité dans l'œuvre susceptible de croissance et de progrès. Le plus chétif insecte, le ver de terre, le brin d'herbe n'est point une œuvre spontanée.

Toutes les formes se sont donc succédé selon leur degré de perfection, et la plus simple n'est que transitoire pour arriver à celle qui l'est un peu moins : la plante annonce l'animal, celui-ci prépare l'homme.

L'animal est donc l'homme enfant, l'homme à peine éveillé, ou bien l'homme qui, en s'abrutissant, s'est jeté dans la voie rétrograde.

Mais ici c'est l'exception, c'est le fait anormal : l'homme est né pour grandir, et toujours il le peut; il n'a qu'à céder à cette impulsion donnée, à cette force de croissance, à cette progression qui est la vie de la nature, la vie des êtres et celle de Dieu même.

EXAMINATEURS. Ce sont des hommes chargés d'examiner les aspirans à la science et de décider s'ils sont assez savans pour avoir le droit de le devenir. Quant à la manière dont ils s'acquittent de leur office, elle est drôle.

Tel connaisseur en chevaux tire la queue d'une bête à vendre, et il la tire sans trop savoir pourquoi, mais il l'a vu faire. La queue tient bien : il achète le cheval, le met à sa voiture ou monte dessus.

Ainsi fait l'examinateur : il vous jugera non d'après vous, mais d'après lui; et il vous tirera par la queue pour savoir si vous avez quelque chose dans la tête.

EXCITANS. Les liqueurs fermentées et alcooliques, l'opium, le tabac, tous les excitans, tous les moyens d'ivresse ajoutent à la mesure d'esprit, de gaîté, de méchanceté ou de sottise de chacun. Ils développent momentanément les bons ou les mauvais penchans, mais plus ordinairement les mauvais.

Cette excitation factice doit nécessairement fatiguer le corps et l'esprit, et ce qui l'indique, c'est qu'il en résulte toujours une réaction prochaine : après la joie ou la fureur de l'ivresse arrivent la tristesse et l'abattement. Enfin, les

excitans sont destructeurs, et il serait difficile de dire à quel point de beauté, de vigueur, de moralité et d'intelligence seraient arrivés les peuples européens, s'ils n'eussent pas connu l'ivresse ou s'il eut été possible de les empêcher d'en abuser.

Je suis convaincu qu'un bon tiers de nos vices, de nos crimes et de nos maladies sont la conséquence des excitans. Ensuite, que dans quelques circonstances ils ne soient pas utiles comme remèdes contre certaines affections du corps ou de l'ame, ou comme fortifiant ou stupéfiant dans des opérations chirurgicales, c'est ce que je suis loin de dire. Mais ce sont des cas rares et qui ne peuvent entrer en ligne de compte.

Néanmoins, quelque désastreux que soient nos excitans, ils le sont moins que ceux des Orientaux: l'opium n'affaiblit pas seulement, il tue ou rend stupide.

La sévérité des lois des Chinois contre cette drogue pernicieuse est fondée sur la raison même; et la guerre que leur ont faite les Anglais pour maintenir ce commerce est une des iniquités les plus criantes que présentent les annales des hommes: c'est une tache indélébile, non sur la nation anglaise qui n'y pouvait rien, mais sur la politique et le ministère qui l'ont ordonné.

Si les gouvernemens calculaient ce que coûte un manque de foi ou de moralité, ils auraient toutes les vertus: presque tous ont péri par l'improbité.

Pour en revenir aux excitans, funestes aux hommes, ils le sont plus encore aux femmes, car ils leur enlèvent bientôt tous les charmes et toutes les qualités de leur sexe. La femme qui s'enivre est reconnaissable à son teint, à son haleine, à ses manières, à ses propos, à sa mise.

Ce vice, ou le goût de la boisson, est assez rare en France parmi les personnes du sexe, sauf celles de la dernière classe. Il est plus commun parmi les Anglaises,

et l'on voit de jolies miss boire largement du vin, du punch, des liqueurs, au grand ébahissement des demoiselles françaises dont la plupart arrivent à l'âge du mariage sans avoir bu autre chose que de l'eau.

Il est des femmes qui continuent ce régime toute leur vie, non par raison de santé, non par dévotion ou pénitence, mais parce qu'elles ont du dégoût pour toutes les boissons fermentées.

Cette abstinence de vin n'est donc pas une privation pour nos femmes bien élevées. Soit préjugé, soit habitude, elles ne l'aiment pas; et quand elles en boivent par ordonnance du médecin, elles cessent d'en vouloir quand le médecin leur permet de retourner à l'eau.

Le café, le thé leur plaisent davantage: ce sont des excitans innocens et même salutaires quand on n'en fait pas abus.

Les alcools, dangereux pour les femmes, le sont plus encore pour les enfans : ils en tuent beaucoup et en abêtissent plus encore. Les enfans n'aiment que le lait ou l'eau, l'eau sucrée surtout. Jusqu'à l'âge de l'adolescence, le vin et toutes les boissons excitantes ne doivent leur être administrés que comme remède.

La cuisine a aussi ses excitans, ses jus, ses coulis, ses épices. Bien que l'usage en soit moins funeste que celui des alcools, on doit également en préserver les enfans dont ils énervent à la fois le goût, le palais et l'estomac. L'enfant a naturellement trop bon appétit pour qu'il soit nécessaire de lui donner des mets qui l'aiguisent encore.

Remarquez que rien ne s'use plus vite que le goût: lorsque vous avez vécu pendant quelques jours de mets épicés, tout vous paraît fade.

Défions-nous donc des excitans; et laissons la bonne nature fonctionner d'elle-même, sans hâter son développement par des moyens factices. Sans doute en mettant de

la chaux sous ce rosier nous aurons pendant une année abondance de roses, mais l'année suivante il n'y en aura plus ; et une saison encore, le rosier sera mort.

EXPÉRIENCES. Supposons qu'il nous tombe du ciel une race de lettrés venant d'une des écoles de médecine de la lune et que, pour la plus grande gloire de la dite école, ils vinssent nous couper le nez pour savoir s'il repousse, ou nous ouvrir le ventre pour examiner plus commodément nos entrailles et y suivre les progrès d'un poison qu'ils nous auraient fait prendre à cet effet, que dirions-nous de cette manière d'acquérir la science et d'obtenir le brevet de docteur?

Ainsi, pourtant, faisons-nous envers les autres créatures, sans scrupule ni merci. Si les animaux pensent, et je n'en doute pas, ils doivent trouver nos expériences fort incongrues.

Qu'il y ait des docteurs qui, dans leur amour pour l'art, expérimentent sur leurs cliens, c'est ce qu'on ne saurait nier. C'est un des privilèges de l'étude, ils en usent; et il faudrait qu'un malade eût l'esprit bien mal fait pour y trouver à redire. D'ailleurs, comment faire autrement? Agent ou patient, quand il s'agit de remède et d'opération, il faut bien que quelqu'un commence. Le premier qui s'est prêté à recevoir un lavement avait certainement le courage civil. Celui qui a senti, pour la première fois, les effets de l'émétique qui, depuis, a sauvé tant de malades, s'est à coup sûr cru empoisonné et dix fois mort.

Peut-être son médecin le crut-il aussi ; et quand le patient en est revenu, le docteur, étonné, a dû s'écrier : c'est une grande et belle expérience!

Il est vrai que les grandes et belles expériences em-

portent quelquefois l'expérimenté, mais c'est précisément ce qui en fait la grandeur et la beauté ; car si elles n'emportaient personne, où serait le mérite de les tenter ? Ces accidens sont donc nécessaires. D'ailleurs, quand le procédé a enterré le malade, la faculté a une réponse toute prête : il est mort guéri.

Pourquoi pas ? On peut bien ne pas mourir du médecin ou de la maladie dont il nous traite, mais de celle dont il ne nous traite pas.

On peut aussi mourir du remède : telle drogue nous guérit de l'asthme pour nous faire mourir d'apoplexie. Il n'en est pas moins vrai que la médecine a raison, et que nous sommes morts guéris de l'asthme.

En chirurgie, j'ai vu des docteurs regarder avec dédain et même avec horreur une opération qui avait sauvé un malade, qualifiant, dans leur indignation, l'opérateur d'âne et de bourreau ; puis, les mêmes savans, s'extasier devant le coup de bistouri qui avait tué un autre malade aussi net qu'aurait fait l'exécuteur des hautes œuvres.

Pourquoi cette différence d'estime ? Le premier opérateur avait agi d'après l'état du malade et son propre bon sens ; l'autre, d'après la règle et la formule ou le bon sens des autres. Mais le bon sens passé n'a pas toujours la même vertu que le bon sens présent, surtout en médecine, et il en est des aphorismes d'Hippocrate comme de toutes les autres drogues de la pharmacie, qu'il faut renouveler de temps à autre. Aussi le public ignare, et je suis du nombre, donna-t-il raison au premier opérateur, bien qu'il eût expérimenté sur son malade. Non, l'individu qui se porte bien ne trouve jamais mauvaise l'expérience qu'on fait sur celui qui se porte mal, et réciproquement. Puis, celle-ci avait réussi ; sans elle, le malade serait mort : ce qui prouve qu'on court autant de danger avec le médecin qui ne fait pas d'expérience qu'avec celui qui en fait.

On me contait, l'autre jour, l'historiette suivante : un chirurgien-major d'un régiment de ligne, M. R***, homme fort habile, fut fait prisonnier par les Arabes avec un soldat qui lui servait de domestique. Les Arabes, sur sa déclaration qu'il était médecin, le traitèrent avec égard. Il n'en fut pas de même de son compagnon : ils le fustigèrent cruellement et le vendirent pour un chameau.

La captivité du docteur se prolongea. Ceux qui l'avaient pris l'emmenèrent dans l'intérieur, et il perdit l'espoir de s'échapper. N'ayant rien à craindre pour sa vie, nourri aussi bien qu'on peut l'être chez des Arabes, il attendit patiemment qu'on se rapprochât du littoral, ce qui devait avoir lieu vers l'arrière-saison.

A cette époque régnait, dans cette partie de l'Afrique, beaucoup de fièvres ; la petite vérole s'y montrait aussi : notre docteur y fut donc fréquemment consulté.

Dans une de ses visites, il entendit les Arabes faire, avec leur emphase ordinaire, l'éloge d'un médecin français qui, selon eux, opérait, dans les tribus voisines, des cures bien autres que les siennes.

Ces bruits se répétèrent si souvent et l'épidémie qui sévissait acquit une telle gravité, que le docteur, homme tout dévoué à son art et à l'humanité, désira avoir une entrevue avec son habile confrère. Il la lui fit demander. Il lui écrivit même, mais il n'en reçut pas de réponse.

Un jour enfin, ayant été appelé dans un camp éloigné et n'ayant pu s'y rendre que le surlendemain, il apprit que le savant qu'il cherchait l'y avait précédé et s'y trouvait encore.

Heureux de rencontrer l'occasion de faire connaissance avec un si habile homme, il courut à la tente où on lui avait dit qu'il était en consultation avec les principaux de la tribu, car il s'agissait de la maladie du scheik. Mais quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant,

dans ce savant renommé, son domestique, celui même avec qui il avait été fait prisonnier six mois avant.

M. R***, dans la crainte de lui attirer quelque fâcheuse aventure en dénonçant la supercherie devant tant de témoins, fit semblant de ne pas le connaître. Mais mon docteur improvisé savait trop bien à quoi s'en tenir sur les Arabes pour s'inquiéter de la circonstance: ce n'était pas d'eux qu'il avait peur, c'était de son ancien maître qu'il croyait très-jaloux de ses succès et fort irrité de sa concurrence. Bientôt l'envie de rire que le docteur retenait à grande peine, ce dont il s'était immédiatement aperçu, l'avait complètement rassuré. Il fut à M. R*** comme vers un compatriote et se mit à raisonner à sa manière sur l'état du malade, ce qui n'était pas propre à dissiper la gaîté de M. R***. Cependant il se contint, examina le patient, indiqua un régime à suivre et prit congé.

Voici comment notre homme, sans même savoir lire, était devenu docteur: il n'avait pas oublié l'effet de la déclaration de M. R*** au moment où ils avaient été pris, et il regrettait fort de n'avoir pas fait comme lui. Quand il fut vendu à de nouveaux maîtres, il ne perdit pas l'occasion de réparer ce qu'il appelait sa sottise, et arrivé dans le camp, il s'y déclara médecin.

Comme les Arabes croient que tous les Francs le sont plus ou moins, il n'eut pas grand' peine à les persuader.

Sans doute un accident à son début eut pu lui coûter cher, mais le hasard le favorisa. Il avait plusieurs fois aidé le docteur à saigner, et il en avait hérité d'un vieil étui à lancettes: il saigna à tort et à travers, fit avaler beaucoup d'eau chaude et suer ses malades, appliquant par-ci par-là des cataplasmes dont la base était invariablement de la farine ou du son mouillé de lait, auquel il ajoutait, selon l'occurrence, du beurre, de la graisse

ou toute autre substance plus ou moins innocente, n'oubliant pas d'assaisonner le tout de beaucoup de grimaces et de paroles.

Quand les malades ou les parens n'étaient pas satisfaits de ce régime, il en avait un autre qui les contentait généralement : c'était, à l'aide d'un fer rouge, de leur cautériser quelque partie du corps, n'importe laquelle; ou bien de leur appliquer un petit moxa de poudre à canon.

En résumé, tout lui avait réussi à souhait. Sa réputation était faite; et ne pouvant suffire à sa clientèle, il avait pris un aide, fils d'un marabout, qu'il initiait à son art et qu'il avait déjà rendu presqu'aussi savant que lui.

Cependant la tribu où était M. R*** s'étant rapprochée de la côte, il fut échangé. Le domestique aurait pu l'être aussi ou trouver facilement l'occasion de s'évader; mais le métier lui paraissant bon, il s'en garda bien, et à l'heure qu'il est, il expérimente probablement encore sur les Arabes.

« Chose étrange, racontait naïvement le docteur, les Arabes, à la honte ou à l'honneur de la médecine, avaient dit vrai, et à l'aide des procédés susdits que mon homme appliquait à peu près dans tous les cas, ses malades s'en tiraient assez ordinairement. »

Le docteur, pour compléter sa confession, aurait pu ajouter que les siens mouraient presque tous; et pourtant c'était un savant homme que M. R***, mais il n'avait pas la main heureuse, tandis que son valet l'avait : de là la différence des résultats. C'est ce qui se voit tous les jours : tel grand joueur de wisk perd sans cesse, tel commençant gagne toujours.

Tel profond tacticien ayant étudié toute sa vie l'art militaire et possédant parfaitement la théorie, n'a jamais gagné une bataille; et ce savant marin a perdu tous ses

navires ; tandis que ce sabreur qui ne sait ni A ni B trouve partout la victoire, et que ce grossier matelot devient Duquesne et Jean Bart. Ceci prouve-t-il quelque chose pour ou contre le mérite de ces hommes? Non; seulement l'un a du bonheur, l'autre n'en a pas.

Là-dessus, on nous demandera s'il vaut mieux s'adresser à un médecin heureux qu'à un médecin habile? Je n'ose me prononcer; je dirai seulement que c'est une expérience à faire.

J'ai parlé des expériences que les docteurs font sur leurs malades, il me reste à dire un mot de celles qu'ils font sur eux-mêmes : on en cite qui se sont inoculé la peste et la fièvre jaune, et qui ont couché avec des cholériques.

A ceci il y a du courage; mais si le danger est grand, le résultat est beau : on en réchappe.

EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME (*Août* 1848). Qu'est-ce que cela peut être?

— C'est l'action d'un homme qui fait travailler un homme, et qui tire parti de son travail.

Eh! bien, où est le mal, s'ils sont d'accord, ou s'ils y trouvent chacun leur compte?

Mais l'un gagne plus que l'autre, et cet homme qui fait travailler l'autre, ne lui laisse que le tiers du produit commun.

— Où est le mal encore, si le premier a apporté la plus grosse mise, s'il a couru les plus grands risques; s'il a mis sa tête où l'autre n'a mis que ses bras?

— Mais c'est contraire à l'égalité, à la fraternité!

— Je n'en disconviens pas, et je ne demande pas mieux qu'il en soit autrement: indiquez-m'en le moyen. Montrez-moi une seule transaction, un seul contrat, un seul

acte, une seule charte, une seule constitution, une seule nation, une seule tribu, une seule famille où l'homme ne soit pas exploité par l'homme?

Qu'est-ce que la société? Une exploitation réciproque. Le chef d'atelier exploite l'apprenti, comme le père exploite le fils ou le fils son père, comme le général exploite ses soldats, comme le maître de maison, depuis le plus mince bourgeois jusqu'au plus gros seigneur, exploite ses domestiques.

Cet ouvrier qui râle sous la machine qu'il tourne, ce cuisinier qui grille devant ses fourneaux, ce cocher qui grelotte sur son siège, ce frotteur qui sue sang et eau et prend une fluxion de poitrine pour faire reluire une planche, ne sont-ils pas réellement des hommes exploités?

Vous-mêmes, écrivains et journalistes, qui composez de si belles choses sur l'exploitation de l'homme, n'exploitez-vous pas l'ouvrier qui les imprime, cet ouvrier qui, pour gagner deux francs, passe sa nuit à imprimer ce que vous avez mis à peine deux heures à faire, et qui vous rapportera cinquante francs? En bonne conscience, ne lui en devez-vous pas vingt-trois; et si l'on calcule qu'il a travaillé dix heures, n'est-ce pas vous qui devez avoir deux francs et lui cinquante?

Vous voulez l'association, je la veux comme vous, non pour toutes choses, mais pour beaucoup; car je sais bien que les trois quarts de nos misères viennent de ne pas s'entendre; mais cette association n'est-elle pas elle-même une exploitation, ne différant des autres que parce qu'elle se fait plus en grand? Là, comme ailleurs, n'est-ce pas le plus fort, et j'entends ici par le plus fort le plus intelligent, qui exploite le plus faible, usant de son intelligence comme d'un fouet pour le forcer à travailler le plus possible, et pour profiter le plus possible du labeur qu'il lui impose?

En vain ce plus fort ou ce plus habile nous présentera son action sous des couleurs généreuses, libérales, patriotiques; il n'en est pas moins vrai que c'est son propre bien-être, ou celui des siens, qu'il aura cherché avant tout; bien-être qu'il qualifiera, selon l'usage, de celui de la communauté s'il est moine, ou de la nation s'il est patriote.

Examinez la question, retournez-la dans tous les sens, comptez, supputez, faites et refaites vos additions, soustractions, multiplications, divisions, vous ne trouverez que ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire.

Bref, toute spéculation où l'on emploie la force ou le talent de l'homme, conséquemment toute convention d'homme à homme, est une exploitation de l'homme par l'homme; et je ne vous indiquerai d'autre moyen de l'éviter que de vivre au désert, tête-à-tête avec votre âne: alors j'y verrai l'exploitation de l'âne par l'homme. A moins que celui-ci, par l'application d'un nouveau système égalitaire ou d'un perfectionnement de la méthode, ne finisse par se faire exploiter par l'autre.

Qu'en conclure? C'est que l'exploitation de l'être par l'être est chose inhérente à la nature terrestre. Dieu l'a voulu ainsi, pour notre punition sans doute.

Toutes les créatures sont échelonnées à des degrés divers de taille, de force et d'intelligence, et toutes en abusent plus ou moins.

C'est donc à la plus raisonnable, à l'homme, à en abuser le moins possible; et puisque cette exploitation est un mal, de tâcher, par l'équité, la charité, la fraternité, de l'adoucir et de le réparer.

Si nous sommes dans la catégorie des forts, n'allons donc pas faire la part du lion pour nous et nos amis; mais pesons consciencieusement le travail et la peine de ceux que nous occupons. Accordons-leur ce qui leur

est dû; et, dans le doute, mettons-y plutôt du nôtre, car ce que nous leur donnerons de trop ne sera pris que sur notre superflu, tandis que ce que nous leur donnerons de moins sera soustrait à leur nécessaire ; et c'est ici, surtout, qu'il vaut mieux être dupe qu'autre chose.

EXTRÊME. Il y a des êtres bien exigus sur la terre : on y cite des animaux si petits, si petits, qu'ils sont dix fois microscopiques. Eh ! bien, parmi ces infiniment petits, il y en a un, un seul, qui est le plus petit de tous.

Il en est de même des grands : la terre a aussi son apogée et son périgée de la taille et du poids. On y trouve le goliath des hommes, le bœuf gras des bœufs gras, et la baleine-major de tous les océans.

Au moral, même conséquence : la sottise, comme l'esprit, a son point culminant. Il y a un imbécile supérieur à tous les imbéciles, un roi des sots. Il y a aussi un génie des génies. Quel est-il? Il serait pourtant bien important de le trouver. Mais où? Dans quelle académie? Est-ce dans celle des inscriptions ou celle des sciences morales et politiques? Est-ce parmi nos savans? Est-ce parmi nos poètes ou nos moralistes, nos docteurs ou nos bacheliers-ès-lettres? Est-ce parmi nos députés ou nos éligibles, et mettrons-nous enfin le doigt dessus à l'aide du vote universel?

S'il y a un habile parmi les habiles, il y a aussi un homme qui est le meilleur de tous, un autre qui est le plus méchant; un qui est le plus beau, un qui est le plus laid.

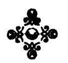
On se tromperait cependant si, après avoir obtenu ce premier ou ce dernier de toutes les spécialités terrestres,

on croyait qu'il n'y a plus rien ni au-dessus ni au-dessous. Il n'en est pas ainsi, tant s'en faut; et le moins haut des êtres de la terre se trouverait peut-être le plus grand d'un autre monde, d'un monde miniature. Tandis que la plus haute de toutes nos girafes, le plus gros de tous nos éléphans atteindrait à peine à l'ergot du plus petit coq, du plus petit lapin et de la moindre souris de certaines étoiles près desquelles la terre n'est qu'un point.

Et ceci ne serait pas spécial aux bêtes et ne s'arrêterait point à la forme: la différence d'intelligence suivrait la même proportion que celle de la taille, et le plus sage des hommes chez nous serait le plus fou de ceux de ces globes.

Qu'on ne m'objecte pas qu'il peut y avoir, sur la terre et ailleurs, plusieurs extrêmes ou plus d'une sommité: ceci n'est pas et ne peut pas être. Il n'y a dans l'immensité ni deux globes, ni deux êtres, ni deux fruits, ni deux pensées, ni deux choses absolument semblables. Il n'est pas même un grain de sable qui, de figure, de poids, de qualité, soit égal à un autre grain.

Voyez alors si une analogie parfaite est possible entre des créatures quelconques, même des mouches, même des puces, bien qu'elles soient toutes prodigieusement insupportables. Allez donc prêcher l'égalité sur la terre: elle y vaudra la liberté quand il vente, quand il pleut, quand il neige, et qu'on me dit que je suis libre d'aller prendre l'air et de me chauffer au soleil.





FACTIONNAIRE. Le seigneur féodal faisait gauler, par ses serfs, les grenouilles qui l'empêchaient de dormir. L'horreur !

M. le général, M. le préfet, M. je ne sais qui a deux factionnaires à sa porte, pour regarder voler les mouches : c'est tout simple.

Le serf, quand les grenouilles avaient fait silence, car les grenouilles ne chantent pas toujours, allait se coucher dans son lit.

Le factionnaire, après ses deux heures de faction, retourne au corps-de-garde pour se coucher sur une planche et être remplacé par un autre, jusqu'à ce qu'il le remplace à son tour ; et toujours ainsi tant qu'il y aura des gens qui voudront avoir des factionnaires.

Or, en temps de paix, à quoi bon les factionnaires?

— A garder un homme.

— Mais pour un homme en faut-il dépenser deux, ou pour un vieux en enrhumer un jeune?

— D'ailleurs, qu'est-il besoin de garder celui que personne n'attaque?

— C'est un honneur qu'on lui rend, un pompon qu'on lui attache au chapeau, un ruban qu'on pend à sa boutonnière.

— Mais pourquoi ce pompon est-il vivant? Un mannequin dans une niche, un grenadier de paille ne ferait-il pas le même effet? Est-ce une chauve-souris qu'on veut clouer vivante à une porte?

— Non, le factionnaire est là pour présenter les armes à ceux qui passent.

— A quoi bon présenter les armes? Quel bien cela fait-il à celui qui les présente ou à celui à qui elles sont présentées?

— C'est une marque de déférence, une politesse.

— Le factionnaire n'y est-il pas tenu, sous peine de punition?

— Sans doute.

— Alors c'est une consigne et non une politesse, c'est le simple mouvement d'une machine. Singulier honneur que celui que nous rend un tourne-broche!

— Mais le factionnaire sert aussi à la garde du matériel.

— Qu'est-ce que le matériel?

— Ce sont les canons, les bombes, les boulets.

— J'entends; mais ici encore ces canons, ces bombes, ces boulets valent-ils l'homme que l'on use à les garder? Mettez-les sous clés, et ils se garderont tout seuls.

— Enfin, les factionnaires gardent le drapeau.

— On ne vole pas le drapeau; je n'en ai jamais vu voler ni vous non plus. D'ailleurs, il n'y a de honte à

le perdre qu'en face de l'ennemi : si on le garde, ce ne serait donc que pour sa valeur marchande. Ici encore c'est dépenser un sou pour sauver un liard : un homme, quelque peu qu'il vaille, vaut toujours plus qu'un chiffon cloué à un bâton.

— Vous avouerez, du moins, qu'il faut des factionnaires à la porte des assemblées publiques, des spectacles, même de ceux des funambules, des marionnettes, du chien savant ?

— Pourquoi ?

— Pour contenir le public.

— Comment un homme en contiendra-t-il cent, deux cents ou mille ? D'ailleurs, c'est l'affaire de la police et non de l'armée.

En définitive, si les factionnaires sont bons à quelque chose, c'est en temps de guerre, ou aux jours d'émeute pour empêcher les barricades ; c'est aussi à quelque coin de rue la nuit, et comme épouvantail contre les voleurs. Hors de là, je n'y vois rien d'utile pour nous et j'y aperçois beaucoup de choses nuisibles pour eux.

FAIRE FORTUNE. Le canard qui pêche a soin de prendre l'anguille par la tête. Il a ses raisons : l'anguille, par instinct, pousse en avant quand elle sent un trou ; il n'a donc qu'à la laisser faire, elle se rend d'elle-même dans son ventre : il ne lui demandait pas autre chose.

La moitié des gens qui font fortune n'opèrent pas autrement : ils laissent la porte ouverte, elle entre. Il ne s'agit que de la fermer à temps pour qu'elle ne s'échappe pas.

Il n'y a pas de hasard en ce monde ni nulle part, car il n'y a pas d'effet qui n'ait sa cause. Mais il y en a qui paraissent diamétralement opposés à cette cause.

Par exemple : voici deux hommes qui naissent pauvres, avec le même désir de ne plus l'être. Dix ans après, l'un a fait fortune, l'autre est tout aussi gueux que le premier jour.

Cela s'explique, dira-t-on ; l'un a travaillé, l'autre n'a rien fait.

C'est vrai ; mais là précisément est la cause de mon étonnement, car celui qui a travaillé est resté pauvre, et celui qui n'a rien fait est devenu riche.

C'est tout simple, ajoute mon interlocuteur ; celui qui s'est enrichi est un homme d'esprit, tandis que l'autre n'est qu'un imbécile.

Nouveau mécompte : c'est précisément le contraire. Le secret de ceci, moi je le sais, le voici : le pauvre homme d'esprit a pris l'anguille par la queue, au lieu de la prendre par la tête.

Chose certaine, c'est que le talent de faire fortune se trouve ordinairement en dehors de tous les autres, et que si vous êtes un grand homme, vous ne serez pas un grand banquier : pour vous, jamais les anguilles n'auront de tête, ni la fortune n'aura de chevelure. Ou si vous croyez en voir une, si vous parvenez à la saisir, hélas ! ce n'est qu'une déception de plus : sa chevelure est une perruque, elle vous reste à la main ; et prenant son vol, la fortune va s'ébattre sur la tête d'un autre.

FAUTE D'IMPRESSION. Un auteur ne peut faire de fautes d'orthographe, car elles passent toujours pour fautes d'impression. Aussi est-il de très-grands hommes de lettres qui ont fait des livres et de très-gros livres, lesquels grands hommes, pourtant, ne pourraient, sans ouvrir six fois le dictionnaire, écrire un billet de six lignes. Pourquoi ? C'est que du jour qu'ils se sont cru

auteurs, ils ont dédaigné l'orthographe, comme chose qui ne les regardait plus. Ainsi fait l'architecte qui, lorsque la maison est bâtie, laisse au maçon le soin de récrépir les murs et de boucher les trous.

Parfois même le dédain du génie pour la langue s'étend jusqu'à la phrase entière; c'est au prote à la mettre en français, comme c'est à la nourrice à approprier le nouveau-né : le père a assez fait en l'engendrant.

Rendre la pensée nette et française est donc l'affaire de l'imprimeur. Si elle ne l'est pas, c'est à lui qu'on s'en prend, ou à défaut, au compositeur qui, à son tour, s'en prendra au metteur en page, qui en voudra au correcteur qui a laissé un présent au lieu d'un futur.

Cependant cette science de la langue ou de l'orthographe, dont l'écrivain fait fi, n'est pas une petite science; et je me suis souvent demandé comment il était possible, en français, de savoir l'orthographe?

Mettre des signes d'après le sens, le son et la raison, rien de plus simple; mais les mettre contre la raison, le son et le sens, voilà la difficulté : difficulté qui se renouvelle sans cesse et partout, car dans notre patois celto-gallo-romain, rien de juste, rien de vrai ne vous guide. Quand il s'agit d'harmonier le geste et la voix, les signes contredisent les sons, les sons contredisent l'oreille; ou si l'oreille et les sons tombent d'accord, c'est la pensée qui aura à lutter contre tous les deux.

Le moyen, dans ce dédale, de ne pas faire de fautes; et puisque l'imprimeur en est toujours responsable, quel état, voire même celui de ministre, présente une responsabilité plus grande, plus terrible? Voyez-vous le malheureux typographe, toujours en face d'un auteur furibond qui lui reproche à la fois ses fautes, celles de ses ouvriers, celles de ses contre-maîtres et les siennes propres. Encore s'il n'avait pour ennemi que l'auteur; mais ce n'est pas lui

seul que ces fautes peuvent blesser, et il va sortir des ennemis et des ennemis mortels de chacun de ses casiers. Oui, il peut en naître de chaque mot, de chaque lettre, de chaque point et virgule.

« Jolie femme à louer ou à vendre, » disait l'autre jour un journal dans sa page d'annonce. Grand scandale d'une part, grand concours de curieux de l'autre à l'adresse indiquée. Hélas! ce n'était que la maladresse d'un prote qui avait laissé passer le mot *femme* pour *ferme*.

Mon imprimeur, M. B***, était notable d'une bonne ville du midi. Homme vertueux s'il en fut, bien avec le bon Dieu, bien avec l'autorité, bien avec le public, bien enfin avec tout le monde, le malheur voulut qu'un jour, dans une composition théologique, ayant à imprimer : *une des faces du créateur,* il met : une des *farces* du créateur. Le voilà réputé impie, et il perd la clientèle du clergé.

Quelques jours après, ayant à dire : *l'inertie du maire et du conseil municipal*, il met : *l'ineptie* du maire et du conseil municipal. Le lendemain, il n'était plus l'imprimeur de la mairie.

Ces inconvéniens de la profession ne sont point spéciaux à la province, et les imprimeurs parisiens n'y sont pas moins exposés, s'ils ne le sont davantage. L'un d'eux, rendant compte d'une séance académique, veut dire qu'un des académiciens a répondu en termes très-vifs; il écrit *très-vils,* et celui-ci lui fait un procès en diffamation.

Sous l'empereur Napoléon, qui était, comme chacun sait, plus ennemi encore de la presse que de l'Angleterre, un typographe étourdi fut mis au secret et en danger d'être fusillé comme chouan et conspirateur, parce qu'un *o* avait remplacé un *i* dans les colonnes du *Moniteur*, et que ce crime, déjà si atroce, s'était compliqué de l'omission d'un *i*. Oui, on avait imprimé en toutes

lettres : *aujourd'hui, l'empereur a présidé le conseil des monstres*. Dieu ! quelle rumeur dans le conseil suivant ! quels commentaires dans Paris ! quelle stupéfaction dans les départemens ! quelle joie en Angleterre et chez tous les ennemis de la dynastie impériale !

Néanmoins, toute chose expliquée, sa majesté, très-clémente, ne fit fusiller ni l'éditeur, ni le prote, ni l'ouvrier : ils en furent quittes pour trois mois de prison.

L'église n'est pas plus indulgente que le trône pour les fautes d'impression. J'en ai déjà donné une preuve, en voici une autre : le chef d'une riche maison de librairie encourut les censures comme éditeur et fut ruiné comme libraire, par la mise à l'index d'une édition de dix mille exemplaires. Quelle série de fautes énormes présentait donc cette édition réprouvée ? Hélas ! rien qu'une seule, une lettre pour une autre, un *u* mis à la place d'un *a*.

Ceci eut lieu lors de la réimpression du *Bréviaire* destiné aux étudians pour la prêtrise. Dans l'instruction pour le cérémonial de l'autel, il y avait : *ici le prêtre ôte sa calotte*. L'ouvrier, ou plutôt Satan lui-même, avait imprimé : *sa culotte*.

Tout en plaignant ici l'imprimeur, on est pourtant obligé de reconnaître qu'il était dans son tort et que l'erreur était réelle. Eh ! bien, chose horrible à penser, c'est que journellement il peut se trouver compromis, même sans que l'erreur existe, oui, sans que le puriste le plus méticuleux puisse dire qu'il s'est écarté des principes de la langue et des règles de la typographie.

Ce qui suit va vous le prouver : ce fut encore le mot *ministère* qui porta malheur au compositeur. C'était en 1815, lors des procès politiques. Un beau matin, chacun lit avec surprise, on peut même dire avec horreur, dans une feuille qu'on croyait modérée et fort opposée aux mesures rigoureuses, ces paroles étranges : *le ministère est mou*.

Le signal était donné. Le lendemain, dix journaux abondèrent dans le même sens.

Le ministère, ainsi stimulé, redouble de rigueur contre les proscrits, et le public contre le journaliste qui, le premier avait parlé, qu'il traite d'homme de sang et de septembriseur.

Le malheureux, lui, le plus doux, le plus candide des hommes, ne pouvait rien comprendre à ce déchaînement universel. Hélas! c'est qu'ici, comme toujours en France, on avait pris le commencement pour la fin; il ne s'agissait que de retourner la page pour trouver le sens véritable. Mais en cherche-t-on un autre, quand on en a un qui flatte notre malice? Bref, au sommet de l'autre colonne, figurait inaperçue la syllabe qui achevait la pensée: *le ministère est mourant*. Mais l'effet était produit: quand on retrouva la syllabe perdue, le télégraphe avait joué *ab irato*, et les condamnés étaient exécutés.

Ce fait n'est pas le seul. Je ne rappellerai pas ici l'hôtel du Grand-Salomon, dont les cartes d'annonce avaient, par une division également malheureuse, fait l'hôtel du *Grand-Salo*. Cette histoire trop connue a servi de modèle à un auteur célèbre, pour nouer l'intrigue d'une de ses meilleures pièces. Le fait suivant, quoique non moins vrai, a eu moins de retentissement:

Un journaliste, député honorable, avait pour associé et bailleur de fonds un autre honorable, puissant financier et viveur intrépide, disait la chronique. Mon journaliste veut un jour faire un petit compliment à son collègue, en insérant ces mots : *on l'a vu soulever avec courage les questions les plus brûlantes*. Mais le diable encore ici fit que le commencement de la phrase tomba justement à la fin de la page, et chacun lut à la suite du nom de M. N*** : *on l'a vu soul*. Ici encore il ne s'agissait que de tourner le feuillet et de reporter l'*l* à sa place;

mais la colère ne le permit pas à M. N***, et il tenait à la gorge son malheureux associé avant que celui-ci eut pu ouvrir la bouche pour s'expliquer. Le lendemain, leur association fut rompue.

Je cite un fait sur mille ; et si les Etienne, les Varcosan, les Ibarra, les Bodoni, les Didot, vous disaient toutes les angoisses, toutes les terreurs, toute les pertes que leur ont causées les fautes d'impression, vous verriez que les rois de la presse, comme tous les tyrans du monde, ont toujours un glaive suspendu sur leur tête. Hélas ! il n'existe au monde qu'un métier pire que celui d'imprimeur, c'est le métier d'auteur.

FAUX OU CERTIFICAT. Pourquoi punit-on l'homme qui falsifie ou altère une signature, et ne punit-on pas celui qui atteste et signe un fait faux et qu'il sait l'être ?

Qu'un maire ait un mauvais sujet dans sa commune ou dans sa maison, un valet ivrogne et fripon, s'il veut s'en débarrasser, il lui délivre un certificat de bonne conduite. Il y joint même une lettre de recommandation, et le fait placer dans une administration publique. Est-ce justice ?

Là ne se borne pas le faux que l'opinion tolère : qu'un individu veuille obtenir son congé, une pension, une retraite précoce ou la dispense d'un service dû à l'Etat ou à la commune, que fait-il ? Il se présente chez son médecin ordinaire, ou à défaut, chez le premier venu ; et après s'être fait exhiber la carte ou le menu des maladies à la mode, depuis la gastrite simple et la palpitation de cœur jusqu'à la néphrétique et l'anévrisme, et choisi celle qui va le mieux à sa figure, il s'en fait délivrer le certificat en bonne forme, et escamote ainsi à l'Etat une pension qu'il ne lui doit pas, et au public le service qu'il lui doit.

Ne croyez pas que ce soit là un fait rare; non, et la délivrance d'un faux certificat de maladie, ou même de bonne santé, ne souffre pas plus de difficulté chez le docteur qu'une ordonnance pour une prise de rhubarbe. Le prix n'en égale pas même celui d'une consultation, et n'excède jamais le taux de trois visites.

Oui, de tels faux semblent tout naturels aux bonnes gens qui en profitent. Ils le paraissent peut-être moins à ceux qui en souffrent, notamment à ce malheureux ouvrier qui, n'ayant pas le moyen de payer le mensonge, est obligé de faire la corvée dont l'autre se dispense.

Voilà donc la probité de l'époque; et c'est pour cela qu'on délivre un diplôme! Je le demande à tous: quelle est ici la différence du faussaire que la loi atteint ou de celui que la loi épargne? L'un, paysan ignare, aura apposé, sans trop savoir ce qu'il faisait, une signature contrefaite ou qui n'est pas la sienne; l'autre, homme instruit et comprenant bien la portée de ses actes, trace longuement un écrit dont le fonds, comme les circonstances, sont notoirement controuvés.

Encore une fois, quel est, des deux, le plus coupable? Et si l'on traite de menteur l'homme qui, dans la chaleur de la conversation, laisse échapper une parole douteuse, comment nommera-t-on celui qui, de propos délibéré, en écrit cinquante, les atteste et les signe?

En vérité, dans l'intérêt de tout le monde et spécialement du pauvre monde, on devrait y mettre ordre et décider que, dans les certificats de l'espèce, le magistrat, au lieu de légaliser la signature, moralisera le signataire.

FEMME. Voici ce qu'une femme écrivait à un ami, à un amant ou à un mari, je ne sais:

« Vos observations sont justes, et je mérite d'être

sermonée. Oui, je suis tout ce que vous dites : légère, inconséquente et pis encore ; mais est-ce ma faute ou celle de la nature, la plus fantasque, la plus féminine que je connaisse ? Or, vous savez que la femme vit au hasard, sans principe fixe : la mobilité de son caractère l'empêchant d'adopter un système, nous n'obtenons jamais une maturité de jugement, fruit de la raison, de l'étude et de l'expérience.

» Nos organes, plus rapides que forts, ont plus de sensibilité que de consistance.

» C'est sans doute à cette activité que nous devons cette finesse de tact qui nous fait sentir, dans les objets qui nous frappent rapidement, une infinité de détails qui échappent à l'homme ; et c'est dans ces détails que nous trouvons un charme qui nous attire, tandis qu'ils vous laissent insensibles et froids.

» N'en est-il pas ainsi des enfans, ne s'amusent-ils pas un jour entier avec deux brins de paille ? C'est qu'avec cette paille ils arrivent à une suite de combinaisons que vous n'auriez jamais devinées, et qu'ils en tirent une foule de jouissances que vous pourriez encore moins comprendre. Telle je suis, moi, et telle vous me verrez, en compagnie de ma chatte, jouer pendant une heure avec l'un de vos gants. Eh ! bien, n'ai-je pas aussi ma philosophie ? »

Cette femme jugeait-elle son sexe légèrement ou sévèrement ? N'était-elle ici qu'un écho ? Ou inventait-elle ce qu'elle disait ? Ici encore je répondrai : je ne sais.

FÉROCITÉ. Si l'on prend l'appétit et le goût de la chasse pour de la férocité, le chat est tout aussi féroce que le tigre, et la fauvette l'est plus que tous les deux ensemble. La seule différence, c'est qu'elle mange des

bêtes un peu moins grosses. Or, est-ce la taille qui fait l'amour de la vie? Nullement : une puce tient autant à la sienne qu'un éléphant, et prend non moins de précautions pour la conserver.

La puce doit-elle être rangée parmi les animaux féroces? On a résolu la question affirmativement, parce qu'elle se nourrit de sang. Moi, j'y répondrai négativement : la puce est la douceur et l'innocence même; son existence ne coûte la vie à aucun être, on n'a jamais cité personne qui soit mort de sa piqûre. Il est vrai qu'elle produit une démangeaison; mais on se gratte.

Quant à sa probité, qui peut la mettre en doute? Sauf un peu de sang dont vous pouvez fort bien vous passer, vous a-t-elle jamais dérobé la moindre chose et causé le plus petit tort?

Si vous appelez ainsi le choix qu'elle a fait de votre personne pour y établir son domicile, vous y verrez du moins une preuve de sa confiance et de sa bonne foi. Agirait-elle ainsi, ou se jetterait-elle dans vos bras, si elle n'était convaincue de ses droits sur vous? Evidemment lorsqu'elle court sur votre peau, quand elle y enfonce sa trompe de même qu'un jardinier y enfoncerait sa bèche ou le laboureur le soc de sa charrue, elle croit être sur un champ à elle; comme vous vous croyez sur un champ à vous parce que vous êtes sur celui de votre père qui, en définitive, ne le tenait que de son père ou de celui qui y avait sauté le premier.

Or, s'il ne peut, dans la nature, exister deux poids et deux mesures, vous êtes donc la propriété de la puce qui a sauté sur vous la première. Chaque famille d'aptères a ainsi son territoire vivant où elle ne souffre pas qu'une autre famille s'établisse : c'est son bien, c'est son patrimoine. Il est à elle par la seule raison qu'elle y a arboré son pavillon, comme dirait un Anglais.

Ce droit n'en vaut-il pas un autre? Et quand on dit proverbialement que chaque homme doit garder ses puces, on pourrait admettre plus rationnellement que chaque puce doit garder son homme.

Au surplus, ce n'est pas une question à traiter tant que nous serons riches, car elle conduit tout droit au communisme et à la loi agraire : nous en reparlerons quand nous serons ruinés.

Pour en revenir à notre sujet dont les puces nous ont distrait, ou à la férocité des créatures terrestres, je pense qu'il est fort peu d'animaux sanguinaires par cruauté, qu'il n'en est même pas. Quand un animal se rue sur un autre, il a toujours quelque bonne raison pour cela. La plus ordinaire, c'est qu'il a faim; et c'est cette faim ou la nécessité de manger, qu'on appelle *férocité.* Mais un loup qui se jette sur un mouton et le dévore, n'est pas plus féroce qu'un lapin qui se jette sur un chou pour s'en repaître. Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que le loup aime le mouton et qu'il n'aime pas le chou. Si le goût lui en venait, et si le lapin acquérait l'appétit de la viande, ce serait lui qui serait la bête féroce.

Quelle différence voyez-vous encore ici entre l'homme et le loup, et si la férocité est de se nourrir de chair, en quoi sommes-nous moins féroces que lui? Est-ce parce que nous la mangeons cuite et qu'il la mange crue? Cette distinction est plutôt culinaire que philosophique. D'ailleurs, qui vous dit que le loup n'aime pas la viande cuite et qu'il refuserait un fricandeau ou un poulet bardé, si vous vouliez les lui offrir? Je ne vois pas pourquoi il ne les aimerait pas. Il y a bien des hommes qui aiment la viande crue : les Abyssiniens n'en veulent pas d'autre dans leurs repas de cérémonie; et nous-mêmes, européens philantropes, nous avalons par

douzaines les huîtres d'Ostende ou de Cancale, et ne les trouvons bonnes que lorsqu'elles sont en vie.

— Mais certains animaux, dira-t-on, en tuent d'autres sans avoir faim et sans raison aucune. — Je ne connais que l'homme qui se donne cette récréation et qui tue pour tuer ou seulement pour montrer son adresse. Quand, après s'être repu, un animal en égorge un autre, c'est qu'il songe à la faim à venir ou à celle de sa femelle et de ses petits; c'est qu'il craint pour eux ou pour lui. Mais qu'un animal aille en détruire d'autres par passe-temps ou comme exercice, qu'il se plaise à les faire souffrir, c'est ce que vous ne verrez jamais.

J'en conclus donc qu'il n'est qu'un seul être sur la terre auquel la dénomination d'animal féroce soit applicable : *c'est l'homme.*

FEU. Il faut qu'à une époque quelconque de la création, la vie et le feu aient été en rapport direct, car le feu attire tous les êtres comme le froid les repousse.

La chaleur et la lumière concourent à la fois à cet effet attractif, surtout la lumière, car c'est sur le moral, sur l'ame même qu'elle agit. L'admiration ou la fascination que l'éclat du feu impose à certains êtres est telle, qu'elle leur fait braver la douleur et la mort.

La chaleur est nécessaire à la vie de toutes les créatures; il n'en est pas une seule qui puisse exister dans la glace. En est-il qui puissent vivre dans le feu? Je n'en connais pas sur la terre; et s'il en est ailleurs, c'est qu'elles sont d'une essence autre que la nôtre.

Nous n'avons aucune idée des substances sur lesquelles le feu n'ait point de prise, dans l'air libre du moins, car on assure que dans le vide, le charbon brûle sans produire ni cendre ni fumée, et dès-lors sans se consumer

ni perdre la moindre partie de son poids. Si cela est exact, si l'expérience a été prolongée assez long-temps pour donner une solution nette et définitive, c'est assurément un fait fort étrange.

En tous cas, ce n'est qu'une exception; et dans son état normal ou à l'air libre, le feu agit sur toutes les substances terrestres, mais il agit sur chacune d'une manière différente; et la diversité de ses effets, selon la nature des choses et des lieux, est pour ainsi dire infinie.

On a fait beaucoup d'expériences à cet égard; en voici quelques-unes :

L'eau et l'alcool bouillent dès que la chaleur dépasse cent degrés.

Le soufre bout à deux cent quatre-vingt-dix-neuf degrés.

Le mercure à trois cent cinquante degrés.

L'acide sulfureux à moins de onze degrés.

L'acide carbonique liquide à moins de cent degrés.

Par un effet étrange, l'eau bout à cent degrés de froid ou au-dessous de zéro, et certains corps entrent en ébullition à une température dix et vingt fois plus froide que la glace.

En revanche, le mercure se congèle dans un creuset incandescent.

Le noir de fumée est, de tous les corps connus, celui qui absorbe le plus de calorique.

Les corps, à l'état sphéroïdal, repoussent le calorique rayonnant des solides qui les environnent; ils s'évaporent beaucoup moins vite que par ébullition, environ cinquante fois moins.

Il est possible qu'on arrive un jour à faire de la glace au moyen de la chaleur portée au plus haut degré.

Au surplus, l'action dissolvante et corrosive n'est pas spéciale au feu, elle est dans tous les élémens; tous

à la longue s'altèrent l'un par l'autre. La différence n'est que dans le temps qu'ils y mettent.

Le mot dissolvant ne s'applique ici qu'à la forme: la dissolution n'est qu'une modification. Tout change d'apparence dans la nature, mais rien ne périt; et le feu, qui semble tendre si activement à détruire, est plus actif encore a reconstruire. Tous les corps vivans, végétaux ou animaux, doivent leur développement et leur action à la présence du feu.

L'expérience nous apprend qu'à l'exception de l'eau dont le froid augmente le volume, le froid a pour effet général de resserrer les corps et de réduire leur dimension.

La chaleur, au contraire, ouvre leurs pores, et en les rendant aptes à recevoir des parties extérieures, elle contribue ainsi à les croiser, à les lier de mille et mille façons, à les greffer en quelque sorte les unes sur les autres. Aussi, la chaleur est toujours génératrice: le froid est partout stérile.

Le calorique, en favorisant l'introduction des corps dans une masse, en s'y introduisant lui-même, doit en augmenter le poids; tandis que le froid, par un effet contraire, doit le diminuer. L'eau, à l'état de congélation, est plus légère d'un douzième que l'eau liquide: ce qui provient, sans doute, de ce que l'eau glacée, quoiqu'en prenant plus d'étendue, conserve effectivement moins de substances étrangères que l'eau fluide, et qu'elle offre plus de vides relatifs.

La différence de volume de l'eau glacée à l'eau liquide est dans la proportion de quatorze à dix. Elle vient de ce que les molécules, en arrivant à l'état solide, prennent des formes parallèles qui exigent plus d'espace par les angles qu'elles affectent.

Le feu passe pour être une substance homogène pure

et d'une simplicité parfaite : sa fluidité est un état constant qu'il transmet aux autres corps en les pénétrant.

Ce n'est pas seulement la chaleur qu'il répand qui lui donne son attrait, c'est sa lumière; et c'est d'un cercle de feu que nous entourons le front des bienheureux.

Il est vrai que c'est aussi dans le feu que nous mettons les damnés, mais c'est dans un feu sombre et fumeux. Le feu peut brûler sans éclairer : la lumière et le calorique paraissent être des substances différentes.

La lumière peut acquérir une puissance dont quelques expériences récentes nous ont donné l'aperçu : le charbon traversé par un courant électrique, brûle avec un grand éclat; c'est ce qui explique celui de certains astres.

Le feu que les êtres aiment tant, le feu sans lequel aucun d'eux ne saurait vivre, est de tous les élémens, celui qui leur impose les douleurs les plus vives. Aussi est-ce celui que, dans les temps barbares, les hommes ont toujours, de préférence, employé contre les hommes.

Je ne sais si l'on a calculé la marche du calorique, je la crois variable et peu rapide. Quant à la grande rapidité de la lumière traversant l'espace, elle ne me paraît pas démontrée. Il se peut qu'elle nous vienne, comme l'eau du fleuve ou l'air et la chaleur, par un refluement, et que les rayons qui touchent la terre, partis du soleil depuis long-temps, soient poussés par un autre rayon ou une autre molécule, et toujours ainsi, depuis la source ou l'astre même.

Est-ce par le feu que doit périr le globe terrestre, ou bien par un refroidissement progressif? L'un et l'autre sont possibles. Il existe, dans l'intérieur de la planète, des masses énormes de combustibles, des houillères, des soufrières. Admettons qu'un filon s'enflamme et qu'un courant d'air favorise le feu. Admettons encore qu'il

communique à des cavernes intérieures remplies de gaz inflammable ou de matière salpêtrée ; ajoutons-y des lacs d'asphalte, de bitume, d'huile minérale, etc., il n'y a pas de raison, si les métaux aussi se mettent à fondre, pour que le feu, en gagnant de proche en proche, la terre entière ne devienne en peu d'années une vaste fournaise.

Il est même à croire que déjà ceci a eu lieu, et que les traces de feu que porte l'intérieur du globe viennent d'une combustion partie du centre et non de l'extérieur. L'intensité du feu s'est ralentie sans doute, mais le principe en vit encore. Les intermittences des volcans qui s'éteignent, puis se rallument, indiquent suffisamment l'existence de ce foyer intérieur. Les tremblemens de terre, dont le point de départ est peut-être le centre du globe et qui, ainsi, peuvent se manifester en même temps en sens contraire ou dans leurs antipodes, sont causés par l'action de ces feux souterrains tendant à se faire jour et qui, trop éloignés de la surface, ne peuvent y parvenir.

L'espace nous offre journellement des exemples de ces combustions spontanées : ces pierres qui tombent du ciel, ces bolides, ces aérolithes, peuvent être les débris des globes qui éclatent ; et les comètes, planètes incendiées emportées dans l'espace, achèvent de s'y consumer. Il est visible qu'à chacune de leurs apparitions, les comètes périodiques semblent moins éclatantes et plus faibles dans leur noyau.

Si l'on ajoute aux dangers de la combustion interne celui d'être atteint par l'un de ces astres embrasés, on verra que le feu amènera la destruction de la terre, bien plutôt que l'eau ou le refroidissement. Sans doute quelques terrains ont été envahis par les glaces, mais on ne peut les comparer, pour l'étendue, à ceux que la chaleur a rendus inhabitables, comme l'est une partie de l'Asie et

de l'intérieur de l'Afrique, où l'on ne voit plus que des sables brûlans là où existaient des royaumes et des nations puissantes.

Que ceci tienne à des causes locales, comme le déboisement, l'épuisement des sources, l'évaporation des lacs, la disparition des fleuves, c'est possible; mais le fait n'en est pas moins réel.

Nous en revenons donc à nos conclusions: si ce n'est point par l'incendie que doit périr le monde terrestre, c'est par la sécheresse et la stérilité qu'elle amène.

Le motif de notre opinion, c'est que si l'on compare les parties de la terre qui, pendant une période de trois à quatre mille ans, se sont refroidies, à celles qui se sont desséchées pendant un même laps de temps, on reconnaît que ces dernières l'emportent de beaucoup en nombre et en étendue.

Or, si le mal devait atteindre, dans une proportion semblable, les autres contrées du globe, si le retrait des eaux et l'invasion des sables ne s'arrêtaient pas, il est certain que, dans un temps donné, la terre entière deviendrait un immense désert où l'on ne rencontrerait plus que quelques rares oasis.

Voilà pourtant à quoi le feu nous expose. Il n'en est pas moins l'un des plus beaux dons du créateur; car si le feu n'est pas le père du génie, s'il n'est pas celui de la vie, il en est l'un des principaux mobiles: c'est lui qui les entrétient l'un et l'autre.

Cependant n'en abusons pas: ne l'attisons pas trop; mais gardons-nous plus encore de le laisser éteindre.

FICELÉ. Le peuple dit d'un homme bien mis: *il est joliment ficelé.* Ce mot peint merveilleusement notre costume national, dans lequel la ficelle et les ligatures

jouent le rôle principal. Je ne parle pourtant pas des corsets, bien qu'ils soient aujourd'hui communs aux élégans des deux sexes, mais du costume de tout le monde.

Analysez le premier venu, vous y verrez : ligature à la tête au moyen du chapeau qui lui serre le front.

Ligature au cou par le bouton de sa chemise.

Ligature au même lieu par le nœud de sa cravate.

Ligature à la ceinture par la boucle de son pantalon.

Ligature au genou par la jarretière.

Ligature à la jambe par la guêtre ou le brodequin.

Telles sont les ligatures horizontales ; puis viennent les ligatures perpendiculaires : les bretelles, les sous-pieds, etc. Enfin, les ligatures de fantaisie ou leurs analogues : branches, pattes, ressorts des lunettes, des toupets, des perruques, des rateliers.

Je vous le demande : sauf les momies de Thèbes et les saucissons d'Arles, y a-t-il quelque chose de mieux ficelé de la tête aux pieds, qu'un Européen du XIXe siècle en costume de ville ? Ce n'est qu'en robe de chambre qu'il a figure humaine et, jusqu'à certain point, l'usage de ses membres, si toutefois il n'a pas gardé dessous tout son attirail de ficelle, car il est des amateurs qui couchent avec.

Or, pourquoi tenons-nous donc tant à notre costume ficelé ? Est-ce parce qu'il est incommode ? Est-ce parce qu'il est laid ? Non, je croirais plutôt que c'est parce qu'il nous donne des coups de sang et des apoplexies foudroyantes ; à moins peut-être que ce ne soit parce qu'il empêche nos enfans de grandir, et qu'il en coûte d'autant moins pour les habiller.

Parmi tant d'excellentes raisons, on peut choisir *la* meilleure.

Voyez : *Pied.*

FIGURE ET PHYSIONOMIE. La ressemblance des traits dans l'homme, comme dans tous les êtres, dénote la ressemblance des goûts, des passions. Si les formes intérieures et extérieures de deux êtres étaient exactement semblables, c'est qu'ils auraient absolument les mêmes facultés.

Ce rapprochement de caractère ou d'intelligence, de vice ou de vertus, ne vient pas de la physionomie qui, jamais, ne peut être ni la cause ni l'organe d'un vice. Cet homme est-il fourbe parce qu'il a le regard faux? Non, il a le regard faux parce qu'il est fourbe. Est-il insensé parce qu'il a les traits et les gestes d'un insensé? Non, il les a parce qu'il est réellement insensé : c'est son esprit qui était hagard et convulsif avant son visage.

Sans doute l'organe, en transportant une impression sur l'ame, lui fait toucher l'objet; mais ici, comme toujours, l'organe n'est pourtant qu'instrument : c'est l'ame qui sent à l'aide de l'organe, et qui sentirait par un autre mode si elle n'avait pas d'organe. Ce n'est donc pas l'organe qui produit sa sensation, mais la sensation ou son principe qui a produit l'organe.

Si la phrénologie est une science vraie, si les proéminences du crâne dénotent les penchans, ces proéminences, suite de ces penchans, ne sont venues qu'après, et dès-lors ces penchans ne peuvent en être la conséquence.

Si le vice était la conséquence nécessaire de la forme, ce ne serait plus un vice, puisqu'il n'y aurait plus action, ce serait un fait accompli d'avance, fait matériel et machinal, comme la faim qui nécessite la nourriture par la conformation de l'estomac.

Ne perdons pas de vue qu'il n'existe pour nous que ce qui est en nous ou ce qui nous touche par quelque point. Tout ce qui est hors de la portée de l'être, c'est-à-dire au-dessus de sa conception, ce dont il ne peut

apercevoir aucune face ni avoir une idée quelconque, n'est pas pour lui, ou est, relativement à lui, comme s'il n'était pas. C'est donc l'organe acquis qui est le résultat du vice, et non le vice qui est la conséquence de l'organe.

Par la même raison, ce n'est pas non plus la forme qui fixe le degré d'intelligence de chaque être; c'est, au contraire, le degré d'intelligence qui détermine la forme.

Cette forme contribue ensuite à l'application et au développement de l'intelligence. Une cause amène des effets, mais les effets réagissent sur la cause. L'ame imprime un mouvement au corps, et ce mouvement peut ébranler l'ame; mais le corps, isolé de l'ame, ne peut avoir de mouvement.

On s'est donc grandement trompé quand on a cru, en voyant les passions d'un homme tracées sur sa figure, que de cette figure ou de cette forme étaient nées ces passions. Si cela pouvait être, le corps serait le moule de l'ame, et la vie naîtrait de la forme.

Un être naissant peut avoir sur sa figure tous les caractères d'une passion et cette passion être en lui. Il faut même qu'elle y soit. Si ces caractères sont effectifs, s'ils proviennent de son organisation intérieure et non pas seulement de la surface, en un mot, s'ils ne sont pas une simple apparence, mais l'expression vraie d'une passion innée et préexistante, ce n'est certainement pas la forme qui la lui a donnée, mais bien cette passion qui a déterminé ou modifié la forme. Elle existait donc avant la forme, elle était donc dans la vie, dans l'ame de cet individu.

Ainsi, l'être qui vient au monde vicieux, l'était avant d'être venu au monde, c'est-à-dire avant sa forme présente et sa naissance terrestre. Ses penchans sont la conséquence d'une existence antérieure; il les a parce qu'il les a acquis, qu'il les a conservés, et qu'ils sont

ainsi entrés dans la création de son corps présent ; et c'est ainsi que, dès son plus bas âge, ses traits les indiquent.

L'indication, par la forme et les traits, des passions violentes, leur existence même dans le cœur et les sens, ne sont pas cependant des motifs pour croire que l'individu y cèdera. Les passions sont partout, mais partout aussi existent le vouloir et la liberté. La volonté de l'être doué de raison peut toujours être supérieure à ses mauvais penchans ; et cette volonté, en les maîtrisant, doit, à la longue, en modifier les organes.

Les traits d'un homme peuvent aussi présenter des penchans dont le germe n'était pas en lui et qu'il n'avait pas en naissant. Dans ce cas, c'est qu'il les a acquis par l'usage de la vie et dans son existence présente. Alors ses traits changent et se façonnent d'après ses passions acquises, à mesure qu'il les acquiert et qu'elles agissent ; et ceci, nous pouvons le voir par nos propres yeux, car les professions ont sur les formes une influence directe et visible.

Les gens qui travaillent à la terre n'ont pas le même aspect ni la même conformation que ceux qui travaillent dans les manufactures.

Un avocat et un boucher, s'ils ont, l'un et l'autre, exercé long-temps leur état, n'ont pas le même caractère de physionomie. Un soldat n'a pas celle d'un moine. On peut, jusqu'à certain point, lire dans les traits d'un homme ce qu'il est ou ce qu'il a été.

Que ceci provienne de la différence des habitudes et de la manière de vivre, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute. Mais qu'est-ce qu'une habitude ? Une continuité d'actions égales, conséquemment de pensées semblables. C'est donc encore la pensée qui détermine l'expression des traits : on n'a pas la même figure en pensant au

vin qu'en pensant aux femmes ou au jeu. Le voleur qui va détrousser un passant ne peut pas ressembler à l'homme charitable qui s'apprête à lui faire l'aumône.

L'uniformité des traits, ou leur ressemblance, gagne les individus ayant des mœurs analogues, surtout si elles sont mauvaises : rien ne ressemble plus à un libertin qu'un libertin.

Voyez ces êtres avilis qui peuplent les bouges et les cabarets des grandes villes; d'un bout de l'Europe à l'autre, ils se ressemblent tous : partout leur organe et le caractère de leur physionomie sont les mêmes.

Aussi, c'est sur la figure, le geste et la voix des prévenus que les juges et les jurés, sans même s'en douter, asseient presque toujours leur conviction.

Cette transparence des passions et des mouvemens de l'ame est peut-être plus frappante encore sur un champ de bataille : il est facile de voir quelle était la position morale de celui qui a succombé. On lit sur ses traits le degré de sa souffrance ou de ses regrets; on voit s'il s'est battu avec courage, s'il est mort en menaçant ou en tremblant. Oui, cette transparence de la figure est positive et en même temps très-explicable.

D'où viendrait notre physionomie, si elle n'était pas l'expression de l'ame et des sensations? Elle serait donc l'effet du moule générateur ou de la physionomie du père ou de la mère. Mais alors il devrait toujours en être ainsi, et tous les enfans ne ressemblent pas à leurs parens.

Il est vrai qu'en leur ressemblant, ils peuvent n'avoir pas le même caractère. Dans ce cas, la ressemblance n'est qu'illusoire; c'est ce qu'on nomme *un faux air*, rapprochement qui disparaît à l'analyse. Elle est dans quelques lignes, quelques contours qui ne touchent pas aux organes des passions; car il n'est pas possible qu'un enfant puisse

apporter en naissant la physionomie des penchans qu'il n'a pas, ou des traits offrant l'expression de ce qui n'est pas en lui.

Remarquez qu'il y a dans l'homme une double face qu'il faut se garder de confondre. Chaque individu a sa figure et sa physionomie, et l'un différe essentiellement de l'autre : la physionomie est le mouvement des traits. La figure est leur immobilité.

Cette immobilité n'est effective qu'après un assez long repos, car l'émotion, ou précisément ce qui fait la physionomie, peut avoir une longue vibration.

Cette différence de la figure à la physionomie est surtout frappante chez les idiots. Il en est dont les traits, lorsqu'ils reposent, sont d'une beauté, d'une régularité parfaite. Alors on les admire, on peut même leur croire une intelligence supérieure. S'éveillent-ils, leur premier regard, leur premier sourire, en révélant leur imbécillité, répand sur ces traits si beaux quelque chose de flasque et de hideux.

Quand aucune passion ne l'anime, pourquoi ce scélérat a-t-il une figure si candide, si franchement honnête? C'est que cet homme était né honnête. Dans le rêve qu'il fait en ce moment il l'est encore : il ne sera un scélérat qu'à son réveil ou quand son penchant funeste aura repris possession de lui.

Peut-être même alors ou après ce réveil, à l'aide d'une volonté forte, parvient-il à déguiser son véritable caractère. Néanmoins, il est douteux qu'il le puisse long-temps : un regard, un sourire, le mouvement d'un muscle, d'un seul, le décèlera bientôt. Regardez sa bouche, voyez ses lèvres. Non, la figure n'est jamais trompeuse ; on peut la masquer un instant et en partie, mais jamais toujours et tout entière.

A la longue, la passion qui nous domine se grave

sur notre front; elle contracte et modifie nos traits qui prennent ceux de la pensée, de la sensation qui nous est la plus habituelle.

Il faut d'ailleurs bien peu de choses pour changer l'ensemble d'une physionomie. Cet homme à imagination vive n'aurait pas, pour l'œil pénétrant, un quart-d'heure de suite la même face, parce que cette face est un miroir qui représente toutes les phases, toutes les variations, tous les mouvemens de son imagination. Chez lui, c'est toujours la sensation et la volonté du moment qui font le visage de ce moment.

L'observateur qui pourrait ainsi accorder ces variations du visage à celles du cœur et traduire les unes par les autres, serait le plus savant des hommes, et bientôt le plus riche et le plus puissant, car nul ne pourrait le tromper.

Le jeu de la physionomie, difficile à saisir dans les hommes, l'est bien plus encore dans les animaux. Chez eux, cette physionomie est moins tranchée; ils en ont réellement moins que nous. Quelques espèces semblent même n'en avoir pas du tout; mais on se tromperait si l'on croyait à cette apparence, car, par cela seul qu'ils ont des sensations, ils ont aussi une physionomie.

Les sensations étant chez eux moins nombreuses que chez l'homme, il doit y avoir aussi moins de physionomies diverses. Nous avons vu que c'est la différence de pensée qui fait celle des traits; et que s'il existait un peuple dont tous les individus, ayant la même pensée, fissent exactement la même chose, ces hommes, sauf l'inégalité qui résulte de l'âge, auraient tous le même visage. De là les ressemblances de famille, de cité, de tribu, de nation : elles naissent de l'uniformité des habitudes.

Ce type national, ou cette égalité de physionomie, est

d'autant plus prononcé qu'une nation est moins active, moins intelligente ou moins passionnée. Moins les individus ont d'imagination, ou plus est rétréci le cercle de leurs idées, plus il y a d'analogie entr'eux. Les races esclaves n'offrent pas autant de variété de traits que les races libres : l'air esclave prédomine toujours.

Les peuples sauvages ont aussi un caractère de physionomie moins variée que les nations civilisées.

Chez celles-ci, elle l'est relativement davantage parmi les habitans des grandes villes que parmi ceux des petites, et ceci, parce que dans les premières on a une plus grande variété de sensations et une moins grande régularité d'habitudes.

Dans toutes les races, les individus jeunes se ressemblent bien plus entr'eux que les adultes : chez toutes les nations, les très-petits enfans ont un air de famille.

Tout ce que nous venons de dire ici des hommes peut s'appliquer aux animaux, selon leur rang intellectuel. Les êtres qui commencent l'échelle sont bien plus ressemblans entr'eux que ceux des degrés plus élevés, et cette différence se fait d'autant plus sentir qu'on s'éloigne davantage du point de départ. Pourquoi? C'est qu'à mesure que les êtres se développent et que leur horizon s'étend, il y a pour eux plus de sensations possibles.

Ainsi, un hareng ressemble bien plus à un autre hareng qu'un lapin à un autre lapin, parce que le lapin ayant plus d'intelligence éprouve des sensations plus rapides, plus multipliées.

La couleur et la taille des animaux d'une même espèce vivant dans l'état sauvage changent peu ; tandis qu'elles varient extrêmement chez ces mêmes animaux, s'ils sont à l'état domestique. La cause de cette différence est encore l'uniformité des habitudes chez les animaux sauvages, et la diversité de ces mêmes habitudes chez les animaux

domestiques, dont le régime change selon la position, le caractère ou le caprice de leur maître.

L'homme, comme l'animal, porte ainsi sur lui le reflet du terroir : il a bien l'air de son pays, dit le vulgaire, et le vulgaire dit vrai. Certainement le montagnard a dans le regard quelque chose de sa montagne, comme le gamin de Paris a dans le sien quelque chose de la boue de ses rues.

Au reflet de la localité et au vernis que les figures en empruntent, il faut ajouter celui de l'entourage. Ici, le penchant à l'imitation nous entraîne ; nos inclinations s'harmonient à celles du voisin, nos traits suivent, et nous prenons non-seulement le geste et l'organe des personnes qui sont constamment sous nos yeux, mais quelque chose de leur figure. On voit des maris qui ressemblent à leur femme, des enfans à leur nourrice ou à leur belle-mère, des domestiques à leur maître.

Ceci s'étend même de l'homme à l'animal ; et j'ai vu, et vingt personnes en ont été frappées comme moi, un ancien garde-chasse qui avait tout-à-fait la physionomie du chien avec lequel il demeurait, depuis dix ans, dans une chaumière isolée.

Séparez des frères dès leurs naissance, ils ne se ressembleront que peu ou point. Laissez-les ensemble, si cette ressemblance existe, elle augmentera ; si elle n'existe pas, elle naîtra. A moins, pourtant, qu'il n'y ait entr'eux incompatibilité d'humeur et diversité de caractère.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ceci ? C'est que la forme, ou l'enveloppe, n'est véritablement que la manifestation de l'ame, manifestation qui varie avec les mouvemens de cette ame.

Le changement de physionomie n'est qu'une nuance du changement de forme ; mais, à mes yeux, elle prouve la possibilité de cette transformation.

Voyez : *Réalité, probabilité.*

FINASSER, FRIPONNEAU, FRIPON. Finasser est un besoin pour certaines gens; ils ont horreur de la ligne droite et de l'eau claire. Une affaire est simple, ils l'embrouillent: pourquoi? Pour avoir l'air de la débrouiller. Leur gloire, à eux, leur orgueil, leur ambition, c'est d'être crus plus fins, plus adroits que les plus fins, que les plus adroits. Ils y réussissent certainement. Quant au profit qu'ils en tirent, il est moins clair.

M. L*** est un homme de bonnes manières, instruit, bien élevé, de mœurs douces; c'est assurément un honnête homme, et pourtant tout le monde se méfie de lui. Pourquoi? A-t-il commis quelqu'acte qui blesse la délicatesse? A-t-il trahi un devoir ou un ami? Est-il chargé de quelque fonction occulte? Non, rien de cela: M. L*** n'a contre lui que la manie dont nous venons de parler: c'est un finasseur. Comme administrateur, il est intègre; comme fonctionnaire, il est impartial; et pourtant il trouve moyen de jeter du louche dans tous ses actes et d'être compromis par les précautions même qu'il prend pour ne pas l'être.

En voulant, en toute occurrence, avoir une porte de derrière, il ne s'aperçoit point que l'édifice qu'il a péniblement construit, ébranlé par le nombre des issues et des faux-fuyant qu'il s'y est ménagés, n'offre à personne un abri sûr, et que chacun recule dès qu'il y a mis le pied.

Ainsi, loin de contribuer, par ses finesses, à la solution d'une affaire, il double et triple les difficultés. Sa seule présence en fait naître où il n'y en aurait jamais eu, parce que tout le monde, à son approche, se met sur la défensive: « M. L*** est bien fin, bien adroit, dit chacun; tenons-nous sur nos gardes. »

Tel est l'amour de M. L*** pour la finasserie, que lorsque par hasard ou par la force des choses, il a agi

avec simplicité et pris la voie directe, il est désolé qu'on puisse le croire, et il fait tout au monde pour que vous pensiez qu'il y avait combinaison dans cette simplicité même.

Il aurait été votre dupe, qu'il voudrait vous persuader que vous avez été la sienne. Aussi M. L*** l'est-il souvent par le fait de gens bien moins habiles que lui et même par des imbéciles qui n'auront employé d'autre moyen pour le dépasser que de marcher droit devant eux.

Au surplus, si le finasseur arrive trop tard au but ou n'y arrive pas du tout, il s'en console en songeant aux agrémens de la route, car c'est moins pour faire fortune qu'il finasse que pour l'honneur de la chose : c'est son plaisir, à lui, c'est son orgueil et sa gloire. Quand il a ourdi une petite intrigue et qu'elle arrive à bien, il est complètement heureux : c'est Napoléon, vainqueur à Austerlitz.

Le finasseur diffère en ceci de l'intrigant. L'intrigue, pour celui-ci, est un moyen d'acquérir place, honneur, renommée, argent; tandis que le finassier intrigue pour intriguer, comme l'on joue pour l'honneur.

Chose étrange, M. L***, en se piquant de tant d'adresse et en voulant absolument qu'on le cite comme un modèle en ce genre, M. L***, qui est presque flatté de la méfiance qu'il inspire, affecte en même temps d'être rond, franc, ouvert. En vous trompant, il veut avoir l'air bon homme, et pourtant il serait désolé que vous le prissiez pour tel : comment expliquer ces contradictions?

Après le finassier vient le friponneau, autre moustique de la civilisation. Le friponneau est au fripon ce que celui-ci est au voleur. Le friponneau ne vole pas, dans l'acception ordinaire du mot, mais il grapille. Il ne vous escroquera pas une forte somme, mais il aimera beaucoup à vous escamoter quelques écus dans un compte qu'il

règlera pour vous, ou bien à vous faire payer comme vôtre la dépense qu'il aura faite pour lui.

Le friponneau est généralement homme de société : ses manières sont toujours polies, mais d'une politesse pateline qui vous dit aussi : prenez garde ! Il n'est pas riche, mais il a de l'aisance. Il n'a aucune passion coûteuse : pas de maîtresse à cachemire, moins encore à équipage ; jamais il ne joue gros jeu, mais il parie de temps en temps à l'écarté. On peut être assuré alors que la partie ne finira pas sans une erreur : un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut qu'elle ait lieu. Comment? C'est ce que chacun se demande et ce à quoi personne ne répond : mystère toujours inextricable, toujours sans solution. On sait seulement que le friponneau était là, et que le résultat de l'erreur n'est point à son préjudice, car il a, tout le premier, réclamé à la fois son enjeu et son gain.

Le friponneau est le plus commode des voisins ; si vous avez le bonheur de demeurer dans la même maison que lui, il est toujours prêt à vous prêter la moitié de son bûcher pour y loger votre bois, ou un coin de sa cave pour y mettre votre vin. Ici encore le friponneau ne perdra pas : il est trop délicat pour vous demander un loyer, mais il a trop d'ordre pour ne pas se payer lui-même.

Le friponneau vous recommande particulièrement son boulanger, son boucher, son épicier, bref, tous ses fournisseurs ; il vous indiquera les meilleures qualités de sucre et de café, le chocolat de pur caraque et la véritable huile d'Aix ; il se chargera volontiers de les faire venir du Hâvre ou de Marseille et d'en régler le prix. Ici encore, soyez certain qu'il n'y mettra rien du sien.

Va-t-il à Paris, il est toujours disposé à se charger de vos commissions. Il s'entend à tous les achats : il vous procurera des étoffes, des meubles, des tableaux, une

femme même, si vous voulez vous marier ou si vous ne le voulez pas. Pour tout cela, il ne vous demandera pas un sou pour sa peine, pas même le remboursement de ses ports de lettres. Ah! c'est un homme généreux que le friponneau: il n'a gagné que vingt pour cent sur ses achats.

Le friponneau, par sa politesse et sa complaisance, est généralement bien vu des maîtres et maîtresses de maison, même lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il les trompe. Mais il est l'horreur de l'antichambre: les valets et les bonnes, sans avoir la preuve de ses larcins, ont pour lui une haine d'instinct, celle des chiens pour les voleurs; et cette antipathie résiste même aux petits présens qu'il ne manque pas de leur faire, quand il croit y trouver son compte.

Le friponneau n'est pas mendiant; il ne vous demandera jamais rien en pur don, mais s'il a envie d'une chose, il vous proposera de la lui céder. Sur votre refus, il vous l'empruntera. Si c'est un meuble, il veut en faire faire un semblable; si c'est un tableau, il désire le copier. La vérité est qu'il entend le garder et qu'il le gardera.

Il faut, à sa décharge, dire qu'il emprunte rarement un objet de prix; ou si l'objet en a, c'est qu'il croit que vous l'ignorez.

D'après ce même principe, il ne vous demandera jamais de grosses sommes ou de celles dont on donne un reçu; il ne veut que de celles qu'on oublie ou qu'on n'ose plus réclamer après certain délai: la pièce de vingt francs le matin, ou le soir celle de cinq francs qu'on met sur une carte de jeu après un dîner de garçon. S'il gagne, vous pourrez la ravoir; s'il perd, il renouvellera trois fois sa demande. Alors, gagnât-il, il attendra qu'il ait de l'or pour vous payer; mais il n'en aura jamais, pour vous du moins.

Le friponneau devient rarement un fripon bien caractérisé ; il ne fera pas de faux, il ne niera pas un dépôt. S'il est caissier, il ne se sauvera pas en Belgique avec la caisse ; il ne jouera pas même à la bourse avec vos fonds. Ainsi, vous pouvez être complètement tranquille sur le capital, plus tranquille que si vous aviez pour trésorier quelque haute notabilité morale et politique, quelqu'homme aux grandes vues et aux beaux sentimens. C'est toujours de ce côté, c'est-à-dire des grandes vues et des beaux sentimens, qu'arrivent les déconfitures, les ruines complètes. Jamais un friponneau n'a fait faillite ou ne l'a fait faire à personne. Il laisse à tout le monde sa tasse pleine : il se contente d'y prendre quelques cuillerées de crême ou seulement d'y tremper le doigt. Encore une fois, vos fonds sont en bonne main : mais il trouvera moyen, par une foule de petites inventions, compte, frais, dépense, déplacement, de réduire les trois pour cent qu'il vous doit à *un et demi*, à *un*, à *zéro*. Il n'ira pas plus bas, sa conscience le lui défend, car il en a une : conscience relative qui n'admet que les menus vols, que ceux qui, portant sur votre superflu, ne peuvent influer d'une manière notable sur votre bien-être ; qui peuvent même y contribuer, puisqu'ils sont le paiement, au plus juste prix, des soins et du temps qu'il a dépensés pour vous, et une sorte de remboursement de ses avances. Un autre vous aurait coûté dix fois davantage, vous aurait tout enlevé peut-être : c'est donc vous qui êtes son débiteur.

Sans doute la ligne qui sépare le friponneau du fripon paraîtra légère, problématique même. Néanmoins elle est rarement franchie : le friponneau reste friponneau, tandis que le fripon ne s'arrête pas. Quand il ne peut réussir par adresse, il appelle la force à son aide et devient voleur et meurtrier. C'est que le fripon est un homme à passion, que le friponneau est un homme à système.

Quand le temps des passions est passé, le fripon devient quelquefois honnête. Oui, il en est que le repentir atteint; et la preuve, c'est qu'on en voit qui restituent.

Le friponneau ne restitue jamais, parce qu'il ne se repent point, parce qu'il croit presque sa friponnerie légitime ou du moins très-vénielle. Pour lui, le grapillage est une sorte de droit, non pas réciproque, car il n'est rien moins que disposé à souffrir qu'on l'exerce sur lui, mais un droit qui lui est propre, un droit qu'il a sur les autres: c'est le prix de son adresse, c'est le dédommagement d'autres sacrifices qu'il fait à la société, à la morale, à la religion. Aussi est-il des friponneaux dans tous les états, même les plus respectables, et qui font marcher de pair leur amour du grapillage avec toutes les vertus de leur robe. Ceux-ci ne deviennent ni pires ni meilleurs, ils sont inamovibles: nés friponneaux, ils meurent friponneaux.

Il en est une variété qui, lorsque les circonstances s'y prêtent, peut passer à l'état de fripon: c'est le friponneau administratif. Nous en avons vu, à l'une des dernières expositions, des échantillons qui font le plus grand honneur au ministère de la marine et des colonies, des ateliers duquel ils sortaient. A l'aide de profondes études sur l'économie animale, la transmutation et la chimie appliquées à l'approvisionnement des vaisseaux et la nourriture des gens de mer, ces habiles fonctionnaires sont arrivés à faire du pain de fèves avec de la farine de froment, des quartiers de vache maigre avec des moitiés de bœuf gras, des barriques de Surène avec des tonneaux de Bordeaux: véritable contre-partie du miracle de Cana et de la multiplication des pains.

A l'importance de ces découvertes et surtout à la rondeur des sommes qu'elles ont values à leurs auteurs, je serais porté à croire qu'ils appartiennent à la deuxième

catégorie, et que c'est moins une variété du genre friponneau qu'une classe du genre fripon ; bref, qu'ils ne sont autres que la reproduction d'une grande et belle espèce qu'on croyait perdue, espèce dite du Directoire ou *des fournisseurs*, et qui florissait sous Barras et le bon temps de la Convention.

Si nous revendiquons, avec quelque droit, l'honneur d'avoir signalé l'existence de cette variété remarquable dont l'absence eut laissé un si grand vide dans la nomenclature des bureaucrates, nous ne pouvons cependant nous flatter d'avoir contribué a sa conservation. Or, comme il est juste de constater les droits de chacun à la reconnaissance publique, nous nous faisons un devoir de déclarer ici que si l'espèce du fripon et friponneau administratifs n'est pas encore entièrement éteinte, on le doit à la sollicitude des deux grandes administrations déja citées, la guerre et la marine, qui, nonobstant nos révolutions et le passage de l'empire à la monarchie et de la monarchie à la république, n'ont jamais cessé de couvrir de leurs puissantes ailes, les restes de ces tribus persécutées.

C'est dans nos colonies, à la suite de nos armées, dans nos ports et nos arsenaux, qu'à l'abri des investigations tracassières des inspecteurs des finances et des commissaires pris en dehors des corps à inspecter, cette classe intéressante de sangsues pompe avec quiétude le suc nourricier du budget et gagne, en faisant fortune, l'estime que notre siècle ne refuse jamais à l'habileté heureuse ou à l'argent en caisse.

Aussi, à l'apogée de sa gloire, le friponneau obtient-il la médaille et le fripon la croix : le premier pour avoir sauvé nos marins d'indigestion et d'obésité, le second pour avoir aidé l'Etat à dépenser son revenu.

Ces importans services bien et dûment constatés, les

électeurs, justes appréciateurs des vertus civiques, élèvent sur le pavois municipal ces estimables citoyens qui, au jour de leur retraite, réunissant toutes les voix, trouvent ainsi, dans le fauteuil parlementaire, la noble récompense due à leurs travaux.

La morale de ce petit article, est qu'il n'y a que les imbéciles qui meurent à l'hôpital.

FLANEUR, FLANEUSE, FLANERIE. Ce n'est pas chose spéciale à l'espèce humaine, et l'air, comme la terre et la mer, a ses flâneurs et ses flâneuses.

En lisant le voyage de Cook, je songeais à ces animaux qui, sans compas ni boussole, traversent aussi les mers. Les oiseaux font des traversées de douze cents lieues, les poissons en font de deux mille et plus, et pourtant ils arrivent où ils veulent aller : ils arrivent sans s'être arrêtés en route et comme gens qui vont à leurs affaires. Mais il y a des animaux capricieux et flâneurs, et qui, sans but, sans profits déterminés, battent le pavé. La mouche, entr'autres, est badaude par excellence. Voici la matinée d'une de ces bêtes, telle que je l'ai écrite, non sous sa dictée, mais sur celle d'un de mes amis, qui, pour varier ses occupations ordinaires qui étaient de bayer aux corneilles, s'était un matin amusé à bayer aux mouches :

Voyage d'une mouche. — Elle est partie d'un des côtés de la cheminée de ma chambre ; elle a marché sur le marbre, elle a gagné la glace. Revenant sur ses pas, elle a goûté d'un peu de sucre. Après s'y être arrêtée pendant quatre minutes, elle s'est éloignée ; puis elle y est revenue. Elle est partie encore ; y est retournée pour la troisième fois. Enfin elle l'a quitté définitivement.

Elle s'est envolée et s'est posée contre le mur ; elle

y a couru pendant trois minutes. Elle a repris son vol, s'est abattue sur l'autre côté de la cheminée : elle y a rencontré une de ses compagnes morte ; elle l'a considérée pendant quelques secondes, elle l'a flairée, l'a retournée en tous sens.

Elle a volé ensuite sur mon bras. De là, en suivant l'avant-bras et l'épaule, elle est arrivée sur mon visage. Elle s'est promenée sur ma joue pendant deux minutes et demie. Elle s'est arrêtée près du nez durant quelques secondes ; elle est montée dessus ; elle en est descendue ; elle y est remontée et s'y est tenue immobile pendant huit minutes quinze secondes.

De là, elle a couru vers mon oreille en traversant la joue sans s'arrêter ; elle est entrée dans cette oreille. Je ne pouvais l'y voir, mais elle a beaucoup sautillé et bourdonné ; enfin elle en est sortie, puis elle y est rentrée ; elle en est sortie encore, puis rentrée de nouveau ; elle est montée à la partie la plus élevée. De là, faisant un petit saut, elle est arrivée à mes cheveux. Elle a commencé à courir dessus, mais bientôt elle s'y est embarrassée ; elle a bourdonné furieusement pendant cinq minutes ; enfin elle s'en est tirée.

Elle est descendue sur mon genou. Y ayant aperçu une autre mouche, elle s'est ruée dessus. Etait-ce colère, était-ce amitié, je l'ignore.

Elle a marché quelque peu, puis s'est arrêtée en soulevant ses ailes avec ses pattes de derrière et, de temps en temps, les passant par-dessus.

Après, elle a alongé beaucoup ces mêmes pattes, à peu près comme quelqu'un qui bâille ; puis elle a passé sa trompe sur ses jambes de devant, les frottant l'une contre l'autre. Cela fait, elle s'est haussée sur ses six pattes et a volé à l'autre bout de la chambre. Elle s'est abattue sur la commode ; elle y a encore frotté, l'une

contre l'autre, ses deux pattes de devant, les caressant quelquefois avec la troisième de droite. Elle est montée sur la cuvette; elle a tourné sur les bords pendant trente-quatre minutes, allant, venant, virant, revirant; puis elle s'est approchée de l'eau qu'elle a goûtée. Elle est remontée sur le bord, elle est redescendue vers l'eau; elle a voulu s'étendre dessus, elle est tombée dedans. Elle y est restée un moment, nageant et se débattant avec inquiétude. Elle est parvenue à gagner le bord, elle y est restée dix minutes, étendant ses ailes pour les sécher. A la onzième minute, elle a marché, puis s'est abattue sur le plancher; elle y a couru pendant quatre minutes et a dirigé son vol vers un angle de l'appartement où elle s'est prise dans une toile d'araignée.

L'araignée est venue à elle et l'a saisie. Elle a crié pendant cinq à six minutes. L'araignée l'a abandonnée. Elle remuait encore les pattes, mais ne disait plus rien. L'araignée est revenue la mordre; elle a crié encore un peu. L'araignée s'est éloignée de nouveau.

Je me suis approché, l'araignée s'est enfuie; mais la mouche était morte : il y avait cinq heures trente-trois minutes qu'elle était partie de la cheminée.

FLATTEUR, FLAGORNEUR. Le flatteur spécule, le flagorneur s'amuse. La flatterie peut pénétrer par tous les sens, on pourrait dire par tous les pores, mais c'est ordinairement par l'oreille qu'elle arrive au cœur : un son y introduit le mensonge : un autre son l'y maintient; c'est ce qu'on appelle de l'éloquence.

Aujourd'hui, la flatterie est un art difficile, on est devenu défiant; et celui qui s'entend louer un peu trop, commence par mettre ses mains sur ses poches.

Pour que la flatterie réussisse, il faut qu'elle entre

inaperçue : c'est à la cour, surtout à la cour constitutionnelle ou républicaine, qu'elle demande le plus de tact, car il y a là plus d'un maître, et le proverbe qui prétend qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints n'y est pas toujours vrai. Je connais tel dévot qui, pour avoir loué Dieu avant ses saints, a été mis d'office en purgatoire et y est encore. Ce bon Napolitain n'avait donc pas tort, quand il priait Notre-Seigneur, de le recommander à saint Antoine.

On lit quelque part cette vieille histoire :

« Lorsque Nabuchodonosor fut changé en bête, pour son bien sans doute, ses officiers délibérèrent s'ils iraient brouter l'herbe avec lui dans la forêt de Baïra. Les avis étaient partagés. On alla demander conseil à un docteur qui, de même que tous les docteurs, leur dit : *oui* et *non*. Oui, s'ils voulaient être riches; non, s'ils voulaient être sages. »

Le roi, après avoir été sept ans au vert et s'être convenablement rafraîchi, désira reprendre sa couronne. C'était une restauration à faire, on la fit. Le roi, rasé, peigné, lavé, vint se rasseoir sur son trône et data de la vingt-cinquième année de son règne.

Gouverna-t-il mieux qu'auparavant? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Quoiqu'il en soit, ceux qui l'avaient accompagné furent décorés et enrichis. Pour les autres, on les laissa savourer chez eux le prix de sagesse, nourriture maigre, disait le cuisinier du prince.

La flatterie était autrefois le poison des rois : c'était une drogue réservée à l'usage des têtes couronnées. Aujourd'hui, elle a passé dans le domaine public. La mode du moment est de flatter le fretin : ce sont les petits hommes, les petits auteurs, les petits acteurs qu'on encense ou qui s'encensent entr'eux. Quant aux gens qui valent quelque chose et surtout qui font quelque chose,

on leur jette de la boue et on les tue, si l'on peut. Gloire à la médiocrité! honte au génie! tel est le cri du siècle.

Quoiqu'il en soit, petit ou grand, tout le monde aime la louange : ce n'est pas un mal, mais c'est un bien que de vouloir la mériter : or, c'est ce dont on s'inquiète peu, et il est des amateurs qui, à dose égale, aiment autant être loués pour une méchante action que pour une bonne.

Quant à la manière d'appliquer la chose, les habiles ne sont pas toujours ceux qui y emploient le plus de paroles. Il y a bien long-temps qu'on nous a dit pour la première fois: écoutons le maître, approuvons du regard, rions lorsqu'il rit, pleurons lorsqu'il s'appitoie, et il nous trouvera pleins d'esprit, quoique nous n'ayons pas ouvert la bouche.

Mais ce genre de flatterie a aussi son apprentissage. La flatterie du rire surtout, n'est pas permise à tous, car il n'y a pas de politesse plus grande ni plus difficile que de rire d'une sottise et d'en rire de manière qu'on ne puisse croire qu'on s'en moque.

Ce qui n'est pas aisé non plus, c'est d'adresser des félicitations à un homme dont la conduite a mérité tout autre chose. Prouver à un fripon qu'il est honnête est le *nec plus ultrà* de l'art. Mais il faut se hâter de profiter de la bonne disposition où vous l'avez mis, car la réaction est prompte, et la réflexion venue, il ne verra en vous qu'un trompeur ou qu'un fripon comme lui, et dès ce moment, vous n'avez plus rien à en attendre; peut-être même vous en êtes-vous fait un ennemi, car il est tel éloge qui blesse plus qu'une injure.

Il en est aussi qui, sans blesser, vous tombent sur la tête comme une calotte de plomb. Une dame disait un jour à M. de Lamartine : « Monsieur, faites-vous tou-

jours de ces jolies petites choses que vous faisiez si bien? » De telles politesses navrent plus un poète qu'une épigramme et le découragent plus qu'une satire.

Combien d'hommes, qui n'étaient pas sans talent, ont été voués au ridicule par l'enthousiasme niais d'une coterie, d'un parent ou d'un ami qui s'éprenaient d'une sottise.

Cet excellent M. A. de C*** a joué ce mauvais tour à plus d'un des siens, et ceci en toute conscience, car jamais homme n'a eu moins envie de nuire, même à ceux qui lui nuisaient.

Dans ses mémoires, voulant faire l'éloge d'Hoffman et de ses pièces de théâtre, il cite ces vers de Stratonice:

> Mes pastoureaux, mes pastourelles,
> Allons, allons, approchez-vous;
> Voyez un peu qu'elles sont belles,
> Quelle fraîcheur et quels yeux doux!
> Puisse le ciel veiller sur elles
> Et leur choisir trois beaux époux.

Puis il s'écrie: « Quelle harmonie! quelle coupe heureuse! quel choix de mots! C'est une première musique qui en attend une seconde. »

Ce pauvre Hoffman, dans l'autre monde, a dû être agréablement flatté de la citation et du commentaire. Faites-vous donc critique pour être ainsi loué!

Passe encore quand on est mort; mais comment vous relever d'un coup semblable au début d'une carrière? La sotte flatterie a certainement tué plus de talens que la critique injuste: on se roidit contre celle-ci et l'on surnage; l'autre vous coule et vous noie.

Revenons à la flatterie courante, à cette menue monnaie, à cet échange de petits mensonges polis, dont il se

dépense journellement en France autant que de centimes. Oui, quand dans un salon, dans une promenade ou dans la rue, vous apercevez deux personnes qui conversent en souriant, vous pouvez être assuré que l'une flatte l'autre et qu'il y a là un trompeur et un trompé : peut-être deux.

Une flatterie de bon aloi, flatterie très-fine qui manque rarement son effet, et pourtant dont on fait assez peu d'usage, c'est d'écouter. Si l'on savait combien de gens ont fait fortune par ce seul moyen, on n'en emploierait jamais d'autres.

Il est encore une flatterie permise, c'est celle qui tend à faire supporter une vérité et admettre une chose utile, car la difficulté n'est pas de trouver des raisons, il y en a partout et elles sont toutes faites, c'est d'en préparer la sauce pour les faire goûter, et ce qui est plus difficile encore, pour les faire digérer.

La flatterie, moyen de corruption, peut aussi l'être de moralisation. Quand vous voulez corriger d'un défaut votre enfant, votre ami ou votre valet, gardez-vous de lui dire qu'il en a dix autres. N'eut-il qu'une bonne qualité, il faut en faire l'éloge ; n'en eût-il pas, il faut lui en trouver une.

Au surplus, ce n'est pas chose facile que de savoir distribuer à propos l'éloge et le blâme ; c'est dans cette bonne répartition qu'est à peu près tout l'art de conduire les hommes. Le despote le plus puissant n'est souvent que le flatteur le plus habile. Ce despotisme est celui des femmes, qui savent partout commander en ayant toujours l'air d'obéir.

Nous avons parlé de la flatterie littéraire, flatterie de compère à compère et ordinairement gratuite. Il en est une autre plus fructueuse, mais moins innocente, c'est celle qui se vend à tant la ligne et qui est cotée dans les journaux comme toute autre marchandise.

Aujourd'hui, à coup d'articles, de réclames et d'annonces, un homme va se procurer une réputation dans quelque genre que ce soit. Il peut, à son choix, se faire passer pour un grand poète, un grand peintre, un grand musicien. Pour cela, il n'a besoin que d'une qualité, qualité indispensable d'ailleurs, car ce genre de flatterie ne va pas aux meurs de faim ni aux petits rentiers : c'est de savoir donner et de pouvoir le faire. Alors il n'est pas d'ignoble griffonnage, de croûte, de gâchis qu'il ne puisse faire déclarer chef-d'œuvre et admirer de tout Paris. Il peut se faire illustrer comme une édition de luxe.

L'industrie de la flatterie commerciale ne se borne pas là : un éloge ne brille qu'enchassé dans la critique. Notre grand homme en instance peut faire d'une pierre deux coups, et si sa bourse est toujours ronde, il obtiendra non-seulement l'éloge de sa chose et son brevet d'immortalité, mais le blâme de la chose d'autrui.

Oui, l'un et l'autre sont tarifés et font à Paris la prospérité des journaux et l'objet d'un commerce très-intéressant dont vivent une foule d'honnêtes gens sous la dénomination d'hommes de lettres et d'écrivains périodiques.

On assure même qu'il y en a qui sont des hommes de lettres véritables, mais ce n'est pas précisément nécessaire pour le métier en question. La plupart des amateurs qui achètent de l'encens ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes pour sa qualité; c'est donc, à proprement parler, l'encensoir qu'ils louent ou le blanc du journal qu'ils achètent. Quant à l'article, ils le font eux-mêmes ou le font faire, sous leurs yeux, par leur secrétaire s'ils en ont, ou s'ils n'en ont pas, par un écrivain sous échoppe.

Il existe aussi une sorte de flatterie, la plus positive ou la plus substantielle de toutes et qui se distribue en

nature. Sur celle-là, les opinions ne sont partagées nulle part; elle est du goût de tout le monde: on l'offre à un souverain sous la dénomination de don national, et à un général sous celle d'épée d'honneur.

A l'égard d'un simple particulier, cette flatterie se résume en une bourriche ou une caisse de vin fin.

Un bon sac d'écus peut aussi être une flatterie agréable, et bien des gens n'en veulent pas d'autre. Le talent du flatteur est alors d'empêcher le flatté de rougir, en lui faisant croire que c'est une dette qu'on acquitte ou un hommage qu'on lui rend. Dans nos pays conquis, ce genre de flatterie a, plus d'une fois, été fort ingénieusement employé à l'égard de certains hauts fonctionnaires et gros administrateurs: la veille de leur fête, on envoyait un bouquet à monsieur et un million à madame.

Nous avons vu qu'il y avait de la flatterie de cour, de la flatterie de rue, de la flatterie de salon, de la flatterie de coterie, enfin de la flatterie de boutique ou de journaux. Il y a aussi de la flatterie satirique, si l'on peut appeler flatterie l'épigramme qui se cache sous une apparence d'éloge pour rendre la morsure plus âcre, plus venimeuse. Le *petit Dictionnaire des grands hommes*, qui eut quelque réputation il y a quelque vingt ans, est rédigé tout entier dans cet esprit: plus un homme est médiocre, plus il y est vanté, et c'est la somme de l'éloge qui fait ici la mesure de l'injure.

Quelquefois c'est le contraire. Ce qui, au premier abord, ressemble à une grosse injure, renferme une flatterie délicate, tel est: *vous en avez menti, sire, c'est vous*, répondu à Henri IV par l'un de ses capitaines qu'il désignait comme le plus brave de l'armée.

Napoléon, très-indulgent pour ses pages, en fait ainsi la peinture: « Un page, disait-il, est malin comme un singe, espiègle comme un écolier, colère comme un din-

don, gourmand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte, vaniteux comme un paon. » Ce compliment flattait beaucoup ces jeunes gens ; et l'un d'eux, devenu homme et homme fort distingué, en était encore fier trente ans après.

De tous les souverains de la France, ceux qui ont été le plus flattés, peut-être parce que ce sont ceux qui ont le plus aimé à l'être, sont Louis XIV et l'empereur Napoléon. Louis XIV fut bien encensé, mais Napoléon le fut plus encore ; et quand on lit les discours qui lui ont été adressés, soit par les ambassadeurs étrangers, soit par ses propres ministres, on a peine à croire qu'il y ait eu des hommes assez osés ou assez effrayés pour débiter de semblables flagorneries, et un monarque assez éhonté pour les entendre. Napoléon y croyait-il ? Voilà la question : j'en doute. Mais il pensait que la postérité y croirait, ce en quoi il s'est trompé.

Parmi les complimens qui lui furent faits, en voici un assez bizarre : un jour, il disait devant un officier de marine, le capitaine Mandalle : « J'ai fait aujourd'hui une sottise. — C'est possible, reprit le vieux marin ; sire, vous pouvez tout. »

Ce que nous avons vu sous l'empire se renouvellera-t-il ? Trouverait-on aujourd'hui, en Europe, un souverain qui consentît à entendre ce que le sénat conservateur et les autres corps de l'Etat débitaient au pied du trône impérial ? Je ne le pense pas. La chute de la dynastie napoléonienne a été un terrible enseignement pour tous les rois. Il est probable que Bonaparte se serait arrêté à temps et n'aurait pas soulevé contre lui l'Europe entière, si, au lieu d'accueillir ces harangues louangeuses, il eut encouragé la franchise et la vérité. Ici la flatterie a fait ce que n'auraient pas fait la haine des partis et l'or de l'Angleterre : en aveuglant Napoléon, elle a tué

Napoléon et sa dynastie; elle l'a poussé dans l'abîme et l'y a laissé.

Enfin, Napoléon, en étouffant la voix de la presse, celle de ses amis s'il en eût, celle des chambres et celle du peuple, a cessé de croire à celle de Dieu ou à la vertu des hommes: il a voulu tuer la franchise, et c'est la flatterie qui l'a tué.

On peut tirer plus d'une conséquence de ce petit exposé; mais nous nous bornerons à celle-ci, sinon bien neuve, du moins fort morale: la flatterie, en grossissant les petites choses, tend à rapetisser les grandes. Elle peut être un encouragement, mais elle est plus souvent une tromperie: il ne faut donc ni en donner beaucoup ni y croire trop souvent.

FOLIE. Qu'est-ce que la machine corporelle? Un clavier dont les touches demandent un toucher égal. Si l'on appuie plus sur l'une que sur l'autre, il s'échappe de celle sur laquelle la pression a été trop forte un son aigre et criard, et de l'autre il ne sort qu'un souffle, si elle ne reste muette. Pourquoi le vin, l'eau-de-vie, l'opium, nous font-ils déraisonner? C'est qu'ils appuient trop fort sur une ou plusieurs touches, c'est qu'ils dérangent l'équilibre de la machine: le choc a été trop violent, le clavier est faussé.

Ceci est une des mille définitions qu'on peut faire de la folie, définition qui ne sera pas plus satisfaisante que les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres, car la folie est un des grands mystères de l'ame.

Que la folie tienne au principe des choses ou à la main de Dieu, je ne le crois pas; ou si elle y tient, c'est qu'utile à la raison, elle est une transition ou une crise indispensable à son développement et à sa croissance.

Bien de moins, rien de trop dans la nature ou l'œuvre de Dieu : ce qui est mal ou superflu est certainement de création humaine. La folie peut naître de la désorganisation du corps comme de celle de l'esprit.

L'ame désorganise la machine par l'abus de la pensée et de l'action : c'est la lame qui use le fourreau. L'imagination trop active et plus puissante que son siège, le brise ou y cause des désordres.

Quelquefois la désorganisation du corps précède celle de l'esprit : alors c'est l'instrument qui manque à la pensée ou à l'action rationnelle. C'est ainsi qu'on naît non pas fou, mais avec de grandes dispositions à l'être. L'individu est alors comme une chaudière à vapeur qui n'a pas de soupape de sûreté : il suffit d'une légère augmentation de chaleur pour la faire éclater.

La folie peut donc être la conséquence de l'absence ou de la faiblesse d'un organe, absence ou faiblesse qui arrête l'application de certaines facultés, ou qui lui donne une fausse direction. Elle peut être produite aussi par les désordres de l'imagination qui amènent le même résultat en faussant les organes.

En réalité, la folie vient de l'ame : c'est elle qui détraque la machine déjà constituée ou qui, en la constituant, le fait d'une manière anormale. De ce dernier cas résulte la folie dont on porte le germe en naissant.

Cette prédisposition à la démence est plus commune qu'on ne pense. Je crois même qu'elle existe dans la très-grande majorité des créatures humaines, dans toutes peut-être ; et ce qui tend à le prouver, c'est qu'il ne faut qu'un grand chagrin, qu'un grand désir, qu'un choc quelconque physique ou moral, pour déranger la tête la mieux organisée.

La déraison ne vient pas ici de la faiblesse de la pensée ou de l'impuissance de l'ame : c'est plutôt le contraire.

Les pensées du fou ne sont ni les moins vives ni les moins profondes ; et les individus qui ont les idées les plus fortes, les plus créatrices, les hommes de génie enfin, sont aussi les plus sujets à la folie. Dans cet état, ils conservent ces pensées créatrices ; seulement, il ne leur est plus possible de les coordonner : ils ne savent plus en faire un résumé fécond et une œuvre logique.

Ou s'ils arrivent à combiner cette œuvre, ils ne trouvent plus en eux les moyens d'exécution : leur organe semble ne plus obéir à leur volonté.

C'est à peu près ce que nous éprouvons dans nos rêves : nous voyons ce qu'il faut pour satisfaire un désir, pour éviter un danger, nous voulons le faire, nous le voulons avec ardeur, et nos organes, nos bras, nos jambes refusent d'obéir à notre volonté.

Cette effervescence de l'imagination paralysant la puissance des organes, peut n'être que momentanée. C'est ce qui a lieu dans tous les accès de passion et même dans les simples émotions : quand l'impatience nous prend, nous ne pouvons pas exécuter la chose la plus facile, et l'instinct même se trouve anéanti.

Il ne faut pas croire que dans l'état de folie la faculté de sentir soit toujours détruite ou même émoussée ; non, dans bien des cas elle n'est pas moins active que dans une situation normale : un fou peut jouir de tous ses sens et même être maître de tous les organes de ces sens.

Ni l'ame ni les sens ne cessent donc pas d'agir. Durant l'accès de folie, chaque sens n'aura pas moins son mouvement à lui et ses propres fonctions ; mais les actes de ces sens ne seront plus l'exécution ou la définition de l'impulsion de l'ame : cette ame aura une pensée et voudra la réaliser, et elle ne fera rien pour y parvenir.

Dans les rêves, c'est le contraire ; et par une sorte d'engourdissement ou de déviation de la volonté, les

sens ne répondent plus à cette volonté : l'ame veut agir et n'agit pas.

Si l'on considère les sens isolément ou dans leur application simple, un fou peut avoir la vue, l'odorat, le goût, le toucher d'un homme raisonnable, c'est-à-dire parfaitement sains et même très-étendus; mais avec des sens justes, les conséquences qu'il en tirera ne le seront pas; ou bien il confondra ces sens dans leur usage. Il voit, il touche, il sent, il entend tout ce qui est en dehors du cercle de sa passion ou de sa monomanie : dans ce cercle même ses sens ne perdent pas leur puissance, mais ce qu'il entend, touche, goûte ou voit, n'est pas ce qui est.

Ainsi, il sentira que cette plante a l'odeur de rose et en concluera que c'est un rosier, et ce sera un oignon. Il aura devant les yeux la tête d'un poisson ou d'un quadrupède, et il en fera une tête d'homme. Il croira frapper sur son ennemi, et frappera sur une pierre. Il entendra une musique délicieuse quand tout sera silencieux, et il assurera qu'on lui parle quand nul n'aura ouvert la bouche.

Chez les personnes, même les plus sensées, on voit combien, selon l'état présent de l'ame, la même cause peut produire des effets différens. Deux hommes voyagent de compagnie : l'un est sous l'influence d'une pensée triste, il songe à un ami, à un frère qu'il attend depuis huit jours et dont il n'a pas de nouvelles, il craint qu'un accident ne lui soit arrivé en route. L'autre vient de faire un héritage, il va en prendre possession.

Ils arrivent à l'entrée d'une forêt. Une voix se fait entendre : pour l'un, c'est un gémissement ; c'est un accent de mort ; c'est le cri d'une victime qu'on égorge. Pour l'autre, c'est le grognement d'un pourceau, d'un sanglier qui cherche des glands.

Dans cette préoccupation, l'un saisit son fusil pour défendre le malheureux qu'on tue.

L'autre le prend pour envoyer une balle dans l'oreille du pourceau dont il veut une grillade.

Nécessairement l'un se trompe, et son action, si elle est la conséquence de son idée, sera folle.

Que celui-ci s'aperçoive de son erreur, sa folie cesse; mais qu'il y persévère, qu'il continue à vouloir que le sanglier mort soit un homme assassiné, il est bien décidément fou, et il le sera jusqu'au moment où son illusion se dissipera et qu'il verra qu'un sanglier n'est pas un homme.

La cause de la folie est donc, comme nous le disions, une divagation des sensations, une application erronée et fantastique des sens produite par l'ascendant que prend sur eux une impression prédominante et qui, en absorbant toutes les autres, arrête la réflexion ou la fausse.

Mais nous n'en maintenons pas moins que c'est toujours l'énergie et l'abondance des pensées qui amènent ou développent la folie, et non pas, comme dans l'idiotisme, leur engourdissement, leur pauvreté ou leur absence.

Bien que nous ayons établi ailleurs la différence de l'imbécilité à la folie, nous en dirons ici quelques mots. Le fou semble avoir en trop ce que l'imbécile a en moins; en d'autres termes, l'imagination de l'imbécile est au-dessous de la réalité des choses, tandis que dans le fou elle est au-dessus.

De la profondeur des idées surgit parfois la folie; peut-être même ne surgit-elle que de là. C'est la faiblesse habituelle de ces mêmes idées qui produit l'imbécilité.

Un individu est fou quand, par le dérangement des organes ou la fausse direction que l'ame lui donne, ses

sens lui présentent des choses qui ne sont pas. Un homme est imbécile parce que ses organes ne lui font voir qu'une face ou qu'une petite partie de ce qui est.

Un individu naît imbécile, mais ne peut naître fou : l'usage et l'abus de l'imagination peuvent seuls fausser les organes au point de produire la démence. Sans doute cet homme pourra être prédisposé à la folie, son organisation peut en réunir toutes les causes, sans pourtant qu'il soit fou, sans qu'il le devienne jamais, parce qu'il faut une suite d'actions ou d'accidens, ou un seul accident, un seul choc très-violent pour mettre ces causes en jeu, pour développer leur effet, pour constituer enfin l'état de folie.

Ceci n'a pas lieu dans l'imbécilité, car l'imbécile l'est, non par ce qu'il fait, mais par ce qu'il ne peut faire : c'est une position négative ou une enfance éternelle.

Aussi, un fou peut cesser de l'être : une exaltation puissante, produite par une cause distincte de sa folie, pourra la guérir ou du moins la suspendre. Il n'est donc aucun fou qui le soit toujours et qui le soit en tout ; tandis que l'imbécilité, si elle est réelle, est incurable.

Un fou peut devenir imbécile par suite de l'affaissement de l'imagination et de l'atonie de l'ame. Un imbécile ne peut jamais devenir fou, il peut seulement devenir plus imbécile et tomber dans le crétinisme.

Le fou croit à ce qui n'est pas, précisément parce qu'il ne veut pas croire à ce qui est. L'imbécile croit tout ce qui est à la portée de son raisonnement ; il croit ainsi à un petit nombre de choses ou superficiellement à toute chose.

L'idiot complètement idiot se livre, sans retenue, à l'impulsion de ses sens. Le fou aussi, mais non toujours, et presque jamais quand sa folie n'est pas sensuelle : il conserve donc des idées de convenance. L'imbécile

n'en conserve pas; s'il les respecte, c'est par peur et sans les comprendre.

Le fou a sa présence d'esprit; il est prompt à la réplique et sait manier l'épigramme: il peut avoir ce qu'on nomme de l'esprit. Un imbécile ne le peut pas: il est imbécile parce qu'il n'a pas d'esprit. Le fou n'est fou que parce qu'il fait un faux usage de l'esprit qu'il a.

On pourrait étendre et surtout approfondir ce rapprochement, mais il ne s'agit ici que d'un aperçu et d'une ébauche que nous allons terminer par quelques considérations générales.

L'une des objections les plus graves que l'on ait faites contre le libre arbitre, c'est qu'il y a des folies héréditaires. Nous avons déjà répondu à ceci en parlant des individus qui naissent avec une prédisposition à la démence, et nous avons dit qu'elle était produite par une conformation vicieuse: or, ce vice de conformation peut provenir de celui du moule. Un couteau ébréché fait une brèche à tout ce qu'il coupe: une mauvaise constitution, par ce seul effet du moule ou de l'influence génératrice, peut ainsi passer de génération en génération.

Il ne faut pas croire pourtant que la folie soit imposée à une ame par la forme. Sans doute cette forme a en elle le germe de la folie qui, probablement, se développera, mais la forme, quel que soit le moule, n'en est pas moins la conséquence de la position de l'être ou de son état moral: elle est sa création; et la folie que cette forme comporte n'est encore qu'une suite de la conduite ou de la volonté antérieure.

S'il n'en est pas ainsi, si cette folie est imposée par un accident de la matière, c'est une crise momentanée, un état de transition qui tend encore à la croissance de l'ame et à son perfectionnement futur.

La monomanie diffère peu de la folie proprement dite;

elle vient d'une pensée ou d'une spécialité de pensées qui poursuivent l'ame et qu'elle adopte sans les mesurer avec d'autres; sans non plus les mesurer avec la réalité des choses ou en les mesurant mal. Que les pensées du monomane viennent à se reporter sur divers points ou seulement qu'une sensation contrebalance l'autre, sa folie s'assoupira et bientôt disparaîtra tout-à-fait.

La monomanie, comme la folie, se communique non par le contact matériel, mais par l'imagination qui se frappe : les gardiens des fous deviennent souvent fous. Après avoir été cinq ans médecin de la Salpêtrière, M. Pinel disait : « J'en ai assez, je sens les symptômes qui m'atteignent. »

Si la raison semble se fortifier par la réunion des individus ou par la vie en société, la folie paraît aussi avoir la même tendance. Réunissez les fous, laissez-les long-temps ensemble divaguer en liberté, ils deviendront plus fous. Si cet effet ne se fait pas constamment sentir dans les maisons des aliénés, c'est par suite des précautions qu'on y prend et aussi par la diversité des folies.

Les convulsions populaires ressemblent parfois à une folie collective : c'est une fièvre cérébrale qui, tout-à-coup, atteint la masse et la porte à des excès qu'elle ne comprend pas elle-même.

La rage, qui affecte non-seulement le corps, mais qui semble paralyser l'esprit, la rage, qui transmet le délire par la morsure, pourrait étonner si l'on ne connaissait pas l'influence du mal physique sur l'effet moral, et réciproquement.

L'écume de l'hydrophobe est un poison, un virus comme celui de toutes les maladies contagieuses, seulement il est plus difficile à inoculer, puisqu'il faut la morsure, et que dans les autres un attouchement, un souffle, une vapeur peut suffire.

La rage est une folie toute matérielle, mais l'imagination peut en produire tous les symptômes.

Des crimes que la justice punit et doit punir, impuissante qu'elle est de lire dans les cœurs, peuvent n'être que le résultat d'une démence momentanée ou d'un entraînement monomane véritablement inexplicable. J'en pourrais citer plusieurs; mais la révélation de ces actes atroces ou monstrueux est dangereuse, car dès qu'ils sont connus ils se renouvellent. Ces faits devraient toujours être jugés à huis-clos, et les journaux avoir assez de raison pour les taire.

Par un contraste bizarre, la folie homicide et incendiaire, dont nous parlerons ailleurs, atteint presque toujours des individus faibles, timides, ennemis du sang et de la violence. Alors elle leur communique, pour la perpétration de l'acte qu'ils méditent, une force et une présence d'esprit extraordinaires.

Heureusement que ces cas sont rares: les démences douces et mélancoliques sont les plus communes; et s'il y avait autrefois tant de fous furieux, c'est qu'on les rendait furieux.

Souvent la cause qui produit la folie, ou plutôt qui la développe ou la révèle, est des plus futiles: un homme prétendait qu'une grosse mouche le poursuivait sans cesse; il la montrait, on l'attrapait, on la tuait: « C'est inutile, disait-il, elle va ressusciter. » En effet, peu d'instans après, il entendait des bourdonnemens: « C'est une autre, lui disait-on. — Point du tout, répliquait-il, c'est la même. »

Un autre fou croyait avoir des jambes de verre. Non-seulement il n'osait pas marcher, mais il ne voulait pas qu'on l'approchât, craignant toujours qu'on ne les lui brisât.

Le duc d'Orléans, bisaïeul du roi actuel, ne voulait

pas croire à la mort, et lorsqu'on lui annonçait celle de quelqu'un, il haussait les épaules. Il ne voulut pas plus croire à la sienne qu'à celle des autres ; et quoiqu'il fût dévot, il fut impossible de l'administrer : il soutint jusqu'au dernier moment, à ceux qui lui annonçaient sa fin prochaine, qu'ils déraisonnaient.

Par une aberration toute contraire, le prince de Condé, fils du grand Condé, prétendait, pendant les dernières années de sa vie, qu'il n'était plus de ce monde, qu'il était trépassé, et se fâchait quand on lui disait le contraire. Un jour, il songea que les morts ne mangeaient pas, et il refusa de manger. Son médecin, pour le déterminer, soutint que les morts mangeaient; et pour le lui prouver, on fit venir des individus qu'on disait avoir fait déterrer à cet effet, et qui mangèrent en sa présence. Le prince se mit alors à faire comme eux, et de très-grand appétit. C'est Saint-Simon qui raconte ceci dans ses *Mémoires*.

On écrirait des volumes sur ces étranges aberrations de l'esprit humain ; et l'histoire des faits et gestes des fous pourrait peut-être servir à l'instruction des sages. Il est à remarquer que c'est parmi les peuples les plus civilisés et chez les classes riches et instruites, qu'il y a ordinairement le plus de fous ; c'est que l'éducation et la fortune contribuent à développer l'imagination et que la folie naît bien plus souvent des causes morales que des causes physiques.

C'est aussi à l'époque des révolutions, des grandes découvertes, des grandes conversions, des grands progrès intellectuels, que les cas de folie deviennent le plus nombreux. S'il est prouvé que les commotions morales sont la cause la plus ordinaire de cette affreuse maladie, c'est donc aussi par des effets tout moraux qu'il faut la traiter.

Les hommes les moins intelligens, les moins instruits, enfin les plus rapprochés de la brute, étant les moins sujets à la folie, on doit croire que les animaux ne le sont pas du tout. En effet, s'il y a chez eux des exemples de folie, ils sont rares et peu connus.

L'animal, lorsqu'il n'est pas excité par l'amour, la faim ou la colère, paraît guidé par un sens droit; et s'il s'en écarte, c'est toujours pour peu de temps. La folie de masse, ces épidémies de délire ne naissent guère parmi les animaux : on n'a jamais vu une famille d'animaux faire collectivement, et de sens rassis, un acte insensé contraire à leur nature. Si, poussé par une terreur subite, un troupeau entier se jette dans un précipice, il ne le ferait pas à sens reposé et ne continuerait pas à le faire de génération en génération.

En définitive, si nous voulons tirer des conclusions de ce qui précède, nous dirons : la folie est une préoccupation, une absorption de l'esprit qui, n'étant plus guidé par la réalité des impressions, cesse d'être d'accord avec la réalité des choses.

FORCE. La force physique des individus ne vient pas de la douceur des climats ou de l'égalité et de l'accord des élémens, elle vient plutôt de l'effet contraire; et ce chêne battu par l'orage acquerra un bois plus compact, des racines plus profondes que celui qui sera dans un terrain meuble et abrité ou enfermé dans une serre chaude.

On peut dire la même chose de la force intellectuelle : l'homme qui vivrait long-temps dans une position toujours égale et douce, sans obstacle physique, sans contrariété morale, n'ayant par cela même aucun moyen de déployer les ressorts de son ame ni les muscles de son

corps, finirait par tomber dans un état purement végétal.

Pourquoi? C'est que la force de l'être n'existe de fait et ne peut être appliquée ou constatée que dans la mesure de lui à quelque chose de plus fort que lui. Que cet être ne puisse rien toucher sans le briser, ou rien vouloir, rien penser sans absorber dans sa pensée la pensée d'autrui, il perdra bientôt ou sa raison ou les moyens de l'appliquer.

C'est ce qui fait que tout tyran qui parvient à exercer, pendant quelque temps, sa tyrannie sans contradiction aucune, devient imbécile ou fou : témoins une bonne partie des empereurs romains et des conquérans célèbres, depuis Alexandre jusqu'à nos jours. S'ils ont élevé leur puissance par des traits de courage et de génie, ils en ont préparé la chute par des actes insensés; et du moment qu'ils se sont crus au-dessus de l'humanité, leur force les a abandonnés avec leur raison.

Si l'éclat de la victoire, la satisfaction de l'ambition et une longue continuité de succès affaiblissent les facultés intellectuelles, une vie douce et nonchalante produit les mêmes résultats. C'est ainsi que les familles constamment heureuses, ou qui vivent dans une paix et une abondance continue, s'étiolent et dégénèrent plus rapidement encore que celles qu'entourent la privation et les alarmes.

Les races souveraines, après un certain nombre de générations d'un pouvoir non contesté, finissent par tomber en enfance; et si quelque secousse, quelque révolution, quelqu'interruption de repos ou de règne, ne viennent pas de temps à autre retremper leur sang et leur ame, elles se trouvent, sous le rapport de l'intelligence, au dernier rang de leurs sujets. Il n'y a eu et il n'y a encore que trop d'exemples de ceci en Europe.

Souvent le corps suit la même dégradation : il est telle de ces belles races royales de Germanie qui, dans

ses rejetons faibles et décrépits, n'offre plus que la miniature de son type primitif, et l'on est tout étonné de voir une tête de lion sur un corps de lapin.

Au surplus, nous sommes arrivés au temps où cette force physique, devenue tout-à-fait secondaire, n'est plus que l'instrument de la puissance intellectuelle. La vigueur du corps, si estimée des anciens et plus encore de nos pères au temps de la chevalerie, cette force qui, seule, souvent déterminait le choix des peuples et donnait la couronne, est aujourd'hui une qualité qu'on prise fort dans un manœuvre ou un valet de ferme, mais qu'on dédaigne dans un souverain. Elle lui serait même, quant à l'opinion, plus préjudiciable qu'utile; et un roi pourfendeur de géans et exterminateur de monstres, un Hugue-Capet, un Richard, serait mis au banc des souverains de l'Europe comme dégradant la royauté.

La brillante valeur du roi Murat, ses faits d'armes comparables à ceux des Roland et des Tancrède, enfin cette témérité chevaleresque qui l'auraient fait déifier par nos pères, ne lui ont valu, de notre temps, que la réputation d'être un bon officier d'avant-garde et le sobriquet de *roi de théâtre*.

Nul doute que l'admiration exclusive qu'avaient nos pères pour le courage batailleur et la vigueur des muscles n'eut parfois ses inconvéniens. Mais n'y en a-t-il pas aussi à dédaigner tout ce qui s'y rattache? Avons-nous raison de ne rien faire pour développer la puissance corporelle chez nos enfans, non pour les porter à tuer les autres, mais pour les aider à vivre eux-mêmes.

Il est certain que la race s'étiole en France : la beauté et la force musculaire, et ce qui est pis, la bonne santé, y deviennent plus rares de jour en jour. Le nombre de réformes prononcées par les conseils de recrutement pour faiblesse et infirmités de toute nature, le prouve

suffisamment en ce qui concerne les hommes. Les médecins assurent que la progression maladive n'est pas moins active chez les femmes.

J'ai déjà dit ailleurs que l'insalubrité des maisons, le défaut d'air, la malpropreté, le travail des fabriques, les amours précoces et surtout l'usage des spiritueux étaient les causes premières de ce dépérissement. Mais ces causes même ne naissent-elles pas en partie de ce dédain que nous manifestons pour la force physique et la santé du peuple en général? Le développement de cette force, de cette santé, ne devrait-il pas faire partie de l'éducation des enfans des deux sexes? Pense-t-on que la bonne constitution des organes est inutile au déploiement de l'intelligence, et que les êtres humains sont comme les arbres nains qui produisent des fruits d'autant plus sucrés qu'ils sont eux-mêmes plus rabougris? Je doute qu'un pareil calcul soit juste, même pour les arbres.

Quant aux hommes, je ne vois pas pourquoi un être faible et souffreteux aurait, par le fait seul de sa faiblesse, plus de raison qu'un être fort. S'il en était ainsi, les femmes et les enfans en auraient plus que les hommes et les poules plus que les aigles. Parmi nos grands génies, il en est quelques-uns qui étaient d'une constitution débile, mais ce n'est pas la majorité; et l'on peut se demander s'ils avaient du génie parce qu'ils étaient débiles, ou bien si leur débilité n'était pas une conséquence de leur génie et de l'activité d'une ame qui ne laissait aucun repos au corps.

Que conclure de ceci? C'est qu'il faut à la fois soigner l'esprit et le corps, parce qu'ils peuvent très-bien marcher ensemble; et puisque Dieu nous a donné l'un et l'autre, nous ne devons les négliger ni l'un ni l'autre. Faisons donc pour nos enfans ce que nous faisons pour nos chevaux, nos chiens, nos perroquets: ne les laissons pas

croupir dans l'ordure, car à ceci il n'y a profit ni pour eux ni pour nous. Enfin n'oublions pas ce précepte de ma vieille nourrice qui, à quatre-vingts ans, me répétait encore : « Faisons-nous un bon corps, afin de rendre une bonne ame à Dieu. »

FORMATION ET DESTRUCTION DES GLOBES.

Il n'est pas probable que les globes qui nous entourent se soient formés tous ensemble et d'une manière uniforme. Voici, selon moi, par quels moyens cette formation a pu avoir lieu :

1° Par la concentration de l'éther ou des vapeurs répandues dans l'atmosphère, concentration dont les débuts se montrent sous l'apparence de nébuleuses.

2° Par la réunion d'aérolithes absorbées par la plus volumineuse d'entr'elles qui, à mesure que la masse augmente, acquiert plus de force attractive.

3° Par l'effet d'une trombe ou d'un tourbillon, comme nous en voyons quelquefois sur la terre, et qui, par un mouvement concentrique, réunit tous les corps qu'elle entraîne.

4° Par la séparation des parties ou l'explosion d'un astre qui, en se divisant, peut en former plusieurs et constituer un système avec son soleil, ses planètes et leurs satellites.

5° Par un accident contraire, ou la conjonction de deux ou de plusieurs astres qui se rencontrent, s'unissent et n'en forment plus qu'un.

Dans le principe de leur formation, beaucoup de globes, notamment ceux qui sont composés de débris ou de pièces de rapport, n'ont été ni ronds ni elliptiques; ils ne le sont devenus que par le frottement, tendant ainsi à s'arrondir ou s'égaliser toujours davantage. C'est ainsi

qu'avec le temps les pics disparaissent, les montagnes deviennent des collines et celles-ci des plaines.

Tous les globes sont, jusqu'à leur constitution complète, susceptibles de croissance.

Ils croissent : 1° par la concentration et la consolidation successive de leur atmosphère.

2° Par l'addition des masses saisies par cette atmosphère et amenées sur leur surface.

3° Par l'aspiration du vide qui tend toujours à se remplir.

Cette absorption de matière extérieure se ferait sentir jusqu'au centre des globes tant qu'il y existerait des vides, et c'est ainsi que le centre deviendrait plus dense à mesure que les couches supérieures augmentent en nombre, en volume et en poids. Ces globes, en croissant de poids, peuvent diminuer d'étendue ; c'est même ce qui arrive ordinairement par la pression des couches nouvelles qui pèsent sur les anciennes.

Ces couches, que nous considérons comme le résultat d'un simple déplacement de la matière terreuse, peuvent, comme on vient de le voir, provenir de sédimens atmosphériques, sorte d'alluvions éthérées qui semblent indiquer leur position concentrique et les recouvremens successifs remontant du noyau au centre.

Peut-être même le mouvement des globes n'est-il qu'une suite de leur croissance. Cette croissance achevée, ils ont obtenu le degré d'équilibre auquel ils peuvent parvenir : alors ils s'arrêtent et deviennent immobiles, ou n'ont, comme les étoiles fixes, qu'un mouvement invisible pour nous. Ils ont alors atteint toute leur perfection, toute leur taille et ne peuvent plus que décroître.

Ces globes périssent :

1° Par la dilatation.

2° Par la conflagration.

3° Par l'explosion.

4° Par le choc d'un autre globe

5° Par la dissolution des parties.

Examinons ces diverses causes de destruction en laissant de côté la première, sur laquelle nous reviendrons.

La conflagration vient de l'approche d'une comète ou d'un soleil, ou simplement d'un frottement.

L'explosion a lieu quand la surface d'un globe, se vitrifiant, la vapeur qui bouillonne dans l'intérieur n'a plus de voie pour s'échapper.

Elle a lieu aussi quand la chaleur intérieure s'accroît au point de faire éclater la base ou le noyau.

Le choc extérieur, qui peut briser un globe, vient d'une comète ou bien d'une masse de matière quelconque projetée dans l'espace ou s'y étant formée par la concentration. Il vient aussi d'un autre globe dont la marche a cessé d'être régulière ou ne l'est pas encore.

La dissolution des parties s'opère quand toute la matière intérieure d'un globe, s'échappant par les bouches volcaniques, il ne reste plus qu'une croûte vide à peu près comme celle d'une géode. Cette croûte n'ayant plus assez d'épaisseur pour se soutenir, elle se divise en fractions qui deviennent la matière de nouveaux globes ou qui forment une zone d'aérolithes comme celle qui est autour de la terre, ou un anneau comme est celui de Saturne.

Cette dissolution s'effectue aussi par la vaporisation produite par la combustion qui ne laisse qu'une masse de scories ou de cendres. Telle est la fin ordinaire des soleils, astres probablement moins durables que les planètes, si celles-ci ne sont pas elles-mêmes des soleils éteints avant leur entière combustion.

Cette pulvérisation peut être la suite du dessèchement; et quand toutes les parties humides d'un globe

étant absorbées, il n'existe plus de liaison entre les élémens de sa charpente, la masse entière s'en va en poussière et forme ces brouillards secs dont la terre est quelquefois atteinte.

Un globe se dissout par la liquéfaction ou le délaiement de toutes ses parties molles, lorsqu'atteint par une masse d'eau il en est enveloppé ou successivement balayé. A la suite de ce lavage, il n'en reste plus que les ossemens ou les roches primitives, qui bientôt se séparent de même qu'un édifice dont le ciment s'est dissous.

L'invasion d'une nébuleuse peut détruire un globe en l'entourant, dans toutes ses parties, d'une masse aqueuse, ou vaseuse, ou sablonneuse, ou même pierreuse, si la nébuleuse est composée d'aérolithes, de scories ou de matières volcaniques. Le globe, ainsi saisi, devient le noyau d'un nouvel astre.

Il est de ces nébuleuses qui ont peut-être absorbé tout un système de planètes avec leur soleil, et c'est de cette façon que se sont constituées ces énormes étoiles près desquelles la terre n'est qu'un grain de mil.

Les symptômes qui annoncent la dissolution d'un globe sont :

1° La cessation totale ou partielle de son attraction.

2° La diminution, puis la perte de son atmosphère.

3° Le frottement, quand ce frottement est sans compensation ou sans attraction, et qu'il use un globe comme il userait une meule tournant contre une autre meule.

4° La réduction du vide moléculaire et la trop grande condensation des parties dans lesquelles les fluides ont cessé de circuler et qui perdent ainsi toute leur élasticité.

A l'appui de ces diverses hypothèses sur la formation et la destruction des globes, nous ajouterons quelques explications :

Projeté dans l'éther, un corps, par la seule conséquence de son mouvement, se formerait une atmosphère soit par un dégagement de sa masse même et la dilatation de son enveloppe, soit par son attraction.

Ce serait cette matière continuellement attirée de l'espace qui, pesant sur le globe et s'y arrêtant, constituerait la pression dite atmosphérique, pression qu'on pourrait comparer à celle d'une douche en même temps ascendante et descendante, ou à un seau d'eau qu'on nous verserait sur la tête et dont une partie, en tombant, rejaillirait autour de nous: cette eau nous maintiendrait dans une sorte d'équilibre, parce que nous serions soutenu ou poussé à peu près également de tous les côtés.

Une partie de cette atmosphère, en touchant la surface terrestre ou en contribuant à la constitution des formes qui y vivent, s'y solidifierait et se confondrait ensuite à la masse qui s'en trouverait successivement augmentée. A certain point de densité, la masse n'augmenterait plus, parce que la matière attirée ne pourrait plus la pénétrer et que l'attraction propre à ce globe se trouverait concentrée en lui.

La faculté absorbante d'un globe cesserait donc lorsqu'il serait arrivé à ce qu'on peut appeler sa maturité, c'est-à-dire à son complément de condensation et de dureté. Nous voyons que les corps spongieux ou poreux absorbent facilement les matières extérieures, tandis que ceux qui sont compacts ne les admettent que peu ou point : les pores ou les vides d'un corps contribuant ainsi à sa force attractive.

Cette absorption de matière par les planètes pendant toute la période de leur formation et jusqu'à leur entière consolidation, nous indiquerait pourquoi cette atmosphère ne se dilate pas dans l'éther tant que cette formation n'est pas achevée.

Il y aurait donc deux sortes de planètes :

1° Celles dont l'atmosphère se serait formée par projection, c'est-à-dire par la dilatation d'une partie d'elles-mêmes s'étendant dans l'espace, puis de l'espace revenant sur elle par l'obstacle que lui opposerait l'atmosphère des autres corps célestes.

2° Celles qui, en attirant la matière du dehors, auraient successivement augmenté leur volume et l'augmenteraient encore en s'environnant de cette auréole atmosphérique qui se condenserait peu à peu par suite de sa combinaison avec des parties terrestres.

Aussi, à mesure qu'on s'élève de la terre vers l'espace, trouve-t-on un air plus pur, plus rapproché de l'éther. L'air que nous respirons, ou cette combinaison d'oxigène et d'azote, doit être plus ou moins mélangé d'émanation terrestre, mélange qui, contribuant à sa condensation et à sa pesanteur, le ramène toujours sur la terre quand il tend à s'en écarter par suite de l'entraînement des courans aériens ou des convulsions de l'atmosphère.

La décomposition d'un globe ne deviendrait donc possible que le jour où sa force d'absorption s'éteindrait. Mais avant que cette période décroissante ne commençât, ce corps aurait perdu son atmosphère : l'éther viendrait le frapper directement, ce qui ne suffirait pas encore pour le faire décroître ; seulement, il cesserait d'augmenter.

Ainsi sa décroissance ne se prononcerait qu'après la perte de son attraction : c'est alors seulement qu'il entrerait en décomposition, à moins qu'entièrement solidifié, il ne restât dans cet état d'inertie pendant une période plus ou moins longue.

Ce qui annonce encore la fin d'un globe, ce sont les ouvertures qui le traversent et les courans de fluide qui y circulent sans s'y arrêter. Bien que son attraction centrale puisse ne pas cesser subitement, parce que ces

vides ne se manifestent que peu à peu et ne le minent qu'insensiblement, ce globe doit finir dans un temps donné. Son attraction n'agit plus d'une manière égale; elle s'atténue sur un point, elle augmente sur un autre. Il finit par perdre sa forme sphérique, puis son équilibre et fait alors un mouvement sur son axe.

Quand un corps céleste est devenu entièrement compact, c'est-à-dire autant qu'une grande masse peut l'être, car sa densité n'est jamais complète ou absolue, le premier effet doit être une cessation de croissance, suite de la cessation d'attraction. Le second doit être une cessation de rotation. Le troisième celle du mouvement elliptique ou circulaire. Ce globe doit rester immobile ou tomber en ligne droite. Nous en déduirons la cause en parlant de l'équilibre.

Nous avons appelé globes morts ou éteints ceux qui sont ainsi devenus compacts. Dépourvus d'attraction et d'atmosphère, ils doivent être complètement stériles, parce que la végétation, qui n'a lieu qu'à l'aide du vide moléculaire ou d'une matière assez dilatée pour que les racines puissent la pénétrer, doit y être impossible, même pour les mousses et les lichens. D'un autre côté, ne recevant plus la lumière ou ne pouvant pas la retenir, il doit être obscur et invisible dans l'espace.

La cessation de l'attraction centrale tandis que l'attraction moléculaire subsiste, doit amener la division d'un globe en petits fragmens. Cette auréole d'aérolithes qui nous entoure, cette espèce d'anneau n'est peut-être formée que des débris d'un monde ainsi décomposé.

Quand c'est la superficie seule d'un astre qui se vitrifie et que les vides intérieurs existent sans communication avec l'extérieur, la décomposition peut être beaucoup plus prompte, parce qu'il suffit d'un choc et d'une explosion intérieure pour le faire éclater.

La décroissance d'un globe, et finalement sa décomposition, pourraient aussi s'accomplir par exfoliation ou par l'opération contraire à celle de sa formation. Celle-ci avait eu lieu par une concentration de matière s'accumulant par couches successives et concentriques : ces couches n'étant plus retenues par la pression atmosphérique, se soulèvent, se séparent, puis s'en vont en poussière dans l'espace.

D'après ces divers systèmes, on pourrait comparer la croissance et la décroissance d'un globe à celle d'un fruit qui grossit en attirant les sucs, soit de la terre au moyen des racines de l'arbre qui le porte, soit de l'espace au moyen de ses feuilles et de ses branches. Mais dès que ce fruit a acquis son développement et sa maturité, il perd cette faculté absorbante : il se flétrit, se dessèche, se décompose et tombe.

Nous avons vu que des globes pouvaient périr par conflagration : il en est peut-être aussi qui périssent par congélation successive ou spontanée. Cette congélation peut arriver au point de les rendre inattractifs ; alors ils tombent dans la catégorie des mondes arrivés à la densité extrême et n'ayant plus d'atmosphère.

Il est possible que des astres soient entourés d'une ceinture de glace sans être eux-mêmes glacés ; peut-être est-il, dans l'espace, d'immenses glaciers au milieu desquels des corps enchâssés n'ont de libre autour d'eux que l'espace atmosphérique où la matière est devenue fluide par la chaleur du globe même ou par l'effet des rayons solaires traversant ce ciel glacé et s'y réunissant comme dans un verre ardent. Cette calotte ou cette atmosphère solide, retenant l'atmosphère fluide ainsi qu'une carafe retient l'eau, marcherait avec le globe qu'elle enchâsse et peut-être contribuerait à le rendre visible en faisant pour nous l'effet d'un verre grossissant.

Peut-être aussi est-il de ces globes de glace entièrement vides qu'on peut comparer à d'immenses bulles d'air et qui, nous renvoyant la lumière, nous apparaissent comme des nébuleuses.

Si la superficie de ces bulles se modifie par les matières qu'elles attirent, aérolithes ou bolides, elles peuvent former à la longue un véritable globe, mais un globe creux, dès-lors très-étendu relativement à la masse et conséquemment peu solide.

A moins qu'on n'admette que ces bulles puissent se solidifier et acquérir même un noyau : il suffirait pour cela qu'elles fussent poreuses. Si vous mettez un vase ouvert, ou simplement ayant quelques fissures, dans un fluide saturé de matière, non-seulement cette matière s'attachera à sa surface, mais elle pénètrera dans l'intérieur et, à la longue, le remplira entièrement.

La force créatrice est si puissante, qu'il serait bien difficile d'indiquer même une faible partie de ses voies; et celles qui nous paraissent les plus destructives sont peut-être les plus fécondes.

Ainsi, que les globes croissent ou décroissent, qu'ils changent d'orbite ou de région, qu'ils restent entiers ou qu'ils se divisent, que leur mouvement soit rapide ou lent, qu'ils nous semblent immobiles comme les étoiles fixes ou projetés comme des comètes, ils n'ont pas moins une organisation régulière; et dans leur marche comme dans leur immobilité, dans leur création comme dans leur destruction, il n'y a ni accident ni hasard. En vain le sceptique nie les causes et l'impie les matérialise : à l'aspect de cette machine immense et de ses rouages admirables, l'homme s'écrie convaincu : *la main de Dieu est là.*

FORMES. DE LEUR ACCORD AVEC LA LOCALITÉ. Toutes les formes animées n'ont point paru à la fois. Dans le principe de la population de la terre, les espèces étaient peu nombreuses : elles le sont successivement devenues davantage et ont fini par l'être outre mesure. Cette surabondance ne pouvait durer.

La première période de la création fut donc pauvre de types ; ils répondaient à peine aux degrés de l'intelligence dont plusieurs étaient représentés par une même forme.

Dans la seconde, au contraire, il y eut surabondance : les types furent plus nombreux que les degrés, et l'on rencontrait des êtres intellectuellement semblables revêtus de formes différentes.

Etait-ce une erreur de l'intelligence ? Non, c'était, dans le premier cas, la conséquence naturelle d'un ordre de choses qui s'établit et qui n'avance que pas à pas.

Dans le second, c'était l'effet de la localité, du peu de stabilité du sol et du défaut de communication.

Parmi les moyens de transmission et de ressemblance des formes, on peut mettre la vue et le souvenir : dès-lors les êtres que la distance sépare doivent d'autant moins se ressembler qu'ils ont entr'eux moins de rapports.

Par suite de ces circonstances, les degrés intellectuels étaient donc doublement représentés ; et entre les classes animales analogues à celles d'aujourd'hui, il en existait d'intermédiaires, mais dont la différence avec les degrés voisins n'était pas assez tranchée pour caractériser un type. C'était un rouage inutile, un double emploi, les types voisins suffisant à toutes les nuances de l'intelligence de ces degrés. Ces intermédiaires n'ont donc été que des jalons et des pierres d'attente : la vie s'essayait, elle s'efforçait d'ajuster la forme à la localité.

La localité étant autre qu'aujourd'hui, la forme devait l'être. Aussi, dans les nombreux fossiles de la période

antédiluvienne n'en rencontrons-nous guère d'espèces absolument semblables à celles de notre époque.

Après le déluge et lors du réveil des germes vint, comme nous venons de le dire, la période de disette des types.

Un état mixte et assez en rapport avec les besoins de la vie ou de l'intelligence du moment, suivit, et nous ne trouvons dans les couches terrestres de cette période que des types distincts bien caractérisés et suffisans pour représenter tous les échelons de l'échelle jusqu'au point où elle était parvenue.

A une époque un peu plus rapprochée de nous, soit qu'un mouvement atmosphérique se fût de nouveau fait sentir, soit par toute autre cause, les localités et le climat devinrent plus variables, car on rencontre des débris de formes à la fois plus variées et moins arrêtées.

Luttant contre ce désordre des élémens ou cette mobilité du sol, chaque intelligence s'ajustait, comme elle pouvait, au lieu où elle devait vivre.

Sans doute, chaque fois que les lieux changeaient, la forme aurait dû changer à son tour; mais sa croissance est lente et sa modification plus encore: elle restait donc souvent en désaccord avec la localité et, par cela même, impropre à l'œuvre et au développement de la vie.

Cette abondance de formes purement transitoires nous indique donc un état anormal de la nature locale ou de la surface; mais cet état cessant, ces formes ne devaient pas se reproduire. Elles servaient à l'individu sans doute, mais leur qualité tenait trop à cet état individuel et n'était pas assez harmoniée à l'ensemble pour qu'elles pussent se généraliser et devenir un type de famille ou de race.

La nature, même dans ses écarts, ne fait rien d'inutile, car c'est l'intelligence qui est son mobile. La pénurie

des formes n'existait plus, et d'une réaction trop féconde était résultée la surabondance : cette superfluité était une gêne, une entrave, sans doute, mais elle laissait un choix.

Parmi les nombreux essais de formes d'un même degré plus ou moins aptes à l'œuvre dans la localité où elle s'était constituée, l'intelligence a dû retenir celle qui pouvait le mieux convenir à toutes les localités : c'est ce qu'elle fit, et c'est encore sur ce point que se porte le perfectionnement des formes.

A l'appui de ceci, nous dirons que les animaux voyageurs, ceux qui changent le plus souvent de lieux ou de climats, sont aussi ceux qui sont le plus similaires dans tous les climats. Ce sont également eux dont les formes semblent en général les plus perfectionnées.

Les espèces casanières, ou celles qui ne peuvent ou qui ne veulent pas s'écarter du lieu où elles sont nées, conservent l'empreinte de cette localité. C'est ainsi que les poissons des rivières et des mers, qui sont sans communication de l'une à l'autre, présentent, bien que d'espèce semblable, des différences notables.

Ceci est moins sensible pour les plantes, parce que leurs germes et leurs graines sont transportés à des distances très-grandes et qu'elles ont des moyens de correspondance qui nous sont inconnus; mais quand ces moyens sont impossibles, la variété des formes doit exister également.

Lorsque des torrens, d'immenses rivières, des marais, des forêts impénétrables divisaient toutes les parties de la terre, quand les communications étaient difficiles ou impraticables, il devait donc y avoir plus de formes, quoiqu'il n'existât pas plus de classes d'intelligence.

C'est ce que nous voyons encore aujourd'hui entre les pays divisés par de très-hautes montagnes ou par de vastes mers. Lors de sa découverte, l'Amérique présentait

toutes formes différentes de celles de l'Europe. Dans la Nouvelle-Hollande, les dissemblances étaient encore plus tranchées.

Quand la surface terrestre, non encore assise, était continuellement remuée par des feux souterrains, cette variété de formes devait exister sur des points limitrophes. Mais le voisinage ici n'était qu'apparent : séparés les uns des autres par des gouffres et des abîmes, ces points étaient réellement isolés.

Il est vrai que la barrière qu'une irruption avait élevée était fréquemment renversée par une autre irruption. Les communications établies, ces races, qui ne différaient que par des nuances purement locales, se confondaient bientôt : le même instinct, les mêmes appétits, les mêmes mœurs les rapprochaient, et enfin l'accouplement faisait successivement disparaître toutes les différences dans les générations suivantes.

Lorsque le degré n'était pas le même et que ce rapprochement n'avait pas lieu, l'effet contraire se faisait bientôt sentir. L'antipathie de ces races voisines, que des besoins semblables et la recherche d'une même pâture, d'une même proie mettaient sans cesse aux prises, devait, dans un temps donné, entraîner la destruction des formes les plus faibles.

Nous avons dit aussi que la modification des climats avait contribué à celle des formes, et qu'à mesure que les saisons s'étaient régularisées et avaient pris plus de stabilité, les formes avaient dû devenir plus régulières et plus stables. C'est encore ce que nous prouvent l'examen des diverses couches de notre sól et le simple raisonnement. Quand la terre était battue par les tempêtes incessantes, il n'y avait et ne pouvait y avoir que des animaux vivant sous l'eau ou sous terre, ou bien des reptiles qui, s'élevant peu au-dessus du sol, pouvaient,

au moindre signe de danger, s'y attacher ou se réfugier dans ses entrailles.

On peut dire la même chose des plantes : dans les latitudes battues par les vents, vous n'en voyez que de petites et de rabougries, et les arbres n'y peuvent venir. Les plantes rampantes ont paru avant les plantes grimpantes, et celles-ci ne sont devenues grimpantes que par un changement dans leurs habitudes lorsque l'emplacement horizontal leur a manqué ou qu'elles ont trouvé un point d'appui perpendiculaire par l'apparition des végétaux à haute tige.

Après les animaux sans pattes sont venus ceux à pattes nombreuses et courtes, ce qui annonçait encore un pays en proie à des convulsions violentes, mais pourtant moins terribles, moins continues.

Quand les pattes s'allongèrent, c'est que le sol s'assurait; quand elles furent réduites à quatre, puis à deux. Lorsqu'aux pattes se joignirent des ailes, c'est que la tempête s'apaisait, c'est que l'agitation de l'atmosphère et les oscillations du terrain allaient toujours en décroissant : chacun de ces progrès de la forme en marque un de la température et de la surface terrestre.

Ce nivellement des terrains, si favorable au nivellement des formes, s'opère encore sous nos yeux. Les montagnes constamment lavées par les eaux qui en entraînent les parties molles, ou battues par la neige qui en détache les aspérités et les précipite en avalanche dans les vallées, diminuent à la fois la hauteur des unes et la profondeur des autres. Le sol terrestre devenant moins accidenté, il doit y avoir aussi moins d'accidens de forme ou moins de variété dans les analogies.

Les migrations, résultat du rétablissement des communications, ces migrations dont l'instinct, si impérieux chez certaines races, n'a dû naître qu'à cette époque, ont pu

encore avoir une grande influence sur les modifications de la forme, et contribuer même à faire disparaître quelques types secondaires.

Les animaux émigrans voyagent toujours en grand nombre : ordinairement affamés, ils deviennent, par cela même, redoutables. En attaquant toutes les autres races ou en dévorant leur nourriture, ils les ont forcées à se mettre en garde; et c'est ainsi que des êtres jusqu'alors pacifiques et sans armes ont acquis peu à peu ces moyens de défense.

Alors des épines sont venues aux arbres, des aiguillons aux mouches, du venin aux vipères, des serres aux oiseaux, des griffes, des cornes aux mammifères.

Les armes, nées pour la défense, sont bientôt, chez certaines races, devenues offensives, car il en est qui attaquent toujours les premières et qui sont dans la nécessité de le faire, puisqu'elles ne vivent que de la chair des êtres qu'elles tuent.

Avant d'être ainsi armées en guerre, ces espèces étaient probablement herbivores; mais privées de la nourriture végétale que venaient dévorer les survenans et forcées ainsi de changer d'habitudes, après avoir combattu ces intrus, après les avoir tués, elles ont fini, faute d'autre chose, par dévorer leur cadavre.

Peut-être est-ce ainsi que se sont constituées toutes les familles carnivores, car elles n'ont pu paraître que lorsque la terre, déjà vieille, était fort peuplée. Si les loups et les brebis étaient nés ensemble, le même jour et dans les mêmes lieux, il y aurait aujourd'hui des loups; mais des brebis, il n'y en aurait plus; et si les loups n'avaient pu s'accoutumer à une autre nourriture, il n'y aurait pas plus de loups que de brebis.

L'instinct sanguinaire de quelques classes et l'instrument qui accompagne cet instinct, ne peuvent donc tenir

au principe de la création et à la forme primitive. Le but de la nature est de faire vivre et non de faire mourir: le goût de tuer et l'organe qui y sert, sont donc, chez les races aujourd'hui les plus féroces, nés de la persécution et de la violence.

Supprimez la possibilité de l'attaque, la défense devenue inutile, il n'y aura bientôt plus d'espèces armées.

Donnez à une race une arme séparée de la forme et plus forte, plus meurtrière que l'arme naturelle ou tenant aux organes, cette arme naturelle cessera d'exister ou s'affaiblira au point de n'être plus qu'un ornement.

L'homme a des ongles mous et inoffensifs, parce qu'il peut saisir un glaive ou une massue. S'il n'avait jamais eu que ses ongles pour armes, ils seraient, comme les griffes du tigre, longs, durs et tranchans.

Pourquoi le cerf a-t-il des bois rameux et presqu'inutiles à sa défense? C'est probablement qu'il n'a plus eu à se défendre ou bien qu'il a cessé de le faire, ou bien encore que ce genre de défense est devenu impuissant contre l'ennemi qui l'attaquait. Si le cerf s'était constamment servi de son bois comme arme ou comme moyen de remuer le sol, ou s'il n'avait pas été attaqué de loin ou par-derrière et de manière qu'il eut pu s'en servir, ce bois, au lieu d'être un simple ornement peu solide, peu durable, aurait été une arme dure, stable et perçante.

On le voit donc, quel que soit le membre ou la forme, ce sont les localités et les circonstances, ou en d'autres termes, la nécessité, qui en ont amené la formation originelle, puis toutes les modifications secondaires.

Les meilleures formes, les plus durables sont donc celles qui se prêtent le mieux à toutes les circonstances, à toutes localités, à tous les climats. Aussi, sont-ce les formes qui remplissent ces conditions qui ont survécu,

et dans lesquelles toutes les autres d'un même degré doivent tendre à se fondre.

Si les formes actuelles de la nature terrestre, plus nombreuses qu'elles ne l'étaient dans le principe, le sont pourtant moins qu'elles ne l'ont été à certaines époques, si elles ont moins de variété et moins d'ampleur et, en apparence, moins de force, elles sont mieux appropriées à l'ensemble des choses, mieux constituées contre les chocs de toute nature, conséquemment devant résister mieux que les formes anciennes aux mouvemens atmosphériques. Il faudrait donc que les élémens changeassent complètement de place et de nature pour les briser toutes.

Maintenant, donnons quelques preuves matérielles à l'appui des théories que nous venons de poser et voyons, par l'examen des débris fossiles que présentent les couches supérieures de la terre, si, en effet, il n'a pas existé un plus grand nombre de types de formes qu'on en compte aujourd'hui.

Dans les terrains tertiaires et les dépôts clysmiens, sur la seule étendue de la France actuelle (1840), on trouve dix espèces bien distinctes de bœufs, autant ou plus de cerfs, de cochons, d'ours, de loups, de renards, etc., tandis que de chacune de ces races on ne connaît plus, dans le même pays, qu'une ou deux ou trois variétés dans lesquelles se sont probablement fondues toutes les autres.

Les tapirs, les hippopotames, les rhinocéros, les éléphans, qui n'offrent plus, sur toute la terre, que deux ou trois variétés pour chaque famille, présentaient, dans le seul bassin de Paris, plus de douze espèces.

S'il existait des éléphans et des rhinocéros deux ou trois fois plus gros que les nôtres, il y en avait aussi d'exigus: entr'autres, un petit rhinocéros de la taille d'un mouton, et un autre d'un genre voisin (*palæotherium minimum*) qui n'était pas plus gros qu'un lapin.

Nos rivières, en fait d'amphibies, n'ont plus que des loutres, des rats d'eau et quelques castors : alors elles avaient des hippopotames de dix-huit pieds de longueur, de sept de hauteur, c'est-à-dire près de moitié plus forts que ceux de nos jours. Il y en avait une espèce moins grande (*hippopotamus tormeilii*) et une troisième (*hippopotamus minutus*) de la taille d'un cochon de lait.

Nous avions, dans nos forêts, quatre variétés de tigres : l'un (*felis giganteus*), dont on trouve fréquemment les ossemens, était de la taille du plus fort cheval, moins haut peut-être, mais beaucoup plus long. C'est peut-être le type originel de notre chat domestique, car à la taille près, sa forme est semblable.

Dans les mêmes bois, vivait un chien gigantesque et qui devait être plus fort que le plus grand de nos bœufs.

Si nous passons aux reptiles, les variétés de ces lézards, de ces crocodiles, que les savans ont nommés protosaure, plésiosaure, ichthyosaure, téléosaure, mosasaure, mégalosaure, sténéosaure, mastodonsaure, et dont la taille allait d'un mètre à trente, sont innombrables. Chaque plaine, chaque fleuve, chaque marais avait pour ainsi dire sa spécialité de reptiles qu'on ne retrouvait pas ailleurs. Maintenant, sur toute la terre, on ne connaît que trois ou quatre espèces de crocodiles de taille moyenne.

Si nous nous éloignons de la France, le dinothorion géant dont on a trouvé les débris en Allemagne et où quelques-uns voient une espèce de taupe, avait quinze pieds de hauteur et dix-huit à vingt pieds de longueur. Sa tête seule avait cinq pieds de long sur trois et demie de large.

Le megatheriote, sorte de tatou, atteignait sept à huit pieds de hauteur sur quatorze ou quinze de longueur.

Sauf ce dernier animal dont on ne connaît encore que

trois squelettes, les individus de toutes ces races étaient nombreux; et les ossemens de mastodontes que les Russes et les Tartares nomment mammouth (souris de terre), parce qu'ils croient qu'ils vivaient sous le sol, couvrent une partie de la Sibérie et de la Nouvelle-Zemble.

Il est plus difficile de juger du nombre, de l'espèce et de la taille des oiseaux : la fragilité de leurs os les a rendus rares. Cependant on a découvert, en Amérique, les restes d'un individu du genre de l'autruche qui devait être trois à quatre fois plus haut.

Nous ne parlerons ni des insectes, ni des poissons, ni des vers, ni des coquilles; mais dans ces classes, comme dans toutes les autres, en outre des espèces entièrement détruites, il y a eu une grande réduction dans les variétés des familles dont les types subsistent encore. Cependant c'est parmi les animaux marins qu'il y a dû avoir le moins de modifications et de réductions de genres, la profondeur des mers offrant à beaucoup de familles un refuge assuré contre les convulsions de la nature et les attaques des hommes.

Sur la terre, la destruction ou la modification des grandes espèces a dû suivre celle des grandes forêts. Pour le développement de ces races de colosses, il faut beaucoup de place, beaucoup d'air, beaucoup d'eau; c'est par cette raison qu'elles se multiplient moins que les petites : toutes les localités ne leur conviennent pas.

On pourrait induire de ces exemples que la localité est une sorte de moule : lorsqu'elle n'agit pas sur la contexture des organes, elle influe sur leur dimension.

On n'a point trouvé encore de grands animaux dans de petites îles, même lorsqu'elles présentaient toutes les conditions nécessaires pour les y faire vivre. Partout les grands quadrupèdes sont sur les continens ou les îles d'une grande circonférence.

Les grands poissons vivent dans les grandes mers, dans les grands lacs, dans les grands fleuves, et leur dimension varie encore selon ce même espace.

A la Nouvelle-Hollande, on trouve des kangourous sur la terre ferme et les îles adjacentes. Ceux du continent sont ordinairement grands, mais la taille de ceux des îles varie selon l'étendue de l'île où ils vivent. Si l'on met les grandes races dans les petites îles, bientôt elles dégénèrent et rapetissent.

A cette influence de l'espace, il faut ajouter celle de la nourriture, influence qui, plus qu'aucune autre peut-être, a hâté la dégénération et le rapetissement des très-fortes espèces, notamment de carnivores. Il leur faut, pour vivre, un vaste terrain de chasse, et s'ils s'y multiplient trop, il faut qu'ils émigrent ou qu'ils meurent.

Aussi ces grands carnivores, les lions, les tigres, les aigles, ne vont jamais par troupes : ils ne tolèrent qu'un certain nombre des leurs dans un rayon donné et se livrent des combats furieux pour maintenir cette police. Leurs portées sont rarement nombreuses. Quand elles le sont, les mâles détruisent les petits.

Les grands herbivores ont plus de moyens de vivre. Néanmoins, ces moyens s'épuisent également quand ils se multiplient à l'excès. Alors ils jeûnent, et le défaut de nourriture, en réduisant le volume de chaque individu, conduit peu à peu à la réduction du type.

Cet étiolement de la forme par l'insuffisance de la nourriture ne s'applique qu'à une seule catégorie d'êtres : ceux qui consomment beaucoup ou dans une proportion qui excède la production. Or, ce cas est tout spécial, et la presque totalité des animaux, notamment ceux des classes infimes, trouvent partout une nourriture suffisante ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne changent aussi de forme.

Nous n'en considérons donc pas moins l'accord de la

forme avec la localité comme étant une des lois fondamentales de la création, parce que cette loi est établie sur la nécessité et que la vie n'est intelligente qu'autant qu'elle sait s'harmonier à cette nécessité.

Cette loi d'ensemble ou de l'accord de la forme aux localités et aux circonstances, est basée sur un principe éminemment rationnel. Si la forme ne se constituait ni ne se modifiait d'après l'emplacement, si elle n'avait pas cette faculté, il faudrait que la forme cessât d'exister ou que la place se modifiât sur la forme. Sans doute ceci arrive jusqu'à certain point: l'être a aussi cette puissance, mais non jusqu'à changer les lois générales de la nature; car s'il en était ainsi, il faudrait une nature pour chaque être, ce qui nous ramènerait au chaos.

Il y a donc *une nature commune* et *des localités différentes*, une *nature* dont les élémens et la marche ne changent pas ou ne changent qu'à des époques fort éloignées, et des *localités* qui peuvent changer et changent effectivement.

La forme alors doit ou se modifier ou s'identifier avec ces variations continues. C'est ce qui a eu lieu et ce qui arrive encore. Il est des formes qui obtiennent, en se perfectionnant, la facilité de vivre et de fonctionner dans des localités diverses.

Cette facilité provient surtout de la réduction des parties charnues: un être ne gagne rien à grossir outre mesure, il y perd en agilité, en vigueur et même en aptitude.

Il ne faudrait pas induire des faits que nous venons d'exposer, que l'intelligence diminue à mesure que la taille décroît. Non, la dimension du corps ne prouve pas celle de la pensée: un homme pense plus qu'une baleine ou qu'un éléphant; un chien a plus d'instinct qu'un taureau ou qu'un dromadaire. Les petits des hiron-

delles, lorsqu'ils commencent à avoir des plumes, pèsent un quart de plus que leur père ou leur mère; et ils n'ont ni leur instinct ni leur force.

Il en est de même chez l'homme: souvent son corps augmente de volume sans que sa raison croisse de vigueur. Le plus grand ou le plus gros n'est ni le plus sage ni le plus ingénieux.

Par conséquent, quelle que soit la catégorie ou la classe à laquelle un être appartient, jamais la grandeur ou l'exiguité de sa forme, sa force ou sa faiblesse et même la puissance ou l'impuissance de ses sens, ne prouvent ni pour ni contre son intelligence et ne peuvent indiquer le degré intellectuel où il est.

Maintenant, si nous voulons jeter un regard au-delà de ce monde terrestre et juger, par rapprochement, de la nature et de l'esprit des êtres qui les habitent, nous dirons que le rapport qui existe sur la terre entre la dimension des lieux et celle des corps vivans peut nous indiquer la différence de taille des habitans d'un astre à un autre. Ainsi, Jupiter, qui est mille quatre cent soixante-dix fois plus gros que la terre, devrait avoir des êtres plus grands que ceux de cette terre. La lune, qui est quarante-neuf fois plus petite, devrait les avoir plus petits.

Quant aux habitans du soleil et ceux des étoiles qui sont mille et mille fois plus grosses que cet astre, il serait assez difficile de dire à quelle taille immense peuvent arriver leurs habitans.

Si ces mondes sont plus perfectionnés que le nôtre, il est à croire que la taille n'excède jamais certaine proportion, parce qu'ainsi qu'on vient de le dire, l'énormité des dimensions deviendrait plutôt une gêne qu'un aide. Un être véritablement puissant doit pouvoir, par le seul effet de sa volonté, harmonier sa forme à toutes les localités non-seulement du monde qu'il habite, mais

de tous les mondes, et conséquemment pouvoir l'étendre ou la réduire presqu'à l'infini.

Il doit pouvoir aussi, selon son désir, la rendre palpable ou impalpable, visible ou invisible : telle doit être l'une des facultés de Dieu et peut-être des créatures qui l'approchent.

Mais nous en tenant ici à l'influence de la localité et à son rapport avec la forme, nous disons : si ces globes gigantesques sont habités, et ils le sont, pourquoi auraient-ils été créés s'ils étaient inutiles, les créatures qui y vivent doivent être moralement et physiquement à la mesure de leur perfection et de leur immensité. Dès-lors, si elles ont révélation de notre existence, nous devons, à leurs yeux, être des atomes moindres que les cirons le sont aux nôtres.

FORMULES ET SALUTS. Parmi les choses qui sont restées stationnaires, c'est-à-dire tout aussi plates et stupides qu'elles étaient jadis, sont les formules de salut. Elles ont survécu à toutes nos révolutions et même à toutes nos conversions politiques ou autres. Il est pourtant étrange que, dans un pays chrétien, où mentir est réputé péché mortel, les plus honnêtes gens se croient obligés de terminer leurs lettres par trois gros mensonges formulés en trois mots et trois monosyllabes : *très-humble et très-obéissant serviteur*. Le tout écrit et certifié par ceux qui ne sont ni humbles ni obéissans et qui, non-seulement ne voudraient pas être vos serviteurs, mais qui souvent ne vous jugeraient pas même digne d'être le leur.

Pour compléter l'imposture, quelques-uns font précéder ce *très-humble serviteur*, d'un *respectueux attachement*, surtout s'il s'agit d'individus qu'ils détestent ; ou

d'un *profond respect*, s'il est question de ceux qu'ils méprisent.

Il s'est rencontré des hommes à grand caractère, des hommes courageux et sachant, au besoin, s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, qui se sont aventurés jusqu'à remplacer le *j'ai l'honneur d'être, monsieur*, par un simple *je suis, monsieur*. Mais ils n'ont pas encore poussé l'audace jusqu'à supprimer le *très-humble et très-obéissant*. Peut-être ont-ils eu raison, c'eût été une imprudence. Je connais maints employés qui n'ont jamais eu d'avancement pour l'avoir refusé à leur chef.

On a ensuite varié ces menteries de mille et mille manières, en les ajustant plus ou moins bien à la qualité de l'homme à qui on écrit; c'est une gamme ascendante dont voici un specimen :

J'ai l'honneur d'être avec considération.

Avec une parfaite considération.

Avec une haute considération.

Avec une très-haute considération.

Avec la plus haute considération.

Ou bien encore : avec une considération distinguée, très-distinguée, la plus distinguée.

Après les considérations viennent les civilités; il y en a de plusieurs sortes et qualités : civilités sincères, civilités respectueuses, très-humbles civilités.

Lorsqu'on écrit aux gens avec qui l'on n'a pas à se gêner, à des pétitionnaires, à des vilains, on leur mettra : j'ai l'honneur de vous saluer; ce qui veut dire : je vous fais l'honneur de vous saluer.

Ou bien : agréez mes salutations sincères; ce qui signifie : mes salutations peu sincères.

Quant aux mots *servante* et *serviteur*, pris isolément, ils sont devenus une impertinence : *votre servante, monsieur; votre serviteur, madame*, équivalent à *je me*

moque de vous, ou *je ne vous suis rien et ne veux rien vous être.*

Chacun connaît ces deux vers :

> Du grand Napoléon, je suis l'admirateur;
> Mais être son sujet, je suis son serviteur.

La kyrielle des *respects* succède aux précédentes; elle en est le perfectionnement ou le superlatif:

Agréez mes respects.

Je suis, avec respect.

J'ai l'honneur d'être, avec respect.

Avec le plus grand respect.

Avec un profond respect.

Avec le plus profond respect.

On dit aussi :

Recevez l'hommage de mon respect.

L'assurance de mon respect.

De ma respectueuse amitié.

De mon respectueux hommage.

De ma respectueuse considération.

De mon tendre respect.

Puis viennent les *sentimens dévoués*, *très-dévoués, les plus dévoués*, qui conduisent à *mon entier*, à *mon parfait*, à *mon profond dévouement.*

Salutations empressées est encore une formule reçue; elle est préférable aux précédentes, en ce que ne signifiant rien ou pas grand' chose, elle est beaucoup moins menteuse.

Ceux qui écrivent beaucoup, les banquiers, les négocians, les gens d'affaires, adoptent en général les formules les plus insignifiantes ou celles qui sont conçues de manière à ne présenter l'apparence ni d'un engagement, ni d'une concession, ni d'une flatterie, ni d'une

impertinence. Ils en ont ainsi trois ou quatre, selles à tous chevaux, qu'ils adaptent, tant bien que mal, à tous les noms, à tous les sentimens, à toutes les positions.

Les gens qui écrivent peu, ou qui n'ont rien à donner ou à obtenir, se préoccupent moins des conséquences de la formule et aiment à en inventer de nouvelles et à les varier. On ne gagne guère à ces changemens, s'il y a changement, car, en substance, c'est toujours la même chanson, le bonnet blanc arrangé en blanc bonnet, ou transposée en *ut* ou en *mi-bémol*.

Il serait difficile de suivre ces dilettanti de la formule dans leurs capricieuses inventions; elles ne leur réussissent pas toujours, et dans leur nouveauté, elles ont le malheur d'être reçues quelquefois comme insolentes et provocatrices. C'est ce qui arriva à ce failli redevenu riche, à qui un autre fripon écrivait: recevez, monsieur, l'assurance de ma haute estime pour vos vertus. Il ne le lui pardonna pas; il y avait vu une épigramme.

Un autre, voulant se donner un style régence, écrivait: je vous baise les mains, à une dame qui était manchotte et qui n'y vit qu'une sotte et cruelle plaisanterie.

Toutes les variantes de salut n'ont pas des résultats si fâcheux, et ce sont des accidens rares. En voici qu'on emploiera sans danger; on peut les appeler *saluts ornés* ou *illustrés;* ou encore, en style culinaire, *plats montés :*

Agréez l'hommage respectueux et dévoué que je vous offre.

Charmé de trouver une occasion pour vous renouveler l'assurance de ma haute considération.

Je vous prie de ne jamais douter de la sincérité de mon dévouement.

Croyez aux sentimens d'inaltérable affection avec lesquels je suis heureux de me dire votre plus dévoué serviteur.

Je me ferai toujours une joie de professer envers vous ma reconnaissance et d'en joindre l'expression à celle des sentimens que je vous ai voués.

Recevez, avec l'hommage de ma haute considération, l'assurance de mon inviolable attachement.

On ne peut nier que tout ceci, d'ailleurs fort peu compromettant, ne soit très-agréable.

En administration, de chef à subordonné, on a un peu simplifié la chose. Aux tout petits employés, on dira : recevez mes salutations, ou j'ai l'honneur de vous saluer.

Aux employés demi-gros, chefs de bureaux et autres, on ajoutera : très-sincèrement.

Aux tout-à-fait gros, receveurs, inspecteurs, on dira : recevez l'assurance de mes affectueux sentimens. A un employé de même grade, on se servira de ces mots : de mon sincère attachement.

Les saluts adoptés pendant la révolution n'étaient pas plus francs que ceux d'aujourd'hui, mais ils étaient plus courts : *salut fraternel, salut et fraternité, salut et respect,* étaient des phrases à peu près sans sottises. Elles n'en auraient plus eu du tout si elles s'étaient bornées au mot *salut.*

Ne serait-il donc pas temps d'en finir avec toutes ces simagrées, au moins dans les lettres officielles, dans les ordres administratifs adressés non à l'homme, mais à la place? Le titre et la signature de celui qui écrit termineraient la lettre.

Si l'on voulait absolument un salut, il serait gravé sur un cachet qui répèterait le nom du signataire, ce qui en constaterait l'authenticité et le rendrait lisible.

Les lettres intimes ont aussi leurs formules spéciales :

Tout à vous, mon cher ami.

Tout à vous de tout mon cœur.

Tout à vous, noble prince.

Votre affectionné, votre obligé, votre reconnaissant, votre fidèle.

Quelquefois l'on n'emploie qu'un seul mot : *amitié ; attachement; souvenir; au revoir; adieu; à vous; à toi.*

Combien y a-t-il de vérités dans ces protestations? Hélas! pas une sur mille.

Il n'y en a pas plus dans la formule de début des lettres :

Monsieur et cher collègue.

Monsieur et honoré confrère.

Monsieur et cher camarade.

Monsieur et ami.

Mon cher ami.

Mon bon ami.

Mon excellent ami.

Le tout adressé à des gens qu'on n'a jamais vus, qu'on n'a nulle envie de voir, souvent même qu'on méprise ou qu'on hait.

Les formules écrites ne sont pas les seules, il en est aussi de verbales; la plus répandue est le *comment vous portez-vous?* La santé étant le premier des biens, il est naturel de demander d'abord à chacun où en est la sienne. Malheureusement cette demande étant devenue banale et souvent machinale, on n'écoute presque jamais la réponse.

J'ai connu un individu qui n'attendait pas même la demande, et il disait à quiconque l'abordait : *et vous?* — *Très-bien*, lui répondait-on. C'était toujours du temps de gagné.

Cet usage de s'enquérir réciproquement de sa santé en s'abordant est probablement aussi ancien que le monde, et il existe chez presque tous les peuples. Chez les Européens, on s'informe aussi de la santé de madame et

des enfans, de celle du papa et de la maman : c'est une politesse obligée.

Il faut que l'amour de la politesse ou le besoin des formules soit dans la nature, car on n'a pas encore rencontré de peuple si brut qui n'ait les siennes, non moins étudiées, non moins prétentieuses que les nôtres; ajoutons non moins inutiles et non moins menteuses. Les antropophages ont leur *parfaite considération* et leur *humble respect*. S'ils ne les mettent pas dans leurs lettres, par la raison qu'ils n'en écrivent pas, ils les mettent dans des discours dont ils ne sont pas chiches. Tous les peuples sauvages sont bavards : en beaucoup de mots, ils ne disent guère plus de choses que nos orateurs. De même que chez nous, leurs interminables harangues ne sont souvent qu'une enfilade de formules auxquelles, pourtant, ils attachent une importance telle que l'omission d'une seule a parfois entraîné une guerre et un massacre; et l'on a vu des prisonniers tués, rôtis et mangés pour le maintien du principe de la civilité puérile et honnête.

Une autre preuve que les formules sont dans la nature, c'est que les plus petits enfans en ont pour leurs jeux. S'ils n'en connaissent pas, ils en inventent.

La formule des souhaits de bonne année est un grand casse-tête pour tous ceux qui ont des lettres à écrire à des supérieurs, à de grands parens. On pourrait encore s'épargner cette besogne en s'en tenant invariablement à l'ancienne phrase qui, au total, n'est pas pire que les autres : *je vous la souhaite bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres.*

Le seul défaut de ce vœu vénérable, défaut capital il est vrai, c'est qu'il est devenu, dans la bouche de bien des gens, une espèce de lettre de change tirée à vue, et que la seule réponse admise est de mettre la main à la poche.

Mais les visites sont plus chères encore par l'ennui qu'elles coûtent et le temps qu'elles font perdre : ces courses de porte en porte pour y donner une carte ou y répéter la même chose, sont pour tout le monde, sauf ceux qui vont recevoir des étrennes, une rude corvée.

Voici ce qu'un paresseux, qui voulait s'en dispenser, fit mettre dans un journal : « M. N*** a l'honneur de souhaiter la bonne année à tous ses parens, amis et connaissances, et généralement à tous les habitans de cette ville. Il regrette beaucoup que ses affaires ne lui aient pas permis de leur porter sa carte cette année, mais il ne manquera pas de leur en offrir deux l'année prochaine. Si quelques personnes tiennent à les avoir plus tôt, elles sont invitées à se présenter chez son portier qui les tient à leur disposition. »

Nous n'étendrons pas plus loin cette nomenclature des formules et des civilités banales, dans la crainte qu'elle ne devienne aussi somnifère et nauséabonde que la chose même.

FOUINES. Les animaux, même ceux du plus mauvais renom, ont leurs vertus : ils respectent les lois de l'hospitalité et s'attachent au logis dont les habitans les tolèrent, c'est-à-dire où, sans leur faire de bien, on s'abstient de leur faire du mal.

Depuis plus de vingt ans, deux fouines sont installées dans les greniers de ma maison, et jamais, quoique leur gite soit au-dessus de ma basse-cour, elles n'y ont tué ni une poule ni un poulet, et j'affirmerais presque qu'elles ne m'ont jamais pris un œuf.

Ce sont donc des fouines empaillées, me dira-t-on? — Nullement; ce sont des fouines bien vivantes, bien allantes, on peut ajouter bien pensantes : seulement, je ne puis

certifier que ce soit toujours les mêmes, car la fouine, m'a-t-on assuré, n'est pas immortelle.

Les miennes, fort retenues en ce qui concerne la volaille, celle de ma basse-cour du moins, se bornent à faire, chez moi, la guerre aux rats et aux souris; et, sous ce rapport, elles suppléent parfaitement à mes chats qui, trop fiers ou trop bien nourris, dédaignent, en véritables chats aristocrates, de courir après des bêtes immondes et de les manger crues, quand ils sont sûrs de trouver dans leur écuelle de la bonne viande cuite.

Comme il serait fort difficile de réformer les habitudes des dits seigneurs chats et de les contraindre, vu leur titre de chanoine, à faire œuvre de leurs pattes, je compte sur mes fouines pour la police de mes greniers, de même que le maire compte sur le commissaire et celui-ci sur ses agens, pour la police municipale. Défense donc aux gens qui balaient les combles, aux couvreurs qui les réparent, de leur causer le moindre préjudice.

Ainsi protégées, mes fouines sont devenues presque domestiques; elles se montrent de temps à autre aux yeux des voisins ébahis, qui disent: *voilà de drôles de chats.*

Remarquez que dans leur attention délicate, ces honnêtes bêtes sont rarement plus de deux au gîte. À mesure que les petits grandissent, les parens les congédient ou leur procurent un établissement ailleurs; et ce n'est qu'en cas de décès ou d'invalidité qu'ils leur cèdent leur fond.

Il est vraisemblable que cette famille de fouines remonte, par une filiation non interrompue, à la fondation de l'hôtel, ou à deux siècles environ: ce n'est pas mal pour une généalogie de fouines. En vérité, mes chats ne devraient pas tant faire les superbes; mais tous les parvenus font ainsi.

J'ai souvent trouvé, aux approches de leur nid, des

œufs entiers. Comment les transportaient-elles sans les briser, comment surtout les montaient-elles au grenier? C'est un problême que je n'ai pu résoudre, car jamais je ne les ai trouvées à l'œuvre.

Malgré le mérite tout spécial de mes bêtes, je ne demande pas un bill d'indemnité ou un privilège au profit de l'espèce : les vertus privées ne peuvent faire oublier les vices généraux. D'ailleurs, l'on pourrait me dire que si elles ne tuent pas mes poules, elles tuent celles des autres. C'est, je n'en doute pas, un inconvénient pour les autres; mais n'en prévient-il pas un plus grand, et ces bêtes consciencieuses ne les dédommagent-elles point, par quelque service inconnu, du tort apparent qu'elles leur font ou semblent leur faire? Bref, la dépense de quelques poules, de quelques quarterons d'œufs ne sauve-t-elle pas les propriétaires d'un préjudice bien autrement important? Ces injustes préventions sont-elles donc si rares chez nous autres hommes, et faute d'avoir étudié le fond des choses, n'est-il pas une foule de créatures utiles, disons plus, indispensables, que nous avons détruites au grand détriment de nos récoltes? La stérilité de certaines campagnes ne vient-elle pas du peu de soin que nous avons pris des espèces conservatrices et de la guerre insensée que nous leur avons faite, livrant ainsi nos champs à l'invasion annuelle des hordes dévastatrices?

N'avons-nous pas vu des jardins entièrement ravagés par les larves dites *vers blancs*, parce qu'on en avait expulsé les taupes?

La destruction des petits oiseaux, la joie et l'ornement de nos champs, n'a-t-elle pas amené la ruine de maints vergers qu'ils débarrassaient des chenilles et d'autres voraces?

La multiplication prodigieuse de la petite fourmi ne

vient-elle pas de la proscription de la grande dite *fourmi des bois*, laquelle ne nuit ni aux arbres ni aux plantes? Transportée dans nos jardins, elle en expulse la fourmi noire et disparaît bientôt elle-même.

Les surmulots, quand ils s'installent dans nos maisons, font déguerpir les rats ordinaires, comme ceux-ci l'ont fait des souris.

Or, si les fouines nous préservent des uns et des autres ou du moins ne les laissent se multiplier que dans des proportions raisonnables, avons-nous le droit de nous en plaindre?

En vérité, si nous laissions les bêtes faire la police de nos logis et de nos campagnes, elle serait souvent mieux faite que celle que nous y faisons nous-mêmes. Les animaux savent merveilleusement établir l'équilibre du droit commun et s'arranger de manière à ce que chacun trouve à vivre. Apparaît-il un animal glouton qui prend la part de deux, tous se réunissent pour lui faire vider la place; et c'est ainsi qu'en travaillant pour eux, ils travaillent souvent pour nous.

Je voudrais donc qu'étudiant leurs mœurs, nous apprissions enfin à distinguer nos amis de nos ennemis.

Cet apprentissage fait, nous les classerions à peu près de la manière suivante:

Animaux utiles.

Animaux agréables.

Animaux indifférens.

Animaux nuisibles.

Animaux dangereux.

Alors à chacun selon ses mérites. Il y aurait une prime pour la multiplication ou la conservation des animaux utiles.

Simple protection et défense de leur nuire, pour les animaux agréables et inoffensifs.

Expulsion pour les animaux nuisibles.

Condamnation et mort subite pour les animaux féroces ou dangereux.

D'ailleurs, la cruauté serait défendue envers tous : les sévices rendent les êtres stupides ou intraitables ; et l'habitude de ces sévices, en endurcissant le cœur de l'homme, le conduit au crime.

Voyez : *Education des animaux.*

FOULE, PEUPLE OU MASSE. Le peuple proprement dit, ce peuple qu'on voudrait nous montrer dans l'agglomération des masses et non dans le choix des intelligences, ce colosse populaire formant la totalité matérielle ou la majorité effective d'une nation, est un être de raison, une ombre, une impossibilité : c'est l'élément d'un gouvernement, mais ce n'est pas un gouvernement. Aussi, quand il veut gouverner, gouverne-t-il à peu près comme la bourrasque et l'avalanche.

Le peuple est une massue propre à assommer, mais jamais apte à régner.

S'il le fait, s'il est le maître, c'est à la dévastation, à la ruine, à la mort qu'on reconnaît son règne.

Si son règne est rude, il n'est jamais long ; et, de même qu'un enfant jouant avec une hache, après avoir bien haché à droite et à gauche, il finit par s'en décharger le tranchant sur la tête : c'est le dénouement infaillible de sa royauté. Singulier roi !

A quoi sert donc l'intervention de la foule dans un gouvernement ?

A rien ou à mal faire. Son action directe est toujours dangereuse, et je n'en vois qu'un côté utile : *ses votes.*

Le vote est donc le seul levier que le peuple puisse manier sans se nuire à lui-même : lui en donner d'autres,

c'est le tuer. Mais c'est le tuer encore que de lui donner ce vote avant qu'il en comprenne l'usage et la portée.

N'oubliez donc pas cet axiome d'un homme qui s'y connaissait : *tout pour les masses, rien par les masses.* Pourquoi ? — C'est que la multitude, nous venons de le dire, n'est pas chose intellectuelle.

Voyez : *Majorité, minorité.*

FRANCHISE. Il est des gens qui craignent tant de passer pour flatteurs, qu'ils en viennent jusqu'à la grossièreté. Ont-ils tort, ont-ils raison ; et de notre temps, pour être entendu, faut-il parler haut et frapper fort ? Je m'en étonnerais peu, car les excentricités de la presse et sa délicatesse ordinaire nous ont fort endurci l'épiderme. Quoiqu'il en soit, voici comment un vieil homme de ma connaissance, qui d'ailleurs se croyait le plus poli du monde, prêchait ses concitoyens, habitans, comme lui, d'une bonne ville de France :

« Chers et honorés compatriotes, leur disait-il le chapeau à la main, je n'aime point la flatterie, mais je ne puis non plus souffrir les paroles mal sonnantes.

» Des gens brutaux, des savans mal élevés ou croyant peut-être se parler à eux-mêmes, vous disent tous les jours que vous êtes des ânes. C'est une grande erreur, mes chers concitoyens ; je vais tâcher de vous le démontrer.

» Qu'est-ce qu'un âne ? C'est un animal à quatre pattes, qui a de longues oreilles et une croix sur le dos, un animal qui porte un bât et qui mange du foin ou des chardons selon son appétit ou la circonstance.

» Or, vous n'avez pas quatre pattes, j'en appelle à votre bottier ; c'est même tout au plus, à en juger au train dont vous marchez, si vous en avez deux.

» Vous n'avez pas non plus de grandes oreilles, et ici l'on serait encore tenté de croire que vous n'en avez pas du tout, tant vous entendez peu ou entendez mal.

» Il n'est pas, que je sache, que vous ayez une croix sur le dos; ou si elle y est, comme on ne la voit pas et que rien ne vous oblige à la faire voir, c'est absolument comme si elle n'y était pas.

» A ces trois premières raisons, ou supposées telles, vous le voyez, la réponse est facile.

» L'article du bât présente, il est vrai, un peu plus de difficulté, car tout le monde assure que vous en portez une demi-douzaine. On peut répondre que l'âne n'en porte qu'un; dès-lors, qu'ici encore la comparaison n'est pas juste, et que les six bâts ne pouvant être considérés comme un seul, il n'y a pas là preuve suffisante.

» Enfin, pour ce qui est de manger du foin, c'est ce que nul ne vous a vu faire, car vous n'en trouvez jamais au ratelier, par la raison que de plus gloutons l'ont toujours avalé avant même que vous ayez levé le nez pour l'atteindre.

» Ces simples réflexions démontrent, je crois, jusqu'à l'évidence, que vous n'êtes point des ânes. Voyons maintenant ce que vous êtes :

» L'on dit que vous êtes têtus : pour être têtu, il faut avoir une tête. Vous en avez certainement une, puisque vous portez un chapeau; aussi n'est-ce pas un point que je veuille mettre en doute. Je ne demanderai pas non plus si, dans cette tête, il y a quelque chose, car ce serait véritablement une impertinence : or, vous le savez, il n'est dans mon caractère ni d'en dire ni d'en faire, et à vous moins qu'à personne. C'est donc tout naïvement et sans malice que je vous propose de faire en commun notre examen de conscience. Je dis *notre*, car *vous* c'est *moi* : vous êtes la chair de ma

chair, comme disent les romantiques; ou de la farine du même sac, comme disent les meuniers.

» D'abord, mes chers concitoyens, si je veux m'enquérir de vous comme hommes politiques, je demanderai si vous êtes républicains ou monarchiques? Républicains pur sang, je ne le crois pas, car au temps de la première république, vous n'avez décapité ni pillé personne; vous vous êtes contentés de mettre une main sur votre gousset et une autre sur votre cou; et dans cette position toute philosophique, vous avez, prudens et résignés, tourné le dos à l'orage sans dire ni oui ni non.

» Depuis, en 1830, lorsqu'il a été question d'une seconde édition de la première et qu'on vous a parlé de républicaniser la France, vous avez demandé : qu'est-ce que cela rapporte? Et comme l'on n'a pas pu vous l'expliquer nettement, vous avez dit : non, pas de nouvelle république.

» C'est encore ainsi que vous avez répondu en 1848, lors de la troisième édition.

» Vous n'êtes donc pas républicains.

» Êtes-vous monarchiques? Pas davantage. Vous avez la haine des rois presqu'autant que celle des sous-préfets. Vous avez crié contre l'empereur Napoléon, contre Louis le désiré, contre Charles le bien-aimé, contre Louis-Philippe le citoyen, tout aussi fort que contre M. A***, M. B***, M. C***, vos sous-préfets successifs, et comme vous auriez crié de même contre le bon Dieu en personne, si on l'avait nommé à l'emploi et qu'il eut bien voulu l'accepter. Vous êtes ainsi faits : crier vous est à la fois agréable et salutaire; c'est votre passe-temps, votre joie, votre santé. Aussi je ne vous en blâme pas, chacun étant naturellement obligé de soigner sa personne, afin qu'elle se porte aussi bien et aussi long-temps que possible.

» Il est donc convenu, mes chers concitoyens, que vous n'êtes ni républicains ni monarchiques, quoique beaucoup d'entre vous se parent de ce dernier titre et qu'ils y ajoutent même celui de légitimistes. Mais c'est pour rire, car s'il leur fallait faire un pas ou donner un sou pour la dite légitimité, il est bien sûr qu'ils diraient encore comme pour la république : qu'est-ce que ça rapporte? et qu'ils feraient mettre un bouton de plus à leur gousset.

» Mais alors, et pour la dernière fois, qu'êtes-vous donc? Êtes-vous ministériels, êtes-vous doctrinaires? Êtes-vous de la gauche, de la droite ou du centre? Rien de tout cela. Êtes-vous de votre département? Pas plus. De votre arrondissement? Fort peu. Enfin, êtes-vous de votre ville? Quelquefois. De votre quartier? Souvent. De votre maison? Toujours.

» Oui, mes chers compatriotes, vous ne vous souciez pas du tout de la France, assez médiocrement de votre département et pas davantage de votre arrondissement.

» Ceux d'entre vous qui ont des idées larges songeraient volontiers à leur ville, s'ils n'avaient pas à penser à leur rue : encore n'en ont-ils guère le loisir, préoccupés qu'ils sont de leur maison, ou si elle n'est pas toute à eux, de leur aile ou de leur étage. Oui, nous sommes tous ainsi dans notre bonne ville, probablement par l'influence du climat qu'on dit fort humide.

» Que résulte-t-il de cette disposition hygiénique? C'est que ne tenant qu'au petit coin dont vous êtes propriétaires, vous vous montrez indifférens, sinon hostiles, à ce qui n'est pas ce coin.

» Loin de former une majorité compacte quand il s'agit de l'intérêt du pays, vous ne vous en occupez pas plus que s'il s'agissait de la Chine; ou si vous vous en occupez, c'est pour demander qu'on dépave la rue basse

pour paver la rue haute, et vous refuserez de voter un réverbère ou un bec de gaz par la seule raison qu'il ne sera pas devant votre porte ou qu'il pourra en éclairer d'autres.

» Si, par hasard, il surgit dans votre cité un individu qui, prenant à cœur les intérêts généraux dont vous n'avez pas le loisir de vous occuper vous-mêmes, sacrifie son temps et son repos pour vous aider ou vous défendre, on pourrait croire que vous lui en saurez gré. Mais, hélas! c'est tout le contraire : il devient à l'instant votre bête noire; vous criez partout que c'est un faiseur, un homme remuant, presqu'un ennemi public; et, sans la crainte de vous enrhumer, vous iriez lui donner un charivari.

» Aussi faut-il voir la reconnaissance dont vous entourez vos maires, vos adjoints, vos conseillers municipaux, et les belles choses que vous en dites quand ils ont eu le bonheur de bien administrer.

» Il n'y a qu'un cas où vous leur pardonnez, c'est quand ils n'ont pas réussi dans leurs essais, et mieux encore, quand ils n'ont rien essayé du tout et que vous retrouvez les choses précisément au point où ils les ont prises. Alors et seulement alors, ils ont des titres à votre estime et à votre reconnaissance, et vous cessez de voir en eux des usurpateurs et des tyrans.

» Mais il est une sorte de gens pour lesquels vous avez, je veux dire nous avons, une antipathie bien autrement prononcée : ce sont vos poètes, vos peintres, vos hommes d'Etat, vos généraux, bref, tous ceux qui, nés dans vos murs, se sont distingués dans une spécialité quelconque. Morts ou vivans, ceux-ci sont véritablement vos bêtes d'aversion ; et avoir fait parler de soi et de votre cité est un crime irrémissible à vos yeux. Aussi, qu'ils se gardent, eux et leurs lauriers, de se présenter à vos portes, car c'est à qui se hâtera de la leur fermer.

» Qu'on ne s'y trompe pas, cette façon de faire n'est pas en haine d'une spécialité de renommée, d'un art ou d'une science quelconque ; non, c'est en haine de la renommée en général, et parce qu'il est déjà si beau d'être citoyen de votre ville, qu'on ne peut, sans être inconstant, insatiable ou démesurément ambitieux, aspirer à être autre chose. C'est donc, non comme grands hommes que vous repoussez ceux-ci, mais comme renégats aux joies locales, comme infidèles à la cité.

» Heureusement, mes chers concitoyens, que tout se compense en ce monde. Si vous avez une prévention très-marquée pour ce qui vaut quelque chose, en revanche, vous avez une indulgence extrême, disons mieux, une affection toute particulière pour ce qui vaut peu et plus encore pour ce qui ne vaut rien. Vous chérissez les nullités, vous adorez les ganaches ; oui, les ganaches sont l'objet de vos soins, de toutes vos affections, et quand vous avez eu le bonheur d'en rencontrer une plus opaque que les autres, vous lui érigeriez volontiers des statues.

» Pourquoi cette prédilection, mes chers concitoyens? C'est que les ganaches, entr'autres bonnes qualités, sont esclaves de la routine et dès-lors qu'elles laissent les choses à leur place : ce qui est pour vous le *nec plus ultrà* de la sagesse humaine.

» Ici pourtant je me permettrai, en toute humilité, une simple observation, la seule que j'oserai : comment se fait-il que vous, qui avez une si grande horreur pour le mouvement des jambes ou de tout ce qui tend à avancer, vous ayez tant d'encouragement pour le mouvement des langues? car, il faut bien le dire, elles ont, dans notre bonne ville, résolu le problème du mouvement perpétuel, et elles y frétillent depuis sa fondation sans paix ni trève. Il y a là, permettez-moi de vous le

dire, une sorte d'anomalie et de contradiction; car, d'un côté vous voulez qu'on ne fasse rien, et de l'autre vous êtes continuellement à vous plaindre de ce qu'on tarde à faire quelque chose.

» Si un homme s'occupe de vos affaires, vous dites que c'est un ambitieux. S'il ne s'en occupe pas, vous l'accusez d'être égoïste.

» Si l'on balaie vos rues, vous trouvez qu'on vous fait de la poussière. Si on ne les balaie pas, vous criez qu'on y laisse de la boue.

» Si votre voisin vous regarde, vous prétendez qu'il vous espionne. S'il ne vous regarde pas, vous dites que c'est un orgueilleux qui ne salue personne.

» S'il se promène et court les rues, vous répétez qu'il y va chercher aventure. S'il reste chez lui, vous faites entendre que c'est un hypocrite qui se cache pour mal faire.

» Ainsi, qu'on agisse ou qu'on n'agisse pas, vous n'y trouvez pas moins à redire, et votre bile s'échauffe alternativement contre quiconque avance et contre quiconque recule: ce qui ne serait que demi-mal si vous ne vous fâchiez pas aussi contre quiconque demeure en place.

» Remarquez que si je me permets cette observation, c'est sans malice aucune et seulement pour prouver qu'il n'est rien de parfait en ce monde. Vous comprendrez qu'il ne peut entrer dans mon esprit de vous offenser, quand vous saurez que tout ceci n'est à autre fin que d'obtenir vos suffrages, en vous prouvant l'estime et le respect que je vous porte. Oui, mes chers concitoyens, ce sont vos voix que je viens vous demander, désirant, comme beaucoup d'autres, m'endormir dans les honneurs parlementaires et dîner de temps en temps chez les ministres; c'est la seule besogne que je vous promets de faire exactement, m'engageant, quant au reste, à ne

m'en occuper ni de loin ni de près, et à laisser les choses précisément où elles en sont. Vous voyez qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire.

» Quant à solliciter, pour vous, des places, des cordons et des débits de tabac, je sais que vous êtes médiocrement amateurs de ces friandises, vu le dérangement qu'elles causent. En ceci encore nous serons parfaitement d'accord, m'étant imposé le devoir de ne jamais rien demander que pour moi.

» Les choses ainsi réglées, je n'ai plus, mes chers et honorés compatriotes, qu'à vous souhaiter une bonne nuit, convaincu, comme vous, que les seuls biens réels, la seule position à ambitionner, c'est de se coucher tôt, de se lever tard et de dormir tout d'un somme. »

FRATERNITÉ (*Juin* 1848). Cela vaut l'égalité, et à peu près la liberté. C'est encore un de ces hochets qu'on met dans la main du peuple et qu'on lui fait sucer pour tromper sa faim.

Cela sert aussi à distraire le bourgeois, pour qu'il ne remue pas trop tandis qu'on lui vide les poches.

C'est au nom de la fraternité qu'on lui a fait payer les quarante-cinq centimes en sus, et bien des choses encore en sus des quarante-cinq centimes.

La fraternité marche rarement seule dans nos us politiques, et soit pour la symétrie, soit pour le bouquet, on l'accole ordinairement à la liberté et à l'égalité.

Les mauvais plaisans prétendent que c'est ainsi, qu'à l'entrée de la ratière, on place le morceau de lard entre une noix et une figue en façon d'amorce, pour allécher de pauvres bêtes qui ne manquent guère de venir s'y faire pincer le nez.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette comparaison n'est

qu'une facétie, qu'une affaire de rire qu'il faut prendre pour ce qu'elle vaut. La liberté, l'égalité, la fraternité sont, en réalité, d'excellentes choses et qui seraient du goût de tout le monde, si la sophistication et l'industrie tripotière n'étaient point venues en tirer des effets précisément contraires à leurs conséquences naturelles. Aussi, jugeant les œuvres par leurs fruits, si quelque savant philosophe écrivant un jour l'histoire de ces trois vertus républicaines, en supputait le bénéfice net ou les bienfaits intrinsèques tous frais faits, il aurait à annoter d'abord que c'est toujours aux époques où l'on a le plus préconisé la liberté et juré le plus haut de maintenir son inviolabilité, qu'on a vu le plus de prisons et qu'on a incarcéré le plus de monde. Je n'en veux pour preuve que les registres d'écrous des diverses maisons d'arrêt, forteresses, bastilles, casemates et cachots de la bonne ville de Paris, où l'on peut s'assurer qu'on a coffré plus de gens pendant ces derniers trois mois de liberté qu'on ne l'avait fait pendant trente-cinq ans d'esclavage.

C'est encore à l'époque où l'égalité était écrite dans toutes nos lois, sur toutes nos murailles, que l'inégalité des positions était au comble, et la nation divisée en Francs et en Gaulois, ou plutôt en bouchers et en moutons : les premiers tuant et mangeant les seconds sans difficulté et sans la moindre réclamation de leur part, tant ils en avaient bien pris l'habitude.

La fraternité, il faut aussi en convenir, ne nous a pas plus porté bonheur que ses consœurs. C'est de l'ère de la fraternité que datent la loi des suspects et l'invention des tribunaux révolutionnaires. C'est encore à cette époque qu'est née la législation moucharde qui encourageait l'espionnage, payait la dénonciation et les érigeait en vertus civiques ; bref, c'est toujours dans les temps de fraternité officielle, que les citoyens se sont entr'égorgés avec le

plus de zèle et de réciprocité. Les fusillades, canonnades, noyades, guillotinades et mitraillades n'ont jamais été exercées, dans toute l'étendue de la République, avec autant d'accord et d'ensemble, que lorsqu'elles l'ont été au nom de la fraternité. L'histoire est là pour dire que cet éloge n'a rien d'exagéré.

Aussi, quand, en manière de programme d'une ère nouvelle, on a réuni ces trois mots : *liberté*, *égalité*, *fraternité*, leur influence a immanquablement équivalu en France, pour la prospérité qu'ils y répandaient, à l'action simultanée de *la peste*, de *la guerre* et de *la famine*. C'est une simple observation que je fais en passant, sans vouloir chagriner ni offenser personne, car je n'attribue la chose qu'au temps et à la saison.

Pour en revenir à la fraternité, sujet de ce petit article, et en parler en moraliste, nous dirons que c'est une de ces vertus que chacun vante et que personne ne pratique. On a beau dire, on a beau faire, jamais l'homme, quelque modeste qu'il soit, ne se tient pour frère du mendiant auquel il jette son aumône, ni même de celui à qui il la donne : s'il le dit, il ment.

L'artisan, s'il est maître, n'entend pas que son ouvrier le traite de frère et qu'il agisse en conséquence : si celui-ci l'ose, il lui donnera son congé.

L'apprenti, fils du patron, se croit d'une autre espèce que l'apprenti étranger; et ce dernier traite avec le même dédain son camarade qu'il voit moins habile ou moins bien nippé que lui.

Allez donc dire à votre tailleur endimanché, d'aller fraterniser avec un savetier en guenilles : s'il le fait, on criera qu'il s'encanaille, et il perdra ses pratiques. Mais il ne le fera pas; non-seulement il n'agira pas en égal avec le raccommodeur de chaussures, fût-il le plus honnête homme du quartier, fût-il son consanguin, mais

il le repoussera et reniera même sa parenté. Votre tailleur n'en est pas moins le premier patriote de son arrondissement, président du club et républicain démocrate et social, mais c'est un homme qui se respecte et connaît son importance : il déteste la canaille en général et les savetiers en particulier.

Un tailleur est un homme du beau monde, me direz-vous ; c'est presque un manufacturier ; il tient à l'aristocratie ouvrière, il en a la morgue et les préjugés, et qui dit tailleur, dit fier et superbe. Eh ! bien, citons un autre exemple pris dans les états qui font vœu d'humilité, parmi nos ecclésiastiques : est-ce qu'un curé, même le plus humble, entend que son sonneur ou son bedeau se dise son égal et fraternise avec lui? Qu'il *en* fasse seulement le geste, et mon dit curé lui fermera bien vite la porte du clocher et de la sacristie, et il fera bien ; et je ferais comme lui, si j'avais l'honneur d'être curé.

De son côté, mon dit sieur bedeau ou le suisse son confrère, houspillera l'enfant de chœur qui voudra prendre rang de bedeau et empiéter sur ses attributions.

Non, quel que soit le nom de votre gouvernement, vous ne ferez pas de la fraternité une vertu publique ; elle ne sera jamais qu'une momerie, qu'une grimace, qu'une monnaie d'élection.

Je vous demanderai si, depuis que nous sommes tous frères, il y a moins de pauvres, et si la fraternité civique a jamais valu un sou à quelqu'un. Donne la moitié de ta desserte au mendiant, mon cher ami, cela lui profitera mieux que ta poignée de main tout entière.

Si la fraternité du riche au pauvre ne se borne pas à des promesses, à des saluts et autres non-valeurs, il faut la nommer par son véritable nom : *la charité ;* et cette vertu en vaut bien une autre.

Mais nous sommes fiers, nous autres gens des Gaules.

Solliciteurs intrépides, mendians infatigables, nous demandons partout l'aumône en inscrivant : *la mendicité est interdite.* Une tige de lys à la main, nous la demandions, en 1815, au nom de la fidélité et de la légitimité. Armés du drapeau tricolore, nous la demandions, en 1830, au nom de l'égalité constitutionnelle et et de la monarchie citoyenne. Aujourd'hui, le bonnet mi-rouge, mi-blanc sur l'oreille, nous l'exigeons au nom de la fraternité et de l'égalité. Il est vrai que nous ne sommes pas difficiles sur le choix des denrées : or, argent, places, gratifications, primes, prix, médailles et rubans, nous agréons tout. Nous accepterions même des terres et des châteaux, si l'on voulait en faire une petite distribution à domicile. Et quand nous tenons la chose en poche ou le brevet au *Moniteur*, oubliant nos longues stations dans les antichambres des ministres ou des clubs, nos discours de circonstance, nos sollicitations, nos pétitions, nos lamentations, notre misère jouée et nos plaies factices, nous jetons notre béquille de mendiant, nous nous dressons sur nos jambes en criant : *voilà la juste récompense de tous nos sacrifices, le gage spontané de l'estime de nos concitoyens;* et nous répétons : la mendicité est interdite. Vive la fraternité!...

Pour résumé, nous disons : la fraternité, ce lien du cœur, cet amour du prochain, comme l'appelaient nos pères, si elle était comprise et pratiquée, ramènerait la paix et la richesse; mais, hélas! de cette noble et douce fraternité, qu'a-t-on fait? Nous l'avons dit : *une monnaie de singe.*

FRICOTEURS. On nomme ainsi les soldats traînards et qui sont plus occupés de fricot que de gloire.

Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire,* raconte

qu'un jour se trouvant tête-à-tête avec Bonaparte, alors général en chef, on parla d'Homère. Il prit fantaisie au général d'entendre le début de l'*Odyssée;* Arnault lui lut donc la traduction du morceau où il est question des poursuivans de Pénélope qui, dans l'absence d'Ulysse, vivaient chez lui à ses dépens. « Et vous trouvez cela beau, s'écrie tout d'un coup Bonaparte ; votre homme est un radoteur, et ses héros ne sont que des marmitons, des *fricoteurs :* si nos soldats les attrapaient, ils leur donneraient la savate, et moi je les ferais fusiller. Parlez-moi d'Ossian. »

La haine que Napoléon portait aux fricoteurs était d'ailleurs très-fondée. Dans les guerres de l'empire, ils formèrent une espèce de corps franc, marchant à la suite des armées ou sur leurs flancs, même quelquefois en avant, quand ils croyaient n'avoir pas l'ennemi en face. Ces rôdeurs faisaient la guerre spécialement aux poulaillers, aux huches et aux saloirs, sans dédaigner ni l'argent ni les nippes, quand leur bonne fortune leur en envoyait. Leurs bandes se composaient de traînards, de déserteurs, de soi-disant malades ou convalescens, rejoignant leurs corps qu'ils ne retrouvaient jamais, par la raison qu'ils allaient toujours du côté où ils n'étaient pas. Il y avait aussi des domestiques courant après leurs maîtres, des marchands à qui la marchandise ne coûtait pas chère, des cantiniers et cantinières, etc.

Ces bohémiens militaires étaient plus à craindre pour les campagnes où ils passaient, que les troupes régulières ; et j'ai moi-même été à portée de voir plusieurs fois, dans les pays envahis, les ravages qu'ils commettaient.

Nos soldats ne s'y trompaient guère : ils savaient que partout où les fricoteurs les avaient dévancés, il n'y avait plus qu'à se serrer le ventre.

Aussi ne les ménageaient-ils guère quand ils pouvaient les joindre, et ils ne les en tenaient pas toujours quittes pour la savate.

Cependant quelques vieux régimens, fort au courant de vivre en campagne, s'en servaient comme Bertrand de Raton : ils les laissaient aller à la picorée, et lorsqu'ils croyaient leur récolte faite, ils tombaient dessus et volaient les voleurs.

En traversant la Carniole, peu de temps avant la paix qui réunit Trieste à la France, je suis un jour tombé au milieu d'une troupe de ces soldats marmitons : ils suivaient la même route que moi qui n'avais pour escorte qu'un domestique et un jeune soldat croate qu'on m'avait donné pour guide.

Engagé dans cette foule qui se qualifiait de convoi, bien qu'il n'y eut rien à convoyer, il était impossible de reculer ; il fallait suivre le torrent. Jamais je n'en vis de plus diapré ; il y avait des uniformes de tous les régimens et des figures de tous les types, mais le patibulaire dominait. Les costumes de fantaisie, et Dieu sait ce que c'est que la fantaisie des fricoteurs, complétaient la bigarrure.

Ces hommes marchaient sans ordre et comme une armée à la débandade; la plupart étaient à pieds, quelques-uns à cheval. Ces chevaux, de toute taille et de toute qualité, avaient souvent pour bride des cordes avec des selles parfois ornées d'or ou d'argent. Il y avait aussi des mulets et même des ânes.

Les armes de ces singuliers militaires étaient aussi variées que leur costume ; on aurait cru qu'ils avaient pillé quelqu'arsenal , mais c'était plutôt la dépouille des champs de bataille sur lesquels alors les fricoteurs s'abattaient comme les corbeaux, quand ils n'étaient pas assez forts pour faire un hourra sur les bagages.

Quelques-uns n'avaient qu'un bâton pour arme apparente; mais je m'aperçus plus tard que leurs fusils étaient dans des charrettes dont ils ne s'écartaient pas. Sur ces voitures apparaissaient quelques femmes non moins bizarrement équipées que leur escorte.

En tout autre lieu qu'un défilé de montagnes, on aurait pu prendre cet étrange cortège pour une course de masques ou une farce de carnaval ; mais ici la chose prenait un tout autre aspect. La figure des acteurs était moins risible que leur costume, et leur société, fort peu de mon goût, l'était moins encore de celui de mes deux compagnons, notamment du jeune soldat croate qui, superstitieux comme tous les gens de son pays, ouvrait de grands yeux et croyait faire un mauvais rêve. Peut-être y voyait-il des soldats morts sans confession et venus nous demander des prières. Je craignais qu'ils ne nous demandassent autre chose, ce qui ne m'aurait pas peu contrarié : j'avais un long voyage à faire, une mission à remplir et pas plus d'argent qu'il n'en fallait pour vivre, moi et mes gens. Pillé, il fallait se faire pillard ou mourir de faim : c'était une alternative dont je me souciais peu.

Outre le risque d'être dévalisé par nos fricoteurs, nous courions celui de les voir aux prises avec les troupes régulières dont les marches et contre-marches étaient incessantes dans un pays si voisin du théâtre de la guerre. Sans doute je devais croire que si ces traînards suivaient cette voie, c'est qu'ils la jugeaient libre ou qu'ils se croyaient assez forts pour n'être pas attaqués, ou s'ils l'étaient, pour se défendre. C'était aussi mon espoir, car, en vérité, j'étais obligé de faire des vœux pour le succès de leurs armes : s'ils avaient été battus, nous aurions pu avoir notre part des étrivières.

J'aperçus devant moi un individu qui semblait exercer

une espèce de commandement, peut-être à cause de ses formes athlétiques et d'une physionomie un peu plus atroce que celle de ses compagnons.

Il vaut mieux avoir affaire au diable qu'à ses diablotins, dit un proverbe. Je poussai donc mon cheval en avant, malgré les malédictions de ceux que je dérangeais, et j'abordai mon homme qu'à son uniforme vert je reconnus pour l'un de ces douaniers dont, à cette époque, on avait formé des bataillons. Celui-ci était Piémontais et me dit qu'il était blessé et qu'il retournait chez lui : ce n'était pas trop la route. Je fis semblant de le croire. Je lui demandai quel était ce corps d'armée et s'il battait en retraite? Il me dit que c'était un convoi et qu'il allait à Reggio : nous lui tournions le dos. Je changeai de conversation. Mon homme me fit à son tour quelques questions. Quand il sut que je venais de Ligurie, il me dit qu'il en venait aussi et qu'il avait servi avec moi. Ce n'était pas vrai ; il avait une de ces figures qu'on n'oublie jamais, et je me le serais rappelé.

Je m'aperçus, aux indications qu'il donnait à ses compagnons, qu'il connaissait parfaitement le pays, ce qui me fit croire qu'il avait dû y faire quelqu'autre métier que celui de douanier ligurien.

Quoiqu'il en soit, et nonobstant la mauvaise mine de mon nouvel ami et ses réponses plus que suspectes, je n'eus qu'à me louer de lui : il accepta grâcieusement sa part d'un déjeûner que nous fîmes en selle; il nous facilita les moyens de rester en arrière et de nous séparer définitivement de cette armée problématique.

Des coups de fusils que j'entendis quelques heures plus tard, puis la lumière d'un incendie qu'on aperçut justement dans la direction que la horde avait prise, me prouvèrent que mon douanier retiré, bandit ou non, nous avait rendu un signalé service.

Les fricoteurs ne sont point, d'ailleurs, spéciaux aux armées françaises ; j'en ai aussi rencontré en Hongrie et en Autriche, qui faisaient certainement parti du corps germanique. Plus tard, en 1814 et 1815, lors de l'invasion de la France, ce furent ces traînards qui firent le plus de mal dans nos campagnes. Il est vrai que beaucoup n'en sortirent pas : quand les paysans s'apercevaient qu'ils marchaient isolés ou en petites troupes, ils leur faisaient payer cher leur maraude. Il est à croire que les troupes alliées ne se formalisaient pas trop de ce qu'ils les débarrassaient de cette lèpre.

Quant à Napoléon, il s'inquiétait peu de leur origine : Français ou étrangers, il ne les laissait pas languir. Il avait singulièrement abrégé, en ce qui les concernait, les formes judiciaires, car toute l'instruction, quand ils étaient pris, se bornait à peu près à constater leur absence du corps et à les fusiller quand ils ne pouvaient pas justifier de l'emploi de leur temps.

Seulement, dans les occasions d'apparat et quand on n'était pas trop pressé, on leur attachait une poule au cou avant de leur briser la tête, ce qui régularisait toute la procédure.

Cette jurisprudence qui, du général, était passée à ses lieutenans, appliquée aux prétendans de Pénélope, aurait, comme on le voit, singulièrement simplifié l'*Odyssée.*

La chose n'était pas d'invention impériale : je me souviens d'avoir vu, dans ma petite enfance, promener ainsi des soldats pris en flagrant délit de maraudage ; et j'ai gravée dans ma mémoire la figure d'un malheureux que ses camarades conduisaient monté sur un âne, la tête tournée vers la queue, et entouré d'une guirlande de pigeons, poulets, oies et canards, dépouille d'une basse-cour qu'il avait exploitée.

Ce jour-là, il y eut galas aux casernes ; et si l'on

renvoya quelque chose au propriétaire, ce furent probablement les plumes de ses bêtes.

Cela prouve que la justice militaire a aussi son greffe.

FROID. Le froid produit la suspension du mouvevement ou l'engourdissement de la vie.

Qu'une circonstance atmosphérique frappe un globe, qu'elle l'enveloppe de ténèbres et y fasse descendre le thermomètre à soixante degrés au-dessous de zéro, à l'instant tout ce qui y vit tombe dans un état léthargique.

Ce froid, en suspendant les mouvemens de l'esprit, y arrête aussi toute décomposition des corps.

Alors le temps semble suspendu, et tout demeure dans la même situation jusqu'à ce qu'un rayon de soleil vienne, par sa chaleur et sa lumière, rendre le mouvement à la nature.

Ces deux conditions, lumière et chaleur, sont donc nécessaires à l'action de la vie.

La chaleur, sans la lumière, mettrait en fermentation la matière, mais pas plus.

La lumière, sans la chaleur, éveillerait la vie ou la pensée sans lui donner d'action sur la matière.

Aussi la chaleur et la lumière se suivent ordinairement, et l'ame ne s'éveille que pour imprimer le mouvement au corps.





GALANT HOMME, HOMME GALANT. Ce sont deux personnages qui se ressemblent peu.

L'homme galant, espèce à peu près perdue de nos jours, est celui qui a toujours un bouquet à vous offrir et des bonbons dans ses poches, ce qui ne dit point qu'il a de l'esprit dans sa tête ; c'est même assez communément le contraire.

Ceci n'ôte rien au mérite de l'homme galant : utile à une infinité de choses, il laissera un vide dans la création si l'on souffre que sa race s'anéantisse complètement.

Les fonctions de l'homme galant, futiles en apparence, avaient pourtant une importance majeure, et quoiqu'inférieur au galant homme dans l'échelle sociale, il a peut-être plus contribué que lui à l'ordre public et à l'harmonie générale.

Par exemple : sous l'ancien régime, une belle et noble dame, princesse, marquise ou duchesse, s'amourachait-elle d'un mousquetaire jeune, beau, brave, bref, d'un galant homme doué de toutes les vertus, sauf la discrétion et la prudence, avant de se confier à lui, que faisait-elle ? Elle se précautionnait d'un homme galant qui, chargé de la fourniture des bouquets et des petits vers, servait d'abat-jour aux yeux du public. Préoccupé de cet adorateur émérite, ce bon public laissait passer l'autre par-dessus le marché, et ne croyait plus à ses dires.

L'homme galant obtenait à la fois la confiance de l'époux, de la femme et de l'amant. Symbole de paix, gage d'union, il était le préservatif de la guerre. Il avait donc son utilité morale; car s'il est fâcheux qu'une femme ait un amant, le mal est double quand il en résulte mort d'homme.

On s'étonnera peut-être que l'homme galant se soumette à ce rôle passif, et, chose plus étrange encore, qu'il s'y complaise. Mais l'étonnement cessera quand on saura qu'il n'est d'aucun sexe et qu'il n'a pas de sens; et si le grand sultan des Turcs entendait bien ses intérêts, au lieu de ces hideux eunuques africains qu'on lui vend au poids de l'or, il se pourvoirait d'une brigade d'hommes galans qui ne lui coûteraient rien autre qu'une fourniture quotidienne de bouquets et de bonbonnières, et qui ne le serviraient pas moins fidèlement que ces méchans noirs.

Il pourrait en outre les charger, dans l'intérieur du sérail, des fonctions de juge de paix ou de conseil des prudhommes, jugeant en premier ressort tous les litiges entre odalisques. L'homme galant est essentiellement conciliateur, comme nous l'avons vu, et en cette qualité, il pourrait éviter beaucoup de tracas à sa hautesse.

C'est encore un des bienfaits qu'il répand sur nos ménages. Apprécié des bonnes et des enfans, il ne l'est pas moins du petit chien de madame qui a pour lui, grâce à quelques friandises distribuées à propos, une considération si profonde, qu'il grogne rarement après lui et ne le mord presque jamais.

Tel est l'homme galant : au moral et au physique, c'est un vrai bouquet. Toujours frisé, épinglé, rasé, parfumé, on ne le surprend point en chenille. Il est né en habit habillé, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, il mourra de même ; ou plutôt il est mort, car ceci était l'homme galant d'autrefois.

Aujourd'hui, quel est-il? Je ne saurais le dire ; et j'irais vainement le chercher parmi ces beaux lions si barbus qui sentent la pipe et l'écurie et qui, ne conversant guère qu'avec leurs chevaux et leur groom, en ont toute l'aménité et l'éloquence.

L'homme galant n'est plus; le galant homme ne songe-t-il pas à s'en aller à son tour? Qu'est-ce qu'un galant homme? C'est celui qui, ferme dans sa probité, ne transige jamais avec sa conscience et qui, propriétaire ou industriel, militaire ou législateur, homme de lettres ou négociant, ne fera point ce que réprouve la délicatesse.

Si le galant homme est ambitieux, s'il veut parvenir à la fortune ou à la gloire, c'est par le chemin droit. Il n'escroque ni croix, ni titre, ni dignité ; il veut les obtenir par des services réels rendus au pays et non en se faisant courtisan ou tribun.

Enfin, le galant homme s'appelle..... et non.....

Voyez : *Intrigue.*

GARDE NATIONALE. Mesure bonne en temps de

trouble, détestable quand l'ordre règne, car elle dépense la vie des citoyens en promenades, en revues, en parades, le tout pour procurer une croix à M. A*** ou une place à M. B***, ou bien encore une récréation à M. C*** qui aime à jouer au soldat.

La garde nationale, par ce qu'elle coûte au peuple en chaumage et en argent, est l'impôt le plus lourd après le recrutement militaire.

C'est aussi l'impôt le moins égal ou le plus arbitraire, car cet ouvrier, qui a besoin de sa journée pour vivre, est ici autrement grevé que le rentier oisif qui l'eut dépensée à fumer ou à dormir. Qu'il dorme chez lui ou au corps-de-garde, ses enfans n'en souffriront pas; mais chez l'artisan qui vit au jour le jour, son jour de garde devient pour les siens un jour de jeûne.

Comptez ensuite le prix de son uniforme : il ne lui coûte pas moins que celui du gros rentier. Mais qu'est-ce que cent francs pour le gros rentier? Tandis que cent francs, pour l'ouvrier, deviennent une gêne d'une année, de dix peut-être.

Pour que la garde nationale soit un impôt équitable ou également réparti, il faudrait une masse commune faite au moyen d'un prélèvement basé sur le revenu de chacun: avec cette masse, on habillerait tout le monde et l'on rembourserait leur journée à ceux à qui elle est indispensable pour exister.

En outre, la garde nationale une fois exercée, ne pourrait être réunie que trois à quatre fois par an; elle ne prendrait les armes qu'en cas de trouble ou d'inquiétude, et ne monterait de garde que dans les occasions extraordinaires.

Alors, n'étant plus fatiguée d'un service inutile, cette garde nationale déploierait vraiment du zèle quand il en faudrait montrer.

GÉNÉRATION. La génération, sur la terre, est la conséquence éloignée et brutale d'un principe tout divin, principe créateur, d'où résulte la production de toute chose. L'amour terrestre touche donc en même temps à tout ce qu'il y a de plus haut et de plus bas.

L'esprit est la partie fécondante ; la matière est la partie fécondée : l'un a la faculté de donner l'impulsion vitale, l'autre de la recevoir.

L'amour physique, mobile de la génération, n'est pas, de la part de celui qui l'éprouve, une intention féconde ou un instinct de création : la volonté d'être père, le désir de la maternité, n'entrent certainement pour rien dans l'amour chez les animaux, qui ne peuvent prévoir ce résultat.

Il en est de même chez beaucoup d'êtres humains : ils se rapprochent par suite d'une sorte d'impulsion fébrile purement matérielle et bestiale. Or, croire que la pensée, l'individualité et l'ame résultent de la satisfaction d'un besoin et d'un fait tout charnel, est une idée que réprouve la raison.

Considérée dans ses rapports avec l'ame ou la vie, la génération n'est pas une cause, elle n'est qu'un moyen; elle ne donne pas la vie, elle sert seulement à la vie pour s'incarner, pour se constituer un corps.

Loi d'ensemble, son but est de perpétuer chaque type de forme ou chaque échelon de la création. Il naît donc, dans toutes les races, un nombre à peu près égal de mâles et de femelles.

Des races d'animaux ont pu s'éteindre par un simple changement de conformation : toutes les femelles ou tous les mâles se seront trouvés stériles, ou bien il ne sera né que des mâles ou des femelles. Il ne faut donc pas croire que toutes les formes détruites l'ont été par une convulsion de la nature, ou par l'absence ou la modification d'un élément.

A quelques nuances près, le mode générateur est semblable chez toutes les créatures terrestres. La reproduction des ovipares ne diffère pas essentiellement de celle des mammifères.

C'est dans l'ovaire des femelles qu'existent le germe et même plusieurs générations de germes, mais aucun ne peut se produire sans l'intervention du mâle.

Le père et la mère aident donc au développement de la vie, en servant à la constitution de la forme; mais ils y servent comme moule, comme moyen et non comme principe, et n'y concourent que d'une manière purement mécanique et en dehors de l'intelligence.

Les rapports de figure de l'enfant aux parens, s'ils existent dès sa naissance, s'ils sont innés, viennent de ce que les semblables attirent les semblables et que l'égalité d'intelligence doit produire l'égalité des formes.

Dans les cas ordinaires, les formes sont le résultat de cette intelligence s'harmoniant à la localité, en d'autres termes, à la nécessité ou aux besoins.

Si ces besoins ont créé ces formes et les créeraient encore si elles n'existaient pas, ces formes existant, les mêmes besoins, les mêmes passions, les mêmes habitudes doivent les adopter, c'est-à-dire en emprunter le moule: c'est ce qui arrive dans la génération.

Cette ressemblance du père aux enfans doit ensuite s'accroître par la cohabitation et la similitude des usages d'un même logis.

Celles des hommes d'une nation, d'une province, d'une ville, peuvent être comparées à celles qu'amène le sol ou l'exposition qui produit des plantes ayant toutes une couleur locale et un air de famille. Mais alors cette analogie est purement superficielle.

A l'instinct de la génération et à l'appétit qui y porte, se joint l'amour que ressentent la mère et ordinairement le père pour l'objet engendré.

S'il est des races où les mâles et quelquefois même les femelles détruisent leurs petits, tels que les chats, les porcs, les souris, c'est que ces animaux se trouvent dans une situation anormale ou que les femelles en produisent trop pour pouvoir les nourrir. Cette destruction n'a lieu qu'au moment même de la naissance et avant que l'allaitement ait commencé.

Que l'imagination des mères et leur affection morale aient une influence sur leurs fruits, c'est ce que l'opinion populaire ne met pas en doute et ce que quelques savans ont même adopté.

Malbranche cite comme un effet de l'imagination, ce trait souvent rappelé : « Une femme enceinte ayant été voir rouer un homme, accoucha d'un enfant qui avait les membres rompus aux mêmes endroits qu'ils l'avaient été au criminel. »

Une dame fort dévote ayant considéré, avec beaucoup d'attention, un tableau représentant un saint martyr, accoucha d'un enfant mort qui avait le visage d'un vieillard, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel.

Le roi Jacques resta toute sa vie effrayé à la vue d'une épée nue, parce que sa mère, Marie Stuart, était grosse de lui lorsque Riccio fut assassiné sous ses yeux ; elle fut même légèrement blessée de l'épée qui le frappa.

Pendant la révolution, une femme enceinte de trois mois, traversant la place de Bruxelles où était établie la guillotine, fut tellement frappée, qu'elle accoucha, dit-on, d'un enfant ayant sur la joue l'empreinte linéaire de cet instrument de supplice.

Si ces marques sont purement superficielles, on peut les comparer à celle que nous fait à la peau un coup donné sur l'habit, le manteau ou la cuirasse que nous portons. Ce coup, nonobstant cette enveloppe, n'en

atteint pas moins notre chair. L'effet produit sur le corps de la mère par une commotion violente, peut ainsi se reproduire sur l'enfant.

Cette influence de l'imagination atteint même les animaux : un riche propriétaire, M. de M***, chasseur habile et-très-soigneux de sa meute, me disait que ses chiennes produisaient toujours des petits ressemblant au mâle dont elles avaient eu une première portée , ou à celui avec lequel elles avaient été élevées et qu'elles apercevaient journellement.

Les variétés, parmi certaines espèces, peuvent encore être l'effet d'un simple incident qui se renouvelle , puis se généralise sans qu'on puisse bien en saisir la cause. Par exemple : un mouton noir viendra au monde avec la tête blanche ; de cette bizarrerie résultera toute une génération d'animaux semblables, et peu à peu tous les moutons noirs d'un canton naîtront avec cette tête blanche. J'en ai vu des exemples dans les pâturages des marais pontins.

Si le premier mouton noir né avec une tête blanche était mort immédiatement et sans avoir été aperçu par les femelles pleines, d'autres moutons semblables seraient-ils nés? Ce n'est qu'une suite d'expériences qui pourraient résoudre la question.

Est-ce l'influence de l'imagination des mères, ou seulement un effet du moule, qui reproduit une infirmité de génération en génération ?

J'ai connu une famille, M. de B***, dont tous les mâles avaient le petit doigt ployé.

Dans une autre famille, celle de M. B*** de G***, la cataracte s'est reproduite pendant quatre générations. Sur neuf personnes, il y a eu sept cataractées de naissance.

Parmi les effets incompris sont encore ces caprices

étranges de femmes qu'on voit tout d'un coup souhaiter ardemment des choses auxquelles elles ne feraient nulle attention en toute autre circonstance. C'est à ces désirs qu'on attribue aussi les marques rouges, noires ou brunes que les enfans apportent en naissant, auxquelles on donne, sans trop s'inquiéter de la ressemblance, le nom d'un fruit, cerise, groseille, mûre, etc.

On a dit que ces désirs, presque toujours enfantins et sortant ainsi du caractère de la mère, devaient provenir de l'enfant; mais ceci n'est guère présumable. Comment l'imagination de l'enfant agirait-elle sur celle de la mère, et quel rapport peut-il y avoir entre le cerveau de l'une et celui de l'autre? Sans doute la mère et l'enfant peuvent et doivent être soumis aux mêmes influences matérielles. la même cause les frappera tous deux; mais que l'un désire par suite de l'appétit d'un autre, ou *veuille* par la *volonté* d'autrui, c'est impossible. Deux individus peuvent vouloir la même chose, l'un voudra parce que l'autre veut et par imitation, mais ils ne peuvent pas vouloir par la volonté d'un autre, c'est-à-dire par une action étrangère à lui-même, car alors ce ne serait pas lui qui voudrait.

Puis, comment cet enfant, cet embryon aurait-il l'appétit de ce qu'il n'a ni vu ni goûté, ni même de ce que, dans l'état où il est, il ne pourrait ni goûter ni voir?

Ces désirs des mères à certaines époques de leur grossesse sont, je crois, la conséquence de leur état de faiblesse et de souffrance, et ont beaucoup d'analogie avec tous les caprices des malades.

Remarquez qu'il n'est pas nécessaire qu'une femme soit enceinte pour éprouver ces appétits désordonnés: les jeunes filles y sont aussi sujettes. On en a vu manger, avec passion, de la terre, du plâtre et d'autres substances qui, dans leur état normal, leur inspiraient la plus vive répugnance.

Ces questions seront résolues un jour ; mais il faudra encore bien des études, et avant tout, la destruction de bien des préjugés ; car tant qu'on croira que la vie engendre la vie, qu'un être peut créer un être, ou d'un corps mortel faire sortir une ame immortelle, par le seul fait d'un besoin ou d'un rapprochement, on ne trouvera pas une solution rationnelle.

GÉNIE. Il y a beaucoup plus d'hommes de génie qu'on ne le pense généralement, mais les neuf dixièmes restent enfouis : le public ignore ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent, souvent ils l'ignorent eux-mêmes.

Nous avons eu, en France, de grands écrivains, et nous les admirons avec raison ; mais combien d'individus auraient pu faire aussi bien, peut-être mieux, et qui n'ont jamais rien fait.

Je dirai la même chose des grands artistes, peintres, sculpteurs, architectes, enfin des talens de toute nature restés à l'état de problême, parce qu'ils se sont endormis dans leurs facultés ou qu'ils n'ont pas trouvé l'occasion de les appliquer.

C'est qu'il faut tant de circonstances et de volonté pour qu'un homme supérieur puisse se manifester, qu'on s'étonne que le nombre, tout petit qu'il semble, soit encore ce qu'il est.

Supposez le génie de Corneille, celui de Raphael ou de Napoléon, dans la tête du bedeau de votre paroisse, ce génie mourra avec le bedeau, entre le clocher et la sacristie.

Mettez même ce génie dans la tête d'un homme ayant reçu tous les dons de la fortune et de l'éducation, mais sans ambition, sans volonté, sans amour de la renommée, ce génie aussi avortera ; et cet homme, le plus sage, le

plus savant qui ait jamais existé, n'aura été connu ni des hommes ni de lui-même, parce qu'il en aura été aussi le plus modeste ou qu'il n'aura fait usage de son génie que pour lui seul et dans le cercle de ses habitudes.

Il ne suffit pas de naître avec du génie, il faut être en position de le développer et en avoir la volonté.

Il faut aussi en trouver l'emploi ou les moyens d'application, c'est-à-dire la place et la matière : on n'élève pas un monument dans une coquille de noix, on ne fait pas une statue sans la matière propre à la faire.

Toutes ces conditions remplies, il est indispensable encore que les passions envieuses ou rapaces qui surgiront devant l'œuvre, ne la brisent pas dès l'instant qu'elle se montre.

Si ces obstacles ne sont pas invincibles, si le génie les surmonte, il en acquerra plus de force, car on peut le comparer à la grappe qui ne donne son jus que sous le pressoir : lui aussi doit être pressé entre les événemens.

Ce qui est encore plus contraire au développement du génie que les vices d'autrui, ce sont nos propres vices; oui, ce sont eux qui toujours le frappent de stérilité, car ce n'est que par la volonté et la pratique du juste que l'ame peut s'étendre et devenir vraiment créatrice.

Ne perdons jamais de vue que le bien est toujours le principe du beau : un homme méchant a certainement un jugement faux. En agissant contre les autres, il excite les autres contre lui; et tôt ou tard, dupe de sa propre méchanceté, il devient leur victime.

Ceci ne lui fût pas arrivé s'il avait eu un esprit supérieur ; il aurait prévu le mal qu'il se faisait à lui-même et détourné l'orage qu'il attirait sur sa tête.

Un méchant homme ne peut donc être qu'un homme médiocre, et les fastes de l'humanité ne présentent pas

un seul exemple du génie joint à des passions constamment mauvaises. Sans doute, il y a des crimes commis par des hommes de génie, mais ce sont des faits isolés, convulsion du délire d'un instant et non le résultat de l'habitude du mal.

La perte de leur génie aurait, dans tous les cas, précédé cette habitude, qui ne serait alors que la conséquence de cette perte même et la preuve du pas rétrograde qu'avait fait celui qui, né avec du génie, l'aurait perdu par sa faute.

On pourra ici nous poser cette question : le génie est-il toujours inné? Et puisqu'on peut l'étendre et en augmenter la force dans la vie présente, ne pourrait-on pas aussi l'acquérir? Enfin, ce génie ne saurait-il être le fruit d'une longue application de l'esprit à la réflexion ou de la pratique de la raison? — Mon opinion est pour l'affirmative. Oui, le génie peut s'acquérir : on en verra la raison ci-après.

On demandera aussi : le génie est-il périssable? La maladie, la vieillesse, la dissolution des organes ou ce que nous nommons la mort, en suspendant l'action du génie, en détruisent-elles le principe?

Ici je réponds : non, la décrépitude de l'homme de génie n'est autre que la position d'un bon ouvrier dont les outils sont vieux et usés.

La mort de cet homme de génie brise ses outils sans lui ôter la faculté d'en avoir d'autres.

Croire à la décroissance du génie par suite de l'affaiblissement du corps, c'est admettre que le génie naît de ce corps ou de la matière qui le compose. Croire à son anéantissement par la seule conséquence de la mort du corps, c'est reconnaître l'ame mortelle, c'est proclamer le matérialisme.

C'est renoncer aussi à toute idée d'une justice distri-

butive : évidemment, pour que chaque être soit puni ou récompensé selon ses œuvres, il faut qu'il conserve, au moins en partie, les facultés qui l'ont conduit à ces œuvres, et qu'il les conserve à la mesure de la récompense ou de la punition qu'il a méritée, car dès l'instant que sa sensibilité ou la connaissance de lui-même sera émoussée au point qu'il ne puisse plus distinguer le châtiment de la récompense, il n'y aura plus pour lui ni châtiment ni récompense possibles.

Nous croyons donc que le génie ne peut s'affaiblir ou se détruire que par l'abus qu'il fait de lui-même, et que c'est par cette décroissance que commence sa punition ; car en lui ôtant la faculté de créer, cette décroissance ne lui ôte pas encore celle de penser, ni conséquemment celle de souffrir.

Ainsi, lorsque l'homme né avec du génie, au lieu d'en faire usage pour s'élever vers le ciel, l'emploie à se cramponner à terre, à s'y vautrer dans ses vices et tous les excès des sens, perdant peu à peu ses facultés d'homme, il se rapproche de la brute dont il a pris les habitudes. S'il persévère dans cette voie, il en prendra aussi la forme et se condamnera lui-même à la faiblesse, à l'oppression et à toutes les souffrances qui accompagnent l'état animal. Mais réduit à cette position infime, le principe du génie est encore en lui, car il y est indestructible.

Nous avons tâché de démontrer ailleurs qu'incréée comme Dieu, immortelle comme lui, toute ame a reçu de la Divinité une part égale de puissance et de faculté qu'elle peut indéfiniment augmenter ou réduire, porter en avant ou rejeter en arrière. Chaque être a donc de fait la même dose de génie et de force d'esprit. Si ces qualités n'apparaissent pas également chez tous, c'est que chacun en fait un usage inégal, ou bien c'est que, par une cause purement locale et momentanée, ses organes

ne se sont pas développés comme ils devraient l'être. Ici la cause existe, et les instrumens manquent.

Mais si les instrumens s'usent et se brisent, le génie n'en subsiste pas moins, et toujours il peut les reproduire, car l'ame ayant conçu l'œuvre, doit, tôt ou tard, créer des organes pour réaliser sa conception.

Je répèterai donc que la forme vivante n'est que l'expression et la manifestation visible de l'état de l'ame qui pose cette forme selon sa force ou sa faiblesse et le degré intellectuel où elle s'est mise.

Le génie natif ou cette prédisposition qui nous porte, dès notre enfance, vers un art spécial ou une œuvre déterminée, ne peut venir que d'une étude précédente, du plus ou moins de profit que nous en avons tiré et des traces qui nous en restent.

Le génie inné, quelle que soit sa spécialité, de même que toutes les dispositions naturelles au bien ou au mal, est donc, à mes yeux, la preuve d'une existence antérieure. Ce que nous appelons la forme et la vie, n'est en réalité qu'une des faces de la vie et de la forme : la vie est impérissable, et la forme se renouvelle sans cesse.

Au surplus, on se trompe souvent sur la valeur et l'appréciation du génie; et celui qui est grand aux yeux de l'homme, l'est peut-être bien peu devant Dieu ou devant sa propre conscience.

GERME. C'est l'être réduit à sa plus simple expression. Tout germe est pourvu d'une puissance attractive qui ne périt jamais ; mais les élémens qu'il attire ne peuvent être unis que pour un temps : après une période plus ou moins longue, ils se séparent. Le germe alors se repose, ou bien recommence immédiatement à user de sa vertu attractive.

On se trompe sur le nombre des germes : ce que nous prenons pour tel n'en est souvent que l'apparence, l'œuvre ou l'organe.

Le germe effectif est indivisible ; il est susceptible de prendre toutes les formes, mais il ne peut produire un autre germe ni se confondre en lui. Il est un, il ne peut devenir multiple, ni fraction, ni élément. Il est parce qu'il a été, parce qu'il sera. Enfin, le germe c'est la vie, c'est l'ame susceptible de toute croissance, de toute décroissance, de toute grandeur, de toute petitesse, mais non de mort. Souffle de Dieu, sa nature est une, comme Dieu est un. Il n'y a pas deux sortes de germe, parce qu'il n'y a pas deux sortes d'immortalité ou d'individualité.

GESTES. Acteurs, danseurs, prédicateurs, ayez soin d'arrondir vos gestes. L'avocat qui a des gestes crochus ou en équerre, quelqu'habile qu'il puisse être, ne saura jamais gagner une cause.

En ménage, l'incompatibilité d'humeur n'est bien souvent que l'incompatibilité des gestes : si les époux les arrondissaient, quelque piquantes que fussent leurs paroles et incongrus leurs procédés, peut-être s'entre-supporteraient-ils.

Il en est de même dans les assemblées délibérantes : ce sont toujours les angles des bras ou des périodes qui en écartent l'harmonie. En administration, comme en mécanique, la première condition est que rien n'accroche. Tout ce qui est ordre s'engence et s'arrondit : c'est la multiplicité des points sortans qui amène, sur la terre, tous les troubles physiques et moraux.

Napoléon eut, certes, de grandes qualités, mais il lui en manqua une essentielle : celle des gestes. Il le savait et il en connaissait l'importance, car il voulût l'acquérir,

et il manda à cet effet Talma le tragédien, dont il prit des leçons : leçons malheureusement inutiles, le pli était pris ou la nature rebelle.

Talma ne put donc rien faire de son élève, et Napoléon resta avec une gesticulation anguleuse et sèche, saccadée comme son organe, double défaut qui rendit stériles ses meilleures intentions oratoires et qui, en l'empêchant de vaincre par la parole, le poussa à recourir aux armes.

La paix du monde tenait donc à peu de chose : avec une voix plus douce et des gestes moins crochus, Napoléon, devenant orateur, n'eut peut-être pas été guerrier, et bien des malheurs eussent pu être évités.

On le voit donc, l'homme et même l'homme de génie, n'est pas le maître de ses gestes ; il ne les fait pas et il les réforme difficilement. Il en est qu'il ne réforme jamais.

L'abus de la parole a été une cause de discorde parmi des hommes : l'abus du geste en est une autre. Combien de duels et de meurtres n'ont-ils pas eu lieu pour un geste réputé insultant !

Cette influence du geste, ou l'irritation qu'il cause, n'est pas étrangère aux animaux. Il en est qui deviennent furieux à certains signes, de même qu'à certains bruits ; et chez eux aussi existe l'incompatibilité du geste.

Quelques notabilités oratoires, quelques hommes d'Etat ont été cités pour la prédilection qu'ils avaient pour certains mouvemens de corps, certaines postures où ils revenaient toujours : M. Ravez, qui fut long-temps président de la chambre des députés, avait, dès sa jeunesse, contracté l'habitude de se promener les mains derrière le dos. Condamné à mort en 1793, il allait être conduit à l'échafaud avec beaucoup d'autres victimes à qui, selon l'usage, on liait successivement les mains. M. Ravez, qui attendait son tour, avait, comme d'ordinaire, les siennes

derrière le dos : on les crut liées, et il fut ainsi poussé vers la charrette.

Au moment où on allait le hisser sur le fatal véhicule, les bras lui tombèrent naturellement. Un gendarme le voyant libre, le prit pour un spectateur indiscret et lui cria de se retirer. Il ne se le fit pas dire deux fois, et c'est ainsi qu'il fut sauvé.

Si nous étudiions attentivement les gestes d'un individu, nous lirions dans son ame : ils en rendent les sensations, ils en traduisent l'intelligence.

Le geste d'un idiot ne ressemble en rien à celui d'un homme d'esprit. Le geste est la physionomie du corps.

Quelques gestes, notamment ceux de la crainte, de la colère, sont communs à toutes les créatures : une souris en colère fera le même mouvement qu'un éléphant ; un vermisseau reculera d'effroi, absolument comme ferait un homme.

La spécialité d'un geste annonce, dans quelques animaux, une sorte de supériorité d'instinct : le perroquet, le singe, l'écureuil, qui prennent leur manger avec léur patte, ont plus d'intelligence que le canard, le bœuf, le cheval ; il y a en eux un calcul de plus. Si le chien avait cette faculté, il serait aussi habile que certains hommes.

Il est à remarquer que deux corps absolument semblables, notamment parmi les hommes, offrent cependant une grande inégalité dans leur faculté de mouvement. Je dis faculté, car la volonté peut ici être pour beaucoup. C'est ainsi que la prestesse et la force du geste viennent presqu'autant de l'habitude que de la nature, et que celui dont les mouvemens sont exercés et développés dès l'enfance semble, quand on le voit agir, être d'une autre espèce que celui qui a été long-temps emmailloté ou seulement inexercé.

Il est donc évident que les mœurs, la coutume, l'hy-

giène et les préjugés ont une grande influence sur le geste et la facilité du mouvement. Pourquoi fait-on toujours de la même main ce que l'on pourrait faire alternativement des deux? D'où vient le privilège d'une main sur l'autre? Un perroquet, un écureuil, un singe a-t-il une patte spécialement destinée à l'œuvre? S'il l'a, est-ce aussi habitude, imitation, préjugé, impulsion naturelle?

Nul doute que les gestes et les mouvemens des animaux élevés dans la domesticité ne varient selon l'éducation qu'on leur donne. Le trot de nos chevaux et de nos ânes, et plus encore ce mouvement nommé l'amble ou pas relevé, ne sont que peu ou point employés par les animaux libres : dans leur état de nature, ils vont au pas ou au galop.

C'est, je crois, Walter Scott qui raconte qu'un homme poursuivi par un ours et ne pouvant lui échapper, se retourne dans un accès de désespoir, lève sur lui la badine qu'il tenait à la main. Aussitôt l'animal se lève sur ses pattes de derrière et se met à danser une sarabande.

Certains tics qui défigurent quelques individus sont moins l'effet d'une contraction nerveuse que d'une habitude d'enfance devenue incorrigible, parce que l'usage l'a rendue involontaire : l'habitude a écarté la pensée en la rendant inutile. Ici l'organe agit seul, c'est un mouvement purement mécanique.

La noblesse de la démarche, qui comporte celle du geste, révèle sinon la noblesse de l'ame, du moins celle de l'exemple et de l'éducation. Cependant ceci n'est pas sans exception : il est des hommes et plus souvent des femmes, nés dans les dernières classes, qui ont dans leurs manières une dignité qu'il est impossible de ne pas remarquer. Celle-ci est naturelle; aussi accompagne-t-elle d'ordinaire un cœur noble et digne, et dont ces mouvemens sont la véritable expression.

Cette noblesse du geste est plus fréquente dans les Français du nord que dans ceux du midi : la vivacité et la multiplicité des mouvemens de ceux-ci les font tomber dans le trivial ou le grotesque. On a souvent cité ce Languedocien qui, pour affirmer qu'il avait mangé à son déjeûner de la tête de veau et des pieds de cochon, passait sa main sur son cou, puis montrait ses deux pieds.

La gesticulation des prédicateurs italiens prête également à rire à ceux qui n'y sont pas accoutumés. J'en ai vu faisant en chaire, le plus sérieusement du monde, toutes les grimaces, toutes les minauderies d'Arlequin, et qui devaient peut-être à cette pantomime l'effet qu'ils produisaient sur leur auditoire et la réputation d'éloquence dont ils jouissaient.

Les gestes, même les plus nobles, deviennent ridicules quand ils ne sont d'accord ni avec la pensée ni avec les paroles. Un geste fait à contre-sens gâte la plus belle phrase ; c'est de la bonne musique chantée à contre-mesure, ou les pas d'un beau danseur tombant toujours après les violons.

La dignité du geste, dans la chaire comme à la tribune, est une chose fort difficile à acquérir et même impossible, quand cette dignité n'est ni dans les habitudes ni dans le caractère. De là la rareté des grands tragédiens et plus encore des grands comédiens, car un geste comique peut aussi être noble.

La gesticulation intime ou de salon a bien des nuances. Ce qui rend si séduisantes nos Françaises et spécialement les Parisiennes, qui ne sont ni aussi belles ni même aussi jolies que les femmes de quelques autres parties de l'Europe, ce sont la grâce et la gentillesse de leurs mouvemens.

Nous avons dit que les hommes du midi avaient des

manières communes ; il n'en est pas de même des femmes, et j'ai vu des Provençales qui, pour l'agrément de la démarche et du geste, le cédaient peu aux Parisiennes.

L'Italienne prononce un peu trop sa pantomime ; la Flamande, pas assez. Cependant il en est dont la lenteur n'est pas sans charme.

On cite souvent l'élégante souplesse des Espagnoles, des Andalouses surtout : je n'ai pas été à même d'en juger.

L'Anglaise a des gestes carrés, compassés, qui nuisent à sa grâce. L'Allemande a un peu trop d'abandon et de laisser-aller dans les siens, ou bien trop de froideur et de paresse : c'est le terme moyen qui lui manque. Mais quand les Anglaises et les Allemandes ont de la grâce, elles en ont peut-être plus que les femmes de toutes les autres nations.

Il en est de même des hommes, et j'en ai connu qui pouvaient passer pour des modèles de dignité et de belles manières.

J'en ai vu aussi quelques-uns chez les Irlandais ; mais là les extrêmes se touchent, et la grande majorité s'y fait remarquer par l'abus et l'absurdité de ses gestes.

Quelques-uns pourtant n'en ont qu'un, dans lequel ils concentrent toute la chaleur de leur pantomime : c'est dans leur poignée de main qui, alors, est véritablement redoutable.

Parmi les animaux, il en est dont les gestes sont nobles et gracieux : le cheval a certainement de la dignité dans le mouvement de la tête ; c'est une noblesse de forme et non de caractère, c'est la juste proportion d'un mouvement.

Le coq a aussi de la majesté dans son port. La poule a de la grâce, tandis que le canard et l'oie, par leur dandinement, ont quelque chose de lourd et de déhanché qu'ils perdent quand ils nagent.

C'est la souplesse des articulations ou la transition

bien ménagée, bien fondue d'un geste à un autre, qui fait l'élégance du mouvement d'un jeune chat, d'un chevreuil, d'un écureuil, d'une gazelle et aussi d'un enfant, mais non de tous : il y en a qui naissent maladroits. Il ne faudrait pas toujours en conclure qu'ils le seront de caractère. Néanmoins, il est bon qu'on y veille, et que l'éducation et l'exemple y remédient.

Cette disgrâce de manière peut venir d'un vice de constitution, mais elle peut aussi indiquer la disgrâce de l'ame, être un défaut de jugement : celui qui a l'esprit faux a ordinairement le geste faux. Mais maladresse ou vice, tout peut se réformer par la volonté et la persévérance.

GOURMANDISE. On a dit : on trompe la gourmandise en mangeant lentement, c'est-à-dire en mangeant long-temps, au lieu de manger beaucoup. Ce précepte est, en tout point, bon pour l'estomac dont la gourmandise, quand elle va jusqu'à la goinfrerie, est le premier ennemi : or, les indigestions viennent au gourmand parce qu'il mange trop et trop vite, sans manger moins long-temps. Combien d'hommes ont ainsi mangé et bu leur santé, leur fortune, leur honneur, leur vie, leur ame !

Si, dans la gourmandise, on comprend tout ce qui touche à la gueule et au gosier, c'est-à-dire ce qui se mange et ce qui se boit, la gourmandise est le vice le plus répandu chez les peuples européens, et chez les peuples du nord plus encore que chez ceux du midi.

Parmi les premiers, les mangeurs les plus méthodiques, les plus sérieusement mangeurs, sont les Anglais. L'importance qu'un gentleman pur sang attache à son bœuf et à sa broche, le temps qu'il emploie pour

assurer la qualité de l'un et l'action régulière de l'autre, forment un des signes qui caractérisent le véritable enfant d'Albion. Est-ce gourmandise, est-ce orgueil? C'est l'un et l'autre : l'Anglais met autant d'amour-propre à bien manger, qu'un Suisse en met à bien boire.

Le Flamand, le Prussien, le Russe sont également gros consommateurs. Moins ambitieux que l'Anglais sur la dimension de la pièce de viande, ils sont au fond plus voraces, plus goinfres. L'Anglais aime à couper à même d'un gros morceau. Le Flamand se contente du moins gros, mais il le mange tout entier.

Le Français est plus porté à la friandise. Il aime les petits pieds et les belles sauces. Il tient plus à la mine, à l'élégance, à la couleur du mets qu'à son bon goût. Sacrifiant tout à l'apparence, c'est véritablement à lui que le contenant fait manger le contenu.

C'est cette absence de clinquant culinaire qui, lorsqu'il voyage, le fait tant crier contre la cuisine étrangère. C'est encore ce manque d'apparence qui, dans son pays, lui fera dédaigner pour une gargotte à plats d'argent et à lustres dorés, une bonne table où la vaisselle est moins brillante et le linge moins fin. — C'est mal servi, dit-il; cela ne saurait être bon Enfin, c'est un gourmand à préjugé qui prend des grenouilles pour des grives, parce qu'on les lui sert sur du vermeil.

L'Italien a aussi ses préventions en gourmandise. Il est certains mets dont il est vorace et dont il l'est seul. En général, ce peuple tient médiocrement à la table. Il mange bien par occasion, mais considéré dans son ensemble, il n'est ni gourmand ni friand. Il faut d'ailleurs remarquer qu'en Italie, comme en France, il y a beaucoup de gourmands qui ne le sont qu'en paroles. Fanfarons en gourmandise comme il y en a en amour, ils ont moins d'appétit que de langue.

« Quand on mange un cochon de lait, disait M. de B***, on ne doit être que deux à table, le cochon et soi. » Mais M. de B*** aurait été fort attrapé si on l'avait pris au mot. Ces gourmands vantards sont comme les faiseurs de chansons à boire, qui ne les font bonnes que parce qu'ils ne boivent que de l'eau.

C'est encore l'un de ces gourmands romantiques qui disait : « Quand un dîner est mal servi, l'estomac dîne, mais le cœur ne dîne pas. »

Si nous jetons un regard sur la table et la cuisine africaine et asiatique, si tant est qu'il existe table et cuisine en Asie et en Afrique, nous y reconnaîtrons que la gourmandise, sauf en Chine, n'y a pas autant d'adeptes qu'en Europe. Il est même des peuples où elle n'en a pas du tout : rien de moins gourmand qu'un Arabe. Le Turc est un peu plus sensuel dans son menu : il aime les poules tendres, le mouton gras, les tartes onctueuses, les confitures surtout. Néanmoins, c'est encore un très-mince gourmand.

Si nous passons aux gastronomes de la nature, les sauvages, ils sont gourmands à la façon des bêtes : ils mangent énormément lorsqu'il y a énormément à manger, modérément lorsqu'il y a peu, et pas du tout quand il n'y a rien. La masse de nourriture qu'ils consomment en un jour, et ensuite la durée de leurs jeûnes forcés, paraîtraient incroyables. On a vu des Esquimaux se gorger d'huile de baleine au point de gonfler comme des outres, et ensuite passer des semaines à digérer, comme font le boa et la couleuvre.

Ces grands repas de cérémonie que font les anthropophages à la suite d'une victoire, sont moins, chez eux, affaire de gourmandise que d'étiquette. Ils mangent leur ennemi, non par plaisir, mais pour l'honneur : c'est l'Irlandais fier d'une indigestion de bœuf national. Sans

doute des voyageurs, notamment le capitaine Mariner, cite un chef des îles Fidji qui châtrait ses prisonniers, les engraissait comme des chapons et les mangeait à diverses sauces. Mais ce chef était depuis long-temps en communication avec les Européens; il avait goûté de leur cuisine, et c'était par une application à la sienne et un commencement de civilisation qu'il agissait ainsi.

Si la gourmandise varie de nature et d'intention selon les hommes, leurs codes, leurs coutumes et les climats qu'ils habitent, s'il est des peuples gourmands et friands et d'autres qui ne sont ni l'un ni l'autre, c'est dans la première catégorie, c'est-à-dire parmi les gourmands et les friands, qu'il faut comprendre les enfans de toutes races et couleurs. Rouges ou jaunes, noirs ou blancs, tatoués ou tailladés, baptisés ou circoncis, adorateurs de Wishnou ou de Boudda, chrétiens ou musulmans, ils n'ont en réalité, dans le premier âge, qu'une même religion et qu'un seul Dieu : leur ventre. Oui, tous les enfans sont gourmands, et il n'en est pas un, depuis la Chine jusqu'au département des Landes, qui ne se donne une indigestion quand on veut bien le lui permettre. Rien de plus facile que de lui mettre quelque chose dans la bouche, rien de plus difficile que de le lui ôter : gare à vos doigts, si vous les y aventurez pour en arracher les os et les noyaux qu'il prétend engloutir comme le reste.

La gourmandise est donc à peu près le mobile de tous les désirs et de tous les actes des enfans. En elle se concentrent toutes leurs passions, tous leurs vices. S'ils crient, c'est pour manger; s'ils mentent, c'est pour manger; s'ils volent, c'est pour manger encore, pour manger toujours.

Ce qu'ils font de bien, c'est aussi qu'ils y sont poussés par l'espoir de quelque friandise, de quelque bonne *panchie*, comme dit le Picard. Otez-leur l'appétit, ou

seulement le désir d'avaler, vous ne pouvez plus en rien faire.

Ce ne sont que les conseils, le bon exemple et leur propre raisonnement qui, à mesure qu'ils grandissent, mettent un frein à leur gloutonnerie; mais il faut croire que le germe n'en est qu'assoupi, et que moins gloutons de geste et de mâchoire, ils le sont tout autant de cœur et d'ame. Ce qui l'indique, c'est que l'homme finit comme l'enfant commence et que tous les vieillards sont gourmands.

Il faut dire pourtant que chez beaucoup d'hommes, et même plus encore d'enfans, la voracité, qu'il ne faut pas toujours confondre avec la gourmandise, est moins un vice de la volonté qu'un entraînement de l'estomac: ventre affamé n'a ni oreille ni raisonnement. On peut ajouter ni cœur; et dans certains cas, chez l'homme comme chez la bête, c'est l'instinct animal qui agit seul.

Les animaux sont tout simplement affamés. Ont-ils faim, ils mangent, ou plutôt ils dévorent; mais leur besoin satisfait, rien au monde ne les ferait manger encore. C'est que, chez eux, la voracité et la sobriété se touchent: ils ne mangent que ce qu'il faut pour n'avoir plus faim.

Cependant il y a aussi des animaux gourmands et même friands. En première ligne des gourmands sont nos animaux domestiques, et parmi ceux-ci nos chiens qui, de même que leur maître, mangent encore quand ils n'ont plus faim.

Le brochet est aussi un animal mangeant sans faim. Gourmand, mais gourmand stupide, il se jette sur toutes les proies, même sur un brochet son semblable, et il l'engloutit sans mâcher et sans savoir probablement ce qu'il a avalé.

Il en est de même de la morue, qui mord à tout ce

qu'on lui présente : une vieille pantoufle ou un morceau de drap rouge pendu à un hameçon, suffit pour la prendre.

La morue n'est pas le seul poisson qui soit dupe de sa voracité ; presque tous les animaux aquatiques sont forts sur la gueule. J'ai vu un esturgeon rester la bouche ouverte et béante, et se noyer, tout poisson qu'il était, pour avoir englouti un plongeon.

Quand le canard, mangeur insatiable et universel, avale de petites couleuvres qu'il n'estime pas moins que les anguilles, elles lui sortent, dit-on, prestement par le derrière, plus vivantes que jamais. Il les rattrape et recommence plusieurs fois de suite, sans plus de succès. Ceci je ne l'ai pas vu.

Le polype, en saisissant un ver, se trouve quelquefois en face d'un second polype qui tient le ver par l'autre bout : alors chaque polype tire de son côté. Lorsque la proie cède, chacun a sa moitié; mais quand cela n'arrive pas, les deux rivaux se battent avec acharnement jusqu'à ce que l'un ait englouti l'autre. Le vaincu n'y perd rien, car bientôt il sort du corps de son rival, emportant parfois avec lui le ver en litige. C'est encore l'un de ces faits que je cite sans les garantir.

Le requin, quoique gros mangeur, est pourtant plus soigneux sur la qualité : il flaire sa proie à plusieurs reprises et n'y touche que lorsqu'il a été satisfait de cette première expérience. Il est à la fois friand et gourmand.

Il y a de petits animaux qui sont des prodiges de sensualité gloutonne : un putois, qui ne veut manger que des cervelles, tuera je ne sais combien d'animaux pour se procurer un repas suffisant; c'est un Vitellius en miniature.

Une belette saignera toutes les volailles d'un poulailler; un furet tous les lapins d'un terrier. La première a un

double motif : elle veut se repaître pour le jour et se ménager un repas pour le lendemain. Le furet est moins prévoyant, peut-être à cause de son état de domesticité : il fait plus que s'abreuver de sang, il s'en gorge, il s'en enivre et s'endort sur sa victime, et meurt quelquefois dans le terrier des suites de sa débauche.

Pour en revenir aux hommes, nous dirons que si l'on considère la gourmandise dans ses dernières conséquences, les trois quarts des crimes commis en Europe viennent du boire et du manger. C'est moins dans la crainte de mourir de faim que tant de gens volent et assassinent, que pour *godailler*, *riboter*, comme disent encore nos paysans.

Rien ne nuit plus à la lucidité de l'intelligence et à la rectitude du jugement que les excès de table : un homme à jeûn ne pense pas comme celui qui a dîné et surtout trop dîné : le ventre agit visiblement sur le cerveau. Sans doute ce n'est pas un excès accidentel de nourriture qui peut modifier l'ensemble de notre machine ; mais par la continuité de ces excès, l'homme doit changer du tout au tout. C'est ainsi que celui qui était maigre et spirituel peut devenir gros et bête.

Que la nature des mets dont se nourrit un homme influe, à la longue, sur son caractère et la spécialité de son esprit, c'est encore chose possible ; et certainement celui qu'on nourrira de biscuits et d'omelettes soufflées et qu'on abreuvera d'eau de groseille, n'aura pas, s'il est auteur, le même style que s'il mangeait du bœuf fumé et buvait de la bière de Flandre.

Dans quelle mesure l'huile essentielle des substances que l'on mange se combine-t-elle aux esprits vitaux ; en d'autres termes, dans quelle proportion la nourriture influe-t-elle sur l'esprit, le talent et sa spécialité ? Ce serait une question à étudier ; mais il faudrait connaître

d'abord quelles sont les parties du cerveau qui ont les rapports les plus intimes avec le palais, siège du goût et conséquemment de la gourmandise.

Quand il est presqu'impossible de détruire cette gourmandise dans un être quelconque, comment est-il si facile d'en modifier le but et même de le changer entièrement? Cet enfant est porté, par sa nature, à aimer telle substance; cependant vous l'amenez à en aimer une autre, puis à haïr celle qu'il aimait.

Il y a, chez tous les peuples, des mets nationaux qu'on est convenu de trouver agréables et auxquels on finit par s'habituer, mais qui, habitude à part, n'en sont pas moins détestables : telle est l'huile de baleine, telle est aussi l'*assa fœtida* que bien des peuplades asiatiques mettent au-dessus de nos truffes.

Chez nous, le fromage inspire du dégoût à presque tous les enfans. Il en est de même de la bière qu'on ne supporte qu'à la longue.

On change également les goûts des animaux par la domesticité; on y arrive plus vite encore par la privation et les sévices.

Le chien aime les perdrix, les bécasses, bécassines, lièvres et lapins, puisque c'est pour en prendre qu'il chasse, et pourtant il n'en mange pas quand vous lui en offrez. Or, pourquoi le chien ne mange-t-il ni lièvre, ni lapin, ni bécasse, ni bécassine, quand il est bien élevé, s'entend? C'est précisément parce qu'il est devenu moins chien qu'animal bien élevé, et que l'éducation canine s'inculque spécialement par l'échine et par un nombre plus ou moins grand de coups de fouet ou de bâton. En tout pays, les coups sont, de toutes les impressions physiques et morales, celle qui se grave le mieux dans la mémoire.

Il en résulte un étrange conflit entre la nature et

l'éducation, ou entre le palais et l'échine. Au fumet attrayant de la perdrix, du lièvre ou du lapin, se mêle dans l'esprit du chien un arrière-goût de fouet et de bastonnade, dont l'effet peut être comparé à celui que nous cause le vieux musc ou le parfum ranci : effet âcre ou nauséabond qui dégoûte le chien du gibier, comme ces odeurs méphitiques nous dégoûtent nous-mêmes des personnes qui les exhalent.

Ce dégoût rétroactif, qui provient moins de la chose même que du souvenir qui s'y mêle, n'est pas étranger à l'homme, et j'en ai moi-même fait l'épreuve. Il est des mets dont on m'a contraint à manger quand j'étais écolier, au moyen de pensum et même de férule, procédé qui était encore en usage à cette époque. Ces mêmes mets ont toujours conservé pour moi un arrière-bouquet d'encre et de martinet qui me prend au nez dès que j'y touche.

On voit, d'après cet exemple, qu'on peut, sinon détruire la gourmandise chez les enfans, du moins la modifier ou en changer la direction, et en les dégoûtant de ce qui leur nuit, les affriander de ce qui leur est utile.

On peut ainsi en faire une prime d'encouragement à l'étude et à la conduite, et une garantie de leur progrès. Ce moyen, j'ose le dire, vaut mieux que les pensums et les coups. J'ai connu un Anglais qui, sans fouet, sans collier de force, dressait merveilleusement les chiens, soit à la chasse, soit à d'autres exercices, au moyen d'un peu de fromage qu'il leur distribuait en temps opportun.

Après s'être occupé de l'influence de la gourmandise sur l'éducation, il ne sera pas indigne des gouvernemens d'étudier ses rapports avec la politique, la morale et l'ordre public. Il serait bon de connaître, dans tous les

pays civilisés, ce que chacun mange, bon an mal an, et de le balancer avec ce qu'il a ou ce qu'il gagne. On pourrait alors savoir, d'une part, ce qu'un individu mange ou boit en outre de sa suffisance; et d'autre part, de combien ce qu'il consomme excède ce qu'il pouvait consommer en le payant, ou en d'autres termes, ce qu'il a consommé sans le payer ni le gagner et aux dépens d'autrui.

Ce compte ne serait pas difficile à établir. On sait qu'un homme, en France, terme moyen, mange par an trois hectolitres six litres de grain; on sait aussi que quatorze livres, ou sept demi-kilo de bon froment, donnent treize livres de farine, et que cent livres de farine produisent de cent vingt-cinq à cent trente-trois livres de pain.

Avec un calcul de même nature, on trouverait aisément le chiffre de la consommation du vin, de la viande, etc. Le terme moyen connu, on apprécierait bientôt les extra, et l'on saurait, en faisant la part de la différence de taille et de capacité de l'estomac, quelle est celle de l'abus, et de combien de litres et de kilos un homme est ivrogne ou gourmand.

Alors, pour rétablir la balance, c'est sur cet extra que l'impôt frapperait impitoyablement; et c'est ainsi que la gourmandise, permise d'ailleurs à tout le monde en payant, deviendrait une source de prospérité pour l'Etat.

L'hygiène publique n'y gagnerait pas moins : l'on se porterait mieux et l'on vivrait davantage; car la gourmandise ainsi tarifée, irait rarement jusqu'à l'indigestion.

En général, l'Européen mange trop : de là les trois quarts de ses maladies. Il faut très-peu de nourriture à un homme pour vivre et se bien porter. Un Bedouin ne mange que six onces pesant par jour: six ou sept

dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait caillé suffisent à sa journée. Allez donc nourrir de cette manière un de nos ouvriers, même le plus petit aide maçon ; il se considèrerait comme mort, et peut-être même en mourrait-il.

Aussi, suis-je loin de demander qu'on mette le pauvre à la portion congrue ; je voudrais, au contraire, qu'on le rendît un peu plus gourmand et beaucoup moins ivrogne S'il mettait en nourriture ce qu'il dépense en boisson, il s'en trouverait bien, lui et sa famille. C'est ici encore de l'homéopathie ou de l'ivrognerie guérie par la gourmandise.

La pauvre espèce humaine est ainsi faite: elle est si faible, si vicieuse, elle a tant de défauts, qu'il faut bien lui en passer quelques-uns pour la préserver des autres. Les vices qui viennent de la nature sont toujours moins pernicieux que ceux qui naissent de la civilisation. La gourmandise est innée chez toutes les créatures : tous les enfans sont gourmands, tous les jeunes animaux le sont; mais l'ivrognerie ou le goût des liqueurs fermentées ou spiritueuses n'est naturelle nulle part. Les enfans n'aiment, comme boisson, que le lait ou l'eau, et ce n'est que par imitation ou par contrainte qu'on arrive à vaincre leur répugnance pour les autres liquides.

Quant aux animaux, sauf quelques exceptions fort rares, cette répugnance est invincible ; et ils mourront de soif à côté d'un baril de cidre ou de vin, fût-ce du Constance ou de la Malvoisie.

Le goût des liqueurs, si funeste à l'homme, étant tout factice, il ne serait pas difficile d'en préserver la génération future en n'y habituant pas l'enfance.

Si j'avais voix au chapitre, je voudrais que dans les colléges et pensionnats on ne donnât pour boisson que du lait ou de l'eau. Remarquez bien que dans tous les

pays musulmans, les enfans, les femmes et la plupart des hommes ne boivent jamais autre chose, et qu'ils ne s'en portent pas plus mal. Le vin, la bière, le cidre ne seraient donc administrés aux enfans que comme remède et par ordonnance du médecin.

Mais en les sevrant de liqueurs fermentées, j'augmenterais leur ration de viande, et je voudrais qu'ils gagnassent aussi sur la qualité et surtout sur la manière de la préparer, si généralement négligée dans les établissemens publics.

Ce que je dis pour nos enfans serait applicable à ceux du pauvre et même à leurs parens, s'ils voulaient s'y soumettre.

La conclusion morale de tout ceci est que la gourmandise, quand elle est modérée et exempte d'ivrognerie, quand surtout elle tient plus à la qualité et à la salubrité des mets qu'à leur quantité, est un péché fort pardonnable ou dont les conséquences sont rarement graves; tandis que l'ivrognerie, qui conduit à toutes les fautes, à tous les vices, à tous les crimes, détruit à la fois la santé du corps et celle de l'ame.

Voyez : *Ivrognerie.*

GOUT. Nous parlons ici du bon goût, de celui qui fait qu'on se met à son avantage, qu'on choisit bien son ameublement, qu'on ne dit pas trop de sottises et qu'on saisit, dans un ouvrage, ce qui est bon. Ce goût est un calcul : il provient d'un esprit juste. Celui qui mesure le mieux les choses est donc celui qui a le plus de goût.

Se mettre avec goût n'est pas facile: il l'est beaucoup plus de se mettre ridiculement, si l'on en juge au grand nombre de gens qui prêtent à rire par leur mise, non

qu'ils n'aient l'intention de se bien mettre, mais précisément par suite de cette intention et par toutes les prétentions dont ils l'accompagnent.

L'homme mal mis par négligence pourra être dégoûtant, mais il ne sera pas ridicule, car le ridicule, en ce qui concerne la mise, a aussi son art et ses réflexions; et ce n'est pas sans étude, sans peine et sans effort qu'on parvient à offenser le bon goût ou à faire preuve de mauvais.

Le nombre d'hommes des hautes classes qui, aujourd'hui, se ridiculisent par leur toilette, n'est pas très-grand. Il n'en est pas ainsi des femmes: beaucoup, surtout lorsqu'elles approchent du déclin de leur beauté, adoptent une mise véritablement bouffonne.

Il y avait, à Athènes, des magistrats pour obliger les femmes à se mettre avec goût. Ces magistrats seraient parfois utiles à Paris, séjour de l'élégance et aussi de ses contraires, ou des caricatures monstres.

Le manque de goût a souvent fait plus de tort à une femme que le manque de vertu. Telle femme plus que légère a fait de grandes passions; telle autre qui n'eut qu'un ridicule, fût-elle belle comme Venus, sage comme Lucrèce, aimable comme Aspasie, ne trouvera en France ni un mari ni même un amant. Si on l'épouse, c'est qu'elle a une dot; si on l'aime, c'est faute d'autre.

Chose bizarre! l'homme le plus dénué de goût et qui ne s'en doute pas, s'aperçoit subitement que son voisin en manque.

Pour réussir dans les arts, le goût est presqu'aussi nécessaire que le génie; et ce que l'on prend pour tel n'est souvent qu'un jugement sain, qu'une appréciation sûre, que du tact, que du goût enfin.

Ce qui contribue le plus à fausser le goût, même dans les arts, c'est la mode, car il n'est rien de si absurde,

de si déraisonnable que la mode ne fasse passer. C'est la mode qui défigure le sauvage en l'obligeant à se percer le nez ou la lèvre pour y placer un bâton. C'est elle aussi qui nous fait couper les oreilles à nos chiens et la queue à nos chevaux ; et pourtant on n'embellit pas plus un cheval en lui retranchant la queue, disait un plaisant, qu'on n'embellirait un homme en lui en donnant une.

Il n'y aurait que demi-mal, si la mode n'avait mutilé que les bêtes ; mais pendant combien d'années n'a-t-elle pas aussi estropié nos enfans et ne les estropie-t-elle pas encore par des ligatures inutiles ou dangereuses.

Ceci n'est pas seulement absence de goût, c'est dépravation du goût : chose bien autrement sérieuse, car elle conduit à des excentricités qui frisent la folie et parfois la deviennent.

Heureux encore quand cette dépravation du goût ne devient pas dépravation du cœur, et si l'absence de raison n'a pas été précédée de l'absence de morale.

GOUTTE, RHUMATISME. Deux choses qui ne font pas de bien.

Les médecins mêmes ont découvert que cela faisait mal. Mais pourquoi cela fait-il mal, et comment peut-on prévenir ce mal, le guérir ou le soulager ? C'est ce qu'ils n'ont pas voulu nous apprendre, probablement parce qu'ils ne le savaient pas.

Le sauront-ils un jour ? Il ne faut désespérer de rien. On a bien trouvé le moyen de tuer un homme avec un vingtième de grain d'acide prussique et même moins si la qualité est bonne, et d'en exterminer mille en une seconde avec un baril de poudre.

Mais ce n'est point la question, et nous en étions à

prétendre que la goutte et le rhumatisme sont, dans leur cause et leur remède, deux problêmes aussi insolubles que la quadrature du cercle. Et cependant que n'en a-t-on pas dit? Que n'en a-t-on pas écrit? Un goutteux qui vivrait cent ans et qui, faute de pouvoir dormir, lirait du matin au soir et du soir au matin, ne parviendrait pas à lire la totalité des recettes, traitemens, préservatifs et remèdes inventés contre la goutte: procédés tous infaillibles pour l'augmenter, et au besoin, la donner à ceux qui ne l'ont pas, en admettant que c'est un mal qui se donne. Enfin, la goutte vient on ne sait d'où et s'en va on ne sait comment. N'en demandez donc le pourquoi à personne, car, bien que chacun vous le dise, vous pouvez être assuré que vous n'en saurez pas davantage.

La goutte n'est pas toujours chose acquise, c'est même assez communément chose innée: c'est un bien de famille, on en hérite; et c'est, de toutes les successions, la seule qui n'ait jamais donné matière à procès: chacun garde sa part sans toucher à celle des autres.

Dans quelques familles, la goutte est une sorte de majorat ou de rente substituée: elle passe de l'aïeul aux petits-enfans, et l'aîné est ordinairement avantagé. Cette espèce de goutte est tout-à-fait aristocratique; elle aurait fait autrefois preuve suffisante pour entrer dans l'ordre de Malte ou le chapitre de Lyon.

Mais noble ou roturière, héréditaire ou substituée, la goutte est certainement l'une des infirmités terrestres qui procurent à l'homme les douleurs les plus cuisantes, les plus tenaces et en même temps les plus variées. La goutte est comme l'esturgeon, qui a le goût de tous les poissons, ou comme l'ananas qui a celui de tous les fruits. Elle peut ainsi offrir un service complet, entrées, rôtis, entremets et dessert; bref, c'est un trésor de

douleurs. Véritable Pandore, elle les comporte toutes, et la seule consolation, la seule espérance, le seul soulagement qu'elle offre, c'est d'en mourir.

Quand la justice d'outre-tombe a institué l'enfer, mesure rigoureuse, mais dont je me plais à reconnaître la nécessité par le temps qui court, je n'ai jamais compris pourquoi on a fait tant de dépenses et d'avances d'établissement, en fournaises, chaudières, grils, tenailles, fouets, grapins, disciplines, cordes, fourches, etc., avec un personnel de démons fort coûteux, lorsque la goutte pouvait suffire à tout. En effet, avec la goutte on pouvait torturer tout le monde, sans frais, sans embarras, et ceci à tous les degrés, depuis le grincement, l'écume et le hurlement, jusqu'à la simple moue.

D'ailleurs, si la goutte eut laissé une lacune, n'avait-on pas, pour faire le poids de la justice distributive, le rhumatisme qui est assez riche en crises et en nuances, depuis la plus aiguë jusqu'à la plus sourde, et la plus fugitive jusqu'à la plus tenace, pour permettre d'harmonier partout la peine au délit et d'atteindre, dans une répartition scrupuleusement équitable, tous les crimes politiques, administratifs, civils, militaires et religieux, sans négliger les péchés véniels et jusqu'aux peccadilles.

Un rhumatisme se loge partout, dans un bras, une jambe, un doigt, une seule articulation de cette jambe, de ce doigt. Il peut se mettre dans un œil, dans une dent, dans la plus petite fibre de la tête ou du cœur. On pourrait donc ainsi punir chacun par où il a péché, et attacher le châtiment à l'instrument du crime.

Si tout le corps y avait également contribué, le rhumatisme suffisait encore : il y en a d'inflammatoires, d'aigus, de chroniques, d'endémiques, de naturels, d'accidentels, de simples et de complexes. Avec tant de ressources et un peu d'imagination, que ne pouvait-on

pas? Et qu'obtint-on de mieux avec ce luxe de chaudières, de pelles, de fourches, de fourgons, bref, tout le bric-à-brac qui compose l'arsenal du vieil enfer, où l'on n'a pas même eu l'esprit d'employer la mécanique et la vapeur?

Peut-être va-t-on nous répondre : ce que vous indiquez est chose faite, ou plutôt on a fait mieux encore. Ne l'avez vous pas dit vous-même, les moyens les plus simples sont toujours les meilleurs. Quand un hôpital a trop de malades, une prison trop de prisonniers, un bagne trop de forçats, que fait-on? On en dirige une partie sur la succursale la plus voisine. C'est précisément ce qu'on a fait. Le péché ayant beaucoup donné depuis quelque temps et l'enfer regorgeant de pensionnaires, on a reporté le trop plein sur la terre.

Alors, au moyen de la goutte et du rhumatisme, et à l'aide de quelques médecins détachés pour ce service extraordinaire, cette terre serait devenue une annexe de l'enfer.

J'avoue que cette observation, toute étrange qu'elle semble d'abord, pourrait bien n'être pas dénuée de fondement, et qu'elle expliquerait d'une manière rationnelle et tout-à-fait satisfaisante, l'origine et le but de la goutte, ainsi que la cause de son incurabilité. Je l'admettrais même sans difficulté, si je ne craignais pas de me voir faire un procès en diffamation par tous les goutteux et rhumatisés de la France et de l'Angleterre, devenus partie civile, et d'être ainsi condamné à de gros dommages et intérêts.

Nous prendrons donc un terme moyen; et tout en reconnaissant que les dits goutteux et rhumatisés souffrent comme des damnés, ce dont ils conviennent eux-mêmes, nous n'affirmerons pas que, noirs de péchés et gros de crimes, ils soient des damnés véritables, ni qu'en cette

qualité ils méritent en tout point les tortures qu'ils éprouvent. Chacun sait que la bonne table, la bonne cave et le bon lit ont toujours passé pour être, sinon la cause première de la goutte, du moins ses moyens préparatoires: eh! bien, ce serait seulement en expiation de ces péchés de bonne compagnie et qui, jamais, n'ont déshonoré personne, que les goutteux seraient goutteux, que les rhumatisés seraient rhumatisés. Bref, nous les accusons seulement de bien vivre, ou si l'on veut, d'être de bons vivans. Il n'y a certainement pas là matière à procès, ni même à damnation : ce serait tout au plus une affaire de purgatoire.

La question de personne ainsi écartée, nous en reviendrons à l'observation précédente et nous reconnaîtrons que la goutte est moins une maladie qu'une pénalité ou l'exécution d'un jugement d'en haut. Dès-lors c'est temps perdu que d'en chercher le remède ici-bas : c'est non pas à un médecin qu'on doit s'adresser, mais à un directeur spirituel; c'est une absolution qu'il nous faut et non une médecine; et c'est parce qu'on n'a pas su faire cette distinction essentielle, que nul n'a été guéri jusqu'à présent. C'est un malheur, sans doute; toutefois, ce malheur a sa morale, et de plus, son utilité: nous allons tâcher de le prouver.

Nous avons donc fait venir un médecin. Or, que dit le docteur quand nous lui montrons notre pied enflé ou notre bras endolori? Il nous dit : vous souffrez? — Vous lui répondez : oui. — Beaucoup? — Excessivement. — Bien; montrez-moi votre langue. — Vous la lui montrez. Il fait la grimace et vous tâte le pouls ; puis il regarde, il médite et vous dit : — C'est un peu de goutte ou un rhumatisme goutteux.

L'un vaut l'autre; mais vous avez maintenant la satisfaction de savoir ce que c'est.

La satisfaction est courte, car il ajoute : cependant, voyons s'il n'y a pas atonie ; frottez-vous.

A cette proposition, vous dressez les oreilles, les seuls membres que vous puissiez remuer. Vous lui en faites l'observation en toute humilité. — Alors, faites-vous frotter. — Hélas ! docteur, si l'on me touche, j'éprouve des douleurs atroces. — C'est bon signe, le sang circule : voyons, pourtant.

On frotte donc. Vous criez. — Qu'on frotte plus fort, dit le docteur. — Vous hurlez. — Encore plus fort. — Vous écumez. — Allez toujours. — Vous râlez.

Il a bien jugé votre maladie. Décidément c'est un rhumatisme ; il n'y a pas paralysie.

Je vous le demande, mettez une queue au docteur et remplacez son gibus par une paire de cornes, et dites-moi où est la différence entre son procédé et l'ancien enfer ? Et Lucifer lui-même, à la tête de tous ses démons, pourrait-il faire mieux ?

Le frottage terminé, êtes-vous soulagé ? — Oui, comme l'est celui qui vient de recevoir les étrivières ou qui, tombé dans un guet-à-pens, s'est vu briser une canne sur le dos.

Quelle a donc été la conséquence de la visite du médecin et de ses faits et gestes ? C'est qu'à la douleur locale se sont joints l'irritation générale de la machine et l'agacement de tout le système. Enfin, le résultat de ce combat corps à corps de la faculté contre la Providence, ou de l'ordonnance d'en bas contre l'ordonnance d'en haut, a été de mettre le malade dans la position de celui qu'un ami veut défendre contre un ennemi qui l'attaque et qui, placé au confluent d'un déluge de coups de poings, en reçoit des deux côtés.

On serait donc ici encore tenté de croire, si l'on ne craignait de blesser une classe honorable de citoyens,

qu'outre la goutte et le rhumatisme, la justice céleste aurait infligé aux pécheurs endurcis un ou plusieurs docteurs-médecins, ou à défaut, officiers de santé, pour maintenir la douleur à un degré suffisant et à la hauteur du péché à expier, enfin pour faire ici un service analogue à celui du chauffeur sur la locomotive.

Quand vous avez la goutte, quand vous avez un rhumatisme, dites-vous donc bien que c'est un à-compte sur les peines qui vous reviennent dans l'autre monde; et qu'autant de mauvais quarts d'heure que vous passerez dans celui-ci, autant de jours, de mois, d'années, de siècles peut-être, vous aurez de moins à souffrir plus tard. C'est donc tout simplement un mémoire que vous réglez par anticipation, une avance que vous faites à la justice céleste, opération toute à votre profit.

Ces avantages ne sont pas les seuls, et je m'empresse de le dire, car il est des gens qui pourraient en faire fi : la goutte a d'autres bénéfices ; si elle tue quelques personnes, car il est des gens qui meurent de tout, elle en sauve un bien plus grand nombre en prévenant des maladies putrides et en portant aux extrémités ce qui pourrait attaquer les parties internes.

Souveraine contre les rhumes, catarrhes et tout ce qui conduit à la phtisie, c'est un vrai trésor pour les poitrinaires. D'ailleurs, elle prévient, par la réalité de ses angoisses, toutes les maladies imaginaires, entr'autres les maux de nerfs qui tiennent si fort à l'état du cerveau. Jamais les goutteux ne deviennent ni fous, ni cataleptiques, ni épileptiques, ni enragés ; bref, sorte de panacée universelle, la goutte est un brevet de longue vie, disent tous les goutteux qui n'en meurent pas.

Ajoutez que par les agrémens qu'elle procure, elle empêche ceux qui en meurent de regretter la vie : avantage inappréciable.

Elle a d'autres mérites encore : si vous êtes gourmet, elle donne une grande délicatesse au palais et dès-lors une aptitude très-grande à savourer les bons plats et les vins fins, dont elle comporte fort bien l'usage quand il ne va pas jusqu'à l'excès. Si elle coupe l'appétit, c'est pour peu de temps et pour vous en rendre un meilleur; car si la goutte est excellente pour la poitrine, elle n'est pas moins bonne pour l'estomac, et jusqu'au jour où elle s'y loge, elle le tient dans un état parfait de conservation et apte à tout digérer, hors elle-même.

La goutte offre un autre genre de sécurité, c'est qu'avec elle on est certain de n'être jamais enterré vivant : elle est précieuse contre la léthargie; et il n'existe ni sermon, ni discours de tribune, ni article politique, ni traité quelconque, en vers ou en prose, qui puisse vous endormir quand vous l'avez.

La goutte, qui est très-saine, est aussi très-morale; elle est d'un excellent exemple dans les familles : il y suffit d'un seul goutteux et des grimaces qu'il fait, pour y mettre chacun en garde contre une foule d'excès qui ne peuvent conduire à bien ni en ce monde ni dans l'autre.

D'après ces considérations, on voit que la goutte, comme toutes les choses de la terre, a aussi son bon côté ; et toute circonstance pesée, si on la juge sans prévention, il y aurait probablement plus à perdre qu'à gagner à sa guérison.

C'est vraisemblablement pour cela qu'on n'y est pas encore parvenue, et qu'on n'a trouvé contre elle ni paraguay-roux, ni pastilles de calabre, ni rob antisyphilitique, ni eau de Lob, ni pommade régénérative, ni enfin aucun de ces remèdes souverains qui ont si radicalement purgé le monde du mal de dent, du mal d'amour, du mal de mer, des toupets et des perruques.

Si, comme nous l'avons démontré, il est parfaitement

inutile, dans les cas de goutte, de s'adresser à la médecine ou à la chirurgie, c'est également perdre son temps que d'avoir recours à la pharmacie. On vous y donne du baume lénitif, résolutif, purgatif, apéritif, laxatif, remèdes plus ou moins négatifs, si ce n'est pis.

Les remèdes de bonne femme offriraient, selon moi, plus de garantie. Il y a toujours un peu de sorcellerie dans les bonnes femmes, et la goutte tenant aux choses de l'autre monde, c'est aussi à l'autre monde qu'il convient de s'adresser. Ce serait alors une sorte de traitement par l'homéopathie.

Si vous n'êtes pas homéopathe et, pourtant, que vous vouliez absolument un remède, je n'en ai plus qu'un à vous conseiller, c'est de la patience, à laquelle vous pourrez ajouter un verre d'eau chaude pour transpirer, et une promenade si vos jambes le permettent. A moins que vous ne préfériez danser une polka, ou ce qui est plus efficace encore, un galop.

Ce dernier remède, pris en compagnie, est surtout très-salutaire.

GOUVERNEMENT. Comment se fait-il que depuis le commencement du monde, après tant de méditations, d'essais, de livres et de paroles, on n'ait pas pu trouver un moyen, même passable, pour conduire les hommes et les rendre heureux, et ceci, pas plus chez un grand peuple que dans un couvent de capucins?

Vous, par exemple, mes chers compatriotes, vous avez passé, depuis 1790, par toutes les nuances de gouvernemens réputés possibles; vous avez essayé de tout: royauté pure, royauté constitutionnelle, royauté républicaine, république, convention, terreur, directoire, consul, empereur, roi légitime, roi philosophe, roi très-

chrétien, roi citoyen; et pendant chacun de ces règnes, vous avez changé vingt fois de ministres et tout autant de systèmes. En résultat, où a été le bénéfice pour la majorité? Qu'y a gagné la masse? Vous avez déplacé la misère et peut-être les vices : celui qui était pauvre est devenu riche, celui qui était riche est devenu pauvre. Mais, encore une fois, qu'y a gagné la nation en aisance et en moralité? Y voyez-vous un pauvre de moins et un honnête homme de plus?

Vos nobles étaient corrompus, aujourd'hui ce sont vos bourgeois. Votre peuple était superstitieux et fanatique, aujourd'hui il est ivrogne et turbulent. Il tuait un homme parce qu'il était protestant, il le tuera aujourd'hui parce qu'il est républicain ou henriquinquiste.

En résumé, il n'y a pas moins de misère, pas moins de débauches, pas moins de vices, pas moins de préjugés, pas moins de crimes, pas moins de turpitudes qu'avant 1790 ; et si nous ajoutons que vous avez plus d'impôts, plus de charges de toute nature et la conscription qui, à elle seule, vous coûte plus que la corvée, la dîme, la gabelle, le servage et l'esclavage; si, avec toutes ces choses, il est de fait que vous n'êtes pas plus riches, plus instruits, plus prévoyans, plus moraux, plus sains de corps et d'esprit, en un mot, plus heureux moralement et physiquement que vous ne l'étiez jadis, je vous demanderai, pour la dixième fois : quel profit avez-vous donc fait, et qu'avez-vous gagné à vos révolutions?

Si vous ne pouvez le dire, comment voulez-vous que ce peuple le sache? Il n'entend rien à vos démonstrations bavardes, à vos combinaisons stériles. Ce qu'il entendrait, c'est un résultat; et ce résultat, pour lui, est du travail tous les jours, et du travail qui le fasse vivre tous les jours aussi : c'est du pain qu'il veut, et du pain assuré.

Or, ce travail ou ce pain, car l'un doit représenter l'autre, l'a-t-il, ou comptez-vous le lui donner? S'il ne l'a pas, si vous n'avez pas encore trouvé le moyen de le lui faire avoir, vous n'êtes donc pas plus avancés que le premier jour; et toutes vos améliorations prétendues, tous vos soi-disant progrès ne sont que déceptions et mensonges.

— Mais l'industrie, mais le commerce sont prospères, me répondrez-vous; voyez nos produits et comparez-les à ceux de l'autre siècle.

Il ne s'agit pas de produits, il s'agit d'hommes. Je vous dirai, moi : voyez ces hommes, voyez ce qu'ils étaient et voyez ce qu'ils sont. Visitez vos villes dites industrielles, entrez dans les ateliers : qu'y trouvez-vous? Une race pâle, hâve, décharnée, mourant de consomption et de rachitisme, êtres étiolés que cette industrie que vous vantez saisit en naissant pour les accoler à toutes les misères, à tous les vices et à toutes les infirmités humaines.

Oui, vos étoffes ont gagné, j'en conviens; elles sont plus fines et plus belles. Mais votre population, osez dire qu'elle s'est embellie, qu'elle s'est civilisée, qu'elle est plus robuste, plus saine, plus vivace qu'elle n'était!

Ce peuple riche, ce peuple fort, ce peuple d'hommes que vos institutions dites libérales devaient produire, où est-il donc? Je le cherche en France, je le cherche en Europe; je le demande à tous, et c'est en vain. Je vois bien, de loin à loin, quelques masques dorés, puis quelques corps bien gras et regorgeant de plénitude et de santé, mais ce n'est pas un sur cent, pas un sur mille. Ce que partout j'aperçois, ce sont des groupes de mendians que la faim décime au bruit de la voix des sophistes.

— Mais ce peuple était serf, il est libre; il était soumis au bon plaisir, il ne l'est plus qu'à la loi!

Le bon plaisir qui nourrit vaut-il moins que la loi qui dévore? Et si, depuis soixante ans et sous tant de régimes, cette loi dévore toujours; si toujours l'état de ce peuple est la pauvreté même ; si sa santé, sa moralité, son bien-être présent ou à venir ne sont rien dans vos codes; si vous ne lui offrez enfin aucune garantie contre la faim et contre lui-même, c'est-à-dire aucune certitude de vivre et de vivre honnêtement, quel intérêt peut-il prendre à vos lois ou à un gouvernement qui ne le rend ni plus heureux ni moins vicieux? Pourquoi voulez-vous qu'il l'aime, qu'il le respecte, qu'il l'étudie, qu'il le conçoive? Comment prétendez-vous qu'il ne le renverse pas au premier caprice?

Eh! qu'importe à ce maçon, à ce couvreur, à ce cocher de fiacre, à cet ouvrier de fabrique, à ce matelot, à ce laboureur, que vous ayez un roi ou un empereur, qu'il s'appelle roi de France ou roi des Français, qu'il règne d'après une charte ou selon sa fantaisie? En quoi la différence des régnans le touche-t-il? Que ce soit l'un ou l'autre, en aura-t-il, lui pauvre ouvrier, plus d'aisance ou plus de liberté? En est-il moins valet, en est-il moins soldat? En végètera-t-il moins dans sa mansarde ou dans vos ateliers? En mourra-t-il moins de misère ou d'ivrognerie?

— Mais cette pauvreté et cette corruption de la masse sont une nécessité: partout où il y a beaucoup d'hommes, il y aura beaucoup de pauvres et de vagabonds. C'est la conséquence naturelle de la vie en société et de la civilisation; c'est la suite de l'entassement des populations dans les villes.

Alors, démolissez vos villes et renoncez à la civilisation, car elle serait pire que la barbarie. Mais ce n'est pas ce que je vous conseille. Non, la cause du mal n'est pas là: la terre est assez grande pour ses habitans, et

l'Europe assez fertile pour faire vivre tous les siens, pour les rendre tous riches et heureux.

Savez-vous pourquoi, sous vos institutions si savamment élaborées, sous vos dix gouvernemens tous reconnus parfaits par leurs auteurs, la masse est constamment restée si abjecte et si malheureuse? C'est que les intérêts de cette masse n'y ont jamais été pris en sérieuse considération, c'est que vos législateurs ont songé à tout, hors à sa moralisation ; c'est qu'il n'y a pas dans vos codes un seul mot qui assure du pain à celui qui n'en a pas, ni même qui lui ouvre la voie d'en gagner. Et pourtant ne devrait-ce pas être la première préoccupation de tout législateur?

Tirer de l'homme le plus possible en lui rendant le moins possible, voilà l'esprit, l'intention, le but plus ou moins mal déguisé de toutes les constitutions, chartes, codes, contrats, en un mot, de tous les gouvernemens, y compris même ceux que vous nommez démocratiques. La seule différence du despotisme à cette liberté nouvelle, c'est qu'ici la masse est sacrifiée à l'égoïsme ou à l'insouciance d'un seul, et que là elle l'est à celui de quelques-uns.

La propriété doit être l'une des bases fondamentales de toute constitution, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute.

Que cette propriété soit représentée par le propriétaire, rien de plus juste encore.

Que celui-ci soit appelé à faire les lois, de préférence à bien d'autres, je n'y vois aussi rien que de très-logique, parce que celui qui a sa fortune faite présente plus de garantie que celui qui veut la faire.

Ainsi, tout est bien jusque là. Mais ce qui l'est moins, c'est qu'oubliant trop souvent qu'il est le représentant de tous, il songe beaucoup à lui et assez peu aux autres.

Il en résulte que si vous analysez les codes des divers

peuples européens, vous y verrez que la loi a moins mission de faire vivre ceux qui sont pauvres que d'enrichir encore ceux qui sont riches; et quand le législateur propriétaire a tout fait pour ne jamais mourir de faim, lui et ses enfans, il ne prend aucun souci pour que les autres n'en meurent pas, parce qu'en effet, sauf un petit nombre de cas, ces autres étant inutiles à son bien-être, il lui importe peu qu'ils vivent; et c'est précisément pourquoi, parmi tant de savantes constitutions, il n'en est pas une seule qui garantisse la vie du grand nombre.

Néanmoins, cette constitution, cette charte, qui ne confère rien au peuple, qui ne lui ouvre aucune voie de gagner quelque chose, s'arroge le droit de prendre sur ce que ce peuple parvient à gagner sans elle. Elle fait plus, elle s'empare de ce peuple lui-même, elle l'arrache à sa famille, à son atelier, à sa liberté; elle le fait soldat et le fait égorger pour la défense d'intérêts qui ne sont pas les siens, c'est-à-dire d'un territoire où il ne possède rien et d'un gouvernement qui ne le protège ni ne le nourrit.

La plupart des chartes humaines peuvent donc se résumer ainsi:

« Les deux tiers de la nation travailleront pour défendre, nourrir et enrichir l'autre tiers.

» Le tiers nourri, défendu et enrichi ne doit rien aux deux autres tiers. Il n'est responsable ni de leur moralité, ni de leur bonheur ni de leur vie. »

En indiquant le tiers, j'ai pris l'acception la plus large, car il est de fait que chez la grande majorité des nations, ce n'est pas le tiers qui prospère aux dépens des deux autres, c'est le dixième, c'est le vingtième.

Analysez et commentez vos lois européennes et pesez-en les conséquences, voyez ce qui est, non dans les discours de vos rhéteurs, mais dans la réalité des choses, et

comptez le nombre des heureux et des malheureux, des pauvres et des riches ; comptez-les chez vous, comptez-les partout, et dites en conscience si j'exagère.

J'en reviens donc encore à ces conclusions : ce que nous nommons gouvernement ou administration n'est, de fait, ni l'un ni l'autre, mais l'exploitation de la majorité par la minorité.

Dès-lors, de tous les gouvernemens européens aujourd'hui existans, il n'en est aucun qui intéresse essentiellement la multitude, par la raison que dans tous la masse souffre, et que le nombre des malheureux n'est pas moindre dans ce qu'on appelle un bon gouvernement que sous celui qu'on nomme un mauvais.

Conséquemment, les prétendues améliorations qui ont eu lieu dans les institutions européennes depuis soixante ans, n'ayant donné ni plus de travail, ni plus d'aisance, ni plus de moralité, ni plus d'avenir, ni plus de lumière, ni plus de liberté au peuple, ces améliorations n'existent pas de fait ; et, de même que l'oiseau dans sa cage, nous avons fait beaucoup de mouvemens sans avancer d'un pas.

Si la civilisation consiste à écarter de l'humanité l'ignorance, le vice et la pauvreté, cette civilisation n'existe donc réellement point en Europe où la très-grande majorité des individus est pauvre, ignorante et vicieuse.

P. S. Nous écrivions ces lignes en 1840. Depuis, une révolution s'est faite : la France s'est appelée républicaine au lieu de s'appeler monarchique. A cela près, les choses sont restées ce qu'elles étaient en 1848, en 1830, en 1814, et ce qu'elles seront probablement encore en 1900.

GRACE D'ÉTAT, ESPRIT DE METIER. Des médecins citaient, comme une des conséquences du choléra et de ses suites les plus curieuses, que dans la salle

d'un hospice où étaient des cadavres de cholériques, plusieurs avaient fait des mouvemens, et ils proposaient de rechercher les causes de ce phénomène.

Les ignorans l'expliquaient à leur manière : ils disaient que si les morts remuaient, c'est qu'ils n'étaient pas morts. Les médecins haussaient les épaules.

Il arriva qu'un des morts se joignit aux ignorans et se mit à dire comme eux, du moins les infirmiers l'assurèrent. Les médecins haussèrent les épaules plus fort que jamais et ordonnèrent qu'on l'enterrât immédiatement, à cause de la chaleur, et qu'on chassât les infirmiers pour avoir tenté de propager un faux bruit.

Les mêmes faits se répétèrent dans d'autres hôpitaux, tant les hommes sont portés à l'imitation, même après leur mort, et la chose devenait vraiment intéressante. Malheureusement pour la science, le choléra cessa : conséquemment les cholériques cessèrent aussi de remuer après leur mort. L'un des effets les plus curieux que pouvait présenter la médecine légale, ne put donc être entièrement résolu, par les ignorans s'entend, car les docteurs, convaincus par la répétition des mêmes faits, n'ont pas conservé l'ombre d'un doute sur la réalité de ces convulsions d'outre-tombe. Dans les derniers temps, pour éviter les accidens, ils avaient même mis un factionnaire à la porte de la salle où l'on déposait les cadavres des cholériques, avec consigne de n'en laisser sortir aucun; car, par un effet analogue à celui du galvanisme qui fait sauter les grenouilles écorchées, il n'était pas impossible que de mouvement en mouvement, de soubresaut en soubresaut, l'un de ces morts ne parvînt à enfoncer la porte, puis à sauter dans la rue et à s'en retourner chez lui : ce qui n'aurait pas manqué de faire beaucoup jaser, surtout si cet état anormal s'était prolongé, et que pendant des jours, des mois, des années, le décédé,

contrairement à l'ordonnance et à son extrait mortuaire, eût soutenu qu'il était vivant. Or, l'aveuglement populaire est tel, qu'il se fût trouvé des gens assez bêtes pour le croire.

GRAMMAIRE. Je conçois fort bien pourquoi l'on ajoute des mots à une langue, mais je ne m'explique pas pourquoi on lui en ôte; et je regrette chaque jour ces bons vieux mots qui figuraient dans l'éloquence de nos pères et que l'on a mis au rebut en disant: ils ont vieilli. Belle raison pour les jeter à la porte! Je voudrais d'abord savoir en quoi un mot serait moins bon parce qu'il est vieux. La langue grecque et la latine, la langue indienne et la chinoise ne sont pas jeunes, et pourtant il y a des mots grecs et latins et même indiens et chinois qui, assure-t-on, ne sont pas si mauvais.

Les mots vieillis ont été remplacés par d'autres, j'en conviens; mais ces nouveaux valent-ils mieux? J'en doute. D'ailleurs, est-ce trop de deux mots pour exprimer une chose, et les choses semblables n'ont-elles pas aussi leur nuance?

Selon les grammairiens, nous n'avons, en français, que deux mots qui aient l'avantage d'une signification parfaitement égale, *pas* et *point*. Encore, s'ils expriment mathématiquement la même pensée, ils ne l'expriment pas de la même manière; et la preuve, c'est que *point* l'exprime si disgrâcieusement et en nous faisant faire une si laide grimace, que bien des gens hésitent à s'en servir.

— Mais, répondront les grammairiens, nous avons supprimé des mots parce qu'ils étaient inconvenans.

Je demanderai comment l'on distingue un mot convenant de celui qui ne l'est pas? Selon moi, un mot n'est inconvenant que lorsqu'il ne dit pas ce qu'il veut

dire; mais si ce qu'il veut dire n'a lui-même rien de choquant, pourquoi le mot nous choquerait-il? Et pourquoi tel autre, qui dit la même chose, ne nous choquerait-il pas? Serait-ce parce que chez nous les mots effraient plus que les choses?

Cette explication donnée, je demanderai encore ce qui rend un mot noble et poétique, et d'où viennent sa couronne de poète et ses lettres de noblesse? Quand on me l'aura dit, je ferai observer que, dans tous les cas, c'est une noblesse peu durable, car tel mot, noble et poétique aujourd'hui, ne le sera plus demain.

Quand Racine, en parlant d'une femme qui sort de son lit en chemise ou en ce qui en tenait lieu alors, dit qu'elle était « dans le simple *appareil* d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil, », on trouva le terme fort joli. Aujourd'hui, on le trouverait fort ridicule: pourquoi cette différence d'accueil? C'est que du temps de Racine une chemise était spécialement un appareil de toilette. Aujourd'hui appareil est appliqué à bien d'autres choses: il est devenu un terme de chirurgie, de chimie, et touche de près au scalpel, au bistouri, aux cornues et aux alambics.

Qu'il y ait en français, comme dans toutes les autres langues, des mots qui frappent désagréablement l'oreille et qui, par cela même, deviennent aussi des choses qui ne flattent pas la vue, ceci est vrai et même assez logique. Il y a, dans la parole comme dans le chant, des sons faux et des sons justes. On dit: *canaille, marmaille, tripaille, prêtraille*, et l'on sent qu'en le disant on ne veut pas faire un compliment. Mais ceci vient-il du mot ou de la manière de le prononcer? Faites-en quatre syllabes au lieu de trois, prononcez *cana-ille, marma-ille*, il n'y aura plus rien d'ignoble: c'est donc le son seul qui l'était.

Il est d'autres mots, tels que *vantard, pillard, frappart, piaillard,* qui ne nous flattent pas davantage. Mais s'ils nous blessent, c'est moins par le son ou la manière dont ils frappent l'oreille que par l'idée que nous y attachons, car la même rime dans *dard*, *étendard*, *Edouard*, *Adhémar*, *Elséar*, n'a rien de commun : elle semble même distinguée.

Quant aux sons à double entente et aux mots à deux tranchans, il y a dans notre langue, comme chacun sait, une foule de mauvaises rencontres à craindre ; et le malheureux écrivain en vers ou en prose se voit tout-à-coup arrêté par un jeu de mots, par un calembourg ou un coq-à-l'âne qu'il ne veut pas faire, mais qui se fait sans lui, disons même contre lui ; car tout entier à son sujet, si l'auteur le laisse passer, ce malheureux mot s'attachant à sa personne, devient pour lui un ridicule indélébile, un stigmate pire que la marque et le carcan. En vain il s'empressera de le faire disparaître du livre, il y mettra un carton, il changera l'édition, rien n'y fera : le mot y a été, c'est comme s'il y était, et on l'y voit toujours, semblable à ces astres éteints dont la lumière nous apparaît bien long-temps après qu'ils ont cessé d'exister.

Au théâtre, dans un drame, dans une tragédie, l'un de ces calembourgs de hasard, invisible pour le poète, mais inévitablement saisi par le parterre, fera tomber la meilleure pièce : *le Cid*, *Phèdre*, *Athalie* n'y auraient pas résisté. Une *Iliade*, une *Enéide* n'y résisteraient pas davantage.

Le poëme de *Charlemagne*, qui n'a été lu par personne que je sache, n'en a pas moins été sifflé de confiance par tout le monde, parce qu'un anonyme avait prétendu y avoir vu cet hémistiche :

Le pontife a tout craint.

Et plus loin :

Suivi de deux cents Francs, Charlemagne s'avance.

Que de fois n'a-t-on pas reproché, à Geoffroi le critique, ce vers :

Par ce titre sacré, non d'un dieu, mais d'un homme.

Ce vers n'est pas plus mauvais qu'un autre, et pourtant Geoffroi aurait commis un crime, il en aurait commis dix, il aurait volé, violé, assassiné, qu'il n'aurait pas été plus honni. Quant à la pièce, personne n'a voulu ni la lire, ni la voir, ni l'entendre : il suffisait que ce vers y fût, si toutefois il y était, car nul ne s'en est assuré.

Dans une chose qui nous intéresse de plus près encore, car de celle-là dépendent beaucoup d'autres, dans l'amour enfin, dans l'amitié même, l'une de ces expressions fatales peut ruiner l'amour et à la fois l'amitié : M. de B*** voulant adresser des vers à Mme L*** de M***, jeune veuve qu'il adorait et dont il briguait la main, débuta ainsi :

Belle Louise, ô vous dont le nom brille.

Le morceau était d'ailleurs spirituel, délicat, bien versifié ; ce fut en vain : le malheureux début brouilla pour jamais M. de B*** et Mme de M***

Malgré ces inconvéniens des mots à double entente ou peut-être même à cause de ces inconvéniens, nous avons dit et nous répétons que, bien loin de demander des suppressions, ce sont des additions que nous voudrions. Qu'on nous rende nos vieux mots ; qu'avec eux on nous en donne de neufs, non prétentieux, non grecs, non

scientifiques, mais simples, naturels, faciles à écrire, à retenir et à prononcer. Ces mots, appropriés à notre gosier, à nos oreilles, à notre goût, et ayant, s'il est possible, quelque rapport avec ce qu'ils auraient mission d'exprimer, nous rendraient des services de tous les instans.

Comme il est juste de rendre don pour don, nous offririons en échange aux grammairiens, pour leur usage particulier, toutes les lettres doubles qui ne disent rien de plus que les lettres simples : tous les *au* mis pour *o*, tous les *ain* et *ein* mis pour *in*, les *ph* pour *f*, les *mm* pour *m*, les *nn*, les *ll*, les *tt*, qui disent justement la moitié de ce qu'ils sont. Nous y ajouterions tous les *a* qui tiennent la place des *e*, tous les *e* qui tiennent celle des *a*, tous les *i* qui remplacent les *premiers* et tous les *y* qui se mettent à la place des *i* qui ne sont pas grecs.

Nous joindrions à notre offrande tous les *s* qui se glissent où ils n'ont que faire et seulement pour nous empêcher de distinguer le pluriel du singulier, et aussi les *ss* qui veulent être des *c* et les *t* qui prétendent devenir des *s*; enfin, les *t* et les *d* qui, sans rien ajouter, s'attachent à la queue des mots comme un boulet à la jambe d'un forçat, de peur qu'il n'aille trop vite.

Nous pourrions concéder encore un joli assortiment d'*h* qui, souvent aussi, viennent nous barrer le passage. Alors, sans scrupule, nous écririons *can* les mots qui se prononcent *can*, bien qu'ils s'écrivent *chan*.

Ceci me rappelle l'auteur de *la Gaule poétique*, Marchangy : il voulait qu'on l'appelât Marcangy ; moi, je tenais à l'appeler Marchangy ; lui s'accrochait à son idée comme moi à la mienne. Enfin, un jour je le nomme Marcangy, ce fut pour lui un jour de triomphe, il croyait m'avoir fait céder ; mais je repris bientôt ma revanche : le soir même, ayant à lui écrire, je mis sur

d'adresse : *à M. de Marcangy*. Je n'eus pas besoin de recommencer, et depuis ce moment, il ne voulut plus être que de Marchangy.

Le don de toutes ces lettres, fait et accepté par notre grammairien, si nous avions quelque chose à réclamer en retour, ce serait le *k* barré des Bretons qui se prononce *ker*, que nous ne pouvons écrire qu'en trois lettres; et nous le prierions d'inventer une petite phrase qui pût remplacer la répétition consécutive d'un même mot, tel que *je fais faire*, qui nous conduira, si nous n'y prenons garde, à *je fais faire faire*, et à l'infinitif *faire faire faire*.

En indiquant, en toute humilité, ces modifications innocentes, je n'ai pas la prétention de dire qu'elles feront jamais, de notre français, une langue belle et riche. Celles qui jouissent de ces qualités émanent d'un haute antiquité qui l'était déjà pour les Grecs et les Romains. Alors, selon ces mêmes Grecs et Romains, tous les hommes étaient des sauvages ou des barbares : or, n'est-ce pas une chose étrange que, parmi ces sauvages et ces barbares, il y en eut dont la langue était encore plus belle, plus riche, plus savante que la leur, et que leurs grammairiens pillaient comme nous les avons pillés nous-mêmes? Apparemment que les barbares d'alors ressemblaient assez peu à ceux d'aujourd'hui.

La vérité est que les langues ont toujours été en décroissant, et que plus on recule dans l'antiquité, plus on les trouve harmonieuses et poétiques, et ce qui surprend plus encore, logiques et complexes; mais aussi plus on se rapproche des temps modernes, plus on les voit tourner au patois. En suivant la même pente, nous ne pouvons manquer d'arriver au jargon, si déjà nous n'y sommes.

Quoiqu'il en soit, patois ou jargon, il est toujours bon de le rendre intelligible; et les corrections et addi-

tions que nous proposons pourraient y contribuer en rendant le nôtre moins difficile à écrire pour nous et plus aisé à parler pour les étrangers, sans cesse arrêtés par la difficulté de mettre la prononciation d'accord avec l'orthographe et celle-ci avec elle-même.

D'ailleurs, faisant une large part aux imperfections inhérentes à la chose même ou à l'ensemble de la langue, nous ne nous préoccuperons pas des expressions bizarres, dures ou impropres. Les laissant ce qu'elles sont, nous tâcherons seulement de leur donner un double qui pourra à son tour devenir chef d'emploi, mais sans bruit, sans violence, sans passe-droit et seulement à mesure des extinctions.

Après avoir dit un mot des pauvretés de la langue, nous en dirons un autre sur ses vices, car il y a là une distinction à faire. Tout le monde connaît le proverbe : *pauvreté n'est pas vice;* mais il est malheureusement trop vrai que l'un n'empêche pas l'autre. Ce serait plutôt le contraire : le vice suit souvent la pauvreté. Je pardonnerais donc à la nôtre sa misère, si elle n'y joignait l'hypocrisie.

Il est aujourd'hui une foule de mots qui disent précisément le contraire de ce qu'ils expriment. Je ne parlerai pas du *très-humble serviteur;* c'est maintenant un mensonge européen, car toutes les nations l'ont adopté : ce qui certainement ne serait pas arrivé s'il se fût agi d'une chose utile et vraie.

Si nous étudions la conversation habituelle, combien n'y rencontrerons-nous pas de ces contradictions entre l'expression et la pensée? Nous disons à chaque instant : *j'en suis ravi, j'en suis enchanté;* traduction : *ceci m'est égal, cela m'est parfaitement indifférent. J'en suis désolé,* c'est-à-dire *je suis fort aise. Je suis bien loin de vous valoir,* dites : *je vaux infiniment mieux que vous.*

On me répondra que ce n'est pas là de la grammaire, que c'est de la conversation.

Mais avec quoi converse-t-on, si ce n'est avec la langue usuelle, et pourquoi altérer son esprit et son expression? Est-ce un moyen de la rendre plus claire et de l'être soi-même? Qu'est-ce alors que le style; et que nous restera-t-il de l'éloquence, s'il importe peu comment une chose est dite, pourvu qu'elle dise quelque chose?

Le style n'est donc pas seulement ce qu'on a l'intention de dire, mais bien ce qu'on dit réellement; et ce qu'on dit sera encore fort loin du but que vous vous proposez, si on ne le comprend pas comme vous voulez qu'on le comprenne.

La meilleure des langues serait donc celle qui, étant la plus facile à dire et la plus facile à entendre, pourrait en même temps exprimer le plus de choses. Encore cette meilleure des langues ne subsisterait pas long-temps, si elle n'était pas en même temps la plus facile à écrire. Ce ne sont pas les langues les mieux parlées qui durent le plus, ce sont celles qui sont les mieux écrites, ou si l'on veut, les plus universellement écrites.

Il est à croire qu'une langue n'a jamais pu arriver à une grande perfection que par l'écriture et par sa transmission non interrompue de génération en génération, et, remarquez-le bien, de génération d'hommes penseurs et savans; car une langue noble, riche et poétique prouve un peuple qui a été tout cela et qui l'a été pendant des siècles.

A en juger par l'imperfection de la nôtre et en général de toutes celles de l'Europe, nous serions des peuples nouveaux et tout récemment sortis de la barbarie, car je compte pour peu un ou deux milliers d'années pour la confection d'une langue arrivée à un certain degré

de perfection. Il est des mots qui, seuls, prouvent un siècle ou plus.

Composées de lambeaux d'origines diverses, de mots et de phrases arrachés à dix idiomes différens, nos langues d'Europe, toutes nouvelles qu'elles sont, annoncent une grande succession d'événemens, ou des peuples agités, alternativement conquis et conquérans.

Il est d'ailleurs, dans la langue française, des mots qui sont non-seulement dans les autres langues européennes, mais aussi dans presque toutes les langues connues. Ceci s'explique pour les mots qui imitent un bruit ou un cri d'animal, ou bien encore quelques exclamations enfantines. Nos mots *papa*, *maman*, doivent avoir leurs équivalens dans toutes les langues; mais il en est d'autres, par exemple le mot *sac*, qu'on rencontre aussi partout sans bien s'en expliquer la cause.

Comme nous ne voulons nous faire ni grammairien ni anti-grammairien, nous en resterons là, nous bornant à prier l'Académie française de prendre en considération notre humble supplique contre les lettres doubles et inutiles.

GRAND. C'est un titre qui est à la baisse : notre siècle n'en veut guère, on peut même dire qu'il n'en veut pas; et aujourd'hui il ne l'accorderait pas même à Dieu le père, s'il daignait nous visiter.

Ce siècle jaloux fait même pis, il l'ôte à ceux à qui nos aïeux l'avaient donné. Si *Carolus magnus* est encore Charlemagne, c'est pour notre seule commodité et parce que le *magnus* serait trop difficile à remplacer.

Louis-le-Grand n'est déjà plus que Louis XIV. Le grand Corneille est, depuis long-temps, redevenu Corneille tout court, ni plus ni moins que le grand Vestris lui-même.

Le grand Albert a, il est vrai, gardé son titre, mais c'est qu'il est sorcier, et de plus, c'est qu'il y a aussi le petit Albert et qu'on a craint de les confondre.

Quant à Napoléon-le-Grand, après être devenu le grand Napoléon pour les soldats, puis l'empereur Napoléon pour les bourgeois, il s'est trouvé être Napoléon pour tout le monde, sans plus ni moins, et déjà bien des gens lui enlèvent ce titre pour en faire Bonaparte. C'est qu'il est bien possible que, dans l'avenir, Bonaparte soit aussi grand que Napoléon, et qu'on estime plus le simple général conquérant l'Italie avec une poignée d'hommes, que le brillant consul escamotant l'empire avec un décret et par une gasconnade.

GRECS ET CONTRE-GRECS. On appelle grecs certains habiles appartenant parfois aux premiers rangs de la société et fréquentant la meilleure. Leur métier est de plumer les fils de famille par des procédés à eux connus, mais dont les cartes et les dés sont les principaux instrumens.

Quelques-uns de ces grecs, pris en flagrant délit de vol et traduits devant les tribunaux, n'en ont pas moins été acquittés. Quand, accidentellement, ils ne l'ont pas été, ils s'y sont pris de manière à rendre la restitution à peu près nulle.

Qu'en est-il résulté? C'est que leur industrie en a fait éclore une autre. Il s'est établi une association de contre-grecs, chevaliers redresseurs de torts, habiles à tout genre d'escrime et bien connus pour tels.

Lorsqu'un joueur a été dépouillé par un grec, il va trouver un contre-grec et lui conte son cas. Le contre-grec se met en campagne: il commence à réunir tous les indices à la charge du spoliateur, ce qui devient facile quand déjà il a eu maille à partir avec la justice.

Cela fait, il va le trouver, lui expose ses preuves et le menace d'un procès criminel. Si l'autre nie, il lui propose un duel.

Ainsi pris entre deux feux, le grec veut transiger : il offre un quart. Le contre-grec rejette cela bien loin. L'autre offre un tiers, puis la moitié.

Alors, sûr de son fait, le contre-grec devient plus exigeant : il veut le tout.

Talonné à la fois par la peur de la justice et celle du spadassin, le grec finit par rendre gorge. La morale est satisfaite, le contre-grec a tout repris. Il l'annonce au spolié, car c'est la délicatesse même : il ne détournerait pas un centime de la somme restituée. Il est vrai que la moitié lui en a été assurée d'avance.

GRENOUILLE ET CRAPAUD. Nommés par quelques-uns rossignols de Hollande, parce qu'en Hollande il y en a beaucoup et beaucoup aussi en France, bref, partout où il y a de l'eau et des prairies.

La grenouille n'est pas une créature à dédaigner ; elle a de beaux yeux et des habitudes très-sociables quand on veut lui témoigner de l'amitié. Mais le cas est rare : sa ressemblance avec le crapaud, qui fait croire à une parenté plus ou moins rapprochée, lui a causé bien des désagrémens ; et pourtant le crapaud n'est lui-même ni sot, ni méchant, ni venimeux, ni insociable, il est même, dit-on, plus intelligent encore que la grenouille. Il n'est pas insensible aux beaux arts et aime la musique. Il est vrai qu'il n'aime pas la danse, il ne saute ni ne court, et c'est à cela qu'on le distingue de la grenouille, intrépide sauteuse.

Elle n'en est pas moins intrépide chanteuse. Les voyageurs se plaignent beaucoup de la grenouille mugissante

d'Amérique, dont le chant a toute l'harmonie du beuglement d'un taureau. Le crapaud chante aussi, mais sa voix douce et flûtée, quoiqu'un peu monotone, n'a rien qui écorche l'oreille.

Bien des gens ne veulent pas manger de grenouilles, crainte de manger des crapauds. C'est qu'en effet le crapaud n'est ni beau ni ragoûtant; mais qu'il soit de mauvais goût, ce n'est pas ce qu'en pensent les cigognes, les hérons et les grues. Le canard lui-même, quand il en rencontre de dimension modeste et appropriée à son gosier, fait du crapaud le plus grand cas; et pris à jeûn le matin avec une bonne gorgée d'eau de marre, il est, selon lui, excellent pour l'estomac.

Quant à l'homme, il prend du bouillon de grenouille pour la poitrine, ou il la mange, en carême, en fricassée de poulet, à moins qu'il ne la préfère farcie, comme on le fait à Mantoue, Parme et Plaisance, où la grenouille jouit, dans les cuisines, d'une estime toute particulière.

C'est, d'ailleurs, un mets qui n'est guère usité qu'en France et en Italie. En Angleterre, il n'en faut pas parler: la canaille anglaise a horreur des grenouilles et croit, comme article de foi, que le Français ne se nourrit pas d'autre chose.

On dit qu'il pleut des grenouilles et des crapauds, et l'on a expliqué ceci par l'effet d'une trombe qui, en aspirant l'eau comme un syphon, enlèverait avec elle tous les petits corps qui s'y trouvent.

Ce que je puis affirmer, c'est qu'on rencontre des grenouilles dans presque tous les jardins suspendus de Gênes et sur les terrasses de tous les palais. Comme il n'est pas probable qu'on les y ait portées et qu'il ne l'est pas davantage qu'elles y soient montées par l'escalier ou par une échelle, car elles n'appartiennent pas à l'espèce qui grimpe, il faut bien croire qu'elles y

arrivent comme les dieux et les déesses, assis sur les nuages.

Il est pourtant une chose qui m'embarrasse dans cette descente de l'empiré des grenouilles et crapauds, c'est de les voir si alègres. Remarquez bien qu'ils arrivent d'une hauteur de quelques centaines de mètres ; et si l'on calcule, de mètre en mètre, la progression de la rapidité de leur course, on doit croire que l'instant de leur rencontre avec la terre a dû être un peu rude, vu l'absence d'un parachute.

Cette réflexion m'a donné des scrupules sur leur origine céleste. J'ajouterai que malgré l'attention que j'y ai apportée, je n'en ai vu ni entendu un seul tomber, quelque diluvien que fût l'orage, sur mon parapluie ou mon chapeau, bien que la terre où je marchais en fût couverte.

Nonobstant ceci, je suis loin de prétendre qu'il ne pleuve ni grenouille ni crapaud : la science a des mystères que nous ne tenterons ni de contredire ni de pénétrer, et nous nous en rapporterons, à cet égard, à la sagacité du lecteur.

Voyez : *Parlage.*

GRIFFE. La première volonté de l'enfant, comme de l'animal, sa première faculté est de s'accrocher partout ; c'est pour cela que des griffes lui ont été données.

Les griffes, dont les ongles ne sont qu'une modification, sont, pour l'homme comme pour la bête, la première condition de l'œuvre. L'homme, il est vrai, a remplacé la griffe par des instrumens plus puissans, et c'est le défaut d'usage qui a, depuis, annihilé en lui cet organe utile. Mais dans l'état primitif, il avait, comme toutes les autres bêtes, des pattes convenablement armées, signe de sa noblesse, car les animaux à griffes courtes et

molles ne sont pas ordinairement les plus braves ni les plus intelligens.

Quoiqu'il en soit, longue ou courte, dure ou molle, la griffe est toujours un meuble d'ordre et de garantie, et le chaos n'était que l'absence d'un point stable où l'on pût la poser.

Sans doute la puissance de la griffe varie selon les races et les individus, mais il n'en est aucun qui en soit complètement dépourvu, pas même les plantes.

Voyez les griffes des lianes, elles étranglent et déchirent un arbre aussi sûrement qu'un vautour le ferait d'un pigeon. Le lierre, avec les siennes, percera une muraille et jettera votre maison par terre; ou bien, si tel est son caprice, il la soutiendra mieux que ne le feraient des étais de fer.

Comme outil ou moyen d'œuvre, les hommes ont suppléé avantageusement à la griffe; mais comme moyen d'attaque et de défense dans les combats intimes et corps à corps, cette supériorité pourrait être mise en doute. Ils ont pourtant bien médité sur ce point, fait bien des sabres, des épées, des poignards, des crics, des stylets et mille et mille autres chefs-d'œuvre de trempe, de forme, de poli. Eh! bien, ces hommes, avec leur imagination, leurs soufflets, leurs forges, leurs fourneaux et la qualité supérieure de leur fer forgé ou de leur acier fondu, tressé, tordu, n'ont pu arriver encore à faire un outil dont la puissance, la force, la promptitude et l'élasticité approchassent, même de loin, de celles de la griffe d'un chat.

Si vous en doutez, examinez-en le mécanisme et suivez-en le jeu. Mettez le plus habile maître d'armes de vos salles d'escrime en présence d'un simple petit matou pesant à peine deux livres, mais jouissant de ses quatre griffes. Que ce maître d'armes, à l'aide de sa bonne

épée, vienne à bout du chat, c'est possible; mais cela n'arrivera pas avant que la dite bête ne lui ait fait sentir la supériorité de son instrument sur le sien et qu'il ne lui ait implanté dix stigmates pour une.

On peut juger, d'après ceci, de la puissance d'une griffe de tigre ou de lion, autre espèce de chat, et de ce qu'elle peut dans un combat singulier. Allez donc, fût-ce même avec l'épée de Charlemagne, vous mesurer avec une pareille patte! Aussi, est-ce pour y suppléer que vous avez inventé l'arc et la flèche, et plus tard, la poudre et le canon.

On appelle aussi *griffe* une sorte de cachet servant à signer et qui, à l'aide d'un commis ou même d'un homme de peine, diminue encore la besogne de celui qui n'en a pas beaucoup.

C'est donc pour la santé de certains administrateurs et pour les forcer à agir de la main à défaut de la tête, qu'on a défendu l'usage de la griffe dans les bureaux des ministères et même des administrations départementales.

GROGNON. M. G*** grogne. — Pourquoi? — Il le sait, probablement. Il grogne parce qu'il a grogné, il grogne contre ceux qui l'ont fait grogner; puis il se grogne lui-même, parce qu'il a grogné contre les autres; et puis contre ces autres, parce qu'ils sont cause qu'il a grogné contre lui-même; et c'est ainsi qu'il grogne toujours.

Il est des gens qui, désagréables à eux-mêmes, semblent s'exercer à l'être pour chacun. Or, si l'homme le plus heureux est moins celui à qui tout le monde veut plaire que celui qui veut plaire à tout le monde, l'individu qui cherche l'effet contraire et qui l'obtient, doit être le plus à plaindre des hommes.

Le grognon n'est pas le boudeur; il ne boude que dans ses jours de bonne humeur, c'est-à-dire quand sa mauvaise est rentrée. Ce n'est pas non plus le bourru; celui-ci donne sa bourrade, et puis vous fait bonne mine.

Le grognon l'est toujours: qu'il veille ou qu'il dorme, s'il ne grommelle pas, il en a l'air. Ce n'est pas qu'il soit méchant, non, il est incapable d'une mauvaise action, il en fait même peut-être de très-bonnes. Mais s'il vous rend service, c'est de manière à vous dispenser de la reconnaissance et peut-être même à vous donner envie de le battre.

Le grognon père de famille fait à peu près, sur ses enfans, le même effet qu'un soliveau sur les grenouilles: à force de l'entendre grogner de tout et sur tout, ses enfans, comme ses domestiques, ont fini par en prendre leur partie et regarder sa mauvaise humeur comme non avenue. Ceci est d'autant plus facile, que le grognon, dès qu'il a grogné, n'insiste pas davantage, il passe à autre chose: il a voulu grogner, rien de plus. Grogner est son état normal; et quand il est de bonne humeur ou qu'il vous fait un compliment, tous ses amis le croient malade.

La manie de grogner annonce en général une grande faiblesse de caractère. Aussi, le grognon administratif est-il de cette espèce de fonctionnaires qui ne fonctionnent guère, et sous l'administration desquels chacun s'administre soi-même. Cela se comprend: le grognon voit le mal partout, mais il ne voit jamais le remède; ou s'il le voit, au lieu de l'appliquer, il grogne contre.

Le grognon est rarement brave, et si son mauvais sort le fait tomber sur un plus grognon que lui ou un butor qui répond à une grognerie par une injure, il se trouve quelquefois si bien désarçonné, que pendant des jours entiers ses grognemens lui resteront dans la gorge:

situation si dangereuse pour lui, que cette mauvaise humeur rentrée peut lui procurer la jaunisse et même une attaque.

GUERRE, GUERRIER. « Les guerriers sont aussi nombreux que les flots de la mer de Lybie, quand Orion déchaîné les soulève, ou que les épis qui jaunissent dans les campagnes de Lycie ou dans celles que baigne l'Hemus. »

(*Virg. Enéide*, liv. VII).

Dites que les guerriers ne sont pas aussi nombreux que les flots ni que les épis, même à beaucoup près, mais ajoutez qu'ils l'étaient beaucoup trop du temps de Virgile et qu'ils le sont aussi du nôtre, car, en définitive, à quoi servent les guerriers?

Les sujets de collision sont les mêmes entre toutes les créatures : les hommes se battent pour la terre, pour les femmes et pour les places; les animaux pour leur proie, leur nid, leur femelle. Mais plus raisonnables que nous, les animaux se battent pour ce qui les touche eux-mêmes. Quant à nous, nous nous battons le plus souvent pour un homme que nous n'avons jamais vu, contre des hommes que nous ne connaissons pas davantage, et ceci, sans bénéfice pour personne. Celui qui nous fait battre, le fait souvent d'après un système qui n'est pas même le sien, mais qu'il croit bon; car ce que l'homme, en tout pays, croit le plus vite, le plus fort et le plus long-temps, ce sont les sottises. Or, de toutes les morts, la pire, selon moi, est de mourir d'une sottise.

Parmi les sottes croyances, l'une des plus fâcheuses est celle qui dit que faire du mal aux hommes peut faire du bien aux choses. C'est pourtant sur cet axiome que sont fondées toutes nos déclarations de guerre.

— Mais nous avons des voisins qui sont nos ennemis.

— Qui vous l'a dit? Sont-ils les nôtres ou sommes-nous les leurs?

Un méchant a beaucoup d'ennemis. Un imbécile en a bien davantage, il en voit partout : il en invente quand il n'en voit pas.

L'imbécile, c'est un peuple qui en hait un autre parce que quelqu'un lui a dit : *c'est l'ennemi.*

Pourquoi l'ennemi? Est-ce parce qu'il parle allemand et que nous parlons français, ou qu'il porte un ruban jaune à son chapeau et que nous en portons un rouge ou un blanc? Bref, quel mal a fait cet ennemi à toi, tailleur ; à toi, couvreur ; à toi, barbier? Est-ce qu'il t'empêche de faire des habits, des toits et des barbes? Laisse-le donc en paix, puisqu'il te laisse en paix.

Si tous les prolétaires de l'Europe avaient du bon sens, ils jureraient de ne jamais aller à la guerre.

Quant à ceux qui y sont, eux aussi et à jour fixe, prenant leur sabre et leur fusil et les jetant au nez de ceux qui les leur ont donnés, ils s'en retourneraient chez eux retrouver leur bêche et leur rabot, avec serment de ne plus les quitter.

Sans doute cette mesure aurait des inconvéniens si elle n'était que partielle, et si nous jetions nos uniformes en France, tandis que les Prussiens garderaient les leurs en Prusse. Mais encore une fois, si les Prussiens, comme les Français, étaient bien convaincus qu'ils se battent et se tuent pour des intérêts qui ne sont pas les leurs et tout simplement pour coiffer de laurier M. tel ou tel et lui faire des gants de leur peau, Prussiens, Autrichiens et Russes se hâteraient de suivre le conseil que je leur donne, comme étant tout ce qu'il y a de plus fraternel et de plus juste au monde.

Il y aurait vraiment de quoi rire si, un après-dîner, tous les ministères, toutes les préfectures, toutes les

casernes, tous les théâtres de marionnettes et de funambules, se trouvaient sans avoir de sentinelles à leur porte.

Qu'il ferait beau, ce jour-là, sur le quai de la Ferraille! que de sabres, que de fusils à bon marché!

Et dans les arsenaux, que de bons canons de fer et de bronze pour fabriquer des casseroles, des poêles à frire, des grils, des marmites, des grelots pour nos moutons et des sonnettes pour nos vaches! que de bon cuir de giberne pour faire des talons à nos galoches et des empeignes à nos souliers! que de pompons pour faire des balles à nos enfans! que de conscrits pour faire de bons maris, et de vieux capitaines pour fumer le tabac de la régie et nous faire des contes à mourir de rire! Enfin, que d'habits galonnés, brodés, pailletés, épaulettés, pour nous masquer en carnaval et jouer des proverbes toute l'année! Dieu! quel bon temps, quelle cocagne universelle!

Si, par un reste d'habitude, les gouvernemens voulaient encore se mesurer entr'eux, pourquoi ne feraient-ils pas battre les machines les unes contre les autres? Ce serait moins beau, peut-être, parce qu'on ne verrait pas de sang couler, mais ce serait plus humain.

Chose étrange! c'est que telle dévotion n'est pas antipathique à la guerre, et que ce roi très-chrétien qui, pour rien au monde, ne mangerait une côtelette le vendredi, mangera des hommes tous les jours. C'est que lorsqu'il s'agit de guerre, la conscience devient large, et qu'aux yeux de beaucoup de sages et de casuistes, tuer des hommes est de droit divin; et pourtant Dieu a dit: *Homicide point ne seras.*







HABILE HOMME. C'était jadis un compliment. C'en devrait être un encore, mais on en a fait presqu'une injure : « C'est un habile homme, » dira ce petit vieux au rire sardonique, en parlant de ce gros notaire qui s'est enrichi à la bourse, ou de cet ex-ministre si partisan des pots-de-vin.

Au son de voix du petit vieux, chacun met sa main sur sa poche, tant on se trompe peu sur ce genre d'habileté dont il parle.

Et pourtant, chose caractéristique du siècle, devenir un habile homme, même de cette façon, fait l'ambition de bien des gens. En matière de probité, nous en sommes arrivés à ce point de philosophie, et il est des millionnaires qui sont plus fiers de ce qu'ils ont gagné

par des opérations véreuses que de ce qu'ils ont acquis honnêtement.

Risquer, dans un calcul d'agiotage ou ce qu'on nomme un coup de commerce, le bien d'autrui et son propre honneur, n'est, à leurs yeux, qu'un acte de courage, qu'une hardiesse qui ne sort pas du cadre normal de la spéculation. « Que peut-on risquer de plus précieux que son honneur, se dira ce casuiste en cinq pour cent; cela ne vaut-il pas l'or du client? Ne suis-je pas, comme lui, intéressé à ne point perdre? D'ailleurs, la spéculation est sûre, il ne perdra pas. »

Ainsi raisonne notre homme, il joue à la bourse avec les fonds d'autrui, les perd et se sauve en Belgique. La justice intervient; il est condamné, par coutumace, à cinq ans de prison pour abus de confiance.

Le voilà bien et dûment réputé fripon. Mais si la chance eut bien tourné, s'il eut gagné, il serait qualifié d'habile homme et deviendrait une des notabilités de la banque.

Homme habile a moins souvent une signification épigrammatique. On dira d'un artiste, d'un ouvrier, d'un docteur, d'un praticien : c'est un homme habile, et on le dira sérieusement.

L'usage ne permet guère de dire une habile femme, mais on dira souvent : c'est une femme habile, ce qui suppose toujours une certaine propension à l'intrigue.

Une femme habile l'est ordinairement plus qu'un homme, et j'en ai connu qui, si elles eussent pu être diplomates et représenter la France dans un congrès on une cour étrangère, auraient certainement mieux conduit nos affaires que messieurs tels et tels, malgré leur grande renommée politique. Aussi, je me suis toujours demandé pourquoi l'on ne nommait pas d'ambassadrices : ce sont des fonctions essentiellement felines, toutes de finesse et d'insinuation et qui conviennent parfaitement au caractère féminin.

On est si généralement d'accord sur ce point, que lorsqu'il s'agit de diplomatie intérieure, c'est-à-dire de mariage, d'héritage, de partage, ceux qui veulent avoir le gros lot mettent toujours en avant leur femme, leur nièce ou leur cousine, espérant, avec son aide, tirer mieux leur épingle du jeu.

Aussi, conseillerai-je à tout homme qui spécule, d'épouser, s'il le peut, une femme habile : quelle que soit la carrière qu'il embrasse, administration, banque, commerce, industrie, s'il s'en rapporte à son tact et à ses conseils, ils lui vaudront mieux qu'une grosse dot.

HABILLER. Ce mot ne veut pas toujours dire vêtir. *Je vais l'habiller*, dit cette poissarde à un amateur qui aime mieux son argent que ses poissons et qui, après avoir marchandé, n'achète pas. Il est certain alors d'avoir l'habit pour rien et de toute pièce.

Je vais l'habiller, dira aussi ce critique moins grossier que la dame, mais plus dangereux, car l'habit dont il va revêtir le malheureux pourra ressembler à la robe de Nessus : la peau, la chair et même les os s'en iront avec.

Il est vrai qu'on a le droit d'habiller le critique à son tour, mais les armes ne sont pas égales, car l'homme au feuilleton est sur son terrain et l'autre n'y est pas.

Pour en venir à l'habillement proprement dit, nous remarquerons que ce n'est pas une chose indifférente que d'avoir des habits plus ou moins bien faits ou coupés à notre taille ; et je connais tel individu ayant science, esprit, droiture, fermeté, tout enfin pour réussir, et qui n'est jamais arrivé à rien, seulement parce qu'il avait un tailleur maladroit et qu'il n'a pas su en prendre un autre.

HABITABLE. *C'est habitable*, dira ce gros banquier en examinant ce luxueux hôtel du faubourg St.-Germain qu'il compte acquérir en se retirant des affaires.

C'est habitable, se dit ce pauvre diable en signant un bail de trois, six, neuf, qui le met en possession d'un sale réduit dont le banquier ne voudrait pas pour loger ses chiens.

Ce n'est pas habitable, s'écrie ce prince étranger à qui un prince ami prête pour s'y loger, lui et ses gens, l'un de ses palais éclatant d'or et de soie.

Ce n'est pas habitable, dit ce riche prisonnier pour dettes à qui l'on offre, à la geôle, un salon sans antichambre.

Devant de tels estimateurs, il serait bien difficile de définir les logis habitables ou non habitables : c'est que tout logis l'est pour celui qui s'y trouve bien ; et l'Arabe regarde sa tente de poil de chameau comme plus habitable que nos maisons les mieux closes, les mieux ornées.

En voyant le peu de commodité ou plutôt l'excessive incommodité de ces vieux castels sans jour ni lumière où nos pères, mourant de froid en hiver et de chaud en été, se croyaient le mieux du monde, on se demande s'il en serait de même aujourd'hui et s'ils s'y complairaient encore? Oui, s'ils n'en connaissaient pas d'autres. Non, s'ils avaient essayé de nos appartemens coquets, de nos tapis, de nos coussins, de nos divans : eux aussi trouveraient leur paradis peu habitable ; et pourtant si quelqu'un l'eut dit alors, on l'eut pris pour un insensé.

Autres temps, autres plaisirs ; et peut-être viendra-t-il un jour où nos logis de sybarites seront aussi réputés inhabitables.

HABITUDE. L'habitude est non-seulement une seconde nature, mais pour beaucoup de gens, c'est la

première ou la vie même; et dans l'immobilité stupide de leurs idées, une foule d'individus ne semblent exister que par habitude.

C'est l'habitude qui éternise les choses. Il y a habitude de faire et habitude de ne pas faire. On ne fait pas ce qu'on n'a pas fait la veille, on s'abstient par la seule raison qu'on s'est abstenu. Mais le contraire est beaucoup plus ordinaire, et l'on fait ce que l'on a fait, seulement parce qu'on l'a fait, sans s'enquérir de la cause, sans même en croire aux effets.

Dès-lors, ce qu'un homme a fait pendant un jour, il le fera pendant un mois, puis pendant un an, puis enfin pendant un siècle, s'il vit un siècle; et après lui, dix générations d'hommes, vingt, cent ou plus le feront comme lui. C'est ainsi qu'une sottise peut vivre autant qu'un monde: il faut un déluge universel ou la conflagration d'un astre pour la détruire. Il faut enfin que pas un être n'échappe, pas un seul, car la sottise resurgirait avec lui; et il faudrait, pour qu'elle cessât, un autre déluge, une autre conflagration.

L'habitude, notamment chez les peuples civilisés, est le mobile des trois quarts de leurs actions. C'est peut-être à cause de cela que tant de ces actions sont inutiles, puériles ou nuisibles. Le degré d'absurdité où l'habitude a maintenu certaines idées de l'homme et les folies qu'elle fait faire à la plupart des peuples de la terre a quelque chose de si prodigieux, que l'avenir refusera d'y croire; et que dans ses momens lucides, il n'est pas un être intelligent qui ne se soit demandé comment la nature humaine pouvait descendre si bas sur certains points, quand sur d'autres elle s'était élevée si haut.

Le prodige ne s'explique que lorsqu'on s'aperçoit que l'habitude ne laisse pas le temps à la raison de paraître. Elle s'empare de l'être humain à l'instant même de sa

naissance ; et avant qu'il ait pu avoir la mesure ou l'idée juste d'une chose, elle lui en inculque l'idée fausse. C'est ce que nous nommons l'éducation : mélange de superfluités, de mensonges et de doutes dont nous avons hérité de nos pères , comme ils ont hérité des leurs. Aussi les points sur lesquels nous avons des idées nettes et vraies sont précisément ceux auxquels ils n'avaient jamais pensé, c'est-à-dire ceux que le préjugé, la crainte ou l'intérêt n'avaient pas dénaturés, ceux où l'habitude ne s'était pas encore interposée entre l'homme et sa raison.

L'homme de l'habitude, l'homme refait par l'homme, est donc une sorte de sophistication , œuvre différente de l'homme de la nature, de l'homme créé par Dieu. Sans doute l'homme sophistiqué a encore en lui son principe divin ou tous les germes du bien, car ils sont indestructibles comme l'ame même; mais ainsi qu'une barrière, l'habitude et les trois quarts des lois humaines sont là devant lui pour en arrêter le développement.

Il faut donc bien le reconnaître : une bonne partie des idées que nous avons et que nous aurons pendant toute notre vie, idées par lesquelles nous nous dirigerons, ne sont pas les nôtres, pas plus qu'elles ne sont celles de nos pères ni même celles des siècles civilisés ; elles leur sont antérieures, elles émanent de l'époque ignorante et barbare; mais imposées à chacun de génération en génération, elles l'ont toujours été à un âge où la raison, non encore développée, n'a pu y opposer la lumière. L'âge venu où cette lumière aurait pu y pénétrer, déjà l'habitude en avait détourné ou affaibli les rayons.

On conçoit alors comment ainsi cloué à la barrière qui lui fait obstacle et garotté par la routine, l'homme, même celui qui se dit à la tête de la civilisation , se trouve, sur quelques points, au-dessous du sauvage et

même de la brute qui, du moins, a l'instinct de sa conservation, de sa liberté et de son bien-être.

Qu'on taxe ceci d'exagération et de boutade misantropique, je le veux bien; mais les choses en seront-elles moins ce qu'elles sont?

Que se dégageant un instant des langes du préjugé et du joug de l'habitude, un homme se pose devant Dieu, type de toute raison, qu'il descende dans son cœur, qu'il examine sa conscience et qu'il dise si tout ce qu'on lui enseigne dans nos écoles, nos académies, nos lycées, comme vérité, est réellement la vérité? Cette conscience lui répondra : non.

Pourquoi donc l'a-t-il cru? Pourquoi le croit-il encore, et avec lui les trois quarts des hommes? — Je vous l'ai dit : *par habitude.*

L'habitude est, pour l'homme, le boisseau sous lequel il se pose, le bourbier dans lequel il s'enterre : c'est un cercle dont il ne peut sortir et où il tourne indéfiniment comme le cheval aveugle attaché à la roue d'un moulin. L'homme ainsi devenu mécanique a bien un mouvement, mais c'est celui d'une pendule qu'on remonte et qui frappe toujours les mêmes heures.

HAILLONS. Il y a des gens qui les aiment. Preuve : le célèbre Chaudruc-Duclos qui, n'étant ni affamé, ni mendiant, ni même pauvre, ne paraissait dans les rues qu'en guenilles : c'était sa manie.

Ce personnage que chacun, pendant les dix premières années de la Restauration, a pu voir se promenant au Palais-Royal, la tête haute, le regard dédaigneux, laissait encore, sous ses vêtemens en lambeaux et sa barbe inculte, deviner l'homme naguère l'un des plus brillans de la jeunesse dorée de Bordeaux.

Ce goût des haillons lui était venu tout d'un coup. Lors du retour des Bourbons, il s'était montré royaliste ardent, puis ambitieux et aspirant aux hautes dignités. Il avait ceci de commun avec ses anciens compagnons persuadés, comme lui, qu'on ne pouvait payer trop cher leur dévouement d'un jour.

Ceux-ci réussirent : ils devinrent ministres, ducs, pairs.

Lui ne parvint à rien ; et se croyant victime de l'injustice des hommes, il voulut devenir pour eux un remords vivant en se montrant partout en habit râpé, déchiré, tombant en loques. C'était son costume politique et officiel, il ne le quitta plus. En vain on prétendit lui interdire le Palais-Royal comme vagabond, il gagna son procès en prouvant qu'il avait quinze cents francs de rente et qu'il ne devait rien à personne. Il mourut comme il avait vécu, en guenilles.

En général, les haillons annoncent moins une grande misère qu'une grande paresse.

Dans plus de cas encore, ils ne sont qu'une spéculation, qu'un moyen d'exciter la pitié et d'attirer les aumônes : tel individu qui se montre dans la rue sans bas ni souliers a quelquefois chez lui une garde-robe complète.

Si l'on écrivait, jour par jour, l'histoire de certains haillons depuis l'instant où, sous forme d'habit, ils sont sortis de la main d'un tailleur en vogue pour aller vêtir un fashionable, jusqu'à celui où, du dos d'un mendiant, ils sont tombés dans la boue, on aurait l'histoire de l'homme.

On rencontre encore bien des haillons ou des gens qui en portent ; néanmoins, il faut convenir qu'il y en a moins qu'autrefois. La raison, c'est que les étoffes de laine, de bourre ou de coton sont à si bas prix, qu'en

vérité, quelque pauvre que soit un homme, il peut ne pas se montrer en guenilles. Ceux qui en portent ont donc des motifs pour cela, et l'on ferait bien de les leur demander.

Les chiens ne peuvent souffrir les haillons. Pourquoi? C'est à eux de le dire; mais le fait est qu'ils aboient toujours contre un individu en guenilles et qu'ils auront dix fois plus de satisfaction à le mordre qu'un homme bien vêtu.

Est-ce l'odeur des haillons qui leur déplaît? J'en doute. Les chiens ne passent pas pour avoir de prévention à cet égard; et dans tous les cas, si des odeurs leur déplaisent, ce sont les bonnes.

Je suis donc porté à croire que ce qui les choque dans les haillons, c'est leur aspect, c'est le désordre dont ils sont l'emblême, car le chien est l'ami de l'ordre: témoins sa haine des voleurs et son instinct de gardien et de berger.

Certains peuples sont plus ou moins amis ou ennemis des haillons: les Anglais et les Américains ne les peuvent souffrir, les Italiens les supportent, les Arabes les respectent, les Espagnols les adorent.

En France, le goût en varie selon les provinces: la Basse-Bretagne est celle où on les estime le plus. C'est aussi celle l'où peut trouver les haillons modèles. Ceux d'Espagne même, malgré leur parfum d'huile et d'ail, ne les valent pas.

HAINE. Chose certaine, c'est que la haine profonde, la haine qui fait souhaiter à un homme la mort d'un homme et tout tenter pour la lui donner, est aujourd'hui fort rare en France.

Parmi les milliers de crimes que jugent annuellement

les cours d'assises, il n'y en a pas un sur cent amené par la haine. S'agit-il de duel, la haine y est presque toujours étrangère. Les trois quarts des duels ont lieu pour des causes trop futiles pour que les combattans puissent se haïr : la plupart se connaissent à peine, ou même se voient pour la première fois. Pourquoi se battent-ils donc? — Par peur; oui, par la peur de passer pour lâches. Telle est, en général, la cause des duels.

Dans les procès entre les particuliers et même entre époux, dans les séparations de corps dites *pour incompatibilité d'humeur*, la haine entre pour peu de chose, souvent même pour rien. L'intérêt ou l'amour du changement et de la liberté, celui du luxe et du plaisir, telles sont les causes déterminantes. Versez de l'or, beaucoup d'or dans le ménage, la paix et la bonne humeur y reparaîtront avec le bien-être, et il ne sera plus question de procès.

Si l'amitié est rare aujourd'hui parmi les Européens, il faut donc reconnaître que la haine l'est plus encore, et que ces vengeances atroces, ces combats à mort si fréquens chez nos pères et qui le sont encore chez les Arabes, les Malais, les Australiens et presque tous les sauvages, sont aujourd'hui des émotions que nous allons chercher dans les romans, les mélodrames et dans quelques cantons de l'île de Corse, seul pays où la haine se soit conservée dans sa pureté antique.

La haine n'existant plus, chez nous, qu'à l'état de souvenir, nous n'avons pas grand' chose à en dire.

Quoique la haine paraisse souvent naître à froid et sans explosion, elle n'est pourtant qu'une dérivation de la colère : c'est une colère passée à l'état fixe ou renouvelée sans cesse par la vue ou le souvenir de l'objet qui en a été la cause première. Aussi la haine, lorsqu'elle s'éveille entre personnes que leur position oblige à se

voir journellement, des parens, des frères, devient plus âcre, plus profonde, plus difficile à guérir qu'entre étrangers, parce que le contact l'excite continuellement, et qu'à ce point d'irritation, les faits les plus insignifians paraissent des injures.

Quoique la haine ne soit, comme nous venons de le dire, que l'extension de la colère, on peut se mettre en colère sans y rester ou sans haïr ensuite, et c'est même ce qui arrive ordinairement. L'homme le plus emporté n'est pas le plus haineux, c'est même le contraire : il semble qu'une explosion violente use la rancune.

La haine, comme la colère, sont toujours produites par le sentiment d'une injustice. Qu'un arrêt nous frappe, qu'un fait nous blesse, le préjudice que nous en éprouvons nous froisse moins que l'intention du juge ou de l'auteur du fait. Si ni l'un ni l'autre n'ont voulu nous atteindre, ou s'ils ne l'ont fait que par l'application d'une loi et sans malveillance personnelle, nous n'avons aucun grief contre eux. C'est ce que nous voyons tous les jours dans les cours d'assises : les condamnés en veulent quelquefois aux témoins, parce qu'ils les croient vendus ou ennemis, mais ils n'en veulent point au magistrat qui les accuse, aux juges, aux jurés qui les condamnent. Si, dans un premier moment d'irritation, ils profèrent des menaces, ils ne les exécutent jamais. L'expérience le prouve, et le forçat rendu à la liberté ne songe pas plus à se venger des juges que de la loi elle-même ; c'est qu'en général il est convaincu qu'il a été bien jugé. Ainsi, aucune action n'excite notre haine, si on nous démontre qu'elle est juste ; et ici la meilleure démonstration possible, c'est de l'être.

L'intérêt, l'envie, la jalousie sont les mobiles ordinaires de la haine, mais elle est excitée non moins vivement par le sentiment d'une humiliation. Si, en politique, il

y a quelquefois profit à se défaire d'un homme ou d'un gouvernement, il n'y en a jamais à l'humilier : tel pardonne un coup de poignard qui ne pardonne pas un haussement d'épaule ou un geste méprisant.

On prétend qu'il y a des peuples plus haineux les uns que les autres. On dira, par exemple, que le Corse hait plus fort et plus long-temps qu'un Bas-Normand. C'est possible, mais non prouvé ; car il faudrait, pour mesurer cette différence de caractère, établir d'abord celle des positions et surtout celle des préjugés.

Le Corse donnera un coup de couteau ou de fusil à son ennemi ; le Bas-Normand coupera la tête aux pommiers du sien, empoisonnera ses poules ou ses vaches et mettra le feu à sa grange. Reste à savoir si, en agissant ainsi, il ne croira pas faire pis à son ennemi que de le tuer. On tient infiniment plus à son bien en Normandie qu'à sa personne : c'est autrement en Corse.

Si l'on admettait en principe que le Corse est plus haineux que le Bas-Normand et qu'il y soit invinciblement entraîné par sa nature, on ne pourrait équitablement le juger par les mêmes lois. Mais la nature n'est là pour rien ; et si la haine est réellement plus commune et plus tenace en Corse qu'ailleurs, c'est probablement que l'exemple et l'usage y portent plus qu'en d'autres pays. Remarquez aussi qu'il peut en être là comme du duel en France : un Corse se venge, non toujours par goût pour la vengeance ou par haine contre celui qu'il tue, mais parce qu'il craint d'être déshonoré s'il ne le tue pas. Ici encore la haine n'est qu'apparente.

La haine, quand elle est tenace, prouve sans doute une certaine force de caractère ; mais y résister, mais l'étouffer en prouve infiniment davantage. « Un homme qui raisonne, disait Napoléon, hait les choses et jamais les hommes. »

La colère d'un noble cœur, d'un esprit élevé ne va jamais au-delà de la réflexion : c'est la nature qui déborde, mais la réflexion l'arrête. Le cœur alors ne hait plus que le mal et ses conséquences. C'est donc le mal seul qu'il droit frapper, moins pour le punir que pour en empêcher le retour; et quand il frappe le coupable, c'est encore le mal qu'il frappe en lui et non l'individu, et même en le frappant, il ne le brise pas: ce n'est point corriger un homme que de lui briser la tête.

De toutes les passions, la moins profitable est la haine. Destructrice de sa nature, elle n'a jamais été utile à personne : elle fait du mal à celui qui hait comme à celui qui est haï.

Sans doute la vengeance est une sorte de plaisir, et l'on dit que pour certains cœurs, c'est le plus grand de tous. Mais par quelle suite de tourmens ce plaisir n'est-il pas acheté! Et combien d'individus, après s'être vengés, auraient donné tout leur sang pour ne l'avoir pas fait!

Remarquez que le plaisir de la vengeance, reste de la brute, tient à l'enfance de l'homme. Plus un peuple est grossier et ignorant, plus il est vindicatif. L'esclave l'est plus que son maître, l'homme médiocre plus que l'homme de génie, l'être faible plus que l'être fort. Tous les enfans le sont, et les femmes plus que les hommes, et les petites femmes plus que les grandes.

La haine à la fois violente et persévérante exige une certaine égalité: quand la distance est trop grande d'un individu à un autre, l'injure n'a plus de prise. On rit du coup de pied d'un enfant, on le caresse quand sa petite main s'applique en soufflet sur notre figure, et le même geste de la part d'un homme amènerait la mort de l'un d'eux.

De même que dans l'amitié, il faut donc certain rapprochement de puissance ou d'esprit, certaine condition

d'âge et de caste, pour que la haine puisse s'exercer entre deux personnes. Encore s'exercera-t-elle plutôt du faible sur le fort que du fort sur le faible. Deux imbéciles peuvent se haïr entr'eux. Un imbécile haïra un homme d'esprit, tandis que celui-ci haïra rarement un imbécile, et sa haine, s'il en a, s'affaiblira toujours avec l'opinion qu'il aura de l'homme, jusqu'à s'éteindre complètement, s'il arrive à le croire complètement stupide. Ici le mépris devient le remède de la haine, quand il n'a pas été son palliatif.

On voit donc que l'impression que nous recevons d'une insulte est toujours proportionnée à l'estime que nous portons à celui qui nous l'a faite. Vient-elle d'un individu que nous dédaignons, nous la sentons à peine; mais est-ce d'un homme aimé, considéré de tous, alors elle nous touche au cœur et la blessure reste, car l'envie y est pour quelque chose; et la haine envieuse est la plus tenace de toutes, on n'en guérit pas.

L'amour ou l'amitié qu'on éprouve pour une personne contribue aussi à rendre plus poignante l'injure qu'elle nous fait; mais si à cet amour, à cette amitié est mêlé un sentiment de crainte, souvent cette crainte l'emporte et nous fait oublier l'injure.

En famille, on ne se passe rien, parce qu'on ne se craint pas; et c'est alors que l'on ne souffre pas d'un proche parent ce qu'on supporterait d'un étranger.

L'absence de toute crainte, en faisant négliger tous les égards, peut conduire à l'injure, à l'aversion et même à la haine; mais la haine peut aussi naître de la crainte. C'est ce qui arrive chez l'esclave ou chez les sujets d'un despote : la haine, contenue long-temps, éclate tout d'un coup et se manifeste en actes terribles. L'histoire ne nous en offre que trop d'exemples.

Il est des gens qui semblent se complaire à la haine

qu'on leur porte. Plus flattés d'être craints que d'être aimés, ces hommes, en se faisant haïr, croient se rendre grands : erreur qui dénote presque toujours un caractère faible et même timide. On fait la grosse voix de peur d'être battu, et l'on s'entoure de la peur d'autrui pour se préserver de la sienne propre.

On a souvent parlé de gens qui en veulent à leur espèce et haïssent les hommes en général. Ce caractère, s'il a jamais existé, est plus factice que réel : ce sont des jongleurs de haine qui feignent ce qu'ils n'éprouvent pas ou qui exagèrent ce qu'ils éprouvent. Ce sont encore des cerveaux malades qui voient des dangers partout, puis bientôt des ennemis. La peur, qui les a rendus méfians, finit par les faire cruels : tels furent Néron, Tibère, Louis XI, Cromwel et bien d'autres. Au total, moins haineux que poltrons, les neuf dixièmes des séides de notre révolution ne furent pas autre chose : ils ont tué pour ne pas l'être.

On pourrait, à plus juste titre, appeler ennemi des hommes, misantrope si vous voulez, cette brute à l'humeur haineuse qui, gonflée de venin et de sottise, fait tomber sur le premier venu sa rage qu'il ne peut assouvir sur celui qui en est l'objet. C'est ici la haine de l'ivrogne qui, dans ses vapeurs alcooliques, en veut à l'humanité tout entière. C'est aussi la haine du lâche qui se venge sur le faible du mal que lui a fait le fort.

On voit ainsi des hommes, fuyant leur ennemi ou vaincus par lui, décharger leur fureur sur leur femme innocente, sur leur fille, sur leur chien ; et ceci sans motif, sans prétexte même, ou sur une injure idéale. Ces hommes sont presque heureux quand leur grossièreté ou leur injustice pousse leur victime à un murmure, à une menace : leur rage alors leur semble légitime ; ils deviennent bourreaux en conscience, et ils se livrent à la vengeance avec une

espèce de volupté. Ces individus, malheureusement trop communs, trembleront ensuite devant le premier homme qui leur montrera les dents. Traduits en justice, ils pleurent, ils gémissent; devant le danger, ils fuient. C'est que la faiblesse n'exclut pas la cruauté, c'est souvent le contraire; et parmi les animaux, les plus féroces sont aussi les plus lâches.

Cependant il est à remarquer que ces animaux féroces ne sont pas toujours les plus haineux, c'est-à-dire ceux qui conservent le plus long-temps le souvenir d'une injure. C'est aussi ce qui se voit chez les hommes : le Corse, tout haineux qu'il soit, n'est certainement pas aussi sanguinaire que le bas peuple de Nîmes, d'Avignon, qui ne perdra aucune occasion de se gorger de sang et de torturer des victimes souvent improvisées, qu'il ne connaissait pas un quart-d'heure avant et qu'il aurait peut-être défendues le lendemain.

La propension à la cruauté n'est donc ni l'amour de la vengeance ni le penchant à la haine. La cruauté s'exerce sur tous les objets; la haine n'a qu'un but spécial et ne s'attache qu'à une personne ou à une spécialité de personnes. Un individu peut être fort haineux sans être cruel, ou très-cruel sans être haineux.

Quant au courage, nous venons de le dire : s'il accompagne rarement la cruauté, il est moins étranger à la haine. Cependant il est certain que l'homme véritablement brave n'est ni cruel ni haineux, et que celui qui a l'un ou l'autre de ces vices est toujours un être médiocre et incapable de grandes idées et de nobles actions.

HAINE, ESPRIT DE VENGEANCE CHEZ LES ANIMAUX. Tous les animaux sont avides de vengeance,

mais tous ne conservent pas leur rancune également long-temps : tous ne sont pas haineux.

De tous les animaux domestiques, le mulet est probablement celui qui se souvient le plus long-temps d'une injure et qui nourrit sa haine dans toute sa verdeur, sans jamais y renoncer. Nous en pourrions citer plus d'un exemple.

J'ai connu aussi quelques chevaux haineux, et entendu citer des vengeances exercées par des chameaux mécontens de leur conducteur.

Le perroquet aime ou hait avec passion et sans qu'on puisse souvent en expliquer la cause. Son amour passe quelquefois aussi vite qu'il est venu, mais sa haine est ordinairement indélébile. On en cite un qui, se trouvant dans l'appartement tandis qu'on faisait une opération douloureuse à son maître, descendit de son bâton et fut mordre à la cheville le chirurgien avec une telle force, qu'il en fut long-temps souffrant. Depuis, il ne put jamais voir ce même chirurgien sans témoigner son mécontentement et s'efforcer de le blesser quand il approchait de lui.

Les chiens sont aussi fort capricieux dans leur amitié comme dans leur haine. Il est des figures contre lesquelles ils grogneront toujours : les caresses, les bons traitemens n'y pourront rien.

Ce que les chiens haïssent dans un individu est, je crois, moins sa personne que son costume et les émanations qui s'en échappent. De là probablement leur grande aversion pour les marchands de peaux et les hurlemens qu'ils poussent à l'approche des équarrisseurs, notamment ceux qui tuent et écorchent les chiens. Ils ne veulent pas même aborder ces hommes quand ils leur offrent à manger. Ils n'éprouvent pas la même horreur pour les bouchers; c'est plutôt le contraire, ils les aiment.

Il est des faits qui excitent la haine et même la fureur des animaux sans qu'on ait pu, jusqu'à ce jour, en définir la cause: l'éléphant pardonnera un coup d'aiguillon et se fâchera pour un geste, pour un mot prononcé de telle ou telle manière.

Chacun sait que le taureau s'irrite à l'aspect d'un voile rouge qui, pourtant, ne lui fait matériellement aucun mal. C'est donc une susceptibilité morale que cette couleur excite en lui; elle agit sur son imagination bien plus que sur sa sensibilité physique.

Le chien ne peut tolérer certains sons; ils le font hurler, tandis que d'autres le portent à se ruer sur le passant.

Ce même chien semble ressentir plus fortement les injures faites à son maître que celles qui lui sont propres: il supporte un coup et n'en souffrira pas le simulacre fait sur son patron.

Je n'ai jamais entendu citer l'exemple de chien conservant une longue rancune contre un autre chien ou contre un homme qui l'avait maltraité; mais on en cite beaucoup qui n'ont jamais pardonné à l'individu qui avait tué ou seulement blessé leur maître. Un duelliste que tout Paris a connu fut un jour cruellement mordu, sans provocation, par un chien contre le propriétaire duquel il s'était battu six mois avant.

Voici encore un exemple frappant de la rancune des chiens quand il s'agit de l'homme: en 1836, un marchand de bestiaux des environs de Montelimart fut attaqué le soir par trois individus qui le tuèrent à coups de couteau. Son chien, dogue très-fort, qui était resté derrière, arriva au moment où ils le dépouillaient. La fureur de l'animal fut terrible. Il se jeta à la gorge d'un des assassins, l'étrangla immédiatement et en terrassa un autre. Le troisième s'était enfui; il le pour-

suivit, mais pas assez vite pour l'empêcher de monter sur un arbre. Alors l'animal se pose au pied, s'y couche et y attend son ennemi toute la nuit, se dressant à chaque mouvement qu'il faisait. On les trouva le matin dans cette position.

La haine rancunière du chien s'exerce ordinairement sur des êtres d'une force analogue à la sienne. Il haïra un homme, rarement un enfant. Il ne mordra presque jamais un petit chien, il s'en laissera mordre.

Est-ce par un sentiment de bienveillance ou de douceur? Non, c'est plutôt par celui du dédain. Il n'a rien à craindre de cet être faible, il ne voit aucune offense dans son hostilité, dans sa méchanceté même. Piqué un peu trop fort par le jeune individu, s'il lui rend un coup de dent, c'est toujours avant la réflexion, et il ne lui en donnera pas un second.

Cette générosité est commune à peu près à tous les grands mammifères, même ceux réputés les plus irritables. Pourquoi n'en peut-on pas dire autant des hommes?

HAMEÇON. Tel met à son hameçon un asticot, un petit ver; tel y met une jolie fille ou un sac d'écus, quelquefois tous les deux ensemble. On peut prendre ainsi de fort beaux poissons.

Il en est pourtant que rien de ceci ne tente : c'est une mouche plus ou moins luisante qu'il leur faut, et, remarquez-le bien, pendue à un crin et qu'on fait voltiger à fleur d'eau. Voilà ce qui les attire et les fait mordre.

Il est des poissons si gloutons, qu'on les prend sans tant de cérémonies : il suffit de suspendre à l'hameçon le morceau d'un vieux bonnet de laine ou de coton, et ils le happent pour peu qu'il soit rouge. Il y a de singulières bêtes dans tous les élémens.

Au bon vieux temps, un tour de page très-prisé était, à un signe donné, d'enlever à l'hameçon toutes les perruques des gens qui étaient à table : or, tout le monde portait perruque à cette époque.

Dernièrement un industriel fut condamné en police correctionnelle pour avoir ainsi pêché des bouteilles par le soupirail d'une cave.

Un infortuné pêcheur à l'hameçon, pêchant dans les fossés de sa gentilhommière, sentit un jour sa ligne faire résistance; il tire. Qu'y trouve-t-il? Au lieu d'une carpe, l'un de ces sacs dits *ridicules*, tombé à l'eau la veille et contenant la correspondance de madame avec....... Le pauvre homme ne pêcha plus à la ligne, crainte d'en pêcher la suite.

On ne se borne pas à employer l'hameçon contre le poisson : dans quelques départemens on fait la pêche aux canards et autres volatiles gloutons qu'on saisit ainsi traîtreusement et parfois même au détriment de leur légitime propriétaire, car le canard domestique, gourmand et flaneur, ne manque guère d'aller mordre à la chose qu'on lui présente.

On a même été jusqu'à tendre au loup des hameçons cachés dans un gigot ou un aloyau, mais il mangeait la chair et laissait l'arête.

Quant au renard, non moins subtil, mais plus prudent, il aime mieux ne rien manger du tout. *Timeo Danaos*, se dit-il en langue renarde, et il ne touche jamais aux mets qui ont passé par la cuisine; il préfère aller directement au poulailler.

On se sert d'hameçons monstres pour les requins; on en pêche ainsi de cinq mètres de longueur. Cette bête étourdie et affamée, tout à l'opposé du renard, avale d'abord, quitte à réfléchir ensuite. Aussi les matelots disent-ils : « Requin vu, requin pris; » et si le pro-

verbe ne se réalise pas toujours, la chose arrive assez souvent.

L'hameçon est un meuble primitif et l'une des premières malices de l'homme. Il est peu de peuples maritimes, quelque brutes et sauvages qu'ils soient, chez qui on n'en trouve. Ils en fabriquent, faute de métal, en pierre, en bois, en os. Les Nouveaux-Zélandais affectionnent, pour cet usage, les os de leurs ennemis et en général de tous les individus qu'ils ont craints ou honorés. Aujourd'hui, peut-être, pêchent-ils avec les os de Cook et de La Pérouse. Autant vaut cela que d'en faire, comme nous, du noir animal.

Le dard employé contre la baleine est encore une sorte d'hameçon piquant et barbelé. Seulement, au lieu d'entrer par la bouche, il entre par le ventre ou le dos.

Il fut un temps où l'on se harponnait à la guerre, et nous voyons encore des hallebardes munies de leur crochet pour appréhender un homme par sa chair, ses os ou ses muscles. C'était une pêche à l'homme et un moyen de varier les plaisirs des hauts barons dont l'état était alors de lui faire la chasse, comme la font encore les planteurs de l'Amérique aux Indiens, et les fermiers du cap aux Caffres et Hottentots.

L'hameçon est aussi une arme fort employée des belles, et vous en verrez tous les soirs, de sept à onze heures, bon nombre tendus sur les boulevards parisiens. Ceux-ci sont en vue et ne s'y prennent que ceux qui veulent s'y prendre. Mais il en de plus perfides et qu'on pourrait nommer lignes dormantes : là, bien souvent, s'accroche celui qui s'y attend le moins. En général, on y attrape de gros poissons. Seraient-ils moins fins que les jeunes?

HARGNE, HARGNEUX. C'est, comme la vaillance,

une dérivation du courage, mais une dérivation mauvaise.

Nous avons déjà parlé du courage civil : pour arriver à la hargne, nous dirons quelques mots du courage proprement dit.

La vaillance et le courage ne sont pas une même chose. La vaillance est une qualité toute humaine ; c'est une vertu qui veut des cordons, des pensions, et qui tient moins à l'homme même qu'à son état, qu'à son uniforme. L'animal est courageux et n'est pas vaillant.

Le courage n'a besoin que de ses poings, de ses dents ou de ses griffes. La vaillance veut un grand sabre bien effilé ou un fusil de bonne portée.

La vaillance n'aime ni la solitude ni les ténèbres ; elle ne vit qu'au grand jour. L'homme courageux l'est partout, même dans un cachot, dans un abîme.

Le vaillant l'est souvent sans nécessité ; il l'est par jactance, par spéculation et pour acquérir du pouvoir, de la gloire ou de l'argent. L'homme courageux l'est seulement quand il faut l'être ; il l'est sans intérêt et pour remplir un devoir, ou pour préserver d'un mal lui et les autres. Il n'attaque point, il se défend.

La bravoure est souvent dans le geste et n'est que là. Le courage est dans le cœur. Aussi dit-on un faux brave et jamais un faux courageux. L'une se compose d'action, l'autre de vertu.

La bravoure tient aux nerfs et aux organes ; le courage vient de l'ame. Le courage combat les passions ; la bravoure y cède. Le courage s'exerce sur lui-même ; la bravoure sur autrui. La bravoure vit de l'irritation, de l'enthousiasme ; le courage naît du raisonnement.

La valeur des masses est toujours problématique, car elle n'est souvent que celle d'un seul homme qui entraîne les autres et qui les pousse en avant en s'y jetant lui-même. Ainsi, le courage d'un régiment peut n'être que

celui d'un de ses tambours, de son colonel ou de son cheval.

Quant à la hargne, elle n'est qu'une dégénération de la vaillance, et le hargneux est au vaillant ce que celui-ci est au courageux. La hargne est une sorte de convulsion de la poltronnerie qui fait son va-tout. La hargne est aussi la vaillance de mauvaise humeur et cherchant un sujet de querelle.

La hargne, comme la vaillance, tient à l'état de civilisation ou d'esclavage; et l'animal n'est hargneux que dans la domesticité. Jamais le chien sauvage ne se mettra à l'entrée de sa tanière ou sur la lisière d'un bois pour japer après le passant, pour se ruer sur un autre chien ou mordre les jarrets d'un cheval ou la fesse d'un mendiant. Jamais une perruche sauvage ne vous huera ou sifflera.

Le motif qui porte l'homme ou l'animal à hargner, c'est-à-dire à s'en prendre à qui ne songe pas à lui, n'est pas toujours facile à expliquer. Hargner est un acte anormal qui ne produira à celui qui s'y livre qu'une satisfaction d'amour-propre, satisfaction qu'il peut payer cher s'il s'adresse à plus fort que lui. Il est vrai qu'il ne s'y expose guère et ne hargne ordinairement qu'à coup sûr.

Quand la hargne n'est pas dirigée par l'envie ou la jalousie, c'est une boutade malveillante, une humeur bilieuse qui s'allume spontanément et s'assouvit sur le premier venu.

Souvent, dans l'animal lui-même, ce n'est qu'une bravade: ce chien, parce que son maître est là, parce qu'il le regarde, veut se montrer vaillant aux dépens d'un tiers; c'est une sorte de spectacle et de divertissement qu'il prétend donner à son patron ou au public. La hargne peut donc aussi être une flatterie, une courtisanerie.

L'enfant est, en ce point, fort semblable au chien. Peureux comme lui quand il est abandonné à ses propres forces, il devient fanfaron, puis insolent et hargneux dès qu'il se croit suivi par son père ou soutenu par ses camarades. Mais la réaction est prompte : s'est-il, dans son ardeur factice, avancé un peu trop loin et se voit-il seul, il n'a pas assez de jambes pour se sauver, à moins pourtant qu'il n'ait à faire à plus poltron que lui. C'est alors une bonne fortune pour le hargneux qui se fait ainsi, à bon marché, une réputation de bravoure. Hélas! bien des héros que célèbre l'histoire et qu'elle a décorés du nom de grands, n'étaient peut-être que d'heureux fanfarons.

Il existe une sorte de susceptibilité qu'on peut considérer comme une dérivation de la hargne : c'est celle des hargneux de bonne foi qui croient toujours que ce sont eux qu'on veut hargner. J'ai connu un homme qui, ayant eu vingt duels dans sa vie, se vantait de n'avoir jamais commencé une querelle et d'avoir accepté seulement celles des individus qui en cherchent à tout le monde. Je n'affirmerai pas que ce fût vrai, mais certainement il le croyait.

Une espèce de hargneux assez commune est celle des mauvais plaisans qui, n'ayant pas assez d'esprit pour se faire valoir par eux-mêmes, veulent le faire à vos dépens et qui vous mettent en scène pour s'y poser. Ils ne vous en veulent pas autrement et n'ont aucune intention de vous nuire ; ils ne veulent que se montrer aimables et plaisans en vous rendant ridicule. Si le hargné a de l'esprit, il riposte à coups de langue ; s'il n'en a pas, c'est à coups de poing ou d'épée.

L'esprit de hargne, comme celui d'insolence, tient souvent à la faiblesse du caractère et à sa susceptibilité. Aussi y a-t-il beaucoup de femmes hargneuses et qui se

plaisent à taquiner leurs maris, à les picoter par mille coups d'épingle : il semble qu'elles veulent absolument se faire battre.

Au total, c'est un vice dangereux pour tous ; et les trois quarts des haines, des querelles, des guerres et des meurtres viennent de l'esprit de hargne et d'insolence.

Voyez : *Bouderie.*

HARMONIE. Principe conservateur des êtres et des choses, et qui ferait de la terre un paradis s'il devenait le guide et le but de tous.

Dieu est le centre de l'harmonie ; c'est de lui qu'elle émane, c'est en lui qu'elle réside, c'est lui qui la maintient.

Mais l'homme, bien qu'il en ait dans le cœur le sentiment et la conscience, et qu'il ne puisse cesser entièrement de l'admirer, de l'aimer même, l'homme aveugle semble toujours prêt à s'en écarter. Ignore-t-il que c'est de Dieu qu'il s'éloigne, et que si la main divine cessait de maintenir cette harmonie des mondes, à l'instant tous ces mondes et tous les corps qui les habitent seraient détruits ?

Qu'est-ce que l'harmonie, sinon la fin du chaos, sinon la condition première de l'œuvre et de l'application de la vie, sinon enfin la vitalité rationnelle ?

Et pourtant l'homme ne se contente pas de méconnaître cette base de l'ordre et du progrès, il l'attaque. Toutes nos violences, toutes nos guerres, tous nos crimes, tous les actes de la force brutale contre le droit et la raison ne sont-ils pas des attaques à l'harmonie ?

Qu'en résulte-t-il ? C'est que l'assaillant en est, tôt ou tard, la victime : c'est Samson ébranlant les colonnes du temple et qui s'en trouve écrasé.

On ne peut donc trop prêcher l'harmonie aux hommes et les y ramener quand ils s'en éloignent.

HARPIES. Les anciens n'en connaissaient que trois. Nous pourrions, sans crainte de nous tromper, en citer quatre et même davantage.

Quoiqu'il en soit, voici comment ils les dépeignaient : « Monstres ailés et fort gourmands ayant des ongles tranchans et le bec crochu. » Le portrait n'est pas flatteur.

Chez nous, on appelle harpies les femmes acariâtres et criardes, et quelques hommes de même acabit.

Les harpies sont ordinairement sinon vieilles, du moins d'un âge mûr. L'on ne rencontre guère de jeunes harpies. Cependant il est, dit-on, des pensionnats où l'on en dresse pour la conservation de l'espèce.

HASARD, PRODIGE, PRÉDESTINATION. Les conséquences de la matière et de l'accord des élémens entr'eux étant établies d'après des lois fixes et tenant au principe et à l'essence primitive des choses, ces conséquences doivent, comme ces lois mêmes, subsister tant que l'intelligence n'en change pas la direction.

Il faut bien qu'il en soit ainsi pour admettre des êtres et des œuvres raisonnables, car la raison des individus n'est que l'exercice de leurs facultés harmonié à la possibilité ou à la marche des choses. Or, si les choses devaient varier sans cause, si elles pouvaient, en dehors de toute prévision, sortir de la règle ou de leur état normal, la volonté et la liberté de l'être seraient annulées, puisqu'il ne pourrait jamais en baser l'application sur ce qui est.

Sans doute beaucoup de causes physiques ou morales ne sont pas prévues par l'homme ; il en est de cachées à ses yeux ou qui lui apparaissent telles qu'elles ne sont pas. Il nomme prodiges celles dont il ne peut déterminer

le principe et la marche; mais ces prodiges ne sont encore que des effets naturels, et ils ne l'étonnent que parce qu'ils sont nouveaux, ou bien parce que son imagination ou ses préjugés les défigurent.

On voit donc que plus un homme est ignorant, ou moins son jugement est sain, plus il y aura de prodiges pour lui ; aussi l'histoire n'en montre guère que chez les peuples enfans ou fanatisés, c'est-à-dire retombés en enfance.

— Mais la religion admet des prodiges, dira-t-on. — La religion admet la supériorité de la raison et de la science, voilà tout. Je suis loin de nier la vérité des faits qu'elle rapporte. Je dis seulement qu'ils sont au-dessus de notre intelligence, et qu'on ne les a nommés prodiges ou miracles que parce que nous ne comprenons pas les moyens qui y ont conduit, soit que Dieu les ait produits lui-même, soit qu'il ait permis à un homme de les produire.

Absolument parlant, il ne peut y avoir de prodiges : un prodige serait un fait opposé à l'ordre. En le permettant, Dieu se mettrait en contradiction avec lui-même, avec les lois qu'il a établies ou avec l'harmonie universelle. Il prouverait que ce qu'il a fait n'est pas ce qui doit être ou ce qu'il voulait faire, et qu'il revient sur son propre ouvrage.

D'ailleurs, s'il changeait les règles de la nature en faveur d'un individu, il faudrait qu'il le fît également pour tous, car il ne pourrait en favoriser un sans être injuste envers les autres. Que Dieu, par exemple, fasse tomber de la pluie pour sauver ce jardinier dont les légumes dépérissent, il va ruiner ce laboureur dont la moisson déjà mûre est encore sur la terre.

Si nous n'attribuons pas aujourd'hui de prodiges à la Divinité, c'est-à-dire de dérogation à la loi commune en

faveur d'une créature, au préjudice d'une autre, nous n'en verrons pas davantage dans la matière, car il faudrait admettre que les mouvemens de cette matière sont la suite du hasard ou d'une volonté à elle. Or, il ne peut y avoir de hasard où il y a une Providence; et d'un autre côté, comment la matière aurait-elle une volonté? Cependant il faut choisir : rien ne peut être que par la vie ou la matière; et si ce n'est pas la matière qui dirige la vie, si ce n'est pas la masse aveugle qui conduit l'œil et applique la lumière à l'œuvre, il faut bien que ce soit la vie.

Qu'est-ce que la vie, si ce n'est l'intelligence? Et qu'est-ce que l'intelligence, si ce n'est l'ordre?

La croyance aux prodiges n'est donc pas seulement contraire à la raison, elle l'est encore à la majesté de Dieu qui, type de toute équité et de toute intelligence, ne peut faire ce qui serait injuste et déraisonnable.

Nous séparons donc la vie ou le mouvement de l'ame de celui des élémens. Nous ne pouvons attribuer au simple effet de la matière les angoisses de la conscience ou le sentiment du juste et de l'injuste. Ce n'est pas d'une fluctuation de la substance, d'une fermentation comme celle de l'eau qui bout ou du fumier qui s'échauffe, que peut sortir la connaissance du bien et du mal.

Si cette connaissance est en nous, si nous n'en pouvons douter dès que nous interrogeons notre cœur, il faut que le bien ou le mal, que le juste ou l'injuste, que la raison ou la déraison ne soient pas une même chose, sinon l'influence de l'esprit serait pire que celle de la matière. La matière n'agirait que par accident et l'esprit agirait follement, méchamment même, et le mal étant ainsi érigé en principe, l'absurde serait le roi de la terre.

Ce code inique n'est pas et ne peut pas être : le bon sens nous le dit et l'expérience nous le prouve. Il suffit de jeter un regard autour de nous pour s'assurer que, dans ce qui existe, tout est le résultat d'un ordre établi ou d'une volonté soumise à cet ordre. Il n'y a donc rien d'accidentel, rien qui n'ait une cause : conséquemment rien qui ne puisse être prévu.

Cependant il faut faire ici une distinction : en disant qu'il n'est rien qui ne puisse être prévu, nous ne prétendons pas dire que rien ne puisse être changé ou modifié. Non, car s'il en était ainsi, il faudrait renoncer non-seulement à tout perfectionnement, mais même à tout mouvement ; et d'un autre côté, les choses étant ainsi réglées d'avance et l'étant d'une manière invariable et éternelle, il n'y aurait plus de choix possible.

La volonté et la liberté de l'être ainsi annulées, il ne serait plus qu'un automate : sa raison n'aurait plus d'action ni sa volonté d'application.

Distinguons donc bien ce que nous entendons par l'ordre stable et l'ordre variable, ou celui qui constitue le libre arbitre et le cercle où se meuvent la vie et l'intelligence.

L'œuvre est l'arrangement des matériaux par l'intelligence. Mais pour que ces matériaux soient arrangeables ; pour qu'ils puissent donner prise aux combinaisons de cette intelligence, il faut bien qu'ils aient des qualités connues par elle. Or, ces qualités ne pourraient pas l'être, si elles changeaient à chaque instant ; car, dès qu'elles cesseraient d'être fixes, elles cesseraient d'être appréciables.

Par exemple, si cet élément était alternativement feu ou eau, sable ou pierre, passant, sans que rien pût l'annoncer ou sans règle ni mesure, d'un état à un autre, l'intelligence ne pourrait l'employer, car ce qu'elle ferait

d'un côté, l'accident le déferait de l'autre; et si l'œuvre entreprise arrivait à bonne fin, détruite aussitôt qu'achevée, elle aurait été sans application possible, ou comme si elle n'avait pas été.

Ce que nous entendons ici par la règle ou la marche régulière des choses, n'est donc pas l'immobilité des parties, mais la durée probable de ces parties et la possibilité de leur arrangement établie sur cette durée et la possibilité de ses effets.

Que nous appréciions toujours bien ces effets, ce n'est pas non plus ce que nous entendons. S'il en était ainsi, l'homme ne se tromperait jamais.

Qu'en les appréciant bien, nous en obtenions constamment les meilleurs résultats, c'est encore ce qui ne saurait être.

Dans le premier cas, qu'est-ce qui empêche l'œuvre? C'est que notre combinaison n'est pas établie sur la nature vraie des matériaux, sur leur propriété à l'œuvre projetée; c'est que nous voulons construire un édifice sur le sable ou faire un brasier avec de la glace. Ici la faute n'en est pas à l'élément, mais à nous qui n'avons pas compris son usage ou l'objet auquel il est propre.

Dans le second cas, si l'œuvre ne réussit pas, ce n'est point par suite de la qualité des matériaux employés, qualité que nous avons bien comprise, c'est parce que notre volonté a été au-dessus de nos forces et que nous avons tenté de soulever un fardeau trop lourd pour nos épaules.

Ici, soit que l'œuvre réussisse, soit qu'elle ne réussisse pas, il est évident qu'il n'y a eu ni prodige ni hasard, et que tout s'est fait par la conséquence simple des choses et de la faculté d'action donnée à l'être.

On voit également que si tout est règle et ordre dans la nature ou dans la marche des événemens, rien pour-

tant n'y est prédestination ou fatalité. Dieu a donné une volonté à chaque individu, il lui en laisse le libre emploi; et cela doit être, car dès l'instant qu'il dirigerait cette volonté, elle aurait cessé d'exister : Dieu serait, mais l'être ne serait plus.

Ainsi, dans le cercle dévolu à l'action de la volonté et de la liberté de l'ame, cercle qui n'est rien moins que l'univers, il n'y a de fixes que la marche de l'ensemble et l'existence des causes premières.

Quant à l'emploi des parties et l'application des effets, ils restent soumis à l'intelligence de l'être et livrés à sa volonté.

HÉBÉTER. Chose à laquelle nous réussissons assez dans nos établissemens d'éducations civile et militaire; mais cependant moins bien que dans nos fabriques et manufactures. Là, il semble que tout soit combiné pour y étioler l'espèce humaine, moralement et physiquement.

Si quelqu'un croit que j'exagère, je le prie d'examiner un enfant ayant vécu deux à trois ans dans un atelier de filature ou de draperie, et de le comparer à un jeune paysan, à un mousse, à un apprenti du même âge, travaillant à toute autre chose qu'à la fabrique et dans tout autre lieu qu'un atelier.

Serait-il donc impossible d'assainir ces ateliers et d'améliorer le régime moral qui y règne? Non, ce n'est pas impossible, ce n'est même pas difficile; et si, au lieu d'hommes, on y employait des chevaux ou des ânes, ce serait chose faite depuis long-temps. Mais les chevaux et les ânes coûtent, et les hommes ne coûtent rien : l'un mort, il s'en présente dix pour le remplacer.

L'hébètement, ou son application, ne se borne pas aux manufactures, il est aussi fort pratiqué en ménage; et

tel mari hébète sa femme en la traitant comme un enfant, ou ce qui est pis, comme une bête de somme.

Il est aussi des femmes qui hébètent leur mari, mais le cas est moins ordinaire.

Hébéter n'est pas la même chose qu'*embêter*, mot qui n'est pas encore français, mais qui ne peut tarder à l'être, car il est devenu fort en vogue. Il n'était employé autrefois que par la canaille. De là, il est passé aux bourgeois. Aujourd'hui, les fashionables s'en servent; bientôt il enfoncera les portes de l'Institut, et les académiciens s'embêteront comme les autres.

Hébéter veut dire rendre bête, stupide, tourner en bourrique ou en bonne bête, en bête douce et passive.

Embêter signifie également tourner en bête, mais en bête méchante et qui mord.

Celui qu'on hébète s'en va ainsi tout doucement à l'imbécilité, sans même s'en apercevoir. Il ne se fâche donc pas, il ne dit mot à celui qui l'hébète.

Celui qu'on embête, au contraire, ne s'en aperçoit que trop et se fâche tout rouge. — Vous m'embêtez, vous dira-t-il en fronçant le sourcil, c'est-à-dire: vous me prenez pour un animal ou vous prétendez me rendre tel. Enfin, embêter c'est fatiguer, ennuyer, assommer; c'est un reproche et le prélude d'une menace ou d'un coup.

Il est d'ailleurs beaucoup plus à craindre de devenir hébété que d'être embêté: on ne guérit guère de l'hébètement, et on se préserve de l'embêtement en tournant les talons ou en fermant la bouche à l'embêtant. Malheureusement, c'est ce qu'on ne fait pas toujours; on se formalise et l'on en vient aux gestes. Tel est même le dénouement ordinaire entre ivrognes qui ont, dans leur épanchement bachique, la manie de s'entrecomplimenter, puis de s'entr'embêter, pour finir par s'entr'assommer:

d'où il résulte que les buveurs peuvent à la fois s'embêter et s'hébéter.

Quant à vous, gens sobres et sensés, si vous m'en croyez, n'hébétez ni n'embêtez personne, pas même vous, car telle est notre pauvre nature, qu'il est des gens qui n'ont pas d'autres soins en ce monde et qui se donnent dix fois plus de peine pour se faire du mal et se rendre imbéciles, qu'un autre n'en prend pour se faire du bien et se donner de l'esprit. Oui, ils passent leur vie à s'égratigner, s'agacer, se tourmenter, se dévorer, s'embêter enfin. Ces gens-là, dont la seule maladie est d'avoir une imagination malheureuse, trouvent ainsi moyen de se procurer toutes les autres. Ils se fourrent tout vivans dans la boîte de Pandore; et s'y tournant et retournant comme saint Laurent sur le gril, ils sont, martyrs amateurs, torturés en ce monde comme les damnés dans l'autre.

Voici d'étranges individus, dira-t-on. — Etranges, sans doute, et pourtant pas si rares; et c'est une preuve de plus du péché d'Adam et de la malédiction originelle.

HÉSITATION. Il est des gens, vous et moi peut-être, qui, ayant devant eux deux sentiers, l'un sec, l'autre boueux, prendront le dernier. C'est un petit malheur. Il est facile de le réparer, il suffit d'ôter son pied et de le mettre sur l'autre sentier. Mais ils se disent: « Bah! puisque j'y suis; » et ils font un second pas. La boue augmente, ils ajoutent: « Cependant, si j'allais prendre le bon chemin; » et ils font un troisième pas dans le mauvais.

Ils s'arrêtent encore, et la jambe en l'air, ils réfléchissent un instant, regardent à droite, regardent à gauche, puis achèvent le quatrième pas en l'accompagnant de cette réflexion: « A présent que je suis crotté, continuons. »

Après deux à trois autres enjambées, ils s'écrient : « Décidément, je ne puis aller plus loin ; » mais ils n'en avancent pas moins.

Enfin, parvenus presqu'à l'extrémité et prêts à sortir de passe, ils se décident subitement à retourner en arrière ; ils retraversent en courant, crainte d'une nouvelle hésitation, tout le bourbier dont ils viennent de se tirer, et les voici sur le chemin sec, secouant leurs pieds et s'écriant : « Enfin, je suis dehors. »

Il résulte de leur hésitation qu'ils ont fait trois fois la route et qu'ils ont eu deux fois plus de boue qu'ils n'en auraient eu s'ils se fussent décidé tout d'abord à subir la conséquence de leur mauvais choix. C'est une erreur qui a amené deux fautes.

L'hésitation ou l'incertitude est certainement une des plus grandes douleurs morales qu'on puisse éprouver ; elle fait souffrir avant, pendant et après. On sent qu'on va hésiter, et le souvenir des tortures que cet état nous a fait subir en est déjà une. Bientôt les *mais*, les *si*, les *car*, les *cependant* nous tiraillent comme les quatre chevaux du bourreau.

Quand, fatigué de nous tourmenter tout seul, nous voulons qu'on nous y aide, quand nous allons consulter un tiers, l'incertitude devient plus terrible encore, car nous penchons presque toujours vers l'avis contraire à celui qu'on nous donne. Mais nous n'osons le laisser voir ; nous craignons de nous mettre en opposition avec le donneur de conseils. Nous n'avions peur que de nous, maintenant nous avons peur de nous et de lui.

Si nous avons recours à un troisième et qu'il émette un troisième avis, notre anxiété augmente d'autant. Lequel croire ? Ne veut-on pas nous tromper ? N'a-t-on pas intérêt à nous pousser dans cette voie ? Ne va-t-on pas nous conduire à mal ? Trop heureux si nous en étions

convaincu, car l'indécision cesserait et notre supplice avec elle.

Bientôt nous rougissons de nos soupçons : l'avis que nous repoussions nous paraît excellent. Mais celui du tiers ne l'est pas moins; et puis, pourquoi le nôtre ne le serait-il pas aussi? La première idée est toujours la meilleure. Cependant la réflexion apprend bien des choses, et nous voilà retombé dans le vague.

A force de chercher, nous finissons par trouver un medium entre tous les avis, une raison entre toutes les raisons, et nous découvrons un moyen qui n'est pas un moyen ou une raison qui n'en est pas une; et c'est le parti que nous adoptons définitivement: nous ne pouvions en choisir un pire. C'est le résultat ordinaire de l'hésitation, elle conduit invariablement à une sottise.

Il est singulier que ceux-là même qui ont cent fois été dupes de leur indécision et qui le savent, n'en deviennent pas plus résolus; et j'en connais qui, s'ils avaient eu à désigner leur parrain et leur marraine, auraient si bien réfléchi sur le choix à faire, qu'ils n'auraient pas été baptisés à quatre-vingts ans.

Les gens qui savent prendre un parti sont plus rares qu'on ne le croit. Bien des grands hommes, de grands guerriers, de grands orateurs ne le sont devenus ou n'ont été réputés tels que parce qu'ils n'ont jamais hésité. Partout ils ont saisi l'occasion, et la chance leur a été favorable.

Cet homme d'esprit, de génie même, passera toute sa vie pour une bête, parce que le trait ne lui vient jamais à propos. Il a de l'esprit sans doute, il en a beaucoup, mais toujours cinq minutes trop tard.

Tel grand penseur, tel poète ingénieux, tel nouveau Newton, tel second Homère a en lui un système complet, système admirable ou un poëme splendide; mais de jour

en jour il remet l'instant de l'écrire, ou bien il ressasse de mille et mille manières quelques détails sans importance, le titre, les sommaires, etc. Cependant les années s'écoulent, la vieillesse arrive, et avec elle la paresse, la souffrance, puis l'incapacité; bref, il meurt avant d'avoir rien fini, peut-être même avant d'avoir rien commencé. Il meurt obscur, oublié; et des vérités qui auraient contribué à éclairer les hommes sont ensevelies avec lui.

C'est que l'hésitation touche à la paresse, cette paresse, mère de la famine et ennemie de l'œuvre et de tous les progrès. Le chef-d'œuvre qu'on fera demain ne vaudra pas l'ébauche qu'on a faite aujourd'hui.

HIBOU. On ne l'aime point, non parce qu'il est laid, mais parce qu'il est lâche. Il va, la nuit, surprendre les petits oiseaux pendant leur sommeil et il les dévore vivans, car il ne mange point de chair morte. Quand les petits oiseaux le rencontrent le jour, ils prennent leur revanche et le battent et le tuent, s'ils le peuvent.

C'est ainsi que j'allais dépeindre le hibou d'après les dires du public, mais le public dit souvent de travers. J'ai eu des remords, car on ne doit légèrement diffamer personne, pas même une pauvre bête qui ne peut pas se défendre.

Parlons d'abord de son physique : le hibou sans doute n'est pas beau, si on veut le comparer à un cygne ou à un paon, mais il a des beautés qui lui sont propres, parce que définitivement la nature ne fait rien de laid, et que si nous le trouvons tel, il est possible, lui, qu'il ne nous trouve pas mieux.

Quant à sa voix, elle n'est pas très-mélodieuse; mais ici encore nos oreilles peuvent nous tromper, et son chant

doit avoir sa mélodie et son agrément pour les êtres de son espèce.

Quant à moi, la mine du hibou ne m'a jamais déplu; c'est celle d'un penseur, d'un philosophe. Elle n'est pas trompeuse, il est l'un et l'autre. Aussi les Grecs, qui s'y connaissaient, l'avaient consacré à Minerve.

Il n'aime pas beaucoup la société, c'est vrai; mais qui peut assurer qu'il en a toujours été ainsi? Il a probablement, en sa qualité de penseur, cessé de l'aimer quand elle a cessé d'être aimable, et il a préféré vivre en famille.

Le hibou aussi a la sienne et il en a grand soin, je vous assure. C'est pour elle qu'il prend des souris et qu'il les engraisse à l'orge et au froment, comme des poulets dans la mue, après leur avoir coupé les pattes, assure-t-on, afin de les avoir toujours sous la sienne. L'homme ne ferait pas mieux.

Si vous n'êtes pas sujet aux préjugés, si vous ne croyez pas que l'hospitalité donnée à un pauvre oiseau puisse porter malheur à un logis, je vous conseille de bien accueillir le hibou qui viendra s'installer dans les greniers de votre hôtel : ce qu'il ne ferait pas si vous n'aviez qu'une chaumière, car il n'aime pas les bicoques.

Sans y révéler sa présence autrement que par quelques petits miaulemens nocturnes qui n'ont jamais fait mourir personne, quoiqu'on dise, et qui sont infiniment moins ennuyeux que ceux de certains individus soupirant la romance ou la trompette à clé, il vous rendra, dans sa modeste sphère, une foule de petits services dont le moindre n'est pas de faire la guerre aux dites souris et autres espèces gloutonnes.

Se contentant de l'abri que vous lui donnez, n'exigeant ni grain, ni pain, ni fromage, il ne vous demandera rien, il ne vous volera pas. Paisible le jour, prudent la nuit, il attendra que vous soyez endormi pour s'égayer

un peu et prendre ses ébats. En vérité, il est des gens qui, pour le savoir-vivre, devraient prendre leçon du hibou.

Nos conclusions sont donc qu'on ne doit plus faire une injure de son nom, ni le poursuivre d'une haine injuste.

Quant à annoncer la mort par son cri, je puis affirmer que ceci n'annonce que celle de quelque chauve-souris ou autre proie qu'il vient de saisir, ce dont il se réjouit par un hallali à sa manière.

HIÉRARCHIE. Il y a, chez moi, celle des bêtes. Je ne l'ai pas établie, c'était ainsi quand je suis venu au monde. Il y a les serins de la chambre et ceux de l'antichambre, enfin ceux de la cuisine.

Les serins de la chambre sont les gentilshommes, les nobles. Ils ont une belle cage que tous les soirs on couvre d'un tapis vert. Chacun a un petit pot à boire en cristal et une baignoire en porcelaine dont l'eau est renouvelée tous les jours. Ils ne mangent que sucre, biscuits et fruits, même dans la primeur, car la première fraise, la première cerise est pour eux.

Les serins de l'antichambre sont ceux de notre vieille gouvernante et du valet de chambre. Ce sont des bourgeois; ils ont une cage assez propre, mais pas de tapis pour la couvrir la nuit, un bain pour deux, du chènevis à discrétion et de l'échaudée quelquefois.

Le serin de la cuisine est celui de la cuisinière. On le reconnaît à sa teinte noire produite par la fumée. Il a de l'eau à boire, mais pas de bain, de l'échaudée jamais, du chènevis quelquefois, et un petit morceau de pain quand on y pense.

Celui-là, c'est le prolétaire. Néanmoins, gentilshommes,

bourgeois et peuple, tous chantent à qui mieux mieux; et quand on sort les cages pour les mettre au soleil, ses rayons brillant également pour tous, ils se croient égaux.

Il n'en est pas de même des chats, car nous en avons aussi de trois catégories : le chat de la chambre, celui de la cuisine et celui des cours et greniers.

Le chat de la chambre est parfaitement détesté des deux autres qui ne perdent jamais l'occassion, en le houspillant de leur mieux, de lui faire payer la faveur dont il est l'objet.

Le chat de la chambre boit, mange, caline et dort.

Le chat de la cuisine serait tenté d'en faire autant si, de temps à autre, quelque sévère admonestation de la cuisinière qui n'aime pas à lui voir goûter sa sauce ni se mettre à l'aise dans les cendres, ne lui rappelait qu'il est mortel.

Du reste, le chat de la cuisine, non moins fainéant que celui de la chambre, fait semblant de prendre les souris, car il sait très-bien que c'est pour en préserver la place qu'on l'y tolère et qu'il n'est marmiton qu'à cette condition. Aussi a-t-il soin, quand il en trouve une morte, de venir la déposer sur une chaise ou au pied des fourneaux, ou dans une des pantoufles de la cuisinière toujours flattée de cette attention, petite manœuvre qui lui fera pardonner plus d'une fredaine.

Le seul chat de ma maison qui remplit consciencieusement ses fonctions, est celui de la cour. Allant continuellement de la cave au grenier, faisant aux animaux rongeurs une guerre d'extermination, c'est encore le prolétaire vivant de ses bras. Comme on ne lui donne qu'irrégulièrement à manger, il sait qu'il ne doit compter que sur lui-même pour ses repas, et il travaille en conséquence. Jamais caressé, toujours menacé, chassé ignominieusement s'il veut entrer dans le salon et même

dans la cuisine, il n'a guère de distraction que l'exercice de son emploi. Le moyen de ne pas le faire !

Néanmoins, il a aussi son amour-propre, et quand il a pris un beau rat, il ne manque jamais de le promener en triomphe.

Outre son motif de vanité, car quel être n'en a pas, il en a un de friandise. Pour chaque tête de rat, il lui est accordé une petite tasse de lait qu'on s'empresse de lui offrir, d'après ce préjugé accrédité sans doute par ceux de son espèce, que les rats empoisonnent les chats et qu'il faut du lait pour contre-poison à ceux qui en prennent.

D'ailleurs, le chat de la cour, bien qu'empoisonné à peu près tous les jours par les dits rats dont il fait une grande destruction, n'en est pas moins beaucoup plus fort, plus agile et plus beau que ses collègues, et comme eux, il aimerait probablement les caresses si on lui en faisait. Mais de plus qu'eux, il ne supporte pas aisément une injure, et il ne ferait pas bon de lui donner un coup de pied, il serait leste à vous le rendre sans faire patte de velours.

Du reste, tous les trois sont fidèles aux lois de l'hospitalité, et les serins de chaque catégorie n'ont rien à craindre du chat du rang analogue. Mais cette paix de Dieu ne va pas plus loin. L'oiseau de la chambre risquerait beaucoup de se trouver en tête à tête avec le chat de la cuisine; et le serin de l'antichambre a plus d'une fois manqué d'avoir à faire au chat de la cour, car pour celui-ci, dès qu'il est dans la maison, tout est rat, tout est butin, et ce n'est pas sans cause qu'on lui en défend l'entrée.

HOMARD. Si je n'étais pas homme, je voudrais être homard. Est-il un animal plus favorisé de la nature? Véritable Briaré, il a quatre pattes pour saisir, quatre

pattes pour piquer, une pour assommer, une pour trancher, deux pour scier; huit cornes ou antennes pour sentir et tâter; dix grandes nageoires et autant de petites pour nager; une queue élastique pour sauter et lui servir de gouvernail; une cuirasse couverte d'une quantité innombrable de piquans, laquelle le met à l'abri des chocs et des importunités; deux gros yeux emmanchés au bout d'une sorte de télescope qu'il allonge et tourne à volonté; un nez armé de dents, ce qui n'arrive à aucun autre nez; enfin, une peau dont il change comme de chemise, quand elle se râpe, ou qu'elle ne lui plaît plus.

Ajoutez qu'il est vert de mer et bleu d'azur, ce qui est déjà fort agréable, mais qu'il devient plus beau encore sans autre toilette qu'un bain d'aromate et une légère immersion d'une demi-heure dans un chaudron d'eau bouillante, d'où il sort fier et beau comme un cardinal en barrette.

Voilà pour le physique. Quant au moral, le homard a un estomac excellent, et il lui suffit de deux à trois invités pour expédier, en un jour, un novice ou un mousse, voire même un matelot de seconde classe que la tempête et sa bonne étoile auront amené dans ses eaux.

D'ailleurs, ne tenant pas exclusivement à manger des hommes, il ne fait pas fi des autres bêtes: et faute de mieux, il se contente de poissons, s'en prenant aux plus gros, parce qu'il y a plus à mordre.

Remarquez bien qu'il n'en a pas grand'chose à craindre. S'il aime à manger les autres, ceux-ci en font fort peu de cas comme article de nourriture; et le requin lui-même, tout goulu qu'il est, quand il a ingurgité le premier, ne se soucie nullement du second: il aimerait autant avaler une étrille. C'est donc une sottise qu'il ne fait qu'une fois.

Le homard a, pourtant, comme beaucoup d'autres créa-

tures, son instant critique : c'est celui où il change de peau. Mais comme c'est une bête prévoyante, il a soin, tant que son indisposition dure, de rester au lit, c'est-à-dire au fond de son trou.

D'après ce qui précède, on voit qu'il a peu d'ennemis à craindre parmi les habitans des mers. Il n'en est pas de même de ceux de la terre, et l'homme le poursuit à outrance, non qu'il lui en veuille, c'est au contraire par la grande estime qu'il lui porte, estime telle que, dans un repas de noce ou d'élection, il a toujours une place d'honneur. Il en est digne en tout point, et parmi ses qualités, on peut citer celle d'être excellent en salade, la nature, en outre de ses autres dons, lui ayant fait celui d'une sauce intérieure jaune et onctueuse, qui se marie parfaitement à l'huile et au citron. Aussi, ce qu'il fait aux hommes, les hommes le lui rendent de grand cœur : ils le mangent de bon appétit. Bien qu'il y ait des individus qui prétendent qu'il est lourd et indigeste, c'est un léger défaut comparativement à ses autres mérites; et je connais une foule d'honnêtes gens qui ne le valent pas sous d'autres rapports et qui ont précisément la même imperfection.

Au total, le homard, quoiqu'on le traite d'*astrocus*, d'écrevisse et d'araignée, et qu'on veuille qu'il soit un insecte, n'en est pas moins une créature fort intéressante et qui n'a guère de rivale en cuisine que la langouste. Le crabe, pour la saveur, la mine et le caractère, ne le vaut pas à beaucoup près. C'est le crabe, qu'avec raison, on pourrait traiter d'araignée, quoiqu'il ne tisse point de toile et ne prenne pas de mouches.

HOMME. Espèce de mammifère peu poilue; et comme elle n'est dédommagée de cette absence de pelage par

aucune sorte de test, de carapace, de plume ou d'écaille, elle mourrait souvent de froid si, à l'instar de ce petit crustacée appelé bernard-l'hermite, elle n'avait pas l'intelligence de se couvrir de la peau d'autrui.

Nonobstant cette précaution et l'habileté de nos tailleurs, l'être humain est, de tous les mammifères, celui qui est le moins bien couvert et le plus exposé aux incommodités qui naissent de l'inconstance de la température ou de l'insuffisance du tissu cutané. Les animaux ne sont sujets ni aux engelures, ni aux fluxions, ni aux coqueluches, ni aux rhumes, sauf peut-être quelques individus domestiques à qui nous en avons fait part.

Si nous séparons l'homme de ses inventions et le laissons à ses moyens naturels, il sera certainement, de toutes les créatures terrestres, celle qui aura le moins d'aptitude à fonctionner dans les élémens divers. Tous les mammifères, tous les reptiles se meuvent avec facilité sur la terre et dans l'eau. Les oiseaux ont, de plus, le domaine de l'air. Certains insectes ont la faculté de vivre sous l'eau et sous terre; ils nagent, ils plongent, ils courent. Munis de pattes et de nageoires, ils ont sous leurs hélitres une double paire d'ailes avec lesquelles ils s'enlèvent et volent: tels sont certains coléoptères: les ditiques, les hydrophiles, etc.

L'homme, si mal pourvu pour agir dans les élémens, si peu couvert pour se défendre contre eux, ne l'est pas mieux pour se garer de l'attaque des êtres. Il n'a ni cornes, ni serres, ni dard, ni aiguillon, ni ergots; il n'a pas même de sabots aux pieds pour ruer, comme l'âne, quand on veut lui mettre un bât.

En vérité, l'homme serait un animal bien à plaindre, s'il n'avait pas un peu d'imagination, et le bon Dieu ne pouvait faire moins que de lui accorder le raisonnement, puisqu'il lui donnait une si petite part des autres choses.

C'était, d'ailleurs, la condition *sine quâ non* de sa conservation. Réduit au pur instinct des autres bêtes, il ne serait pas arrivé à la seconde génération, car les loups ayant sous la main une proie si tendre et si facile, auraient fait fi des moutons.

C'est donc seulement à l'aide de ses qualités morales que l'homme a pu résister aux périls qui l'entourent, se reproduire et se multiplier tant bien que mal, car il ne faut pas se dissimuler que toute autre race, avec les mêmes facilités, aurait pullulé bien autrement.

Aujourd'hui encore, l'homme, relativement à l'étendue de la terre, est une espèce qu'on peut nommer rare. Consultons les géographes, et ils nous diront que la population totale du globe n'a jamais excédé un milliard d'habitans. Selon d'autres, elle ne serait même que de sept à huit cent millions. Voici, d'ailleurs, sur quelles proportions ils établissent leur calcul : « Le chiffre de la population par mille carré géographique est, en France, 61 ; en Asie, 27; en Afrique, 10; en Amérique, 3; dans l'Océanie, 1.

» La population la plus nombreuse et la plus agglomérée que présente l'Europe est celle de Hambourg, qui forme une masse de 1,302 individus par mille carré. A Brême, elle est de 980 ; de 788 à Francfort, de 528 à Lubeck, de 464 à Lucques (Italie), de 392 en Belgique, de 314 en Saxe, de 277 en Hollande, de 257 en Angleterre, de 236 en Sicile, de 208 en France, de 165 en Autriche, de 155 en Prusse, de 121 au Portugal, de 119 en Danemarck, de 101 en Espagne, de 63 en Turquie, de 51 en Grèce, et enfin de 37 en Russie.

» En Asie, quelques Etats renferment une population de 200 à 500 individus par mille carré. Au Japon, on en compte 139; en Chine, 42; dans le royaume de Siam, 57; dans l'Inde anglaise, 185. En Afrique, dans l'empire de Maroc, 46; à Tunis, 45. En Amérique, Haïti possède

36 habitans par mille carré; l'Amérique centrale, 12; le Chili, 10; les Etats-Unis, 7 1/2; le Mexique, 6. »

Qu'est-ce que cela relativement à la dimension et à la production possible de la terre? Sa population pourrait être décuplée sans qu'on y souffrît trop du voisinage. Il est vrai que ce serait aux dépens des autres races. Mais en fait d'espèces, chacune pour soi; et je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il y ait deux singes de moins et un homme de plus.

C'est, d'ailleurs, ce qui est arrivé et qui arrivera encore, et l'on peut être assuré que la décroissance numérique des animaux est la conséquence certaine de la croissance des hommes. Ces masses énormes d'ossemens de quadrupèdes que nous trouvons dans les lieux où les êtres humains étaient rares ou inconnus, et la diminution successive de ces espèces à mesure que ces humains se sont multipliés, semblent prouver ce que nous avançons.

Les grands mammifères voisins de l'homme avaient eux-mêmes été précédés par des familles de reptiles et de poissons, dont l'immense fécondité s'arrêta quand la vie affecta d'autres formes. Dans le principe de la population du globe, la mer, berceau des êtres primitifs, en était si peuplée, que leurs débris eussent bientôt comblé ses abîmes et réuni les îles au continent.

Il y a des bancs de coquilles fossiles de deux cents lieues de longueur et de cinquante à soixante pieds d'épaisseur.

Ce n'est rien encore: des ruches d'insectes marins s'élèvent de plusieurs mille mètres des profondeurs de l'Océan.

Enfin, d'immenses continens n'ont pour base que des agglomérations de tests et de cadavres de crustacés.

Combien les craies et les marbres ne contiennent-ils pas d'espèces détruites? Et qui sait quelle dimension gigantesque avaient certains corps mous que nous voyons

condensés dans ces marbres et réduits à la taille d'un ver ou d'un pois?

On voit quelle multitude d'espèces et de générations forment la menue monnaie de celles qui existent aujourd'hui, et combien de formes ont précédé cette forme humaine, la plus compliquée et la première de toutes, malgré ses imperfections.

Il suffit d'examiner avec quelque soin les familles d'animaux qui nous entourent, pour reconnaître qu'il y a une liaison entre toutes les races qui couvrent le globe terrestre et que chacune, depuis la plus grossière jusqu'à la plus intelligente, représente un échelon intellectuel.

C'est l'ame, l'ame toujours vivante, toujours progressive, qui voyage à travers ces formes, vêtement d'un jour qu'elle prend et quitte selon les lieux, les temps et l'état où elle s'est mise.

HOMME A SCRUPULES. Remarquez bien que ce n'est pas de l'homme scrupuleux ou rigoureusement honnête que je veux parler; l'homme à scrupules peut ne l'être pas toujours, car ses scrupules viennent souvent moins d'un caractère probe que d'un esprit étroit et d'un jugement faux.

Le remords, comme nous l'entendons ici, est le remords factice, le remords commère : préoccupation fâcheuse, parce qu'elle tend à détruire la véritable notion du juste et de l'injuste, et qu'en attachant le repentir à des choses indifférentes ou niaises, elle ne lui laisse plus d'action sur les choses réelles.

L'homme à scrupules n'est pas né tel; c'est un caractère qu'il s'est fait ou qu'on lui a fait, c'est une dévotion mal digérée et qui a porté des fruits véreux. De pieux, il est devenu dévot, puis cagot, enfin imbécile, parce

qu'avec une imagination ardente et une tête faible, il aura eu un maître ou un directeur tracassier et à scrupules lui-même.

Cet homme dont la vie est pure, cet homme exact à tous ses devoirs, n'en est pas moins en proie à mille appréhensions funestes. Dans ses actions les plus innocentes, il voit un péché; et s'il a une affaire à traiter, il y est arrêté à chaque pas.

Rendu à ce point, l'homme à scrupules est absolument impropre à toute chose utile. Il pourra même devenir dangereux: on en a vu, par une révélation inopportune ou par une dénonciation anonyme, mettre le trouble dans un ménage ou faire perdre sa place à un honnête père de famille, et, ce qui est pis encore, faire arrêter et condamner un innocent, et pourtant n'avoir aucun intérêt à cette révélation.

Poursuivi par son idée fixe, l'homme à scrupules s'y est cru obligé: il a vu mille et mille maux naître de son silence, maux dont il devient ainsi responsable devant Dieu, devant les hommes. Oui, s'il se tait, lui seul sera le véritable coupable. Il n'y a donc pas à hésiter, il faut parler, il faut écrire.

Cependant il ne cède pas immédiatement, car, dans ses momens lucides, il comprend tout l'odieux de sa conduite: c'est dénonciateur qu'il va se faire, calomniateur peut-être.

Ainsi tiraillé entre deux craintes, celle d'un remords et celle d'une méchante action, il perd l'appétit et le sommeil. Dans son agitation fébrile, il ressemble à une ame en peine. Enfin, il n'y résiste plus, le scrupule l'emporte: il écrit, il dénonce, il tue l'innocent, et son cœur est délivré d'un grand poids, il est un moment heureux.

Cet instant est court. Son imagination, ingénieuse à se tourmenter, a bientôt découvert une nouvelle source

d'inquiétude et de tortures, car au point où il en est, ce n'est pas seulement sa conscience qu'il analyse, c'est celle d'autrui; ce n'est pas lui seul qu'il doit préserver de pécher, c'est tout ce qui l'entoure, c'est le premier venu; et le mal qu'il voit commettre ne le bourrelle pas moins que celui qu'il aurait commis lui-même.

Cet homme n'est pas encore fou, il le deviendra peut-être; mais en attendant, il est mille fois plus malheureux que celui qui l'est.

Le scrupule qui porte l'homme à se mettre ainsi à la torture, torture la plus horrible qu'on puisse éprouver sur la terre, parce qu'elle est sans terme, n'est pourtant qu'un égoïsme très-raffiné: l'homme à scrupules voudrait jouir d'une paix parfaite en ce monde et d'un bonheur infini dans l'autre. Par suite de ce désir, bien naturel sans doute, il est toujours en transe pour sa pureté. Semblable au chat occupé à lisser et polir sa fourrure, lui aussi ne peut souffrir la moindre tache sur sa conscience, et sans cesse il fouille dans ses replis pour en trouver; et comme les taches tiennent à l'humanité et que l'ame la plus inoffensive, la plus candide a aussi les siennes, le malheureux en trouve toujours qui, comme la tache d'huile au soleil, grandissent sous son imagination. S'il parvient à en faire disparaître une, deux autres surgissent. C'est ainsi que, toute sa vie, il combat des fantômes, et tandis qu'il frappe sur des crimes imaginaires, il laisse passer le mal réel.

Beaucoup de fanatiques en religion comme en légalité, magistrats ou inquisiteurs, n'étaient que des gens à scrupules. Ils se croyaient consciencieusement obligés de condamner, d'égorger, de brûler des hommes.

Rien de plus à redouter que ces caractères à conviction ardente, quand ils ont le pouvoir en main. Notre révolution française en offre plus d'un exemple. Il ne faut pas

croire que tous les présidens, juges et jurés des tribunaux révolutionnaires étaient des hommes sans foi ni loi, ou des scélérats altérés de sang. Il y en eut sans doute beaucoup, mais ce ne fut pas la totalité. En condamnant des malheureux pour un mot, un geste, une pensée, on en a vu, meurtriers de bonne foi, qui croyaient remplir un devoir impérieux. Aussi, ce dont ils se repentaient, ce n'était pas des arrêts de mort qu'ils prononçaient, mais de ceux d'acquittement. Oui, ils se les reprochaient comme une trahison envers le peuple : c'étaient ses ennemis qu'ils avaient laissé vivre, des traîtres qui allaient se joindre aux Prussiens, aux Autrichiens, pour immoler les patriotes; c'étaient des assassins qu'ils rendaient à la société, et dont ils devenaient ainsi les complices. Oui, tel était le raisonnement de ces terribles juges, se faisant bourreaux par conscience : c'étaient des hommes à scrupules.

Les scrupules religieux conduisent à des excès non moins déplorables. Ce sont ces scrupules, ou l'opinion que la piété, que l'amour de Dieu et la pratique de la vertu ne suffisent pas pour gagner le ciel et même pour expier bien des fautes, qui ont fait inventer ces confréries où l'on se macère et flagelle, cette espèce de moines bâtards, pénitens problématiques que le clergé tolère, mais n'estime guère, et qui certainement sont plus nuisibles qu'utiles à la religion et aux mœurs.

Quelquefois l'homme à scrupules, désespérant d'atteindre à la perfection qu'il a rêvée et ne pouvant étouffer le germe de ses passions, leur lâche tout-à-fait la bride, et par un revirement complet et presque sans transition, se jette dans tous les excès. Cet homme alors devient souvent un scélérat. Convaincu qu'il méritera la damnation pour une faute comme pour un crime, c'est au crime qu'il se donne. Alors, ceux qui se souviennent de sa conduite précédente et de ses scrupules églisiers, disent

que c'était un hypocrite, que cette religion qu'il pratiquait, il n'y croyait pas; qu'il faisait le dévot. Non, il ne le faisait pas, il l'était. Il ne feignait pas d'en remplir les devoirs, il les remplissait, il les outrait même. Sévère envers lui-même, il ne croyait jamais l'être assez. C'est cette exagération qui l'a perdu, qui l'a entraîné au mal, qui en a fait un monstre. Il a désespéré d'atteindre à la pureté nécessaire pour gagner le ciel et il a voulu goûter les joies de l'enfer. Si l'on avait enseigné à ce malheureux une piété plus douce ou moins étroite, il serait resté honnête homme.

Parmi les ecclésiastiques, le petit nombre de ceux qui, depuis vingt ans, ont acquis une affreuse célébrité, les Mingras, les Contrefatto, les Lacollonge avaient eu, jusqu'au moment de leur crime, une conduite exemplaire. C'étaient des hommes sévères envers eux-mêmes, des hommes à scrupules peut-être. Ce n'est donc point par le vice et la licence qu'ils sont arrivés au crime, c'est par la voie contraire, par le jansénisme, par l'orgueil d'une perfection impossible.

Quelquefois le scrupule n'est que partiel, la conscience de cet homme a sa spécialité. Rigoriste sur un point, il n'est rien moins que cela sur un autre. La probité, pour lui, ne consiste que dans l'exercice d'une seule vertu ou d'une seule règle. A celle-ci il obéit à la lettre, mais il n'en respecte pas d'autre.

Quelques sectes protestantes poussent jusqu'aux dernières limites de l'absurdité certaines pratiques mi-religieuses, mi-grimacières. J'ai vu de jeunes et charmantes Américaines se donner ainsi en spectacle par scrupule, et devenir indécentes à force d'affectation de décence.

J'ai voyagé avec un Anglais devenu depuis lord ***, qui faisait partie d'une association dont le but est de protéger les animaux domestiques, association d'ailleurs

fort utile et qu'on ne peut trop encourager; mais sa charité s'était peu à peu tournée en manie et en scrupule. Cet excellent homme, se croyant obligé de prendre fait et cause pour toutes les bêtes contre leur maître, se faisait à chaque pas une mauvaise affaire, et je l'ai un jour tiré, à grande peine, des mains d'un passant qu'il avait frappé, parce que celui-ci frappait son chien. Or, voyez l'ingratitude : le chien s'était joint à son patron pour tomber sur son défenseur.

S'il est des individus dont les scrupules ne portent que sur une spécialité de faits, il en est d'autres qui n'embrassent qu'une classe d'hommes : tel élégant gentilhomme séduira sans remords dix ouvrières, et tiendra à crime de compromettre une demoiselle de sa caste.

Ce colon, d'une probité rigoureuse avec les blancs, ne craindra pas d'employer la ruse et la mauvaise foi dans ses transactions avec les hommes de couleur, et de regarder comme nulle la parole donnée à un nègre.

Tel négociant, délicat jusqu'à un centime quand il est question de famille ou d'affaires en dehors de son commerce, ne recule devant aucune fraude quand il s'agit de tromper le fisc et le public. Altérer le poids et la qualité de la marchandise c'est, à ses yeux, faire le commerce.

Celui-ci, dévot jusqu'au rigorisme, oblige sa femme, ses enfans, ses domestiques à l'être comme lui, et n'a de repos que lorsqu'il est certain qu'ils ont rempli tous leurs devoirs de religion. On vante aussi beaucoup sa charité, et il administre avec un grand désintéressement une société de bienfaisance. Mais, d'un autre côté, il fait l'usure, et pour la plus modique somme, il expropriera ou fera emprisonner son débiteur.

On n'en finirait pas si l'on voulait indiquer ici tous les contrastes, toutes les bizarreries de l'esprit humain.

Cette étrange alliance du scrupule et de la friponnerie,

cette conscience étroite sur un point et si large sur un autre, semble une sorte d'anomalie, d'impossibilité même, et pourtant rien de plus commun dans notre civilisation.

Elle tient même à cette civilisation et n'est souvent que la conséquence de notre éducation. Tout enfant, en naissant, a dans le cœur le sentiment du juste et de l'injuste; il ne s'agirait que de l'y développer. Mais c'est ce que nous ne faisons point; il semble, au contraire, que nous fassions tout pour l'étouffer. Soigneux de rapetisser son ame et d'y éteindre l'étincelle divine, c'est une équité de convention, une justice transitoire et de circonstance que nous lui apprenons; et de cette première falsification de la raison dérivent toutes les autres.

Ce qui est véritablement mal, l'enfant le sait, comme il sait aussi ce qui est véritablement bien. Dieu le lui a mis dans le cœur: il le sait avant qu'on ne le lui apprenne. Mais à ces prescriptions de la nature, vous en ajoutez d'autres qui sont contre cette nature ou en dehors de son intelligence. Puis, vous lui faites un crime d'avoir manqué à une règle qu'il ne conçoit pas, et vous voulez qu'il en sente des remords.

Vous pouvez l'y amener en effet, mais c'est aux dépens de la saine morale. Un jour, il pleurera ses péchés, mais il passera sur ses crimes.

Voyez: *Remords*.

HOMMES DE LETTRES, SAVANS, POËTES.

Je ne vous conseille pas de les fréquenter: vous y avez peu à gagner et beaucoup à perdre. Le moindre inconvénient est de poser pour eux et de figurer un jour, pour le plus grand agrément du lecteur, dans un de leurs recueils d'anas ou d'impressions de voyage.

Dans la société des auteurs, vous êtes toujours exposé

à quelque fâcheux quiproquo, et vous ne pouvez ouvrir la bouche sans risquer de vous faire un ennemi. Louez-vous un ouvrage, c'est justement celui qu'un feuilletoniste présent a déchiré la veille, et vos éloges lui semblent autant d'épigrammes contre son article. En dites-vous du mal, c'est pis encore : l'auteur se trouve là dans un coin dont il sort tout à point pour entendre vos conclusions et vous proposer l'échange d'une balle ou d'un coup d'épée.

Mais qu'est-ce que cela à côté de l'offre de la communication d'un manuscrit? Un manuscrit, quel qu'il soit, fût-ce celui d'un chef-d'œuvre, est une véritable calamité, par la raison toute simple que, toujours indéchiffrable, on ne peut pas le lire, et que si c'est l'auteur qui le lit, on ne peut pas bâiller.

Lecture faite, s'il vous demande un avis, tenez-vous pour assuré que c'est un piège qu'il vous tend, et qu'ici encore vous êtes en danger de mort. Par cela seul que vous avez touché au manuscrit, vous êtes tenu de l'admirer, conséquemment de le louer; et quelqu'épais que soit votre encens, l'auteur le trouvera léger pour son mérite.

Si c'est vous qui demandez des conseils, je vous dirai que ceux des gens de lettres sont rarement bons à suivre, car leurs avis se rattachent toujours par quelque chose à leurs écrits, et ils ne loueront des vôtres que ce qui se rapprochera des leurs : à la condition pourtant que l'infériorité soit grande, car si votre œuvre a réellement du prix, ils diront que vous la leur avez volée.

Il y a des hommes de lettres en prose, il y en a en vers, il en a aussi en vers et prose, il y en a enfin qui ne font ni vers ni prose.

Les hommes de lettres en prose sont assez ordinairement des savans, gens qui se croient si fort obligés

d'ennuyer le lecteur, que lorsqu'ils ont dit quelque chose d'intéressant, ils ne manquent pas de lui en demander pardon. Compilateurs, pour l'ordinaire ils mettent sous le pressoir une grosse bibliothèque pour en extraire de petits in-douze où il y a de tout, hormis quelque chose; et l'on peut comparer ces grands érudits à ce petit chat qui, après avoir avalé une livre de beurre, ne pesait que trois quarterons.

Maintenant, passons aux poètes. Autrefois, un poète était une sorte de demi-dieu couronné de roses, la coupe à la main quand il ne tenait pas la lyre, et qui ne quittait la table des rois que pour aller s'asseoir à celle des dieux. Aujourd'hui, l'état est moins bon, on peut même dire qu'il est tout-à-fait mauvais. Il n'y a vraiment plus d'eau à boire au Parnasse, on dirait que l'hippocrène est tarie et que le nectar et l'ambroisie sont passés à l'état de vin de Suresne.

Qu'est devenu ce bon temps où une épître dédicatoire valait une pension, et où un couplet de noce était payé d'une recette des gabelles ou d'une direction des aides? Alors tous les journaux, tous les libraires et le public en masse étaient aux pieds des poètes. Aujourd'hui, Voltaire lui-même ne trouverait, pour la *Henriade*, ni éditeur ni imprimeur.

La gloire est tombée à la mesure du profit : non-seulement on ne recherche pas les poètes, mais on les fuit; et si un homme a le malheureux renom de faire des vers, mis à l'index, il est consigné à toutes les portes.

Après les écrivains en prose et en vers, nous en venons à ceux qui ne font ni vers ni prose, c'est-à-dire aux écrivains qui n'écrivent pas. C'est un genre de littérateurs très-commun en France. Il y en a en province comme à Paris, et ce sont partout ceux qui réussissent le mieux, disons même, à peu près les seuls qui réus-

sissent. En n'écrivant rien, ils donnent bien moins de prise à la critique et à l'envie.

Voici, d'ailleurs, comment cette espèce de savans se confectionne : un homme a l'idée de faire un livre, histoire, philosophie, morale, n'importe. Il lui cherche un titre. Le titre trouvé, il regarde l'œuvre comme terminée : l'ouvrage peut être déclaré sous presse.

Alors, pour peu que l'auteur futur ait un ami présent attaché à un journal grand ou petit, il obtient facilement, outre l'annonce et la réclame qu'il paie, un article qu'il paie aussi, article de confiance, laudatif du style et du sujet d'un livre qui n'est pas encore fait.

Voilà donc mon homme bien et dûment déclaré homme de lettres, et inscrit comme tel dans toutes les biographies et dictionnaires des auteurs contemporains. Aussi personne ne lui en conteste la qualité ; et s'il a l'avantage d'être riche ou de remplir de hautes fonctions, il n'est pas d'auteur vivant, et des plus huppés, qui ne s'empresse de le qualifier de cher confrère.

Sur cette seule qualification, il obtient facilement d'être affilié à toutes les académies de province, ce qui le conduit tout naturellement au titre de correspondant des académies étrangères.

Ainsi posé, la croix de la légion d'honneur ne peut lui manquer. Il ne s'agit que d'attendre l'une de ces pluies bienfaisantes qu'amène la fête du souverain et qui, dans ce beau jour, couvre la terre de fleurs et les poitrines de croix.

Cependant le livre en est toujours au titre. Mais ce titre, gros d'avenir, n'en fait pas moins surgir un nouvel article mi-politique, mi-littéraire, annonçant que la France entière a applaudi à un acte de justice qu'elle attendait depuis long-temps, et à la récompense bien méritée accordée aux travaux de l'illustre auteur et de l'infatigable écrivain.

Présenté au roi à qui il veut exprimer sa reconnaissance, une parole gràcieuse de sa majesté sur le bon esprit et le mérite littéraire de l'ouvrage est répétée par tous les journaux. Comment douter de l'existence d'un livre auquel applaudissent le chef de l'Etat et la France entière? Aussi, bientôt on en cite des passages; c'est l'auteur lui-même qui en a fait la lecture dans tel salon de la capitale. Grand ébahissement du maître dudit salon qui n'a rien entendu. Plus grand ébahissement du soi-disant auteur qui n'a rien lu, par la très-bonne raison qu'il n'a rien écrit.

Faite ou non, cette lecture fait grand bruit, c'est une extase universelle; cent personnes se vantent d'y avoir assisté. Décidément, M. M*** est l'auteur à la mode. D'autres fragmens sont annoncés, car chaque journal veut avoir le sien, et ils y paraissent en effet. L'auteur ouvre des yeux toujours plus grands; mais ces fragmens ayant eu le succès qu'a toujours ce qui est trop court pour ennuyer, il commence à s'y habituer. Il se dit que s'il ne les a pas faits, il aurait pu les faire. Il croit même reconnaître des paroles qu'il a prononcées quelque part. Le fond de l'article pourrait bien être de lui; c'est la substance de son esprit qu'on a exploitée. Il a pensé; on a écrit. Dès-lors, qu'a-t-il besoin d'écrire lui-même? Puisque son livre se fait tout seul, il n'a qu'à le laisser faire. Qu'obtiendrait-il de plus? Pourquoi fait-on un livre? Pour se faire une réputation. Mais sa réputation n'est-elle pas faite, et si bien faite que celui qui soutiendrait qu'il n'a rien écrit passerait pour un insensé, et que lui-même l'attesterait, que nul n'y voudrait croire.

La postérité le croira bien moins encore. Le moyen qu'elle doute de l'existence d'un ouvrage dont parlent vingt biographes contemporains, dont dix journaux citent des passages! Aussi, il fera beau voir les regrets

qu'éprouveront les érudits à venir, de la perte d'un chef-d'œuvre dont un seul exemplaire n'a pu échapper à la rage du temps, cet Omar destructeur des livres.

Mais avant d'arriver à la conviction de cette perte déplorable, que de recherches auront été faites, que de bibliothèques, que d'étalages de bouquinistes ont été compulsés! Tel bibliophile y a passé vingt ans de sa vie.

Du vivant de l'auteur, on lui fit des articles de confiance, peut-être après sa mort lui érigera-t-on aussi des statues de confiance; et quelqu'une de nos places ou de nos rues verra s'élever un monument en l'honneur du chef-d'œuvre inconnu.

Il est à croire qu'en voyant tout ceci de l'autre monde, M. M*** sera encore plus ébahi qu'il ne l'a été dans celui-ci. Mais là aussi il finira par s'y accoutumer.

Maintenant, le lecteur incrédule dira que je lui fais un conte, ou que si M. M*** a jamais existé, c'est un type unique. — Eh! bien, le lecteur incrédule se trompera ici comme il se trompe ailleurs, et le nombre de ces écrivains imaginaires est beaucoup plus grand qu'on ne le pense généralement. Seulement parmi les auteurs dramatiques, j'en connais une bonne douzaine qui, jouissant depuis trente ans d'une honnête célébrité, n'ont jamais fait un vers ni écrit une phrase, et qui pourtant figurent dans vingt pièces pour un quart, un tiers, une moitié et même quelquefois pour le tout. Leur tâche d'écrivain s'est bornée à les lire, à les faire recevoir et à toucher leur droit d'auteur. Si vous en doutez, veuillez les prier de prendre une plume et d'écrire deux phrases sous votre dictée. S'ils les écrivent, c'est moi qui me trompe. D'ailleurs, ils vous remettront toujours une quittance régulière, si vous avez une somme quelconque à leur compter: ils signent.

Vous voyez donc bien que je n'ai rien exagéré en

vous disant qu'il est des écrivains qui n'écrivent pas, et qui n'en jouissent pas moins d'une haute renommée. C'est qu'en France, ce n'est pas ce qu'on fait qui crée la réputation, c'est la manière dont on se pose.

HOMME LIBRE (*Avril* 1848). Je suis un homme libre, dit cet honnête conscrit en mettant la main dans le sac pour y prendre le numéro du carcan qu'on va lui river au cou. Le numéro pris, il revêt gentiment un bât d'uniforme qu'on dit être la livrée de l'honneur. Le muletier qui s'appelle général, colonel, capitaine, sergent ou caporal, lui saute lestement sur le dos, et ainsi monté avec bride et bridon, notre homme libre trotte et vire à droite, vire à gauche, en avant, en arrière, sur le ventre et sur le dos, selon que la cravache et l'éperon le dirigent; car il faut qu'il devienne savant, et bien autrement que l'âne savant. N'a-t-il pas à apprendre le maniement du sabre et du fusil, et l'art de tuer trois hommes par minute!

S'il veut échapper à la science militaire et, en sa qualité d'homme libre, prendre la clef des champs, qu'il coure vite et bien vite, qu'il gagne la Belgique ou la Prusse s'il est Français, ou la France s'il est Belge ou Prussien; car si on le rattrape, on lui mettra un boulet au pied ou une balle dans la tête, au choix du grand sanhédrin dit commission militaire, tribunal, cour ou conseil jugeant sans appel les mulets rétifs ou portant mal leur bât.

Il faut avouer que, dans notre siècle de vérité, on ment effrontément. Tout citoyen, bourgeois, noble ou manant, est libre, dit la loi européenne : nul ne peut être esclave sur le sol de la liberté. Et nous avons le front d'écrire cela en présence du recrutement militaire!

Ne serait-il pas plus honnête et plus rationnel de présenter les choses telles qu'elles sont et de dire que, pour tout homme libre, l'esclavage est limité à sept, huit, dix ou vingt ans, selon les pays.

— Mais la conscription n'est pas l'esclavage.

— Comment, n'est pas l'esclavage! Qu'est-ce donc alors? Quelle différence voyez-vous entre un paysan normand ou bas-breton qu'on enlève à son village pour l'envoyer en Afrique, et un nègre africain qu'on arrache à sa case pour l'expédier à Cuba ou à Rio-Janeiro? Est-ce qu'à l'un, plus qu'à l'autre, on a demandé son consentement? Est-ce que des peines analogues ne sont pas infligées à tous les deux, s'ils désertent? Le moins mal traité, dans ce cas, est encore le nègre, car il en est quitte pour quelques coups de fouet, si on le rattrape; tandis que l'autre ne s'en tire pas à si bon marché. Ah! le recrutement n'est pas l'esclavage, et un conscrit est un homme libre! Moi, je dis qu'un conscrit est un soldat. Or, un soldat peut-il aller où il veut, manger où il veut, s'asseoir où il veut? Est-ce qu'il peut prendre un état? Est-ce qu'il peut se marier? Est-il même libre de vivre! Ne vous êtes-vous pas arrogé le droit de le faire tuer, ni plus ni moins que vous tuez ce chapon que vous engraissez dans la mue?

Un conscrit est tout aussi esclave qu'esclave peut être; le nier, c'est nier l'évidence. N'êtes-vous donc jamais entré dans une caserne; ou, en vous promenant dans l'un de nos Etats libres et civilisés, n'avez-vous pas vu dresser des recrues à l'exercice? Si vous l'avez vu, je vous le demande, peut-on ravaler plus bas l'humanité? Avez-vous jamais entendu plus d'injures tomber sur la tête d'un homme, et d'un homme qui pourtant ne peut répondre, car sa réponse, quelle qu'elle soit, est un délit qui le conduit au bataillon de discipline, variante

des galères? Est-ce que le nègre est plus avili que ce malheureux? Non, il l'est moins : on ménage encore sa vanité de nègre. Il est certaines insultes qu'on lui épargne en public; on craindrait qu'il ne s'abandonnât au désespoir et qu'il ne se laissât mourir : ne vaut-il pas trois cents piastres? Mais le conscrit, qu'importe! est-ce que le contingent n'est pas là? Quel est son prix, d'ailleurs? Qui en donnerait dix écus? Tous les jours, les marchands d'hommes en refusent pour rien.

Et quelle est la vie du conscrit? Celle d'une machine; moins encore, car une machine fonctionne et produit. Le conscrit consomme et ne produit pas. Il est donc à charge à l'Etat par ce qu'il coûte et par ce qu'il ne rapporte pas.

En dehors de ses fonctions de machine, un soldat boit et mange; puis, après avoir mangé, il dort. Il dort le matin, il dort le soir, il dort toujours. Entrez dans une caserne à quelqu'heure que ce soit, vous y verrez des hommes bâillant étendus sur leur lit. Aussi est-il un proverbe qui dit qu'un soldat use plus de draps que de bottes.

Pourquoi le soldat aime-t-il la guerre?

C'est que la guerre est une distraction. C'est qu'elle le sauve de l'ennui, de ce typhus né de la garnison qui peuple les hôpitaux et tue plus de Français que le fer de l'ennemi, car pour l'homme de France, l'oisiveté est mortelle. Que de générations d'élite et l'espoir de la patrie, ont été ainsi moissonnées! Combien le seront encore!

Mais la conscription fait pis que tuer les hommes, elle les abrutit. Dans cette nullité de sept ans, le conscrit oublie non-seulement le métier qu'il savait, mais il perd le goût du travail. Habitué à être nourri pour rien, il lui semble étrange d'être obligé de faire quelque chose

pour vivre. Aussi ce n'est plus un état qu'il demande, c'est une place : il veut être douanier, garde-champêtre, garde-forestier. C'est un changement de chaîne : nommé par un mot, il peut être révoqué par un autre. Soumis au caprice d'un chef, pacha au petit pied qui juge sans appel, n'ayant pas même la garantie d'un conseil de guerre, il achève administrativement de prendre les habitudes et les vices de l'esclave.

La conscription, mère de la misère, cause de l'étiolement physique, l'est donc aussi du rachitisme moral.

Et c'est avec la conscription et l'obéissance passive que vous prétendez former des citoyens ; et vous faites voter comme tels vos soldats et vos gendarmes, en disant : *ce sont des hommes libres!* Homme libre que son caporal, son sergent, son sous-lieutenant, son capitaine, son colonel, son général, bref, tous les sous-lieutenans, lieutenans, capitaines, colonels, généraux de l'armée peuvent, sans jugement, envoyer en prison à toutes les heures du jour et de la nuit, et y laisser indéfiniment en renouvelant l'ordre tous les huit jours. Vraiment le régime des lettres de cachet était libéral comparativement à cette liberté. Pour enfermer un homme, il fallait la signature du souverain ou au moins celle de son ministre ; aujourd'hui, il suffit de la parole d'un sous-officier. Soyez donc d'accord avec vous-mêmes, et après avoir rapproché le code militaire du code civil, les devoirs du soldat et ceux du citoyen, avouez une bonne fois que vouloir les faire marcher ensemble, c'est prétendre à l'impossible, et que l'on ne devient citoyen que le jour où l'on n'est plus soldat.

La position du garde national s'écarte moins de l'état d'homme libre. Si le conscrit est l'esclave, le garde national est le serf attaché, non à la glèbe, mais au lit de camp et à la guérite. Il est vrai que son servage cesse dès qu'il descend sa garde. Alors, jusqu'au moment où il

la remonte, il peut se considérer comme le serf affranchi et le mineur émancipé, sauf pourtant les jours de revue, d'exercice, de barricade ou de banquet patriotique.

HOMME SANS FAÇON. Il se dit : « Je ne vais pas chez les gens pour leur plaire, j'y vais parce que cela me plaît, et j'y reste parce que je m'y trouve bien. Qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, peu m'importe. Je suis peu sensible aux épigrammes et je me pose ce dilemme : ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être jeté à la porte. Mais j'ai dix chances pour ne pas l'être. La partie est donc tout à mon avantage. »

C'est d'après ce raisonnement que M. D*** est partout comme chez lui.

Dans un salon, adressant la parole à chacun, qu'il le connaisse ou non, il se mêle à toutes les conversations et tranche dans toutes. Si sa familiarité est bien reçue, il continue; si elle l'est mal, il continue encore.

A la promenade, il s'attache à vous. On a beau lui faire sentir qu'il gêne, il ne vous quitte pas. Si, pour lui échapper, vous dites que vous rentrez chez vous, il vous suit jusqu'à votre porte. Trop heureux s'il n'entre pas avec vous.

Vous ressortez en faisant un détour pour ne pas le rencontrer. Vain espoir! il est partout. Il semble se multiplier, car, dans ce moment même, vingt personnes le fuient comme vous, et, comme vous, l'ont sur leurs pas, sur leur dos, entre leurs jambes. Cet homme est semblable à la poussière qui se divise en mille parcelles pour vous étouffer.

Le sans-façon est plus à craindre que le parasite. Celui-ci, que la faim talonne, ne demande qu'un dîner. Est-il repu, vous en êtes quitte. Le sans-façon ne se contente pas de votre soupe, il vous veut pour le dessert :

ce n'est pas assez de l'avoir nourri, il faut qu'on l'amuse.

Parmi les sans-façon, le plus redoutable est celui qui a le talent de se faire le parent de tout le monde. Dès qu'il s'est déclaré votre cousin, il se croit en droit de vous ennuyer et de vous ronger à tout jamais. Tout chez vous est à lui; et vos poches deviennent les siennes. Laissez-le faire, vous ne pouvez plus disposer de vos domestiques, de vos enfans, de votre femme, de vous-même. Vous deviendrez à la fois son caissier et son serviteur. Il traitera chez vous ses amis. Bientôt il les y logera et vous fera déloger pour leur donner la chambre d'honneur; et si un jour, fatigué de ses exigences, vous le mettez dehors, il ira crier partout que vous êtes un homme insociable, un mauvais parent, un être dénaturé.

Si l'homme sans-façon est fâcheux, la femme sans-façon est dix fois pire. On met l'homme à la porte, nul ne s'en soucie. Si vous y mettez une femme, tout le monde vous jette la pierre.

J'ai connu une respectable marquise qui exploitait ainsi tous les châteaux où elle pouvait seulement mettre un pied. Malheur au propriétaire qui l'y avait invitée une fois, c'était pour elle une rente à vie; et chaque année, à la même époque, on était sûr de la voir arriver. Un mois était sa visite la plus courte. Si la chance était bonne, elle en restait deux. Quelques personnes supportaient cette charge depuis vingt ans.

A qui la faute? Tout bien considéré, le sans-façon, quelque soit son sexe, a raison de vous poursuivre, de vous ennuyer, de vous gruger. Né de votre faiblesse, œuvre de votre lâcheté, il en est la punition et la morale.

HONNEUR, POINT D'HONNEUR. Notre vertu est en nous; mais ce que l'on appelle l'honneur n'est que

dans l'opinion des autres. Aussi y en a-t-il de bien des espèces. En voici un exemple entre mille :

En 1808 ou 1809, un décret de l'empereur Napoléon, d'accord sur ce point avec le roi de Naples, ordonna que les galériens napolitains seraient transférés à Alexandrie (Piémont). Or, il y avait à Naples deux bagnes et deux chaînes distinctes : celle des voleurs et celle des assassins. Le décret voulait qu'on n'en fît qu'une, et la chose donna lieu à des réclamations sans nombre, puis à des rixes journalières : les voleurs se croyaient déshonorés d'être avec des assassins, et ceux-ci se trouvaient ravalés d'être confondus avec des voleurs.

HONTEUX, PAUVRE HONTEUX. Il y a des pauvres très-honteux et des riches qui ne le sont guère. Combien de fois n'ai-je pas surpris, dans la rue, la différence de leurs regards. Le riche, en donnant, regardait dans l'espoir qu'on le verrait donner. Le pauvre regardait aussi, de crainte qu'on ne le vît recevoir.

HORLOGE ET PROCÉDÉS. On était fort embarrassé pour éclairer une horloge de nuit à Avignon. Tous les physiciens, ingénieurs, opticiens, astronomes, mécaniciens et lampistes de l'endroit y avaient perdu leur latin. On avait inutilement employé miroir réfléchi, gaz, huile et cire. Un maçon arrive, fait donner au cadran deux couches de blanc, y met les numéros d'heure en gros noir, place au bas, le plus près possible, une lumière, une simple lampe, et l'on y vit merveilleusement. Les essais avaient coûté mille écus ; son procédé, tout établi, est revenu à cinquante-deux francs.

HORREUR, ESPRIT DE PARTI. « Nul doute, me disait une dame de Marseille, quand Trestaillon égorgeait à Nîmes et Truphemy à Avignon, que ce ne soient *des horreurs*, mais ce sont *des horreurs dans le bon sens.* »

Cette digne femme, pieuse, charitable, n'avait pas, dans toute sa vie, donné une chiquenaude à un chat; mais depuis qu'elle était royaliste, elle aurait de sa main, oui de sa main, prêté assistance au bourreau.

Or, était-elle la seule de cette espèce dans la bonne ville de Marseille? Non, il y en avait des centaines, des milliers, toutes enfin; et quand, à la même époque, des jeunes gens, des enfans allaient, armés d'un fusil, s'embusquer derrière une muraille pour mettre une balle dans la tête d'un pauvre conscrit traînard, malade ou blessé, de belles jeunes filles qui, au départ, avaient armé le meurtrier imberbe, battaient des mains lorsqu'au retour il déposait à leurs pieds un schako teint de sang.

L'étranger n'obtenait pas plus de pitié, et la gentille Marseillaise applaudissait non moins fort quand, sous sa fenêtre, on égorgeait un mameluk qui n'était coupable que d'avoir combattu pour la France sous le drapeau de Napoléon.

Dans ces jours de folie homicide, la femme n'avait pas même pitié de la femme, la mère de la mère. Elle riait quand on arrachait son nourrisson à l'une de ces pauvres Mauresques pour le jeter à l'eau, et riait plus fort quand on tirait des coups de fusil sur la mère qui s'y était précipitée pour sauver son enfant. Ceci, je l'ai vu.

Et Marseille était-elle la seule ville devenue enragée? Hélas! non, le midi ne respirait que sang. Tout Provençal aurait mangé l'empereur, il l'aurait mangé avec son petit chapeau, il aurait mangé son cheval.

Il y a certainement de bonnes gens en Provence, il y en a beaucoup, et dans les temps ordinaires on n'y est

pas plus mauvais qu'ailleurs. Mais quand le peuple y est fanatisé, il est au-dessous de la brute et de la plus stupide. Oui, c'est l'homme tombé au dernier degré de la dégradation. Le lazzarone, le nègre, le sauvage sont des êtres raisonnables et civilisés, comparativement au portefaix nîmois, avignonnais ou marseillais, quand il est en proie à quelqu'idée de sang. Alors il faut qu'il en verse, il faut qu'il en boive, il faut qu'il s'en gorge. On ne peut imaginer rien de plus hideux que cette bête à forme humaine acharnée sur sa victime. C'est le dogue qui a mordu : vous le rouez de coups, vous le tailladez, vous le brûlez, vous l'écorchez, il ne lâche pas.

Remarquez bien que dans ses querelles particulières, il ne se montera pas ainsi. Non, alors il ne sera colère que de sa propre colère, méchant que de sa propre méchanceté. Mais ici il l'est de celle de tous les autres, il semble s'enflammer de leur flamme, s'enrager de leur rage; et contre cette rage aucun raisonnement humain n'a d'action, parce qu'elle n'est fondée sur rien de raisonnable. L'homme qu'il va déchirer ne lui a fait aucun mal, il ne le connaît pas, il ne l'a jamais vu ; mais c'est un bonapartiste, un protestant, un mameluk, on le lui a dit et il le répètera en grinçant des dents, en écumant. Pourquoi en veut-il aux bonapartistes, aux protestans, aux mameluks? Il ne vous le dira pas, il n'en sait rien, pas plus que le chien du boucher qui se jette sur un passant au signe de son maître; et vous le lui diriez, qu'il n'en saurait pas d'avantage. On ne conçoit guère que ce qui nous intéresse, et qu'est-ce qui peut l'intéresser ici? Monarchique, constitutionnel ou républicain, en sera-t-il moins peuple, moins pauvre et moins sot?

HOSPITALITÉ. On oublie vite que l'on a été bien

chez son hôte, on n'oublie jamais que l'on y a été mal. Un coup de pied est un souvenir plus durable que dix caresses : nouvelle preuve de la bonté du cœur humain.

L'esprit cérémonieux, ou plutôt encore la vanité, a tué l'hospitalité en France. On veut trop bien traiter ses amis, et de peur de ne pas leur donner assez, on ne leur donne rien du tout.

C'est qu'un dîner est toute une affaire en province, et malheur à celui qui en présente un où il n'y a pas dix fois plus qu'il ne faut pour en crever ; ou bien encore où il manque certains vins, certains plats quelquefois introuvables. Le lendemain, les invités n'auront pas assez d'épigrammes contre l'amphitrion, et dix ans après, il passera encore dans le pays pour un malotru, un pingre qui n'invite les gens chez lui que pour les faire mourir de faim. Bref, il est plus facile de passer pour généreux et hospitalier en ne donnant rien qu'en donnant à peu près.

HOUILLE. La houille appartient aux temps intermédiaires. Elle n'est jamais dans les terrains primitifs, mais on la trouve dans les terrains secondaires. Sa place ordinaire est entre les premiers et les seconds, et c'est presque toujours la craie qui la précède. A Anzin, il y a soixante-dix mètres de craie à traverser avant d'arriver à la houille.

La formation de la houille a été partielle et locale. On a reconnu, dans les schistes argileux qui recouvrent les couches de houille, des empreintes de fougères, de roseaux, de bambous et autres plantes du midi, et ceci dans toutes nos houillères du nord. Quelques-uns de ces roseaux avaient soixante-six centimètres de diamètre et une hauteur proportionnée.

Les marbres sont plus récens que la houille et appartiennent, comme la craie, aux terrains secondaires.

On a calculé qu'il fallait un siècle pour produire une couche de houille de quinze millimètres. A Anzin, il y a, en diverses couches, quatorze mètres d'épaisseur de houille, ce qui annonce une période de neuf cent trente-trois siècles. A Saint-Etienne, il y en a trente-cinq mètres qui représenteraient ainsi deux mille huit cent trente-cinq siècles. Toutefois, on ne peut voir dans ces calculs qu'une donnée et non une preuve. Cette période, toute longue qu'elle semble, n'est rien comparativement à celle qu'indiqueraient certaines mines dont on n'a pu encore mesurer toutes les couches.

On ne trouve dans les houilles que peu de débris animaux et encore ne consistent-ils qu'en coquilles fluviales. Les animaux des classes plus avancées n'existaient probablement pas lors de la formation de la houille.

C'est la rencontre des belemnites qui annonce le passage des terrains secondaires aux terrains tertiaires. Voici, d'ailleurs, la marche de la population de la terre, comme on l'aperçoit par la coupe des terrains :

Les terrains primitifs sont antérieurs aux êtres organisés. On croit, néanmoins, y avoir aperçu quelques traces végétales.

Les terrains intermédiaires renferment abondamment des végétaux, des coquilles, des mollusques.

Les terrains tertiaires et les terrains de transport ou clysmiens, composés de matières incohérentes, de galets, sables, terre, présentent beaucoup d'ossemens de quadrupèdes, mais jusqu'à présent on n'y a pu trouver d'ossemens humains.

La houille n'est pas le plus ancien combustible.

L'anthracite lui est antérieur. On le rencontre dans le schiste micacé, dans le gneiss et les granits mêmes.

Il est parfois accompagné d'empreintes végétales, mais est-il lui-même un débris végétal? C'est une question à résoudre.

Le lignite est ligneux comme l'indique son nom. Il se trouve dans les terrains secondaires, mais plus souvent dans les terrains de transport.

Le lignite peut être employé au chauffage. On s'en sert aussi en peinture sous la dénomination de terre de Cologne. Enfin, sous le nom de jayet, on en fait des colliers et des ornemens.

C'est à un article de M. Lonchamp que nous empruntons ces données. Ce qu'ils prouvent d'abord, c'est la grande ancienneté de la terre; puis ensuite un changement complet dans la température.

On peut trouver, au nord, des animaux du midi, par suite de migration, mais les plantes n'émigrent pas; et si les bambous, les palmiers et bien des végétaux du midi se trouvent au nord, c'est que le nord a pris la place du midi, ou que le midi, dans ces temps primitifs, véritable fournaise, était inhabitable.

HUDSON-LOWE. Il est certains noms auxquels s'attache une étrange fatalité et qui sont entourés d'une telle auréole de malédictions, qu'on ne peut même faire mine d'en détourner une seule sans risquer de la voir vous retomber sur la tête. Tel est celui de sir Hudson-Lowe, aujourd'hui mis à peu près de pair avec les noms de Damiens, de Ravaillac et des plus détestables meurtriers. A ceci n'y a-t-il pas quelque chose à rabattre, et cette exécration à peu près générale qu'on porte à la mémoire de ce malheureux Anglais est-elle complètement méritée?

Personnage assez peu intéressant, c'était, nous en convenons, un triste administrateur et un plus triste général;

mais rien dans tout cela ne constitue un assassin et ne prouve qu'il ait eu l'intention de faire mourir Napoléon ni de chagrin ni d'autre chose. Je ne pense même pas qu'il ait sérieusement voulu lui faire du mal. Qu'y avait-il à gagner? De la haine, de la honte. Mais Hudson-Lowe était minutieux, tatillon et en outre moralement fort peu brave: l'évasion du prisonnier confié à sa garde, la possibilité de son enlèvement par force ou par adresse était son idée fixe, son cauchemar. Il tourmentait donc son prisonnier, non par haine, par vengeance ou par envie, mais par peur. Il ne lui laissait aucun repos, parce qu'il n'en pouvait trouver lui-même; et s'il y avait à décider ici quel était le plus malheureux du bourreau ou de la victime, je n'hésiterais pas à dire que c'était le bourreau.

Dans les querelles incessantes entre le grand homme et son geôlier, on ne peut se dissimuler qu'il n'y ait eu des torts réciproques. Napoléon avait les défauts de ses qualités et toutes les petitesses du génie. Lui, si grand en administration et en gouvernement, et dont les idées étaient si larges quand il les étendait sur l'Europe, devenait petit et tracassier dans son intérieur. Tout le monde le savait, le ministère anglais ne pouvait donc l'ignorer. Or, en mettant en présence deux hommes si différens de taille, mais dont le caractère se touchait par une extrémité, n'était-ce pas placer dans la même cage l'aigle et la pie-grièche, l'aigle dont on avait coupé les griffes et le bec, et la pie-grièche dont on les avait affilés et aiguisés?

Le résultat de cette combinaison était infaillible, et elle ne pouvait manquer de faire deux malheureux et une victime au moins, car il était impossible qu'en peu d'années l'un d'eux ne mourût pas à la peine.

Ce qui m'étonne, c'est que sir Hudson-Lowe ne soit

pas mort le premier. Napoléon avait au moins des nuits paisibles, son gardien n'en avait pas; et l'histoire nous le montre s'éveillant à toute heure devant le fantôme du prisonnier qui s'échappait. Bref, ce malheureux officier ne me paraît pas avoir mérité les injures qu'on lui a prodiguées; je n'ai jamais vu en lui qu'un homme vaniteux, à l'ame étroite, au cœur sec, mais non un cœur cruel et froidement persécuteur.

Fatalement pour lui, le ministère anglais, en le connaissant d'un caractère très-propre à amasser beaucoup de haine, savait aussi qu'il n'était pas vénal. Ne risquant rien quant à sa probité, l'Angleterre en fit le bouc émissaire devant attirer sur lui l'opprobre qu'elle-même allait mériter. Son calcul était juste: l'Europe s'en est prise à l'imbécile geôlier et n'a plus songé au véritable tortionnaire. Napoléon lui-même s'y est trompé; et, semblable au lion enchaîné qui, ne pouvant atteindre son ennemi, mord le bâton qu'il lui présente, il s'est mis à déchiqueter à belles dents le pauvre cerbère.

Si celui-ci a eu des torts envers lui, Napoléon s'en est bien vengé, car il l'a attaché au pilori de l'histoire, comme Ixion à son rocher, et ceci après l'avoir abreuvé des outrages les plus poignans qu'on puisse infliger à un homme, outrages tels qu'il n'eut jamais osé, même au temps de sa toute-puissance, les jeter à la face du dernier de ses valets; et c'était un officier général revêtu de ses insignes, le représentant de l'Angleterre, entouré de ceux des grandes puissances européennes, en présence enfin des officiers français et anglais, qu'il traitait ainsi. En vérité, quels que furent les torts de sir Hudson envers le héros malheureux, ils n'égalèrent jamais ces terribles représailles.

Chose étrange! c'est que Napoléon, après ces scènes qui, il faut le dire, étaient indignes de lui, se plaignait

de ce que sir Hudson-Lowe le haïssait personnellement. En vérité, c'était croyable; et si cet Anglais eut eu dans les veines du sang méridional, du sang corse, il se serait brûlé la cervelle aux pieds de l'ex-empereur, s'il n'eût commencé par la lui brûler à lui-même. Ce crime eut été atroce, et pourtant sir Hudson eut été moins exécré : on l'aurait appelé meurtrier, et aujourd'hui on le nomme assassin. Les hommes sont parfois bien peu logiques : ils en voudront plus à un homme pour un méfait douteux, problématique même, que pour un crime avéré. Oh! ceci n'est pas un cas unique, je pourrais en citer vingt dans l'histoire.

Le gouvernement anglais avait-il compté sur ce dénoûment? Cette façon de faire eut été digne de Machiavel. Quoiqu'il en soit, le résultat, s'il a été moins prompt ou moins franc, n'en a pas moins été celui qu'on attendait. Il a même été, politiquement parlant, beaucoup mieux encore: Napoléon est censé mort de sa belle mort, car l'on a pu attribuer à la maladie ce qui n'était que la conséquence du climat, du régime et de la prison.

Quant à sir Hudson-Lowe, il a vécu assez long-temps pour que l'Angleterre ait eu le temps de l'offrir en sacrifice expiatoire aux manes du grand homme : c'etait le complément de sa mission. Bouc émissaire, il devait être immolé sur la tombe du héros; aussi le fut-il.

De retour en Angleterre, au lieu de complimens qu'il attendait, il y reçut un accueil qui semble calqué sur celui que Napoléon lui faisait d'ordinaire: ce fut un tollé universel. Il n'est pas d'avanie qu'on ne lui ait suscitée; c'était à qui lui jetterait de la boue. Sa vie même fut menacée : dix fois il fut provoqué et appelé en duel.

Si le ministère anglais ne se joignit pas à cette manifestation publique, il n'eut garde de l'empêcher : le paiement était économique. D'ailleurs, en laissant croire

que le geôlier méritait tant de haine, il donnait à penser que c'était pour son propre compte que sir Hudson avait torturé son prisonnier, que c'était une guerre de lui à Napoléon, et un ennemi qui se vengeait d'un ennemi.

On pourrait dire à l'Angleterre : puisque vous le saviez, pourquoi le souffrir ? Ici la tolérance vaut une approbation. Mais timoré comme était sir Hudson, il est bien plus probable qu'il ne prenait rien sur lui, et que cet homme que vous accusez aujourd'hui n'a jamais été que l'instrument des ordres qu'il recevait. C'était un soldat qui exécutait sa consigne, voilà tout, et le vrai coupable est votre cabinet.

Mais l'autre version allait bien mieux à l'honneur britannique, peut-être même à l'honneur européen : la sainte alliance voulait se débarrasser de Napoléon qui lui faisait ombrage et qui lui coûtait fort cher à garder. Aucune puissance ne voulait prendre sur elle l'honneur de la chose. Sir Hudson-Lowe ne s'en souciait pas davantage, mais il n'était pas une puissance ; c'était même le contraire : le pauvre homme n'était pas malin, il n'inventa pas le piège, et il y fut pris.

En définitive, Hudson-Lowe fut moins un grand criminel qu'une grande dupe et un être bien à plaindre, car je ne connais pas dans l'histoire un second exemple d'un homme plus complètement malheureux. Il n'eut pas un seul ami pendant sa vie : honni des Français, repoussé par ses compatriotes, il mourut abhorré de tous ; et l'impitoyable avenir, bien que rien ne prouve qu'il ait jamais commis de crime, le maintiendra au rang des plus exécrables scélérats. En vérité, c'est trop pour un homme.





IGNORANCE. Si les choses étaient sur la terre et dans le ciel, comme la faiblesse humaine les y voit, elles seraient, pour la plupart, iniques et déraisonnables. Pourquoi? C'est que les hommes mesurent les choses sur eux et non sur elles. De là la diversité de mesure et ensuite d'appréciation, et par conséquent toutes les querelles, toutes les guerres, tous les fanatismes, toutes les persécutions. De là encore ces doctrines monstrueuses qui régissent, même aujourd'hui, la conscience de la grande majorité.

Il est une ignorance naturelle et une ignorance créée: l'une vient de ce qu'on ne connaît pas les choses; l'autre de ce qu'on les connaît mal.

L'ignorance des effets peut sans doute amener bien des

maux : placez un tison embrasé dans les mains d'un enfant qui n'a nulle idée du feu, il ne pourra employer ce feu à rien d'utile. Bien plus, il pourra, faute d'en connaître le danger, le placer sur une gerbe et causer un incendie. Mais devenu homme, l'expérience lui apprendra à éviter ce malheur, à contenir le feu et à l'utiliser.

L'ignorance acquise ou créée est celle qui vient de l'abus du savoir, de la corruption, de la vérité mal définie et mal employée. L'ignorance acquise est pire que l'ignorance simple ou naturelle, parce qu'elle est le fruit d'un travail, d'une méditation quelconque, et que celui qui l'a ainsi obtenue la prend pour la science et parvient souvent à la faire considérer comme telle. C'est ainsi que des savans vous diront que leur thême est une vérité démontrée, un fait reconnu. Mais pourquoi et comment est-il reconnu, comment est-elle démontrée? Ils ne vous le diront pas.

En vain vous leur objecterez que cela choque le bon sens, que c'est contraire à l'évidence même, ils diront à l'évidence : c'est une vérité reconnue, c'est un point fondamental ; et ils partiront de là pour disserter sans vouloir rien entendre.

Je ne vous dirai pas ce qu'est l'âme ou la vie, parce qu'elle échappe à la réflexion comme à l'analyse ; mais ce que je puis certifier, c'est qu'elle n'est pas ce qu'on vous a dit, qu'elle ne peut être intégralement représentée par ce corps d'un jour, qu'elle ne commence pas avec lui, qu'elle ne finit pas avec lui.

Toute chose qui est unique dans sa spécialité et conséquemment qui n'est aperçue que par une face qui, elle-même, ne peut être rapprochée d'une autre face ou de la face d'une autre chose, devient, par cela même, indéfinissable jusqu'à ce que cette seconde face soit découverte.

C'est ainsi qu'il existe une foule de questions qui sont

vides et sans réponse, parce qu'elles présentent une idée qui n'a pas de terme de comparaison ni de contraire possible.

Nous sentons la vie et la mort sans que ni l'une ni l'autre cessent d'être pour nous un problême, parce qu'ici encore nous ne mesurons qu'une face de cette vie ou de celte mort.

L'homme ne voit rien naître, il ne voit rien finir. Il assiste à la marche des choses et nullement à leur point de départ

De là son ignorance qui ne serait que demi-mal s'il cherchait à la dissiper. Mais ne pouvant voir ce qui est, il prétend nous enseigner ce qui n'est pas et même ce qui ne peut pas être.

Voyez : *Jugement dans les arts, mensonge, vérité.*

ILLUMINATION. J'aime l'arrêté de ce maire à l'occasion de je ne sais quelle fête patriotique : « Attendu qu'il fait clair de lune, il sera inutile d'illuminer aujourd'hui. »

Si j'étais maire, cet arrêté reparaîtrait dans toutes les occasions semblables. Est-il, en effet, une dépense moins utile que celle-là ; et je ne vois pas comment une illumination peut divertir quelqu'un, quand on pense qu'avec le prix d'un éblouissement de quelques heures, accompagné d'une fumée malsaine et d'une odeur nauséabonde, on pourrait éclairer une ville toute l'année et une maison de pauvre pendant cinquante ans ?

— C'est pour réjouir le peuple, dira-t-on. — Mais le peuple aimerait autant manger ; c'est la première des jouissances, en même temps que la première des nécessités. Remarquez bien que la joie n'est jamais vive pour quiconque a le ventre creux.

Les Romains modernes aiment beaucoup les illuminations. Les anciens Romains les aimaient encore davantage, et Néron plus que tous les autres.

IMAGINATION. Tout ce que nous montre l'imagination, quelque vaste, sublime, immense, incroyable même que cela puisse paraître, est nécessairement l'aperçu ou la dérivation de quelque chose qui existe. Notre imagination peut rester au-dessous, mais jamais aller au-delà de la réalité. L'homme peut voir moins que ce qui est, mais non pas plus, sinon il aurait en lui une partie qui serait plus que le tout, et il verrait plus de choses que Dieu n'en a pu faire.

Cette partie de l'imagination est, selon moi, la preuve toute matérielle qu'il existe des êtres près desquels nous sommes, moralement et physiquement, des atomes, et que ces êtres habitent des mondes où l'on jouit d'un bonheur dont le nôtre n'est pas même l'ombre; car, quelque grandeur, quelque magnificence, quelque délice que notre pensée délirante puisse nous offrir, cette pensée est encore bien en arrière de la réalité; et tous ces songes dorés, toutes ces magnificences, toutes ces voluptés indicibles qui passent sous nos yeux éblouis n'en sont qu'une faible apparence.

Mais si ces régions nous sont fermées, à quoi bon ces songes, dira le sceptique? Ces songes même nous prouvent qu'elles ne sont pas fermées. Ils nous prouvent que déjà nous y avons fait un pas: ce que l'imagination voit, l'ame y touche.

Ce qu'elle ne fait qu'entrevoir, si l'ame ne le touche pas encore, elle est sur la voie, et tôt ou tard, elle y parviendra. S'il n'en était pas ainsi, cette imagination serait un leurre ou un mensonge.

IMMORTALITÉ, IMPOSSIBILITÉ DE LA MORT. Il suffit qu'un seul homme ait eu une seule fois l'idée de l'immortalité, pour que cette immortalité soit démontrée, car ce seul aperçu devient une preuve pour ainsi dire matérielle. C'est ici précisément la même démonstration que celle que nous avons donnée de la croyance en Dieu. L'être peut se tromper en dessous de ce qui est, mais non au-dessus. Il ne peut pas voir au-delà de la possibilité ni inventer quelque chose de plus vaste que ce que Dieu a fait, sinon il aurait plus d'imagination que Dieu n'a de puissance et serait, en ce point, plus grand que Dieu.

Si l'homme a conçu l'immortalité, il y a donc certainement quelque chose d'immortel en lui, car il est impossible d'avoir l'intelligence et même le plus simple aperçu, la plus petite révélation d'une chose, si elle ne nous touche pas par quelque point, et moins encore si elle n'existe en tout ou partie.

Après avoir aperçu l'immortalité, pourquoi avons-nous dit : la vie n'a qu'un temps, et avons-nous cru à la mort? C'est que nous avons pris la forme pour l'individu et la fin de cette forme pour la fin de la vie.

Comment la vie aurait-elle une fin? — Parce qu'elle a un commencement, dira-t-on. — Mais comment aurait-elle un commencement? C'est encore ici la forme que nous prenons pour la vie. La vie commence à agir, elle s'endort ou s'éveille, mais elle ne peut commencer à être; car d'où viendrait-elle? D'une autre vie? Mais c'est seulement déplacer la question. Je vous demanderai : d'où vient cette autre vie? Est-ce un tout ou la partie d'un tout? — C'est la partie d'un tout, répondra-t-on, et ce tout, c'est Dieu. — Mais diviser Dieu, c'est l'affaiblir, et à la longue, c'est l'annuler : on ne peut enlever une fraction à un tout sans que ce tout cesse de l'être et qu'il ne soit réduit de cette fraction.

Si la vie ne peut venir de la matière, elle doit donc venir de l'esprit, car si elle ne venait ni de l'esprit ni de la matière, d'où viendrait-elle? De rien. Alors je vous dirai : n'est-il pas plus rationnel de croire qu'une chose a toujours été que de dire qu'elle est née de rien ou du néant?

Du néant ne peut résulter que le néant; et dans ce cas, la vie ne serait elle-même que le néant, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas. Mais à ceci votre existence est un démenti. Vous êtes, et vous prouveriez que vous êtes par cela même que vous diriez: je ne suis pas.

Or, si vous êtes et si vous n'avez pas commencé à être, comment voulez-vous cesser d'être? Et pourquoi aurez-vous été?

Il est impossible de concevoir qu'une chose intellectuelle, une vie, une ame qui a le sentiment de son individualité, naisse pour finir, et ce qui serait plus illogique encore, pour finir sans résultat et contre sa volonté. Comment aurait-elle cette volonté contraire à la mort? A quoi bon une volonté à l'ame, si elle lui était inutile? C'est pour mourir qu'elle aurait la volonté de vivre, et elle aurait conçu l'immortalité, non-seulement pour n'en pas jouir, mais pour sentir plus cruellement le malheur de mourir. Ce serait absurde!

Aussi n'est-ce pas possible. On ne peut croire à l'omnipotence du hasard et de la matière en présence de l'intelligence, car il faudrait croire aussi que Dieu, principe de cette vie et de cette intelligence, ferait de l'une et de l'autre un emploi contraire à ce même principe, c'est-à-dire que changeant l'esprit en matière inerte ou désordonnée, il emploierait la vie à produire la mort et l'intelligence à enfanter la folie.

Dieu serait donc l'organisateur du désordre. Créateur pour détruire, il n'édifierait que pour briser; ou bien

créateur impuissant, il concevrait une œuvre qui mourrait par suite de son insuffisance.

Or, comment admettre ceci? Le simple bon sens nous dit que rien de déraisonnable n'est possible dans la création; et lorsque quelque chose choque nos idées de justice et de bon sens, c'est que nous ne la voyons pas tout entière ou que nous la voyons telle qu'elle n'est pas, car le comble de l'orgueil et de la folie humaine serait de croire que Dieu aurait fait moins bien que nous n'aurions pu faire.

Admettons donc que si tout change de forme dans la matière, rien effectivement ne cesse d'être, car il est aussi impossible de faire disparaître un grain de poussière de l'univers qu'il le serait de l'y ajouter. Divisible à l'infini, la matière ne peut ni augmenter ni diminuer.

Quant à la vie, elle ne réside que dans les êtres. Indestructible dans toutes ses parties, elle l'est aussi dans son individualité, sinon elle aussi serait matière. Chaque individu est un et reste un. Il ne peut pas plus cesser d'être lui que Dieu lui-même. Il n'y a pas de vie collective ou de masse de la vie, car il n'y a pas de pensée, de volonté véritablement collectives : deux individus peuvent penser et vouloir la même chose, mais ils ne peuvent pas n'avoir qu'une pensée, par la seule raison qu'un et un font deux.

Qui dit Dieu dit *être* et dit le premier des êtres, celui près duquel tous les individus terrestres sont des atomes. Mais quelque faibles que soient ces atomes, ils n'en sont pas moins immortels, ils n'en ont pas moins en eux une faculté de croissance éternelle. Si leur vie est parfois stagnante, si elle est rétrograde, ce n'est point par sa nature, c'est par leur volonté vicieuse, par l'abus qu'ils font de la liberté, c'est parce qu'ils agissent contre cette nature. Mais stagnante ou rétrograde, cette vie ou cette

individualité subsiste et subsistera. Il n'est aucune puissance dans l'univers qui puisse anéantir la vie, même d'un vermisseau. Si cette puissance existait, destructrice de celle de Dieu, elle lui serait supérieure ou au moins égale.

Ce que nous appelons la destruction ou la mort n'est qu'une apparence : nous la prenons pour la réalité, frappé que nous sommes de la décomposition de la forme matérielle. Mais cette forme est-elle la seule, et l'ame n'a-t-elle pas la sienne? Or, cette forme de l'ame, celle que nos sens terrestres ne peuvent voir, est la véritable, celle qui ne périt pas.

Epris de notre corps, orgueilleux de cette machine de chair et d'os, nous en avons fait toute notre individualité, nous avons vu en lui la vie entière; et quand sa matière s'est altérée, nous avons dit : *la vie s'en va;* et quand il est tombé en poussière, nous avons ajouté : *la vie n'est plus.*

Né hier, mort demain, voilà donc pour chaque être sa part de l'éternité, de l'immensité; et pourtant l'être a conçu l'immensité, l'éternité.

— L'ame ne meurt pas, dira-t-on; et sauf le matérialiste stupide ou l'athée qui se ment à lui-même, nul n'a admis cet anéantissement total. Après la dissolution de la forme, l'ame, privée de corps, l'ame va recevoir sa récompense ou sa peine.

Telle est aussi ma conviction, parce que ceci repose sur l'équité et la raison même.

Mais ici l'ame ne peut être entièrement immatérialisée. Elle a sa forme, puisqu'elle existe, puisqu'elle est passible d'une punition et d'une récompense qui ne sont applicables que sur une forme; elle a son mécanisme enfin et dès-lors sa matière, parce qu'il n'y a que le vide ou le néant qui n'en ait pas.

Si l'être, en perdant sa forme corporelle, perdait aussi

sa forme spirituelle, que resterait-il donc de lui, et en quoi consisterait son individualité? Comment aurait-il la conscience de lui-même? L'être est parce qu'il peut dire: *je suis*, ou au moins le penser; et comment le dira-t-il ou le pensera-t-il, s'il n'a ni l'organe de la pensée ni celui de la parole, s'il n'a pas de corps?

Si ce corps cesse d'être le sien, il devient celui d'un autre ou se confond dans l'ensemble. Dans le premier cas, comme dans le second, l'être n'est plus, il est mort corps et ame; car si les élémens restent, l'individualité est éteinte.

Admettons donc ceci comme vérité incontestable: celui qui est ne peut rentrer à la masse. Celui qui est ne peut devenir un autre individu. Celui qui est ne peut cesser d'être, car être pour ne pas être serait contraire à toute raison.

Si l'individu pouvait cesser d'être *lui*, s'il pouvait retomber dans l'insensibilité ou s'anéantir dans un autre, fût-ce en Dieu lui-même; si le *moi* justiciable de ses œuvres n'était que momentané, l'action de la création aurait été inutile et chose oiseuse, car celui qui est, cessant d'être et ses œuvres cessant avec lui, où serait le résultat? C'est absolument comme s'il n'avait pas été: Dieu l'aurait fait sans but ou comme l'ombre qu'on voit et qui ne laisse aucune trace. Alors le bien, le mal, le vice, la vertu, l'ame de Dieu, l'être, le *moi*, c'est-à-dire l'individualité, la volonté, la liberté, ne seraient qu'un non-sens ou qu'un jeu. A quoi bon donner à cet être le sentiment de la vie, si vous le destinez à la mort? S'il doit mourir, si sa vie est inutile, pourquoi aurait-il vécu? Non, encore une fois, la mort n'est pas, elle ne peut pas être.

Si la mort existait, il y aurait dans l'univers une lutte continuelle entre la vie et la mort: la mort détruirait sans cesse la vie, et la vie réparerait sans cesse ce que

détruirait la mort. Cette lutte ne saurait être, à moins de supposer deux puissances contraires et ennemies et deux actions inutiles, puisque l'une ne pourrait jamais influer sur l'autre.

Faire une chose avec l'intention de la détruire est l'action d'un insensé. Mais créer un être pensant qui désire vivre, qui emploie toutes ses facultés à vivre, le créer, dis-je, pour le conduire à une mort inévitable, serait une action cruelle.

L'idée de la puissance et de la bonté de Dieu est donc incompatible avec celle de la mort; ces deux opinions sont contradictoires. Dieu est le principe de la vie : le principe de la vie ne doit rien détruire. Dieu, créateur par son essence, ne peut être destructeur; il serait en opposition avec lui-même.

Si vous supposez que la mort existe malgré Dieu, vous admettez une puissance supérieure à Dieu, vous annulez la Divinité, car le plus faible animal peut en tuer un autre et dire : Dieu a créé cet être, et moi, par ma volonté, je l'anéantis.

Si c'est la matière qui détruit la vie, alors cette matière est reine, elle est la vraie Divinité; car la vie ne peut détruire un seul grain de matière, tandis que la matière aurait sur la vie ou l'ame une puissance que celle-ci n'a pas sur elle. Alors il n'y aurait que l'ame de mortel.

Si vous voyez dans la mort autre chose que l'anéantissement du corps ou la transition d'une forme à une autre, la mort est un mot vide de sens. Sans doute la transformation est complète en ce qui est le corps, mais elle n'est qu'apparente en ce qui concerne l'esprit; car dans cet esprit, si l'individualité cesse, ne fût-ce qu'une minute, il y a néant entre cette individualité morte et cette individualité naissante. Ce n'est plus la même, et il n'y a plus ni ame ni Divinité.

Nous le répétons donc : la mort est impossible ; et la terre et tous les globes de l'univers seraient dissous, que l'être, toujours vivant, resterait debout sur leurs débris.

IMPOSSIBLE. Rien de plus variable que l'impossible. Une mouche qui vole fait ce que l'éléphant ne peut faire ; et si vous voulez siffler en concurrence avec un pinson, vous y perdrez à la fois votre haleine et votre temps.

Rationnellement, on ne peut pas dire qu'une chose est impossible. Qu'elle le soit aujourd'hui, qu'elle le soit à cette place, je le veux bien ; qu'elle le soit pour vous et pour le voisin, je le veux encore ; mais qu'elle le soit partout et pour tous, cela n'est point probable. A moins toutefois qu'elle ne soit déraisonnable : là seulement est l'impossible. Mais tout ce qui est rationnel ou d'accord avec l'harmonie de l'ensemble, existe déjà ou existera un jour.

Il suffit qu'un être l'ait conçu et le veuille avec persévérance, et que d'autres êtres continuent à le vouloir de génération en génération, pour que tôt ou tard l'exécution commence et s'achève. L'ame et la volonté n'ont-elles pas devant elles l'immensité et l'éternité ? Et sans dire comme Napoléon : « impossible n'est pas français, » je dirai : impossible n'est point absolu.

D'après ceci, je ne désespère pas qu'un jour nous ne puissions arriver dans la lune. Celui qui, le premier, se mettait dans un tronc d'arbre creux et s'éloignait de quelques pas du rivage, pouvait-il concevoir que jamais il traverserait l'océan. Si quelqu'un avait osé le dire, il lui aurait nettement démontré que c'était chose impossible et qu'il déraisonnait.

Les ballons en sont justement au point où en était le tronc d'arbre, quand il nous portait à cent pas du rivage.

— Vous oubliez une difficulté insurmontable pour une

telle ascension, me dira-t-on; c'est qu'à une petite distance de la terre, l'air vital manque.

Eh! bien, on se procurera de l'air vital, on en emportera, on en fera tout en montant. N'a-t-on pas dit aussi au premier voyageur qui a voulu traverser les mers : où aurez-vous de l'eau douce? Où mettrez-vous vos vivres? Comment ferez-vous un navire assez grand pour contenir tant d'hommes, tant de provisions?

Les effets de la vapeur, la puissance de l'air comprimé, le galvanisme, l'électricité, le magnétisme ont été entrevus, mais non jugés. Qui sait, en les unissant, le parti qu'on en pourrait tirer?

IMPOT PROGRESSIF (*Avril* 1848). Mettre obstacle à la grande richesse n'est pas remédier à la misère, c'est plutôt le contraire. Sans doute la misère est moins visible là où toutes les fortunes sont médiocres, mais elle y est tout aussi réelle et beaucoup moins remédiable.

L'impôt progressif, qui tend à empêcher la richesse individuelle de dépasser certaines limites, n'est donc pas plus dans l'intérêt du pauvre que dans celui du riche. Il est même plus préjudiciable au premier, parce que, destructeur du luxe, il est nuisible à l'industrie et conséquemment à ceux qui en vivent.

Si l'impôt progressif amenait le nivellement des fortunes ou leur égalité parfaite, il serait plus désastreux encore. Cette égalité des richesses équivaudrait à leur disparition ou à la misère générale, puisqu'elle n'aurait pour effet que d'augmenter le prix des choses sans contribuer à leur abondance. Si un pain me coûte cent sous au lieu de m'en coûter dix, je ne suis pas plus riche avec cinq francs qu'avec cinquante centimes. Je le suis moins, car il faut que je paie le plus petit service au

prix des denrées; et remarquez bien qu'il n'est pas de pauvre qui le soit au point de ne payer, directement ou indirectement, les services de personne.

La richesse n'est ni dans l'or ni même dans le sol, elle est dans le travail qui les utilise; elle est dans la facilité de se procurer ce travail et dans celle de l'exécuter; elle est dans sa juste rétribution, et pourtant dans son bas prix; et, nonobstant ce bas prix, dans l'aisance que le travailleur en retire et dans la quantité et la qualité des denrées et objets nécessaires à ses besoins que ce travail modéré lui procure.

Ce n'est point le nivellement des fortunes qui peut nous donner ce travail quotidien, tant s'en faut: chacun étant capitaliste, personne ne voudra plus être ouvrier, ou ne voudra l'être qu'à des conditions inadmissibles. Il faudra donc que le propriétaire fasse lui-même ce qu'il faisait faire moyennant une rétribution; or, le plus souvent il ne le fera pas et laissera sa terre en friche. Le nivellement des capitaux, comme des fortunes territoriales, n'aurait donc pour résultat que de les frapper de stérilité ou tout au moins d'en réduire la production en ralentissant les échanges entre le capitaliste fournisseur de la matière et le travailleur fournisseur de la main-d'œuvre.

Cependant il est évident qu'ils ne sauraient vivre l'un sans l'autre: dès qu'ils cessent d'être d'accord, la vie de tous deux est en péril.

Aussi, quiconque veut faire une révolution, commence toujours par les désunir, bien assuré que le malaise, la misère et la ruine ne tarderont pas à paraître et à amener le renversement de l'Etat.

Nous avons traversé le malaise, nous en sommes à la misère, la ruine suivra si nous ne nous arrêtons pas sur la pente.

C'est dans le rétablissement de la confiance entre le possesseur et le producteur, ou entre celui qui peut payer et celui qui veut travailler, que nous trouverons la fin de nos maux. Toutes les paroles, tous les systèmes, tous les palliatifs, tous les sacrifices même qui s'écarteront de ce principe ne serviront qu'à dissimuler le mal, à l'adoucir peut-être, mais non à le guérir.

Dans cet accord de l'*avoir* et du *faire*, dans la facilité des transactions entre l'un et l'autre réside tout le secret de l'aisance et de la paix. Là seulement est l'association durable, parce qu'elle est la seule qui soit libre, la seule qui se prête à tous les calculs, à toutes les volontés, à toutes les fantaisies même, la seule enfin dont il résulte une répartition équitable et assurée de la richesse qui, en définitive, finit toujours par passer aux mains du travailleur.

Que le propriétaire ou le capitaliste cesse de travailler ou de faire travailler, il cesse bientôt d'être capitaliste ou propriétaire, car s'il veut vivre, il faut bien qu'il mange son fonds; tandis que le travailleur, s'il persévère dans son travail et ses économies, arrive toujours à être propriétaire.

C'est donc le travail qui fait le capital; aussi, sauf de rares exceptions, il n'est pas de propriété qui ne soit née du travail ni qui ne périsse ou ne change de main par l'absence de ce même travail, ou par son insuffisance.

Qu'est-ce donc que la propriété? La rémunération du travail. En attaquant la propriété, en la limitant, en réduisant ses produits et ses bénéfices, c'est donc en réalité le prix du travail que vous limitez. En l'imposant outre mesure, c'est l'ouvrier que vous frappez, et finalement c'est à lui que vous fermez la voie; c'est lui que vous empêchez d'être propriétaire à son tour, parce que vous lui ôtez, avec les moyens d'acquérir, le désir d'y par-

venir ; et ceci, parce que la propriété ainsi grevée ne lui présentant pas un avantage assuré ou suffisant, n'est plus pour lui un stimulant et un motif d'émulation. C'est ainsi que vous le rendez dépensier, parce qu'il ne voit plus d'avenir dans l'économie; ou spéculateur aventureux, parce que, à défaut de chances honnêtes et certaines, il va tout donner au hasard.

La vie des hommes en société pourrait se résumer ainsi : *labeur et avoir*. L'un mène à l'autre, et l'existence est un passage continuel de l'un à l'autre. Personne n'a ou ne jouit de ce qu'il a, sans un effort ou un labeur.

Toutes les libertés, sans en excepter la liberté individuelle, reposent sur la liberté d'acquérir et la certitude de conserver. Le gouvernement le plus libéral est celui qui ouvre la voie la plus large, la plus facile et la plus sûre pour arriver à la propriété. Par ces mots : la plus facile et la plus sûre, j'entends la plus honnête, parce que c'est la seule qui établisse la confiance et le crédit et qui les maintienne.

Le pacte gouvernemental, quel que soit le nom que vous lui donniez, monarchie ou république, n'existe et ne peut exister que par l'union de ces deux classes de citoyens, propriétaires et travailleurs : l'une fournit la matière, l'autre la met en œuvre. C'est dans le passage, sans secousse et réciproquement consenti, d'une classe à une autre, que gît la vie d'une nation.

Sa prospérité ne peut donc être dans l'égalisation des fortunes. Cette égalisation ne serait que la destruction de l'industrie et du commerce, et de toutes les transactions même de famille.

Si ce système d'égalité de fortunes, soit par la violence et un partage immédiat, soit par un impôt progressivement spoliateur et arrivant à la confiscation dans un temps donné, peut exister en théorie, on n'a guère à

craindre de le voir devenir pratique. En admettant que ce nivellement surgisse d'une convulsion populaire ou d'une révolution qu'on nommerait sociale et qui serait précisément le contraire, cet état de choses, s'il était possible un jour, ne le serait plus le lendemain ; car il ne suffirait pas d'avoir égalisé les parts, il faudrait encore égaliser les hommes.

La raison nous dit que l'un n'est pas plus faisable que l'autre. Il n'y a qu'une égalité possible : *l'égalité devant Dieu*. Sur la terre, l'égalité est un mot; en politique, c'est un drapeau; en réalité, c'est un mensonge.

INCENDIE ET INCENDIAIRES. On crie beaucoup contre les incendiaires, on a raison. On en punit quelques-uns, c'est fort juste, mais le public trouve qu'on n'en punit jamais assez. C'est que ce bon public en voit partout, bien qu'il n'en trouve nulle part; et cela par une cause toute simple, c'est qu'il les cherche toujours où ils ne sont pas.

En effet, depuis des années, je vois, notamment dans nos communes rurales, des populations entières se lever en masse pour marcher contre les incendiaires. Elles font des patrouilles, elles montent la garde, elles passent les jours et les nuits à battre la campagne, elles fouillent, elles cherchent, arrêtent les passans, les garottent, les battent, les emprisonnent, et ne parlent de rien moins que de les brûler vifs, s'ils ont dans leur poche un briquet ou des allumettes chimiques, bien qu'il n'y ait pas un seul de ces grands justiciers qui n'en ait autant dans la sienne.

Puis, quand l'homme a été bien fouillé, bien menacé, bien houspillé, on s'aperçoit que ce n'est pas un incendiaire, mais le maire d'une commune voisine qui allait

rendre visite à son confrère pour lui parler d'une collecte à faire au profit des incendiés.

D'autres fois, ce sont des bombes à mettre le feu qu'on a ramassées sur la route : grande rumeur. Tout un département est sens dessus dessous, on ne parle plus d'autre chose. Des chimistes analysent ces redoutables projectiles, et les soi-disant bombes à incendie sont reconnues pour être des pois fulminans, sorte de jouets qui font explosion sous la pression, mais sans brûler. Or, comme le remarquait fort bien un connaisseur, les incendiaires veulent du feu sans bruit et non du bruit sans feu.

Puisque les incendies sont si fréquens et que les incendiaires sont si peu trouvables, il faut, bonnes gens, ainsi que je viens de vous le dire, que vous les cherchiez mal ou que vous les cherchiez où ils ne sont pas. Moi, qui ne suis pas un savant et qui ne bats pas la campagne, je vais vous les faire trouver de suite. Regardez bien autour de vous : voyez-vous quelqu'un? — Non. — Regardez encore. — Je n'en vois pas davantage ; il n'y a ici que moi. — Bien. Alors mettez-vous la main au collet et conduisez-vous chez le juge, car vous êtes le véritable incendiaire, vous, homme négligent qui allez dans votre écurie, dans votre grange avec une chandelle à la main, par paresse d'allumer la lanterne ; vous qui, après avoir fumé, déposez dans tous les coins votre pipe ou votre cigare allumé ; vous ou votre femme qui, retirant les cendres de votre foyer ou les braises de votre four, allez les placer, dans un tonneau bien sec, au coin de votre bûcher ou sous votre fournil couvert en chaume ; vous qui, pour souder une gouttière, allez mettre un réchaud sous une poutre ; vous qui ne faites ni ramoner ni réparer vos cheminées ; vous enfin qui, loin de prendre des précautions contre les accidens que vous redoutez tant, semblez faire tout ce qui dépend de vous pour en multiplier

les chances. Je vous le dis encore une fois: le véritable incendiaire, c'est vous.

Les incendies seraient rares partout, si sérieusement on ne voulait pas d'incendies, et je croirais qu'on n'en veut pas, si l'on prenait des précautions pour qu'il n'y en eut pas. Par exemple :

Si un réglement spécial était rendu pour les constructions nouvelles. Si les couvertures en chaume étaient prohibées de fait comme elles le sont de droit.

Si les négligences étaient punies d'une amende ou de la prison.

Enfin, si cette malheureuse manie de fumer, cause de tant de perte de temps, de dépenses et d'ivrognerie, pour le riche comme pour le pauvre, pouvait disparaître de nos mœurs.

En tête des incendiaires, et comme leurs chefs naturels, nous mettrons donc les fumeurs et les ivrognes.

Après eux viendront les maîtres et valets paresseux, préférant la lampe à la lanterne, parce que la lampe est plutôt prête.

En troisième ligne viendront les ménagères et lessiveuses qui, pour conserver leurs cendres, brûlent les maisons.

En quatrième ligne, les gens qui ne couvrent jamais leur feu et ne soignent pas leurs cheminées.

En cinquième ligne, les charpentiers et les plombiers. Les premiers, parce qu'ils font traverser les cheminées par des poutres ; et les seconds, parce qu'ils oublient leurs réchauds dans les combles ou les y posent de manière à ce qu'ils envoient partout des étincelles. On doit aux plombiers la destruction d'un grand nombre de châteaux, d'églises et de monumens historiques.

En sixième ligne, nous mettrons le tonnerre, le plus raisonnable de tous, car il se contente de brûler de temps

à autre quelques arbres ou quelques masures isolées : encore n'en a-t-il pas l'habitude.

En dernière ligne, je mettrai les incendiaires volontaires ou allumant le feu par méchanceté, vengeance, intérêt ou folie.

Les incendiaires par méchanceté ne sont pas communs : faire le mal pour le mal n'est pas dans la nature.

Les incendiaires par vengeance le sont davantage, mais pourtant moins qu'on ne le pense. A cet égard, bien des gens se vantent et ne sont pas fâchés que leurs rivaux ou leurs ennemis, ou ceux dont ils espèrent tirer quelque chose, les croient incendiaires, mais ils n'ont nulle envie de l'être. Tels sont beaucoup de mendians pour arracher une aumône. Tels sont aussi les fermiers qui ne veulent pas avoir de concurrens lors du renouvellement d'un bail. Tels sont enfin quelques amoureux pour écarter les rivaux, ou quelques braconniers pour qu'on les laisse en paix.

Les incendiaires par intérêt sont ceux qui se sont fait chèrement assurer et qui brûlent leur maison pour en avoir une plus belle. Ceux-ci sont réels et ne sont pas rares.

Les incendiaires par folie, par monomanie, sont les individus qui mettent le feu sans méchanceté, sans vengeance, sans intérêt, bref, sans raison aucune et sans savoir pourquoi. Ceux-ci sont ordinairement des femmes et des enfans. Ils n'apparaissent que dans les pays où il y a eu beaucoup d'incendies, ou bien où l'on en a beaucoup parlé. Ces incendiaires, chose étrange, sont les individus que ces bruits ont le plus effrayés et chez qui cette crainte, portée à l'excès, est devenue une sorte d'idée fixe. Alors leur tête faible s'égare et ils tombent dans un marasme qui les conduit à un besoin inexplicable de faire ce qu'ils redoutent tant. Ceci paraît incroyable,

mais cela est : n'est-il pas des gens qui se tuent par peur de la mort?

Au total, toutes ces catégories d'incendiaires volontaires ne forment pas la dixième partie des incendiaires par négligence ; et si nous n'avions affaire qu'aux fous et aux bandits, on n'aurait que peu de sinistres à déplorer.

On a souvent accusé les compagnies d'assurances de faire mettre le feu : c'est une accusation absurde que la moindre réflexion détruit.

Quant à propager les craintes d'incendie, je ne considère pas les compagnies comme en étant complètement innocentes. A la manière dont elles sont organisées, je les crois plus utiles aux assureurs qu'aux assurés. Il est évident qu'elles n'ont jamais prévenu un incendie : elles n'ont aucun moyen pour cela. Mais si elles n'ont ni mis ni fait mettre le feu, elles ont souvent été la cause qu'on l'a mis.

— C'est à leur préjudice, dira-t-on. — Non, car ordinairement pour obtenir la prime, on ne brûle que des bâtimens qui, bien qu'estimés au-dessus de leur valeur, n'en ont encore qu'une très-mince ; et les nouvelles assurances que chaque incendie amène, dédommagent, de reste, ces compagnies.

Leur grand nombre et la concurrence qu'elles se font, loin d'être un bien, est un mal. Ceci sans doute les oblige à baisser leur tarif, mais aussi à augmenter les difficultés lorsqu'il s'agit de l'estimation des sinistres et de la somme à payer.

C'est cette concurrence qui les pousse à employer, pour étendre leur clientèle, des moyens que réprouvent la morale et l'ordre public, ou à propager ces bruits mensongers qui effraient les populations, suscitent des défiances et des haines de voisin à voisin, de fermier à maître, et compromettent d'honnêtes gens.

Toutes les assurances contre le feu devraient être dans une seule main, celle qui n'a aucun intérêt à faire croire aux menaces d'incendie et qui, en même temps, est assez forte pour en arrêter l'effet et la récidive, en un mot, le gouvernement devrait être le seul assureur. Le fisc y trouverait un bénéfice certain, et le public y gagnerait non moins que le fisc.

Le gouvernement pourrait assurer, non plus seulement par maison, mais par rue ou par village. Alors la conséquence de cette assurance serait le moyen d'éteindre le feu mis à la portée des gens assurés.

Dans les constructions, des mesures préventives seraient adoptées d'une manière uniforme. Je suis convaincu qu'avec un peu d'étude, la chimie trouverait un enduit pour les bois ou un mélange ajouté au mortier, qui contribueraient à empêcher le feu de se propager.

Nos cheminées, qui perdent tant de calorique et usent, en pure perte, tant de combustible, pourraient être disposées de manière à mieux atteindre leur but, c'est-à-dire à chauffer plus et à brûler moins.

Voyez : *Cheminée.*

INCOMPATIBILITÉS ÉLECTORALES (*Février* 1849). Que les fonctionnaires rétribués soient privés du traitement de leurs places pendant la durée de leur mandat de représentant, et qu'on leur donne un successeur s'ils doivent rester plus de six mois hors de fonctions, cela est juste ; mais qu'ils soient tenus de renoncer à leurs grades ou à une position acquise par de longs services et de plus longues études, cela ne l'est pas.

S'il y avait trop de fonctionnaires à l'Assemblée nationale, a-t-on dit, ils y représenteraient l'administration et non les administrés. Cela est vrai. Mais s'il n'en faut

pas trop, il en faut assez, car ils y sont indispensables pour éclairer la discussion dans les questions de spécialité administrative et financière. Nul n'a la science infuse, et quelque savant et capable que soit un propriétaire, un négociant, un manufacturier, s'il n'a pas fait partie d'une administration, il n'en comprendra pas les rouages, il en ignorera la législation. Il faut des fonctionnaires à la Chambre et des fonctionnaires connaissant à fond leur métier, c'est-à-dire qui n'y soient plus à leur début, qui n'aient plus leur avancement à faire, mais qui, devenus chefs, aient acquis leur position par la filière ordinaire.

Or, ceci n'est pas l'affaire d'un jour, et l'on n'abandonne pas ce que l'on a acquis par vingt ans de travail et de dévouement. Qu'un fonctionnaire politique, qu'un préfet, qu'un sous préfet qui obtient sa place d'office par suite d'une simple révolution ministérielle et qui la perd par une autre, sacrifie son titre de préfet à celui de représentant, cela se conçoit; mais comment croire qu'un directeur d'administration, qu'un ingénieur, ou bien encore qu'un receveur général qui a fait d'énormes sacrifices pour fournir son cautionnement, aillent renoncer à leur aisance présente ou à une retraite assurée pour être député. Le bon sens dit qu'il ne s'en trouvera que dans des cas fort rares et toujours exceptionnels.

Quant aux évêques et aux grands vicaires, prétendre qu'ils abandonnent leur troupeau, qu'ils renoncent à leurs fonctions d'évêques pour être représentans, c'est exiger ce qu'ils ne sauraient faire raisonnablement, disons plus, consciencieusement; et il aurait mieux valu déclarer qu'on ne voulait plus d'évêques ni de sommités quelconques à l'Assemblée nationale.

Remarquez que cette exclusion des sommités n'y diminuera pas le nombre des fonctionnaires. Tous les subalternes restent admissibles; mais faiblement rétri-

bués, ces employés secondaires n'ont pas les mêmes raisons de tenir à leur emploi, surtout lorsque leur élection peut les conduire à une meilleure position. Le projet de loi éloignera donc de la Chambre les individus qui ont leur fortune administrative faite, sans en écarter ceux qui en ont une à faire.

En présence de cette improbabilité que les hauts fonctionnaires ecclésiastiques ou administratifs renoncent à leurs places pour briguer celle de député, on sent combien l'article qui défend de nommer ces fonctionnaires dans leur ressort devient superflu.

Je ne m'explique pas, d'ailleurs, le motif de cette exclusion. Ils abuseront, dira-t-on, de leur position pour se faire élire. On peut croire, en effet, qu'un magistrat, qu'un préfet, qu'un sous-préfet, chargés de suivre ou de diriger les élections, puissent avoir quelque influence sur leur résultat, influence bien minime, selon moi, en présence des journaux et du suffrage universel.

On peut croire aussi qu'à l'aide d'arrêtés, de circulaires, etc., ils pourront agir sur l'opinion. Mais un directeur d'administration financière, quel moyen a-t-il de séduire les électeurs? Peut-il changer les chiffres du tarif? D'ailleurs, est-ce lui qui l'applique? Ce sont les receveurs, les vérificateurs, les contrôleurs. Il est sans doute l'intermédiaire entre ces employés et le public, lorsqu'il y a conflit; mais ici même ce n'est pas lui qui prononce en dernier ressort, c'est l'administration centrale. Bref, quiconque a étudié le mécanisme des fonctions d'un directeur de département, reconnaîtra que s'il est nommé représentant dans ce département, ce ne sera jamais comme directeur, mais quoique directeur.

— Mais il a sous ses ordres un nombreux personnel, dira-t-on encore; il est au moins assuré de leurs voix et de celles de leurs alentours. — Nous répondrons : ce

nombreux personnel ne peut jamais excéder quelques centaines d'individus, et qu'est-ce que cela dans la masse? Mais loin d'être assuré de ces centaines de voix, un directeur n'a que peu ou point de chance de les obtenir. S'il est mal vu de ses subordonnés, ils ne voteront pas pour lui. S'il en est aimé, ils voteront encore moins en sa faveur, crainte d'un successeur qui ne le vaudra pas.

Qui donc vote, dans un département, pour un chef d'administration? Précisément ceux qui ne le connaissent pas comme tel, ou qui n'ont rien à attendre de ses fonctions. C'est comme propriétaire, comme agriculteur, comme écrivain qu'il sera élu, et non point comme fonctionnaire.

Remarquez aussi que plusieurs de ces fonctionnaires, notamment les directeurs des douanes dont le ressort administratif ne s'étend que sur les côtes ou les frontières, n'ont aucun rapport de service au-delà de ce littoral, et que dès-lors ils ne peuvent, comme directeurs, exercer d'influence dans l'intérieur. La meilleure preuve qu'ils n'y en exercent pas, ou tout au moins qu'ils en usent peu, c'est que sous la Restauration, et quand ces électeurs étaient éligibles partout, on n'en cite qu'un seul, en quinze ans, qui ait été député.

Ajoutons que le principe républicain de la liberté des suffrages n'admet et ne doit admettre des motifs d'exclusion autres que ceux d'indignité. Or, est-ce comme indignes, ou pour cause de suspicion, qu'on repousse les fonctionnaires? Mais si on les soupçonne, pourquoi restent-ils fonctionnaires? Si l'on croit qu'un homme peut trahir ses devoirs d'administrateur pour être représentant, il les trahira également pour autre chose.

D'ailleurs, comment pourrait-il trahir ses devoirs d'administrateur? En favorisant un administré aux dépens d'un autre. Mais en agissant ainsi, s'il se fait un ami, il

se fait aussi un ennemi. Il s'en fait même plusieurs, car tous se croient lésés par la faveur accordée à un seul.

Ensuite, pourquoi craignez-vous plus l'influence personnelle d'un directeur d'administration que celle d'un directeur de fabrique, d'un chef d'exploitation agricole, d'un négociant, etc.? Comment acquièrent-ils cette influence? Mais ordinairement en obtenant d'abord l'estime publique. Pourquoi un chef d'administration l'obtiendrait-il autrement? Est-ce en favorisant le petit nombre aux dépens de la foule? Mais c'est la foule qui fait l'élection et non le petit nombre.

En proposant cette incompatibilité des fonctionnaires, on s'est cru encore sous l'ancien gouvernement; on a oublié que tout le monde était électeur et que c'était la majorité et non plus la minorité qu'il fallait satisfaire. Aujourd'hui, une disposition contraire semblerait plus rationnelle; et si le projet de loi avait dit: « nul fonctionnaire ne pourra être nommé que dans le département ou l'arrondissement qu'il a administré pendant cinq ans au moins, » je trouverais cela plus raisonnable. Il y aurait là, du moins, un incitant à la bonne conduite des fonctionnaires.

Ajoutez que par cette exclusion des administrateurs, du département qu'ils connaissent, et qu'ils sont alors, et seulement alors, en mesure de représenter, vous obligez les électeurs à les repousser tous, ou à en prendre qui ne connaissent pas le département. Qu'y gagneront-ils et qu'y gagnera l'Etat?

En résumé, et pour formuler une opinion, nous dirons: sous le régime de l'égalité, point d'incompatibilité électorale, hors le cas d'indignité. Un évêque ne peut pas être moins éligible qu'un simple vicaire, ni un receveur général moins que son garçon de caisse. Si l'un est éligible partout, l'autre doit l'être.

Que tout fonctionnaire le soit donc ; seulement qu'il ne puisse pas cumuler. S'il est élu, qu'il opte entre sa place et son mandat, mais qu'il conserve dans l'administration son grade et son rang d'ancienneté, et qu'il puisse, ce mandat expiré, être, à la première vacance, réintégré dans sa place ou dans une autre équivalente. En un mot, que son mandat de représentant ne lui donne pas des droits à l'avancement, mais qu'il ne lui fasse pas perdre ceux qu'il avait avant ce mandat : ainsi le veut l'équité, et je dirai plus, l'indépendance du député. On ne doit pas plus gêner sa conscience par la crainte de la misère que par l'attente de la richesse.

INCURABLE. Ne serait-il pas possible d'arriver à la guérison des maladies dites incurables en les combattant par les maladies dites curables? J'ai connu un homme qui prétendait s'être guéri de la goutte en se donnant des engelures. Je n'y vois rien d'impossible. Je n'assure pourtant pas que cela soit; mais vraie ou fausse, cette donnée ne pourrait-elle pas en amener d'autres, et quelques expériences ici seraient-elles hors de propos? C'est aux médecins à nous le dire.

INÉGALITÉ. L'inégalité des êtres et de leur position présente, est la conséquence de l'inégalité de leur conduite passée.

L'état du moment est une transition à l'état du lendemain, et toujours ainsi. L'être, sauf l'état de sommeil ou de ce repos indéfini, mais non éternel, que nous avons nommé la mort, n'est jamais stationnaire ; toujours il croît ou décroît, parce que chaque fois qu'il pense ou qu'il agit, il le fait pour ou contre lui-même.

L'inégalité, comme l'égalité même, n'est donc qu'un acheminement.

Tout est compensé, tout est pesé, tout est équilibre dans la création.

La portion du souffle divin dont chaque créature est pourvue, égale dans son principe, produit pour chacune un résultat qui ne dépend plus que d'elle-même. Quelque différens que paraissent les moyens et les circonstances, chacune a les mêmes facilités, les mêmes secours pour s'élever.

Les distinctions humaines, les rangs, les couronnes ne pèsent rien dans la balance, parce que de l'autre côté est le contre-poids. Si un roi a plus de ressources qu'un manœuvre pour faire le bien, il a aussi plus d'occasion de faire le mal.

Sois bon, et tu seras heureux; tel est le principe sur lequel est basée l'histoire de tous les êtres. Chacun peut donc devenir aussi heureux, aussi grand qu'il le souhaite, il suffit qu'il prenne la bonne voie; et cette voie est ouverte devant lui, c'est la voie de Dieu, la voie de la raison et de la justice. Qu'il écoute toujours l'inspiration de sa conscience, qu'il cherche franchement la vérité, et toujours il avancera dans la carrière: les obstacles qu'il rencontrera, les souffrances qu'il éprouvera ne feront que hâter sa marche en contribuant au développement de ses facultés, en augmentant l'expérience et l'énergie de son ame.

Le mal que nous faisons nous est nuisible, celui qu'on nous fait nous est utile. Ne nous plaignons donc jamais de nos souffrances morales ou physiques; elles sont certainement un bien, car Dieu ne peut pas avoir permis le mal pour le mal: ce qui nous paraît tel ou le mal qu'on nous fait, ne peut avoir, pour nous, qu'un résultat utile.

INJURE. Par la loi des Saliens, l'homme qui vous appelait *lièvre* était condamné à une grosse amende. Par la loi des Lombards, celui qui en nommait un autre *arga* ou *cenitus*, bon à rien, pouvait être appelé au combat.

Chez nous, vingt-cinq francs d'amende et cinquante de dommages et intérêts sont le prix ordinaire de la réputation d'un homme qu'on peut, tous frais compris, déshonorer dans le présent et l'avenir pour une cinquantaine d'écus. En vérité, quand la calomnie est à si bon compte, il ne faudrait pas avoir deux sous dans sa poche pour s'en refuser le plaisir ou le profit.

Le plus souvent, ceux qu'on déshonore ainsi sont parfaitement inconnus à l'agresseur : c'est un coup donné, non par haine, mais par métier et tout bonnement par suite d'une opération de librairie.

On a entrepris un livre d'histoire ou d'anecdotes, on fait une biographie : on ne peut y louer tout le monde, ce serait à en donnner des nausées et ne vouloir pas avoir un lecteur. Il faut donc mettre un peu de variété dans les portraits, passer du grave au doux, du plaisant au sévère. Force est ainsi d'exalter les uns et d'écraser les autres. Pourquoi êtes-vous des autres?

Cependant nous ajouterons, à la louange de notre époque, qu'il est de ces biographes qui ont la délicatesse de vous laisser le choix et de ne vouloir rien publier sans votre participation. A cet effet, ils vous envoient, comme échantillon de leur savoir-faire, deux petits articles dont l'un vous dit beaucoup d'injures et l'autre vous fait beaucoup de complimens. Le premier est gratuit et vous n'avez rien à débourser ni pour sa rédaction ni pour son insertion ; mais comme il est infiniment plus amusant que l'autre, il est trop juste que l'éditeur soit dédommagé du tort qui résultera, pour le livre, de sa

non insertion. D'ailleurs, il s'en rapporte entièrement à votre générosité : la moindre de vos offrandes sera reçue avec reconnaissance.

Il est vrai qu'un petit *post-scriptum*, jeté là comme par mégarde, vous prévient que, par un sentiment de convenance bien facile à saisir et par respect pour elle-même, l'administration ne reçoit aucun don au-dessous de cinq cents francs.

INQUISITION. Ce fut au commencement du XIII[e] siècle et à la suite de la croisade contre les Albigeois, que fut fondée l'inquisition. Saint Dominique fut le premier inquisiteur général; il tint ses pouvoirs d'Innocent III et d'Honoré III, papes. On peut considérer le premier comme le véritable fondateur de l'inquisition.

Cette institution a duré cinq cents ans. Pendant quatre cents, elle a fait trembler les rois et les peuples, et ce n'était pas sans motif : elle a immolé des millions d'hommes : les sacrifices à Moloch et à Teutatès, ceux des Carthaginois et des Druides n'égalèrent jamais, en nombre et en importance des victimes, celles qui furent offertes sur l'autel de saint Dominique.

La dépouille des condamnés, assurée partie aux dénonciateurs, partie à l'institution, n'était pas un des moindres incitans de ces assassinats juridiques.

Ici les causes les plus futiles servaient de prétexte : des actes d'abnégation et d'humanité, des vertus mal interprétées par ce code de sang conduisaient au bûcher.

L'inquisition, si sévère quand il s'agissait du crime d'hérésie, l'était peu contre les crimes ordinaires : on les rachetait par une délation, c'est-à-dire par une victime.

On ne s'explique pas comment cette institution, l'une des plus monstrueuses que cite l'histoire des hommes,

ait existé pendant cinq siècles. Elle fut renversée d'un souffle. On peut en voir la trace au *Bulletin des Lois*, sous la date du 4 décembre 1808. Voici textuellement ce décret :

« Napoléon, empereur de France, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, décrète :

» ART. 1er. Le tribunal de l'inquisition est aboli, comme attentatoire à la souveraineté et à l'autorité civile.

» ART. 2. Les biens appartenant à l'inquisition seront mis sous le séquestre et réunis au domaine d'Espagne, pour servir de garantie aux valés et à tous autres effets de la dette publique. »

Ainsi l'inquisition, debout encore le 3 décembre 1808, était morte le 4.

Comme, en toute chose, il faut dire le pour et le contre, nous ajouterons que l'inquisition, si terrible en Espagne, en Portugal et dans les deux Indes, l'était fort peu dans les Etats du pape. Rome la tolérait plus qu'elle ne l'encourageait. Quelques papes même eurent maille à partir avec elle, et plus d'une fois des bulles d'excommunication furent fulminées contre les inquisiteurs d'Espagne ; mais leur puissance y était devenue telle, qu'ils y bravaient jusqu'aux foudres de l'église. Elle leur en tint rancune, et le décret de Napoléon n'éprouva aucune opposition de sa part

Après avoir cité les crimes de l'inquisition, en conclurons-nous que tous les inquisiteurs étaient altérés de sang? Non, j'en ai connu qui étaient des hommes doux et humains : jamais ils n'avaient fait brûler personne et n'avaient nulle envie de le faire.

Tous ceux qui en brûlèrent le firent-ils dans une intention perverse, en haine des condamnés ou pour s'enrichir de leur dépouille? Non encore, et la plupart étaient de bonne foi et point voleurs : c'étaient des fa-

natiques, convaincus qu'ils agissaient dans l'intérêt de la religion et de l'humanité. Est-ce que nos parlemens qui, en 1500 et même plus tard, faisaient si résolument brûler les sorciers et les hérétiques, étaient composés d'hommes de sang? Rien moins. Mais telle est la faiblesse de l'esprit humain, que ce qui nous paraît horrible aujourd'hui semblait, il y a deux siècles, chose toute simple et même d'une stricte justice. Oui, alors tel conseiller, tel inquisiteur se serait cru coupable et en danger de damnation s'il avait failli à condamner un ennemi de Dieu; et tous les sorciers, tous les hérétiques l'étaient.

Ces mêmes magistrats n'assistaient-ils pas à la torture des prévenus? Etait-ce pour leur agrément? Loin de là, il y en avait peut-être qui souffraient autant que le patient; mais ils croyaient remplir un devoir de conscience.

La confiscation était, avons-nous dit, un des incitans. Cependant les juges ne travaillaient pas pour eux-mêmes: c'était à l'institution et aux dénonciateurs qu'en revenait le produit. L'intérêt de leur ordre, le désir de le voir croître en puissance et en richesse pouvaient les aveugler, mais leur bien-être personnel n'y était pour rien.

Quoiqu'il en soit, la confiscation était un grand mal, puisqu'elle pouvait agir sur le jugement des hommes et les entraîner, même à leur insçu, à des condamnations iniques. Son abolition a donc été un bienfait.

Je ne sais si cette confiscation, si la torture, si l'inquisition reparaîtront un jour dans les codes européens, j'espère que non, mais je ne l'affirme pas: il y a eu dans tous les temps des cœurs mal faits, des esprits faux et rétrogrades; et telle est la puissance de l'habitude et de l'entêtement de parti, que des émeutes et presqu'une révolution eurent lieu en Espagne, en 1814, pour forcer le gouvernement à rétablir l'inquisition et ses bûchers.

Au surplus, qu'y a-t-il de plus étrange à ceci que ce que

nous voyons aujourd'hui (mars 1849)? N'entendons-nous pas tous les jours crier : vive la guillotine ! vive Marat ! vive Robespierre ! vive le bourreau ! vive l'enfer ? Ici l'un vaut l'autre, et s'il fallait opter entre Robespierre et *Torquemada*, entre la guillotine et le *san benito*, je serais assez embarrasé du choix.

A la vue de ces tristes exemples, faut-il croire que nous tournons toujours dans le même cercle, allant sans cesse de la barbarie à la civilisation et de cette civilisation à la barbarie ? Non, Dieu a mis en nous un sentiment de progression et de croissance qui, tôt ou tard, doit nous pousser en avant et nous arracher enfin à nos langes de sang et de boue.

INSTINCT. Les animaux ont non-seulement leur instinct de race, mais leur spécialité dans cet instinct. Il est une foule de choses qu'ils savent en naissant ou avant qu'on ait pu les leur apprendre; et dans ces choses, il en est même qui semblent en dehors de leur nature présente.

Pourquoi ce jeune chat s'éveille-t-il à l'odeur du poisson qu'il n'a jamais mangé, qu'il n'a même jamais vu, et miaule-t-il pour en avoir ? Sans doute quelque chose en lui a déjà été en rapport avec ce goût; cet appétit est donc inné en lui. Le tient-il de sa mère ? Mais il n'a pas mangé de poisson dans le sein de sa mère ; et son analogue sauvage, celui qui vit dans les forêts et sur la cime des arbres où il surprend les oiseaux et les écureuils, n'a pu avoir aucune idée du poisson, il n'en mange ni n'en pêche. Ce chat, qui demande du poisson contrairement aux instincts primitifs de sa race et même de sa forme, a donc déjà vécu dans une position spéciale.

Ce même petit chat s'arrête sur un parvis de marbre

pour satisfaire un besoin. Ce besoin satisfait, il gratte le marbre, il croit y trouver un sable propre à recouvrir ce qu'il vient de faire. Or, ce chat a six jours, il n'est pas sorti de la maison, il n'a jamais touché la terre; ce geste, ce besoin de couvrir ce qui choque son odorat n'est pas excité par le terrain meuble.

— C'est un effet de race, dira-t-on. — Je le veux bien; mais il faudrait en même temps expliquer comment cet effet peut passer de l'ensemble à l'individu ou d'un individu à un autre, sans que le premier ait conféré avec le second ou lui ait donné un exemple, un modèle, une leçon, une instruction quelconque. Quant à moi, j'aime mieux croire que ce que fait ce chat naissant n'est que la conséquence d'une expérience passée et de sa propre expérience, que c'est la suite d'une transmission de forme, si l'on veut, mais d'une forme qui déjà a été la sienne.

En outre de ces instincts généraux de chaque race, il y a aussi des spécialités dans ces instincts. Ceci est surtout remarquable dans les chiens de chasse. Par exemple, tel chien tombera en arrêt devant un perdreau et sentira à peine un lapin. Un autre chien de la même famille, de la même portée n'aura de nez que pour les lapins ou les bécasses et d'ardeur que pour les poursuivre, et il passera inattentif ou indifférent sur la trace des lièvres, des perdrix.

Dans les ruches, certaines abeilles ont l'instinct inné d'émigration, d'autres d'attaque, d'autres de vol, et pourtant ce sont toutes des abeilles semblables en apparence.

Chez les chevaux, il en est qui vont presque naturellement à la voiture dont la forme, le bruit, la gêne devraient si fort les effrayer. Il en est aussi qui, la première fois qu'on les monte, semblent y être habitués de longue main.

Parmi les perroquets, on en voit qui apprennent à parler en peu de mois; d'autres de la même race, de la même couvée, qui n'apprennent jamais. Il en est ainsi des sansonnets, des pies, des corbeaux.

Vous voyez donc que cette inégalité d'aptitude, de penchant, d'instinct existe parmi les animaux comme chez les hommes, et qu'en naissant ils annoncent une expérience du passé et une connaissance des choses.

Voyez : *Penchans innés, impulsions natives.*

INSTRUMENS, ORGANES. Le corps n'est que l'enveloppe de la vie, avons-nous dit. La vie, dans ses actes et son mouvement, n'est que le développement de l'intelligence.

Comment cette intelligence se manifeste-t-elle dans la matière? Comment peut-elle réaliser sa volonté en action?

Par des instrumens propres à cette action.

Quels sont ces instrumens?

Nos organes ou les ressorts internes, les muscles, les nerfs; puis les membres apparens, les bras, les jambes, les yeux, le nez, la bouche, la tête, enfin ce corps qui est l'enveloppe où aboutissent tous les points de la charpente.

Or, il est évident que cette intelligence ne peut créer des instrumens qu'en rapport avec elle-même ou à la mesure de ses forces : un enfant qui soulèvera un ciseau ne pourra manier une hache et ne saura construire l'édifice que construirait un homme, parce qu'il a moins de force physique; et l'eut-il, il ne le pourrait pas encore, faute de puissance morale.

Dès-lors l'intelligence qui n'excède pas celle d'un cheval ne peut être représentée que par l'enveloppe d'un cheval ou d'un être au même degré intellectuel. Pas plus qu'une

intelligence, une ame, une vie d'homme ne saurait apparaître sous la forme d'un cheval.

Pourquoi? C'est que l'intelligence de l'homme, comme celle du cheval, n'est pas la conséquence de sa forme d'homme ou de cheval, mais qu'au contraire cette forme est celle de son intelligence.

Si l'on veut y réfléchir, on verra qu'il ne peut en être autrement; sinon il faudrait croire que la matière produit l'esprit et qu'elle enfante l'ame, et admettre ainsi la puissance créatrice de cette matière ou le matérialisme; car si cette matière fait la vie en se constituant en forme ou corps, elle doit aussi détruire cette vie en se décomposant ou en retournant à la masse.

Il faut donc choisir : ou l'esprit fait la forme, ou la forme fait l'esprit.

Dans le premier cas, l'esprit a précédé la forme et doit lui survivre. Dans le second, l'esprit, qui n'apparaît qu'avec cette forme, doit disparaître avec elle. Ceci est d'une évidence mathématique.

— C'est un tiers, dira-t-on, qui crée chaque être individuellement corps et ame.

— C'est-à-dire que Dieu recommence tous les jours, et mille et mille fois par jour, le travail de la création. Est-ce possible? D'ailleurs, Dieu est juste; et puisqu'il juge les hommes d'après une même loi, s'il les créait tous semblables, tous naîtraient pourvus d'une même dose de facultés, de force, de santé et de disposition au bien ou au mal.

Or, je le demande : est-ce ainsi que les hommes naissent?

Donc c'est l'esprit ou l'ame, cette ame, émanation de Dieu même, qui fait la forme ou l'enveloppe, et cette forme représente toujours l'état intellectuel de l'être.

INTELLIGENCE. DE SES RAPPORTS AVEC LA FORME. Les idées font la forme. L'homme n'est homme que parce qu'il a moins d'idées bestiales que les autres mammifères. Mais chez lui, les vouloirs étranges ont souvent remplacé les désirs bruts; et si, parmi les hommes, il y a tant de figures bizarres, c'est qu'il y a non moins de pensées bizarres : l'imagination n'a pas plus de bornes dans ses aberrations que dans ses créations.

Toute sensation produit un effet créateur ou délétère. Le résultat en est donc toujours une organisation ou une désorganisation ; et ceci est commun à tout ce qui est apte à sentir, c'est-à-dire à tout ce qui existe.

Nul ne peut avoir de sensation dans la matière qu'à l'aide de la matière. Si l'ame pouvait sentir sans corps, ce ne serait que dans une substance analogue à son essence : encore faudrait-il, pour qu'elle pût y agir, qu'elle eût des organes en rapport avec cette substance, car aucune œuvre n'est possible sans instrumens propres à l'œuvre.

Le corps n'est jamais que la manifestation de l'état intellectuel de l'ame harmoniée à sa situation physique; c'est l'accord de l'esprit avec la matière. L'ame, en s'incarnant, s'est servi de l'élément pour agir et fonctionner sur l'élément. L'incarnation de la Divinité, dont la croyance a existé de temps immémorial chez presque tous les peuples de la terre, n'est autre chose que ce nous exprimons ici.

Une masse, une forme, un corps ne peut croître en force, en volume, en étendue que par une addition à son principe et l'union de parties diverses.

Si cette addition peut avoir lieu par un simple mouvement de la matière, il n'en est pas de même de son organisation : il faut qu'un être organisateur y mette la main ou l'y ait mise. Si cette organisation n'est pas la

conséquence d'une action présente, elle est donc celle d'une action passée; et cette action aura été plus ou moins profonde et compliquée, selon que l'œuvre l'est ou le sera; et ceci encore, par la raison qu'il faut plus de temps et de pensées pour faire un palais qu'une chaumière.

Le principe de la formation, ou le mode de constitution des corps vivans, est peu différent de celui de tout autre édifice ou travail de l'art. Dans un cas, comme dans l'autre, c'est l'essence de la vie, c'est la faculté créatrice qui agit sur la matière. Que l'action s'applique sur l'élément interne ou externe, sur la matière commune ou la substance intellectuelle, c'est toujours la pensée ou l'intelligence qui pose le plan, qui le réalise, qui le perfectionne.

Dans l'œuvre extérieure, les organes ou membres contribuent à l'opération, mais pourtant ce ne sont pas ces organes et ces membres qui l'ont conçue et qui même l'exécutent. Si l'ouvrier n'a dans la tête ni le plan de son œuvre ni le désir de l'accomplir, s'il n'a pas la volonté de remuer ses bras, ses bras ne bougeront pas, ou s'ils bougent, ce sera la matière ou un autre bras qui les poussera. Alors cet ouvrier sera là comme simple instrument: ses bras agiront par la volonté d'un autre, et l'action ne sera pas la sienne.

Pourquoi n'avons-nous pas compris les choses ainsi? C'est que nous avons vu, dans chaque forme, un fait arrêté ou absolu, une spécialité sans liaison avec l'ensemble; enfin nous avons dit: chaque forme a son intelligence, tandis que la vérité est que chaque intelligence a sa forme. Est-ce que la matière peut créer l'esprit? Est-ce que le moins peut faire le plus? L'action créatrice ne marche-t-elle pas avant la forme créée? Un pot n'est-il pas la preuve de l'existence d'un potier? Ce pot s'est-il fait seul? Une forme intelligente peut-elle être

autre chose que l'acte d'une intelligence et d'une intelligence au moins égale à elle-même? Et quel est l'être le plus intéressé à cette forme? N'est-ce pas celui qui en est revêtu, celui qui en est responsable? Alors comment serait-elle l'œuvre d'un autre?

D'ailleurs, le principe intelligent devient lui-même matériel pour l'individu en dehors de l'intelligence duquel il agit. Il est clair qu'une cause n'est rationnelle pour nous que lorsqu'elle rentre dans notre propre raison ou lorsque nous l'avons comprise. Hors de là, c'est un choc, une impulsion, un coup de tonnerre, et rien de plus.

La cause que notre volonté a adoptée cesse, par cette adoption même, de nous être étrangère; et elle ne nous l'a jamais été, si quelque chose de nous en est le produit. Or, n'est-il pas vrai que notre volonté émane de nous-même? Sinon, comment serait-elle notre volonté? Et comment le serait-elle encore, si nous-même étions le résultat d'une autre volonté?

Créés pour être l'instrument d'un tiers, toutes nos actions appartiendraient à ce tiers dont nous ne serions que la conséquence: il serait la cause et nous l'effet; en d'autres termes, cet autre serait et nous ne serions pas. Et cependant nous sommes et nous sommes doublement, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire en corps et en ame.

Sur cette terre, cette ame est presqu'entièrement absorbée dans la conservation de ce corps: l'amour de nous et de notre forme l'emporte sur tout autre amour, et toutes nos volontés sont dirigées vers les moyens d'assurer la conservation, le bien-être et jusqu'à l'avenir de cette forme, toute éphémère qu'elle soit.

Oui, dans cet amour de nous existe la preuve que nous émanons de nous; car à quelle époque de notre constitution cet amour aurait-il pu nous venir?

D'ailleurs, si nous n'admettons pas la possibilité en nous de créer notre propre forme, cette forme qui nous touche de si près, qui nous intéresse tant, comment l'admettrons-nous dans d'autres? Il est de principe que l'auteur de l'œuvre est celui qui peut en faire usage ou en tirer parti; et si cet usage est la vie ou son action, comment concevoir que nous aurions abandonné ce soin à un tiers, et comment comprendre aussi que ce tiers aurait fait pour nous ce qu'il n'aurait pu faire pour lui-même?

Réfléchissez-y : si la pensée n'influait pas sur l'être, pourquoi aurait-il cette pensee? Si la volonté ne dépendait pas de cette pensée, pourquoi aurait-il l'une et l'autre? Pourquoi le libre arbitre? Pourquoi les organes exécuteurs de cette volonté? Pourquoi les élémens qui s'y soumettent? Si la volonté peut quelque chose, elle peut aussi la forme. Si la forme ne vient pas de la volonté, d'où viendrait son influence sur elle? Où serait la justice?

La forme influe sur la volonté et les passions, parce qu'elle est la suite de cette volonté, de ces passions. Nous éprouvons la conséquence de la position où nous nous sommes mis, cela est juste. Cherchez l'équité hors de là, vous ne la trouverez pas, parce qu'elle n'y est pas et ne peut pas y être.

Cherchez Dieu hors de cette équité, vous ne le trouverez pas davantage, parce que Dieu et iniquité, Dieu et faiblesse sont incompatibles. Il n'est pas de raisonnement qui puisse démontrer qu'une chose doive être stérile, inutile ou mauvaise dans son essence ou par sa propre nature. Quand cette chose est telle, c'est que nous l'avons rendue telle, c'est que nous l'avons faite mauvaise par nos passions mauvaises ou par notre ignorance.

Dieu a posé le type de la forme, il l'a posé comme

principe et comme il devait être. Il a créé le premier homme, il lui a donné la volonté, la liberté et la conscience; puis il lui a ouvert l'immensité de la pensée, l'immensité du désir, l'immensité de l'œuvre.

Libre, l'homme a grandi quand il a suivi la voie du bien. Il a décru quand, s'éloignant de Dieu son créateur, il a suivi la voie du mal; et sa forme a dû et doit encore suivre tous les mouvemens de sa croissance ou de sa décroissance.

Aux considérations précédentes, il faut ajouter celle-ci: si vous n'admettez pas que l'ame soit la production du corps, et si vous reconnaissez que cette ame existait avant le corps, dès l'instant qu'elle n'a pas elle-même créé ce corps, il faut qu'il se soit créé seul ou qu'il l'ait été par un autre. Eh! bien, dans ces deux hypothèses, si le corps et l'ame ont une double origine, si l'un n'est pas la conséquence de l'autre, l'être est nécessairement composé de deux parties étrangères l'une à l'autre ou sans analogie.

Sans doute il faut qu'il y ait une démarcation et même une opposition entre l'esprit et la matière: c'est ce qui fait la double voie d'où résultent la volonté et le libre arbitre. Sans doute aussi les élémens ont une influence sur le corps: c'est par son intermédiaire que le choc arrive à l'ame, que le coup frappé sur l'enveloppe retentit sur cette ame qui le sent et le fait sentir au corps.

Sans le corps, l'ame, sur la terre, ne pourrait éprouver ni douleur ni plaisir provenant des sens, ces sens qui eux-mêmes ne sont que les organes ou les moyens de communication de l'ame avec la matière.

Sans l'ame, le corps, fraction inerte de cette matière, ne serait susceptible d'aucune impression. Isolé de l'ame, il ne ferait plus partie de l'être ou de la vie: l'ame vivrait, mais non pas le corps; et l'ame, vivant sans le

corps, ne pourrait point manifester sa vie ou agir dans nos élémens terrestres dont l'essence est absolument distincte de la sienne. Mais s'il faut qu'il y ait rapport et en même temps possibilité d'opposition entre l'ame et la matière, il ne faut point pourtant que cette opposition soit directe et invincible, sinon le corps et l'ame ne formeraient point un tout : il y aurait là deux choses et non un individu. C'est donc l'ame ou la vie qui non-seulement crée le corps, mais qui toujours le crée en harmonie avec elle-même.

Si l'ame ne formait pas le corps ou si elle animait un corps déjà posé, une ame d'homme pourrait vivifier le corps d'un animal, et *vice versâ*. Il en résulterait un désordre complet, puisque la forme n'indiquerait plus le degré d'intelligence et que l'être, n'ayant pas d'organes en rapport avec cette intelligence, ne possèderait plus les moyens d'en user.

Si le tigre, je suppose, avait la forme humaine, si, sous cette apparence d'homme, il conservait sa force, sa souplesse et ses inclinations de tigre sans avoir d'autres idées du bien et du mal que celles que peut acquérir la brute, quelle perturbation, quand nul ne pourrait distinguer le tigre de l'homme, ne résulterait-il pas dans les choses de ce monde ?

D'un autre côté, si la raison se trouvait dans une forme qui ne pourrait la manifester, à quoi servirait-elle à l'être qui n'en saurait faire usage ? Cet être ne pourrait pas même vivre, puisque ses besoins physiques seraient en contradiction avec son organisation.

Si tous les degrés d'intelligence étaient sous la même forme, le raisonnement, dépourvu de jalons, n'aurait plus de signes de reconnaissance, car sans contraste ou sans diversité dans l'apparence des choses, il n'y aurait pas de souvenir, pas même de pensées ni de volonté.

Nous le répétons avec toute conviction : les formes ne sont aussi inégales que parce que les volontés et les actions l'ont été et le sont encore. Nos besoins, nos désirs, nos pensées, nos passions, et secondairement les élémens dans lesquels ils ont jeté l'ame, ont produit nos organes et les ont faits forts ou faibles, bruts ou intelligens, selon ce que nous avons été nous-même.

Quant à la puissance créatrice de l'ame, ou de cette faculté que nous lui accordons de se revêtir d'un corps, est-elle plus étonnante que celle qu'à l'aide de ce corps, cette ame a de combiner les diverses parties de la matière et d'en composer l'œuvre? Je ne vois point pourquoi elle ne pourrait faire avant, ce qu'elle a fait après, ni comment créant l'œuvre à l'aide de ce corps, elle ne pourrait créer ce corps même.

Le corps, comme tout ce qui est la suite d'une volonté, comme toute création vivante ou inerte, est la conséquence et la mesure de l'intelligence. Il représente, en tout point, l'esprit ou le génie et la complexité du raisonnement de celui auquel il appartient : c'est son premier poëme.

On nous dira qu'un cheval est, comme cheval, une machine tout aussi bien constituée que l'est un homme; qu'une mouche a un mécanisme non moins fini, non moins apte à l'action, et pourtant que la mouche, comme le cheval, pense moins que l'homme.

Je réponds : le cheval, la mouche, quant au mécanisme des sens et des organes matériels, sont aussi bien faits que l'homme, mais ce rapprochement ne saurait s'étendre plus loin. Ce n'est pas à l'enveloppe qu'on peut juger de la complexité de la forme d'un être, c'est au mécanisme interne et surtout à la complexité de son œuvre. Si le raisonnement du cheval est moins profond ou moins savant que celui de l'homme, c'est que sa

machine est moins parfaite ; et si elle est ainsi, c'est que ce cheval n'était pas parvenu à un degré d'intelligence susceptible de lui donner plus de perfection. Mais je le répète : ce plus ou moins d'aptitude à l'action morale n'influe en rien sur l'instinct ou l'intelligence purement physique.

Il faut sans cesse se tenir en garde contre l'apparence des formes. Très-inégales à l'extérieur, elles peuvent être analogues au fond et appartenir à un même degré d'intelligence. L'enveloppe, ne l'oublions pas, n'est que la moindre partie de la forme. Les organes des sens, ceux qui sont en contact direct avec la matière, enfin les membres proprement dits, ne constituent même pas la partie essentielle de nos corps : le climat, la localité et mille autres circonstances peuvent influer sur ces organes. Ce sont les rouages internes, ceux qui touchent à la vie et qui élaborent la pensée, qui sont les véritables signes du degré de l'être.

Ainsi l'ame incorporée à la matière, l'ame qui y opère sa croissance ne passe point par la totalité des formes qu'on a divisées en classes, genres, espèces ou variétés, mais seulement par celles qui représentent les positions où elle se met et les degrés qu'elle atteint.

Chacun de ces échantillons, de ces degrés de transition peut donc se manifester par des formes extérieures très-diverses, bien qu'intérieurement égales. Aussi telle forme qui semble lourde et grossière renferme pourtant un mécanisme très-avancé : témoin l'éléphant qui, si l'on en jugeait à sa superficie, à sa coupe inélégante, à ses yeux sans feu, sans expression, passerait pour le plus inepte des mammifères, et qui cependant est l'un des plus intelligens. Il faut donc séparer la forme visible ou la surface, de la forme réelle ou intérieure.

Distingons également leurs fonctions : c'est la forme

externe qui manifeste et applique l'esprit au dehors, c'est-à-dire dans ses rapports avec la matière et les corps extérieurs, mais c'est l'esprit seul ou l'ame qui, s'emparant de cette matière, en confectionne sa forme et des organes, non-seulement à sa mesure, mais à celle des êtres et des élémens avec qui il doit être en rapport. Cet esprit se pose ainsi matériellement justement au point où il s'est mis intellectuellement. C'est ce que nous avons souvent affirmé : assertion toute rationnelle, car il ne le serait guère de dire que l'esprit fait ce qu'il n'a pas la faculté de faire, ou qu'il émane de lui des effets dont en lui n'est pas la cause.

Si chaque individu ou chaque anneau de la chaîne a réellement une position distincte, parce qu'il représente une nuance différente de volonté et de raisonnement, il n'est pas possible de croire qu'ayant la faculté de changer cette volonté et ce raisonnement, il n'ait pas aussi celle de changer de forme, et dès-lors qu'il n'ait en lui que le germe et les ressorts d'une forme unique, car cette forme ne pourrait représenter toutes les variations de l'intelligence dans sa croissance ou sa décroissance.

Qu'une race, par exemple, ou même qu'une seule créature ait été faite pour rester toujours petite, chétive, idiote, et qu'à côté d'elle une autre l'ait été pour être toujours grande, forte et ingénieuse, cela serait contraire à toute justice, disons plus, à toute raison. Cette situation déterminée d'avance, cette fatalité étreignant l'être dans un cercle infranchissable le séparerait de l'immensité et de Dieu lui-même. Fort ou faible, la carrière lui serait fermée, car arrivé à un point, il lui faudrait rester immobile ou rétrograder. Or, la stagnation ou la décroissance, est-ce la vie? Non, c'est la mort, et Dieu n'a pas fait la mort.

Qu'un homme soit réduit à rester éternellement au

même âge, à la même place et à faire invariablement une même chose ou mille choses, à charge de recommencer quand il serait arrivé à la dernière, serait-ce un homme ou un automate? Et ces mille choses fussent-elles mille plaisirs, ne deviendraient-elles pas à la longue un supplice pour lui?

D'ailleurs, que pourraient représenter ces mille choses, ces mille évènemens? Quelques scènes de la vie et non la vie réelle ou la vie de l'ame, car celle-ci a pour carrière l'immensité et pour théâtre tous les globes.

La faculté de changer de forme est donc infinie; elle l'est comme l'imagination, comme l'éternité, comme l'univers.

Quant aux élémens, quant à l'espace que nécessitent ces continuelles transformations et ces mouvemens incessans, ils ne sont ni ne peuvent être bornés à ce globe terrestre. Quelque grand qu'il soit, il ne l'est pas assez pour l'ame, image de l'immensité. Si cette ame ne contrariait pas sa nature ou l'impulsion divine, si elle marchait sans dévier dans la voie progressive, elle aurait bientôt rempli ce globe d'elle-même; elle y aurait bientôt épuisé toutes les joies, tous les désirs, toutes les pensées, toutes les sciences, toutes les vertus, enfin il n'y aurait plus là de sensation pour elle ni conséquemment de forme matérielle possible.

Si nous en jugeons aux effets que nous éprouvons sur cette terre par la différence des climats, par le plus ou moins de chaleur ou de lumière, et aux pensées douces ou tristes, brillantes ou sombres qu'ils éveillent en notre ame, nous pourrons croire que, par leur position et leurs élémens, ces mondes qui roulent sur nos têtes sont aussi plus ou moins propres au développement de l'esprit.

Si une spécialité de matière est affectée à une spécialité d'esprit ou à ses degrés ascendans, il faut admettre que

lorsque cette matière se trouve dans un globe, l'ame doit l'aller chercher dans un autre : c'est la conséquence naturelle de son intelligence créatrice, quand il s'agit de sa propre forme ; c'est également celle de l'équilibre où tend toujours l'esprit en présence de la matière, et où tend aussi la matière en présence d'elle-même.

Chaque degré d'intelligence peut ainsi choisir l'élément qui lui est propre, parce que ces élémens et leurs variétés sont non moins innombrables que les phases de l'esprit et que les degrés ascendans ou rétrogrades de la création universelle.

Si ces élémens nécessaires à l'intelligence, à son incarnation et à son œuvre, n'existaient pas, l'intelligence les créerait par sa propre puissance et par une combinaison d'élémens divers, car la matière finit toujours par obéir à l'intelligence, et d'autant plus que cette intelligence est plus grande.

L'ame, comme le regard, comme la pensée, comme le désir, peut s'élancer jusqu'au plus profond de l'espace : pour elle, il n'est pas de distance. Elle peut donc, en agissant, atteindre à tout ; mais il lui faut des organes pour agir et des organes en rapport avec les élémens et les lieux où elle agit. Il est donc à croire qu'un être jouissant d'une grande faculté d'action, un être pouvant, comme la pensée, se transporter partout où il le désire, n'a pas, plus que cette pensée même, de forme fixe. Cet être peut, à volonté, restreindre ou étendre cette forme, et c'est ainsi qu'en parcourant l'espace avec la rapidité de la lumière et de l'imagination, il est toujours conduit vers le point où il peut trouver le plus de facilité pour l'application de son génie et l'exécution de son œuvre.

Que faut-il encore reconnaître ici ? C'est que l'ordre établi, l'ordre tel qu'il existe est bon et logique. Cet ordre est fondé sur l'immortalité de l'ame et son éternelle indépendance.

En posant le plan de l'univers, Dieu, avons-nous dit, a posé celui de la forme modifiable, type divin, type admirable, car il y a mis cette faculté de développement et de croissance éternelle dont il avait doué l'ame.

L'être a donc reçu de Dieu la puissance de modifier son enveloppe et cet assemblage d'organes qui constitue le corps, de l'étendre, de le grandir, de le perfectionner indéfiniment, mais non de l'éterniser dans aucune de ses phases, car ici l'éternité eut été l'enchaînement de l'ame à la matière et la délimitation de la vie.

La forme a donc été mortelle: sujette à tous les accidens de la matière, à toutes les volontés de l'esprit, à ses caprices, à ses vices comme à ses vertus, elle a crû ou décrû selon les actes de chacun.

Sur cette terre, la forme étiolée par les vices de l'homme, la forme telle qu'elle nous apparaît est devenue trop imparfaite, trop fragile, trop dégradée pour qu'on puisse croire qu'elle est sortie ainsi de la main de Dieu, père de toute perfection. Non, après avoir éveillé le germe incréé, ce germe émané de lui-même, après avoir donné à l'ame la volonté, la liberté qui sont ses propres attributs, Dieu a laissé l'être se développer par sa force même. C'est ainsi seulement qu'il pouvait réaliser la liberté, la conscience du bien et du mal, et rendre équitablement l'être responsable de ses œuvres.

S'il en était autrement, si l'être n'était qu'un principe agissant sous l'impulsion d'une puissance hors de lui, simple effet d'une cause étrangère à elle-même, l'ame ne serait pas l'ame, la vie ne serait pas la vie, car la vie c'est l'individualité, l'individualité c'est la volonté, c'est la liberté, c'est enfin la faculté d'être soi-même. Supprimez cette faculté, la Divinité à jamais solitaire se trouvera en face du néant: il n'y aura de vivant qu'elle dans l'univers.

La puissance de changer de forme est donc infinie ; elle l'est comme l'imagination, comme l'éternité, comme l'espace. Nulle inégalité ici entre les créatures, nulle exclusion, nul privilège. Quelle que soit la position où elles soient, quel que soit le globe qu'elles habitent, pour toutes, la carrière est la même : tous les globes, toutes les situations, tous les degrés leur sont ouverts. Elles avancent ou reculent, elles montent ou descendent selon leurs œuvres. Fortes ou faibles, anges ou hommes, toujours elles sont ce qu'elles se sont faites, toujours elles se trouvent où elles se sont mises.

Voyez : *Progression*.

INTENTION, DÉCENCE OU INDÉCENCE DES MOTS. Quand nous nous entendons si peu sur la décence des choses, nous entendons-nous mieux sur celle des mots? Il est difficile de concevoir comment il y a des mots indécens.

Les choses seules peuvent l'être. Si c'est une indécence de les faire, on ne doit pas les dire. Si on les dit, il faut bien se servir de mots : alors comment ces mots seraient-ils indécens? Parce qu'ils expriment une idée indécente, me répondrez-vous. Mais comment d'autres mots, exprimant la même idée, seront-ils décens? Remarquez bien qu'il n'y a pas de mots indécens chez les peuples primitifs ni chez ceux dont l'imagination est restée pure : l'indécence des mots est la conséquence de l'indécence des pensées et des actes qui en résultent, mais non dans le sens qu'on pourrait l'entendre.

En général, le langage n'a jamais été plus réservé qu'aux époques où les mœurs l'étaient le moins. Les mots ne sont devenus indécens que lorsque nous sommes devenus hypocrites : nous avons proscrit le nom à mesure que nous avons abusé de la chose.

La chasteté de la langue ou ce que nous considérons comme tel, ces périphrases, ces images, ces expressions ambiguës qui s'efforcent de faire comprendre une chose tout en disant une autre chose, ne sont nullement la preuve de la chasteté de ceux qui composèrent cette langue ou qui la parlent. On peut les comparer à ces coquettes qui se cachent la figure sous leur évantail pour avoir l'air de rougir.

Mais cette gaze des mots, peu solide et facile à salir, demande à être changée souvent. Aussi rien de plus variable que ce qu'on entend par convenance des paroles; et d'un siècle à l'autre, nous voyons des mots, des phrases, des pages entières passer de la décence à l'indécence sans qu'on n'y ait changé ni une lettre ni une syllabe. Lisez les annales de la vie privée de nos pères, voyez leurs contes, leurs chansons et jusqu'à leurs livres de prières, vous y remarquerez que des images, des expressions qui feraient chasser d'un salon l'homme qui les y prononcerait, étaient alors dans la bouche de toutes les femmes; et la chansonnette que se permettrait à peine un grenadier, était dite, sans scrupule, par l'innocente jouvencelle. Cependant nos pères étaient-ils moins décens ou plus dépravés que nous? J'en doute; et contrairement à nous, lorsqu'il s'agissait de sagesse, ils tenaient plus à la chose qu'aux mots.

La pudeur, soit des mots, soit des choses, a ainsi ses nuances qui tiennent au temps, aux circonstances, aux habitudes, aux préjugés; non que cette pudeur ou la décence qui en est l'application soit un préjugé elle-même, c'est, nous l'avons dit, un sentiment dont le principe est en nous et qui dès-lors ne se donne pas, mais qui pourtant ne se développe qu'à la longue et peut-être même ne se développe jamais. La pudeur est un premier pas vers la science, et, disons-le, vers la science du mal.

C'est pour cela qu'elle n'est ni dans la vierge, ni dans l'enfant, ni dans l'ignorant; et quand l'Ecriture nous montre Ève ne songeant à cacher sa nudité qu'après avoir perdu sa robe d'innocence, l'Ecriture résout la question: si Ève n'eut pas péché, elle n'eut jamais connu la pudeur.

Cette simple explication de la pudeur indique assez combien il est difficile de définir les actes et conséquemment les mots qui la blessent, car si l'acte qui offense la pudeur de l'un n'offense pas celle de l'autre, cet autre ne concevra pas comment, en commettant cet acte, il peut blesser quelqu'un. Ainsi feront, dans nos pays civilisés, les gens que nous appelons sans éducation: ils vous feront rougir par une grosse incongruité en croyant dire une gentillesse.

En sont-ils, pour cela, moins décens que nous? Non; seulement ils comprennent moins les convenances ou les comprennent autrement.

Il faut remarquer pourtant que dans nos villes, dans nos villages, certains individus, tels que les manœuvres, les mariniers, les poissonniers, semblent croire que l'impudeur des mots est une conséquence du métier qu'ils font, qu'elle en est l'enseigne et la livrée. Ils affectent donc de dire à tout propos les choses les plus crûes, les plus grossières, les plus sales même, et parfois de les accompagner de gestes qui ne valent pas mieux que les paroles; et pourtant ces hommes ont eu aussi, dans l'adolescence ou l'enfance, leur saison de pudeur, mais elle a bientôt été étouffée sous les railleries de leurs compagnons, car dans cette classe, la pudeur est un ridicule, et ils n'ont rien de plus pressé que de s'en débarrasser.

Cette espèce de forfanterie d'impudeur a, dans nos villes manufacturières, gagné jusqu'aux femmes. A la sortie des ateliers, vous verrez de toutes jeunes filles se

comporter, dans leurs jeux, comme les polissons les plus éhontés, provoquant les passans avec la dernière indécence.

Il ne faudrait pas cependant en tirer contre elles des conséquences trop rigoureuses : ces paroles cyniques, ces gestes qui ne le sont pas moins, sont plutôt une moquerie, une bravade qu'un appel, qu'une offre de leur personne. Si ces filles ont un amoureux, un *épouseux*, comme elles le nomment, elles lui sont fidèles. Si elles n'en ont point, elles en cherchent un et ne se donnent pas au premier venu : la preuve, c'est qu'elles accueillent souvent fort mal celui qui, jugeant de leurs mœurs à leurs allures, croira qu'il n'a qu'à se présenter.

La femme d'un riche manufacturier, qui s'était fort occupée de la moralisation des ateliers, me disait que ces dévergondées en paroles étaient assez ordinairement les plus sages de fait, que ce n'était qu'un ton qu'elles se donnaient à peu près comme certains adolescens qui, timides et peureux par nature, veulent absolument faire les braves et les casseurs d'assiettes, et qui n'en tremblent que plus fort quand ils sont seuls.

Il en était de même de ces jeunes filles : le libertinage de leurs gestes et de leurs mots cessait dès qu'isolées de leurs compagnes, elles se trouvaient entourées de personnes graves. Alors même elles devenaient modestes et parfois timides, et l'on concevait qu'en dépit de l'apparence, elles pouvaient être pures.

C'est que leur impudeur n'était que factice, qu'elle était dans leurs paroles et non dans leur cœur ; c'est qu'elles proféraient et gesticulaient des infâmies à peu près comme Vert-Vert répétait ses juremens, sans trop savoir ce qu'elles disaient.

Ce contraste entre l'impudeur des mots et la moralité des actes est plus rare parmi les hommes. Cependant

on en voit aussi des exemples. Il y a, pour ceci, une époque dans la vie, c'est vers la fin de l'adolescence : on croit paraître homme en affectant des vices qu'on n'a pas, et l'on tue en soi la pudeur avant de tuer l'innocence. Mais la transition est prompte, et l'adolescent qui a renoncé à la pudeur des mots a bientôt perdu celle des faits.

Quelque cyniques que soient les manières et le parler des deux sexes chez les artisans, nous nous tromperions si nous croyions que la pudeur réelle, ou l'innocence du cœur, vit beaucoup plus long-temps chez les classes riches. Cela arrive quelquefois sans doute, mais c'est l'exception. Les filles du peuple vivant au milieu d'hommes grossiers ou libertins, et, dans tous les cas, n'ayant aucune idée des convenances du langage, voient et entendent bien des choses. Mais les romans, mais les spectacles, mais les journaux surtout en apprennent tout autant à nos filles. Je ne vois pas ce qu'elles peuvent ignorer quand elles ont vu les pièces ou lu les feuilletons de MM. tels. Cette lecture est bien autrement faite pour exalter leur imagination et corrompre leurs mœurs : le cynisme et la vérité brutale ne séduisent guère, et l'outrage matériel à la décence est bien moins pernicieux dans ses conséquences que la séduction ou l'attentat moral.

On peut donc rationnellement se demander si la fille du peuple qui vit au milieu de cette réalité toute nue, qui, du matin au soir, est obligée de subir des mots et des gestes que dans un salon on qualifierait d'horreur, a le cœur réellement plus défloré que les filles riches de nos grandes villes, même celles qui n'ont jamais quitté ni leur mère ni leur gouvernante ou leur maîtresse de pension, mais qui ont lu ce qu'on lit dans tous les journaux.

En résumé, si nous avons dans le parler usuel moins de mots réputés licencieux que n'en avaient nos pères, il n'en est pas ainsi des phrases ou plutôt de la pensée qu'elles renferment; et nous sommes arrivés à dire d'une manière décente et presque pudique, ce qui n'est rien moins que l'un ou l'autre: c'est de l'impudeur plaquée de modestie.

Lequel vaut le mieux de ce qui était ou de ce qui est? Et qu'avons-nous gagné au change? *L'hypocrisie.*

INVENTEUR. Un homme avait inventé un réflecteur au moyen duquel il pouvait, en absorbant les derniers rayons du soleil couchant, prolonger le jour de deux heures. C'était une belle découverte. Elle était sûre, parce qu'elle était simple, et l'application en coûtait peu.

Cet homme voulut immédiatement en faire jouir son pays. Ne connaissant pas de moyen plus direct ni plus prompt, il écrivit à tous les ministres pour leur offrir son procédé, ne demandant d'ailleurs aucune autre récompense que d'en être reconnu l'auteur. A chaque lettre, il joignit l'un de ses instrumens avec les indications nécessaires pour s'en servir.

Il attendit impatiemment la réponse des ministres, et il l'attendit long-temps. Enfin elle arriva.

Le ministre de l'instruction publique lui répondit que sa prétendue découverte était contraire à tous les systèmes reçus; que son réflecteur semblait en effet prolonger le jour; que bien réellement, par un prestige d'optique, on y voyait clair deux heures de plus; mais qu'à tout prendre, ce n'était qu'une illusion, et que la science n'en admettait point. Il ne s'agissait donc pas ici de savoir si l'on voyait, mais si l'on devait voir; que la solution avait été négative et qu'en conséquence le comité

d'instruction publique repoussait de toutes ses lumières sa prétendue découverte et déclarait qu'elle était impossible.

Le ministre des manufactures et du commerce mit en avant les intérêts des campagnes qui sont aussi de son ressort : il dit que deux heures de jour de plus devaient nécessairement amener deux heures de nuit de moins, et qu'on allait ruiner l'agriculture dans tous les départemens où l'on cultive le colzat, l'œillette, la *madia sativa*, bref, toutes les graines servant à faire de l'huile à brûler, industrie déjà fort en souffrance depuis l'emploi du gaz ; qu'en conséquence, il regardait cette découverte comme essentiellement nuisible à la prospérité de l'Etat qui doit, avant tout, protéger les cultivateurs.

Le ministre de la marine émit la même opinion quant aux huiles de baleine : si le prix en baissait, disait-il, les armememens se ralentiraient, et les matelots que cette pêche forme, deviendraient de plus en plus rares. D'ailleurs, deux heures de soleil de plus rendraient inutiles beaucoup de phares élevés à grands frais et pourraient entraîner d'immenses sinistres en trompant les navigateurs sur la position des écueils et brisans.

Le ministre de la guerre invoquait contre la découverte l'intérêt de la discipline : si le soleil se couche deux heures plus tard, il faudra aussi, en toute saison, battre la retraite deux heures moins tôt ; et ces deux heures pourront influer d'une manière fâcheuse sur le moral du soldat.

Le ministre de l'intérieur éleva des objections plus graves encore : l'ordre public était partout fondé sur la durée des jours et celle des nuits ; changer quelque chose dans cet ordre, c'était ébranler la base de toutes les lois municipales et se créer à plaisir une foule de difficultés dont il serait peut-être mal aisé de sortir ; qu'il y aurait

donc imprudence à s'y engager en propageant une invention qui n'offrait que des avantages douteux en échange de dangers certains.

Le ministre des travaux publics repoussa le réflecteur comme insalubre et tendant à abréger la vie des ouvriers. La journée de travail se trouvant, par la prolongation du jour, plus longue de deux heures en toute saison, la force physique des individus n'y pourrait suffire long-temps, et la caducité précoce serait la conséquence inévitable de l'invention nouvelle.

Le ministre de la justice reconnaissait, avec l'inventeur, que la grande majorité des crimes se commettent la nuit, ainsi que le prouvait le relevé des condamnations prononcées par les cours d'assises, mais il n'admettait pas que la longueur du jour, en laissant le citoyen paisible exposé moins long-temps aux entreprises des malfaiteurs, devînt un bienfait public; tout au contraire, le ministre y voyait une sorte d'impunité assurée aux voleurs par la difficulté où l'on serait de distinguer le jour de la nuit et de constater la circonstance aggravante de l'attaque nocturne, et il repoussait l'invention comme fournissant aux avocats une arme dangereuse et propre à paralyser l'action de la justice. En outre, la nécessité de la révision de tous les codes et d'un ou deux articles de la constitution, était une autre considération qu'il faisait, de même que son collègue de l'intérieur, valoir contre la nouvelle invention.

Le ministre des cultes, devenu dévot à cette occasion, prétendit que c'était attaquer la religion de l'Etat, mécontenter le clergé et semer la méfiance entre le gouvernement et les gouvernés dont on alarmait les consciences.

Le ministre des relations extérieures soutenait que cette extension donnée au jour, en rendant impossibles les

transactions diplomatiques (il ne disait pas pourquoi), amènerait en peu de temps une mésintelligence de voisinage, puis une guerre européenne, et enfin une conflagration universelle.

Le ministre des finances dit que c'était ruiner une des branches les plus productives du revenu public; qu'en prolongeant le jour, on retardait l'instant où le public afflue dans les cafés, cabarets, estaminets, caves et bouchons, et qu'on nuirait à la consommation des vins et alcools, ce qui, en outre du déficit qui en résulterait pour le trésor, ferait un tort incalculable aux pays de vignobles, de même qu'aux brasseries et distilleries.

Telles sont, en partie, les difficultés qu'on opposait à notre inventeur. Je dis en partie, car je n'ai point parlé de celles non moins graves que lui suscitaient les directions générales, les compagnies d'assurances, les comités d'artillerie, du génie, des fortifications et autres, institués pour éborgner ceux qui voient et arrêter ceux qui marchent.

Cependant, malgré tant de bornes et d'éteignoirs, le procédé réflecteur aurait pu passer, mais l'Académie des sciences en corps s'éleva contre en disant que c'était une jonglerie indigne de fixer l'attention d'un corps savant; qu'évidemment l'inventeur n'avait rien fait, puisqu'il n'avait rien ajouté aux rayons du soleil; que si son réflecteur les faisait apercevoir un peu plus longtemps, il ne montrait rien de plus que ce que chacun pouvait voir sans réflecteur en montant au sommet du Mont-Blanc, de l'Hymalaya, du Cimborazo, enfin de toutes les montagnes pouvant avoir huit à dix mille mètres au-dessus du niveau de la mer; que le soi-disant inventeur n'avait rien inventé, et que son réflecteur, ou le moyen d'absorber les derniers rayons du soleil, n'était que l'application toute mécanique d'un fait que le simple

bon sens indiquait, et qu'il n'y avait lieu à récompenser ni à encourager un homme pour avoir fait une découverte que tout le monde pouvait faire.

L'inventeur s'était peu ému des rebuffades ministérielles auxquelles il s'attendait, et il avait repris, sans trop de mauvaise humeur, chacun de ses modèles, à mesure qu'il recevait l'ordre d'en débarrasser les bureaux où, comme chacun sait, l'on n'aime pas trop que le jour se prolonge. Mais la décision de l'Académie le blessa au vif: là, il n'attendit pas qu'on lui renvoyât son instrument, il fut le chercher en déclarant que puisque son procédé était connu de tout le monde, il était inutile qu'il le révélât ni à l'Académie ni à personne, puis il brisa un à un tous les réflecteurs qu'il avait fabriqués; et jamais, depuis, il n'en voulut refaire un seul ni en indiquer le secret, de façon que ce secret est mort avec lui et qu'on le cherche encore.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. On a dit que les femmes n'ont jamais rien inventé, c'est possible; mais ce qui l'est aussi, c'est que les hommes leur aient volé leurs inventions.

J'ai entendu dire que c'était à la jupe de Mme de Montgolfier, laquelle jupe, placée sur une chaufferette, s'était gonflée, puis enlevée, que son mari, ébahi, devait la première idée des ballons.

L'invention réussit; et presque déifié, M. de Montgolfier fut considéré comme un des soleils du siècle: la lumière était vraiment ici sortie de dessous le boisseau.

Sans rien ôter au mérite de ce savant, nous remarquerons qu'il faut souvent peu de chose pour exciter l'admiration des hommes. Je lisais qu'un chirurgien de marine ôta un jour sa perruque devant une troupe de

sauvages. La stupéfaction fut générale, c'était un miracle pour eux.

Il y a dix siècles, c'en eut été un pour nous. N'admirions-nous pas naguère encore le canard de Vaucanson, vrai joujou et grande niaiserie? Un canard qui digère, s'écriaient nos pères, quel miracle!!! Oui, le miracle était grand et la digestion aussi réelle que celle qu'opère le couteau de la cuisinière qui hache des épinards.

Ne nous étonnons donc pas de l'étonnement des autres : ce qui semble surnaturel dans un temps cesse de l'être dans un autre ; et il est une foule de choses ayant fait la gloire de ceux qui les ont trouvées, qui, aujourd'hui, paraissent si simples que tout le monde croit qu'elles se sont inventées toutes seules.

Galilée inventa le compas de proportion.

Aporta, les besicles.

Toricelli, le baromètre.

Drebellius, le thermomètre.

Finiguera, les estampes.

Smerich, la machine pneumatique.

Qui le sait aujourd'hui? On ne connaît pas même le nom de celui qui imagina le papier, les moulins à vent ou à eau, le rouet à filer, les épingles et les aiguilles.

Mais c'est la moindre chose que d'inventer. Jenner a découvert la vaccine! Ce n'était rien encore, le hasard a conduit souvent aux découvertes : la difficulté était d'y faire croire et de décider les hommes à s'en servir. Dans quelques États d'Italie, on avait défendu la vaccine, parce qu'elle mettait, disait-on, l'homme en rapport avec l'animal. On craignait qu'elle ne nous fît pousser des cornes.

La circoncision était sans doute un remède pour prévenir une maladie qui n'existe plus, et depuis l'on a continué à circoncire par habitude, ensuite par super-

stition. Lorsque la petite vérole aura cessé et sera oubliée, la vaccine continuera peut-être et sera regardée comme une pratique religieuse dont on ignore l'origine; et quelque savant de l'époque fera un gros volume pour prouver que nous descendons des Brames et que nos pères adoraient les vaches.

Le français Papin a découvert la vapeur, l'anglais Watt en a perfectionné l'application. C'est certainement la plus grande découverte des temps modernes, elle changera la face du monde.

« Les chemins sont dans les jambes de nos chevaux, dit l'Arabe; ils ne sont ni longs ni courts, ils sont ce que nous les faisons. » Ceci peut plus justement s'appliquer à la vapeur. Elle a réduit les distances au dixième, elle les réduira au vingtième, au trentième, à plus encore. Son effet est à peine connu. On a déjà fait avec elle quarante lieues à l'heure, pourquoi n'en ferait-on pas cent? Pourquoi n'irait-on pas de Paris à Rome en quatre heures? Il est des poissons qui viennent des pôles sur nos côtes en peu de semaines. La lumière fait soixante-dix mille lieues par seconde. L'électricité en fait davantage, et la pensée mille fois plus encore.

Frédéric Sauvage a inventé le symétrome, le réducteur, le physionotype, l'hélice marine, etc. Chacun use de ses inventions en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, partout. Qui connaît Frédéric Sauvage?

C'est le chimiste prussien Margraaf qui, en 1808, tira le premier du sucre de la betterave, ce qui lui valut beaucoup d'injures. Sans l'empereur Napoléon, qui y vit un moyen de nuire aux Anglais, on l'eut lapidé avec sa marchandise.

L'invention du tabac, ou le goût d'en fumer, remonte, pour l'Europe, à la découverte de l'Amérique, où les Espagnols le prirent, dit-on, des habitans. Qui en a

profité? Le fisc qui spécula sur ce nouveau besoin fort dégoûtant, fort inutile, et qui coûte doublement au peuple en lui faisant perdre à la fois son temps et son argent.

Le café est plus agréable et moins nuisible. C'est en 1652 qu'un nommé Edouart établit un café à Londres à l'instar de Constantinople. C'est la première fois qu'on fit usage, dans ce royaume, de cette boisson déjà connue dans le Levant. De Londres, la mode en vint à Paris.

C'est aussi aux Anglais, qui le tenaient des Chinois, que nous devons le goût du thé. Sa vogue, en France, ne date même que d'un demi-siècle. Il y a cent ans qu'il n'était encore employé que comme remède. Il pourra être un jour détrôné par le maté, qui n'est ni meilleur ni pire : c'est un houx dont on sèche et pulvérise la feuille, et que l'on prend en infusion.

A qui donc devons-nous les fruits? Je parle de ceux qui sont beaux et bons, lesquels doivent au moins autant à la culture ou à la main des hommes qu'à leur nature primitivement un peu âpre. Dans la prune de reine-claude, si douce, si parfumée, on ne peut guère reconnaître la prunelle du buisson.

Si on ne sait rien de ceux qui ont perfectionné ces fruits, il n'est pas d'écolier qui ne vous dise d'où ils viennent originairement :

Les pêches viennent de Perse.

Les abricots, d'Ibérie.

Les cerises, de Cerasunte.

Les prunes, de Syrie.

Les oranges et les grenades, d'Afrique, etc., etc.

Ne devons-nous pas plus aux grands hommes inconnus qui nous ont doté de ces bonnes choses, qu'à tous les héros et conquérans? N'est-ce pas ces bienfaiteurs de nos estomacs qu'on devrait encourager de leur vivant et

honorer après leur mort? Hélas! c'est presque toujours le contraire, et le sort ordinaire de l'inventeur est de mourir de faim, quand, par toutes les avanies que nous lui suscitons, nous ne le faisons pas mourir de rage.

Voyez: *Inventeur*.

INVISIBLE. Il existe probablement, même à une petite distance de la terre, des corps célestes d'une assez grande dimension qui ne sont visibles qu'accidentellement, comme ceux que nous appelons étoiles filantes. Il en est d'autres qui ne le sont jamais pour nous.

L'existence de ces corps me semble démontrer la nécessité de l'équilibre. Le calcul, nous l'avons fait ailleurs, et nous avons dit: où il y a un poids, il faut un contrepoids.

Cette existence me semble également indiquée par notre expérience journalière: posez un corps opaque et un corps lumineux en présence, entre l'un et l'autre il pourra exister des corps que vous, placé sur l'un ou sur l'autre, ne pourrez apercevoir.

C'est donc, selon nous, une erreur d'affirmer qu'entre la terre et la lune, qu'entre cette terre et le soleil, il n'y a qu'un espace ouvert et rempli par un fluide. Je suis convaincu du contraire; et les taches que nous apercevons sur ces astres ne sont peut-être que l'ombre de ces corps, si ce ne sont ces corps eux-mêmes.

ISOLEMENT. On ne s'accoutume point à l'isolement, et plus il a duré long-temps, plus il est insupportable. Je n'appelle pas isolement l'existence de cet ermite ou de ce berger qui vit dans les champs au milieu de ses troupeaux, qui deviennent bientôt pour lui une com-

pagnie, un monde. J'appelle isolement celui de la prison où l'on est seul, absolument seul. Là, le dernier des animaux, le plus faible, le plus insignifiant même, devient pour nous un ami, un consolateur.

Quand l'ouvrier Dufavel, en septembre 1836, resta quatorze jours enseveli sous soixante pieds de sable dans un espace où il pouvait respirer à peine, une grosse mouche s'y trouvait enfermée avec lui. L'obscurité était complète pour Dufavel, mais elle ne l'était pas pour la mouche, parce que l'air arrivait par un petit trou formant l's placé derrière lui. Aussitôt que le jour paraissait, la mouche commençait à voler et cessait dès qu'il faisait nuit. C'est ainsi qu'elle indiqua exactement, pendant quatorze jours, au malheureux prisonnier, le passage de la nuit au jour. Tous les matins, la mouche venait se placer sur la tête, les mains et les vêtemens de Dufavel: « C'était, disait-il, une grande consolation pour moi, et j'aurais été bien plus malheureux sans sa compagnie. »

Déjà une sorte d'alliance s'était formée entre cette bête et l'homme, déjà ils se touchaient par quelque point d'intérêt commun, et les premières bases d'une société étaient posées: ces deux êtres se comprenaient. Du plus au moins, il en était donc là comme dans le monde où l'homme, s'il ne pouvait établir des rapports de raisonnement avec les autres créatures, serait au milieu d'elles comme dans un désert.

L'isolement des prisons cellulaires, considéré comme un bien par les uns, comme un mal par les autres, est, selon moi, un bien ou un mal selon les causes pour lesquelles on l'applique et les individus sur qui il est appliqué. Il pourra tuer cet homme, sans doute; mais si cet homme a mérité la mort, s'il y a été condamné, cette peine, cette exécution qui ouvre une chance au repentir et n'est jamais sans espérance, est préférable à

la mort subite et sanglante qui ne remédie à rien et accoutume le peuple au sang.

Pour les petits-délits, il ne faut qu'un isolement momentané ou un demi-isolement, un tiers, un quart d'isolement. Bref, si l'isolement est une peine qui peut entraîner la mort, comme le knout, on pourrait en mesurer les effets et les adoucir selon le repentir.

J'appelle demi, tiers ou quart d'isolement celui qui cesserait tous les deux, trois ou quatre jours, ou qui serait adouci par des livres, des instrumens, ou par la présence d'un oiseau, d'un chien, d'un animal quelconque.

Dans tous les cas, les cellules me paraissent utiles. Elles n'obligent pas à l'isolement continu, et l'isolement momentané est certainement dans l'intérêt de la santé et de la moralité du prisonnier.

Je ne serais pas l'ennemi des maisons d'isolement libre où chacun pourrait vivre dans sa cellule, puis trouver une compagnie quand il serait las d'être seul.

Voyez : *Solitude*.

IVROGNE. Dans la nuit du 6 au 7 décembre 1818, vers quatre heures du matin, étant couché en la bonne ville de M....., en Basse-Bretagne, mais n'y dormant pas, j'entendis dans la rue la conversation suivante, dont je ne changerai pas un mot :

« Mon ami, tire-moi au moins du ruisseau. — Impossible, mon ami ; si j'en approche, je vais y tomber avec toi. — Puis l'ami s'écriait : eh ! les voisins, apportez une chandelle, c'est M. le comte de *** qui est tombé dans le ruisseau. »

Et c'était vrai, car en Bretagne il y a des ivrognes de toutes les classes.

Dans ce même pays, j'aperçus un jour un homme d'une

mise assez propre, qui s'efforçait d'escalader une barrière d'écluse qu'il prenait pour une porte, celle de la cave, apparement. Mais celle-ci lui aurait procuré plus d'eau que de vin, car elle donnait juste sur la retenue d'un moulin. Je l'arrêtai au moment même où la culbute s'opérait, c'est-à-dire lorsque ses jambes prenaient la position horizontale.

Quelques causeurs posés à trois pas le regardaient faire, et pas un ne s'était mis en devoir de l'en empêcher. Je leur en fis l'observation. — Ne voyez-vous pas que c'est un ivrogne, me dit l'un d'eux?

En cette qualité, ces braves gens l'auraient laissé se noyer sans scrupule, d'après ce dicton populaire, qu'il ne faut jamais déranger les ivrognes, parce que Dieu les protège.

Tout est utile dans le monde, il ne s'agit que de trouver à quoi; aussi me suis-je souvent demandé à quoi un ivrogne pouvait être bon? L'ivrogne, comme le tonneau, contient du vin et en contient beaucoup; mais le tonneau rend le vin meilleur et le vin entretient la fraîcheur du tonneau; tandis que le vin ne rend l'ivrogne ni plus frais ni meilleur.

Un tonneau donne de la valeur au vin, le vin ôte la sienne à l'ivrogne.

L'ivrognerie rend l'homme méchant, égoïste ou fou, et dans tous les cas, ridicule et méprisable.

Il y a des ivrognes de plusieurs catégories, mais les trois variétés principales peuvent se numéroter ainsi :

L'ivrogne qui boit pour boire ou parce qu'il a soif;

Celui qui aime à boire ou qui boit parce que la boisson lui paraît bonne;

Celui qui n'a pas soif et qui n'aime pas la boisson, mais qui boit pour s'enivrer et se procurer les jouissances de l'ivresse.

Quelles que soient la spécialité de ces ivrognes et leur manière de s'enivrer, le résultat est toujours à peu près le même ; et si on veut se donner la peine de l'approfondir, on reconnaîtra qu'il n'est pas un seul département en France où la misère ne soit l'échelle de l'ivrognerie, et l'ivrognerie celle de la démoralisation. Dès-lors, sur l'état des produits des contributions indirectes, vous pouvez établir le résumé ou le chiffre probable des mises en prévention, des actes d'accusation et des jugemens des cours d'assises.

A l'appui de ce tableau et comme l'une des causes déterminant les jours d'ivresse, vous pouvez ajouter les jours fériés, et vous obtiendrez encore la preuve que, d'après leur nombre, on doit calculer d'avance celui des délits, car sur dix crimes commis, six au moins l'ont été le jour ou le lendemain d'une fête.

Avis donc à messieurs du clergé : qu'ils ne perdent pas de vue que lorsqu'ils instituent une nouvelle fête ou en rétablissent une ancienne, ils se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres qui vont suivre : c'est à Bacchus et à Venus qu'ils érigent ce nouvel autel, au pied duquel va couler le sang des hommes et se perdre l'honneur des femmes.

Grâce à ce grand nombre de fêtes qui, aujourd'hui, ne nous laisse rien à envier à la Restauration et au bon xve siècle, grâce aussi aux facilités offertes à tous les coins de rue aux amateurs de liquide, ce que l'on consomme d'eau-de-vie dans nos provinces est véritablement fabuleux. Dans une seule ville d'un peu moins de vingt mille ames, le relevé exact fait d'après les registres des contributions indirectes est, par jour, de trente mille petits verres payés chacun du prix de cinq centimes et qui, à trente par litre, représentent mille litres. Il faut y ajouter le vin, la bière, le cidre, tous les petits verres non

déclarés et tous ceux qu'on prend chez soi sur sa propre provision, et puis comptez.

Dans la dite ville, comme à peu près dans toutes les autres, il n'y a pas de rue, pas de place, pas de carrefour qui n'ait un cabaret au moins et quelquefois dix.

Pourquoi tant de cabarets? C'est que les cabarets, en facilitant la consommation, augmentent les produits de l'impôt. Succursales du trésor, ils sont les canaux de la caisse publique. Qu'importe les ivrognes! qu'importe les crimes, les maladies, les morts! La question n'est pas là, c'est de l'argent qu'il faut; et c'est ainsi que l'on en a.

Nous avons dit ailleurs que la populace protégeait les ivrognes, on vient de voir que le gouvernement n'était pas en arrière à cet égard, puisque non-seulement il les tolère, mais qu'il les encourage.

Chose inexplicable! c'est que la justice elle-même partage cette indulgence pour les buveurs: « J'étais ivre, » dira ce meurtrier qui, sortant d'un cabaret, s'est rué sur le premier passant et lui a fait une blessure peut-être mortelle.

Sur cette circonstance d'ivresse considérée comme atténuante, bien que la loi dise qu'elle ne l'est pas, l'assassin est acquitté ou condamné à une peine insignifiante, tandis que la victime, raillée par le prévenu, injuriée par l'avocat qui prétend que le battu, ce pauvre être débile, est l'assaillant, la victime, dis-je, meurt ou reste estropiée toute sa vie.

Comment les juges, comment les jurés ne comprennent-ils pas que cette indulgence pour un forfait moins excusable que celui du voleur que la faim pousse, est une sorte d'encouragement à recommencer?

Comment l'avocat, de son côté, ne sent-il pas qu'en insultant l'assassiné, il s'associe au crime de l'assassin, qu'il empêche d'autres victimes de se plaindre et qu'il

conduit, comme par la main, le meurtrier à un nouveau meurtre? On a entendu de ces bandits se vanter d'avoir ainsi tué ou estropié dix personnes ou davantage, et je suis convaincu qu'ils n'exagéraient pas.

Ici la peine du talion serait justice. A Constantinople, quand la police trouve un homme ivre dans la rue, elle lui fait appliquer immédiatement un certain nombre de coups de bâtons. Le procédé est rude, mais il est sûr; et tel ivrogne qui n'avait plus ni jambes ni raison, retrouve les unes et bientôt l'autre au seul aspect du remède. Néanmoins, il n'est pas de mise chez nous; aussi, je ne le proposerai pas, mais il y en a d'autres.

D'abord, il faudrait songer aux moyens préservatifs: il vaut dix fois mieux empêcher un homme d'être ivre que de le punir parce qu'il l'a été.

Il existe, à Berlin, une ordonnance de police qui défend aux débitans, sous peine de se voir retirer leur brevet, de donner à boire aux individus réputés ivrognes.

Quant à ceux qui ont mérité cette qualification, l'autorité peut refuser de les marier ou de recevoir leur témoignage.

Dans la même ville, toute personne ivre, à quelque classe qu'elle appartienne, dès qu'elle se montre dans la rue, est passible de huit à quinze jours de prison. Au fait, pourquoi n'enferme-t-on pas les ivrognes comme on enferme les fous? Ceux-ci sont certainement moins dangereux: on en aura la preuve si l'on veut comparer le nombre d'accidens qui arrivent par suite de la maladie des uns et de l'intempérance des autres.

Les fous sont aussi moins ennemis de la propriété. Sans parler des malheurs imprévus qu'amène l'ivresse, notamment des incendies dont on peut attribuer un bon tiers aux buveurs et à leur pipe, la manie de briser est bien plus générale chez les ivrognes que chez les fous. Détruire n'est qu'une spécialité de la folie, tandis que

c'est un goût commun à presque tous les buveurs qui, lorsqu'ils sont las de frapper sur les corps vivans, s'en prennent aux objets inanimés.

Il faut ajouter que ceci n'a lieu qu'en France. Partout ailleurs, l'ivrogne, sachant qu'il ne peut donner un coup sans qu'il lui en revienne deux, ne s'y expose guère; car, ne vous y trompez point, quand un homme ivre est méchant, c'est qu'il n'est pas encore assez ivre pour avoir perdu le sentiment de sa propre conservation : dès qu'une crainte quelconque se glisse en lui, son ivresse diminue et sa méchanceté aussi. Bref, l'ivrogne, comme beaucoup de gens à jeûn, ne frappe que parce que se croyant le plus fort, il espère s'en tirer à bon marché. Faites en sorte qu'il ne le croie plus, et il sera tout autre.

Mais pour arriver là, il faudrait que nos tribunaux ne se bornâssent plus à infliger à l'ivrogne destructeur ou meurtrier une réprimande anodine, une amende de quelques francs ou quelques jours de réclusion.

Que l'ivresse, loin d'être un motif d'excuse, soit toujours une circonstance aggravante, qu'elle entraîne un surcroît de peine.

Qu'un homme trouvé ivre dans la rue ou dans un lieu public, soit enfermé jusqu'à ce qu'il soit dégrisé.

S'il a insulté ou menacé quelqu'un, qu'il soit traduit devant le juge et condamné à l'amende.

S'il l'a blessé, qu'il soit en outre condamné à des dommages et intérêts, selon la gravité de la blessure.

S'il ne possède rien, qu'il soit obligé de travailler, pendant un temps déterminé, au profit du blessé.

S'il l'a tué, que sa famille soit mise à sa charge.

S'il ne peut ou ne veut pas travailler, qu'il soit enfermé jusqu'à ce qu'il le puisse ou qu'il le veuille.

Ne craignez pas d'avoir souvent à appliquer de ces condamnations draconiennes. Non, quelques exemples

suffiront. Je ne dis pas que vous ramènerez tous vos buveurs à une vie sobre, mais vous débarrasserez certainement vos rues et vos lieux publics des ivrognes, querelleurs qui, je le répète, ne sont tels que parce que vous semblez les autoriser à l'être.

Voyez : *Mariage*.

IVROGNERIE, MENSONGE. Nous venons de le dire: les dix-neuf vingtièmes des maux qui nous accablent et des crimes qui se commettent en proviennent, et pourtant ni le mensonge ni l'ivrognerie ne sont punissables en France. J'ai parlé de l'ivresse; un mot du mensonge.

Ce n'est pas assez qu'on le tolère, on fait mieux, on le récompense, on le paie au poids de l'or: il est vingt professions très-estimées qui ne vivent pas d'autre chose.

En première ligne, mettons les avocats et les journalistes. Entre deux avocats qui plaident l'un contre l'autre, il y en a certainement un qui ment et probablement deux, car l'avocat pur-sang, l'avocat qui n'est qu'avocat, a horreur de la vérité; et quand il peut choisir entre celle-ci et le mensonge pour défendre son client, il n'hésite jamais: c'est le mensonge qu'il prend, et ceci de peur de se rouiller, de se gâter la main.

On n'est avocat que pour soutenir le faux contre le vrai, car le jour où tout le monde admettrait le vrai sans réclamation, il n'y aurait plus besoin d'avocat.

Le serpent, quand il voulut faire manger à Adam et à sa femme, cette pomme dont il vantait les excellentes qualités, bien qu'il sut le contraire, défenseur officieux de ce méchant fruit, fit le premier des plaidoyers. Il fut donc le premier des avocats, il ne lui manqua que la robe.

Savez-vous bien ce que c'est que le mensonge (*octobre* 1848)? C'est le père de tout mal, la plaie de l'époque,

c'est le chancre qui nous ronge. Attendrez-vous qu'il nous tue; ou ce mal est-il sans remède? Non, le remède existe : il est simple, il est facile.

Appliquez-le donc. Faites ce que le bon sens, votre salut et le nôtre réclament. Décrétez que le mensonge qui trouble l'ordre, le mensonge ambitieux, le mensonge intrigant et spéculateur, le mensonge envieux et empoisonneur est un délit public. Dites qu'il est justiciable des tribunaux. Chargez vos magistrats de le poursuivre d'office, de le poursuivre sans relâche, et bientôt, avec la vérité, vous verrez reparaître la confiance et la prospérité.

Vous vous plaignez de la licence de la presse: laissez déraisonner la presse; laissez-la, sous sa propre responsabilité, dire et faire tout ce qu'elle voudra; mais décidez que si elle veut le mal, que si elle ment sciemment, elle sera punissable. Traitez-la comme vous traitez vos fous, vos ivrognes, vos vagabonds, quand ils cassent les réverbères ou jettent des pierres aux passans.

Ainsi, lorsqu'un fait, une nouvelle, un dire quelconque mettra en danger le pays, compromettra les intérêts généraux ou particuliers, celui qui l'aura publié devra être tenu de faire connaître d'où la chose émane. S'il l'a inventée, qu'il soit déféré au jury. S'il a été trompé, qu'il nomme le trompeur, et qu'à son tour celui-ci soit mis en cause.

Quel homme au cœur honnête, quel homme de bon sens pourra taxer cette législation d'injuste, d'arbitraire! Qui osera se faire l'avocat du mensonge et soutenir que le droit d'imposture est celui d'un homme libre! Le mensonge est le vice de l'esclave; c'est le bouclier du lâche.

Non, le mensonge n'est pas la liberté, n'est pas l'honnêteté, n'est pas l'humanité. Le mensonge, c'est la peur, c'est la ruse, c'est le dol, c'est le meurtre, c'est l'assassinat.

C'est pis: tel menteur est cent fois plus criminel que

le bandit qui, le mousquet au poing, attend le voyageur sur la route. Ce bandit ne tue qu'un homme, le menteur en va tuer ou ruiner des milliers. Par ses paroles homicides, par ses brandons empoisonnés, il va armer les citoyens contre les citoyens, les partis contre les partis; il va ensanglanter nos rues; il va précipiter les villes sur les villes, les nations sur les nations; il va couvrir l'Europe de cendres et de ruines.

Et vous hésiteriez, et vous auriez pitié d'Erostrate! Que dis-je, pitié, vous en feriez votre idole et vous diriez: à lui les honneurs, à lui les dignités, à lui les couronnes d'or et de myrte: *il a brûlé Ephèse.*

Ah! ne voyez-vous pas qu'en le déifiant, vous en faites partout surgir d'autres? Oui, les incendiaires pullulent: déjà chaque département, chaque ville, chaque bourgade a le sien. Menteur officiel, faussaire patenté, lui aussi aura sa récompense: il sera député, il sera préfet, il sera ministre. Qu'a-t-il donc fait? Il a menti tous les jours pendant dix ans.

Représentans, méditez ceci:

Le jour où vous châtierez le mensonge, soyez certain que la moitié de nos maux seront guéris et que la presse, aujourd'hui si avilie, et l'orateur qui se rend souvent si méprisable, reprendront de la dignité et bientôt cette influence qui leur échappe.

Vous vous occupez des lois organiques: que la loi pénale contre les menteurs soit la première! Qu'elle soit la pierre angulaire, la clé de voûte de notre société nouvelle! qu'elle y soit la base du présent, la garantie de l'avenir! N'hésitez pas! guerre, vous dis-je, guerre au mensonge, guerre implacable; tant que vous n'aurez pas contre lui une législation inflexible, un code de fer, la France, en proie à tous les vices, à toutes les misères, ne peut avoir ni paix ni trève. La mauvaise foi, ulcère

rongeur, l'envahira tout entière. La presse menteuse tuera la presse utile; l'industrie sera la fraude; le commerce sera le vol.

Avec la vérité aura péri la liberté. La nation, devenue esclave, le sera, non du plus fort, non du plus grand, mais du plus fourbe. L'astuce sera la politique, sera la science et jusqu'à la morale; et le mensonge, comme le serpent tentateur, après vous avoir fascinés, vous étouffera.

Et vous, gouvernans, en frappant les crimes des gouvernés, ne fermez pas les yeux sur les vôtres. J'ai demandé l'amende et la prison comme punitions des menteurs privés; je veux plus encore contre les menteurs publics, contre ces fonctionnaires qui se couvrent de leurs insignes et de leur inviolabilité pour tromper le pauvre. Un tel administrateur est pis qu'un faussaire, c'est un empoisonneur; non-seulement il exploite le peuple, mais il le démoralise. Point de pitié pour lui; qu'on le dégrade, qu'on le chasse.

Lisez l'histoire, et voyez combien de gouvernemens ont péri par le mensonge.

Ainsi tombera, s'il ne se gare pas de l'exemple, le gouvernement qui s'élève.

Franchise et vérité, telle doit être sa devise; c'est sa condition d'existence.

Je le répète donc, proscrivez le mensonge et repoussez les menteurs. Que toutes les portes, que toutes les places, que toutes les dignités leur soient fermées. Ainsi vous sauverez la France, et vous avec elle.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

HOMMES ET CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

TABLE DES MOTS

CONTENUS DANS CE DEUXIÈME VOLUME.



F

G



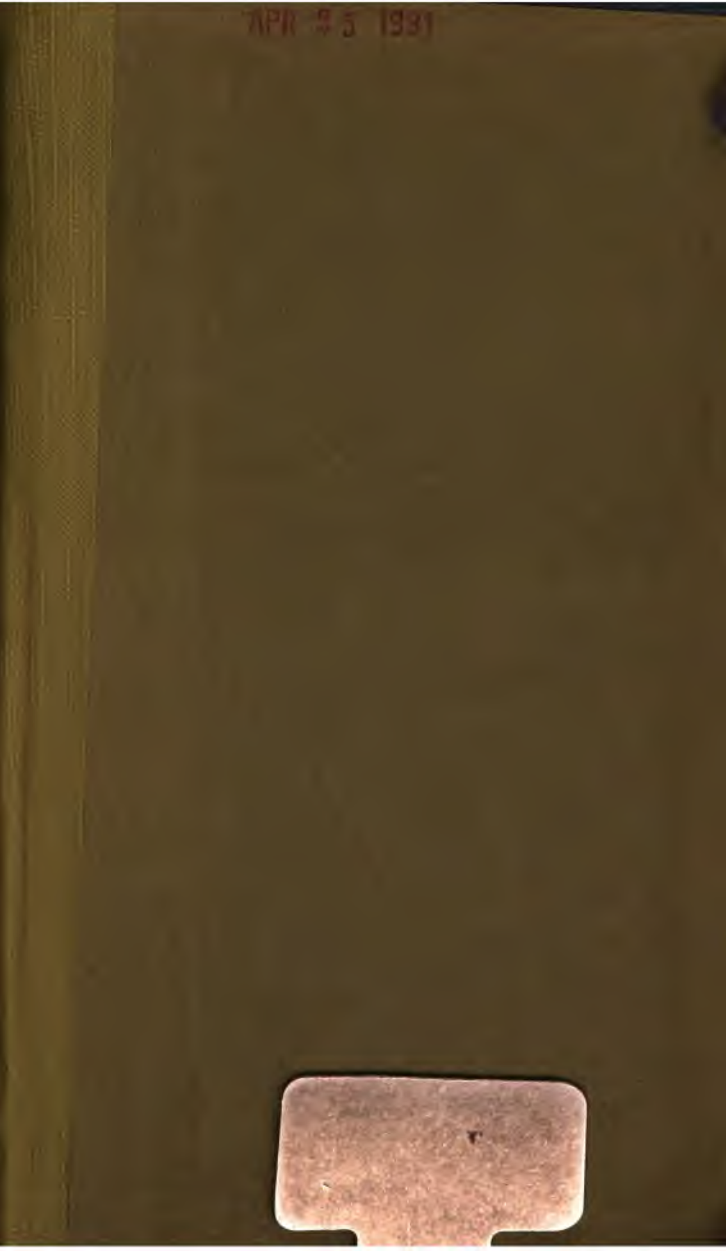


Pages.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Abbeville, Typ. de C. Paillart




APR 25 1931

